




3 1761 11649807 2



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116498072>

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 26

Tuesday, April 3, 1990
Wednesday, April 4, 1990
Thursday, April 5, 1990

Chairman: Blaine Thacker

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 26

Le mardi 3 avril 1990
Le mercredi 4 avril 1990
Le jeudi 5 avril 1990

Président: Blaine Thacker

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Committee on

The Review of the CSIS Act and the Security Offences Act

Procès-verbaux et témoignages du Comité spécial d'

Examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité

RESPECTING:

Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989

CONCERNANT:

Ordre de renvoi du Comité en date du mardi, 27 juin 1989

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-fourth Parliament
1989-90

Deuxième session de la trente-quatrième législature
1989-1990

**SPECIAL COMMITTEE ON THE REVIEW OF THE
CSIS ACT AND THE SECURITY OFFENCES ACT**

Chairman: Blaine Thacker

Vice-Chairman: Maurice Tremblay

Members

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Donald G. Reid
Clerk of the Committee

**COMITÉ SPÉCIAL D'EXAMEN DE LA LOI
CONSTITUANT LE SCRS ET DE LA LOI SUR
LES INFRACTIONS EN MATIÈRE DE SÉCURITÉ**

Président: Blaine Thacker

Vice-président: Maurice Tremblay

Membres

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Le greffier du Comité
Donald G. Reid



MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, APRIL 3, 1990

(39)

[Text]

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met *in camera* at 11:12 o'clock a.m. this day, in Room 306 W.B., the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout, Jacques Tétreault, Blaine Thacker and Maurice Tremblay.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst. *From the Committee Research Staff:* Stuart Farson, Research Consultant; Brian Gorlick, Research Associate.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (*See Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1*).

The Committee considered its future business.

It was agreed,—That the Chairman be authorized to convene the following schedule of meeting and briefings:

Tuesday, April 3, 1990

11:00 a.m. Drafting instructions

3:30 p.m. National Security Investigation Directorate Briefing, RCMP (informal meeting)

Wednesday, April 4, 1990

6:00 p.m. Drafting instructions (*in camera*)

Thursday, April 5, 1990

11:00 a.m. Law Reform Commission

Tuesday, April 10, 1990

11:00 a.m. Consideration of Committee business (*in camera*)

3:30 p.m. Deputy Solicitor General briefing on Directives (informal meeting)

Tuesday, April 24, 1990

11:00 a.m. Mr. Ward Elcock, Deputy Clerk of the Privy Council

Wednesday, April 25, 1990

3:00 p.m. The Honourable Gordon Osbaldeston and members of the Independent Advisory Team

Thursday, April 26, 1990

11:00 a.m. Panel: Professors Whitaker and Kealey (Access to Information, etc.)

Tuesday, May 8, 1990

11:00 a.m. SIRC

PROCÈS-VERBAUX

LE MARDI 3 AVRIL 1990

(39)

[Traduction]

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit à huis clos aujourd'hui à 11 h 12, dans la salle 306 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout, Jacques Tétreault, Blaine Thacker et Maurice Tremblay.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal. Du personnel du Comité: Stuart Farson, conseiller de recherche; Brian Gorlick, associé de recherche.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

Le Comité délibère de ses travaux à venir.

Il est convenu,—Que le président soit autorisé à convoquer des réunions aux jours énumérés ci-après:

Le mardi 3 avril

11 h Instructions aux rédacteurs

15 h 30 Direction des enquêtes sur la sécurité nationale (GRC) (Informations)

Le mercredi 14 avril

18 h Instructions aux rédacteurs (à huis clos)

Le jeudi 5 avril

11 h Commission de réforme du droit

Le mardi 10 avril

11 h Affaires du Comité (à huis clos)

15 h 30 Sous-solliciteur général, Directives (Informations)

Le mardi 24 avril

11 h Ward Elcock, sous-greffier du Conseil privé

Le mercredi 25 avril

15 h L'hon. Gordon Osbaldeston et les membres du groupe consultatif indépendant

Le jeudi 26 avril

11 h Entretien avec les professeurs Whitaker et Kealey (accès à l'information, etc.)

Le mardi 8 mai

11 h CSARS

At 11:42 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

WEDNESDAY, APRIL 4, 1990

(40)

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met *in camera* at 6:19 o'clock p.m. this day, in Room 536 of the Wellington Building, the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout, Blaine Thacker and Maurice Tremblay.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst. *From the Committee Research Staff:* Stuart Farson, Research Consultant; Brian Gorlick and François Cadieux, Research Associates.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (*See Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1*).

The Committee considered its future business.

Ordered,—That the Chairman be authorized to conclude contracts on behalf of the Committee with Stuart Farson, Brian Gorlick and François Cadieux for the portion of the fiscal year up to July 16, 1990, according to the same terms and conditions obtaining in the contracts just expired with each of these persons, the total value of each contract not to exceed the limits laid down in the Committee's approved budget for 1990-91 or such lesser amount as the Board of Internal Economy may authorize, provided that the said contracts may be written for a period of time and an amount that in total would not exceed \$30,000 of interim funding and later extended by the Chairman to the full amount authorized.

At 9:28 o'clock p.m., the Committee adjourned until 11:00 o'clock a.m. on Thursday, April 5, 1990.

THURSDAY, APRIL 5, 1990

(41)

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met at 11:15 o'clock a.m. this day, in Room 308 W.B., the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout and Blaine Thacker.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst. *From the Committee Research Staff:* Stuart Farson, Research Consultant; Brian Gorlick, Research Associate.

À 11 h 42, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MERCREDI 4 AVRIL 1990

(40)

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit à huis clos aujourd'hui à 18 h 19, dans la salle 536 de l'édifice Wellington, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout, Blaine Thacker et Maurice Tremblay.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal. *Du personnel du Comité:* Stuart Farson, conseiller de recherche; Brian Gorlick et François Cadieux, associés de recherche.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

Le Comité délibère de ses travaux à venir.

Il est ordonné,—Que le président soit autorisé à conclure des contrats, au nom du Comité, avec Stuart Farson, Brian Gorlick et François Cadieux pour la période allant jusqu'au 16 juillet prochain, aux mêmes conditions que les contrats venus à expiration; dans chaque cas, la valeur totale du contrat ne doit pas dépasser la limite fixée dans le budget du Comité pour l'exercice 1990-1991, ou y être inférieure, sous réserve de l'approbation de la Régie interne, et à condition que la valeur totale des contrats ne dépasse pas 30 000\$ de financement provisoire, le reste devant être autorisé ultérieurement par le président.

A 21 h 28, le Comité s'ajourne au jeudi 5 avril 1990, à 11 heures.

LE JEUDI 5 AVRIL 1990

(41)

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit aujourd'hui à 11 h 15, dans la salle 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout, Blaine Thacker.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal. *Du personnel du Comité:* Stuart Farson, conseiller de recherche; Brian Gorlick, associé de recherche.

Witnesses: From the Law Reform Commission of Canada: Mr. Justice Allen M. Linden, President; François Handfield, Secretary of the Commission; John Frecker, Commissioner.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (See *Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1*).

Mr. Justice Linden made a statement and, with the other witnesses, answered questions.

At 12:24 o'clock p.m., the Committee adjourned until 3:30 o'clock p.m. this day.

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

Témoins: De la Commission de réforme du droit du Canada: M. le juge Allen M. Linden, président; François Handfield, secrétaire de la Commission; John Frecker, commissaire.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

Le juge Linden fait un exposé puis, avec les autres témoins, répond aux questions.

A 12 h 24, le Comité suspend ses travaux jusqu'à 15 h 30.

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

EVIDENCE

*[Recorded by Electronic Apparatus]**[Texte]*

Thursday, April 5, 1990

• 1116

The Chairman: Order, please. We are resuming consideration of our committee's order of reference dated June 27, 1989. We are very privileged to have before us today Mr. Justice Allen Linden, President of the Law Reform Commission of Canada.

My Lord, welcome once again. Some of us have been the beneficiaries of your wisdom over a number of years on the Hill, and we genuinely appreciate the contribution you have made. This probably will not be your last appearance before a parliamentary committee, but I know that you are coming up to retirement this summer from your position as president. On a personal basis, and I am sure speaking for members who have read your reports over the years, we would like to thank you for the enormous contribution you have made to law reform in this country.

In spite of the fact that not all of your recommendations get into law immediately, there is no doubt that they act as a powerful force for change over the longer run. I am hoping that even more will be adopted by committees in the future as we as committees become more sophisticated in how we use our power, which is also a growing force on the Hill.

We have to go and vote at 11.35 a.m. It is a quick vote to move to orders of the day, so I think we can ask Mr. Justice Linden to give part of his evidence, and then we will call it to order at 11.30 a.m. to go and vote, and then come back afterwards.

Hon. Mr. Justice Allen M. Linden (President, Law Reform Commission of Canada): Thank you very much, Mr. Thacker. You can understand now why we always come to parliamentary committees whenever we are invited. We are treated so well here. Not being ministers and not being bureaucrats, we feel very much at home and very much like allies with the Members of Parliament who labour on these committees to try to bring some sense and order into the legislative process.

I have with me just two colleagues today: Mr. John Frecker, commissioner from the province of Newfoundland, and Mr. François Handfield, who is the secretary of the commission. We have prepared for you a brief in both languages, and what I thought I would do—and perhaps it would be just fine to do it in the first five or ten minutes of this session—is give you a general overview of who we are and what we have done in this particular field. Then when we resume François Handfield, who is more of an expert, will lead you through more of the specific things, and then if there are

TÉMOIGNAGES

*[Enregistrement électronique]**[Traduction]*

Le jeudi 5 avril 1990

Le président: La séance est ouverte. Nous reprenons l'examen de l'ordre de renvoi du comité en date du 27 juin 1989. Nous sommes très heureux d'avoir aujourd'hui parmi nous le juge Allen Linden, le président de la Commission de réforme du droit du Canada.

Soyez le bienvenu, monsieur le juge. Certains d'entre nous au Parlement bénéficions de vos lumières depuis un certain nombre d'années, et nous vous en remercions sincèrement. Ce n'est probablement pas la dernière fois que vous comparez devant un comité parlementaire, mais je sais que cet été vous cesserez d'être président de la Commission. Je suis sûr de parler au nom de ceux qui ont lu vos rapports toutes ces années en vous disant que nous voudrions vous remercier de votre précieuse contribution à la réforme du droit au Canada.

Bien que toutes vos recommandations ne deviennent pas tout de suite des lois, il est indéniable qu'à plus long terme, elles jouent beaucoup en faveur des modifications législatives. À l'avenir, j'espère que les comités en adopteront encore plus, au fur et à mesure qu'il sauront mieux utiliser leur pouvoir, qui constitue aussi un élément dont l'importance est de plus en plus grande sur la Colline.

Nous devons aller voter à 11 h 35; il s'agira simplement d'adopter l'ordre du jour, et je demanderais donc au juge Linden de nous présenter une partie de son témoignage; nous irons voter à 11 h 30 pour revenir ensuite.

L'honorable juge Allen M. Linden (président, Commission de réforme du droit): Je vous remercie beaucoup, monsieur Thacker. Nous sommes si bien traités par les comités parlementaires que vous comprendrez pourquoi nous répondons toujours à leur invitation. N'étant ni ministre ni bureaucrate, nous nous sentons très à l'aise et très proche des députés qui oeuvrent dans ces comités pour essayer de rationaliser le processus législatif.

Je suis accompagné aujourd'hui de collègues, M. John Frecker, commissaire de Terre-Neuve et M. François Handfield, qui est secrétaire de la Commission. Nous vous avons préparé un mémoire dans les deux langues officielles et, au cours des cinq ou dix premières minutes, j'ai pensé vous donner un aperçu général de la Commission et de ce qu'elle a accompli dans ce domaine. Lorsque nous reprendrons, notre spécialiste, François Handfield, vous présentera des questions plus précises, et si vous avez besoins de précisions, nous pourrions vous les donner à ce moment-là. Êtes-vous d'accord?

[Texte]

any questions, we can handle them at that time. Is that all right?

We have already been given a little bit of an introduction as to who we are. The Law Reform Commission has been in effect since 1971. We are almost 19 years old, and you have all received many reports and working papers of ours on a great range of subjects.

One of our biggest areas of work, as you know, has been criminal law and criminal procedure. We have dealt with other matters, including administrative law, family law, evidence, and health law issues; but criminal law has taken about half of our time and half of our resources. You will remember that a criminal law review was established in 1980 by the then Minister of Justice, and this has been carrying on for a number of years with very detailed studies by our commission in conjunction with the Solicitor General's department, the Department of Justice, and representatives of the provinces. We have discussed and studied the general parts of the criminal law and all major, specific areas of crime, to try to rationalize it and make sense out of it.

• 1120

Our Criminal Code dates back to 1892, it is copied from earlier work in England, and there have been many changes. The structure and substance of it is very much as it was almost 100 years ago. As a commission, our goal was to modernize and simplify the criminal law of Canada, and to try and make it more understandable, not only to ordinary people, but to judges, lawyers and officials who have to deal with these questions. Much of our mandate was to bring some logic, order, symmetry and organization to a document that many feel is a bit of a hodge-podge, and a bit difficult to work through. And of course so many of the basic ideas of criminal law are not found in the Criminal Code at all, but in case decisions that have developed jurisprudence around the code. Often this has very little resemblance to the code, but it certainly fills in gaps in the code.

When we approached this subject—crimes against the state—back in the early 1980s, one of our key advisers was Professor Martin Friedland, who had done a lot of work on the subject. He worked with our team developing draft papers, and we consulted judges, lawyers, police officials, scholars and people in various departments who were responsible for this, to try to figure out what was best to do with this area of the law. It was not that there was a particular problem in this area, because on the whole there has not been a great deal of activity in this area of criminal law. Canada is a pretty secure and democratic country, and we are very fortunate to not have had to rely upon these various criminal provisions for quite a few years.

[Traduction]

On vous a déjà dit quelques mots de la Commission de réforme du droit qui a près de 19 ans, puisque nous avons été créés en 1971. Vous avez tous reçu un grand nombre de rapports et de documents de travail que nous avons réalisés sur toutes sortes de questions.

Comme vous le savez, nous nous intéressons surtout au droit criminel ainsi qu'à la procédure pénale. Nous examinons aussi d'autres questions, y compris le droit administratif, le droit de la famille, la preuve, et des questions de droit associées à la santé; mais nous consacrons près de la moitié de notre temps et de nos ressources au droit pénal. Vous vous souvenez qu'en 1980 le ministre de la Justice avait instauré un examen du droit pénal, dont notre commission s'est chargée pendant un certain nombre d'années, au moyen d'études très approfondies qu'elle a menées de concert avec le ministère du solliciteur général, de la Justice, ainsi qu'avec les représentants des provinces. Nous avons analysé et étudié les grandes parties du droit pénal et les principaux aspects de la criminalité, afin d'essayer de rationaliser le code et de le rendre plus clair.

Notre Code criminel remonte à 1892, et il reproduit un code élaboré plus tôt en Angleterre, auquel plusieurs modifications ont été apportées. Sa structure et sa teneur sont pratiquement ce qu'elles étaient il y a un siècle. L'objectif de la Commission était de moderniser et de simplifier le droit pénal du Canada afin d'essayer de le rendre plus clair, non seulement pour les profanes, mais aussi pour les juges, les avocats et les fonctionnaires qui doivent s'occuper de toutes ces questions. Notre mandat était essentiellement d'apporter une certaine logique, de l'ordre et de la symétrie à un document qu'il fallait restructurer aussi, beaucoup le trouvant un peu confus et difficile à utiliser. Naturellement, la plupart des principes fondamentaux du droit pénal ne se trouvent pas du tout dans le Code criminel, mais dans les décisions qui ont fait jurisprudence, à partir du Code. Souvent, elles sont très éloignées de ce dernier dont elles comblent pourtant certaines lacunes.

Lorsque nous avons abordé cette question des crimes contre l'État, au début des années 1980, l'un de nos principaux conseillers était le professeur Martin Friedland, qui avait beaucoup travaillé à cette question. Notre équipe a rédigé avec lui des projets de rapports, et nous avons consulté des juges, des avocats, des chefs de police, des universitaires ainsi que les responsables de cette question dans divers ministères, pour essayer de déterminer quelle était la meilleure façon de traiter ce domaine du droit qui ne soulevait pas vraiment de difficultés particulières car, dans l'ensemble, les activités criminelles de cette nature ont été assez limitées. En effet, le Canada est un pays très sûr et démocratique, et depuis un très grand nombre d'années, nous n'avons pas eu à

[Text]

In any event, we felt it was necessary to study it, and we did so, in particular because the bulk of the current law dates back to the Statute of Treasons of 1351. This was when these acts were first outlawed, and much of the language in the code comes from 600 years ago. We sought to bring it together in a more coherent, rational and workable form, and we dug into the purpose behind this set of provisions—they were scattered throughout the code in other statutes such as the Official Secrets Act and parts of the RCMP Act—to try to bring them together under an overriding principle. We felt the primary purpose of this legislation was to protect our territory from attack, and also to bring security to the democratic process and the institutions of government.

We tend to de-emphasize the importance of these crimes. In the current code they are ranked in the first category of crimes, because in those days the state and the monarchy were all-important. There were threats of insurrection, revolution and all kinds of things, and it seemed the most important function of the state was to protect itself from criticism, and certainly from the more violent manifestations of that criticism. Although these crimes are important, we placed them in a secondary position in our proposed Criminal Code. We put protection of the human being first. We now think protection of the person is the most important priority. We put the crimes of homicide and assault right at the front of the Criminal Code, with these others in behind.

We also de-emphasized the role of the monarchy in all of this. There were a series of crimes considered an affront to the Crown which focused very much on the personality and the institution. We tried to put the emphasis more on the state, on the government, on the institutions of the country rather than the monarchy, which is a symbolic feature of our government and not the central institution as much any more.

The truth is that you will find that the proposals we have made are very much like the current law. We think we have pulled it together and laid it out in a much more logical fashion, but the interests that are being protected, even the names of the crimes, are essentially what they are, except it is easier to deal with, a little bit more coherent and a little bit easier to operate with.

The primary crimes of treason remain—to engage in war or armed hostilities against Canada, to assist anybody who is engaged in war or armed hostilities against Canada. It is also treason to use violence to overthrow the constitutional Government of Canada or any province, or to communicate, obtain, collect or record for purposes of communicating national security information. So those are the primary crimes still called treason.

[Translation]

recourir à toutes ces dispositions pénales, ce en quoi, nous avons beaucoup de chance.

Quoi qu'il en soit, il nous a semblé nécessaire d'étudier cette question, et nous l'avons fait car la majorité des lois actuelles remontent au Statut des trahisons, de 1351, date à laquelle ces activités ont été prosrites, pour la première fois, et bien des expressions du code remontent à il y a 600 ans. Nous avons essayé de le présenter de façon plus cohérente et rationnelle, afin de faciliter son utilisation, et nous avons examiné à fond l'objectif sous-jacent à ces dispositions, que le Code éparpillait dans d'autres lois, comme la Loi sur les secrets officiels et la Loi sur la GRC, afin d'essayer de les réunir sous un même principe général. L'objectif essentiel de cette loi était selon nous de protéger notre territoire des attaques, mais aussi d'assurer la sécurité du processus démocratique et des institutions gouvernementales.

Nous avons tendance à accorder moins d'importance à ces crimes qui sont prépondérants dans le Code actuel car, à cette époque, l'État et la monarchie étaient d'importance capitale. Il y avait des menaces d'insurrections, de révolutions, etc, et la fonction essentielle de l'État était de se protéger des critiques et de leurs manifestations les plus violentes. Bien que ces crimes soient importants, nous leurs avons accordé une place secondaire dans notre projet de Code criminel. Nous mettons la protection de l'être humain au premier rang, car nous pensons maintenant que la protection de la personne est une priorité essentielle. Les homicides, les voies de fait sont donc au premier plan dans le Code criminel, les autres délits venant après.

Dans tout cela, nous mettons aussi moins l'accent sur le rôle de la monarchie. Toute une série de crimes considérés comme étant un outrage à la Couronne concernaient essentiellement la monarchie et la personnalité du monarque. Nous avons essayé d'insister d'avantage sur l'État, le gouvernement, les institutions du pays plutôt que sur la monarchie qui constitue désormais moins une institution essentielle qu'un élément symbolique de notre gouvernement.

• 1125

Vous verrez que nos propositions sont très semblables à la législation actuelle que nous avons rassemblée et présentée de façon beaucoup plus logique; mais les intérêts qui sont protégés, voire même les noms des crimes, sont essentiellement identiques, sauf que les dispositions sont plus faciles à utiliser, puisqu'elles sont présentées de façon un peu plus cohérente.

Les principaux crimes de trahison sont maintenant—sont coupables de ce crime ceux qui engagent des hostilités contre le Canada, et qui aident un État qui a engagé des hostilités contre notre pays. C'est aussi une trahison que de renverser par la force le gouvernement légitime du Canada ou d'une province, ou de communiquer, obtenir, recueillir ou enregistrer des renseignements en rapport avec la sécurité nationale. Tels sont encore les principaux crimes de trahison.

[Texte]

Then we have some secondary crimes, such as using violence to extort or prevent decisions by provincial or federal governmental bodies or courts or agencies of government. It is a crime to jeopardize Canada's safety by acts of vandalism. This is the old crime of sabotage. We have minimized that a little bit. To damage government property, to us, is not that different from damaging a corporation's property or an individual's property, and we did not really feel it needed to be a special crime merely to damage the property. When the damage to that property became something that jeopardized the security or safety of the country, then it became a crime against the state and could be punished as such.

We have even retained that other crime, which is quite remarkable in our criminal law, that used to be called misprision of treason, which is failing to inform the authorities about treason that one knows about or should know about. It is one of the only areas in the criminal law where a person can be sent to prison for not informing upon a fellow citizen. We felt that this type of crime, if it goes on, is serious enough that we would recommend the retention of that crime.

Then there is another crime of leaking prohibited national security information, and this again is a very controversial one. When we released our report on this, there was quite a bit of criticism and concern about that. In some ways, we have strengthened that area of the law, because currently the Crown has to prove that the information was obtained for a purpose prejudicial to the safety or interest of the state. That has made convictions very difficult to obtain, and we have decided to penalize just the leakage of certain kinds of classified information per se without having to demonstrate the prejudicial effect to the state of that leakage. As I say, that has attracted a certain amount of criticism, and it depends of course upon a system of what is classified information and how that is to be done. We have not done that, but we have set out a few principles along the lines that it could be done.

Mr. Chairman, that is essentially an outline of who we are, our criminal law review process, and just a very brief overview of the basic principles and proposals in this document of ours, "Crimes Against the State", which was incorporated into this document, "Recodifying the Criminal Law", which proposes a whole new Criminal Code for the country.

Mr. Handfield will, with your permission, go through a little bit more of the detail.

The Chairman: We are just in the process of checking with our party whips as to whether they will excuse us from the vote. They may well. If they will, then we will stay and keep going.

• 1130

Mr. Rideout, would you like to start with the questioning, or Mr. Brewin?

[Traduction]

Nous avons ensuite des crimes secondaires, comme l'usage de la violence pour extorquer ou empêcher des décisions des organismes gouvernementaux, provinciaux ou fédéraux, ou des tribunaux ou organismes du gouvernement. C'est un crime de compromettre la sécurité du Canada au moyen d'actes de vandalisme. C'est l'ancien crime de sabotage. Nous avons minimisé cela quelque peu. Selon nous, endommager un bien du gouvernement est aussi grave que d'endommager le bien d'une société ou d'un particulier, et il ne nous a pas semblé nécessaire d'en faire un crime spécial. Mais il y a des crimes contre l'État, et punissables comme tel, si le bien endommagé met en péril la sécurité du Canada.

Nous avons même conservé cet autre crime, nommé autrefois la non-révélation de haute trahison, qui est tout à fait remarquable dans notre droit pénal: il concerne quiconque omet d'informer les autorités d'une trahison dont il est au courant ou dont il devrait être au courant. C'est le seul domaine du droit criminel où une personne est passible d'un emprisonnement pour ne pas avoir informé autrui. Ce crime nous a paru suffisamment grave pour être maintenu comme tel.

Un autre crime concerne la divulgation non autorisée de renseignements touchant la sécurité nationale, ce qui est aussi quelque chose de très controversé. Lorsque nous avons diffusé notre rapport à ce sujet, il a suscité beaucoup de critique et de préoccupations. D'une certaine façon, nous avons renforcé cette partie de la loi car, actuellement, la Couronne doit prouver que les renseignements ont été obtenus pour des raisons qui compromettent la sécurité ou l'intérêt de l'État, de sorte que les condamnations ont été très difficiles à obtenir, et nous avons donc décidé de pénaliser la simple divulgation de certains types de renseignements secrets, sans qu'il soit nécessaire de prouver l'effet préjudiciable de cette fuite pour l'État. Encore une fois, cela a suscité beaucoup de critiques, mais il reste bien sûr à déterminer quels sont les renseignements secrets. Nous ne l'avons pas fait, mais nous avons présenté quelques principes à ce sujet.

Monsieur le président, je viens de vous présenter un aperçu des travaux de la commission en matière d'examen du droit pénal, et quelques grandes lignes sur les principes fondamentaux ainsi que les propositions de notre document intitulé «Les crimes contre l'État» incorporé au document «La recodification du droit pénal» qui propose un tout nouveau Code criminel pour le pays.

Avec votre permission, M. Handfield vous donnera un peu plus de détails sur ces questions.

Le président: Nous sommes en train de vérifier auprès des whips de nos partis s'ils veulent bien nous exempter du vote. C'est fort possible. Si c'est le cas, nous resterons ici afin de poursuivre nos travaux.

Monsieur Rideout, ou monsieur Brewin, voudriez-vous entamer la période de questions?

[Text]

Mr. Brewin (Victoria): I guess it would be unfair to ask questions about the Alberta whips and stuff like that after watching *Newsworld* last night.

Mr. Rideout (Moncton): What we should do is let John go ahead.

The Chairman: Sure. Mr. Brewin, why do you not start the questioning then.

Mr. Brewin: First of all, I appreciate the appearance before us of the Law Reform Commission and my old friend Mr. Justice Linden. Frankly, I am feeling a little ill-prepared to deal with some of it, because we just got your brief and it is focusing us in a slightly different direction from what we have been focusing on. But it is helpful for us to try to get our head around these things.

One of the things we have been concentrating on is the issue of threat to the security of Canada as defined in the CSIS Act. You have been coming upon a similar issue from quite a different perspective as you struggle with trying to define treason as such. Where in the process are we at now, as far as this goes? Have you actually made recommendations on these changes as part of the Criminal Code change?

Mr. Justice Linden: Yes. We put out a working paper. There was a lot of discussion, criticism, and help on that. We included it in our report to Parliament advocating the creation of a new Criminal Code, with this as a section in it, along the lines we had proposed. Where that is now, the Justice and Solicitor General Committee we hope is going to undertake a study of the general part of this code.

The minister before this minister had invited the committee to do so, and it is organizing and it is ensuring that the new minister is on side with it. We expect that will go. But it is still quite a ways off. There has been no legislation drafted by the department, and the way it goes is the department has to be moved, either by pressure from this group or by the government.

Mr. Brewin: The Justice Committee actually will probably be—

Mr. Justice Linden: Yes, or the Justice Committee. Some of the members are in common of course, so they would know all about that, but some are not.

So it is being studied. But as far as I know there is no immediate prospect of legislation being introduced on this. It is our hope that it would come as part of the overall package, which at best is two or three years away.

Mr. Brewin: Has the commission considered a legal definition that would define the threat to security of Canada as it is included in the CSIS Act?

[Translation]

M. Brewin (Victoria): Il serait sans doute injuste de poser des questions au sujet des whips de l'Alberta, etc, après avoir vu l'émission *Newsworld* hier soir.

M. Rideout (Moncton): Il faudrait donc donner la parole à John.

Le président: Très bien. Pourquoi ne commenceriez-vous pas, monsieur Brewin.

M. Brewin: Tout d'abord, je suis très heureux que nous ayons pour témoin la Commission de réforme du droit et mon vieil ami, le juge Linden. Franchement, je ne me sens pas tout à fait apte à traiter de certains aspects de cette question, car nous venons à peine de recevoir votre mémoire dont la perspective est quelque peu différente de la nôtre. Mais il est bon que nous adoptions plusieurs points de vue à ce sujet.

Entre autres choses, nous nous sommes penchés sur la question des menaces à la sécurité du Canada telles que définies dans la Loi sur le SCRS. De votre côté, vous avez abordé cette question dans une perspective tout à fait différente lorsque vous avez essayé de définir la trahison comme telle. Où en sommes-nous maintenant à cet égard? Avez-vous fait des recommandations sur les changements nécessaires dans le cadre des modifications du Code criminel?

Le juge Linden: Oui. Nous avons présenté un document de travail. Toute cette question a fait l'objet de beaucoup de discussion et elle a suscité des critiques qui nous ont aidé aussi. Nous en avons fait état dans le rapport que nous avons soumis au Parlement où nous recommandons la création d'un nouveau Code criminel où figureraient les propositions dont nous vous avons parlé. Dans l'état actuel des choses, nous espérons que le Comité de la justice et du solliciteur général voudra bien examiner cette partie du Code.

Le ministre précédant celui-ci avait confié cette tâche au Comité qui est en train de s'organiser et de s'assurer de l'appui du nouveau ministre. Nous espérons que nos recommandations seront acceptées. Mais il reste bien des choses à faire. Le ministère n'a pas encore rédigé de loi et, pour qu'il bouge, il faudrait que votre groupe ou que le gouvernement exerce des pressions sur lui.

M. Brewin: Le Comité de la justice devra probablement...

Le juge Linden: Oui, ou le Comité de la justice. Certains députés sont membres des deux, et ils connaîtront donc bien ces questions, mais ce n'est pas le cas de tous.

On étudie donc la question. Mais, pour autant que je sache, elle ne fera pas dans l'immédiat, l'objet d'une législation séparée mais fera partie d'un ensemble de mesures que nous aurons, dans le meilleur des cas, dans deux ou trois ans.

M. Brewin: La Commission a-t-elle envisagé une définition des menaces à la sécurité du Canada selon celles que prévoit la Loi sur le SCRS?

[Texte]

Mr. Justice Linden: We did not do that. I think we used those general words as well. It is a very hard thing to define. We have a tendency to trust the courts to do it for us.

Mr. Brewin: In the area of espionage, one issue we have been struggling a bit with is the question of the stealing of technological secrets, industrial secrets, economic property. We have had evidence that foreign governments that have been for many years spying against Canada, essentially to get hold of defence secrets, are changing or broadening their perspective and beginning to look at spying for economic reasons.

This sets up a question of some interest, and that is to what extent should an agency like CSIS, with the special powers given to it under legislation, be used by our society to protect against that kind of espionage? Is there an appropriate distinction between foreign governments spying to get defence and other government secrets as opposed to spying to get economic secrets that may be held by government agencies—a nuclear power plant or something, held by Ontario Hydro, or some special form of communication system developed by a Crown corporation? Is there yet another distinction between that and non-governmental secrets held privately by citizens of Canada or Canadian corporations? Is there any distinctions to be made based on who is doing the spying—foreign governments, or foreign companies? Do you have any reflections in this area to help us?

• 1135

Mr. Justice Linden: We have not dealt with that specifically, I do not think. When we are using the criminal law and the public law enforcement institutions of the country our hallmark is restraint. We would probably be concerned about using police forces and specialized security agencies to do commercial work. We would encourage the use of those forces for the protection of the state, its safety, its security, and allow private interests to protect their own interests. That is just a general approach that is consistent I think with our philosophy. If in your wisdom you feel that it is something that is important to Canada and that the CSIS is an underused agency, an agency which you want to imbue more jurisdiction on and more resources to do the job, then of course they could help in that regard.

Francois, did you have something to add to that?

Mr. Francois Handfield (Secretary, Law Reform Commission of Canada): Yes. We have distinguished in report 31 three kinds of espionage: between states, espionage by an individual, and espionage at war. So we did distinguish, to give part of an answer to your question. Treason would be a form of espionage if it is at war. Espionage would be giving another state some classified information. If I do it privately—I work for Northern Telecom or something like that—and I do have access to classified information, and it is prejudicial to the safety or national interest of Canada, that is a third form of

[Traduction]

Le juge Linden: Non. Nous avons utilisé aussi ces termes généraux. Cette question est très difficile à définir. Nous avons tendance à laisser cette tâche au bon soin des tribunaux.

M. Brewin: Dans le domaine de l'espionnage, ce qui nous a posé des difficultés, c'est la question du vol des secrets technologiques, industriels et économiques. Nous savons que des gouvernements étrangers qui font de l'espionnage depuis longtemps au Canada, essentiellement pour obtenir des secrets dans le domaine militaire, modifient ou élargissent leurs perspectives en commençant à faire de l'espionnage économique.

Cela soulève une question assez intéressante. Dans quelle mesure un organisme comme le SCRS auquel la loi accorde des pouvoirs spéciaux peut être utilisé par notre société pour se protéger contre ce type d'espionnage? Faut-il établir une distinction entre les gouvernements étrangers qui font de l'espionnage pour obtenir des secrets militaires et autres et ceux qui cherchent à obtenir les secrets économiques que peuvent détenir des organismes gouvernementaux—une centrale nucléaire, par exemple, d'Hydro-Ontario, ou un système spécial de communication mis au point par une société de la Couronne. Existe-t-il une autre distinction encore entre cela et des secrets non gouvernementaux détenus en privé par des citoyens ou des sociétés du Canada? Doit-on faire une distinction en fonction de l'agent de l'espionnage, qu'il s'agisse de gouvernements ou de sociétés étrangères? Que pouvez-vous nous dire à ce sujet pour nous aider?

Le juge Linden: Je ne pense pas que nous ayons traité de cette question de façon précise. Lorsque nous utilisons le droit pénal ainsi que les institutions publiques d'application de la Loi, nous le faisons avec beaucoup de retenue. Nous hésiterions probablement à utiliser les forces de police et les organismes de sécurité dans un contexte commercial. Mais nous encouragerions le recours à de telles instances afin d'assurer la protection et la sécurité de l'État et pour permettre à des intérêts privés de se protéger. Cette démarche générale est conforme à notre philosophie. Si vous estimez qu'une question est importante pour le Canada et que le SCRS est un organisme sous-utilisé, vous pourriez envisager de lui donner plus de pouvoirs et de ressources afin qu'il vous aide dans votre tâche.

François, avez-vous quelque chose à ajouter?

M. François Handfield (secrétaire, Commission de réforme du droit du Canada): Oui. Dans le rapport numéro 31, nous avons établi trois types d'espionnage, entre État, par le fait d'un individu, et en période de guerre. Pour répondre en partie à votre question, je vous dirais donc que nous avons établi une distinction. La trahison serait une forme d'espionnage en période de guerre. L'espionnage constituerait à donner à un autre État des renseignements secrets. Un individu qui travaille par exemple pour Northern Telecom et qui a accès à des documents secrets est un espion—selon notre troisième

[Text]

espionnage for us. We did distinguish between the three kinds, but always based on the government classification of information.

Mr. Justice Linden: Mr. Frecker has a thought or two on that.

Mr. John Frecker (Commissioner, Law Reform Commission of Canada): Implicit in the paper on crimes against the state is the notion that it is the national security interest that allows the state to discharge its responsibilities to society. There is a power relationship that exists between the state and the community which has to be protected by law. It needs a special kind of law to protect it, because it is quite different from the ordinary economic relationships that exist. They are protected by contract law and by tort law and so on.

When we create a special security agency like CSIS, which has these extraordinary powers to conduct surveillance, to maintain records on people and so on, we want to limit that to the area that really goes to the core state interest. That does not mean that when some company from abroad or a country from abroad spies on Northern Telecom or on Mitel, or some leading-edge Canadian company, that they are not undermining Canadian national interests, because it could be affecting our future trade relations and everything else. But it is not a state interest. The crimes against the state provisions that we would propose are limited to that area which goes to the capacity of government to discharge its responsibilities.

Mr. Lee (Scarborough—Rouge River): The phrase “national security” is something that we on this committee bump into all the time. Personally, I do not have a good handle on what this core state interest is. I am wondering if in its work in dealing with the reforms to the Criminal Code and the Official Secrets Act the Law Reform Commission had to address what that core interest is. Were you able to codify that, in terms of definition? Have you done any work which the committee might be able use, in terms of defining what national security is?

Mr. Justice Linden: We struggled with it and we did not feel equipped to do that in detail. That is why we left the “classified information” to other departments to work together and to develop a list of things that were felt to be important.

We have been criticized for that. People have said we cannot trust the government to define what they think is important, that we ought to have objective outside people

[Translation]

catégorie d'espionnage—si cette divulgation est préjudiciable à la sécurité ou à l'intérêt national du Canada. Nous avons établi une distinction entre ces trois types d'espionnage, fondée sur la classification des documents établie par le gouvernement.

Le juge Linden: Monsieur Frecker voudrait dire une ou deux choses à ce sujet.

M. John Frecker (commissaire, Commission de réforme du droit du Canada): Sous-jacente au document sur les crimes contre l'État se trouve la notion selon laquelle c'est l'intérêt de la sécurité nationale qui autorise l'État à se décharger de ses responsabilités envers la société. Il existe une relation de pouvoir entre l'État et la société, que la Loi doit protéger au moyen d'une loi spéciale, car cette relation est tout à fait différente de celle qui existe normalement dans le contexte économique où la protection se fait au moyen des lois sur les contrats, sur les délits, etc.

Lorsque nous créons un organisme spécial de sécurité comme le SCRS, doté de pouvoir extraordinaire pour faire de la surveillance, pour tenir des dossiers sur certaines personnes, etc, nous voulons limiter son ingérence aux questions concernant directement l'intérêt de l'État. Cela ne veut pas dire que lorsqu'une société étrangère ou qu'un pays étranger font de l'espionnage contre Northern Telecom ou Mitel ou une grande société canadienne, ils ne compromettent pas les intérêts nationaux du Canada, puisque cet espionnage pourrait affecter nos relations commerciales futures, etc. Mais il ne s'agit pas de l'intérêt de l'État. Les dispositions relatives aux crimes contre l'État, que nous proposons, sont limitées au domaine dans lequel le gouvernement est en mesure de s'acquitter de ses responsabilités.

M. Lee (Scarborough—Rouge River): Le comité se heurte constamment à l'expression «sécurité nationale». Personnellement, je ne comprends pas très bien ce que recouvre cette notion. La Commission de réforme du droit s'est-elle penchée sur cet aspect en examinant les réformes du Code criminel ainsi que la Loi sur les secrets officiels? Pourriez-vous nous définir cette expression? Dans votre travail, êtes-vous parvenus à une définition de la sécurité nationale que le comité pourrait utiliser?

Le juge Linden: Nous nous sommes heurtés aussi à cette difficulté que nous ne nous sommes pas sentis en mesure de résoudre. C'est pourquoi nous avons laissé à d'autres services le soin de déterminer ensemble ce que sont les «renseignements secrets», et d'établir une liste des éléments qui leur paraissent importants.

On nous a critiqué pour cela. Certains ont dit qu'il est impossible de laisser au gouvernement le soin de définir ce qui lui paraît important, et qu'il faudrait confier cette

[Texte]

doing that. Therefore, we did give some principles here, what should be in the classified—

Mr. Handfield: In the definition of “classified”.

Mr. Justice Linden: Where is that?

Mr. Handfield: In subsection 1(2) on page 10. We defined classified information.

Mr. Justice Linden: Do you want to just read that, and I could find another section in here that—

Mr. Handfield: In fact, just to add, if I may, to what Mr. Justice Linden has just said, we have worked in close co-operation with the police and security branch of the Department of the Solicitor General, but as all the information they had was classified and most of our researchers unfortunately, who are under contract, had no access to those documents, we could never see the documents. We were working with classified information trying to define what classification should be.

Mr. Lee: We have seen this movie before.

Mr. Handfield: That is what we were told when I was director of that substantive criminal law group. We relied a lot on these people. But we do define classified information to the best of our knowledge in our report 31 recodifying criminal law to mean information that has been marked or otherwise identified in accordance with the federal government classification scheme—we were told that if we put that in it was fine—that if disclosed was reasonably likely to cause serious injury to the national interest. That was as far as we could go.

Mr. Justice Linden: We also put out some principles on page 126 of this document, report 31. We tried to give some guidance to whomever was going to make this list. We said first of all the scheme should be subject to parliamentary scrutiny, that it should not be just done by some people hidden away making up their own list; that it ought to come before committee or Parliament itself, and that the classification should be clearly defined so as to avoid uncertainty. This is the struggle you are having with the general phraseology, so we urge that it be more defined.

Thirdly, there ought to be a procedure that would be used for this classification and declassification that set out ways in which it ought to be done.

Fourthly, it should be, if necessary, judicially reviewable in the event that it violated the Charter of Rights or something like that. There ought to be some way of someone challenging what one of those rules were, how it was established, to ensure that it was fairly and openly and appropriately developed. That was really the best that we could do in the time that we had and with the expertise that we had.

Mr. Lee: We will continue to work with that undefined mess of core state interest, whatever it is.

[Traduction]

tâche à des gens objectifs, ne faisant pas partie du gouvernement. Nous avons donc donné certains principes, en indiquant ce qui devrait être secret. . .

M. Handfield: Dans la définition des «documents secrets».

Le juge Linden: Où voyez-vous cela?

M. Handfield: Au paragraphe 1(2), à la page 10. Nous définissons les renseignements secrets.

Le juge Linden: Pourriez-vous lire cela? Je pourrais trouver ici une autre disposition qui. . .

M. Handfield: En fait, pour ajouter à ce qu'a dit le juge Linden, nous avons travaillé en étroite coopération avec la direction de la police et de la sécurité du ministère du solliciteur général, mais tous leurs renseignements étant secrets, et la plupart de nos chargés de recherche travaillant malheureusement sous contrat, ils n'ont pas pu avoir accès à ces documents que nous n'avons donc jamais vus. Nous voulions essayer de définir comment classer les documents secrets.

M. Lee: C'est un scénario tout à fait classique.

M. Handfield: C'est ce que l'on a dit à ce groupe de recherche sur le droit pénal dont j'ai été directeur. Nous comptons beaucoup sur ces gens. Mais nous avons défini comme nous avons pu les renseignements secrets dans notre rapport numéro 31 intitulé «Pour une nouvelle codification du droit pénal» pour indiquer des renseignements classés ou identifiés selon le système de classement du gouvernement fédéral—on nous a dit que nous pourrions indiquer cela—dont la divulgation risquerait fort de porter préjudice à l'intérêt national. C'est ce que nous avons pu faire de mieux.

Le juge Linden: Nous avons énoncé aussi certains principes à la page 126 de ce même document, le rapport numéro 31. Nous avons essayé de donner certaines directives à ceux qui allaient établir cette liste. Nous avons dit tout d'abord que le système devrait faire l'objet d'un examen parlementaire, et qu'il ne devrait pas être établi par quelques personnes cachées dans leur tour d'ivoire; le comité, voir le Parlement, devrait examiner ce système de classification qui devrait être bien défini afin d'éviter les incertitudes. Cette expression vous a donc posé des difficultés, et nous vous demandons instamment de mieux la définir.

En troisième lieu, il y a lieu de prévoir une procédure d'utilisation de ce classement, ainsi que du déclassement, afin de déterminer comment il devrait fonctionner.

Quatrièmement, le processus devrait, si nécessaire, faire l'objet d'un examen judiciaire, au cas où il violerait la Charte des droits, par exemple. Il faudrait pouvoir contester les règles utilisées et la façon dont elles ont été établies, afin que le système soit vraiment juste et équitable. C'est ce que nous avons pu faire de mieux dans les délais dont nous disposions et compte tenu des spécialistes à notre disposition.

M. Lee: Nous allons continuer à travailler à ce fouillis mal défini qu'est la raison d'État.

[Text]

I am curious as to whether or not the Law Reform Commission has been able to address another area. I think it is section 184. I was corrected this morning. It is the wiretap interception of communications section of the Criminal Code. That particular section of the code was developed 15 or 20 years ago to deal with a concept of wiretapping and bugging that existed then, and in fact it probably went out a little beyond what existed then and reached in terms of concept down the road 5 or 10 years.

It is my perception that the types of intrusive techniques available to those who gather that type of information, whether it be policing, security matters, or whatever, have gone way beyond the concepts that existed back in 1960. We do not just put a wire on a telephone line any more. The process of wiretapping now is just switch-flipping. In fact, we will rely more and more over time on other techniques that do not involve interception of oral communications.

Along with that is an assumption in the CSIS Act that where the service should have a warrant they will get a warrant. The only prohibition on doing intrusive surveillance would appear to be the wiretapping section. In our general law there is nothing stopping me from inducing by whatever intrusive techniques I have what is happening inside a computer—being away from the computer. That may or may not be theft, I do not know, but if I can induce what a computer is doing from 30 feet away that is not wiretapping.

• 1145

Has the commission dealt with the huge hole in this civil liberties safety net, which the wiretapping section is supposed to be, and the new generation of intrusive surveillance technology out there? Has the commission dealt with those concepts?

Mr. Justice Linden: Yes. We did a specific study on electronic surveillance on the legislation and it has been already published. We have a report on electronic surveillance that makes dozens of recommendations. Part of it is to ease up the function, because a lot of very technical things are sometimes getting in the way of effective policing. A lot of this is to allow amendments and to make it less technical to make it operate more efficiently and more smoothly. It is also to ensure more protection for the individual, through things such as disclosure, and to improve the definition of "electronic"—I do not remember the key word of the equipment. We have refined that a little bit. Is it going to be included in our first volume or is it. . . ?

Mr. Handfield: No, that comes after.

[Translation]

J'aimerais savoir si la Commission de réforme du droit a pu se pencher sur une autre question. Il s'agit de l'article 184. On m'a corrigé à ce sujet ce matin. Je veux parler de l'article du Code criminel portant sur l'interception de communications au moyen de tables d'écoute. Cette disposition du Code remonte à il y a 15 ou 20 ans, lorsque le concept des tables d'écoute et des micros clandestins existait, et il semble qu'il ait été probablement un peu dépassé depuis cinq ou dix ans.

Je pense que les méthodes d'intrusion qu'utilisent ceux qui recueillent ce genre d'information—qu'il s'agisse des forces de police ou de sécurité, etc—dépassent de loin celles qui existaient dans les années 60. Nous ne faisons plus d'écoute téléphonique comme autrefois. Le processus s'est beaucoup simplifié. En fait, nous comptons de plus en plus sur d'autres techniques, où il n'est pas question d'intercepter des communications orales.

Toujours dans ce contexte, on présume dans la Loi sur le SCRS que lorsque le service aura besoin d'un mandat, il l'obtiendra. La seule interdiction de surveillance constituant une intrusion se trouve dans l'article sur les tables d'écoute. Dans notre droit général, rien ne m'empêche de déterminer à distance ce qui se déroule dans un ordinateur en utilisant n'importe quelles techniques d'enquête par intrusion à ma disposition. Il s'agit peut-être d'un vol, je ne sais pas, mais si je peux déterminer quelle opération effectue un ordinateur tout en étant à plus de 30 pieds de cet ordinateur, il ne s'agit pas d'écoute électronique.

Est-ce que la commission s'est penchée sur cet immense trou dans le filet de sécurité des libertés civiles qui devrait normalement être couvert par l'article sur l'écoute électronique? Avez-vous étudié la nouvelle génération de technologies et de surveillance par intrusion? La commission a-t-elle étudié ces concepts?

Le juge Linden: Oui. Nous avons effectué une étude, qui a déjà été publiée, portant précisément sur les dispositions de la loi touchant la surveillance électronique. Notre rapport sur la surveillance électronique propose de nombreuses recommandations. Nous voulons en partie assouplir l'utilisation de cette technique, car de nombreux éléments très techniques viennent parfois mettre des bâtons dans les roues d'une surveillance policière efficace. Nous voulons proposer des modifications et rendre la loi moins technique afin de permettre une application plus efficace et sans problème. Nous voulons également offrir une meilleure protection aux personnes grâce notamment à la divulgation et la précision de la définition du terme «électronique»—je ne me rappelle pas quel terme on a utilisé pour décrire l'équipement. Nous avons quelque peu redéfini ces concepts. Cela fera-t-il partie de notre premier volume ou plutôt. . . ?

M. Handfield: Non, ça viendra plus tard.

[Texte]

Mr. Justice Linden: That is coming later. We therefore have a pretty thick report we can give you. There has also been the recent case of the Supreme Court.

Mr. Handfield: Duarte.

Mr. Justice Linden: Durate. Are you familiar with that one?

Mr. Lee: No, I am not.

Mr. Justice Linden: Perhaps François could give you. . . It does not deal with the technology point you were focusing on, but there are a whole range of problems with that legislation because of all of the years that have gone by and all of the developments. I think we are right on top of that and you may be able to get some help from that document.

Mr. Handfield: Number 47. I am sorry. It was just a few—

Mr. Justice Linden: We would be happy to supply it to you.

Mr. Handfield: —months before this one, “Crimes Against the State”.

In a nutshell, the Supreme Court said in Duarte that consensual interception by the state is unconstitutional unless you get a warrant under the Criminal Code. It is a story where in fact over a period of two years an informant of the state signed an authorization for being wiretapped by the police, by a third party in fact,—

Mr. Justice Linden: A body pack.

Mr. Handfield: A body pack. That worked for a period of about two years and they said that was going too far, that it was really against the Charter. This does not mean that we cannot do it between you and me, if I want to wiretap, but as long as an organ of a state comes in there has to be some authorization.

Mr. Lee: I do recall the reference now to the Duarte case, but I guess the Duarte—

Mr. Rideout: Does that include an NDP convention?

Mr. Brewin: Yes, it is a crime.

Mr. Lee: I gather that the Duarte case dealt exclusively with an oral communication, and only with that.

In your working paper number 49, which I guess is what we are talking about, you refer to the democratic character of the state as an interest that requires protection. There were three: the facets that deserve protection include the people who make up society, formal state institutions—the legislative branch, etc.—and

[Traduction]

Le juge Linden: Cela viendra plus tard. Nous avons donc un rapport assez volumineux que nous pouvons vous remettre. Il y a d'ailleurs eu une cause récente entendue par la Cour suprême du Canada.

M. Handfield: Duarte.

Le juge Linden: Duarte. Connaissez-vous cette cause?

M. Lee: Non, je n'en ai pas entendu parler.

Le juge Linden: François pourrait peut-être vous donner. . . Cette cause ne porte pas sur l'aspect de la technologie que vous avez soulevée, cependant, cette loi soulève un ensemble de problèmes à cause du nombre d'années écoulées depuis son entrée en vigueur et de tous les changements survenus depuis. Nous avons bien compris la situation et notre document pourra peut-être vous aider.

M. Handfield: Le document de travail n° 47. Je m'excuse. C'était il y a quelques. . .

Le juge Linden: Nous vous en ferons volontiers parvenir des exemplaires.

M. Handfield: . . . mois avant celui-ci, «les crimes contre l'État».

En bref, dans le cas Duarte, la Cour suprême a déclaré que l'interception consensuelle effectuée par le gouvernement est inconstitutionnelle à moins d'obtenir un mandat conformément au Code criminel. Dans cette cause, un informateur du gouvernement a autorisé pendant plus de deux ans les forces policières à faire de l'écoute électronique à son endroit, en fait, par un tiers. . .

Le juge Linden: Un micro-émetteur de poche.

M. Handfield: Un micro-émetteur de poche. On a procédé ainsi pendant à peu près deux ans. La Cour a statué que cela allait trop loin et qu'une telle façon de procéder allait à l'encontre de la Charte des droits et libertés. Si je désire me livrer à de l'écoute électronique, cela ne m'empêche pas de le faire entre vous et moi, par exemple. Cependant, dès qu'un organisme de l'État intervient, il faut obtenir une autorisation.

M. Lee: Maintenant, je me rappelle de l'affaire Duarte, mais dans ce cas. . .

M. Rideout: Est-ce que cela s'applique également à un congrès du NPD?

M. Brewin: Oui, il s'agit d'un crime.

M. Lee: Je crois comprendre que les arguments du cas Duarte portaient exclusivement sur les communications orales.

Dans votre document de travail numéro 49, dont nous parlons présentement, vous mentionnez le caractère démocratique de l'État comme étant un intérêt devant être protégé. Voici les trois facettes de l'État qui doivent être protégées: les citoyens qui composent la société, les institutions fondamentales de l'État comme les pouvoirs

[Text]

the democratic character of the state. How specific were you able to get in what was the democratic character of the state?

We are coming close to the other issue I raised initially, about the core interest of the state that needs protection and what is national security? In this case, what is the democratic character that requires that protection? Here I would make reference to paragraph 2(d) of the act, the definition of threat to the security of Canada, often referred to as the subversion section. I think your democratic character of the state, which needs protection, and the terms used in (2).(d), the alleged subversion paragraph, are aiming at the same interest.

• 1150

Mr. Justice Linden: I think they are.

Mr. Lee: I think it is fair to say as a committee we are having difficulty getting there. We do not know precisely what the defined target is, what that protectable interest is.

Mr. Justice Linden: We adopted that language. I think it largely comes out of the McDonald inquiry, which really spawned the CSIS legislation. We were fairly general about it. I guess it would include things such as the electoral process—discussion, debate, free elections—those kinds of things, perhaps extended to the use of the media, trying to prevent them from being subverted or something like that. But other than that we have not refined it any better than anybody else has.

Mr. Frecker: The other element would be freedom from excessive intrusion by the state. One of the qualities of democratic life is freedom to pursue your own life without Big Brother watching unduly. Inevitably there is a tension when officers of a state perceive that a group advocating overthrow of democratic institutions and facism or something is operating in a clandestine fashion. They may be talking assassination and all kinds of other things that are clearly a threat to the democratic order. The only way to track their activities may be to engage in secret surveillance, which is itself undermining another democratic value. It is a problem of balancing.

Mr. Justice Linden: I would think if you took the Charter of Rights you would have a fairly good starting point for what those democratic values are. Maybe if you added your Criminal Code to it it would be a pretty long list of things. You may want to pare some of those things down. But I would say those are your best indicators of what we are driving at.

It is hard to define it all. It is really the kind of life we lead in this country. I sympathize with you—

Mr. Lee: I know when we start coming up with some of the great fundamental ironies of life we getting close to the truth here in this, because as we chase subversion we are doing it for the purpose of protecting our freedoms.

[Translation]

législatifs, etc., et le caractère démocratique de l'État. Qu'entendez-vous par le caractère démocratique de l'État?

Nous nous rapprochons de l'autre question que j'ai soulevée au début qui porte sur l'intérêt central de l'État qui doit être protégé et la définition de sécurité nationale. Dans ce cas-ci, quel est le caractère démocratique de l'État qui doit être protégé? Je fais ici allusion à l'alinéa 2d) de la loi, la définition de menace à la sécurité du Canada, souvent appelée l'article sur la subversion. Je pense que le caractère démocratique de l'État qui doit être protégé et les termes employés à l'alinéa (2).d), l'alinéa sur la subversion, vise le même intérêt.

Le juge Linden: Oui, c'est bien le cas.

M. Lee: Notre comité a de la difficulté à atteindre cet objectif. Nous ne savons pas exactement quel est l'objectif précis, quel est cet intérêt à protéger.

Le juge Linden: Nous nous sommes essentiellement inspirés de l'enquête McDonald; qui fut véritablement à l'origine de la Loi sur le SCRS. Nous sommes demeurés dans les généralités. Ce caractère démocratique englobe les élections—les discussions, les débats, les élections libres—peut-être même l'utilisation d'un média pour qu'elle ne soit pas l'objet de subversion ou d'acte du même genre. À part ces grandes lignes, nous n'avons pas apporté de précisions spéciales.

M. Frecker: Un autre élément serait la protection contre une intrusion excessive de la part de l'État. La liberté de mener votre vie sans l'omniprésence abusive de l'État est un autre élément positif de la démocratie. Immanquablement, une tension s'établit lorsque les agents de l'État agissent de façon clandestine quand, à leur avis, un groupe prône le renversement des institutions démocratiques ou encore le fascisme. Il s'agit peut-être d'un complot ayant pour objectif un assassinat ou toute autre activité représentant une menace pour la démocratie. La surveillance secrète demeure peut-être le seul moyen de suivre les activités de tels groupes, ce qui en soit compromet un autre aspect de la démocratie. Il s'agit d'un problème d'équilibre.

Le juge Linden: La Charte des droits et libertés constituerait sans aucun doute un bon point de départ pour définir les caractéristiques de la démocratie. En y ajoutant le Code criminel, on obtiendrait une liste assez longue de critères. On voudra peut-être réduire cette liste. Cependant, il s'agit-là des meilleurs indicateurs qui pourraient servir à déterminer votre objectif.

Il est difficile de définir tout ce concept de caractère démocratique. Il s'agit véritablement du mode de vie que nous menons au pays. Je comprends vos. . .

M. Lee: Lorsque nous soulevons certaines des grandes questions ironies fondamentales de la vie, nous sommes prêts de la vérité, car, lorsque nous menons la lutte contre la subversion, nous le faisons dans le but de défendre nos

[Texte]

But the only way we can protect those freedoms is to infringe on some of those freedoms through surveillance.

Mr. Atkinson (St. Catharines): In your draft criminal code and the offences you have set out obviously police forces would be involved, and reasonable and probable grounds in laying charges and so on. One thing I have been on, and maybe too much, is that in CSIS you have offences against the security of Canada, and then you can use the intrusive techniques. The overlap between CSIS and the RCMP in how CSIS has an intrusive technique on that lower threshold and finds some evidence of a criminal act... May I have your opinion on what the interface should be with the RCMP in turning it over and getting an affidavit for an RCMP—

Mr. Justice Linden: I do not think you are going to get much help from us on that. That is a jurisdictional question. I do not think we ought to intrude there. But in a personal capacity, François Handfield was a federal Crown prosecutor for a number of years. Not as a member of the commission but speaking as an individual, he might give you some thoughts on this.

You have had experience with that interplay between Mounties and ordinary police. CSIS was not in operation in those days.

Mr. Handfield: No, but the SS were there—the Secret Service of the RCMP.

Just on a personal basis, it might not be of any interest to you, but I was the one who prosecuted Alexander Peter Treu in 1975, 1976, 1977, just before I moved from Montreal to Ottawa. If you remember, everything was so secret. Even I was under secrecy. I am the one who did that case.

Mr. Atkinson: It is outside the jurisdiction.

• 1155

Mr. Handfield: It is totally outside, but CSIS was not there at the time. It was an investigation done both by the RCMP, as a general investigation police force, and the Security Service of the RCMP, so I never worked with CSIS really. I do not know much about them since I moved here.

There was good interplay at the time, because of course the security servicemen were not used to doing general investigations; they were used to gathering information more than anything else, which they did in the Treu case. We were sort of sworn in and we got access to all the information. Being in the same building and working

[Traduction]

libertés. Cependant, la seule façon de protéger ces libertés c'est d'empiéter sur certaines d'entre elles, en ayant recours à la surveillance.

M. Atkinson (St. Catharines): Dans votre ébauche de Code criminel et les infractions que vous avez énoncées, de toute évidence les forces policières seraient appelées à participer et il faudrait des motifs raisonnables et vraisemblables pour porter des accusations. J'ai étudié un des aspects de la Loi du SCRS, peut-être trop d'ailleurs; cette loi prévoit des infractions contre la sécurité du Canada et autorise l'utilisation de techniques d'enquête par intrusion. Le chevauchement entre le SCRS et la GRC dans la façon dont le SCRS peut recourir à des techniques d'enquête par intrusion, en vertu de dispositions plus souples, pour obtenir des preuves d'un acte criminel... Selon vous, quelle devrait être l'interaction avec la GRC lors du transfert d'un dossier et de l'obtention d'un affidavit pour la GRC.

Le juge Linden: Nous ne sommes pas en mesure de vous aider dans ce domaine. Il s'agit d'une question de juridiction. Et je ne pense pas que nous devrions nous aventurer dans un tel domaine. Cependant, au plan personnel, François Handfield a travaillé pendant un certain nombre d'années à titre de procureur fédéral de la Couronne. À titre individuel plutôt qu'à titre de membre de la Commission, il peut peut-être vous offrir certaines réflexions à ce sujet.

Vous avez de l'expérience dans le domaine de l'interaction entre la GRC et les forces régulières de la police. Le SCRS n'était pas créé à cette époque.

M. Handfield: Non, mais les services secrets de la GRC fonctionnaient.

Cela ne vous intéresse peut-être pas mais, à titre personnel, je fus chargé de la poursuite d'Alexander Peter Treu en 1975, 1976, 1977 tout juste avant de quitter Montréal pour venir à Ottawa. Si vous vous rappelez bien, tout dans cette cause était secret au plus haut point. Même moi, je devais respecter le secret. J'ai dirigé la poursuite dans ce cas.

M. Atkinson: Cela déborde notre cadre de responsabilité.

M. Handfield: Ça déborde tout à fait votre cadre de responsabilité, cependant, le SCRS n'existait pas l'époque. L'enquête a été menée d'une part par la GRC, au titre d'enquête générale faite par les forces policières, et, d'autre part, par les services secrets de la GRC, donc je n'ai jamais travaillé en collaboration avec le SCRS. Je ne sais presque rien de ce service.

À l'époque, l'interaction était bonne car les agents du service secret n'étaient pas habitués à effectuer des enquêtes de nature générale; ils étaient surtout habitués à recueillir de l'information, ce qu'ils ont fait dans l'affaire Treu. Nous avons en quelque sorte été assermentés et, par la suite, nous avons eu accès à cette information. Étant

[Text]

together, it worked very well. So that is how I got to prepare the case and do the trial.

Mr. Atkinson: Have you made any recommendations on the sealing of the packet in wiretap cases and not making public the affidavit in order to obtain a search warrant? Could you tell us what your recommendations are in that regard?

Mr. Handfield: Do you mean under the electronic surveillance—

Mr. Atkinson: Yes, and search warrants as well.

Mr. Handfield: In electronic surveillance working paper 47, we do say that it has to be kept secret, as it is today, unless there is some basis for review such as an allegation of fraud by the defendant or by one of the parties and so on. So we do carry on what is in the present Criminal Code.

Mr. Atkinson: Can I go a little afield, because it is my understanding that the sealing of the packet has been challenged and it has been opened in certain cases.

Mr. Handfield: It has been opened more and more, yes.

Mr. Atkinson: I understand proceedings of the Supreme Court to be ruled on, and I assume it is a Charter argument. It is interesting that you say in your recommendations that the package should remain sealed.

Mr. Handfield: Unless there is a challenge and someone can show that, for instance, fundamental justice has not been done, or a full answer in defence under section 7 of the Charter has not been respected, something like that. There has been some violation. So we did not move away from what is in the present Criminal Code and what the case law has developed over the years. We do provide for that.

Mr. Atkinson: I know it is way off, but how do you do that, because you do not know what is in the packet or what is in the affidavit. How can you challenge it in a rational manner if you do not know what is in it?

Mr. Handfield: You have the process with the judge whereby you can examine or cross-examine the person who has sworn the affidavit to get the wiretap authorized.

Mr. Atkinson: Is it up to the judge first to do it on his own or her own, and then to go from there?

Mr. Handfield: Oh no. On his or her own the judge would not do it. It is for the person who alleges that there

[Translation]

donné que nous étions dans le même édifice et que nous travaillions ensemble, tout a bien fonctionné. Voilà donc de quelle façon j'ai préparé cette cause que j'ai défendue devant le tribunal.

M. Atkinson: Avez-vous formulé des recommandations au sujet de la mise sous scellé des documents dans les cas l'écoute électronique et de la non-divulgence de l'affidavit dans le but d'obtenir un mandat de perquisition? Quelles sont vos recommandations à ce chapitre?

M. Handfield: Vous voulez dire au sujet de la surveillance électronique. . .

M. Atkinson: Oui, ainsi que des mandats de perquisition.

M. Handfield: Dans le document de travail numéro 47 sur la surveillance électronique, nous indiquons que les informations doivent être tenues secrètes, comme c'est le cas aujourd'hui, à moins qu'il y ait certaines raisons motivant un réexamen, comme une allégation de fraude de la part du défendeur ou de l'une des parties. Donc, nous maintenons les dispositions actuelles du Code criminel.

M. Atkinson: J'aimerais m'écarter un peu du sujet. Je crois comprendre que la mise sous scellé des documents a été contestée et que dans certains cas, la mise sous scellé a été levée.

M. Handfield: Oui, de plus en plus, les documents font l'objet d'une levée de la mise sous scellé.

M. Atkinson: J'imagine que la Cour suprême devra statuer à ce sujet; on évoquera probablement la Charte. Il est intéressant de noter que, dans vos recommandations, vous indiquez que les documents devraient demeurer sous scellé.

M. Handfield: À moins qu'il y ait contestation et qu'on puisse le démontrer, par exemple, que la justice fondamentale n'a pas été rendue ou que les droits de la défense conformément à l'article 7 de la Charte n'ont pas été respectés, ou tout autre mesure du genre. Mais il y a eu des infractions. Donc, nous ne nous sommes pas écartés des dispositions actuelles du Code criminel et de ce que la jurisprudence a établi au cours des ans. Nous prévoyons cela.

M. Atkinson: Comment y parvenez-vous, vous ne connaissez pas la teneur des documents mis sous scellé ou la teneur de l'affidavit. Comment contester de façon rationnelle si on ne connaît pas la teneur de ces documents?

M. Handfield: On peut faire appel au juge pour interroger ou contre-interroger la personne qui a fait une déclaration solennelle pour obtenir l'affidavit en vue d'autoriser l'écoute électronique.

M. Atkinson: Appartient-il d'abord au juge d'en prendre l'initiative et les démarches s'enclenchent par la suite?

M. Handfield: Non, pas du tout. Le juge ne peut le faire de sa propre initiative. La question doit être soulevée

[Texte]

is some fraud in the obtention, or no grounds or whatever, to raise the issue and then to call some evidence.

Mr. Atkinson: I guess I am searching around. What about a national security issue in the packet or in the...? For example, the Sikh case in Hamilton where the judge said that the package should be opened, and apparently, because of what was contained in the packet, it was decided to drop the charge altogether. We do not know what it was, but it could have been a national security issue. How do we handle that?

Mr. Handfield: Or another case, *The Toronto Sun*, the Worthington case, where the judge decided to review the documents. He had to decide whether they were still secret or not. I think the judge should be able to go behind the packet, but someone obviously in our process has to raise it at one point. It would be odd for a judge in the kind of justice we have, who is a neutral, impartial arbiter, to raise it on his own.

Mr. Justice Linden: There is a method of cipher as well. Certain parts of the document can be released with names obliterated or places or addresses or something like that, so that the judge has—

Mr. Rideout: We read those reports all the time.

Mr. Justice Linden: We recommend more flexibility in that regard. If necessary, the packet would be open and used to the extent necessary, consistent again with the security interest and the protection of individuals from attack.

Mr. Atkinson: If I recall, that is what happened in the Hamilton case. So much was obliterated that what was left would not support the wiretap and that ended it right there.

• 1200

Mr. Handfield: It was one of the big problems in the Treu case.

Mr. Atkinson: Was it?

Mr. Handfield: We had not developed that question of protecting names or whatever information, because—and I cannot divulge too much here now, getting back into the case—most of the information that was in what Treu had—he was charged with being in possession of classified information—was information that is readily available in general magazines about the army or the navy, or whatever, or radar bases that there are in the world. But if you put it together—and that was my argument—that is what made it top secret. It gave too many details.

[Traduction]

par la personne qui prétend qu'il y a fraude dans l'obtention de l'affidavit ou qu'il n'y a aucun absolument aucun fondement. Par la suite, cette personne doit produire des preuves.

M. Atkinson: Je tourne peut-être un peu en rond. Qu'arrive-t-il s'il y a une question de sécurité nationale dans les documents mis sous scellé ou dans le...? Par exemple, le cas des Sikhs à Hamilton où le juge a décidé que la mise sous scellé devait être levée et, semble-t-il, selon la teneur des documents mis sous scellé, il a été décidé d'abandonner les accusations. Nous ne savons pas quelle était la teneur des documents, cependant, il aurait pu s'agir d'une question de sécurité nationale. Comment traiter une telle question?

M. Handfield: Dans un autre cas, celui du «Toronto Sun», l'affaire Worthington, le juge a décidé de réexaminer des documents. Il devait décider si ces documents étaient toujours secrets ou non. Je pense que le juge devrait être en mesure d'aller bien au-delà de ce que renferme les documents mis sous scellé, cependant, quelqu'un au cours de la démarche doit soulever cette question. Dans notre régime de justice, il serait curieux qu'un juge, qui doit être un arbitre neutre et impartial, soulève cette question de sa propre initiative.

Le juge Linden: Il existe également une méthode de codage. Certaines sections d'un document peuvent être rendues publiques, cependant, les noms, les lieux ou les adresses peuvent être rayées, de sorte que le juge a...

M. Rideout: On nous fournit de tels rapports régulièrement.

Le juge Linden: Nous recommandons une plus grande souplesse à cet égard. Si nécessaire, la mise sous scellé sera levée et les documents seront consultés selon les besoins, conformément aux besoins de sécurité et la protection des personnes afin qu'elles ne soient pas victimes d'attaques.

M. Atkinson: Si je me rappelle bien, c'est ce qui s'est produit dans l'affaire Hamilton. Les blancs étaient tellement importants que le reste du texte ne justifiait pas l'écoute électronique et cela a mis fin à la poursuite.

M. Handfield: C'était un des gros problèmes dans la cause Treu.

M. Atkinson: Vraiment?

M. Handfield: Je ne peux pas vous divulguer trop de détails sur cette cause maintenant, mais disons que nous n'avions pas trouvé moyen de protéger les noms ou autres informations, car la plupart des renseignements que détenait Treu, qui était accusé de possession de renseignements secrets, étaient facilement disponibles dans n'importe quelle revue portant sur l'armée ou la marine ou encore sur les bases de radars qui existent partout au monde. Cependant, si on rassemblait ces renseignements—et c'était là mon argument—ils devenaient très secrets. On y trouvait trop de détails.

[Text]

Now, the judge did not know how to handle that. He said he wanted to let the press in, he wanted to let everybody in, but everybody has to be sworn in. The RCMP were very afraid of that. We had to change the translators every morning. We had to have an investigation on their background every night. It was the most complicated case I ever had. It was fun. It was like a thriller, like reading a novel, for me for the weeks I did it—up to the Court of Appeal, where you had to bring in safes for the judges of the Court of Appeal to keep. The RCMP would almost guard the courthouse in Montreal. It was almost funny.

But if we had had that technique of being able to isolate, to protect some names or some places where some of our bases are in the world, then we could have worked that way. But we are much more flexible in the working paper of the LRC.

Mr. Atkinson: Has the LRC any intention to look at the CSIS Act or the Security Offences Act?

Mr. Justice Linden: No, you are doing it.

Mr. Rideout: Would you like to?

Mr. Justice Linden: If you were to recommend it. If you cannot figure it out and you want the Law Reform Commission to do it, then give us the staff—

Mr. Atkinson: There are a couple of the issues that I find very difficult to deal with, but thank you very much. It was a pleasure.

Mr. Brewin: Just to tie down that last discussion, I think I understood what you were saying, but let me set up my question this way. On the current Criminal Code provisions in respect of wiretapping, under the CSIS Act they are, you said, more “flexible”. It is easier for CSIS to get authorization and less restrictive; they do not have to publish it, and so forth, in that area.

What we have come upon is at least a possible area of difficulty in the transition from a security investigation to collect information as to what is happening to the criminal investigation, if the source of the information is a wiretap. Needless to say, as the law presently provides, it is the Criminal Code that pertains in that criminal investigation, which effectively means that for practical purposes the wiretap obtained for the security investigation is of no assistance in the criminal one. So they have to start over again and do it all differently.

There has been some suggestion that maybe there are some middle grounds that would permit the use of one in the other, the security in the criminal. Speaking for myself, I am a little skeptical of that, but at least I am willing to listen.

[Translation]

Or, le juge ne savait pas comment régler ce problème. Il disait qu'il voulait laisser entrer les médias, il voulait laisser entrer tout le monde, mais tout le monde devait être assermenté. Cela inquiétait beaucoup la GRC. Nous devions changer d'interprète tous les matins. Il fallait mener des enquêtes à leur sujet tous les soirs. C'était la cause la plus compliquée de toute ma carrière. C'était très amusant. Pour moi, c'était un peu comme lire un roman policier pendant la durée du procès. Nous sommes allés jusqu'à la Cour d'appel, où il fallait amener des coffres-forts qui devaient être gardés par les juges de la Cour d'appel. La GRC montait pratiquement la garde en face du Palais de Justice de Montréal. S'en était presque drôle.

Mais si nous avions eu ce mécanisme pour isoler et protéger certains noms et certains endroits où se trouvent nos bases militaires, nous aurions pu fonctionner de cette façon là. Mais nous sommes beaucoup plus souples dans le document de travail de la Commission de la réforme du droit.

M. Atkinson: La Commission a-t-elle l'intention de se pencher sur la loi sur le SCRS ou la Loi sur les infractions en matière de sécurité?

Le juge Linden: Non, c'est vous qui êtes en train de le faire.

M. Rideout: Est-ce que vous souhaiteriez le faire?

Le juge Linden: Si vous en faisiez la recommandation. Si vous ne vous y retrouvez plus et que vous voulez que la Commission étudie la question, donnez-nous le personnel. . .

M. Atkinson: J'éprouve beaucoup de difficulté à traiter de certaines questions, mais je vous remercie beaucoup. Ce fut un plaisir.

M. Brewin: Pour être sûr de vous avoir bien compris, permettez-moi de poser ma question de la façon suivante. Pour ce qui est des dispositions actuelles du Code criminel concernant l'écoute téléphonique, vous avez dit que les dispositions de la Loi sur le SCRS sont plus «souples». Il est plus facile pour le SCRS d'obtenir l'autorisation et on lui impose moins de restriction. Il n'a pas à publier de telles demandes, par exemple.

L'une des difficultés que nous avons soulevée est cette transition d'une enquête de sécurité visant à recueillir des renseignements et ce qui se produit dans une enquête criminelle, là où la source d'information est une table d'écoute. Il va sans dire que, selon la loi actuelle, c'est le Code criminel qui prévaut dans une enquête criminelle, ce qui signifie, à toute fin pratique, que l'écoute obtenue pour une enquête de sécurité ne peut pas être utilisée dans une enquête criminelle. Il faut alors tout recommencer différemment.

Certains nous ont suggéré qu'il existe peut-être un juste milieu qui pourrait permettre l'utilisation d'une écoute réalisée lors d'enquête de sécurité dans des enquêtes criminelles. Personnellement, j'ai certaines réserves à ce sujet, mais je veux bien écouter les arguments.

[Texte]

Did I hear you say that you are not proposing any substantive changes in the criminal law provisions in respect of wiretapping? Secondly, do you have any thoughts on this issue that I have outlined?

Mr. Justice Linden: In general, our scheme would keep intact the existing scheme, with some brushing up, some smoothing up, and some opening up to comply with the Charter. But we would be pretty insistent that the protections in the Criminal Code should apply to any criminal offence, whether it be an offence for which the investigation was begun by CSIS or any other organization. Some of these provisions are very strict. A lot of times the slightest error, the dates and those kinds of things, from wiretap evidence can be kept out. Oftentimes I have presided as a judge in cases where the wiretap evidence was challenged and it was ruled inadmissible and the Crown withdrew the charge. The whole case was the wiretap, and because a technicality was not followed the case was lost. Although we want to ease up a little on that, I think the fundamental protections of the criminal law should apply to anyone for any crime that is in this code. At least, this would be our philosophy. Am I correct?

• 1205

Mr. Handfield: On a very personal basis, I would be very skeptical about using one to do the other, especially the gathering of information than to move into a criminal investigation, because the step is too easy to do, I think. For me, and my limited 12-year experience as a Crown, if you are doing an investigation of something very specific and you have to follow these rules in this book called the Criminal Code, as you gather information, it is so wide; it is everything and nothing in fact. It can be a name, a meeting, a restaurant, a licence plate or whatever. To me, personally, as a jurist, it is quite different. That is my very humble opinion.

Mr. Brewin: I will go to another issue if I can. You may not have had a chance to consider it, but the Security Intelligence Review Committee has an appeal function in respect of security clearances, and there is a particular dilemma in its hearings. The failure to obtain security clearance may have been based on evidence obtained by, in the jargon, a human source, or some source that in the interests of national security CSIS does not want to make public. So you get into a hearing and you get down to the really key point in the issue, and counsel for the applicant and the applicant have to leave the room—this is the solution they have developed so far—while the Security Intelligence Review Committee hears this evidence. Cross-examination is conducted by counsel for the committee, in effect, to press the issue. There is a gap there.

[Traduction]

Vous ai-je bien entendu dire que vous ne proposez aucun changement de fond dans les dispositions de droit criminel concernant l'écoute téléphonique? Deuxièmement, pouvez-vous nous faire part de votre point de vue sur la question que je viens de soulever?

Le juge Linden: De façon générale, nous proposons le maintien des dispositions existantes, avec certains raffinements et une certaine ouverture pour rendre le tout conforme à la Charte. Mais nous insisterions pour que les protections du Code criminel s'appliquent à toute infraction criminelle, que l'enquête ait été commencée par le SCRS ou tout autre organisme. Certaines de ces dispositions sont très sévères. Dans bien des cas, la moindre erreur concernant une date ou autre donnée de ce genre obtenue par table d'écoute peut être exclue. J'ai souvent présidé des procès où la preuve obtenue par écoute électronique fut contestée et jugée inadmissible. La couronne a dû retirer ses accusations. Tout la preuve reposait sur cette écoute, et toute la cause a été perdue à cause d'un vice de forme d'ordre technique. Bien que nous voulions ne plus être aussi rigides, je crois que les protections fondamentales du droit criminel devraient s'appliquer à n'importe qui, pour tous les crimes contenus dans ce Code. Du moins, ce serait notre philosophie. N'est-ce-pas?

M. Handfield: Très personnellement, j'aurais certaines réserves à utiliser l'un pour vous faire l'autre, particulièrement pour ce qui est de la collecte de renseignements qui serait alors utilisés dans une enquête criminelle, car c'est une étape trop facile à franchir, à mon avis. Selon mon expérience assez limitée de 12 ans en tant que procureur de la Couronne, je crois que si vous menez une enquête sur quelque chose de précis et que vous suivez les directives contenues dans ce livre qui s'appelle le Code criminel, la gamme de renseignements que vous pouvez recueillir est très vaste; en fait, c'est tout et c'est rien. Ce peut-être un nom, une rencontre, un restaurant, une plaque d'immatriculation, bref n'importe quoi. Personnellement, en tant que juriste, je considère que c'est très différent. C'est mon humble avis.

M. Brewin: Permettez-moi de passer à une autre question. Vous n'avez peut-être pas eu le temps de vous y pencher, mais le comité de Surveillance des activités de renseignement de sécurité a une fonction d'appel en regard des cotes de sécurité, et nous sommes aux prises avec un dilemme assez spécial lors de ces délibérations. Le refus d'une habilitation de sécurité peut avoir été fondé sur des preuves obtenues d'une source humaine, pour utiliser le jargon du milieu, ou d'une autre source que le CSARS ne veut pas rendre publique dans l'intérêt de la sécurité nationale. Or, lorsque vous arrivez à l'audience et que vous commencez à vraiment cerner le cœur de la question, le demandeur et son avocat doivent quitter la salle lorsque le comité entend la preuve. Le contre-interrogatoire est fait par l'avocat du comité pour renchérir sur la question en quelque sorte. Il y a là une lacune.

[Text]

Perhaps I can judge from the look on your faces that you have not exactly addressed this before, and perhaps you might want to reflect on it. Do you have any thoughts on any procedural solutions to this dilemma that might be more protective of the rights of people than the present system provides?

Mr. Frecker: A knee-jerk administrative law response would be that this is untenable. If a person is prejudiced by an accuser who is saying they are a security risk and they are denied the opportunity themselves or through their own counsel to rebut the information, it seems to violate the principles of fundamental justice protected under section 7 of the Charter.

Mr. Brewin: Section 1 would be drawn in to say that in the particular case, that is the. . .

Mr. Frecker: I guess as a Canadian citizen, I would respond that if there are enough checks and balances in the system, and we have sufficient confidence that somewhere in the system there have to be people who deal with these tough cases that do not respond to a caricature sense of what democratic order is, we would try to rely on the checks and balances. I am not entirely comfortable with the checks and balances as you have described them in that situation, but I can see where there would be a problem.

If somebody is suspected of being a member of a subversive group and the human source is another member of that group whose life might be in danger if their identity were revealed or whatever, and yet they are prepared to come before the committee under protection to give that evidence, as long as the committee recognizes that what they are doing to the person seeking security clearance is denying them access to all kinds of career opportunities and things that they might legitimately be entitled to, and the human source might be just bad-mouthing them, if their cross-examination procedure is genuinely geared to testing the credibility of that evidence and not merely confirming idle gossip, I suppose it is a constraint we would have to live with. It would be protected under section 1, but it is not something we should accept lightly and say that just because there is a national security question, we will suspend all the normal rights that people have in an administrative law context.

Mr. Brewin: Perhaps you could have some opportunity to be further briefed by our research department. You have very considerable experience and expertise in the area of administrative law, and it may be that you could provide us with some informal thoughts on this difficult issue.

[Translation]

D'après votre expression, je crois comprendre que vous n'avez jamais vraiment été saisi de ce problème, et vous voulez peut-être y réfléchir. Est-ce que vous pouvez nous suggérer des solutions de procédures pour régler ce dilemme qui protégerait mieux les droits des gens que ne le fait le système actuel?

M. Frecker: Ma première réaction de droit administratif serait que cette procédure est complètement indéfendable. Si quelqu'un est accusé de poser un risque pour la sécurité et qu'on lui refuse l'occasion de réfuter cette accusation, soit lui même ou par l'intermédiaire de son avocat, je crois que cela viole les principes de justice fondamentale qui sont protégés par l'article 7 de la Charte.

M. Brewin: L'article 1 pourrait être cité pour dire que dans ce cas particulier, c'est-à-dire. . .

M. Frecker: Je suppose qu'en tant que citoyen canadien, je vous répondrais que si il y a suffisamment d'éléments d'équilibre des pouvoirs dans notre système, et si estimons que quelque part dans le système il y a des gens capables de traiter avec intégrité ces questions difficiles, nous devrions essayer de nous fier à cet équilibre de pouvoir. L'équilibre de pouvoir que vous avez décrit dans cette situation-ci me gêne un peu, et je peux comprendre que cela cause un problème.

Si on soupçonne quelqu'un d'être membre d'un groupe subversif et que la source humaine est un autre membre de ce groupe dont la vie pourrait être en danger s'il était identifié, et qu'il est quand même prêt à comparaître devant le comité moyennant une certaine protection afin de vous faire part de son témoignage, je crois qu'il s'agit d'une contrainte que nous pouvons accepter pourvu que le comité soit bien conscient du fait que le refus d'une habilitation de sécurité signifie que les chances d'avancement de cette personne sont amoindries et qu'on lui enlève ainsi certaines choses auxquelles elle a légitimement le droit. Il faut également se rendre compte que la source humaine raconte peut-être simplement des calomnies au sujet de cette personne, et la procédure de contre-interrogatoire doit vraiment mettre à l'épreuve la crédibilité de cette preuve et non pas simplement confirmer des ragots et médisances. Cette question serait traitée dans l'article 1, mais ce n'est pas quelque chose que nous devrions accepter à la légère et dire que nous allons suspendre tous les droits dont bénéficient les gens dans un contexte de droit administratif simplement parce qu'il s'agit d'une question de sécurité nationale.

M. Brewin: Vous pourriez peut-être chercher à obtenir de plus amples renseignements de la part de nos chercheurs. Vous avez énormément d'expérience et d'expertise dans le domaine du droit administratif, et vous pourriez peut-être nous faire part de votre point de vue sur ce problème très épineux.

[Texte]

Mr. Justice Linden: You may have specific questions, or if your researchers would like to come over and meet with three, four or five of us—we do not have everybody here—we would be happy to spend a morning, or a day, with you to give you whatever help we can.

Mr. Rideout: With respect to the changes you have suggested do you see them falling into the controversial area, that we should try to do those separately from codification, or do they fall within that whole approach?

Mr. Justice Linden: I do not think so. As I said, we did not get a lot of flack on this proposal because we did not really change the law that much. We just tried to clean it up, smooth it over and organize it better, but fundamentally the law that we recommended is not that different. It is only when you recommend major changes that there are problems.

It is this question of definition and what should be classified and what should not, that could generate the controversy, and in a way we ducked that. I would like to see that be a part of the whole thing, but it is hard for Parliament to do a whole thing, and if you want to do a chunk on this, I think you could do it either way.

Mr. Rideout: It would be something that perhaps we could take a look at from our side of things now rather than waiting for codification.

Talking about going after warrants, we have had recommended to us the concept of a devil's advocate in the warrant process. We have also heard discussions about the idea in security matters where you can get a telewarrant, for want of a better word, where in an emergency situation you can call up a designated judge, and all the rest of that. Do you have any concerns in that area? And if you see any advantage with devil's advocate, I do not know how you would have a devil's advocate in an emergency telewarrant situation.

Mr. Justice Linden: The telewarrant idea is one that came from us. This was the hope of trying to use technology to speed police services as long as the protections were there. We thought we developed a scheme that was workable. Parliament adopted that one; it is in force and as far as we know it is working very, very well.

The devil's advocate thing is not something we have considered. Obviously if you want to add on protections upon protections, you can do it, but it would slow things down, and then you would have appeals by the devil's advocate. I, as a judge, used to sit and give permission, not for search warrants but for these wiretapping things, and I never refused one.

We are often criticized that judges never refuse an application for a search warrant, and the judges never

[Traduction]

Le juge Linden: Vous avez peut-être des questions précises, ou encore si vos recherchistes voulaient venir rencontrer trois, quatre ou cinq d'entre nous—nous ne sommes pas tous ici présents—nous serions heureux de vous rencontrer pendant une matinée, ou une journée complète, afin de vous aider du mieux que nous le pouvons.

M. Rideout: Croyez-vous que les changements que vous proposez sont controversés, en ce sens que nous devrions essayer de les mettre en oeuvre de façon distincte de la codification, ou s'insèrent-ils dans une approche globale?

Le juge Linden: Je ne le crois pas. Comme je l'ai dit, on nous a beaucoup critiqués au sujet de cette proposition, car nous n'avons pas tellement changé la loi. Nous l'avons simplement raffinée et mieux organisée, mais somme toute, la loi que nous avons recommandée n'est pas très différente de ce qu'elle était. Ce n'est que lorsqu'on recommande des changements importants qu'on se heurte à des problèmes.

C'est toute la question de la définition de ce qui devrait être coté secret et ce qui ne devrait pas l'être qui donne lieu à cette controverse, et dans une certaine mesure, nous avons éludé ce problème. J'aimerais bien que cela fasse partie de l'ensemble, mais il est difficile pour la Parlement d'adopter un tel ensemble, et si on ne veut en faire qu'une partie, on peut choisir une option ou l'autre, à mon avis.

M. Rideout: Nous pourrions peut-être nous pencher là-dessus de notre côté immédiatement plutôt que d'attendre la codification.

Pour ce qui est des demandes de mandats, on nous a recommandé d'intégrer la notion de l'avocat du diable dans ce processus. Nous avons également entendu des débats sur l'idée des télémandats, si vous me permettez ce terme, pour les situations urgentes en matière de sécurité. On pourrait alors appeler un juge désigné, et ainsi de suite. Avez-vous des préoccupations à cet égard? Si vous voyez des avantages au système d'avocat du diable, je ne vois pas très bien comment on pourrait avoir un avocat du diable dans une situation de télémandat urgent.

Le juge Linden: L'idée du télémandat venait de nous. On espérait ainsi utiliser la technologie afin d'accélérer les services policiers pourvu que certaines protections soient maintenues. Nous croyons avoir formulé un système qui pourrait fonctionner. Le Parlement l'a adopté; il est en vigueur et selon nos renseignements, il fonctionne très bien.

Nous n'avons pas réfléchi à l'idée de l'avocat du diable. Évidemment, si vous voulez multiplier les protections, libre à vous de le faire, mais cela ralentirait le processus, et vous assisteriez alors à des appels de la part de l'avocat du diable. En tant que juge, j'ai déjà accordé ma permission non pas pour des mandats de perquisition mais pour ces écoutes téléphoniques, et je n'en ai jamais refusé une seule.

On reproche souvent aux juges de ne jamais refuser une demande de mandat de perquisition, et les juges n'ont

[Text]

have an opportunity to explain why. Everyone thinks they are just patsies of the police, but I do not think we are at all. If you ever saw one of these things, you would see an incredibly detailed investigation, with a big fat document that someone has spent days and days and days putting together, and when you read it over you think my God, of course they are entitled to this authority.

Again, we are not sure the affidavit is true, of course, and if there were some cross-examination perhaps there would be some exaggeration and all of that, but if that happens there is always a chance later on to attack it. They comply with the requirements and they do a job on the whole, and that is why we permit them to proceed.

Mr. Atkinson: I have a quick question on that, Mr. Justice Linden. There was one group in front of us who said there should be just certain judges in the Federal Court who look at the affidavits that come before them for intrusive techniques from CSIS, and they would develop expertise as a result of that. Do you think that is fair, or that is necessary?

Mr. Justice Linden: Again it does not hurt to have expertise in everything, but I do not really think it is that tough. Again, if you are talking about security issues there may be things that the general judge, the general lawyer, the general human in the country does not really understand. I do not know. I think I go the other way. Although in general I believe in professionalism and expertise, this is an area in which I worry about it.

• 1215

On the whole I believe judges who know criminal law out to be doing criminal cases and judges who know civil law ought to be doing civil law cases, because I do not think there is any real worry that they would get sucked up into the ethos of those areas as much as in this. In this, I worry about the expert. Who do you get as a judge—a former member of the RCMP who really understands this and becomes a special judge, specializing in granting the RCMP or CSIS this kind of stuff?

I would worry that people would think he may be a representative of that group and may be slanted. I would be happier with a judge who did not have anything to do with criminal law to do that particular thing. I would hope that he or she could be explained and would deal with it in a more objective way.

Mr. Atkinson: I was also interested in your comments on the devil's advocate. We understand that CSIS prepares the affidavits and they have a devil's advocate in that process within—

Mr. Justice Linden: In their own organization? Yes.

Mr. Atkinson: —the organization, within CSIS.

[Translation]

jamais l'occasion de s'expliquer. Tout le monde croit qu'ils ne sont que manipulés par la police, mais je ne crois pas du tout que ce soit le cas. Si vous preniez connaissance de ces demandes, vous verriez qu'il s'agit d'enquête incroyablement détaillée, et qu'il y a toujours un document très volumineux que quelqu'un a mis plusieurs jours à rédiger. Lorsque vous le lisez, vous vous dites, mon Dieu, il est très clair qu'ils ont droit à cette autorisation.

Bien sûr, on ne peut jamais être certain que les affidavits sont véridiques, et s'il y a un contre-interrogatoire, on décèlerait peut-être une certaine exagération, mais si c'est le cas, il est toujours possible de s'y attaquer par la suite. Ces demandes sont conformes aux exigences, et c'est pourquoi nous les accordons.

M. Atkinson: Monsieur le juge, j'ai une question très brève à ce sujet. Un groupe qui a comparu devant nous nous a dit qu'il ne devrait y avoir que certains juges de la Cour fédérale qui étudient les affidavits qui sont déposés en regard de certaines techniques invasives du SCRS, et que ces juges acquerraient donc une certaine expertise en la matière. Croyez-vous que ce serait là une solution juste et nécessaire?

Le juge Linden: Encore une fois, il n'est jamais mauvais d'avoir une certaine expertise dans un domaine donné, mais je ne crois pas vraiment que ce soit si difficile que ça. Bien sûr, il y a certains aspects des questions de sécurité qui sont mal comprises par les juges généralistes, et avocats généralistes ou les Canadiens moyens. Je penche de l'autre côté. Quoiqu'en général je crois au professionnalisme et à l'expertise, voilà un domaine où je m'en préoccupe.

En gros, je crois que les juges qui connaissent le droit pénal vont s'occuper de causes criminelles et les juges qui connaissent le droit civil devraient s'occuper de cas de droit civil parce que je ne crois pas qu'on ait alors à s'inquiéter qu'ils perdent leur objectivité, contrairement au cas qui nous occupe. À cet égard, l'expert m'inquiète. Qu'obtient-on comme juge? Un ancien membre de la GRC qui comprend vraiment tous les tenants et les aboutissants et devient juge spécial dont la spécialité est d'accorder ce genre de choses à la GRC ou au SCRS?

J'ai peur que les gens puissent penser qu'il serait un représentant du groupe et, partant, partial. Pour faire ce genre de choses, je préfère encore un juge qui n'a rien à voir avec le droit criminel. J'oserais espérer que ce juge, homme ou femme, puisse mieux se faire expliquer les choses et juger de façon plus objective.

M. Atkinson: Votre commentaire sur l'avocat du diable m'intéresse aussi. Nous comprenons que le SCRS prépare les affidavits et qu'il y a un avocat du diable au sein. . .

Le juge Linden: De leur propre service? Oui.

M. Atkinson: . . . de leur propre service, au sein du SCRS.

[Texte]

Mr. Justice Linden: I would think the lawyer would be doing that. I think all of these are supervised by lawyers who do the drafting. At least from what I have heard, if the material is weak they say that it will never sell, that the judge will not buy it. They usually come with a lawyer, at least in the provincial courts.

A voice: Not CSIS.

Mr. Justice Linden: I assumed that CSIS did it as well. No? Well, a lawyer comes with us. The officers are usually there and we can ask the officers or the lawyer any questions we want. So the lawyer is in a sense screening the application, making sure that it complies and that it will stand up. In a way, he may be the devil's advocate.

Mr. Atkinson: I do not know. It may be that the CSIS people do go to the Federal Court and present the affidavit. I think that is probably the case, but the idea is, rather than having the devil's advocate in the processing within CSIS, to have the devil's advocate there for the Federal Court judge. It is unlike the wiretap situation. Here we have to inform the person after 90 days and so on. I guess that is the indication.

Mr. Justice Linden: If people feel this is being abused, I suppose one could add that as an additional protection, but you have your lawyers and you have your judges who in theory are also devil's advocates.

Mr. Atkinson: To my knowledge there is no evidence in front of us that it has been abused.

Mr. Lee: Yes. This is a splendid opportunity. I think it is the first time we have had a chance to talk to an actual judge—

Mr. Rideout: Out loud.

Mr. Lee: —who has had experience in the warrant area.

Mr. Justice Linden: Do not forget contempt power.

Some hon. members: Oh, oh.

Mr. Lee: In the CSIS warrant area there may not in fact be a chance to take another look at the warrant. In the criminal process there is, because whatever evidence comes out of the warrant. . . In the CSIS area there is not, because we understand the stuff does not end up in a court room. You therefore have one kick at the cat in terms of civil liberties, and that is in front of the judge.

I am wondering, keeping in mind that it is a one-shot operation in terms of the last available opportunity to protect civil liberties from unreasonable intrusion, what judicial attitudes we might be thinking about, what judicial procedures we should be thinking about. It is a

[Traduction]

Le juge Linden: Je crois que l'avocat jouerait ce rôle. Je crois que tous ces gens travaillent sous la surveillance d'avocats qui rédigent les divers documents. Du moins, d'après ce que j'ai entendu dire, si la preuve est faible, l'avocat fait comprendre que la cause est faible et que le juge la rejettera. Ces gens sont habituellement accompagnés d'un avocat, du moins au niveau des cours provinciales.

Une voix: Pas le SCRS.

Le juge Linden: Je présumais que le SCRS le faisait aussi. Non? En tout cas, nous sommes accompagnés d'un avocat. Les agents sont habituellement présents et nous pouvons poser toutes les questions que nous voulons aux agents ou à l'avocat. Donc, dans un certain sens, l'avocat évalue d'abord la demande en s'assurant qu'elle répond aux critères et qu'elle tiendra. D'une certaine façon, il est peut-être l'avocat du diable.

M. Atkinson: Je ne sais pas. Il se pourrait que les gens du SCRS se rendent en Cour fédérale et présentent l'affidavit. Je crois que c'est probablement le cas, mais ce que nous voulons c'est que, l'avocat du diable, au lieu de faire partie du SCRS, relève plutôt du juge de la Cour fédérale. Ce n'est pas la même chose que pour les tables d'écoute. Ici, nous devons informer la personne après 90 jours et tout le reste.

Le juge Linden: Si les gens croient qu'il y a des abus, on pourrait peut-être rajouter cela à titre de protection supplémentaire, mais il y a aussi les avocats et les juges qui, en théorie, jouent aussi le rôle d'avocat du diable.

M. Atkinson: À ma connaissance, il n'y a rien devant nous qui puisse nous mener à la conclusion qu'il y a eu des abus.

M. Lee: Oui. L'occasion est splendide. Je crois que c'est la première fois que nous avons l'occasion de parler à un juge. . .

M. Rideout: Publiquement.

M. Lee: . . . qui a de l'expérience dans le domaine des mandats.

Le juge Linden: N'oublions surtout pas l'outrage au tribunal.

Des voix: Oh, oh.

M. Lee: Dans le domaine des mandats du SCRS, on a peut-être pas l'occasion d'étudier le mandat une deuxième fois. Au niveau des procédures criminelles c'est quand même le cas, parce que les preuves obtenues grâce au mandat. . . Mais ce n'est pas le cas dans ces domaines auxquels s'intéresse le SCRS, car tout cela n'aboutit guère devant les tribunaux. Donc, au niveau des droits et libertés, le coup d'essai doit être le coup de maître et c'est devant le juge que cela se joue.

Pour ce qui est de protéger les droits et libertés contre certaines intrusions déraisonnables, n'oublions pas qu'il s'agit ici de l'opération dernière chance et je me demande à quelle attitude, à quelle procédure judiciaire nous devrions songer. C'est un prolongement du même

[Text]

continuation of that same area. This is to you from your perspective as a judge.

Mr. Justice Linden: Again it is a little different, is it not? If something is coming into a court and a person is facing a potential jail term, we tend to protect more that person. This is a slightly different process. It is information. It still may lead to intrusions in privacy and those kinds of things and it has to be watched. The purpose here is of course somewhat different, but I do not know. Certainly there are such devices as devil's advocate, open hearings, opportunities to cross-examine. One could infuse the process with all of these protections we have in the rest of the criminal law, but again it takes time, it costs money, and it may threaten the process.

• 1220

So you have to balance. If there is a sense that this is being abused and people are rummaging around in other peoples' files, you may want to restrict the force more. You may want to give the judges more power. You may want to open it up more. But if you feel it is being operated responsibly and that the judiciary is independently and fairly reviewing the applications, you may let it go. I think you should try to find some evidence about how it is working. Is there abuse?

The Chairman: Before we lose you, Mr. Rideout, our next meeting is at 3.30 p.m. today in Room 307 of this building.

Mr. Rideout: Thank you; I have to go—

The Chairman: I appreciate that. We just set up this meeting on an emergency basis. I wanted to make sure you knew about it.

I am sorry to have interrupted you.

Mr. Lee: One of the problems is that we just do not know—and we probably never will know—whether or not the bench, the judiciary, presiding over this element of CSIS work is doing it right from our point of view as parliamentarians.

Mr. Justice Linden: I wonder if it is a problem we always have with judges. They do not appear here. I had a discussion with some judges about whether they would appear before the committee reviewing the code.

There is a reticence among judges to speak with parliamentarians. Yet when the McDonald inquiry went on there were some private meetings with judges. You might explore the possibility of meeting informally or privately, off the record, with some of the judges engaged in this. You just might be able to convince them to give you their experience privately. That might help you. It would be difficult. Some judges might feel they would not

[Translation]

domaine. En tenant compte de la perspective du juge que vous êtes.

Le juge Linden: Encore une fois, c'est un peu différent, n'est-ce pas? Une cause nous est présentée en cour, quelqu'un pourrait éventuellement se retrouver en prison, alors nous avons une tendance à protéger un peu cette personne. La procédure dont il est question est un peu différente. Il s'agit de renseignements. Cela peut toujours constituer une invasion de la vie privée et tout le reste et il faut donc faire attention. Évidemment, le but est un peu différent, mais je ne sais pas. Évidemment, il y a certaines choses comme l'avocat du diable, des audiences publiques, le contre-interrogatoire. . . On pourrait ajouter à la procédure toutes ces mesures qui existent déjà dans le cas du droit criminel, mais encore une fois, cela prend du temps, cela coûte de l'argent et cela peut nuire à toute la procédure.

Il faut donc équilibrer. Si on a l'impression qu'il y a des abus et que les gens fouillent un peu trop librement dans les dossiers, on pourra peut-être imposer davantage de restrictions. On pourra peut-être donner plus de pouvoirs aux juges. On voudra peut-être une procédure un peu plus publique. Cependant, si vous avez l'impression que les choses se font de façon responsable et que les autorités judiciaires étudient les demandes de façon indépendante et équitable, vous pouvez laisser tomber. Je crois que vous devriez essayer de savoir comment tout cela fonctionne. Y a-t-il des abus?

Le président: Avant de vous perdre, monsieur Rideout, je vous signale que notre prochaine réunion se tiendra dans la salle 307 de cet édifice à 15h30 aujourd'hui.

M. Rideout: Merci; je dois partir. . .

Le président: Je comprends. Nous avons convoqué cette réunion d'urgence. Je voulais tout simplement vous mettre au courant.

Je suis désolé de vous avoir coupé la parole.

M. Lee: Un des problèmes c'est que nous ne savons tout simplement pas. . . Nous ne saurons peut-être jamais. . . Si les tribunaux ou les avocats qui s'occupent de cet élément du travail du SCRS comprennent bien ce que nous voulons nous, les parlementaires.

Le juge Linden: Je me demande si c'est un problème que nous avons toujours avec les juges. Ils ne comparaissent pas ici. J'ai demandé à certains juges s'ils voudraient comparaître devant le comité qui révisé le code.

Il y a une certaine réticence chez les juges lorsqu'il s'agit de s'entretenir avec les parlementaires. Cependant, lors de l'enquête McDonald, il y a eu certains entretiens privés avec des juges. Vous pourriez étudier la possibilité de rencontres officielles ou privées, confidentielles, autrement dit, avec certains des juges touchés par tout ceci. Vous pourriez peut-être les convaincre de vous faire part de leur expérience à titre confidentiel. Cela pourrait

[Texte]

want to discuss it all. But you might be lucky. You might get something.

Mr. Lee: I think it would be helpful.

Mr. Justice Linden: I have not done it at the Federal Court level. I have only done it provincially; it is a very different process.

Mr. Frecker: In response to your question—and this is an ill-considered suggestion because there is a lot more behind it that I have not had a chance to think about—the problem you are addressing is one of a terminal process. There is a one-shot application. After that, the agency has the authority to go out and do its surveillance and gather its information.

If the legislation could provide for either a mandatory or discretionary judicial audit that in cases where the judge giving the authorization had some residual concerns about what was going to be disclosed through the surveillance could order that the surveillance authority come back to the court with a report on what their surveillance had disclosed, say after 90 days or whatever, or provide that they mandatorily had to file with the court a report on what their surveillance was disclosing, so that in the event of abuse there was the opportunity for the court to step in and pull the authorization, we would rely on the court as the independent agency imbued with the civil libertarian values that will protect people.

We also rely on the people who are in the security service to internalize these values and not to act abusively. But the check and balance is the independent judiciary. If we get away from a process that is terminal, that once the authority is granted it is *carte blanche*, this might be a way of protecting the libertarian interest.

The Chairman: Mr. Justice Linden, Mr. Frecker, Mr. Handfield, thank you just ever so much for coming and helping us. For us it is a big jigsaw puzzle. You have been very helpful in putting some pieces into place and seeing issues in a broader perspective. For that we will be eternally grateful.

Mr. Justice Linden: Thank you for your kind words. Let me repeat, if there is anything further any of us can specifically do, please inform us and we will do it.

The Chairman: We stand adjourned until 3.30 p.m. in Room 307.

[Traduction]

peut-être vous aider. Ce serait difficile. Certains juges préféreront probablement ne rien dire du tout. Enfin, avec un peu de chance, vous obtiendrez peut-être quelque chose.

M. Lee: Je crois que ce serait utile.

Le juge Linden: Je ne l'ai pas fait au niveau de la Cour fédérale. Je ne l'ai fait qu'au niveau provincial. C'est une toute autre affaire.

M. Frecker: Pour répondre à votre question... Et il s'agit d'une proposition mal venue parce qu'il y a beaucoup de choses derrière tout cela auxquelles je n'ai pas eu le temps de penser... Enfin, le problème que vous posez concerne l'irrévocabilité de la procédure. On fait une demande unique. Après cela, le service a toute l'autorité voulue pour exécuter sa surveillance et aller chercher ses renseignements.

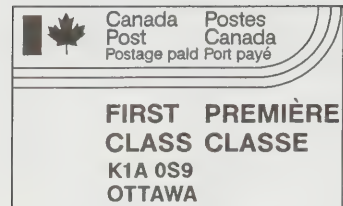
Nous pourrions compter sur les tribunaux comme organismes indépendants garants des libertés civiles, qui protégeront les gens à condition que la loi prévoie une vérification judiciaire obligatoire ou discrétionnaire qui aurait pour conséquence d'obliger le service de surveillance à revenir devant le tribunal avec un rapport sur ce que révèle la surveillance, disons après 90 jours ou quelque chose du genre, ou disposer que l'organisme doit déposer auprès du tribunal un rapport sur ce que révèle sa surveillance dans ces cas où le juge accordant l'autorisation émet des certaines réserves concernant ce qu'il pourrait être révélé grâce à la surveillance, de façon à ce qu'en cas d'abus le tribunal puisse alors avoir l'occasion de retirer son autorisation.

Nous comptons aussi que les employés du service de sécurité feront leurs ces valeurs et qu'ils n'agiront pas de façon abusive. Cependant, l'indépendance de l'appareil judiciaire constitue le meilleur frein. Si nous nous éloignons d'une procédure irrévocable c'est-à-dire une procédure qui laisse *carte blanche* à partir du moment où l'autorisation est accordée, voilà qui pourrait peut-être servir à protéger les droits et libertés du citoyen.

Le président: Monsieur le juge Linden, monsieur Frecker, monsieur Handfield, merci infiniment d'être venus nous aider. Pour nous, c'est un gros casse-tête. Vous nous avez énormément aidé à en remettre en place certains morceaux et à mieux voir l'ensemble du jeu. Nous vous en sommes extrêmement reconnaissants.

Le juge Linden: Merci pour ces bonnes paroles. Je le répète: si nous pouvons en faire davantage, n'hésitez pas à nous le faire savoir et nous le ferons.

Le président: La séance est levée jusqu'à 15h30, salle 307.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Law Reform Commission of Canada:

Mr. Justice Allen M. Linden, President;
François Handfield, Secretary of the Commission;
John Frecker, Commissioner.

TÉMOINS

De la Commission de réforme du droit du Canada:

M. le juge Allen M. Linden, président;
François Handfield, secrétaire de la Commission;
John Frecker, commissaire.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 27

Thursday, April 5, 1990

Tuesday, April 10, 1990

Tuesday, April 24, 1990

Chairman: Blaine Thacker

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 27

Le jeudi 5 avril 1990

Le mardi 10 avril 1990

Le mardi 24 avril 1990

Président: Blaine Thacker

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Committee on *Procès-verbaux et témoignages du Comité spécial d'*

The Review of the CSIS Act and the Security Offences Act

Examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité

RESPECTING:

Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989

CONCERNANT:

Ordre de renvoi du Comité en date du mardi, 27 juin 1989

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-fourth Parliament,
1989-90

Deuxième session de la trente-quatrième législature,
1989-1990

SPECIAL COMMITTEE ON THE REVIEW OF THE
CSIS ACT AND THE SECURITY OFFENCES ACT

Chairman: Blaine Thacker

Vice-Chairman: Maurice Tremblay

Members

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

COMITÉ SPÉCIAL D'EXAMEN DE LA LOI
CONSTITUANT LE SCRS ET DE LA LOI SUR
LES INFRACTIONS EN MATIÈRE DE SÉCURITÉ

Président: Blaine Thacker

Vice-président: Maurice Tremblay

Membres

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, APRIL 5, 1990

(42)

[Text]

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met *in camera* at 3:37 o'clock p.m. this day, in Room 307 W.B., the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout, Blaine Thacker and Maurice Tremblay.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst. *From the Committee Research Staff:* Stuart Farson, Research Consultant; Brian Gorlick and François Cadieux, Research Associates.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (*See Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1*).

At 5:17 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, APRIL 10, 1990

(43)

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met *in camera* at 11:14 o'clock a.m. this day, in Room 308 W.B., the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout and Blaine Thacker.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst. *From the Committee Research Staff:* Stuart Farson, Research Consultant; Brian Gorlick, Research Associate.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (*See Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1*).

*Resolved,—*That the Committee requests a briefing on ministerial directives from the Deputy Solicitor General on Tuesday, May 1, 1990 from 11:15 a.m. until it is completed.

*Resolved,—*That the Committee requests to meet with the Security Intelligence Review Committee in their premises on Tuesday, May 8, 1990 from 9:00 o'clock a.m. until 1:00 o'clock p.m. for discussions *in camera*.

*Ordered,—*That it be an instruction to the Clerk to book meetings on Tuesday and Thursday mornings at 11:00 o'clock a.m. during the month of May and, as required, on Tuesdays at 3:30 o'clock p.m., in order to hear testimony from as many of the following as feasible, according to groupings to be arranged in consultation with the research staff of the Committee.

- Professor Peter Russell
- Professor Murray Rankin
- The Law Union of Ontario
- Jacques Shore

PROCÈS-VERBAUX

LE JEUDI 5 AVRIL 1990

(42)

[Traduction]

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit à huis clos aujourd'hui à 15 h 37, dans la salle 307 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout, Blaine Thacker et Maurice Tremblay.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal. *Du personnel du Comité:* Stuart Farson, conseiller de recherche; Brian Gorlick et François Cadieux, associés de recherche.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

À 17 h 17, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 10 AVRIL 1990

(43)

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit à huis clos aujourd'hui à 11 h 14, dans la salle 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout, Blaine Thacker.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal. *Du personnel du Comité:* Stuart Farson, conseiller de recherche; Brian Gorlick, associé de recherche.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

*Il est résolu,—*Que le mardi 1^{er} mai, à compter de 11 h 15, le Comité tienne une séance d'information sur les directives ministérielles avec le sous-solliciteur général comme invité.

*Il est résolu,—*Que le Comité demande au Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité de le rencontrer dans ses locaux, le mardi 8 mai, de 9 à 13 h, pour avoir un entretien privé.

*Il est ordonné,—*Que, pour le mois de mai, le greffier planifie des séances les mardi et jeudi à 11 h, et au besoin à 15 h 30 le mardi, pour permettre au Comité d'entendre sinon tous du moins la plupart des témoins suivants, les horaires devant être établis en consultation avec les attachés de recherche.

- le Pr Peter Russell
- le Pr Murray Rankin
- The Law Union of Ontario
- Jacques Shore

- Gaston Sylvain
- Andrew Kavchak
- The Northern Foundation
- The Islamic Propagation Centre
- CSIS Employees' Association, Quebec Region
- Yvon Gingras
- Archie Barr
- "Case B" (SIRC complainant)

- Gaston Sylvain
- Andrew Kavchak
- The Northern Foundation
- The Islamic Propagation Centre
- l'Ass. des employés du SCRS, région de Québec
- Yvon Gingras
- Archie Barr
- le «cas B» (plainte déposée auprès du CSARS)

At 11:29 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, APRIL 24, 1990
(44)

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met *in camera* at 11:10 o'clock a.m. this day, in Room 308 W.B., the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, Jacques Tétreault, Blaine Thacker and Maurice Tremblay.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst. *From the Committee Research Staff:* Stuart Farson, Research Consultant; Brian Gorlick and François Cadieux, Research Associates.

Witness: From the Privy Council Office: Ward P.D. Elcock, Deputy Clerk, Security, Intelligence and Counsel.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (*See Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1*).

By unanimous consent, the Committee agreed to proceed in public session.

It was agreed,—That the Committee meet *in camera* on Wednesday, May 2, 1990 at 3:30 o'clock p.m. to consider future business.

The Deputy Clerk of the Privy Council made a statement and answered questions.

It was agreed,—That the Chairman be authorized to arrange a meeting of the Committee on secure premises, *in camera*, for further information related to subjects raised in this day's meeting.

At 12:10 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

À 11 h 29, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 24 AVRIL 1990
(44)

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit à huis clos aujourd'hui à 11 h 10, dans la salle 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, Jacques Tétreault, Blaine Thacker et Maurice Tremblay.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal. *Du personnel du Comité:* Stuart Farson, conseiller de recherche; Brian Gorlick et François Cadieux, associés de recherche.

Témoin: Du Bureau du Conseil privé: Ward P.D. Elcock, sous-greffier (Sécurité et renseignement) et conseiller juridique.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

Du consentement unanime, le Comité lève le huis clos.

Il est convenu,—Que le Comité se réunisse à huis clos le mercredi 2 mai, à 15 h 30, pour examiner ses travaux à venir.

Le sous-greffier du Conseil privé fait un exposé et répond aux questions.

Il est convenu,—Que le président soit autorisé à organiser une séance en lieu sûr pour examiner davantage les questions abordées aujourd'hui.

À 12 h 10, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

[Texte]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, April 24, 1990

• 1111

The Chairman: I call the meeting to order. We are resuming consideration of our committee's order of reference, dated Tuesday, June 27, 1989.

Colleagues, we are privileged to have before us today Mr. Ward Elcock, the Deputy Clerk, Security and Intelligence Counsel, the Privy Council Office. I will ask Mr. Elcock to introduce the other witness.

I first seek unanimous consent of the committee that this meeting be converted from an in camera meeting to a public meeting.

Some hon. members: Agreed.

The Chairman: Mr. Elcock, welcome before our committee, and we appreciate your taking the time to be here. We know you have some business out of the country for the next couple of weeks, but as we get closer into actually drafting our report we may well want to have you back to discuss different possibilities, and in that meeting we will have a truly in camera meeting on secure premises, which means something special to all of us now.

Mr. Ward Elcock (Deputy Clerk, Security and Intelligence and Counsel, Privy Council Office): Thank you, Mr. Chairman. I have to admit that business out of the country is mostly pleasure. If you would care to join me in Florida, I am sure we could have a discussion down there as well, but I am on holiday for the next two weeks, though after that I would be happy to meet with you again.

Today I have with Mr. Paul Thibeault, Assistant Secretary to the Cabinet for Security and Intelligence.

Mr. Chairman, as you know, I succeeded Mr. Blair Seaborn about a year ago. My role is essentially the same as Mr. Seaborn's. His title was Co-ordinator of Security and Intelligence. Mine is Deputy Clerk. In part, that reflects simply the fact that I have additional responsibilities that Mr. Seaborn did not have, but there is in essence, in respect to the security intelligence sector, no difference with respect to our responsibilities.

In terms of the sector, the essential participants in it I think are: DND, which has obvious responsibility for Defence intelligence; External Affairs, which through the Foreign Intelligence Bureau plays the key role in assessing and disseminating foreign political and economic intelligence; CSIS, the constituent act of which organization is before this committee; and the Communications Security Establishment which has in essence two roles.

• 1115

One of those is sometimes known as the ComSec role, which deals with the security of the communications of the Government of Canada. The second responsibility is the collection of signals intelligence, which is intended to provide

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 24 avril 1990

Le président: La séance est ouverte. Nous reprenons l'examen de l'ordre de renvoi du comité en date du mardi 27 juin 1989.

Chers collègues, nous avons l'honneur d'accueillir ce matin M. Ward Elcock, sous-greffier, Sécurité et renseignements, bureau du Conseil privé, qui voudra bien nous présenter le témoin qui l'accompagne.

Je demanderais aux membres du comité de convenir à l'unanimité de faire de cette réunion à huis clos une réunion publique.

Des voix: D'accord.

Le président: Bienvenue M. Elcock. Je tiens à vous remercier d'avoir pris le temps d'être des nôtres. Je sais que vous devez être à l'étranger pendant les deux prochaines semaines, et il se pourrait que, juste avant la rédaction du rapport nous décidions de communiquer à nouveau avec vous pour discuter de diverses choses; à ce moment-là, nous aurons vraiment une réunion à huis clos, dans des locaux sécuritaires. Nous comprenons tous la situation.

M. Ward Elcock (sous greffier, Sécurité et renseignements, bureau du Conseil privé): Merci, monsieur le président. Je dois reconnaître que ma visite à l'étranger sera principalement pour des vacances. Si vous voulez vous joindre à moi en Floride, je suis convaincu qu'on pourrait également discuter de ces questions là-bas. Cependant je suis en congé pour les deux prochaines semaines. Je suis disposé à vous rencontrer à nouveau à mon retour.

Je suis accompagné aujourd'hui de M. Paul Thibeault, secrétaire adjoint du Cabinet en matière de sécurité et de renseignements.

Comme vous le savez, monsieur le président, j'ai remplacé il y a environ un an M. Blair Seaborn. Mon rôle est fondamentalement le même que le sien. Il portait le titre de coordinateur de la sécurité du renseignement. On m'appelle un sous-greffier. Ce changement de titre reflète le fait que j'ai des responsabilités que M. Seaborn n'avait pas. Cependant, en ce qui a trait à la sécurité du renseignement, nos responsabilités sont les mêmes.

Les principaux intervenants de ce secteur sont: le MDN, qui est responsable du renseignement visant la défense, les Affaires extérieures qui, par l'entremise de la Direction générale du renseignement extérieur, jouent un rôle clé dans l'évaluation et la dissémination de renseignements économiques et politiques étrangers; le SCRS, dont vous étudiez la loi constitutive, et le Centre de la sécurité des télécommunications qui joue deux grands rôles.

Un de ces rôles est celui qu'on appelle le rôle ComSec, qui porte sur la sécurité des communications du gouvernement du Canada. La deuxième responsabilité est la collecte de renseignements qui permettent au gouvernement

[Text]

the government with foreign intelligence on the diplomatic, military, economic, security, and commercial activities, intentions, and capabilities of foreign governments, individuals, and corporations. To a lesser extent there are other departments that are involved. To a lesser extent, the key ones are probably Employment and Immigration, and Transport, for the obvious reasons of airport security or immigration matters.

If you will, the glue that holds the sector together is the interdepartmental committee system, at the top of which is the Cabinet Committee on Security and Intelligence, the role of which is to consider major security and intelligence policy matters. As well there is the Interdepartmental Committee on Security and Intelligence, which comprises the deputy heads of all of the principal departments engaged in the sector, which is essentially there to review before issues go to CCSI, and to prepare policy issues for CCSI.

There are a number of other interdepartmental committees. You are well aware already of the Security Advisory Committee. I will not go into that. You may be less familiar with the Intelligence Advisory Committee, which is responsible for the production and dissemination of national intelligence assessments for the government.

To be more precise about what my role in the sector is, I am the vice-chairman of the Interdepartmental Committee on Security and Intelligence. The chairman is the Clerk of the Privy Council, Mr. Paul Tellier. I am also the chairman of the Intelligence Advisory Committee and generally, as deputy clerk, responsible for the policy co-ordination and direction of the sector. As well, the chief of the Communications Security Establishment is accountable to me for the policy and operations of that organization. The chief, as I think you are aware, is also responsible to the deputy minister of National Defence. With respect to administrative matters, to some extent that is a shared jurisdiction between myself and the deputy minister of National Defence, but there are clear differences between the two jurisdictions.

Mr. Chairman, that is a very brief introductory outline of the sector. I am sure that members of the committee will have a lot more questions they will want me to try to answer. To the extent that I am able to respond I will be happy to try to do so. I am at your disposal.

The Chairman: Just before I go to Mr. Lee, I want to refer Mr. Elcock to some evidence we had had from a former Solicitor General, Mr. Kaplan. He pointed out that when he ran the CSIS bill through as the responsible minister, it was his intention to move on and put some checks and balances on the other intelligence agencies in the government. He felt very strongly that this was appropriate. Is there any move afoot within the bureaucracy to come up with a structure of accountability for the other intelligence units ongoing at this time?

[Translation]

de connaître les activités, les intentions et les capacités de gouvernements étrangers, de particuliers et de sociétés dans le domaine de la diplomatie, des forces militaires, de l'économie, de la sécurité et du commerce. Dans une moindre mesure, d'autres ministères ont également un rôle à jouer à ce chapitre. Je pense par exemple au ministère de l'Emploi et de l'Immigration, et au ministère du Transport, dans le domaine de la sécurité des aéroports et des questions d'immigration.

Le lien qui unit ce secteur est le système de comité interministériel. Le plus important est le Comité du Cabinet chargé de la sécurité et des renseignements, qui est responsable d'adopter des politiques en matière de sécurité et de renseignements. De plus, il y a le Comité interministériel de la sécurité et des renseignements dont font partie tous les sous-ministres des principaux ministères qui oeuvrent dans ce secteur. Ce comité est responsable de l'examen des questions avant que celles-ci ne soient renvoyées au Comité du Cabinet. Il prépare également des documents politiques pour le SCRS.

Il existe un certain nombre d'autres comités interministériels. Vous connaissez sans aucun doute le Comité consultatif de la sécurité. Nul besoin d'en parler. Vous n'êtes peut-être pas au courant de l'existence du Comité consultatif des renseignements, qui est responsable de la production et de la dissémination, pour le gouvernement, d'évaluations sur le renseignement au Canada.

Parlons maintenant de mon rôle. Je suis vice-président du Comité interministériel de la sécurité et des renseignements. Le président en est le greffier du conseil privé, M. Paul Tellier. Je suis également président du Comité consultatif des renseignements et, à titre de sous-greffier, je suis responsable de la direction et de la coordination des politiques dans le secteur. De plus, le chef du Centre de la sécurité des télécommunications doit me faire rapport sur les politiques et activités de cet organisme. Le chef, comme vous le savez sans doute, doit également rendre compte au sous-ministre de la Défense nationale. Pour ce qui est des questions administratives, dans une certaine mesure je partage cette responsabilité avec le sous-ministre de la Défense nationale. Cependant, nos responsabilités sont bien délimitées.

Monsieur le président, cela vous donne un bref aperçu de la situation dans le secteur. Je suis convaincu que les députés auront beaucoup de questions à me poser. J'essaierai d'y répondre dans la mesure du possible. Je suis maintenant à votre disposition.

Le président: Avant de céder la parole à M. Lee, j'aimerais renvoyer monsieur Elcock à ce que nous a dit l'ancien solliciteur général, M. Kaplan. Il nous a dit que lorsqu'il a fait adopter, à titre de ministre responsable, le projet de loi sur le SCRS, il avait l'intention de mettre sur pied un système de freins et de contrepoids pour les autres organismes responsables du renseignement. Il pensait que c'était fort approprié. Le gouvernement a-t-il l'intention de mettre sur pied un programme de responsabilisation des autres services responsables du renseignement?

[Texte]

Mr. Elcock: Mr. Chairman, there is always work going on in the bureaucracy. I guess that is in part our job. I cannot comment on that specific issue. It would be an issue for us to advise ministers on at some point in the future. I am sure the committee will have a recommendation with respect to some of those matters. Whether or not such a legislative mandate is required or necessary is obviously a question that the government is going to have to consider at some point in the future, if the committee were to make recommendations along that line.

Mr. Lee (Scarborough—Rouge River): Our committee is certainly hopeful we will be able to make some recommendations. But one of the prerequisites of our being able to do that is to learn a bit more about the field and what is happening there. So we are very pleased to have you as a witness now and hopefully in the future at an in camera session.

Could I ask you to review with us, if I could use the term, the players in domestic security and intelligence information-gathering in Canada, as opposed to foreign intelligence.

Mr. Elcock: I am not sure what you want me to do.

Mr. Lee: I would like you to list the agencies and players that you would be familiar with in your responsibility of gathering security and intelligence information in Canada.

• 1120

Mr. Elcock: CSIS would be the primary organization.

Mr. Lee: Who are the others?

Mr. Elcock: The RCMP has a law enforcement role with respect to some of those issues, but it is a different role from that of CSIS.

Mr. Lee: Is that the end of the list?

Mr. Elcock: Do you mean collecting domestic intelligence? It depends on what you mean by "intelligence". To some extent I think there is a tendency to see intelligence as something that is collected only by covert means.

The difficulty in my saying no is I am sure there are lots of organizations that collect in the broadest sense of the word "intelligence". Intelligence is not necessarily covert; it is simply the collection of information, some of which may be perfectly accessible.

Mr. Lee: I understand your problem now, as you try to respond to my questions. Let me go back a step further and ask if you, in your responsibilities, have any definition or mandate that defines the field of what security and intelligence is with reference to domestic security and intelligence.

Mr. Elcock: To the extent there are organizations engaged in that kind of activity, in particular covert, which is essentially CSIS, the limits are clearly prescribed by the statute.

Mr. Lee: The statute, as you are aware, describes threat to the security of Canada. That might be about the extent of it.

[Traduction]

M. Elcock: Monsieur le président, il a toujours toutes sortes d'activités en cours. Je crois que cela fait partie de notre travail. Cependant je ne peux pas vous donner de plus amples renseignements sur les questions particulières. C'est une question sur laquelle on pourrait offrir des conseils aux ministres à l'avenir. Je suis convaincu que le comité aura une recommandation à cet égard. À savoir si un tel mandat législatif est nécessaire, c'est une question sur laquelle le gouvernement devra se pencher si le comité formule une recommandation en ce sens.

M. Lee (Scarborough—Rouge River): Notre comité espère certainement pouvoir formuler certaines recommandations. Cependant, pour ce faire, il nous faut en connaître un peu plus long sur le domaine. C'est pourquoi nous sommes heureux de vous accueillir comme témoin aujourd'hui et, nous l'espérons, plus tard à une réunion à huis clos.

Puis-je vous demander de passer en revue, si je peux employer le terme, avec nous les intervenants du secteur de la collecte d'informations et de la sécurité au Canada, par opposition aux activités menées à l'étranger.

M. Elcock: Je ne sais pas exactement ce que vous voulez que je fasse.

M. Lee: À titre de responsable de la sécurité et de la collecte de renseignements au Canada j'aimerais que vous me fassiez part du nom de ceux qui jouent un rôle dans ce secteur.

M. Elcock: Le SCRS est le principal intervenant.

M. Lee: Qui sont les autres?

M. Elcock: La GRC a un rôle policier à l'égard de certaines de ces questions, mais c'est un rôle différent de celui du SCRS.

M. Lee: Sont-ce là les seuls intervenants?

M. Elcock: Vous parlez du renseignement interne? Cela dépend de ce que vous entendez par «renseignement». Je crois que, dans une certaine mesure, on a tendance à penser que ces renseignements ne sont obtenus que par des moyens secrets.

Je n'ose pas répondre oui à votre question parce que je suis convaincu qu'il y a un nombre d'organisations qui, dans le sens le plus général du terme renseignement, recueillent des renseignements. Ce n'est pas nécessairement quelque chose de secret; il s'agit simplement de la collecte de renseignements, des renseignements dont certains sont peut-être parfaitement accessibles.

M. Lee: Vous essayez de répondre à ma question et je comprends votre problème. J'aimerais vous demander, dans ce cas, si, dans le cadre de vos responsabilités, vous avez une définition exactement ce qu'on entend par sécurité et renseignement au niveau interne.

M. Elcock: Les limites sont clairement établies par les lois puisqu'il y a des organismes, le SCRS par exemple, qui s'occupent de ce genre d'activités, des activités secrètes.

M. Lee: La Loi comme vous le savez parle de menaces à la sécurité du Canada. C'est peut-être la limite à établir.

[Text]

Let us move on from CSIS, because we have had a pretty good look at CSIS so far. Let us talk about the other gatherers of security and intelligence information. You have suggested that the list stops at the end of CSIS and RCMP.

Mr. Elcock: No, I did not suggest that. I said the list stops depending on what you define as intelligence.

Mr. Lee: Perhaps I could then ask you to define intelligence for us from your perspective, and then you can add to the list of players to conform with the definition.

Mr. Elcock: I do not define intelligence as simply the collection of covert information, so by definition the collection of almost any information can be seen as intelligence gathering.

Mr. Lee: I did not define it that way, either. I have asked you to help us deal with that concept. I did not pre-set the definition of what intelligence was, so I am talking about the term "security and intelligence".

If there is not a definition, if there is not a mandate, if you do not know what it is, it is okay to say so, because we do not know. However, could we try to address it?

Mr. Elcock: I do not think one can provide a precise definition of that. I think clearly the major players are CSIS—its role is defined by statute—the Solicitor General, who has a role with respect to security and intelligence matters, and the PCO. However, we are not in a sense engaged in the collection of information. We are not engaged in operations.

Are you making a distinction between people who are engaged in operations and those who are not engaged in operations?

Mr. Lee: When you say "we", who do you mean?

Mr. Elcock: I mean PCO is not engaged in operations, and neither is the Solicitor General. They are a policy department; we are a policy co-ordination department.

Mr. Lee: All right. What I am trying to get a handle on now is who are the contributors of information and data to the committee you serve.

Mr. Elcock: Which committee do you mean?

Mr. Lee: The Interdepartmental Committee on Security and Intelligence.

Mr. Elcock: The Interdepartmental Committee on Security and Intelligence is a policy committee. It is a committee that in essence deals with policy proposals for CCSI, the Cabinet committee, and for reviewing those policy proposals for CCSI.

Mr. Lee: Which agencies or departments participate and contribute to the work of that committee?

Mr. Elcock: The membership of the committee is essentially the major participant departments. It includes the Solicitor General, the Minister of Justice, the Deputy Minister of Justice, the Deputy Solicitor General.

[Translation]

J'aimerais passer à une autre question que le SCRS car nous avons eu l'occasion d'étudier le Service en détail. Parlons plutôt des autres groupes ou organismes qui s'occupent de la sécurité et qui recueillent des renseignements. Vous semblez dire que la liste se limite au SCRS et à la GRC.

M. Elcock: Pas du tout. J'ai dit que la liste dépendait de ce que vous entendiez par «renseignement».

M. Lee: Je pourrais peut-être alors vous demander de nous donner la définition de ce terme, en fonction de votre point de vue. Puis, vous pourriez compléter la liste des intervenants en fonction de cette définition.

M. Elcock: A mon avis, la fonction de renseignement n'est pas simplement la collecte de renseignements secrets; parce que de cette façon on pourrait croire que l'objectif du service de renseignement est l'obtention de n'importe quelle donnée ou renseignement.

M. Lee: Ce n'est pas la façon dont j'ai défini cette activité. Je vous ai demandé de nous aider à bien comprendre le concept. Je n'ai pas dit ce que j'entendais par renseignement, je parle simplement des termes «sécurité et renseignement».

S'il n'y a pas de définition, s'il n'y a pas de mandat, si vous ne savez pas ce qu'on entend par là, n'hésitez pas à le dire, parce que nous ne savons vraiment pas de quoi il s'agit. Pouvons-nous quand même essayer d'en arriver à une définition?

M. Elcock: Je ne crois pas qu'il soit possible de donner une définition précise. Je crois que les principaux intervenants sont le SCRS—son rôle défini par la Loi—le Solliciteur général, qui a un rôle en ce qui a trait à la sécurité et les questions de renseignement, et le BCP. Toutefois, à un certain égard nous ne nous occupons pas de la collecte de renseignements. Nous ne menons pas ce genre d'opérations.

Faites-vous une distinction entre ceux qui participent aux opérations et ceux qui ne le font pas?

M. Lee: Quand vous dites «nous», qu'entendez-vous par là?

M. Elcock: Je veux dire que le BCP ne participe pas aux opérations, il en va de même pour le Solliciteur général. Le bureau du Solliciteur général s'occupe des politiques, nous nous occupons de la coordination de ces politiques.

M. Lee: C'est bien. J'essaie de savoir qui fournit les renseignements et les données au comité dont vous faites partie.

M. Elcock: De quel comité parlez-vous?

M. Lee: Du Comité interministériel de la sécurité et des renseignements.

M. Elcock: Le Comité interministériel de la sécurité et des renseignements est un organisme politique. C'est un comité qui propose des politiques au comité du cabinet chargé de la sécurité et du renseignement et qui étudie également ces politiques.

M. Lee: Quels sont les organismes au ministère qui participent aux activités de ce comité?

M. Elcock: Ce comité compte des représentants des principaux ministères. J'entends par là le Solliciteur général, le ministère de la Justice, le sous-ministre de la Justice, et le sous-solliciteur général.

[Texte]

If we are talking about the interdepartmental committee, it would include the deputy minister of transport and the deputy minister of employment and immigration. The chief of CSE is an associate member of that body.

Mr. Lee: Do those agencies and departments contribute information to the work of the committee? Information?

Mr. Elcock: This is not to say that it would not sit down and discuss and review a major issue, but it is essentially a policy committee. Information to a committee like that is in essence policy papers for that committee. I do not think it is quite kind of feeding raw intelligence into the committee, if that is what the member is trying to get at.

• 1125

Mr. Lee: That is what I am trying to get at. I am trying to find out if the agencies that participate in the committee bring to the work of the committee analysis of intelligence data, analysis of security data, and make that available to the committee for its work.

Mr. Elcock: I think there is a misunderstanding as to the nature of the committee. The committee is, in essence, a policy committee. It is not a committee there to do analysis of intelligence requirements. It may consider papers with respect to intelligence requirements and so on, but it is not sitting there analysing particular pieces of intelligence to come to specific conclusions about somebody's intentions or capabilities.

Mr. Lee: There may be a misunderstanding. The answer to my question is no. Is that right? I am sorry this is turning out to be a cross-examination.

Mr. Elcock: At this point I am not sure what the original question was, Mr. Chairman.

Mr. Lee: I am sorry. Would it be fair to say, Mr. Elcock, that you do not know what the agencies that participate in this committee do in terms of gathering intelligence information and data?

Mr. Elcock: No. That would be wrong.

Mr. Lee: Then I would like to try to find out what you know about what they do. Could you outline what you know about what the Department of National Defence does, what CSE does, what External Affairs does, and what Transport does in connection with domestic security and intelligence information-gathering?

Mr. Elcock: Mr. Chairman, CSE is a foreign intelligence gathering mechanism. It is not a domestic intelligence-gathering mechanism so I think you—

Mr. Lee: Then they do not do any.

Mr. Elcock: How do you mean?

Mr. Lee: They do not do any domestic intelligence-gathering.

Mr. Elcock: Well, depending on exactly what your definition... to be precise, my problem is that I am a lawyer so I get hung up on precise legal definitions when you ask me to be precise. It depends on—

[Traduction]

Si vous pensez au Comité interministériel, y participeraient le sous-ministre des Transports et le sous-ministre de l'Emploi et de l'Immigration. Le chef du CSI est un membre associé de ce comité.

M. Lee: Ces organismes et ministères fournissent-ils des renseignements au Comité?

M. Elcock: Il s'agit principalement d'un comité responsable de l'étude des politiques qui pourrait se réunir pour discuter une question importante. Les renseignements qui sont fournis à ce Comité prennent principalement la forme de documents politiques. Je ne crois pas qu'il s'agisse de renseignements bruts obtenus par les services de sécurité, si c'est ce que vous essayez de dire.

M. Lee: Oui c'est ce que j'essaie d'établir. J'essaie de découvrir si les organismes qui participent aux activités du Comité lui font part de l'analyse de données, de données sur la sécurité. Communiquent-ils ces renseignements au Comité?

M. Elcock: Je crois qu'on ne comprends pas vraiment le rôle du Comité. Il s'agit tout compte fait d'un comité politique. Ce n'est pas un comité qui est responsable d'analyser des renseignements. Il étudie peut-être des documents qui portent sur le domaine du renseignement, mais n'analyse pas des renseignements en tant que tels pour parvenir à des conclusions sur les intentions ou les capacités des intervenants.

M. Lee: Peut-être a-t-on mal compris. Vous semblez répondre non à ma question. Est-ce exact? Je suis désolé que tout prenne l'allure d'un contre-interrogatoire.

M. Elcock: Monsieur le président, je ne me souviens plus de la question originale.

M. Lee: Je suis désolé. Monsieur Elcock, serait-il juste de dire que vous n'êtes pas au courant des activités de collectes de renseignements des organismes qui font partie de ce comité?

M. Elcock: Non. On aurait tort de dire cela.

M. Lee: J'aimerais savoir ce que vous connaissez de leurs activités. Pouvez-vous nous dire que font à votre avis le ministère de la Défense nationale, le CST, les Affaires extérieures, et le ministre des Transports en ce qui a trait à la sécurité nationale et à la collecte de renseignements?

M. Elcock: Monsieur le président, le CSI est un groupe qui est chargé de la collecte de renseignements à l'étranger. Il ne recueille pas de renseignements sur les activités au pays et je crois donc...

M. Lee: Il n'oeuvre pas dans ce secteur.

M. Elcock: Que voulez-vous dire?

M. Lee: Je veux simplement dire qu'il ne collecte pas de données au pays.

M. Elcock: Cela dépend évidemment de votre définition... Pour être précis, le problème c'est que je suis un avocat et que des définitions juridiques précises sont celles que je donne quand on me demande d'apporter des précisions. Cela dépend de...

[Text]

Mr. Lee: Okay. Let us exclude CSE.

Mr. Elcock: They are a foreign intelligence-gathering—

Mr. Lee: What about DND, External Affairs, and Transport?

Mr. Elcock: DND would have, I suppose in terms of security clearances and so on, some domestic security role, if you will—security clearances and security generally.

Mr. Lee: Do they gather intelligence information? Does DND do that?

Mr. Elcock: About what, Mr. Chairman? The role of DND is to gather defence intelligence. To some extent in Canada that means if you are gathering domestic intelligence and you are in DND, you are gathering intelligence about yourself, —which is sort of an ever-decreasing operation. If you are defining intelligence as collecting defence intelligence, there is a DND domestic role in that sense.

Mr. Lee: You do not think there is.

Mr. Elcock: No. There is not. DND is not engaged in that. DND is engaged in defence intelligence. Yes, there are security parts of DND's job, but those are more security than they are intelligence. There are security sites.

Mr. Lee: DND collects security data in Canada in connection with its general role.

Mr. Elcock: It has security responsibilities with respect to DND, DND bases, DND equipment.

Mr. Lee: But that is a yes, is it not? It is a yes. It is a simple yes. They do.

Mr. Elcock: Well, they make use of security intelligence. I am not suggesting to you that they have operatives out there digging for information, if that is what you are trying to suggest.

Mr. Lee: You do not know if they do or they do not.

Mr. Elcock: No. They do not have anybody out there.

Mr. Lee: You know that?

Mr. Elcock: There are security people within DND whose responsibility it is to analyse information and to make use of whatever information they possess to make decisions about security with respect to DND matters, whether that is expensive, complex airplanes, or military bases or whatever.

Mr. Lee: Does External Affairs, to your knowledge, gather security and intelligence data in Canada?

[Translation]

M. Lee: Très bien. Excluons le CST.

M. Elcock: Il s'agit d'un organisme qui recueille des renseignements à l'étranger. . .

M. Lee: Qu'en est-il du MDN, des Affaires extérieures et du ministère des Transports?

M. Elcock: Je suppose que pour ce qui est des autorisations sécuritaires et des choses du genre, le MDN aurait un certain rôle au niveau de la sécurité nationale—il s'occupe de la sécurité en termes généraux et des autorisations sécuritaires.

M. Lee: Recueille-t-il des renseignements? Est-ce que le MDN a un rôle à cet égard?

M. Elcock: Des renseignements sur quoi, monsieur le président? Le rôle du MDN est d'obtenir des renseignements de nature militaire. Dans une certaine mesure, au Canada cela veut dire que si vous recueillez des renseignements internes, et que si vous travaillez au ministère de la Défense nationale, vous recueillez des renseignements sur vous-mêmes—ce qui est une activité assez limitée. Si le renseignement c'est la collecte de renseignements de nature militaire, le MDN a un rôle à jouer à cet égard.

M. Lee: Vous ne pensez pas que cela soit le cas.

M. Elcock: Non. Ce n'est pas le cas. Le MDN ne participe pas à ces activités. Il s'occupe du renseignement en matière militaire. Il est vrai qu'il y a certains aspects qui touchent la sécurité dans les activités du MDN, mais il s'agit beaucoup plus de sécurité que de renseignement. Il s'agit de questions de sécurité.

M. Lee: Le MDN recueille des données sur la sécurité au Canada dans le cadre de son rôle général.

M. Elcock: Le ministère de la Défense nationale a un rôle à jouer dans le secteur de la sécurité en ce qui a trait à ses activités générales, aux bases militaires, et au matériel du ministère.

M. Lee: Vous répondez donc oui à ma question? C'est bien ça, un simple oui.

M. Elcock: Le ministère se sert des services de renseignements en matière militaire. Je ne dis pas qu'ils ont des agents qui recueillent ces renseignements, si c'est ce que vous essayez de dire.

M. Lee: Vous ne savez donc pas ce qu'ils font.

M. Elcock: Ils n'ont pas d'agents.

M. Lee: Vous êtes au courant?

M. Elcock: Il y a des responsables de la sécurité au sein du MDN dont la responsabilité est d'analyser les renseignements et de se servir des renseignements qu'ils possèdent pour prendre des décisions sur la sécurité en ce qui a trait à la défense nationale, qu'il s'agisse d'avions, ou de bases militaires.

M. Lee: A votre connaissance, est-ce que le ministère des Affaires extérieures recueille des renseignements au Canada?

• 1130

Mr. Elcock: This is difficult. In some sense the instant any member of DND or External Affairs has ever asked a question of somebody about whether they have collected intelligence, by the definition the hon. member is using, no,

M. Elcock: C'est assez difficile. En un certain sens, et si l'on se fie à la définition que donne à ce terme l'honorable député, le fait qu'un représentant du MDN ou des Affaires extérieures pose des questions à quelqu'un pour savoir s'il a

[Texte]

they are not engaged in the business of collecting domestic intelligence. But I cannot tell you somebody has not asked a question that would have put them in a position, by a very broad definition, of collecting intelligence. And I do not define "intelligence" in the beginning as anything covert. It may be very simple open information.

Mr. Lee: I am not defining it as covert either.

Could you direct the committee to an individual you might have some familiarity with at External Affairs who would know what their role and capability are in domestic intelligence and security information-gathering?

Mr. Elcock: The Department of External Affairs does not have a domestic intelligence-gathering responsibility or role.

Mr. Lee: Then they do not do it.

You have referred to the ComSec role of CSE. CSE, I gather, is a sub-agency of the Department of National Defence.

Mr. Elcock: It is part of the Department of National Defence.

Mr. Lee: Could you describe for the committee CSE's role in the ComSec area, the protection of communications security?

Mr. Elcock: It includes ensuring that emanations from equipment cannot be acquired by any other person. It includes providing keying material for cryptologic devices, etc.

Mr. Lee: Could you elaborate further on how they go about that?

Mr. Elcock: How do you mean? Do you want a long lecture on cryptology? I am probably not the best person to give it, assuming anybody could give such a lecture and assuming it would serve any useful purpose.

Their role in essence is to provide security to government communications, whatever that requires: whether that means providing devices that allow communications to be communicated securely through telephones or other means. . . There are a number of different kinds of devices and a number of different ways of doing it. There are a number of different kinds of keying material, all the way from the very simple and straightforward to the very exotic.

Mr. Lee: In its role as a gatherer of signals intelligence our committee does not have, I think it is fair to say, a good handle on what exactly CSE does. Could you provide the committee with some insight into where CSE operates from and perhaps some particularity about its means or modes of intelligence-gathering and signals intelligence?

Mr. Elcock: CSE is an organization that collects radar and other emanations, which it then analyses and in some cases may decrypt, and so on, for the purpose of collecting foreign intelligence. I am not prepared to go into the operations of CSE beyond that, and how it may do that or where it may do it from.

Mr. Lee: CSE would carry out that function by interception of signals of radio-telecommunications and other types of communication signals: is that a fair statement?

[Traduction]

recueilli des renseignements, ne signifie pas qu'il participe à des activités de renseignement intérieur. Je ne peux cependant pas dire que personne n'a posé une question qui ferait de lui, en fonction d'une définition très générale, une personne qui a recueilli des renseignements. A mon avis, «renseignement» ne sous-entend absolument rien de secret. Il s'agit peut-être de renseignements disponibles à tous.

M. Lee: Je n'ai pas parlé d'activités secrètes.

Connaissez-vous quelqu'un au ministère des Affaires extérieures qui pourrait nous définir le rôle et la capacité de ce ministère dans le domaine du renseignement intérieur et de la collecte du renseignement?

M. Elcock: Le ministère des Affaires extérieures n'est pas responsable de la collecte de renseignements intérieurs.

M. Lee: Il ne se livre donc pas à cette activité.

Vous avez parlé du rôle du CST en matière de sécurité des communications. Si je ne me trompe, le CST est un organisme qui dépend du ministère de la Défense nationale.

M. Elcock: Le CST fait partie du ministère de la Défense nationale.

M. Lee: Pouvez-vous décrire au comité le rôle du CST dans le domaine de la sécurité et la protection de la sécurité en matière de télécommunications?

M. Elcock: Il vise entre autres choses à assurer que personne ne puisse capter les signaux émis par le matériel. Il offre également des services de décryptage et ainsi de suite.

M. Lee: Pouvez-vous nous dire comment on procède?

M. Elcock: Que voulez-vous dire? Voulez-vous un long discours sur la cryptologie? Je ne suis pas la personne tout indiquée pour vous en parler, et je ne sais pas si quelqu'un de fait serait en mesure de vous donner un tel discours. De toute façon, est-ce que cela serait vraiment utile?

Le Centre a pour rôle d'assurer la sécurité des communications gouvernementales, et évidemment de faire tout ce qu'il est possible pour assurer cette sécurité: mécanismes permettant l'acheminement sécuritaire par téléphone ou par d'autres moyens. . . Il y a divers types de mécanismes et diverses façons de procéder. Il y a diverses façons d'encoder le matériel, des façons très simples et des façons très perfectionnées.

M. Lee: Dans son rôle de responsable de la collecte de renseignements, notre comité n'a pas, il est juste de dire, une bonne idée de ce que fait le CST. Pouvez-vous nous en dire un peu plus long sur les activités du CST, ainsi que sur les méthodes qu'il emploie pour recueillir les renseignements?

M. Elcock: Le CST est un organisme qui collecte des signaux radars et d'autres signaux, qu'il analyse et dans certains cas déchiffre, tout cela dans le but de recueillir des renseignements. Je ne suis pas prêt à vous donner de plus amples détails sur les activités du CST et sur ses façons de procéder.

M. Lee: Le CST intercepterait donc des signaux de radiotélécommunication et d'autres types de signaux. Est-ce exact?

[Text]

Mr. Elcock: It would certainly do it through the interception of radio, radar, and certain other electrical emanations, yes.

I did not say telecommunications, by the way, if that fact had escaped you.

Mr. Lee: That capability it has: does it have the means to carry out its functions inside Canada, or does it carry out some of its functions outside Canada?

• 1135

Mr. Elcock: Let me start off by saying that, as I said, I am not in a position to comment on the specifics of the operations of CSE. Having said that, let me say quite clearly that CSE is a foreign intelligence-gathering establishment. In carrying out that role, it does not target the communications of Canadians. It abides by, and all operations of CSE are carefully examined against, provisions of the Criminal Code and other statutes of the Government of Canada to ensure that CSE has not violated any of those statutes.

Mr. Brewin (Victoria): I do not know what metaphor I would use, but I will say that Mr. Lee has opened up an area that I think we would all be interested in following up on, that we have had a statement of the restriction imposed on CSE.

Let me just set it up this way. First of all, when you referred to foreign intelligence-gathering, I understand you do not necessarily mean intelligence-gathering overseas but rather intelligence-gathering activities of foreign governments conceivably inside Canada as well as outside Canada.

Mr. Elcock: The collection of foreign intelligence is the collection wherever of the information signals intelligence by CSE. It is a collection of signals intelligence with respect to—

Mr. Brewin: So it is the intelligence by foreign governments, not necessarily intelligence happening outside the boundaries of Canada when you use that term—just so we understand what terminology you are using.

Mr. Elcock: It is the collection of foreign intelligence wherever by signals intelligence, the collection of radar and other emanations.

Mr. Brewin: Foreign intelligence means intelligence activities of foreign governments, not—

Mr. Elcock: Or corporations or individuals.

Mr. Brewin: You have made it clear that it could be happening within Canada, and therefore the mandate of CSE could include intercepts within Canada. Is that correct?

Mr. Elcock: I am not prepared to confirm or deny that, Mr. Chairman.

Mr. Brewin: If we can proceed, I think you have already done that. I used the word “could” include, and it seems to me that is a fair interpretation of your statement. I think it is reasonable to ask you to confirm whether I have misunderstood you.

[Translation]

M. Elcock: Les membres du CST s'acquitteraient de leur fonction en interceptant des signaux radio, des signaux radar et d'autres signaux.

Mais je n'ai pas dit télécommunication. Vous ne l'avez peut-être pas remarqué.

M. Lee: Le CST peut-il s'acquitter de ses fonctions au Canada ou procède-t-il à certaines activités à l'étranger?

M. Elcock: Comme je l'ai déjà dit, j'aimerais rappeler que je ne suis pas en mesure de vous donner des détails sur les activités du CST. Je dois vous dire très clairement que le CST est un organisme responsable de la collecte de renseignements extérieurs. Dans ce rôle, il ne vise pas les communications des Canadiens. Il respecte les dispositions du Code criminel et des autres lois du gouvernement du Canada; ses activités sont étudiées de très près pour assurer le respect de la loi.

M. Brewin (Victoria): Je ne sais quelle métaphore je pourrais employer, mais je me contenterai de dire que M. Lee a posé des questions dans une veine qui m'intéresse particulièrement. On nous a parlé des restrictions imposées au CST.

Permettez-moi de placer les choses dans leur contexte. Tout d'abord, lorsque vous parlez de la collecte de renseignements extérieurs, ça ne veut pas nécessairement dire des activités qui se passent à l'étranger, mais des activités de collectes de renseignements sur les gouvernements étrangers, des renseignements qui pourraient peut-être se trouver au Canada ou à l'étranger.

M. Elcock: La collecte de renseignements extérieurs et la collecte de ces renseignements là où le CST peut intercepter ces signaux. Il s'agit d'interception de signaux et de l'obtention de renseignements en ce qui a trait à . . .

M. Brewin: Il s'agit de renseignements touchant des gouvernements étrangers, mais pas nécessairement des renseignements qui portent sur des activités à l'extérieur des frontières du Canada. Je tiens à ce qu'on comprenne bien la terminologie utilisée.

M. Elcock: Il s'agit de la collecte de renseignements extérieurs là où ces signaux, signaux radar ou autres, sont disponibles.

M. Brewin: On entend par renseignements extérieurs les activités de renseignement de gouvernements étrangers, non pas. . .

M. Elcock: Ou de sociétés ou de particuliers.

M. Brewin: Vous avez clairement indiqué que ces activités pourraient se produire au Canada. Le mandat du CST incluerait donc l'interception de signaux au Canada. Est-ce exact?

M. Elcock: Je ne peux répondre à cette question, monsieur le président.

M. Brewin: Je crois que vous avez déjà répondu à la question. J'ai employé le terme «pourrait» inclure, et il me semble que c'est une interprétation juste de votre déclaration. Je crois qu'il est raisonnable de vous demander de confirmer si j'ai bien compris.

[Texte]

Mr. Elcock: I think whether it confirms the member's statement is entirely up to the member. I said it is a collection of signals intelligence wherever it takes place. The purpose of collecting that intelligence is foreign intelligence; in other words, information with respect to the capabilities and intentions of foreign governments, corporations, individuals, etc.

Mr. Brewin: You have told us that CSE does not target the communications of Canadians, and it abides by and follows the law of Canada, including the Criminal Code, in the exercise of its responsibilities.

Mr. Elcock: That is correct.

Mr. Brewin: The thing that I think is of real interest to us is how we know that, apart from your word. First of all, what system is in place internally to the government that permits you to make that statement without any qualification? You have said it here in public.

Mr. Elcock: As I said earlier, any activities of CSE would be carried out in accordance with the law. In essence, that means the advice of the Department of Justice or the Attorney General would be sought in terms of whether or not that particular activity was or was not in violation of the law. If it was, we simply would not go ahead.

• 1140

Mr. Brewin: But we have had examples of other agencies—the RCMP in days past, CSIS. We set up these checks and balances. Occasionally, an errant employee breaks the law. We have set up checks and balances to protect Canadians and to ensure that the mandate is complied with. What check or balance do we have in respect of CSE to know that it is complying with the law and staying within its mandate?

Mr. Elcock: I am not sure that I can satisfy the hon. member, assuming we are looking for satisfaction.

Mr. Brewin: I was looking for information. The question is: what system is in place?

Mr. Elcock: The activities of CSE would be reviewed by their lawyers and by Department of Justice lawyers. The chief of CSE is accountable to me for policy and operations. We meet regularly. We review the operations of CSE. The minister, who is accountable to Parliament, is briefed and advised regularly. He is aware of what is going on.

Mr. Brewin: But how do you know they are sticking to their mandate? Your information presumably comes from them. Do you have any capacity to go beyond the assurances that CSE gives you that they are operating within their mandate?

Mr. Elcock: In what sense? If you are asking whether there is somebody tasked with the review of CSE beyond myself and the Auditor General and other bodies like that, the answer is no.

Mr. Brewin: You might have some staff that permits you to go in and satisfy yourself about what they are doing. Do you just have to rely on their say-so?

[Traduction]

M. Elcock: C'est au député de décider si j'ai confirmé ou pas son opinion. J'ai dit qu'il s'agissait de la collecte de signaux à l'endroit où ils sont disponibles. L'objet de la collecte de ces renseignements est le renseignement extérieur. En d'autres termes, les renseignements sur les capacités et les intentions des gouvernements, des sociétés et des particuliers à l'étranger.

M. Brewin: Vous nous avez dit que le CST ne cible pas les communications des Canadiens et qu'il respecte les lois du Canada y compris le Code criminel dans le cadre de ses activités.

M. Elcock: C'est exact.

M. Brewin: Vous nous l'avez dit, mais comment savons-nous que c'est vrai. Tout d'abord, quel système interne a-t-on mis sur pied pour vous permettre de faire catégoriquement une telle déclaration? Car c'est bien cela que vous avez dit ici en public.

M. Elcock: Comme je l'ai dit plus tôt, toute activité du CST doit respecter la Loi. Cela veut dire que les conseils du ministère de la Justice ou du Procureur général doivent être obtenus lorsque nous voulons savoir si une activité respecte ou non la Loi. Si on nous disait qu'une certaine activité va à l'encontre de la Loi, nous ne nous y livrerions pas.

M. Brewin: Mais nous avons comme l'exemple d'autres organismes, comme la GRC, et le SCRS. Nous mettons sur pied des mécanismes de contrôle, mais il arrive à l'occasion qu'un employé enfreigne la loi. Nous avons mis sur pied des mécanismes de frein et contrepoids pour protéger les Canadiens et pour assurer que l'on respecte bien le mandat fixé. Quelle mesure de contrôle avons-nous à l'égard du CST? Comment savons-nous qu'il respecte la loi et le mandat établi?

M. Elcock: Je ne sais pas si je peux répondre à la question de l'honorable député. Je ne sais pas si je saurai le satisfaire.

M. Brewin: Ce n'est pas de la satisfaction mais plutôt des renseignements que je voulais obtenir. J'aimerais savoir quel système on a mis sur pied.

M. Elcock: Les activités du CST sont examinées par leurs avocats et par les avocats du ministère de la Justice. Le chef du CST doit me faire un rapport des politiques adoptées et des activités entreprises. Nous nous rencontrons à intervalles réguliers. Nous examinons les activités du CST. Le ministre, qui doit rendre des comptes au Parlement, est mis au courant de la situation à intervalles réguliers. Il sait ce qui se passe.

M. Brewin: Mais comment savons-nous que ces gens respectent le mandat? Je suppose que les renseignements dont vous disposez ont été fournis par eux. Avez-vous des moyens de vérifier que le CST respecte bien le mandat qui lui a été accordé?

M. Elcock: Que voulez vous dire? Personne n'est responsable, outre moi-même et le vérificateur général, de procéder à un examen des activités du CST.

M. Brewin: Vous pourriez avoir le personnel nécessaire pour procéder à une vérification. Vous fiez-vous simplement aux renseignements qu'ils vous fournissent?

[Text]

Mr. Elcock: I have a staff in the PCO who are responsible for reviewing CSE, for giving me advice and so on. Whether or not their review would be sufficient to satisfy your concerns, I cannot say. In my view, I am aware of what CSE is or is not doing. The Chief of CSE and I meet regularly and discuss all of the operations and activities of the organization.

Mr. Brewin: For example, the Security Intelligence Review Committee has the legislative authority to review CSIS files and conduct any level of investigation it deems necessary to reach conclusions about whether CSIS is complying with the law. So does the Inspector General. Have you or your staff ever conducted an audit of a particular operation of CSE to determine whether it has complied with its mandate and is sticking within the law?

Mr. Elcock: Let me go back a second. I think there is misconception of what CSE is. CSE and CSIS are not the same kind of organization. CSE's role is the collection of foreign intelligence. CSE does not have, as in the case of CSIS, responsibilities that may involve covert activities, such as powers to secure warrants.

Mr. Brewin: Excuse me, but surely intercepting the transmission of radio, radar, and other electrical emissions is intrusive. It is not an interception of which the parties to those conversations are aware.

• 1145

Mr. Elcock: Mr. Chairman, to the extent that such communications may or may not be intercepted at any particular time, my understanding of the law is that it is not unlawful to intercept—

Mr. Brewin: I am quite sure that being good Canadians, 90%—plus of the time CSE will be operating as it is supposed to within its mandate. What concerns me is whether there is any way Canadians can be assured that it is not abusing its power. It has the technological capacity to intercept communications.

How do we know it is sticking to its mandate? We have you saying so, but it appears that you get your assurances from the organization itself. My question to you is: have you ever audited it? Have you or your staff ever gone in one day to review a file, to review the intercepts that have been made to see whether they are in fact sticking within their mandate?

Mr. Elcock: Mr. Chairman, I am more than satisfied that CSE has stuck within its mandate. Frankly, I do not know that it is useful to pursue this matter further.

I am sure the committee will make recommendations on the subject of whether or not there should be review, but I think it is quite clear that the hon. member's view of what he would be satisfied with contrasts with what I am satisfied with. It is not the same.

Mr. Brewin: If your capacity to analyze what is being said is evidenced by your statement just now as to my intentions, then we have a problem. In my judgment you have read far more into my questions than you are entitled to.

[Translation]

M. Elcock: Des employés du BCP sont responsables de l'examen des activités du CST, ce sont eux qui me donnent des conseils. Je ne sais pas si leur examen de la situation permettrait de répondre à vos préoccupations. À mon avis, je crois que je suis au courant de ce que fait le CST. Le chef du CST me rencontre à intervalles réguliers pour discuter des activités de cet organisme.

M. Brewin: Par exemple, le Comité de surveillance des activités du renseignement de sécurité a l'autorité législative nécessaire pour étudier les dossiers du SCRS et pour procéder à des enquêtes s'il le juge nécessaire pour déterminer si le SCRS respecte la loi. Il en va de même pour l'inspecteur général. Est-ce que vous ou votre personnel avez déjà procédé à une vérification d'une activité quelconque du CST afin de déterminer si on avait respecté à la fois le mandat et la loi?

M. Elcock: J'aimerais revenir à ce que j'ai dit. Je crois qu'on ne comprend pas vraiment ce qu'est le CST. Le CST et le SCRS ne sont pas le même type d'organisme. Le rôle du CST est la collecte de renseignements extérieurs. Le CST n'a pas, contrairement au SCRS, des responsabilités qui pourraient inclure des activités secrètes, comme le pouvoir d'obtenir des mandats.

M. Brewin: On utilise sans aucun doute des techniques d'intrusion pour intercepter la transmission des signaux de radio et de radar. Ceux qui participent à ces conversations ne sont pas conscients du fait qu'on a intercepté leur message.

M. Elcock: Que de telles communications soient interceptées à un moment donné ou non, ce que je crois comprendre c'est qu'en droit, il n'est pas illégal d'intercepter. . .

M. Brewin: Je suis tout à fait certain qu'en bon organisme canadien qu'il est, le CST respecte, 90 p. 100 du temps, les limites de son mandat. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir s'il existe un moyen permettant aux Canadiens d'être certains que le Centre n'abuse de ses pouvoirs. Il dispose des capacités technologiques nécessaires pour intercepter les communications.

Comment savoir s'il s'en tient à son mandat? Bien sûr, vous nous le dites, mais vous tenez vous-même cela des assurances que vous donne l'organisme lui-même. Ma question est la suivante: l'avez-vous jamais soumis à une vérification? Votre personnel ou vous-même vous êtes-vous jamais présentés un jour pour examiner un dossier, pour vérifier les interceptions faites afin de vous assurer que ce mandat est effectivement respecté?

M. Elcock: Monsieur le président, je suis plus que sûr que le CST l'a fait. Franchement, je ne vois pas en quoi il est utile de poursuivre cette question.

Je suis certain que le comité fera des recommandations sur la nécessité éventuelle d'une vérification, mais il m'apparaît très clair que les assurances que réclament les membres ne sont pas les mêmes que celles dont je me contente.

M. Brewin: Si je juge de votre capacité d'analyse de ce qui se dit d'après ce que vous venez de déclarer à propos de mes intentions, nous avons un problème. À mon avis, vous prêtez à mes propos des intentions injustifiées.

[Texte]

It implies a bias on your part as to what I am trying to say. All I have been asking you—and I have stuck with it—is does the system in place have a check and a balance? You have not answered the question. I will give you one more crack at it. Maybe you have misunderstood me.

Mr. Elcock: Mr. Chairman, I think I have answered the question. I have said that I am satisfied—

Mr. Brewin: With respect, my last question was: have you ever caused an audit of CSE to be made, either by yourself or by your staff? It is a factual question. You may say that you refuse to answer it, but I just want to make sure that you have understood the question. Let us hear what the answer is.

Mr. Elcock: Mr. Chairman, we deal with CSE on a continuous basis with respect to its policy and activities.

The Chairman: Mr. Elcock, whenever Mr. Brewin and I phone to our riding on constituency business, it obviously goes up into the satellite, and down; CSE can pick up that transmission. As Canadians, we all share the value that our conversations with our constituents or otherwise should be held sacrosanct and not be used.

If it is obvious that CSE is pulling in my telephone calls when I phone to my riding. What assurances do I have that this is expunged from their record? It is a domestic telephone call as compared with, for instance, when they are intercepting the radio messages that Soviets send to their ships. If it happens to hit the atmosphere right and bounces down and we pick it up, we send it in for some form of analysis to be used pursuant to the U.K. Agreement.

Mr. Elcock: It is subject to some change in the law. Certainly it has been my understanding that the kind of telephone call you are talking about is a private communication; therefore, under the Criminal Code, such a communication cannot be intercepted. I do not think you need have any fear that CSE is intercepting your telephone calls.

The Chairman: But it seems to me they obviously have a broad band of collection. It is obviously going into their system. They are somehow expunging it because it is a domestic call. Surely somebody is making that decision.

Mr. Elcock: Mr. Chairman, I cannot pretend to be an expert on radio frequencies and so on, but I think the question is based on an assumption of the world being wired in a way that I do not think it is. Collection is a different and, I think, probably more focused operation than is perhaps believed.

• 1150

The Chairman: Who would be the best person then to explain it to us? We feel we have a statutory obligation, certainly with respect to CSIS, to review that statute. But as a result of recommendations that SIRC has made, we feel our mandate has been expanded a bit, to be able to make some recommendations to the government. If it requires a statutory mandate for CSIS to create these files and data banks on Canadians, with certain conditions and mandates,

[Traduction]

Cela implique un préjugé de votre part. Tout ce que je vous ai demandé—et je n'en démordrai pas—est s'il existe un processus de contrôle du système en vigueur? Vous n'avez pas répondu à ma question. Je vous donne une nouvelle chance de le faire. Peut-être m'avez-vous mal compris.

M. Elcock: Monsieur le président, je crois avoir répondu à la question. J'ai dit que j'étais satisfait. . .

M. Brewin: Si vous me le permettez, ma dernière question était la suivante: avez-vous, vous-même ou votre personnel, jamais effectué une vérification du CST? C'est là une question concrète. Vous pouvez refuser d'y répondre mais je veux être bien sûr que vous avez compris la question. Nous attendons votre réponse.

M. Elcock: Monsieur le président, nous avons des contacts constants avec le CST et suivons ses politiques et ses activités.

Le président: Monsieur Elcock, chaque fois que M. Brewin ou moi-même téléphonons à quelqu'un dans notre circonscription, l'appel est manifestement transmis par satellite; le CST peut capter cette transmission. En tant que Canadiens, nous considérons tous que nos conversations avec nos membres ou d'autres personnes sont sacro-saintes et ne devraient en aucun cas être utilisées.

S'il est évident que le CST capte mes conversations téléphoniques avec des membres de ma circonscription, quelle preuve ai-je qu'ils ne sont pas expurgés des renseignements que le Centre collecte? C'est un appel purement intérieur si on le compare, par exemple, avec les messages radio entre les Soviétiques et leurs navires, qui sont interceptés par le CST. Si la transmission se fait normalement et si nous réussissons à la capter, nous la soumettons ensuite à une analyse conformément aux dispositions de l'Accord du RU.

M. Elcock: Cela relève d'une modification de la loi. J'ai toujours cru comprendre que le genre d'appel téléphonique dont vous parlez est considéré comme une communication privée et, qu'en vertu du Code criminel, elle ne peut être interceptée. Je ne crois vraiment pas que vous ayez à craindre que le CST intercepte vos coups de téléphone.

Le président: Il me semble cependant que le SCT capte une large gamme d'information. Tout cela entre manifestement dans son système. Les appels intérieurs sont expurgés d'une façon ou d'une autre; il y a certainement quelqu'un qui en prend la décision.

M. Elcock: Monsieur le président, je ne prétendrai pas être un expert des fréquences radio, etc. Mais je crois que cette question repose sur l'hypothèse que les transmissions, dans le monde se font d'une manière qui, ne correspond pas à la réalité. Le recueil de renseignements est une activité tout à fait différente et probablement beaucoup plus circonscrite qu'on ne peut le penser.

Le président: À ce moment-là, qui est la personne la mieux placée pour nous l'expliquer? Nous estimons avoir l'obligation statutaire, en particulier en ce qui concerne le SCRS d'examiner ce statut. Mais à la suite des recommandations faites par le CERS, nous considérons que notre mandat a été un peu élargi afin de nous permettre de présenter plus de recommandations au gouvernement. S'il faut que le SCRS ait un mandat établi en droit pour pouvoir

[Text]

with appeal processes and all that kind of stuff, as a question of logic, surely that applies equally well to the other intelligence collection agencies. I think we would all agree with that as a principle, but we need to try to figure out exactly just what is being done, what types of intelligence is collected on our fellow citizens, even though it might be expunged from CSE, if it is collected at all. Who would be the best person to tell us exactly what goes on in that way?

Mr. Elcock: As I said earlier, I do not think anybody is going to be able to provide you with details with respect to the technical operations or the specific operations of CSE.

The Chairman: Does anybody in the Cabinet know?

Mr. Elcock: Does anybody in the Cabinet know in terms of what, Mr. Chairman?

The Chairman: Exactly what signals are being intercepted, what happens to those signals?

Mr. Elcock: I think my original response was intended to be an assurance that in fact those particular signals are not being intercepted. But I do not know whether I have satisfied you—obviously not.

M. Maurice Tremblay (député de Lotbinière): Je m'excuse si je suis arrivé un petit peu en retard. Peut-être que mes questions ont déjà reçu des réponses. Bref! Lorsqu'on parle du comité interministériel, qui préside ce comité-là lorsque vous vous réunissez?

Mr. Elcock: Which committee organizations? I am not sure at this point whether you are—

Mr. Tremblay: Well, it is up to you to answer. I do not know. You are certainly clever enough to understand my question about that. To set up a meeting or fix an agenda, who is responsible?

Mr. Elcock: CSE is an organization, not a committee.

Mr. Tremblay: I mean for the interministerial committee.

Mr. Elcock: The Cabinet Committee on Security and Intelligence is ultimately chaired by the Prime Minister.

Mr. Tremblay: It happens once a week, once a month?

Mr. Elcock: It happens as required. It depends on events.

Mr. Tremblay: In the last year was it held twice a year or once a month or what?

Mr. Elcock: It happens when required, and ministers may be consulted about issues without going to see CCSI from time to time, depending on—

Mr. Tremblay: Do you attend this meeting?

Mr. Elcock: Yes.

Mr. Tremblay: You said it is a politic committee. Would you tell me exactly what the mandate of this committee is? What do you mean by politics?

[Translation]

établir ces dossiers et ces banques de données concernant des Canadiens, sous réserve de certaines conditions et mandats, de processus d'appel et de tout le reste, la logique veut que cela s'applique également à tout les autres organismes de renseignements. Je crois que c'est là un principe avec lequel nous sommes tous d'accord, mais ce qu'il nous faut déterminer c'est ce qui se fait exactement, quel genre de renseignements on recueille sur nos concitoyens, même si ces renseignements sont ensuite expurgés par le CST, à supposer qu'ils soient effectivement recueillis. Quelle est la personne la mieux placée pour nous dire exactement ce qui se fait?

M. Elcock: Comme je l'ai dit tout à l'heure, je ne pense pas qu'il y ait quelqu'un qui puisse vous fournir des détails sur le fonctionnement technique ou les activités précises du CST.

Le président: Y a-t-il quelqu'un au Cabinet qui le sache?

M. Elcock: Y a-t-il quelqu'un au Cabinet qui sache quoi, exactement, monsieur le président?

Le président: Qui sache exactement quels sont les signaux interceptés et ce qu'on en fait ensuite?

M. Elcock: Je croyais, dans ma première réponse, vous avoir donné l'assurance que ces signaux ne sont, en fait, pas interceptés. Mais je ne vous ai manifestement pas donné satisfaction.

Mr. Maurice Tremblay (Lotbinière): I apologize for being a bit late. You may have already given answers to my questions. Anyway, when the Interdepartmental Committee meets, who presides it?

M. Elcock: Quel comité? Je ne suis pas certain que vous soyiez. . .

M. Tremblay: C'est à vous de répondre. Je ne sais pas. Vous êtes certainement assez intelligent pour comprendre le sens de ma question. Lorsqu'il s'agit de fixer une réunion ou d'établir un calendrier, qui en est responsable?

M. Elcock: Le CST est un organisme et non pas un comité.

M. Tremblay: Je vous parle du comité interministériel.

M. Elcock: Le comité du Cabinet chargé de la sécurité et du renseignement et en fin de compte présidé par le premier ministre.

M. Tremblay: Se réunit-il une fois par semaine, une fois par mois?

M. Elcock: En fonction des besoins. Cela dépend des événements.

M. Tremblay: L'an dernier, s'est-il réunit deux fois, une fois par mois, ou quoi?

M. Elcock: Il se réunit en cas de besoin, et les ministres peuvent être consultés sans être effectivement présents au comité, selon. . .

M. Tremblay: Assistez-vous à ces réunions.

M. Elcock: Oui.

M. Tremblay: Vous avez dit qu'il s'agit d'un comité politique. Pourriez-vous me dire ce qu'est son mandat exact? Qu'entendez-vous par politique?

[Texte]

Mr. Elcock: It is the committee of ministers who deal with the security and intelligence matters, whatever they may be.

Mr. Tremblay: Yes, but in terms of what? Is it for the Prime Minister to establish policy for, let us say, External Affairs and things like that? Can you be more precise?

Mr. Elcock: It is not a foreign policy committee. It is a security intelligence committee to the extent that an issue arose with respect to security intelligence policy, and External Affairs might well have a role in that.

Mr. Tremblay: Perhaps you could give me some comparison. It is not a committee, it is really to see if CSIS is as a matter of fact going into the law... The Prime Minister needs some information and this information comes from other ministers about the information that they get from the security organization. Is that correct?

Mr. Elcock: There are issues from time to time which may require the involvement of ministers. The purpose of a committee is to deal more with policy issues generally, as they arise from time to time. But ministers would of course deal with specific issues as they arose, either in CCSI or in a smaller group.

Mr. Tremblay: Again, how many times has this committee met in the past year?

• 1155

Mr. Elcock: It meets as required, and it may or may not meet.

Mr. Tremblay: You attend this meeting yourself, Mr. Elcock, but do you have some other meetings with agencies like CSIS, like CSE?

Mr. Elcock: That is right.

Mr. Tremblay: On a regular basis?

Mr. Elcock: Yes.

Mr. Tremblay: What is the mandate when you get those meetings with those agencies other than the Prime Minister?

Mr. Elcock: I have certain specific responsibilities, but I have a general policy co-ordination and direction role with respect to the security intelligence sector. My role is to try to co-ordinate prospective issues and to give the departments and organizations dealing with those issues—

Mr. Tremblay: In your capacity have you personal access to the dossier for CSIS or other agencies?

Mr. Elcock: It depends what kind of files you mean.

Mr. Tremblay: In your capacity as a member of this private council, have you the same access as the members of SIRC to the files?

Mr. Elcock: They probably have more access in the sense that there is not a need for me to know much of the details they would want to know in terms of their review.

[Traduction]

M. Elcock: C'est le comité des ministres qui s'occupe des questions de sécurité et des renseignements, quelles qu'elles soient.

M. Tremblay: Oui, mais en fonction de quoi? Est-ce le premier ministre qui fixe les politiques qui doivent être suivies par les Affaires extérieures, par exemple? Pourriez-vous vous montrer plus précis?

M. Elcock: Ce n'est pas un comité chargé de la politique étrangère. Il s'occupe de la sécurité et du renseignement dans la mesure où une question se pose dans ce domaine et, dans certains cas, les Affaires extérieures peuvent avoir elles-mêmes leur mot à dire.

M. Tremblay: Le CST n'est donc pas un comité, il est chargé de s'assurer que le SCRS respecte la loi... Lorsque le premier ministre a besoin d'un renseignement, il obtient d'autres ministres qui ont eux-mêmes été informés par l'organisme de sécurité. C'est bien cela?

M. Elcock: Il arrive, de temps à autres, que des questions exigent l'intervention d'un ministre. En général, un comité a plutôt pour tâche de s'occuper de questions de politiques, lorsque celles-ci se posent. Mais, bien entendu, il arrive que les ministres s'occupent de certaines questions, soit au sein du SCRS ou d'un groupe plus restreint.

M. Tremblay: Je répète ma question. Combien de fois ce comité s'est-il réuni l'an dernier?

M. Elcock: Il se réunit en fonction des besoins, c'est-à-dire qu'il ne se réunit pas toujours.

M. Tremblay: Vous assistez vous-même à cette réunion, monsieur Elcock, mais participez-vous également à des réunions avec des organismes tel que le SCRS, le CST?

M. Elcock: Oui.

M. Tremblay: Régulièrement?

M. Elcock: Oui.

M. Tremblay: Quel est votre mandat lorsque vous assistez aux réunions de ces organismes, en dehors de celles que préside le premier ministre?

M. Elcock: J'ai un certain nombre de responsabilités précises, mais j'ai un rôle général de coordination et d'orientation des politiques relatives au secteur de la sécurité et du renseignement. J'assure un rôle de coordination prospective et je donne aux ministères et aux organismes qui s'occupent de ces questions...

M. Tremblay: Dans vos fonctions, avez-vous personnellement accès aux dossiers du SCRS ou d'autres organismes?

M. Elcock: Cela dépend du genre de dossier.

M. Tremblay: En tant que membre de ce Conseil privé, avez-vous le même accès aux dossiers que les membres du CERS?

M. Elcock: Ils y ont probablement plus fréquemment accès en ce sens qu'il n'est pas tellement nécessaire que je connaisse les détails dont ils ont eux-mêmes besoin pour effectuer leurs examens.

[Text]

Mr. Tremblay: Legally speaking, do you have the same power in your capacity as those members of SIRC have?

Mr. Elcock: If there were some need for me to know it, I assume I could know it. There is generally not a need for me to know operational details and other issues.

Mr. Tremblay: In your capacity as a co-ordinator you also have the capacity to have more than a bird's eye view. You are certainly concerned about the fact that CSIS and other agencies like that really observe the law. Are you looking at this?

Mr. Elcock: Yes, it is my responsibility to ensure, to the best of my knowledge, if organizations were doing something contrary to the law—

Mr. Tremblay: Yes, it is important because this information goes directly to the Prime Minister. So as a co-ordinator, will you be preoccupied by the fact that this information is correct and legally taken, let us say?

Mr. Elcock: That is right.

Mr. Tremblay: So what are you doing to be satisfied that information is correct and available for the Prime Minister?

Mr. Elcock: We consult regularly with the organizations involved and deal with them on a continuous basis.

Mr. Tremblay: Is it only on consultation with directors or presidents of those agencies? Have you a personal staff with you?

Mr. Elcock: Yes, I have a staff.

Mr. Tremblay: How many people?

Mr. Elcock: In the Security and Intelligence Secretariat in the PCO there is a staff of 16 officers and 10 support staff.

Mr. Tremblay: Are they lawyers?

Mr. Elcock: They are officers of the government. They have different experience and backgrounds. Some are ex-police officers or police officers on secondment. Some are lawyers, some have been lawyers. Others are on loan from departments like External Affairs and other departments. It is not atypical. As is the norm, most people are in PCO for a relatively short period of time, two to three years, on secondment in most cases from another department.

• 1200

Mr. Tremblay: It is interesting, but we do not know anything about that.

How long have you yourself been there?

Mr. Elcock: In PCO or in this particular position?

Mr. Tremblay: In PCO.

Mr. Elcock: I have been in PCO for six and a half years.

Mr. Tremblay: It is a full-time job, I guess. You certainly would have a lot of meetings.

[Translation]

M. Tremblay: En droit, avez-vous les mêmes pouvoirs que ces membres du CERS?

M. Elcock: S'il s'avère nécessaire que je sois au courant de quelque chose, je ne pense pas qu'il y aurait de difficulté. De façon générale, il n'est cependant pas utile que je sois au courant des détails opérationnels et d'autres questions.

M. Tremblay: En tant que coordinateur, il vous est également loisible de ne pas vous contenter d'un aperçu général. Vous tenez certainement à ce que des organismes tel que le CSRS respectent la loi. Vous en occupez-vous?

M. Elcock: Oui, il m'incombe de faire de mon mieux pour m'assurer que si des organismes faisaient quelque chose de contraire à la loi . . .

M. Tremblay: Oui, c'est important car cette information est directement transmise au premier ministre. En tant que coordonnateur vous veuillez donc à ce que cette information soit correcte et obtenue dans des conditions légales, n'est-ce pas?

M. Elcock: En effet.

M. Tremblay: Que faites-vous donc pour vous assurer que cette information est correcte et qu'elle peut être communiquée au premier ministre?

M. Elcock: Nous consultons régulièrement des organismes intéressés et sommes constamment en rapport avec eux.

M. Tremblay: Consultez-vous uniquement les directeurs ou présidents de ces organismes? Disposez-vous vous-même, d'un personnel?

M. Elcock: Oui.

M. Tremblay: De combien de personnes s'agit-il?

M. Elcock: Au Secrétariat de la sécurité et du renseignement au BCP, nous avons un personnel de 16 agents et de 10 employés de soutien.

M. Tremblay: S'agit-il d'avocats?

M. Elcock: Ce sont des agents du gouvernement. Ils ont une expérience et des antécédents divers. Certains sont des agents de police ou des agents détachés auprès de nous. Certains sont des avocats ou l'ont été. D'autres sont mis à notre disposition par des ministères tel que les Affaires extérieures et d'autres. Cela varie mais en règle générale la plupart des personnes qui travaillent au BCP n'y passent pas plus de deux ou trois ans et sont, dans la plupart des cas, en détachement d'un autre ministère.

M. Tremblay: C'est intéressant, mais nous ignorons tout de tout cela.

Depuis combien de temps y êtes-vous, vous-même?

M. Elcock: Au BPC ou dans ce poste?

M. Tremblay: Au BPC.

M. Elcock: J'y suis depuis six ans et demi.

M. Tremblay: J'imagine que c'est un emploi à plein temps. Vous assistez certainement à un tas de réunions.

[Texte]

Mr. Elcock: It pays my mortgage and keeps me off the street.

Mr. Tremblay: Are you looking basically only for, let us say, external affairs rather than internal affairs here in Canada, or is it a mix of all of them?

Mr. Elcock: It depends on what you are asking about. If you are asking about CSE, CSE is a foreign intelligence collection agency. Obviously the Solicitor General... to the extent that the RCMP has any enforcement role in security issues, obviously there is a domestic element to it.

Mr. Tremblay: So you are looking at both security and—

Mr. Elcock: Yes, that is right.

Mr. Tremblay: But is it domestic things or external things, most of the time? Is that possible to fix? Let us say one-third, two-thirds?

Mr. Elcock: In some sense I guess a larger part of my time is taken up with foreign intelligence matters, in part because I am responsible for the operations and policy of CSE and also chairman of the Intelligence Advisory Committee. But it depends on the issues that arise from time to time.

Mr. Tremblay: Does it sometimes happen that you really contest the efficiency of one of the agencies, let us say the RCMP or CSIS, or you are not satisfied the information is quite accurate for the mandate CSIS has or another agency like it? Does that sometimes happen, or very seldom?

Mr. Elcock: It happens. I am not sure any organization is ever entirely happy with the Privy Council Office, and that is true of the Security and Intelligence Secretariat too.

Mr. Tremblay: It has happened?

Mr. Elcock: It happens.

Mr. Tremblay: Many times?

Mr. Elcock: It happens. It depends on the issue. It depends on the period. These things go up and down. There have obviously been times in the past when organizations have had more trouble, and sometimes they have less trouble. It depends on—

Mr. Tremblay: Do you think the broad organization of intelligence is quite accurate here in Canada compared with other countries?

Mr. Elcock: You mean in the collection of foreign intelligence?

Mr. Tremblay: Yes.

Mr. Elcock: Collection of foreign intelligence is a bit like mining diamonds. You may once in your lifetime find the Koh-i-Nor. The rest of the time you are collecting industrial diamonds to build yourself a drill bit to grind away at whatever you are working on a little better in the future. You do not find big diamonds every day of the week. They come along sometimes, but they are relatively rare. And to some extent it depends on your resources.

[Traduction]

M. Elcock: Ça suffit en tout cas pour payer mon hypothèque et pour m'occuper.

M. Tremblay: Sagit-il uniquement de questions intéressant les affaires extérieures plutôt que les affaires internes de notre pays, ou d'une combinaison des deux?

M. Elcock: Cela dépend de ce dont vous parlez. Dans le cas du CST, il s'agit d'un organisme de collecte de renseignements concernant l'étranger. Manifestement, le solliciteur général... dans la mesure où la GRC a un rôle d'application des règlements en matière de sécurité un élément intérieur joue manifestement.

M. Tremblay: Vous vous occupez donc de sécurité et...

M. Elcock: Oui, c'est exact.

M. Tremblay: Mais, la plupart du temps, sagit-il de questions intérieures ou extérieures? Est-il possible de quantifier cela? S'agit-il d'un tiers des unes et de deux tiers des autres, par exemple?

M. Elcock: Je suppose que je consacre plus de temps aux questions de renseignements intéressant l'étranger; en partie parce que je suis responsable du fonctionnement et de la politique du CST et que je préside également le Comité consultatif du renseignement. Mais cela dépend des questions qui se posent.

M. Tremblay: Arrive-t-il parfois que vous contestiez vraiment l'efficacité d'un des organismes, la GRC ou le SCRS, par exemple, ou que vous ne soyez pas convaincu que l'information est tout à fait exacte, compte tenu du mandat du SCRS ou d'un autre organisme du même genre? Cela arrive-t-il parfois, ou rarement?

M. Elcock: Cela arrive. Je ne pense pas qu'il y ait un seul organisme qui n'ait absolument aucune critique à exprimer à l'égard du bureau du Conseil privé, et cela est d'ailleurs vrai du Secrétariat de la sécurité et du renseignement.

M. Tremblay: Cela s'est donc produit?

M. Elcock: Cela arrive.

M. Tremblay: Souvent?

M. Elcock: Cela arrive. Cela dépend de la question, ou de l'époque. Il y a des hauts et des bas. Il est manifestement arrivé dans le passé que certains organismes aient plus de problèmes, ou parfois, moins. Cela dépend de...

M. Tremblay: À votre avis, l'organisation générale du renseignement est-elle bien faite au Canada en comparaison avec d'autres pays?

M. Elcock: Vous voulez dire la collecte de renseignements étrangers?

M. Tremblay: Oui.

M. Elcock: C'est un peu comme dans les mines de diamants. Peut-être une fois dans votre vie, trouverez-vous le Koh-i-Nor. Le reste du temps, tout ce que vous trouverez, ce sont des diamants industriels avec lesquels vous vous fabriquez la petite foreuse qui vous permettra de creuser un peu mieux des questions qui vous intéressent. Ce n'est pas tous les jours de la semaine que vous trouvez de gros diamants. On en rencontre de temps en temps, mais ils sont relativement rares. Dans une certaine mesure, la question de ressources entre également en jeu.

[Text]

Mr. Tremblay: But are your own conclusions really helpful for Canada?

Mr. Elcock: Yes.

Mr. Tremblay: They are?

Mr. Elcock: Yes.

Mr. Tremblay: Are they worthwhile for the money and people we invest in them, if you compare us with the United States, which of course is a big country? I am told that here in Canada the efficiency is not very good, to say the least.

Mr. Elcock: I do not know that I would share that view. I do not think I have ever seen an organization yet that could not be more efficient. There rarely are organizations that are 100% efficient.

• 1205

Having said that, I think the sector does provide useful information on the whole and does provide a capacity to the Government of Canada to have knowledge about the intentions and capabilities of entities of foreign governments, which any state requires.

Without that information, it is a complex world. A lot of things go on in it and many are not always what they seem on the surface. To the extent you are able to secure information that enables you to interpret that outside world, you are better off.

Mr. Tremblay: We can improve, of course. Nobody is perfect and no organization is perfect either. But do you think we are going to make any major or radical change to those organisms or to the broad system within in a short period, in terms of information to the Prime Minister?

Mr. Elcock: With respect to CSIS, I am sure the committee will have some recommendations which the government will want to look at when it receives the report in order to decide whether or not changes are required. With respect to other organizations, the policy of the government evolves and changes from time to time, although it sometimes remains the same. I cannot foretell what the government will do and it would be hypothesizing to try to look into the future.

Mr. Tremblay: Yes, but I mean in your own evaluation. You have been there for the last six years and you work with those people on a daily basis. So do you think that although we live in a good world, Canada is a good country and everything is going on very well, but we have to make some changes?

Mr. Elcock: Should I have any advice, that kind of advice ought to be reserved for my masters rather than. . .

Mr. Tremblay: Who are your masters?

Mr. Elcock: Ultimately, I work for ministers.

Mr. Tremblay: Those you name, such as External Affairs, Department of National Defence, and the Solicitor General.

[Translation]

M. Tremblay: Vos conclusions sont-elles vraiment utiles pour le Canada?

M. Elcock: Oui.

M. Tremblay: Vraiment?

M. Elcock: Oui.

M. Tremblay: Cela vaut-il tout l'argent et le personnel investis, en comparaison des États-Unis, qui sont, bien entendu un grand pays? Nous ne sommes, paraît-il pas, très efficient au Canada, c'est le moins qu'on puisse dire.

M. Elcock: Je ne partage pas cet avis. Je ne pense pas avoir encore rencontré d'organismes qui ne pourraient pas être plus efficaces. Rares sont ceux qui le sont à 100 p. 100.

Cela dit, j'estime que, dans l'ensemble, ce secteur fournit des renseignements utiles et permet au gouvernement du Canada de connaître les intentions et les capacités de divers organismes étrangers, information dont tous les états ont besoin.

Sans une telle information, le monde devient très complexe. Il s'y passe une foule de choses et beaucoup d'entre elles ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent être. Il est bon de pouvoir obtenir des renseignements qui vous permettent d'interpréter ce monde qui vous entoure.

M. Tremblay: Certes, nous pouvons nous améliorer. Personne n'est parfait et aucun organisme ne l'est non plus. Pensez-vous cependant que nous allons apporter bientôt des changements à ces organismes ou à l'ensemble du système, en ce qui concerne l'information communiquée au Premier Ministre?

M. Elcock: En ce qui concerne le SCRS, je suis certain que le comité fera des recommandations qui intéressera le gouvernement lorsqu'il recevra son rapport et qui lui permettra de décider si des changements s'imposent. Pour ce qui est des autres organismes, la politique du gouvernement évolue et change de temps à autre, bien qu'elle demeure parfois la même. Je ne peux pas prévoir ce que fera le gouvernement et essayer de regarder dans l'avenir ne servirait qu'à échafauder de pures hypothèses.

M. Tremblay: Bien sûr, mais j'aimerais avoir votre avis personnel. Il y a six ans que vous travaillez quotidiennement avec ces gens. Bien que nous vivions dans un monde qui n'est pas si mauvais, que le Canada est un bon pays et que tout va très bien, pensez-vous cependant qu'il faudrait que nous apportions certains changements?

M. Elcock: Si j'avais des conseils à donner, je les réserverais à mes maîtres plutôt qu'à. . .

M. Tremblay: Qui sont vos maîtres?

M. Elcock: En dernière analyse, je travaille pour les ministres.

M. Tremblay: Ceux dont vous avez parlé, tel que celui des Affaires extérieures, celui de la Défense nationale, et le Solliciteur général.

[Texte]

Mr. Elcock: Yes. As a member of the PCO, I respond directly to the Clerk of the Privy Council, but ultimately to ministers and to the Prime Minister.

The Chairman: You said the minister is accountable to Parliament for CSE. Which minister is accountable to Parliament for CSE?

Mr. Elcock: The Minister of National Defence.

The Chairman: I was under the impression that DND was responsible for CSC administratively, but is a different minister responsible for operations. Is there a different accountability?

Mr. Elcock: The minister who would speak for CSE in the House would be the Minister of National Defence.

The Chairman: Would you provide us with the distinction between the terms "security and security intelligence", "security intelligence and criminal intelligence", and "security intelligence versus foreign intelligence"? I do not think we understand those concepts well and I am not even sure those are the right words. Do those terms mean different things to you?

Mr. Elcock: To borrow the words of the Secretary to the Cabinet in England, who was once asked what a Cabinet confidence was, he told them to show him a document and he would tell them what it is. To some extent, you cannot define that term in the abstract. Perhaps there are clear examples, but there are a lot of grey areas. It is really a question of showing me an instance and I will tell you what it is.

The Chairman: We understand that if a communication was sent from a foreign ship to a foreign embassy in Canada CSE would pick it up and it would be foreign intelligence. Is that correct? If a foreign country sends a signal to an embassy in Canada, is that foreign intelligence?

Mr. Elcock: To the extent that it is the kind of action any organization might or might not be interested in, I assume it would be foreign intelligence, yes.

The Chairman: If a foreign agent in Canada were sending a message to a foreign embassy in Canada or outside Canada, would that be foreign intelligence, as compared to domestic intelligence?

Mr. Elcock: If it is a foreign agent who is operating in violation of the law and so on, there may well be domestic security implications and so on. As to whether or not the communication would be intercepted, I suppose if it was, the communication itself would presumably be foreign intelligence.

• 1210

The Chairman: Colleagues, I think there is no point in us continuing on the public record like this. I want to apologize to members for this meeting. I thought it might be sort of educational for the general public.

[Traduction]

M. Elcock: Oui. En tant que membre du BPC, je relève directement du greffier du conseil privé, mais ultimement, des ministres et du Premier ministre lui-même.

Le président: Vous avez dit que le ministre rend compte des activités du CST au Parlement. De quel ministre s'agit-il?

M. Elcock: Du Ministre de la Défense nationale.

Le président: J'avais l'impression que le MDN était responsable du CST sur le plan administratif, mais que c'était un autre ministre qui l'était, pour les opérations. Y a-t-il là une différence?

M. Elcock: Le ministre qui représente le CST à la Chambre est le Ministre de la Défense nationale.

Le président: Pourriez-vous nous expliquer la différence entre les termes «sécurité et renseignement de sécurité», «renseignement de sécurité et renseignement de nature criminelle», et «renseignement touchant l'étranger»? Ce sont là des notions que nous ne comprenons pas très bien; je ne suis d'ailleurs même pas sûr d'avoir utilisé des termes corrects. Cela représente-t-il des choses différentes pour vous?

M. Elcock: Pour reprendre les termes utilisés par le secrétaire du Cabinet en Angleterre, à qui on avait un jour demandé ce qu'était un document confidentiel du Cabinet, il avait répondu qu'il fallait qu'on lui montre un document pour pouvoir dire si c'en était un. Dans une certaine mesure, vous ne pouvez pas définir ce terme dans l'abstrait. Il en existe peut-être des exemples clairs, mais les zones grises sont nombreuses. Pour que je puisse vous dire ce que c'est, il faudrait vraiment pouvoir me donner un exemple.

Le président: Nous croyons savoir que si un navire étranger communique avec une ambassade étrangère au Canada, le CST capte le message et il s'agit alors de renseignement étranger. Est-ce bien cela? Si un pays étranger communique avec une ambassade au Canada, s'agit-il de renseignement étranger?

M. Elcock: Dans la mesure où il peut éventuellement s'agir de quelque chose qui intéresserait un organisme, il s'agit effectivement de renseignement étranger.

Le président: Si un agent étranger au Canada envoyait un message à une ambassade étrangère au Canada ou en dehors de notre pays, s'agirait-il là de renseignement étranger ou de renseignement intérieur?

M. Elcock: S'il s'agit d'un agent étranger dont l'action enfreint nos lois, cela pourrait fort bien avoir des répercussions sur la sécurité intérieure. Quant à savoir si cette communication serait interceptée, j'imagine que si elle l'était, elle relèverait probablement du renseignement étranger.

Le président: Mes chers collègues, je crois qu'il est inutile de poursuivre publiquement ce débat. Je tiens à m'excuser auprès de vous de cette réunion. Je pensais qu'elle aurait pu être instructive pour le grand public.

[Text]

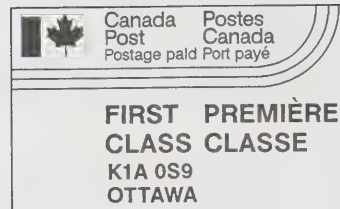
I propose that we have an in camera meeting on secure premises, where I am sure Mr. Elcock will be able to give us more information that will help answer some of these questions that we really need answered for our report. On that basis I am going to adjourn the meeting and we will convene a future meeting in camera on secure premises.

We stand adjourned.

[Translation]

Je propose que nous tenions une réunion à huis clos dans un local sûr ou je suis certain que M. Elcock pourra nous fournir plus de renseignements qui nous aideront à répondre à certaines des questions qui en exige une pour notre rapport. Je vais donc lever la séance et nous nous réunirons plus tard à huis clos dans un local sûr.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESS

From the Privy Council Office:

Ward P.D. Elcock, Deputy Clerk, Security, Intelligence and
Counsel.

TÉMOIN

Du Bureau du Conseil privé:

Ward P.D. Elcock, sous-greffier (Sécurité et renseignement)
et conseiller juridique.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 28

Wednesday, April 25, 1990

Chairman: Blaine Thacker

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 28

Le mercredi 25 avril 1990

Président: Blaine Thacker

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Committee on *Procès-verbaux et témoignages du Comité spécial d'*

The Review of the CSIS Act and the Security Offences Act

Examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité

RESPECTING:

Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989

CONCERNANT:

Ordre de renvoi du Comité en date du mardi, 27 juin 1989

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-fourth Parliament,
1989-90

Deuxième session de la trente-quatrième législature,
1989-1990

SPECIAL COMMITTEE ON THE REVIEW OF THE
CSIS ACT AND THE SECURITY OFFENCES ACT

Chairman: Blaine Thacker

Vice-Chairman: Maurice Tremblay

Members

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

COMITÉ SPÉCIAL D'EXAMEN DE LA LOI
CONSTITUANT LE SCRS ET DE LA LOI SUR
LES INFRACTIONS EN MATIÈRE DE SÉCURITÉ

Président: Blaine Thacker

Vice-président: Maurice Tremblay

Membres

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, APRIL 25, 1990
(45)

[Text]

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met at 3:49 o'clock p.m. this day, in Room 308 W.B., the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, George Rideout, Jacques Tétreault, Blaine Thacker and Maurice Tremblay.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst. *From the Committee Research Staff:* Stuart Farson, Research Consultant.

Witness: Honourable Gordon Osbaldeston, former Chairman of the Independent Advisory Team on CSIS.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (*See Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1*).

The witness answered questions.

At 4:57 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 25 AVRIL 1990
(45)

[Traduction]

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit aujourd'hui à 15 h 49, dans la salle 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, George Rideout, Jacques Tétreault, Blaine Thacker et Maurice Tremblay.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal. Du personnel du Comité: Stuart Farson, conseiller de recherche.

Témoin: L'hon. Gordon Osbaldeston, ancien président du Groupe consultatif indépendant sur le SCRS.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

Le témoin répond aux questions.

À 16 h 57, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Wednesday, April 25, 1990

• 1551

The Chairman: I call our meeting to order. We are resuming consideration of our order of reference dated June 27, 1989.

We have as our witness today a very distinguished gentleman with a long, long history in the Public Service of Canada, who needs no introduction to any of our members. Members have read a very extensive briefing note on the history of Mr. Osbaldeston in the Public Service and his interest in security and intelligence.

Mr. Osbaldeston, we are greatly honoured that you have been able to take the time to come and share your evidence and your history in this question with us. We are getting close to the end of our hearings. As I was saying to you before we formally convened the meeting, we almost wish we could be start our year review now, because I think we have a much better perspective on the whole question. But this is an evolving question in the history of our nation, and we hope to take it a valuable step ahead, so that future committees will be able to do an even better job than we hope we will be able to do this time. Would you be kind enough to give whatever statement you have, and then we will go into a round of questions.

Hon. Gordon Osbaldeston (Chairman of the former Independent Advisory Team on CSIS): I really do not have a statement to make, Mr. Chairman. I thought that might be a relief to all the members. I think my statement is contained in my report.

The Chairman: We are going to find out if Mr. Lee, like the rest of us, has read the suggested questions to you then. I am sure he has because he is a very well briefed Member of Parliament.

Mr. Lee (Scarborough—Rouge River): Thank you very much, Mr. Chairman. I am certainly not going to be able to monopolize all of these great questions that research has prepared for us. As committee members, we are all quite aware of the subject-matter.

Mr. Osbaldeston, I am just going to jump right into a couple of issues that I am sure you are very familiar with and we would like to have your views on. Yesterday we had a witness from the Interdepartmental Committee on Security and Intelligence. I think it is fair to say from my perspective that we did not quite get as much information or material as we thought we would like. I am hopeful that you might be able to comment on a question surrounding that. It is whether or not you believe the interdepartmental committee structure now in place is fulfilling its role to its full potential in terms of giving policy direction and, I suppose, in the analysis or assessment of security data for government purposes.

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mercredi 25 avril 1990

Le président: La séance est ouverte. Nous reprenons l'étude de notre ordre de renvoi du 27 juin 1989.

Nous avons pour témoin aujourd'hui un éminent fonctionnaire, un homme de grande expérience, que je n'ai pas besoin de vous présenter. Vous avez sans doute déjà lu la note très complète sur les antécédents de M. Osbaldeston dans la Fonction publique et sur son intérêt pour la sécurité et le renseignement.

Monsieur Osbaldeston, nous sommes très honorés que vous ayez pu venir nous voir pour nous faire part de votre expérience sur les questions qui nous occupent. Nous approchons de la fin de nos audiences. Avant le début de la séance, je vous disais qu'à la limite, nous aimerions entamer notre révision annuelle maintenant, car nous avons une bien meilleure perspective sur l'ensemble de la question. Mais il s'agit d'un sujet qui évolue dans l'histoire de notre pays, et nous espérons lui faire faire un pas en avant de façon que les futurs comités puissent faire un travail encore meilleur que celui que nous espérons avoir accompli cette fois-ci. Voulez-vous, s'il vous plaît, nous présenter votre déclaration, si vous en avez une, puis nous passerons aux questions.

L'honorable Gordon Osbaldeston (président de l'ancien Groupe consultatif indépendant sur le SCRS): Je n'ai pas de déclaration à faire, monsieur le président. Je suppose que cela soulagera tous les membres du Comité. En fait, ma déclaration figure dans mon rapport.

Le président: Nous allons voir si M. Lee a lu les propositions de questions, comme nous tous. Je pense qu'il l'a fait, car c'est un député parfaitement informé.

M. Lee (Scarborough—Rouge River): Merci beaucoup, monsieur le président. Je m'en voudrais d'accaparer les excellentes questions que le Service de recherche a préparées pour nous. Maintenant, les membres du Comité connaissent parfaitement le sujet.

Monsieur Osbaldeston, je voudrais aborder directement quelques questions que vous devez parfaitement connaître et sur lesquelles nous aimerions avoir votre point de vue. Hier, nous avons reçu un témoin du Comité interministériel de la sécurité et du renseignement. Je dois dire que de mon point de vue, il ne nous a pas donné toute l'information que nous aurions voulu obtenir. J'espère que vous pourrez vous prononcer sur une question concernant cet organisme. Je voudrais savoir si, à votre avis, la structure actuelle du comité interministériel remplit pleinement son rôle en matière d'orientation et d'analyse ou d'évaluation des données de sécurité à l'intention du gouvernement.

[Texte]

Mr. Osbaldeston: I think, Mr. Chairman, I should make it clear from the beginning that since I turned over the report and we closed down the task force, I have not been directly involved in the security and intelligence community or its work. Therefore, I am not well informed about the performance of the present institutions. I may have to come back to that on occasion during my testimony.

• 1555

Having said that, obviously I am in and out of Ottawa a great deal, and this subject is always of interest to me. All I can say is that at that level, a relatively informal level, it has been my understanding that there is a significant improvement. But I am not a participant in it.

Mr. Lee: From the perspective of the point in time when you delivered your report, were there tangible or material structural changes that you thought might have been in order then that might still not be implemented now which you think might be useful for the committee to focus on at this time?

Mr. Osbaldeston: No. In terms of the committee structure, I was quite content with the nature of the committee structure as it was in fact evolving at the time we were doing our report, because the terms of reference were in fact undergoing change at the same time as our report was being prepared. I felt then—and I suspect it is probably the case now—that the structure was not, at that point, any longer the issue. The issue would be the use of the structure.

Mr. Lee: With reference to that interdepartmental committee on security and intelligence, we have had a mixed message about what it does in relation to the organization called CSE. We heard, on the one hand, that the interdepartmental committee was a policy co-ordinating committee. On the other hand, we seemed to receive evidence that CSE functionally reported to that particular committee.

Mr. Osbaldeston: I hope you will respect this. I really am reluctant to try to answer that because I simply do not know how it is operating at the moment.

Mr. Lee: Do you recall from your report how the organization was structured then and whether or not that was the case then?

Mr. Osbaldeston: I am really reluctant to try to recall it, on the assumption that you have had expert testimony, either in private or otherwise, that would be precise on this issue.

Mr. Lee: We are not so sure it was expert, frankly.

Mr. Osbaldeston: Well, then I do not want to confuse the issue further.

Mr. Lee: Could I focus on the supervisory function of the inspector general within the organization? We are not sure about exactly all the work the inspector general does. We have not had access to a lot of his work. Can you tell me from your perspective whether you believe the office of the inspector general is an effective function within CSIS as it now operates?

Mr. Osbaldeston: Yes, I do. I thought at the time—and I am sure it derives from the way the legislation is written—that there would be a possibility for confusion because of the double-tasking of the inspector general relative

[Traduction]

M. Osbaldeston: Monsieur le président, je veux indiquer d'emblée que depuis le dépôt de mon rapport et la fin des activités du groupe de travail, je n'ai pas participé directement aux travaux des organismes de sécurité et de renseignement. Par conséquent, je ne connais pas bien leur rendement actuel. Peut-être aurais-je l'occasion de revenir là-dessus au cours de mon témoignage.

Cela dit, je voyage assez souvent en dehors de la ville, et le sujet m'intéresse toujours. Tout ce que je puis dire officiellement, c'est que la situation semble s'améliorer de façon importante. Mais je ne suis plus partie prenante.

M. Lee: Par rapport au moment où vous avez déposé votre rapport, y a-t-il toujours des modifications structurelles concrètes qui vous avaient semblé opportunes, qui n'auraient toujours pas été mises en oeuvre et sur lesquelles le Comité pourrait porter son attention?

M. Osbaldeston: Non. Au moment où nous rédigeons notre rapport, la structure du comité suivait une évolution qui m'a semblé satisfaisante, car son mandat a été modifié au moment de la rédaction du rapport. J'ai estimé à l'époque—et je suppose qu'il en est toujours ainsi—que sa structure ne faisait plus problème. La question du jour concerne plutôt son utilisation.

M. Lee: Nous avons reçu des informations plus ou moins contradictoires concernant l'action du comité interministériel sur la sécurité à propos de l'organisme appelé CST. D'une part, on nous dit que le comité interministériel est censé coordonner les interventions. Mais de l'autre, nous constatons que le CST relève de ce comité du point de vue fonctionnel.

M. Osbaldeston: Vous comprendrez sans doute que je n'ai guère envie de répondre à cette question, tout simplement parce que je ne sais pas comment le comité fonctionne à l'heure actuelle.

M. Lee: D'après votre rapport, vous souvenez-vous comment le comité était organisé, et si le CST relevait de ce comité?

M. Osbaldeston: Je n'ai guère envie d'essayer de me rappeler, car vous avez reçu le témoignage d'un expert, que ce soit à titre privé ou autrement, qui a dû vous donner des informations précises à ce sujet.

M. Lee: En toute franchise, je ne sais pas s'il s'agissait vraiment d'un expert.

M. Osbaldeston: Eh bien, je m'en voudrais d'ajouter à la confusion.

M. Lee: Passons au rôle de surveillance de l'inspecteur général au sein de l'organisation. Nous ne savons pas exactement ce qu'il fait. Son travail comporte bien des éléments auxquels nous n'avons pas accès. Pouvez-vous me dire si, à votre avis, le bureau de l'inspecteur général a actuellement un rôle important à jouer au sein du SCRS?

M. Osbaldeston: Oui. À l'époque—et je suis sûr que cela tient à la formulation de la loi—j'ai pensé qu'il y avait un risque de confusion, à cause du double rôle de l'inspecteur général par rapport aux fonctions que devait assumer le

[Text]

to duties to be performed for SIRC or that SIRC might ask the inspector general to perform and the fact that it reported to the Deputy Solicitor General and therefore to the minister. So that set up a potential conflict. At the time we did the report and at the time we made the examination, that conflict simply was not there to any serious degree.

I can recall inquiring of the then chairman and members of SIRC as to whether the inspector general performed well, and they were quite content with his performance, as was the Deputy Solicitor General. So, as in so many things, potential conflict can be avoided by relatively wise people, and they seem to have avoided that conflict. So that goes to the question of accountability and structure.

As to the useful performance, I think an audit, if I can describe it as an internal auditor, is an essential element of this structure, and therefore it is very important indeed that there be such a person.

Mr. Lee: In connection with the process of or need for review or oversight, the structure as it is now set up gives most of that task to the Security Intelligence Review Committee, the process of overseeing how well CSIS fulfills its functions technically. That particular function is now being carried out by SIRC.

• 1600

I realize there is a political responsibility and that the minister's job is to ensure things are carried out effectively, therefore fulfilling the government's responsibility, but as a parliamentarian I cannot help but notice that when we watch how taxpayers' money is being spent and examine CSIS we receive a one-line report in the estimates on how much is being spent. We can ask questions, but we do not receive answers, so we are unable to fulfil the goals of our constituents in that regard.

In terms of operations, with due regard to the absolute needs for security in how CSIS goes about its work, parliamentarians are not going to receive answers to our questions, either at a committee level or in the House.

In the face of my perceived need to show my constituents and the taxpayers in Canada that parliamentarians are doing what they think we should in relation to CSIS, is a parliamentary review function in order? Are we as parliamentarians failing to oversee and to do our job? What is your reaction to that question?

Mr. Osbaldeston: First, I conduct one of the steps between review and oversight and I assume you would have expected me to say that. SIRC is established to undertake a review, and, in my terminology, not to provide oversight.

Two, I am very sympathetic to the argument you have put as to the role and responsibility of parliamentarians. It is a fundamental concept and therefore one has to be sympathetic to it—and I am, perhaps more than most.

Having said that, I am of the view that Parliament itself was very wise to establish the kind of regime it did establish, given the nature of our institutions. I noted in Mr. Bassett's comments that he said in his opening remarks that he

[Translation]

CSARS ou que celui-ci pouvait lui demander d'assumer, et parce qu'il relevait du sous-solliciteur général, et donc du ministre. Il y avait donc là un risque de conflit. À l'époque de notre étude et de notre rapport, ce conflit n'existait pas véritablement.

Je me souviens avoir demandé au président et aux membres du CSARS s'ils étaient satisfaits du travail de l'inspecteur général, à l'instar du sous-solliciteur général. Dans ce domaine comme dans d'autres, les gens avisés peuvent éviter les risques de conflit et, en l'occurrence, ils semblent les avoir évités. C'est donc une question de responsabilité et de structure.

En ce qui concerne les résultats utiles, je pense que la vérification—si je peux en parler en tant que vérificateur interne—constitue un élément essentiel de cette structure; c'est pourquoi la présence de cet agent me semble très importante.

M. Lee: Il semble que la structure actuelle confie l'essentiel de la fonction de révision et de surveillance au Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité, qui doit vérifier si le SCRS s'acquitte bien de sa mission sur le plan technique. Actuellement, c'est le CSARS qui effectue ce contrôle.

Je sais qu'il y a là une responsabilité politique à assumer et qu'il appartient au ministre de vérifier, au nom du gouvernement, si les choses se passent bien, mais en tant que parlementaire, je ne peux m'empêcher de remarquer que si nous voulons surveiller le SCRS et voir comment on emploie l'argent du contribuable, nous devons nous contenter d'une ligne dans le budget. Nous pouvons poser des questions, mais personne n'y répond, ce qui nous empêche de remplir notre mission envers nos électeurs.

En ce qui concerne les activités du service, et sans vouloir contester la nécessité absolue de la sécurité dont le SCRS doit les entourer, les parlementaires ne peuvent obtenir de réponses à leurs questions, pas plus en comité qu'à la Chambre.

J'éprouve le besoin de montrer à mes électeurs et aux contribuables canadiens que les parlementaires font leur devoir en ce qui concerne le SCRS. Dans ce contexte, y a-t-il lieu de leur confier un rôle de surveillance? Est-ce que les parlementaires s'acquittent mal de leurs fonctions de surveillance? Que pouvez-vous répondre à cette question?

M. Osbaldeston: Tout d'abord, je pense qu'il faut faire une distinction entre examen et surveillance, et vous vous attendiez sans doute à cette réponse de ma part. Le CSARS a été chargé d'effectuer un examen, et non pas, à mon sens, une surveillance.

Deuxièmement, je suis très sensible à ce que vous avez dit concernant le rôle et la responsabilité des parlementaires. Il s'agit d'une tâche fondamentale, que chacun doit considérer de façon positive, et c'est ainsi que je le vois.

Cela étant dit, j'estime que le Parlement a bien fait d'opter pour la formule qu'il a retenue, compte tenu de la nature de l'institution. M. Bassett a indiqué dans sa déclaration d'ouverture qu'il travaillait en votre nom. Je

[Texte]

operated on your behalf. I think that is conceptually the way they view themselves. It does not appear that way in the act, but I think they bear this responsibility Parliament has transferred to them with a good mental attitude.

I believe it is the correct thing to do. I would be much more reluctant to say that, if I had not examined that system and seen the checks within that it, upon which one can rely. That is why I spoke forcefully about the need for an internal auditor or an inspector general. You need one and we need one. You need SIRC, and we, the people, need SIRC. You need this committee to review that legislation after five years. We need that review to ensure parliamentarians are discharging their obligations.

In this particular instance, it is true that there is a real deviation from the normal way in which parliamentarians discharge their obligation. I, like you, do not relish that kind of deviation. I just happen to believe it is correct in this instance, on balance.

Mr. Lee: You spoke of what you perceive to be their attitude in SIRC towards acting on behalf of parliamentarians. It might not have been this committee but the Justice committee, from which I recall a reply by Mr. Bassett to one of my colleagues to the effect that it was none of his business. I know Mr. Bassett will read these remarks as I discuss them and I know we will have an opportunity to speak with Mr. Bassett again and to continue our cordial relationship. But I think that kind of answer signals that the system is perhaps not all we want it to be.

Mr. Osbaldeston: Yes.

Mr. Lee: And that the good intentions, the goodwill and the hard work of everyone that existed during the first few years only lasted so long and administratively and functionally we do not now have everything the system needs to make it work right. Maybe we should be looking at it again from a fresh perspective.

• 1605

Mr. Osbaldeston: Mr. Chairman, I am sure you will be looking at it again during the course of your review. Having read most of the testimony that has come before it, I was saying to your chairman earlier that I have read the Mackenzie report, I have read the McDonald report, I read a lot of material when we were preparing this particular piece of legislation and I reread it when we were involved in it. I would hope when this committee balances all the needs, requirements, positive and negative elements, you may find that in that balancing this act is a very good effort.

Having said that—and I do not want to take a lot of time in my answers, Mr. Chairman—I would be one of the strongest to argue for the SIRC, for the inspector general, for this parliamentary committee. We need as much review as we can get into this system, subject to all of these other forces we have to balance.

Mr. Lee: You are therefore conceptually inviting us to open the door a little bit and look at other methods of review.

[Traduction]

pense que c'est ainsi qu'il voit les choses, même si cela n'apparaît pas dans la loi, mais il assume la responsabilité que lui a confiée le Parlement avec une attitude très positive.

C'est la bonne façon de procéder. Et je ne pourrais sans doute pas en dire autant si je n'avais pas examiné le système et si je n'avais pas constaté les garanties tout à fait sérieuses qu'il comporte. C'est pourquoi je peux me prononcer sans détour sur la nécessité d'une vérification interne et d'un inspecteur général. Vous en avez besoin autant que nous. Comme la population, le Parlement a besoin du SCARS. De même, ce Comité est indispensable pour examiner la loi au bout de cinq ans et vérifier si les parlementaires s'acquittent de leurs obligations.

En l'occurrence, il est vrai qu'on s'écarte de la façon dont les parlementaires s'acquittent normalement de leurs obligations. Comme vous, je n'apprécie guère ce genre de détour. Mais tout bien considéré, il ne me semble pas inopportun en l'occurrence.

M. Lee: Vous avez dit ce que vous pensiez du fait que le SCARS agisse selon des parlementaires. Je crois que c'est devant le Comité de la justice que M. Bassett a répondu à l'un de mes collègues que tout cela ne le regardait pas. Je sais que M. Bassett va lire mes propos, que nous aurons l'occasion de revenir sur cette question et que nous pourrions maintenir de cordiales relations, mais ce genre de réponse signale que le système n'est pas ce qu'il devrait être.

M. Osbaldeston: En effet.

M. Lee: Les bonnes intentions, la bonne volonté et le dévouement manifestés au cours des premières années n'ont duré qu'un temps; du point de vue administratif et opérationnel, le système ne comporte pas tous les éléments qui assureraient son bon fonctionnement. Nous devons maintenant considérer de nouveau une perspective différente.

M. Osbaldeston: Monsieur le président, je suis sûr que vous allez le faire à l'occasion de votre examen. J'ai lu la plupart des témoignages que vous avez recueillis et, comme je le disais au président précédent, j'ai lu le rapport Mackenzie, le rapport McDonald, je me suis beaucoup documenté lorsque nous préparions le projet de loi, et j'ai relu toute la documentation par la suite. Compte tenu des besoins, des exigences, des éléments positifs et négatifs, j'espère que le Comité en viendra à la conclusion que tout le monde s'efforce de respecter l'équilibre de la loi.

Cela étant dit—et je ne voudrais pas accaparer le temps de parole dans mes réponses, monsieur le président—je reste l'un des plus chauds partisans du SCARS, de l'inspecteur général et de ce comité parlementaire. Il faut examiner soigneusement le système, sous réserve des autres éléments qui en assurent l'équilibre.

M. Lee: En principe, vous nous invitez donc à ouvrir davantage la porte et à envisager d'autres méthodes d'examen.

[Text]

Mr. Osbaldeston: No. I am suggesting that when you look at all of the factors at play, as the McDonald commission did, as Mackenzie did, as did the parliamentarians who did this act, because I think the evidence remains constant through that whole period, my expectation would be that you would come out very close to this act.

I may be surprised. I guess I would be. I do not think you would be entirely satisfied with the outcome. I do not think anybody who looks at this act should be entirely satisfied with the outcome. The problem is, what is the alternative?

Mr. Brewin (Victoria): Mr. Osbaldeston, let me just pick up from there, because this is interesting to all members of the committee, certainly to me. I will speak for myself in saying that I certainly see one of the deficiencies in the present balance is that SIRC has to have the confidence of a broad cross-section of the Canadian people if it is going to play the role originally designed for it, which opens up another subject.

Secondly, the system does not provide as well as it might for a sense of confidence that the money is being spent wisely, that we are getting bang for our buck, that the taxpayer is having the expenditures reviewed, given the skepticism of the public about government expenditures, and that Parliament can play the role in the system it is supposed to play traditionally. I think one of the things we are looking for are some imaginative ways to cover off that problem.

Let me pick up another element, because I would like to engage in a bit of a discussion of this. In your report, I think it is recommendation 27, you deal with the need for political direction. That adds another element to this discussion, which in my thinking has evolved over the last year. That is, even in the short year and a half I have been here, we are into our second Solicitor General. Solicitors General do not get the chance, certainly not in the history, to stay there very long. In most cases they come into the position with nothing like the background that members of this committee and even the justice committee have been able to have, because we have had Solicitors General appointed who have not served on these committees. They get into government... and I wonder about even the system you recommended, which I gather has generally been implemented, to give the Solicitor General a greater political say so that he is not just simply the captive of the civil servants.

We had Mr. Ward Elcock yesterday. He certainly comes across as having a civil service agenda. He may be a very distinguished civil servant, serving the country's best interest as he sees it, but he has, from our perspective, a civil service agenda to protect the institutions he is there to protect, and he did not convey any sensitivity to our perspective as elected people.

• 1610

As governments change, you certainly get that. You have a long career in the civil service. This is a long-winded way of asking you to comment on that aspect of the way a parliamentary committee, which can meet more frequently in camera and have security cleared staff, can almost assist in that function of providing some political control of the whole apparatus.

[Translation]

M. Osbaldeston: Non. Je pense que si l'on considère tous les facteurs en cause, comme l'ont fait la Commission McDonald, la Commission Mackenzie et les parlementaires qui sont à l'origine de cette loi—car les faits sont restés constants pendant toute cette période—on devrait aboutir à un résultat très proche de cette loi.

Quant à moi, j'en aurai sans doute des surprises. Je ne pense pas qu'on puisse se satisfaire totalement du résultat. Mais le problème, c'est de savoir par quoi on pourrait remplacer la loi.

M. Brewin (Victoria): Monsieur Osbaldeston, je voudrais continuer sur ce sujet, car il intéresse tous les membres du Comité, comme il m'intéresse moi-même. Le problème, dans la configuration actuelle, c'est que le CSARS doit jouer de la confiance d'une grande partie de la population canadienne pour jouer le rôle qui lui a été confié initialement, ce qui nous amène à un autre sujet.

Deuxièmement, le système ne garantit pas que l'argent est dépensé à bon escient, que les Canadiens obtiennent quelque chose en retour, que le contribuable peut faire vérifier les dépenses, compte tenu de la méfiance qu'inspirent les dépenses publiques à la population, ni que le Parlement puisse jouer son rôle traditionnel à l'égard du système. Ce qu'il nous faut, c'est trouver une façon originale de faire face au problème.

Je voudrais revenir sur un autre élément, car j'aimerais le soumettre à la discussion. Dans votre rapport, je crois que c'est la recommandation 27, vous évoquez la nécessité d'une orientation politique. Voilà qui ajoute au débat un élément supplémentaire qui, me semble-t-il, est apparu l'année dernière: Je ne suis ici que depuis un an et demi, et nous en sommes déjà à notre deuxième solliciteur général. Jusqu'à présent, les solliciteurs généraux n'ont jamais duré bien longtemps. Dans la plupart des cas, ils n'ont pas autant d'expérience que les membres de ce Comité ou du Comité de la justice lorsqu'ils entrent en fonction, parce que certains d'entre eux n'ont jamais été membres de ces comités. Ils entrent au gouvernement... et je m'interroge même sur la formule que vous recommandez qui vise, de façon générale, à étendre les pouvoirs politiques du solliciteur général de façon qu'il ne soit plus l'otage des fonctionnaires.

Nous avons reçu hier M. Ward Elcock. Il donne certainement l'impression d'avoir un programme pour la Fonction publique. Il peut certes être un fonctionnaire de haute distinction, servant les intérêts du pays de son mieux, mais à notre avis, il se donne pour programme de protéger les institutions dont il a la garde et ne semble pas bien saisir la perspective des élus que nous sommes.

C'est ce qui se produit à mesure que les gouvernements changent. Vous faites depuis longtemps partie de la Fonction publique. J'ai pris de longs détours pour vous demander de nous dire si un comité parlementaire, qui peut se réunir plus souvent à huis clos et disposer de personnel ayant une cote de sécurité, pourrait aider à assurer un contrôle politique de cet organisme.

[Texte]

Mr. Osbaldeston: First of all, I know Ward Elcock very well, and I would like to suggest that he did not have his own agenda. Let me just suggest that, but let me suggest that he would have to represent the views of the government he was here to represent. Let me just make that comment.

Second, I would deplore, as would you, as would every Canadian, any concept that somehow or other this institution we are speaking of and you are examining could somehow or other fall into the control of its bureaucracy. I think that would be quite simply a deplorable proposition, and it would lead to really quite deplorable results. Therefore, I repeat, I am very strong on the question of review.

I come now to the second part about the political will in this matter. It has not been my experience, and I have been deputy minister to dozens of ministers, that Members of Parliament who become ministers are somehow weak and ineffective captives of the bureaucracy. I doubt very much, sir, that you would be, and I think you would agree that your colleagues are unlikely to be that way. So I start from that proposition.

I hope you will take this as I mean it. I have seen enough of you over time. An awful lot of street smarts move in. You have been there; you have seen it, and ministers have been there, and they have seen it, and they are not going to be taken captive by a small cadre of bureaucrats—not 99.9% of the ministers I have met, and I will not name the other 0.1%.

Mr. Brewin: You will leave us to guess.

Mr. Osbaldeston: That is right. Let us start by giving due regard to these people.

The second point I would make is that even if your situation were to arise, I do not know that there is any way under our system of government that you can correct that kind of failure by the minister responsible. I think you must hold him accountable. I think the Cabinet, the Prime Minister, and SIRC have to hold him accountable for the performance of his duties.

That structure that we speak of, the political structure, is of course much greater than simply a minister. The political structure, as you well know, consists of Parliament itself. It consists of the Prime Minister. It consists of his colleagues. It consists of a Cabinet committee devoted to S&I. So there is quite a political structure that surrounds this man. Perhaps most importantly, any error that is committed by this group or any indication that this group has fallen into the hands of the bureaucracy is going to reflect back very badly indeed upon the government. Both governments who have been in power during this century have experienced that.

I do not think any government is going to be prepared, at least as long as our memories are sufficiently long, to allow these organizations to slip out of political control. We have had very bad experience when indeed that apparently has been the case. So on all those grounds, I think we are better informed, better armed, and I would like to think that the structures are better than what they were. That is a very long way around.

All of what I have said is premised on the basis that the institutions in place work. The ministry acts as a ministry. The Cabinet has a Cabinet committee that meets. The Prime Minister does not want to be embarrassed by the actions of

[Traduction]

M. Osbaldeston: Pour commencer, je connais très bien Ward Elcock et j'aimerais vous dire que je ne crois pas qu'il ait des desseins particuliers. Si vous me permettez un commentaire, je pense devoir ajouter qu'il devait présenter les vues du gouvernement qu'il représentait.

Deuxièmement, comme vous, et comme tout Canadien, je déplorerais que d'une façon ou d'une autre, l'institution qui nous intéresse et que vous devez examiner tombe sous la coupe de la bureaucratie. Cette situation serait tout simplement déplorable et nous mènerait à de tristes résultats. C'est pourquoi je le répète, le réexamen est pour moi très important.

Parlons maintenant du deuxième aspect de la volonté politique. J'ai été sous-ministre de douzaines de ministres et d'après mon expérience, les députés qui deviennent ministres ne deviennent pas des pantins impuissants entre les mains des bureaucrates. Je ne crois pas, monsieur, que ça vous arriverait et vous direz comme moi que ça ne risque pas d'arriver à vos collègues non plus. C'est la base de mon argumentation.

J'espère que vous voyez bien ce que je veux dire. J'en ai vu beaucoup, avec le temps. Bien des débrouillards ont su se placer les pieds. Vous savez de quoi je parle, les ministres également et ce ne sont pas eux qui deviendront les pantins d'une poignée de bureaucrates, du moins, 99,9 p. 100 des ministres que j'ai connus. Je ne nommerai pas ceux qui constituent le 0,1 p. 100 restant.

M. Brewin: Laissez-nous deviner.

M. Osbaldeston: Vous avez raison. Commençons par reconnaître le mérite de ces gens.

Deuxièmement, si la situation dont vous parlez se présentait, je ne crois pas qu'il y ait de moyens en vertu du régime actuel de corriger ces failles d'un ministre responsable. Il faut le tenir responsable. Je pense que le Cabinet, le premier ministre et le CSARS le tiennent responsable de ce qui lui incombe.

Le ministre n'est bien sûr pas le seul élément de la structure politique dont nous parlons. Comme vous le savez, la structure politique comprend le Parlement lui-même. Elle comprend le premier ministre, ses collègues, et le comité du Cabinet responsable de la sécurité et du renseignement. Il y a donc toute une structure politique autour du ministre. Et plus important encore, toute erreur commise par ce groupe ou tout signe permettant de croire que le groupe est sous la coupe de la bureaucratie aura des effets très néfastes sur le gouvernement. Les deux partis qui ont accédé au pouvoir au cours de ce siècle ont été payés pour le savoir.

Tant que nous aurons suffisamment de mémoire, je ne crois pas qu'un gouvernement permettra que le contrôle d'un tel organisme lui échappe. Nous avons beaucoup souffert lorsque ça s'est apparemment produit. Tout bien considéré, donc, j'estime que nous sommes mieux renseignés, mieux préparés et, je l'espère, que nous avons de meilleures structures qu'autrefois. Voilà une bien longue réponse.

Tout ce que j'ai dit précédemment dépend du bon fonctionnement des institutions. Il faut que le ministère agisse comme il se doit. Il faut que le comité du Cabinet tienne des réunions. Le premier ministre ne veut pas être

[Text]

one of his agencies. This committee inquires, and I accept the fact that there are limitations on that inquiry, but the very fact that you inquire—I think members know that very well—has its own effect upon the bureaucracies. They can be called here, not always to answer everything, but what is unanswered you will pursue through a variety of methods to make sure it is answered, either by SIRC or the Inspector General, by the minister or somebody. It will not go unanswered.

• 1615

Let me just conclude. If other evidence or new evidence were to appear that calls political control into question, I think one would then have to seek a remedy. I do not know that you would seek a remedy for a problem that has not yet arisen.

Mr. Brewin: Let me just pick that up. I guess the problem in this area is that we really do not know. We are left not knowing.

If we had the opportunity to ask questions and get answers, we could make some judgment about whether we are satisfied, and then go away and worry about all the other things we are asked to worry about. The problem in this area, which reflects the Canadian view—at least, the segment of Canadian opinion inclined to distrust secrecy—is that it sets that up.

For example, a special committee of Parliament could meet, or a justice committee. Maybe it is just a question of reorganizing the practices in a way that public accounts has its own staff.

SIRC, for example, is said to operate on our behalf. Mr. Lee quoted Mr. Bassett's reaction when we got close to the bone on some point he did not like or want to answer. We get copies of reports that are blacked out by the minister's office. We do not even have it offered to us in camera. We struggle and push for a year to get information.

There has to be a better way of building confidence that we are getting answers. If it turns out that there is no problem, good, we will go off and worry about something else.

Mr. Osbaldeston: I repeat that I really am sympathetic. You are being asked to not do that which parliamentarians normally do. I think it is very difficult.

I do think, though, that you will have to consider, as your colleagues previously considered, whether in the circumstances it is not wise. Having said that, I think there is always a fear that the area of secrecy is extended beyond that required. I have no doubt at all that there is an area of secrecy that neither you nor I—nor anyone else—would wish to have talked about in a way that does not guarantee the material remain secret.

That is for parliamentarians to struggle with. I do think the question of how broad that area is should always be under review.

M. Maurice Tremblay (député de Lotbinière): Monsieur Osbaldeston, nous sommes très heureux de vous accueillir ici. On sait que vous êtes l'un des responsables de la création du SCRS. C'est sûrement pour cela que l'ancien solliciteur

[Translation]

embarrassé par les activités d'un organisme gouvernemental. L'examen dont est chargé votre Comité a peut-être des limites, mais sa seule existence, comme vous devez le savoir, a un effet sur les bureaucrates. Ils peuvent être appelés à comparaître. Ils ne sont pas obligés de répondre à toutes vos questions. Mais si certaines questions sont sans réponse, vous prendrez tous les moyens possibles pour en obtenir une, en passant par le CSARS ou l'inspecteur général, ou encore par le ministre. Vous ne resterez pas sur votre faim.

Laissez-moi terminer. Si d'autres faits permettent de croire en une réduction du contrôle politique, il faudra trouver une solution. Mais je ne vois pas pourquoi vous chercheriez maintenant une solution qui n'existe pas encore.

M. Brewin: Justement, je crois que le problème c'est que nous sommes dans l'ignorance. Nous ne savons pas.

Si nous pouvions poser des questions et obtenir des réponses, nous pourrions déterminer si nous sommes satisfaits ou non et peut-être passer à autre chose, aux autres questions sur lesquelles nous devons nous pencher. Le problème, c'est que le manque de transparence confirme les craintes des Canadiens, du moins ceux qui n'ont pas confiance dans ce qui est secret.

Par exemple, on pourrait créer un comité spécial du Parlement ou s'adresser au Comité de la justice. Il s'agit peut-être simplement de réorganiser les pratiques qu'a le personnel gouvernemental.

Le CSARS est censé travailler en notre nom. M. Lee vous a parlé de la réaction de M. Bassett lorsque notre curiosité a été trop loin et qu'il a préféré ne pas répondre. Nous obtenons des rapports du bureau du ministre dont des pages sont effacées. Même à huis clos, nous ne pouvons consulter ces documents. Depuis un an, nous nous débattons pour obtenir des renseignements.

Il doit bien y avoir une autre façon de gagner leur confiance afin d'obtenir des réponses. Si on découvre qu'il n'y a aucun problème, très bien, nous passerons à autre chose.

M. Osbaldeston: Je répète, je vous comprends très bien. On vous demande de ne pas faire ce que les parlementaires font normalement. Ce doit être très difficile.

Mais je crois également que vous devrez déterminer, comme vos collègues l'ont fait précédemment, si les circonstances ne le justifient pas. Cela dit, on craint souvent que le secret recouvre inutilement certaines choses. Mais je suis persuadé qu'il y a des choses secrètes dont ni vous, ni moi ni qui que ce soit ne voudrait parler sans pouvoir garantir qu'elles demeureront secrètes.

C'est le problème des parlementaires. J'estime qu'il faut toujours réexaminer le domaine d'application du secret.

Mr. Maurice Tremblay (Lotbinière): Mr. Osbaldeston, we are very happy to have you here today. We know that you are one of the persons responsible for the creation of CSIS. This must be the reason why the former Solicitor General

[Texte]

général vous a nommé pour faire partie du groupe indépendant de consultation. Vous avez essentiellement regardé deux choses, la compétence du personnel du SCRS et le problème de l'antisubversion, et vous avez fait au-delà d'une trentaine de recommandations.

Parfois on peut regretter d'être un parlementaire parce qu'on n'a pas certains pouvoirs. Est-ce que votre groupe avait un personnel important au niveau de la recherche? Est-ce que le SCRS vous donnait l'accès aux dossiers? Est-ce qu'on pouvait comparer votre pouvoir à celui des membres du Comité de surveillance? Est-ce que vous pouviez interroger personnellement les agents, les employés? J'aimerais savoir quelle était votre façon de fonctionner.

Mr. Osbaldeston: We keep in mind the context, Mr. Chairman, of what we were asked to do in the time limit we had to do it in. We were asked to do two quite explicit things. We undertook to do those things in approximately four or five months.

I felt very deeply that there was a grave danger that unless we completed our work quickly and unless it was clear and precise, we would leave CSIS in a further state of disorder. It was not desirable that this would be the case, given the security pressures that we were under at that time. So that is my first comment. It is within that context that I would answer your questions.

• 1620

We put together an expert team that I drew by personal request from a variety of people I had known or knew of. In other words, I made the selection.

Mr. Tremblay: Based on your knowledge and experience.

Mr. Osbaldeston: Exactly. I had to be up and running in a short time, so I could not go with bright amateurs. I had to go with skilled people, and therefore I had to draw from the institutions that were there.

In addition to that, Roger Tassé, a former deputy minister at Justice who was then in the private sector, and a chap by the name of Gerry Duclos joined me from the Office of the Comptroller General. So we put together a small team but a team that knew its way around Ottawa. We had read all the documents. I had access to all of them because I was secretary of the Cabinet. So I knew the substance of what we were dealing with. Indeed, I had been involved in the development of the act itself.

Our task was limited. We were not to question the fundamentals of the act. Our task was to ensure that the fundamentals were being implemented in an efficient and effective way. So our task was considerably different from yours. In the pursuit of that task, I can say without reservation that I had access to everything I had to have access to. Nothing was withheld that would have allowed me to go to some other conclusion. All that I needed was available. Keep in mind I am also a member of the Queen's Privy Council, so I have access to Cabinet material. I did at that time too, even though I had left the Government of Canada. So I was again in the same circumstances of members of SIRC, who are all members of the Queen's Privy Council.

[Traduction]

has appointed you to this independent advisory team. You have essentially looked into two matters: the skills of CSIS staff and the problem of counter-subversion and you have made more than 30 recommendations.

Sometimes we wish we were not parliamentarians because we do not have the powers we wish we had. Did your group have a lot of research staff? Did CSIS give you access to its records? Were your powers comparable to those of SIRC? Were you able to interview personally the agents, the employees? I would like to know how you operated.

M. Osbaldeston: Monsieur le président, il faut garder à l'esprit ce qu'on nous avait demandé de faire ainsi que le délai qu'on nous avait accordé. Nous devons faire deux choses particulières. Nous avons effectué le travail en quatre ou cinq mois environ.

Je craignais sincèrement que si notre travail n'était pas terminé à temps, le SCRS irait à la débandade. Ce n'était certainement pas souhaitable, étant donné les contraintes de sécurité qui nous étaient imposées. Voilà donc mon premier commentaire. La réponse à votre question s'inscrit dans ce contexte.

Nous avons mis sur pied un groupe de spécialistes que j'ai réuni en demandant personnellement des experts que je connaissais ou dont j'avais entendu parler. Autrement dit, c'est moi qui les ai choisis.

M. Tremblay: Selon vos connaissances et votre expérience.

M. Osbaldeston: Exactement. Je disposais de très peu de temps et je ne pouvais pas me permettre de travailler avec des amateurs. Il me fallait des gens compétents et je suis allé les chercher dans les institutions existantes.

En plus, Roger Tassé, un ancien sous-ministre de la Justice qui était dans le secteur privé, ainsi que Gerry Duclos, du Bureau du vérificateur général, se sont joints à notre groupe. Notre équipe était donc petite mais connaissait très bien Ottawa. Il fallait lire tous les documents. En tant que secrétaire du Cabinet, j'y avais accès. Je savais donc en gros de quoi il retournait. Comme vous l'avez dit, j'avais participé à la rédaction de la loi elle-même.

Notre tâche était limitée. Nous n'avions pas à remettre en question les fondements de la loi. Notre tâche était de nous assurer qu'elle était appliquée de manière efficiente et efficace. C'était une tâche considérablement différente de la vôtre. Pour nous en acquitter, je puis dire avec certitude que nous avions accès à tous les documents nécessaires. On ne nous a rien caché qui nous aurait permis d'arriver à une autre conclusion. Tout ce dont j'avais besoin était disponible. Je vous rappelle que je suis membre du Conseil privé et que j'ai donc accès aux documents du Cabinet. C'était le cas à l'époque également, même si j'avais quitté le gouvernement du Canada. J'étais donc dans la même situation que les membres du CSARS qui sont tous membres du Conseil privé.

[Text]

I am therefore confident about the material on which we made our recommendations. I would go one step further and say that this confidence is buttressed by the fact that almost without exception all the recommendations have been implemented, which is an unusual thing for any consultant to be able to say at any time. I think they were implemented simply because they were correct, and they were correct because the people were honest and told us what the problems were and what had to be cleared up.

Keep in mind that we were not in the hands of CSIS. We were in the hands of CSIS, SIRC, the Department of Justice, and the Solicitor General. We were in many hands. We were getting a cross-flow of information, as you have been getting. We also went outside and interviewed. Many of the people—as you will see in the back of my report—who have given testimony to this committee we undertook to interview ourselves. Then we undertook to interview the employees of CSIS. So I have no doubt that we had looked at their problems from a number of directions, and I am sure I was not misled at all. I am quite confident. I hope that goes to the heart of your question.

M. Tremblay: C'est ce que je disais tout à l'heure. Vous me faites presque regretter d'être un parlementaire compte tenu des pouvoirs que vous avez et de ceux que j'ai.

Mr. Osbaldeston: I would like to think, sir, that I was acting on your behalf.

M. Tremblay: Le deuxième aspect de votre étude était l'antisubversion. On sait que vous avez recommandé l'abolition de la Direction de l'antisubversion. J'aimerais savoir pourquoi. Nous avons encore dans la loi l'alinéa d) de l'article 2 qui parle spécifiquement de cela. Selon votre expérience et votre connaissance du dossier, voyez-vous une utilité au maintien de cet alinéa?

Mr. Osbaldeston: When I began the study, I did not expect going in that there would be a recommendation to abolish that branch. I had been of the opinion that there was a threat that was defined in 2.(d). Therefore I felt that in a reasonable world there would be a need for a unit devoted to that question. If there was a threat, you would need a unit. The two seemed to go hand in hand.

• 1625

As we said in the report, we felt that the reach was too far and recommended that it be put under much more contained control, that question. The unit could be abolished because in the extreme manifestation of section 2.(d), it would appear under counter-terrorism or counter-intelligence.

At the point where you would feel compelled to intervene in a serious way, by intrusive techniques, it could equally be handled under the two heads. In other words, that outward manifestation would be there and you could deal with it.

Therefore, you could eliminate the dedicated unit because, in a sense, it was duplicating what would be required. In another sense, because you had a unit, it was in search of work. I do not mean that in that pejorative term, but it had reached too far because there was a unit.

[Translation]

Je suis donc convaincu de la validité des documents qui nous ont servis. J'irais même plus loin: ma confiance est renforcée par le fait que presque toutes nos recommandations ont été mises en oeuvre, ce qui est assez inhabituel pour tout organisme consultatif. Je crois qu'on les a appliquées simplement parce qu'elles étaient justes et qu'elles étaient justes parce qu'on a été honnête avec nous et qu'on nous a dit exactement quels étaient les problèmes et ce qui devait être corrigé.

Je vous rappelle que nous ne relevions pas du SCRS uniquement mais également du CSARS, du ministère de la Justice et du Solliciteur général. Nous avons donc plusieurs sources pour les mêmes informations, comme vous. Nous sommes également allés à l'extérieur et avons effectué des entrevues. Comme vous pouvez le voir à la toute fin du rapport, nous avons interrogé beaucoup de vos témoins. Nous avons également interrogé des employés du SCRS. Je suis donc convaincu que nous avons envisagé les problèmes sous divers angles et je suis persuadé qu'on ne nous a pas trompés. J'en ai la conviction. J'espère avoir bien répondu à votre question.

Mr. Tremblay: This is what I was saying earlier. You almost make me wish that I wasn't a Parliamentarian when I compare the powers you had with those that we have now.

M. Osbaldeston: J'ose croire, monsieur, que j'agissais en votre nom.

Mr. Tremblay: The second aspect of your study was counter-subversion. We know that you recommended that the counter-subversion branch be dismantled. I would like to know why. The law still has Section 2(d) about counter-subversion. From your experience and your knowledge of the issue, should we let this paragraph stand?

M. Osbaldeston: Quand j'ai commencé cette étude, je ne m'attendais pas à recommander l'abolition de cette direction. Je pensais qu'il y avait bien une menace comme le définit l'alinéa 2 d). J'estimais donc qu'en toute logique, il fallait une direction consacrée à la subversion. S'il y a une menace, il faut une direction pour y répondre. L'un n'allait pas sans l'autre.

Comme nous l'avons dit dans le rapport, nous pensions que la portée de la direction était trop grande et nous recommandions un meilleur contrôle. La direction pourrait être abolie parce que dans les cas extrêmes de subversion en vertu de l'alinéa 2d) il semble que les directions de l'anti-terrorisme ou du contre-espionnage pourraient s'en charger.

S'il faut absolument agir de manière sérieuse, en utilisant des techniques intrusives, les deux autres directions pourraient tout aussi bien s'en acquitter. Autrement dit, si la menace existe, on pourra toujours s'en occuper.

Par conséquent, on pourrait supprimer la direction consacrée uniquement à l'anti-subversion parce qu'en fait, il y a dédoublement des tâches. Par ailleurs, puisque la direction existait, elle se cherchait du travail. Je ne le dis pas de façon péjorative, mais elle allait trop loin simplement parce qu'elle existait.

[Texte]

We felt, in administrative terms, that if you eliminated the unit and counter-terrorist group and the counter-intelligence group, priorities would keep them fully occupied without ever descending into this area, unless absolutely required. I think that is the case.

Having said all that, when the unit was split, I saw—the answers to my report are from the CSIS—that there were matters left over which are being handled in the analysis unit.

Mr. Tremblay: That is right.

Mr. Osbaldeston: I think that is about right, because the analysis unit is not an operative unit. It does not have the operative capacity. It would have to hand it over for operation purpose and then it would come under a whole series of new review, if I can put it that way.

So, a long way around, I have reached the conclusion, yes, there is a potential under paragraph 2.(d). One must be particularly careful, because that is when dissent and subversion—that line, as McDonald recognized, Mackenzie recognized, Parliament recognized, is very difficult. It should not be easy for them to involve themselves in that area—I think we have made it more difficult—but it should not be impossible.

M. Tremblay: Si je comprends bien ce que vous dites, il faut conserver l'alinéa 2d). Est-ce exact, monsieur Osbaldeston? Dans les rapports du Comité de surveillance, on écrit noir sur blanc depuis deux ou trois ans qu'il n'y a eu aucun cas de subversion au Canada sur le plan intérieur et que le Comité de surveillance lui-même recommande l'abolition de l'alinéa 2d). Vous ne semblez pas d'accord.

Mr. Osbaldeston: I guess I am a bit surprised, frankly, that CSIS would be recommending the abolition of 2.(d).

The Chairman: Mr. Tremblay, I heard the translator say CSIS. I think you meant SIRC.

Mr. Tremblay: SIRC.

Mr. Osbaldeston: Sorry.

M. Tremblay: Le Comité de surveillance.

Mr. Osbaldeston: All right. I thought we were in some kind of new world.

The fact is we are dealing with intelligence, and that is before the fact, not criminal activity after the fact. My view is that we want a capacity to move before that subversion takes off. We do not want to find after the fact that we should have known. I mean that is what—

Mr. Tremblay: Is that included in the substitution of paragraph 2.(d)? It is not?

Mr. Osbaldeston: No. I do not know that anybody has made the case that the content of paragraph 2.(d) is to be found up above. I do not think that case has been made; otherwise, one would derive no benefit from eliminating 2.(d). If you do in (a), (b), and (c) what can be done under (d), then there is no benefit in eliminating 2.(d).

• 1630

I think the case is made that the danger of confusing dissent with subversion is so great that one should take the risk of subversion. That is a cold way to put it, but I think that is the case that is being made.

[Traduction]

D'un point de vue administratif, en éliminant cette direction, celles de l'anti-terrorisme et du contre-espionnage seraient suffisamment occupées par les questions prioritaires pour ne pas s'occuper de subversion sauf en cas de réel besoin. Je crois que c'est maintenant le cas.

Par ailleurs, j'ai vu dans les réponses du SCRS à mon rapport qu'après la scission de la direction, certaines questions ont été confiées à la direction de l'analyse.

M. Tremblay: C'est juste.

M. Osbaldeston: J'estime que c'est bien ainsi puisque la direction de l'analyse n'est pas une direction d'opérations. Elle ne peut pas mener d'opérations. Au besoin, il faudrait confier une opération à une autre direction, ce qui pourrait faire l'objet d'une nouvelle étude, si vous permettez.

Donc, pour résumer, j'en suis venu à la conclusion qu'il y avait un danger en vertu de l'article 2d). Il faut être particulièrement prudent et bien distinguer entre le désaccord et la subversion. Comme l'ont reconnu les rapports McDonald, Mackenzie et le Parlement, cette distinction est très subtile. Il ne serait pas facile pour eux d'entrer dans ce domaine, je crois même que nous leur avons compliqué la tâche, mais ce ne serait pas impossible.

Mr. Tremblay: If I understand you well, we should keep paragraph 2.(d). Is that correct, Mr. Osbaldeston? In SIRC reports, it is clearly spelled out that since two or three years, there has been no case of subversion in Canada, on a national level, and the SIRC itself recommends the abolition of paragraph 2.(d). You seem to disagree.

M. Osbaldeston: Je pense que je suis un peu étonné d'apprendre que le SCRS recommande l'abolition de l'alinéa 2d).

Le président: Monsieur Tremblay, l'interprète a dit SCRS. Vous vouliez dire CSARS.

M. Tremblay: Le CSARS.

M. Osbaldeston: Désolé.

Mr. Tremblay: The Review Committee.

M. Osbaldeston: Bien. Je me sentais un peu perdu.

Le problème, c'est qu'il s'agit de renseignements, ce qui se produit avant un événement, et non d'activités criminelles, après un événement. J'estime qu'il faut pouvoir agir avant que se produisent des actes de subversion. Nous ne voulons pas apprendre des choses trop tard. C'est ce que...

M. Tremblay: Est-ce compris dans la substitution de l'alinéa 2d)? Oui ou non?

M. Osbaldeston: Non. Je ne crois pas que quiconque ait prétendu que le contenu de l'alinéa 2d) soit sous-entendu dans les alinéas précédents. Je ne crois pas qu'on l'ait proposé. Autrement, il n'y aurait aucun avantage à supprimer l'alinéa 2d). En effet, si les alinéas a), b) et c) vous permettent de faire la même chose que l'alinéa d), rien ne sert de le supprimer.

Je crois qu'on a avancé comme argument que la possibilité de confondre désaccord et subversion était si grand qu'il fallait accepter le risque de subversion. C'est un peu simpliste, mais je crois que c'est ainsi qu'on a présenté l'argument.

[Text]

I take the other view, that the possibility of subversion is there. I also said, though, that when subversion is at its ultimate end you will find it up at (a) and (b). I did say that.

Mr. Tremblay: Yes.

Mr. Osbaldeston: I think that is late in the game to catch up with the—

M. Tremblay: C'est un sujet extrêmement complexe, et je n'ai malheureusement pas le temps de le fouiller davantage.

Je reviens à la compétence du personnel en place. Vous avez fait plusieurs recommandations à ce sujet, notamment d'aller davantage du côté civil plutôt que du côté policier. Croyez-vous que le gouvernement a donné suite à cette recommandation? Si oui, êtes-vous satisfait de l'évolution de l'organisme dans son ensemble jusqu'à maintenant?

Mr. Osbaldeston: Yes. I would like to begin in response to your question by saying that I really dislike the term "civilianization", as we stated in our report, and I frankly dislike some of the connotation that runs around describing prior activities as a police sort of thing. What we are talking about is skills here.

Mr. Tremblay: Yes.

Mr. Osbaldeston: The investigative of skills of the RCMP are renowned and should be cherished by one and all. There is simply no doubt in my mind at all that CSIS needs investigative skills. They are skills desperately needed by CSIS, and are not to be demeaned or set aside in pursuit of some other nostrum.

What is a fact is that CSIS require skills other than investigative skills. They require sociological skills, they require economic skills, they require political scientist skills, they require any number of skills. They were lacking.

Has CSIS moved to expand the number of skills available? I think the evidence—I have read it again in answer to my report—from Reid Morden is yes, they have. I understand one of the parameters that is advanced, and I am not sure I like it necessarily, is that now only 50% of the members of CSIS come from the police community.

Mr. Tremblay: Yes.

Mr. Osbaldeston: I think that is neither here nor there. I think what they are trying to say is that in addition to investigative skills there are a bunch of other people brought in for reasons other than that. I hope that is what we are trying to say.

M. Tremblay: Pour terminer, je vais aborder le sujet de la langue.

À un moment donné, il y avait eu 2,200 plaintes de la part des employés du SCRS relativement à la langue. Au moment où vous avez fait votre rapport, est-ce que vous aviez constaté une amélioration de la situation? Êtes-vous en mesure d'en témoigner?

Mr. Osbaldeston: Not noticeably at the time we had made our report. But work was underway, and again I have had occasion to look at the numbers. You are not going to change that unless you change the numbers, and the numbers have changed.

[Translation]

Je suis plutôt d'un autre avis et je crois qu'il y a une possibilité de subversion. Mais j'ai également affirmé que les cas extrêmes de subversion pouvaient relever des alinéas a) et b). C'est ce que j'ai dit.

M. Tremblay: Oui.

M. Osbaldeston: Je crois qu'il est un peu trop tard maintenant pour essayer de rattraper. . .

Mr. Tremblay: It is a very complex issue and unfortunately, I don't have time to dig deeper into it.

I wanted to come back to the qualifications of the staff. You have made many recommendations about it, and one of them is for the civilianization of CSIS. Do you feel that the government took this recommendation in consideration? If so, are you satisfied with the progress made by CSIS until now?

M. Osbaldeston: Oui. En répondant à votre question, j'aimerais d'abord dire que je n'aime pas tellement le terme anglais «civilianization», comme nous l'avons dit dans notre rapport. Je n'aime pas non plus du tout qu'on décrive les activités antérieures du service comme des activités policières. Nous voulons parler des compétences du personnel.

M. Tremblay: Oui.

M. Osbaldeston: Les compétences des agents de la GRC en matière d'enquête sont renommées et doivent être précieuses aux yeux de tous. Je suis franchement convaincu que le SCRS a besoin de compétences en matière d'enquête. Certaines compétences sont absolument nécessaires au SCRS et ne doivent pas être dépréciées ou mises de côté au profit d'autres objectifs.

Il demeure que le SCRS a besoin d'autres compétences, en plus des talents d'enquêteur. Il faut des compétences en matière de sociologie, d'économie, de sciences politiques, en plus d'autres domaines. C'est ce qui manquait.

Le SCRS a-t-il agi pour élargir son éventail de compétences? D'après les réponses à mon rapport, d'après Reid Morden, oui, c'est le cas. D'après l'un des paramètres utilisés, que je ne suis pas sûr de bien apprécier, il y a maintenant seulement 50 p. 100 des membres du SCRS qui proviennent du milieu policier.

M. Tremblay: Oui.

M. Osbaldeston: Je ne crois pas que le rapport soit évident. Ce qu'ils veulent dire, je crois, c'est qu'en plus des compétences en matière d'enquête, d'autres ressources ont été acquises pour d'autres raisons. J'espère que c'est bien ce qu'on nous dit.

Mr. Tremblay: Finally, I would now like to talk about language.

At some point, there had been 2,200 complaints from CSIS employees about language. When you prepared your report, did you see any improvement of this situation? Can you give us any evidence of that?

M. Osbaldeston: Au moment de notre rapport, il n'y avait pas eu d'amélioration sensible. Mais des efforts étaient faits et j'ai eu l'occasion de voir des chiffres. Rien ne changera si les chiffres ne changent pas. Or, les chiffres ont changé.

[Texte]

Mr. Tremblay: Yes.

Mr. Osbaldeston: Of course, you well know—

Mr. Tremblay: The fundamental of the problem is still there.

Mr. Osbaldeston: No. The fundamental I think is being changed, because there are more francophones participating. That is the fundamental for me. I forgot what they had, something like 18% francophones in that service. I think it is now something like 30%. But there is a significant—

M. Tremblay: On surveillera cela.

Mr. Osbaldeston: There is a significant increase. Having said that, at the time we were doing our report there had just been issued to CSIS a report on this very question which had been commissioned by SIRC, if my memory serves me correctly.

I have again no doubt at all that the situation is being corrected. I really have no doubt about that. My recall on that is that the number of—I just cannot recall, but I think I saw numbers, and you undoubtedly have seen it, numbers of francophones at the senior levels. It is changing. There is no question. I think it is changing, and there is no question that those things change slowly, or more slowly than we wish.

The Chairman: Mr. Brewin, I know you have to leave for another commitment. Did you have another question you would like to put?

Mr. Brewin: Actually I did, but I am prepared to sacrifice—

Mr. Rideout (Moncton): I am prepared to sacrifice the NDP party, and—

The Chairman: Then I will move to Mr. Brewin.

• 1635

Mr. Brewin: I would just pick up on the subversion and counter-subversion point. I could get drawn into an argument with you about what the argument is to get rid of it, but let me go to another theme that is related, and that is how we know that it is not just window-dressing. In other words, given the complaints and concerns of the Canadian public about the counter-subversion section, that it gives a licence to interfere with dissent—that has happened historically—now it gets wrapped up. . . How can we be sure that these same questions are not being dealt with within CSIS under the other branches? Even more of a concern, I think, because I presume the answer with CSIS is that SIRC will tell us, if we press it—

Mr. Osbaldeston: In part.

Mr. Brewin: In part. But the other area is that it is not just transferred to the RCMP or to some of the other intelligence-gathering agencies that are not covered by SIRC.

Mr. Osbaldeston: I cannot offer any assurance that people are not acting illegally anywhere in the country. They may well be. Maybe the RCMP is acting illegally and carrying on counter-surveillance when they should not be doing it. But I trust that they are not and I trust that Mr. Inkster, or the commissioner, will see that they are not, that he will have control.

[Traduction]

M. Tremblay: Oui.

M. Osbaldeston: Bien sûr, vous savez très bien. . .

M. Tremblay: Mais la raison fondamentale du problème existe toujours.

M. Osbaldeston: Non. La raison fondamentale est en voie de disparaître parce qu'il y a une participation de plus en plus grande des francophones. C'est ce qui est fondamental à mon avis. Je ne me souviens pas très bien, mais il y avait environ 18 p. 100 de francophones dans le service. Il y en a maintenant 30 p. 100. Il y a donc une importante. . .

Mr. Tremblay: We will keep a close watch on that.

M. Osbaldeston: Il y a eu une augmentation sensible. Cela dit, à l'époque de la préparation de notre rapport, un rapport venait de paraître au SCRS sur cette question, à la demande du CSARS, si je ne m'abuse.

Encore une fois, je suis convaincu qu'on est en train de corriger la situation. Je n'ai aucun doute là-dessus. Si je me souviens bien des chiffres, mais ils m'échappent, j'ai vu des chiffres, comme vous sans doute, sur le nombre de francophones aux niveaux supérieurs. Il y a du changement. Sans aucun doute. Les choses évoluent mais évidemment, ce genre de chose évolue lentement, plus lentement que nous ne le souhaitons.

Le président: Monsieur Brewin, je sais que vous devez nous quitter parce que vous avez un autre engagement. Aviez-vous une autre question à poser?

M. Brewin: Oui, j'en avais une, mais je suis prêt à sacrifier. . .

M. Rideout (Moncton): Je suis prêt à céder la parole aux Néo-démocrates, et. . .

Le président: La parole est donc à M. Brewin.

M. Brewin: Revenons à la question de la subversion et de la direction de l'anti-subversion. Nous pourrions discuter âprement des raisons qui ont mené à son élimination, mais parlons plutôt d'un sujet connexe. Qu'est-ce qui nous dit qu'on n'a pas simplement voulu sauver les apparences? Autrement dit, étant donné les plaintes et les préoccupations des Canadiens au sujet de la direction de l'anti-subversion, du fait qu'elle permet d'intervenir quand il y a désaccord, comme c'est arrivé dans l'histoire, on l'aurait tout simplement camouflée. . . Qu'est-ce qui nous dit que les mêmes questions ne sont pas maintenant traitées par d'autres directions du SCRS? Et ce qui est encore plus important, on peut prévoir que le SCRS nous répondra que le CSARS nous fournira le renseignement, si nous insistons. . .

M. Osbaldeston: En partie.

M. Brewin: En partie. Mais comment savoir si on n'a pas confié cette responsabilité à la GRC ou à un autre organisme de renseignements qui ne relève pas du CSARS.

M. Osbaldeston: Je ne peux pas garantir que tous agissent légalement partout au pays. Le contraire est possible. La GRC peut se livrer, illégalement, à des activités de contre-espionnage, alors qu'elle ne devrait pas. Mais je crois que ce n'est pas le cas, et je crois que M. Inkster, ou le commissaire, verra à ce que ça ne se produise pas et qu'il conservera le contrôle de cet organisme.

[Text]

Mr. Brewin: Except that with CSIS we have a way of exploring that and there are statutory responsibilities on various agencies to tell us when that has happened.

Mr. Osbaldeston: I take that point. I understand that there is a review committee in the RCMP that is capable of raising these issues.

In any event, let me come back to CSIS. One has these worries. I share these worries, and I guess I am left with the question—and you are left with your question more importantly—of how you protect against it. Having put an internal auditor in, having put an external auditor in, having put a minister of the Crown in, and having a Parliament that is interested and knowledgeable in the subject and will from time to time, I trust, return to it, then I will have to say, I guess, sufficient unto the day. We have more review than anyone in the world has—

Mr. Brewin: That is another statement that frankly is made over and over again, and I find it difficult to accept. We have seen other systems that seem to be much more thorough.

Mr. Osbaldeston: I used to travel and talk to my colleagues abroad because I had some involvement with the subject when I was Secretary of the Cabinet, and I know what their review and their oversight is, and I reached that conclusion. It may be wrong, but I speak from that knowledge.

Mr. Brewin: Can I intervene and ask you, though, to focus on the other intelligence-gathering agencies. Maybe I could ask a very specific question. Is there any good reason why there should not be a similar set of checks and balances for the other agencies that are involved in security intelligence? Why were they left out? Why should we not have a SIRC-like agency inspector general and the kind of political check with the Solicitor General that you have advocated?

Mr. Osbaldeston: I cannot think of any good reason why there should not be.

Mr. Brewin: Good. Another question is just, in view of your experience—and you are now freed from being understood to reveal secrets in the last year or so—your generalist view of the threat to Canadian security in current conditions. You have read well and observed. What do you see as the nature of the threats to Canadian security?

• 1640

Mr. Osbaldeston: I think it has clearly changed, and significantly. My assumption is from my reading but no access to the documentation. My assumption would be that it is diminished. I will live with history that it will never go away.

Mr. Rideout: I discussed those questions with Mr. Brewin, and he has been most helpful in asking my questions. Now he owes me three, Mr. Chairman.

Mr. Osbaldeston: I must say, Mr. Chairman, I recognized that by the quality of the questions.

Mr. Rideout: For the first time, I did too.

[Translation]

M. Brewin: Mais pour le SCRS, nous pouvons vérifier. Divers organismes doivent, en vertu de la loi, nous dire si cela se produit.

M. Osbaldeston: Je comprends. Mais je sais qu'il y a un comité de surveillance de la GRC qui peut poser les mêmes questions.

De toute façon, revenons au SCRS. On peut s'inquiéter. Je partage cette préoccupation et j'imagine qu'il faut se demander, que vous devez vous demander, comment nous protéger contre ce risque. Puisqu'il y a une vérification interne, une vérification externe, qu'un ministre est responsable de l'organisme et que le Parlement s'y intéresse, demeure au courant de ses activités et les réexaminera, je crois, de temps en temps, il faut bien s'en contenter. Cet organisme est plus surveillé que tout autre au monde. . .

M. Brewin: Voilà une autre déclaration qu'on entend très souvent et que j'accepte difficilement. D'autres organismes font l'objet d'une surveillance plus rigoureuse.

M. Osbaldeston: J'ai voyagé et je me suis entretenu avec mes collègues à l'étranger en raison de mon travail comme secrétaire du Cabinet. Connaissant la surveillance et l'examen dont ils font l'objet, j'en suis tout de même venu à cette conclusion. Je peux me tromper, mais je parle en connaissance de cause.

M. Brewin: Permettez-moi de vous demander de vous concentrer sur les autres organismes de renseignement de sécurité. Je vais poser une question très précise. Y a-t-il une bonne raison de ne pas établir des moyens de vérification semblables pour les autres organismes de renseignement de sécurité? Pourquoi les a-t-on oubliés? Pourquoi ne pas avoir un inspecteur général du CSARS ou une vérification par des parlementaires auprès du solliciteur général, comme vous le proposiez?

M. Osbaldeston: Je ne vois pas de bonne raison pour cette omission.

M. Brewin: Bien. J'ai une autre question. Vous ne risquez plus de révéler des secrets, puisqu'au moins une année a passé, d'après votre expérience, donnez-nous votre opinion sur les menaces à la sécurité du Canada, actuellement. Vous avez beaucoup lu et beaucoup observé. Quelle est la nature des menaces à la sécurité du pays?

M. Osbaldeston: La situation a bien changé. Ce que j'en sais me vient de mes lectures, mais je n'ai pas accès à la documentation du SCRS. J'ai l'impression que les menaces à la sécurité ont diminué, mais j'affirme qu'elles ne disparaîtront jamais totalement.

M. Rideout: J'avais parlé de ces questions avec M. Brewin et il m'a rendu service en posant les miennes. À présent, il m'en doit trois, monsieur le président.

M. Osbaldeston: Je dois dire, monsieur le président, que je m'en étais rendu compte par la qualité des questions posées.

M. Rideout: Pour la première fois, je m'en suis rendu compte, moi aussi.

[Texte]

Mr. Atkinson (St. Catharines): My colleagues certainly have covered most of the areas.

You have set out in your report certain financial aspects and capital aspects and a five-year plan, and we keep hearing about that when we have asked about budgetary matters. You said you had the expertise and so on to go into that area. What happens after the five-year period runs out?

It seems that you have done a great service to CSIS. You were intimately involved with it and so on, and you could be an advocate for the resources that they need. My friends have talked about not only having some ideas as to what goes on in the budget for checking purposes but also to act as an advocate, as you did. Now, after the five-year plan runs out, who is going to act as an advocate for them to make sure they do not fall into the situation they were in when you came in?

Mr. Osbaldeston: Let me make a couple of comments. First, relative to whether or not too much money had been badly expended upon CSIS prior to our report, I can answer with a resounding that was not the case. Not enough money had been spent on CSIS, and indeed that was recognized and some correction was made.

Second, while I am on that subject, I simply deplore the fact that I understand the building is on hold, Mr. Chairman. I think that is really a tragedy. I say that in all sincerity. There are a lot of tragedies when you are involved in budgetary restraint. But this is an organization that has very few people who are prepared to speak for it, or who care about it, and I just hope that the government will find it possible and Parliament will find it possible to conclude that piece of business with CSIS.

It is very difficult to have *esprit de corps* when you are living in the midst of what I would call a slum of the worst order. For those of you—and I am sure you have visited that building—it is deplorable and I could not feel more strongly about it.

Third, I believe that having established their base line, getting them up to speed, particularly in terms of some of the higher cost capital items such as the building, such as computers, such as the new technology, and having established in that five-year plan what is needed to refurbish it, they will then be running at an acceptable level, if I can describe it that way. Then I think it is fair game to say from that point on they should have to fight with everybody else, because there are all kinds of competing requirements out there from others in our society who are not heard from either. Therefore, I think it is appropriate that from that point on they are part of the normal budgetary process within the government.

Mr. Atkinson: We have already talked about that, and they are really not part of the... Should SIRC have some input into their budgetary process?

Mr. Osbaldeston: I would hope that when SIRC undertakes their reviews they are sensitive to failures that arise from lack of resource, be they capital or human, and indeed, I would hope, being sensitive to that, would report on the causes of some of these failures.

Mr. Atkinson: Do you think we should make any changes to the act to make it clear that SIRC has this responsibility as well?

[Traduction]

M. Atkinson (St. Catharines): Mes collègues ont abordé la plupart des sujets.

Dans votre rapport, il est question de finances, d'investissements, et d'un plan quinquennal; c'est ce dont nous entendons parler lorsque nous posons des questions d'ordre budgétaire. Vous dites que vous vous êtes orienté vers ce domaine, dont vous êtes spécialiste. Que se passe-t-il à l'échéance quinquennale?

Vous avez fait un excellent travail au SCRS. Vous en avez percé tous les secrets, et vous pouvez donc évaluer les ressources dont il a besoin. Mes amis ont parlé de la nécessité de savoir ce que contient le budget en matière de vérification, et également du rôle de représentation que vous avez joué. À l'échéance du plan quinquennal, qui va désormais assurer ce rôle, de façon à éviter que le Service ne retourne dans la situation où il était lorsque vous êtes intervenu?

M. Osbaldeston: Je peux vous dire ceci. Tout d'abord, sur la question des montants dépensés à mauvais escient par le SCRS avant notre rapport, je peux vous dire que ce ne fut pas le cas. Le budget du SCR était insuffisant, on s'en est rendu compte, et on a procédé à des rajustements.

Deuxièmement, puisqu'on est sur ce sujet, monsieur le président, je déplore que l'aménagement des locaux soit suspendu. C'est tout à fait dramatique. Je le dis en toute sincérité. Les restrictions budgétaires posent toutes sortes de problèmes, mais il s'agit là d'un organisme dont très peu de gens sont prêts à prendre la défense; tout le monde s'en fiche, et j'espère que le gouvernement et le Parlement vont réussir à s'entendre avec le SCRS à ce sujet.

Il est très difficile de favoriser un esprit de corps lorsqu'on occupe des locaux aussi délabrés. Ceux d'entre vous qui ont visité l'immeuble savent à quel point il est défectueux; je suis formel à cet égard.

Troisièmement, je pense qu'une fois la base bien établie, l'organisme a atteint son rythme de croisière, du moins en ce qui concerne les investissements les plus importants, comme les installations, les ordinateurs, les nouveaux moyens technologiques, et comme il s'est constitué un plan quinquennal pour se rééquiper, il devrait fonctionner de manière acceptable, si je puis m'exprimer ainsi. On peut donc considérer qu'à partir de maintenant, le SCRS va devoir faire comme les autres, car il subit la concurrence de certains autres organismes dont on n'entend pas parler non plus. Il faut donc qu'à partir de maintenant, le SCRS soit intégré au processus budgétaire normal du gouvernement.

M. Atkinson: Nous en avons déjà parlé, mais ils n'en font pas partie... Le CSARS devrait-il intervenir dans le processus budgétaire du SCRS?

M. Osbaldeston: J'espère que lorsqu'il examine la situation, le CSARS est sensible aux problèmes suscités par le manque de ressources financières ou humaines, et qu'il signale dans ses rapports l'origine des échecs.

M. Atkinson: Pensez-vous qu'il faudrait modifier la loi de façon à préciser que cela fait partie des responsabilités du CSARS?

[Text]

Mr. Osbaldeston: I would hope that would not be required. I would hope that SIRC can identify the source of the problem. If that happens to be resources or it happened to be capital, that they would so identify it.

Mr. Atkinson: If I recall the evidence correctly, SIRC does not seem to get into the budgetary area too much at all.

• 1645

Mr. Osbaldeston: I am sure they would not in a formal way, sir, but I repeat, when they are reviewing and something has gone wrong or something has not been done or there are backlogs, at that point they can comment that there are simply not enough resources. It is not that they are incompetent or inefficient; they simply do not have the resources. It is that way I meant to keep bringing forward problems that CSIS encounters because of a lack of funding, if that should occur.

Mr. Atkinson: Were you satisfied with the product CSIS was producing for the government and the consumers of that product?

Mr. Osbaldeston: At the time, no.

Mr. Atkinson: And now?

Mr. Osbaldeston: From some of the testimony I have read, I understand there has been a significant improvement in the clientele's view of the product, which is the critical judge. That is what I understand.

Mr. Atkinson: It is something we really have not gotten into in a great way as to the client's view of the product.

Mr. Osbaldeston: I noticed in one of these reports that the number of reports have been doubled. I think the number was doubled in the last three years, which says something about output. The question is quality, and the judge of quality has to be the user. There is no other standard.

Mr. Atkinson: One thing that has come in front of us is the Australian model of the Office of National Assessments. Do you think there is any need to go to that model, or are you satisfied with the committee system, that it is functioning in a positive way to get the information to the decision-makers or the policy-makers?

Mr. Osbaldeston: I think the Australians have a bit of a broader reach than the matters in which they interested themselves. Also, of course, the Australians are on an offensive system. My answer to you is no, the Australian system never commended itself to me more than the system we presently have.

Mr. Atkinson: Because of the differences with the Australians having an offensive capability?

Mr. Osbaldeston: Yes, that is part of it, and partly I think I share probably the views of many Members of Parliament. I do not think we should ask this organization to do more than what is absolutely essential that it do, and the Australians did more than what we do in our system.

Mr. Atkinson: From your response just then, would I take it that you do not agree with SIRC's recommendation with regard to removing the phrase "within Canada" from the section—

[Translation]

M. Osbaldeston: Je pense que cela n'est pas nécessaire. J'espère que le CSARS peut déterminer l'origine de ce genre de problèmes. S'il s'agit d'un problème de ressource ou d'investissement, le comité de surveillance devra l'indiquer.

M. Atkinson: Si je me souviens bien, le CSARS ne s'intéresse guère au domaine budgétaire.

M. Osbaldeston: Pas officiellement, mais encore une fois, si, au cours de son examen, il constate une difficulté, des lacunes ou un arriéré, il peut signaler que le problème est dû à une insuffisance de ressources. Ce n'est pas une question d'incompétence ou d'inefficacité de la part du SCRS, c'est simplement un manque de ressources. Je pense donc qu'il faut continuer de révéler les problèmes du SCRS qui sont dus à un manque de financement, si de tels problèmes se posent.

M. Atkinson: Avez-vous été satisfait du produit proposé par le SCRS au gouvernement et à ceux auxquels il était destiné?

M. Osbaldeston: À cette époque, non.

M. Atkinson: Et maintenant?

M. Osbaldeston: D'après certains témoignages que j'ai lus, l'opinion de la clientèle, qui est le meilleur juge, se serait nettement améliorée. C'est ce que j'ai cru remarquer.

M. Atkinson: Nous devons nous intéresser de près au point de vue de la clientèle sur le produit.

M. Osbaldeston: Dans l'un de ces documents, j'ai remarqué qu'il y a maintenant deux fois plus de rapports. Leur nombre a doublé au cours des trois dernières années, ce qui est significatif du rendement de l'organisme. Reste à déterminer la qualité de ces rapports, et je pense que c'est à l'utilisateur d'en juger. Il n'y a aucune autre norme.

M. Atkinson: On nous a souvent parlé du modèle australien, c'est-à-dire du *Office of National Assessments*. Pensez-vous qu'il faille s'inspirer de ce modèle, ou êtes-vous satisfait du système de comité, qui réussit à obtenir de l'information pour les décideurs politiques?

M. Osbaldeston: Je pense que les Australiens ont un rayon d'action supérieur aux questions auxquelles ils s'intéressent officiellement. En outre, les Australiens appliquent une formule offensive. Je vous réponds donc non, le système australien ne m'a jamais paru supérieur au système que nous avons actuellement.

M. Atkinson: Est-ce que parce que les Australiens ont une capacité d'intervention offensive?

M. Osbaldeston: C'est exactement pour cela, et aussi parce que je partage le point de vue de nombreux députés. Je ne pense pas qu'il faille demander à ce service d'en faire plus que ce qui est absolument essentiel, et les Australiens en font plus que nous.

M. Atkinson: Dois-je conclure de cette réponse que vous n'êtes pas d'accord avec le CSARS, qui recommande que l'on supprime de la loi les mots «à l'intérieur du Canada»...

[Texte]

Mr. Osbaldeston: I do not.

Mr. Atkinson: Thank you.

The Chairman: Mr. Osbaldeston, I want to just take you back to your evidence on the IG. I have just been rereading all of our evidence, and I must say, on a personal basis, and without any insult or inference as to the players—the occupants of the position of IG—I have some personal problems with whether we need an IG within the structure. Maybe it is just that I do not know enough about what the occupant does, but it seems to me that I heard you saying that we need the function of the IG. I am wondering if you would direct your mind to whether the IG should be moved over and become part of the SIRC. Would you just give me your thoughts on that area?

Mr. Osbaldeston: Mr. Chairman, if I could use the analogy of a corporation with an internal auditor and an external auditor, which I think I made reference to, that is the way I see the inspector general. The inspector general is the internal auditor. The Solicitor General and the politician must feel that he has an independent inquiry capability, that he is not in the hands of the CSIS bureaucracy, that he can bring somebody from outside who has not been a party to the decision-making within CSIS, who has no obligation to the director of CSIS, and who comes in, as we would expect an internal auditor to come to a board of directors, and says he has had a look independent of the president and these are his remarks. In other words, the Solicitor General should have an opportunity to correct what is going wrong before it becomes a matter for SIRC. He should have responsibility for correcting it, and he should therefore have the capability.

While I have great regard for public servants and their commitment and loyalty to ministers, given the nature of this organization—the secrecy of the organization—I think it is very important to give the minister an independent instrument to examine CSIS on his behalf, so he can manage his own responsibilities. At the point it gets to SIRC, the responsibility has transferred out. What we really are saying is something has gone wrong under the minister and SIRC is intervening to try to have it corrected. I would wish that would occur very seldom.

• 1650

The Chairman: And in your view the Deputy Solicitor General and the policy branch cannot do that job adequately.

Mr. Osbaldeston: They do, because the inspector general reports to the Deputy Solicitor General and therefore is part of that whole secretariat operation. That is the unit that is dedicated under the Deputy Solicitor General to perform that function for the Solicitor General.

The Chairman: I would like to have your advice with respect to the five-year review. I think we are coming to a consensus that there ought to be a five-year review again, or every 7 or 10 years, or whatever it might be. That is an important check and balance on the system. We found that even though we have had a full year to report it has taken us a number of months to get a handle on all the issues. I think just now we are beginning to see the whole puzzle in its complete form.

[Traduction]

M. Osbaldeston: Non, je ne suis pas d'accord.

M. Atkinson: Je vous remercie.

Le président: Monsieur Osbaldeston, je voudrais revenir à ce que vous avez dit à propos de l'inspecteur général. J'ai relu tous vos témoignages et je dois dire, à titre personnel, et sauf tout le respect dû aux titulaires de ce poste, que je me demande si un inspecteur général est indispensable au sein de cette structure. C'est peut-être que je ne connais pas suffisamment les activités de l'inspecteur général, mais il me semble vous avoir entendu dire que cette fonction était indispensable. Est-ce que vous considérez qu'il faudrait intégrer l'inspecteur général au CSARS? Pouvez-vous me dire ce que vous en pensez?

M. Osbaldeston: Monsieur le président, si vous me permettez de faire un parallèle avec le vérificateur interne et le vérificateur externe d'une société, c'est la façon dont je considère l'inspecteur général. Il joue le rôle du vérificateur interne. Le solliciteur général et les hommes politiques doivent considérer qu'il peut effectuer un examen indépendant, qu'il n'est pas sous la coupe des fonctionnaires du SCRS, qu'il peut faire intervenir quelqu'un de l'extérieur, qui n'a pas participé aux prises de décision concernant le Service, qui n'a aucune obligation envers son directeur et qui intervienne normalement comme le fait en toute indépendance un vérificateur interne auprès du conseil d'administration. Autrement dit, le solliciteur général doit avoir la possibilité de régler les problèmes avant qu'ils soient soumis au CSARS. Il devrait être chargé de les régler, et doit donc être habilité à le faire.

J'ai le plus grand respect pour les fonctionnaires et je suis convaincu de leur loyauté envers les ministres, mais compte tenu de la nature de cet organisme et de son caractère secret, il me semble très important que le ministre dispose d'un intermédiaire indépendant qui examine le SCRS en son nom, de façon qu'il puisse gérer ses propres responsabilités. Dès qu'on fait intervenir le CSARS, il y a un transfert de responsabilité. En fait, quelque chose n'allait plus avec le ministre et le SCRS intervient pour tenter de régler le problème. Je souhaite que cela ne se produise que très rarement.

Le président: Et d'après vous, le solliciteur général adjoint et la Direction de la politique ne peuvent pas s'en charger.

M. Osbaldeston: Si, parce que l'inspecteur général fait rapport au solliciteur général adjoint et fait donc partie de cette opération du secrétariat. C'est le service relevant du solliciteur général adjoint qui doit s'acquitter de cette fonction pour le solliciteur général.

Le président: Je voudrais avoir votre avis à propos de l'examen quinquennal. Je crois que nous sommes tous d'accord pour dire qu'il devrait y avoir à nouveau un examen dans cinq ans, ou tous les sept ou dix ans, quel que soit le chiffre. C'est un élément important de vérification du système. Nous avons remarqué que bien que nous ayons eu un an pour préparer notre rapport, il nous avait fallu plusieurs mois pour appréhender tous les problèmes. C'est seulement maintenant que nous commençons à avoir une idée de l'ensemble du casse-tête.

[Text]

We are thinking of making a recommendation that for the next review committee members themselves be pre-briefed or security-cleared, that the staff be identified before the official review, and that they be cleared, if necessary.

Would you share with us what you think that next committee should do right at the start in terms of what types of documents it should have access to at the start of its mandate?

Mr. Osbaldeston: I will talk generally, because I am sure the committee has received many documents, and at the end of your review you will know which ones have been valuable and which ones have not been, and which information, if you had to do it over, you would want first. I think therefore I defer a bit from that part.

Having said that, I think it would be appropriate, Mr. Chairman, that the committee, having examined that and having taken a little time before it disbands to discuss that question, incorporate in its report, if you could, a notice that when parliamentarians next meet in committee to discuss it you would expect from the actors the following documents and the following information so that on day one all that is available and you can start, in a sense, from where you now leave off. That it seems to me would allow you or your predecessors a sort of a step up on this process you have gone through.

As to your other suggestion, I will leave that to you and to the government. I get terribly, terribly nervous about people talking about clearing parliamentarians. It does not fit the way I think. But I understand precisely what it is you have said, and I understand that difficulty, and I wonder whether there are not ways to avoid that. But I will leave that to the parliamentarians to figure out how to get around it.

My guess is that some of the frustration, as you point out, Mr. Chairman, may be that of getting to what you really need. Now that you have got to what you really need, it seems a shame to lose that. I think you should give prior notice, about five years out, what you are going to want.

The Chairman: I think we are of the view that it is sort of a developing phenomenon in Canada. We hope the next committee will have, right from the start, a different attitude on the part of the bureaucracy and the ministers, as well as from committee members.

Our professional staff have one question. It is on page 22 of your report. You make reference to "weaknesses in the service's corporate culture". I wonder if you would elaborate on what you mean by this in terms of what the weaknesses are; and are they still present today?

Mr. Osbaldeston: There is a very real concern, given the special trust placed on people who work in this kind of establishment, that they have a very real sense of the obligation that has been placed upon them and that they

[Translation]

Nous envisageons de recommander que pour le prochain examen, les membres du Comité aient des séances d'information et fassent l'objet d'une évaluation de sécurité, que le personnel soit connu avant l'examen officiel, et fasse également l'objet d'une évaluation de sécurité, s'il y a lieu.

Pourriez-vous nous dire ce que devrait faire d'après vous le prochain comité au début, c'est-à-dire à quels documents il devrait avoir accès au commencement de son mandat?

M. Osbaldeston: Je vais parler en termes généraux, car je suis sûr que le Comité a reçu de nombreux documents, et à la fin de votre examen, vous saurez quels sont ceux qui ont été réellement utiles et quels renseignements vous voudriez avoir dès le début, si vous deviez recommencer. Je vais donc m'en tenir là, pour ce point.

Cela dit, je crois qu'il serait bon, monsieur le président, que le Comité, après avoir terminé son examen et avoir un peu discuté de cette question avant de se séparer, indique, si possible, dans son rapport que lorsque les parlementaires se réuniront à nouveau en comité pour discuter, il faudrait que les participants disposent des documents et des renseignements suivants, afin que dès le premier jour, vous ayez tout en main et que vous puissiez, dans un sens, commencer là où vous vous arrêtez maintenant. Cela vous permettrait, à vous ou à vos successeurs, de prendre un longueur d'avance par rapport à vous.

Quant à votre autre suggestion, je vous laisse ce soin ainsi qu'au gouvernement. Je suis tout de suite très nerveux lorsque l'on parle de cote de sécurité pour les parlementaires. Ça ne correspond pas à ma façon de penser. Mais je comprends très bien ce que vous avez dit, et je suis conscient du problème, et je me demande s'il n'y a pas d'autres façons de l'éviter. Mais je laisse le soin aux parlementaires de trouver une façon de régler cette question.

Je suppose que les frustrations dont vous avez parlé, monsieur le président, sont liées aux difficultés que vous avez eu à obtenir ce qu'il vous fallait réellement. Maintenant que vous avez ce que vous vouliez, il serait dommage de laisser perdre tout cela. Il faudrait que vous donniez un préavis, de cinq ans peut-être, en annonçant ce que vous allez demander.

Le président: Nous avons le sentiment que c'est un phénomène qui se développe au Canada. Nous espérons que la prochaine fois, dès le début, l'attitude des bureaucrates et des ministres, et aussi des membres du Comité, sera très différente à l'égard du prochain comité.

Les membres de notre personnel professionnel voulaient poser une question. Elle porte sur la page 22 de votre rapport où vous parlez des «faiblesses dans la culture organisationnelle du service». Pourriez-vous nous donner des précisions sur ces faiblesses et nous dire si elles existent toujours aujourd'hui?

M. Osbaldeston: C'est un problème très réel, étant donné la confiance particulière accordée aux personnes qui travaillent dans ce genre d'établissement, dans la mesure où elles doivent avoir le sens des obligations qui leur reviennent

[Texte]

discharge that obligation in full knowledge of the nature of the trust that has been bestowed upon them. That gave rise to the recommendation that every employee presently in CSIS be put on a training course. What is the nature of this new act? What are the implications? What about parliamentary oversight? What about the trust that has been placed within it?

• 1655

This gave rise to its second recommendation, which was to put all the executive officers on the general training program, and the reason we wanted to do that goes to the question of culture. This is not some island separate from government or out of control of government, or separate from the Public Service of Canada; it is part of the Public Service of Canada in its broadest context. We wanted them to see that they were not locked in some kind of dark box and that they could not have interchange in both a career sense and intelligence sense, knowledge sense, with the other services.

We wanted them to break out in a corporate cultural sense, to feel part of the large whole, to feel a responsibility to government and to Parliament in a way perhaps we thought was not as forceful as we would wish it to be relative to their everyday actions.

I think if you examine for a moment the commitment of the RCMP to their service, to their institution, to their objectives and to the rule of law, we wanted that same kind of sense of purpose, sense of commitment, corporate culture to pervade through CSIS. As we will see in the IBMs of the world, that does not come without a very grave effort on the part of the senior managers to indicate direction, mission, responsibility, to reward and to punish relative to the direction in which you are going.

That is what we wanted. That is why I and my colleagues on this report wanted them to have a home and not go to work in the RCMP building. We wanted them to have this sense of corporate culture, to feel that they were important to this country.

I know that is a lengthy statement, but I feel deeply about it. If we expect excellence in performance, we are going to have to bestow upon these people some sense of our regard for what they do.

The Chairman: Mr. Osbaldeston, I know I speak for all committee members in thanking you in general for your public service to the people of Canada and to this country, as well as for your appearance here today. We are honoured by your presence. We are honoured by the knowledge you have, as well as by the manner of presentation of your evidence, which lends an enormous credibility to your evidence today. On behalf of all members, I thank you.

Mr. Osbaldeston: Thank you very much. I wish you well in your task.

The Chairman: We stand adjourned.

[Traduction]

et les assumer en connaissant parfaitement la nature de la confiance qui leur est faite. C'est pour cette raison que l'on a recommandé que tous les employés actuels du SCRS suivent un cours de formation. Quelle est la nature de cette nouvelle loi? Quelles en sont les implications? Qu'en est-il des oublis parlementaires? Qu'en est-il de la confiance que l'on y a mise?

C'est ce qui a amené la deuxième recommandation, de faire participer tous les cadres supérieurs au programme général de formation, et ceci rejoint la question de la culture. Le Service n'est pas une île éloignée du gouvernement ou indépendant du contrôle du gouvernement, ou à part de la Fonction publique du Canada. Il fait partie de la Fonction publique du Canada dans son sens le plus large. Nous voulions que les membres se rendent compte qu'ils n'étaient pas enfermés dans une quelconque boîte sombre sans avoir d'échanges avec les autres services, sur le plan de leur carrière, des renseignements et des connaissances.

Nous voulions qu'ils ne soient pas isolés sur le plan de la culture organisationnelle, qu'ils aient l'impression de faire partie de l'ensemble, qu'ils se sentent responsables envers le gouvernement et le Parlement, d'une façon peut-être un peu plus ferme dans le contexte de leurs activités quotidiennes.

Il suffit de penser à l'esprit de corps qui règne à la GRC à l'égard du service, de l'institution, de ses objectifs et du respect de la loi; nous voudrions le même genre d'esprit au SCRS, le même engagement, le même dévouement, la même culture organisationnelle. Comme nous le verrons dans les IBM du monde, cela ne se fait pas sans un effort véritable de la part de la haute direction pour définir l'orientation, la mission, les responsabilités, pour récompenser et punir en fonction des objectifs adoptés.

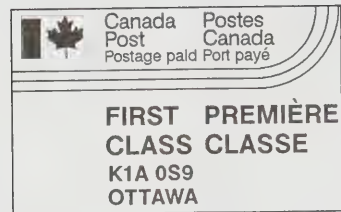
C'est ce que nous voulions. C'est pourquoi mes collègues et moi-même avons voulu qu'ils aient un endroit à eux au lieu d'être logés dans les bâtiments de la GRC. Nous voulions qu'ils aient ce sentiment d'appartenance, cette impression qu'ils ont une importance pour le pays.

Je sais que j'ai fait une longue déclaration, mais je tiens beaucoup à tout cela. Si nous tenons à l'excellence de la prestation, nous devons montrer à ces personnes l'importance que nous attachons à leurs fonctions.

Le président: Je sais que je parle au nom de tous les membres du Comité, monsieur Osbaldeston, en vous remerciant du service public que vous rendez à la population canadienne et à notre pays, et également d'avoir comparu ici aujourd'hui. Nous sommes honorés de votre présence. Nous vous sommes reconnaissants des connaissances dont vous nous avez fait part ainsi que de la façon dont vous avez présenté votre témoignage, qui lui donne beaucoup de force. Au nom de tous les membres du Comité, je vous remercie.

M. Osbaldeston: Merci beaucoup. Tous mes vœux de succès vous accompagnent.

Le président: La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESS

Honourable Gordon Osbaldeston, former Chairman of the
Independent Advisory Team on CSIS.

TÉMOIN

L'hon. Gordon Osbaldeston, ancien président du Groupe
consultatif indépendant sur le SCRS.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 29

Thursday, April 26, 1990

Chairman: Blaine Thacker

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 29

Le jeudi 26 avril 1990

Président: Blaine Thacker

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Committee on *Procès-verbaux et témoignages du Comité spécial d'*

The Review of the CSIS Act and the Security Offences Act

Examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité

RESPECTING:

Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989

CONCERNANT:

Ordre de renvoi du Comité en date du mardi, 27 juin 1989

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-fourth Parliament,
1989-90

Deuxième session de la trente-quatrième législature,
1989-1990

SPECIAL COMMITTEE ON THE REVIEW OF THE
CSIS ACT AND THE SECURITY OFFENCES ACT

Chairman: Blaine Thacker

Vice-Chairman: Maurice Tremblay

Members

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

COMITÉ SPÉCIAL D'EXAMEN DE LA LOI
CONSTITUANT LE SCRS ET DE LA LOI SUR
LES INFRACTIONS EN MATIÈRE DE SÉCURITÉ

Président: Blaine Thacker

Vice-président: Maurice Tremblay

Membres

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, APRIL 26, 1990
(46)

[Text]

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met at 11:13 o'clock a.m. this day, in Room 308 W.B., the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout, Jacques Tétreault, Blaine Thacker and Maurice Tremblay.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst. *From the Committee Research Staff:* Stuart Farson, Research Consultant; François Cadieux and Brian Gorlick, Research Associates.

Witnesses: Professor Reg Whitaker, Department of Political Science, York University. Professor Greg Kealey, Department of History, Memorial University.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (*See Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1*).

The witnesses made statements and answered questions.

At 12:40 o'clock p.m., the Vice-Chairman assumed the Chair.

At 1:10 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 26 AVRIL 1990
(46)

[Traduction]

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit aujourd'hui à 11 h 13, dans la salle 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout, Jacques Tétreault, Blaine Thacker et Maurice Tremblay.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal. Du personnel du Comité: Stuart Farson, conseiller de recherche; Brian Gorlick et François Cadieux, associés de recherche.

Témoins: M. Reg Whitaker, Département de science politique, Université York; M. Greg Kealey, Département d'histoire, Université Memorial.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

A 12 h 40, le vice-président assume la présidence.

À 13 h 10, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, April 26, 1990

• 1112

The Chairman: I will call our meeting to order. We are resuming consideration of our committee's order of reference dated Tuesday, June 27, 1989.

We are privileged to have before us this morning two witnesses: Professor Reg Whitaker, who is with the Department of Political Science at York University; and Professor Greg Kealey, who is, I believe, with the Department of History, Memorial University, Newfoundland.

Gentlemen, welcome. Please feel free to make your statements. We will go to a round of questions after that.

• 1115

Professor Reg Whitaker (Department of Political Science, York University): Thank you, Mr. Chairman. We have agreed between ourselves that I would make some remarks initially, and my colleague Professor Kealey will follow. My colleague will concentrate on particular questions having to do with access to information issues surrounding CSIS.

I welcome the opportunity to make some general comments. An advantage of coming at this late date in the committee's hearings is that I have had the opportunity to read the earlier testimony. While a brief I submitted some time ago has been circulated to the committee, I would like to comment on some particular aspects or points raised that had not quite been covered as well as they should be in earlier testimony.

I would like to suggest this committee meeting, at this particular time, in this subject-matter on security and intelligence, is meeting at a very historic turning point in the post-war world. I refer, of course, to the dramatic events in eastern Europe and the end of the Cold War.

I would like to comment on that a little bit, because although it has been alluded to on many occasions before this committee, I would like to bring to the attention of the members some other things that I think have not been covered.

I have noticed many witnesses—particularly those representing the government side and some non-governmental witnesses as well—have responded to these dramatic events by saying either that it really does not matter very much and we have to continue doing things the way we have, or in some cases that a Cold War mentality determined the way security and intelligence operated in the past, but this has changed and we can simply change our attitudes.

As someone who studies the whole world of security and intelligence more broadly, I would like to suggest it is not just a matter of mentality. I would like to point out that there are enormous vested interests placed in the Cold War, that the entire security and intelligence world in the western world has really been premised upon the Cold War over the last 40 years, and that this leads to vested interests that are not just a matter of mentality. I refer here, for example, to the capital

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 26 avril 1990

Le président: La séance est ouverte. Nous reprenons les travaux prévus à notre ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989.

Nous avons le privilège d'accueillir ce matin deux témoins: le professeur Reg Whitaker, de la Faculté des sciences politiques de l'Université York, ainsi que le professeur Greg Kealey, qui est, je crois, de la Faculté d'histoire de l'Université Memorial à Terre-Neuve.

Bienvenue, messieurs. Faites votre exposé, si vous le désirez. Nous attendrons pour vous poser nos questions.

M. Reg Whitaker (professeur, Faculté des sciences politiques, Université York): Merci, monsieur le président. Nous nous sommes entendus pour que je commence. Mon collègue, le professeur Kealey, examinera surtout les questions liées à l'accès à l'information et au SCRS.

Je suis heureux, quant à moi, d'avoir l'occasion de faire quelques observations d'ordre général. A ce stade-ci de l'étude du Comité, j'ai évidemment l'avantage d'avoir pu lire les témoignages antérieurs. Un mémoire que j'avais présenté il y a quelque temps a été distribué au Comité, mais j'aimerais surtout discuter de certains points qui n'ont pas été développés autant que je l'aurais souhaité au cours des délibérations antérieures.

J'aimerais d'abord souligner que l'étude du Comité, sur les activités de sécurité et de renseignement, à ce moment précis, survient à un moment historique dans la période d'après-guerre. Je veux évidemment parler des événements spectaculaires qui se passent actuellement en Europe de l'Est et de la fin de la guerre froide.

J'aimerais y revenir, parce que, même s'il en a été question déjà devant le Comité, il y a un certain nombre de points à cet égard qui ont été passés sous silence.

De nombreux témoins, ai-je remarqué—représentant le gouvernement, en particulier, mais d'autres, également—ont réagi à ces événements spectaculaires en disant: tout cela n'a pas tellement d'importance, nous devons faire comme si de rien n'était; ou encore, la mentalité issue de la guerre froide a déjà dicté la façon de mener les activités de sécurité et de renseignement par le passé, mais les choses ont changé depuis et nous n'avons qu'à suivre le mouvement.

En tant qu'observateur des activités de sécurité et de renseignement de façon générale, je puis dire que ce n'est pas seulement une question de mentalité. Je signale qu'il y a d'énormes intérêts engagés dans la guerre froide, que le dispositif entier de sécurité et de renseignement du monde occidental repose sur les préceptes de la guerre froide depuis 40 ans et que la combinaison de ces deux facteurs fait du problème plus qu'un problème de mentalité. Je fais allusion

[Texte]

investments. I refer, for example, to the CSE, the Canadian part of the world-wide network of electronic eavesdropping operations. If you add the satellite intelligence, the whole technical intelligence-gathering apparatus deployed under the leadership of the United States and involving all the other western allies, there is enormous technological capacity here, but it is a technological capacity that has been targeted almost entirely upon what some people still anachronistically call the Soviet Bloc. The Soviet Bloc no longer exists; there is the Soviet Union, but there is no bloc.

It is directed at that. It is a fixed investment. You do not just change that. If you put a satellite up to spy on the Soviet Union, you do not just change its orbit and direct it somewhere else.

I would also suggest the same thing is true of human intelligence—that there is a lot of investment in networks, sources, human assets. For example, if one looks at CSIS and the emphasis in its counter-intelligence operations over the last 40 years, a very considerable investment in what they would call the assets is really directed towards what we used to call the East Bloc, or the Soviet Bloc, as the essential source of espionage.

• 1120

Security and intelligence organizations are, above all, bureaucratic organizations. I always tell my students when I teach this not to get too romantic about this world. We are really talking about almost hyperbureaucratic agencies that are almost parodies of normal bureaucratic agencies because they have privileged control over secrecy and their operations and thus are protecting themselves from accountability, unlike other bureaucratic agencies.

Faced with these major changes and faced with the fixed investments they have in effect made over the years, their initial reaction is to protect those investments and to hold to the old patterns. This is probably true on the other side as well. Presumably the KGB continues to do many of the things the KGB has done, even though the policies that made it make sense have gone away.

It really requires directions for change from the outside to change it. I think this is a serious matter. I think if one looks, for example, at CSIS's role in relation to security screening in the Public Service or in relation to security screening in immigration, one sees criteria that for 40 years have been heavily coloured by the notions of the Cold War, with security risks being related to criteria flowing from it.

We hear talk about new threats to security. I certainly would not deny there are threats emanating from such areas as international terrorism, for example. We know of specific cases such as the Air India affair in Canada that have cost many Canadian lives. If we are talking about changing those targets, it is not an easy task. I think it really requires direction from the outside.

[Traduction]

aux dépenses en capital, par exemple. Je fais allusion au CST, l'apport canadien au réseau mondial d'écoute électronique. Avec les satellites et le dispositif complet de collecte de renseignements déployé sous l'égide des États-Unis et auquel participent tous les alliés occidentaux, c'est une énorme capacité technologique que nous avons ici, mais une capacité technologique visant presque exclusivement ce qu'on appelle encore par anachronisme le Bloc soviétique. Il se trouve que le Bloc soviétique n'existe plus; il n'y a que l'Union soviétique.

Ce sont des investissements fixes. On ne peut pas rapidement les utiliser pour autre chose. Lorsqu'on lance un satellite pour espionner l'Union soviétique, on ne peut changer son orbite et le diriger sur un autre pays.

La situation est la même pour ce qui est des ressources humaines—il y a beaucoup de réseaux, de sources et de personnes impliqués. Lorsqu'on examine le SCRS, par exemple, et la cible principale de ses activités de contre-espionnage au cours des 40 dernières années, on constate qu'une bonne part de ses ressources est consacrée à ce qu'on appelait auparavant le Bloc de l'Est ou l'Union soviétique; c'est ce qu'on considère comme la principale source d'espionnage.

Les organisations de sécurité et de renseignement sont avant tout des organisations bureaucratiques. Lorsque j'enseigne cette matière, je mets toujours mes étudiants en garde contre le danger de romancer cette activité. On peut même parler d'agences hyperbureaucratiques, de parodies, presque, des agences bureaucratiques normales, parce qu'elles ont droit à un usage privilégié du secret pour ce qui est de tout ce qui entoure leurs opérations et qu'elles peuvent ainsi éviter d'avoir à rendre des comptes, contrairement aux autres agences bureaucratiques.

Donc, face à ces bouleversements, compte tenu du fait que les investissements réalisés au cours des années sont fixes, la première réaction des intéressés est de protéger leurs acquis et de garder leurs vieilles habitudes. C'est probablement vrai de l'autre côté. Le KGB continue probablement d'agir comme il a toujours agi, même si les politiques qui en sont la raison d'être n'existent plus.

Les nouvelles orientations doivent être dictées de l'extérieur. C'est un problème grave. Si on examine, par exemple, le rôle du SCRS pour ce qui est de l'habilitation au secret dans la Fonction publique ou pour ce qui est des enquêtes de sécurité dans le domaine de l'immigration, on constate que les critères utilisés sont fortement influencés depuis 40 ans par l'idée de la guerre froide, que les risques à la sécurité sont établis en fonction de cette orientation.

Nous entendons également parler de nouvelles menaces à la sécurité. Je ne nie pas que des activités comme le terrorisme international constituent une menace. Nous avons vu des cas précis, comme l'affaire d'Air India, au Canada, qui s'est soldée par de nombreuses pertes de vies canadiennes. Cependant, si nous voulons changer les cibles, nous avons du pain sur la planche. Les nouvelles orientations doivent vraiment venir de l'extérieur.

[Text]

In this regard, another point I would make is that accountability here is particularly important. I would also stress—and I notice this has come up often in the committee hearings—financial accountability. When one sees in the estimates for the Solicitor General's department that CSIS is getting a 21% increase in its budget for 1990-91 over this year and is only a one-line entry, it really is very difficult for this committee or for the Canadian people to know whether this budget increase is justified on the basis of retargeting or on the basis of responding to these changes or whether they are simply doing the same old thing and spending more money on it. It is really a very important issue. I know this committee has brought it up in the past. More information about what money is being spent or where the money is being spent is very important for this committee to have.

I would also stress in passing another point that has come up a number of times. I would like to reinforce the arguments made by those who would say the problem with the CSIS Act is that it is tied to a particular institution—CSIS—and it is not looking at accountability with regard to the broader spectrum of various government agencies engaged in functions relating to security and intelligence. I am referring here, of course, to the CSE, to the RCMP, to defence intelligence and so on.

I would again like to stress that if one is really going to make any sense of this, one has to see the broad picture and try to bring all of these agencies under some form of accountability. Whether it is the same form of accountability that we currently have or a somewhat different one is another matter. It should certainly be under some accountability and a centralized kind of accountability so that the broader picture can be looked at.

Finally, I think I will just make this my last point because I realize that time is limited. In my brief, I had made the argument many people have made that in terms of the definitions of threats to security, definition 2.(d), which is essentially the subversion definition, although the word is not used, should be removed from the act. The fact that the government has already closed the Counter Subversion Branch of CSIS is an indication that the government, as an administrative matter, has come to the same conclusion. The act should reflect that practice, and in fact paragraph 2.(d) is very dangerous, given the kind of language in it. It is ultimately intended to lead to meaning that a world of interpretation can be placed by the security services, by the government, in what they assume people may ultimately intend to do. This is really very dangerous.

• 1125

The reason I raise this again is that I noticed in the testimony a number of people who came before you about governmental and non-governmental—and in some cases ex-governmental—people, argued that paragraph 2.(d) should be retained. I was struck by how strained the arguments were on behalf of this.

[Translation]

A cet égard, l'obligation de rendre compte est particulièrement importante. J'insiste sur l'obligation—j'ai constaté qu'il en a déjà été question au Comité—de rendre compte sur le plan financier. Lorsqu'on constate dans les prévisions budgétaires du ministère du Solliciteur général que le SCRS a droit à une augmentation de 21 p. 100 de son budget pour 1990-1991 par rapport à cette année, et que c'est seulement une inscription d'une ligne, on comprend à quel point il peut être difficile pour le Comité ou pour la population canadienne de juger si cette augmentation budgétaire est vraiment justifiée compte tenu de la nécessité de se donner de nouvelles orientations ou de réagir aux changements qui se produisent, ou encore de voir si les fonds toujours plus considérables ne servent pas tout simplement à mener les bonnes vieilles activités. C'est un point très important. Je sais que le Comité en a discuté dans le passé. Le Comité a besoin d'une meilleure information sur les fonds utilisés et sur leur affectation.

Je reviens ici sur un point qui a été mentionné à plusieurs reprises. Je souscris à l'argument déjà avancé selon lequel le problème avec la Loi sur le SCRS est qu'elle est spécifique—qu'elle concerne justement seulement le SCRS—qu'elle n'envisage pas la question de l'imputabilité dans le contexte plus large de toutes les autres agences gouvernementales qui oeuvrent dans le domaine de la sécurité et du renseignement. Je veux parler ici du CST, de la GRC, des services de renseignement de la Défense nationale, etc.

Pour arriver à des résultats vraiment concrets à ce niveau, il convient d'adopter une perspective globale et de soumettre toutes ces agences à une forme quelconque d'imputabilité. Ce peut être la forme actuelle ou une autre forme. Ce qui est essentiel, c'est qu'il y ait une imputabilité quelconque et qu'elle soit globale, de façon à vraiment tenir compte de l'ensemble de la situation.

J'arrive à mon dernier point, parce que je sais que mon temps est limité. Dans mon mémoire, j'avais avancé l'argument qu'ont repris beaucoup d'autres intervenants selon lequel on devrait supprimer les définitions de menaces à la sécurité à l'alinéa 2.d), définitions ayant essentiellement trait à la subversion, même si le terme comme tel n'est pas utilisé. Le fait que le gouvernement ait déjà fermé la Direction de l'antisubversion du SCRS indique, sur le plan administratif, qu'il en est venu à la même conclusion. La loi devrait suivre la même orientation, compte tenu du fait surtout que le l'alinéa 2.d) est très dangereux de par son libellé. Il est conçu pour permettre l'interprétation la plus large possible par les services de sécurité, par le gouvernement, car il présume des intentions que peuvent ultimement avoir les gens.

J'y reviens parce que j'ai remarqué qu'un certain nombre de témoins, du gouvernement et de l'extérieur—et quelques-uns anciennement du gouvernement—se sont prononcés en faveur du maintien de l'alinéa 2.d). J'ai été particulièrement frappé par la faiblesse de leurs arguments à cet égard.

[Texte]

In some cases you were given examples that seemed to be almost bizarre, so remote from the Canadian experience—P-2 masonic lodges in Italy. In other cases, it was simply made so hypothetical. I believe it was Mr. Seaborn who said that he had no examples of anything that really fitted this having happened in Canada, but he thought it was a good thing to have it around in case this ever did come up. It is a bureaucrat's dream but a free citizen's nightmare that a government has sections like that kept around in case anybody ever wanted to use them.

In another case I thought—as did some of the committee members—that one of the examples used was even a bit offensive. This was the reference Mr. Starnes made to the Parti Québécois as a potential subject for paragraph 2.(d). That a legitimate political party might be thought of in these terms seems to confirm the worst suspicions many of us had about this section.

I would reiterate that given how strained and hypothetical the arguments are in favour of this, I am even more confirmed in my view. I would certainly like to urge the committee to consider very seriously the removal of paragraph 2.(d) from the act. I will close on that. Thank you.

Professor Greg Kealey (Department of History, Memorial University): I too want to stress the question of accountability. But I want to place my emphasis not so much on the question of simply accountability in the present—which Reg has covered and which we obviously feel is very important—as to place it equally and more strongly on accountability as it also applies to the historical record. It is running continuously in our experience and in the experience of other researchers. We constantly run into the question of what various people have described as a culture of secrecy.

This culture of secrecy is what Senator Pitfield referred to as something that, more than anything else, tends to destroy the utilitarian basis of a democracy. It seems to me that it is especially severe in this area.

There is a governmental tendency to secrecy that the Access to Information Act has not yet been able to overcome. That is a significant problem. Even more so in this area there is a total attempt to suppress the historical record.

Of course, what this leads to is that instead of access to historical documentation we instead have to rely on rumour, on innuendo, on suspicion, on leaks. All this only leads to more suspicion and to paranoid views on all political sides of the kind of historical record of the secret service.

It seems to me that if there is to be any restriction on accountability in the present, then it is even more important that there be full accountability in the historical record. How else can we judge any of the claims made in the present for limitations on accountability?

I want to try to illustrate these points and these problems by alluding to work I have been doing and that Reg and I have been doing together. I will try to illustrate the complexity for researchers of trying to deal with the history of the development of the domestic state security system in Canada.

[Traduction]

Dans certains cas, les exemples avancés étaient presque bizarres, terriblement éloignés de la réalité canadienne—il a été question entre autres des loges maçonniques P-2 en Italie. Dans d'autres cas, il s'agissait purement d'hypothèses. M. Seaborn, si je me souviens bien, a avoué ne pas avoir d'exemples qui pouvaient être visés par cette disposition au Canada; selon lui, cependant, il convient de la maintenir au cas où des situations particulières se présenteraient. C'est le rêve d'un bureaucrate, mais le cauchemar d'un citoyen libre, que des dispositions comme celles-là existent qui permettent au gouvernement d'agir au gré de sa fantaisie.

Dans un cas particulier, j'ai trouvé—comme certains membres du Comité—que l'exemple utilisé était pour le moins choquant. C'est lorsque M. Starnes a affirmé que le Parti québécois pourrait donner lieu à une action en vertu de l'alinéa 2.d). Qu'un parti politique légitime puisse être mentionné dans ce contexte confirme les pires craintes qu'on puisse avoir au sujet de cette disposition.

Compte tenu du fait que les arguments avancés en faveur du maintien de cette disposition étaient tirés par les cheveux et pour le moins hypothétiques, je suis encore plus sûr de ma position. Aussi, j'invite fortement le Comité à envisager très sérieusement la suppression de l'alinéa 2.d) de la loi. Je termine d'ailleurs sur cette note. Merci.

M. Greg Kealey (professeur, Faculté d'histoire, Université Memorial): Je veux également insister sur la question de l'imputabilité. Cependant, je veux la situer dans un contexte quelque peu différent—Reg a parlé de l'imputabilité dans le temps présent; c'est très important, mais il y a plus—le contexte de l'imputabilité historique. C'est une question à laquelle nous sommes constamment confrontés en tant que chercheurs. Nous nous butons constamment à ce que d'aucuns ont décrit comme la culture du secret.

C'est à cette culture du secret que le sénateur Pitfield faisait allusion lorsqu'il disait que plus que n'importe quoi d'autre elle tendait à détruire la base utilitaire d'une démocratie. Elle sévit particulièrement dans le domaine des dossiers historiques.

La tendance au secret du gouvernement continue de se manifester, même avec la Loi sur l'accès à l'information. C'est un problème grave. Pour ce qui est des dossiers historiques, on tente même de les supprimer.

Ce qui fait qu'au lieu de pouvoir nous fier aux dossiers historiques, nous devons tendre l'oreille aux rumeurs, aux sous-entendus, aux soupçons et aux fuites. La réaction n'en est que plus paranoïaque à chaque fois qu'il est question des dossiers historiques du service secret.

S'il doit y avoir des restrictions quelconques à l'imputabilité dans le temps présent, il me semble qu'il n'en est que plus important qu'il y ait complète imputabilité dans les dossiers historiques. Autrement, comment pourrions-nous en arriver un jour à juger du bien-fondé des arguments avancés actuellement pour limiter l'imputabilité?

Je vous donne des exemples à partir du travail que j'effectue et que Reg et moi effectuons ensemble. Je vais vous montrer combien il est compliqué pour les chercheurs d'essayer d'étudier l'évolution du système de sécurité intérieure au Canada.

[Text]

First of all, I have been working on a project on the origins of domestic security in the period of the First World War and the subsequent decade of the 1920s. This is a period of history that is now 70 years and more past.

• 1130

I started with the Winnipeg General Strike, which along with the labour revolt of 1919 generated the founding of the Security Service in its then form. I discovered a very interesting history of the particular records of the RCMP, or the Royal Northwest Mounted Police as it was then known, concerning the Winnipeg General Strike, which is documented in an article I published, which I would be glad to supply to the committee, and in a CBC *Ideas* transcript of a show I did.

In the early 1960s, under Commissioner McClelland, a considerable amount of documentation on the last years of the Royal Northwest Mounted Police and on the early years of the RCMP were deposited in the Public Archives of Canada. They were available to researchers throughout the 1960s and into the early 1970s.

In 1971, the RCMP became concerned about the materials that had been deposited in the early 1960s, carried out a systematic review of the documents that had been in the Public Archives for ten years and proceeded to remove a considerable amount of documentation. To the shame of the Public Archives of Canada, this step was taken with their co-operation, which is something I think they would now publicly regret.

When the McDonald commission investigated wrongdoings by the RCMP it paid some attention to this archival question, but given the magnitude of the wrongdoings the commission was pursuing, it was understandably of minor interest. As a result of the McDonald commission, however, the documents were restored to the Public Archives of Canada, now the National Archives, in 1982.

But in the documents that were returned, there was no complete record of what had been taken out, which is equally disgraceful, so there is no way of knowing for certain what was returned and what was not. I have discovered through subsequent access requests that, indeed, not all the documentation removed in 1971 has been returned to the archives. CSIS has continued to hold some of it.

The material that was returned in 1982 was subject to restrictions. I have subsequently been able to obtain most of it through formal use of the access legislation, but parts of it are still not available. The only way I obtained access to the parts I wanted was through a complaint to the Information Commissioner, which led to a particularly and unusually effective investigation by the Information Commissioner's office, a threat by the commissioner to go to court—which, as

[Translation]

Je travaille par exemple à un projet sur les origines du dispositif de sécurité intérieure pour la période de la Première Guerre mondiale et de la décennie subséquente, c'est-à-dire les années 1920. C'est une période qui remonte à 70 ans ou plus en arrière.

J'ai commencé mes travaux avec la grève générale de Winnipeg qui, tout comme la révolte ouvrière de 1919, a mené à la fondation du Service de sécurité de l'époque. J'ai découvert un fait très intéressant dans les dossiers spéciaux de la GRC ou de la Royale gendarmerie à cheval du Nord-Ouest de l'époque, concernant la grève générale de Winnipeg. J'ai publié à ce sujet un article que je ferai volontiers parvenir au Comité tout comme la transcription de l'émission *Ideas* à laquelle j'ai participé sur les ondes de CBC.

Au début des années 60, à l'époque du commissaire McClelland, une documentation impressionnante sur les dernières années de la Royale gendarmerie à cheval du Nord-Ouest et des premières années de la GRC a été déposée aux Archives publiques du Canada. Cette documentation a été accessible aux chercheurs pendant les années 60 et au début des années 70.

En 1971, la GRC a commencé à s'inquiéter des documents déposés au début des années 60. Elle a donc entrepris une étude systématique de tous les documents qui étaient aux Archives publiques depuis 10 ans et a commencé à retirer une quantité considérable de documentation. À la grande honte des responsables des Archives publiques du Canada, cette démarche a été entreprise avec leur collaboration, ce qu'ils regrettent maintenant, j'imagine.

Lorsque la Commission McDonald a fait enquête sur les méfaits de la GRC, elle s'est intéressée à cette question des archives, mais étant donné l'ampleur des méfaits qu'elle étudiait, elle n'y a attaché qu'un intérêt moindre. Cependant, par suite des travaux de la Commission McDonald, les documents ont été remis en 1982 aux Archives publiques du Canada, maintenant les Archives nationales.

Mais avec les documents qui ont été retournés, aucune liste des documents sortis à l'époque n'a été fournie, ce qui est tout à fait scandaleux. Si bien qu'il n'y a donc aucun moyen de savoir de façon certaine quels documents la Gendarmerie a conservés par devers elle. À la suite de demandes ultérieures d'accès aux archives, je me suis aperçu qu'en fait, toute la documentation retirée en 1971 n'avait pas été retournée aux Archives. Le SCRS conserve toujours certains de ces documents.

Les documents retournés en 1982 faisaient l'objet de restrictions. J'ai par la suite été en mesure d'obtenir la plupart de ces documents en présentant une demande officielle en vertu de la Loi sur l'accès à l'information; cependant, des parties de ces documents ne sont toujours pas accessibles. Pour avoir accès aux parties des documents qui m'intéressaient, j'ai dû déposer une plainte auprès du Commissaire à l'information, ce qui a abouti à une enquête

[Texte]

you know, she does not do very often—and finally, last-minute consent from the then Minister of Culture, Marcel Masse, to allow the documentation to be released. All this took a number of years, for documents dated around 1919.

A second project in which Professor Whitaker and I are now involved concerns the writing of a history of the Canadian secret service, which means we must deal directly with CSIS for almost all the documentary material we would want in order to write this history.

In terms of the other project, I have been trying to access material over the past number of years and I would emphasize that the limitations of the access legislation, which are familiar to the chairman of the committee and probably to other members of the committee, are particularly severe when it comes to dealing with the Canadian Security Intelligence Service.

The narrowest of interpretations of the act are applied, almost continuous recourse to exemptions is made, and much of the documentation is available only at great expense—when it is released at all, after long periods of time, normally years—and one initial estimate on a request I made was \$10,000. These problems make it almost not worth going through the process.

However, one does get some material. I would like to describe quickly and in passing the kind of material that is still held by CSIS, to suggest how important the historical record is.

There is a large block of personal files, which has been no secret of late, but they go back to 1919; the file block was originated in 1919. Some of those files are on individuals such as J.S. Woodsworth; Silby Barrett, a later CCF Member of Parliament; Salem Bland, the United Church intellectual and an important leader, and figures of that ilk—a kind of mild social democratic left—in addition to the communist left.

• 1135

There also is a set of subject files, some 6,000 of which were opened in the decade of the 1920s. Those cover just about every aspect of labour organization and left-wing activity in Canada. These records reveal most of the intrusive tactics used by the RCMP, the security service of the day; the running of agents, running regular Mounties like the famous Sargeant Leopold as agents; records of infiltration; records of mail tampering, and other actions which I think fit the description of provocation.

As much of the literature on the RCMP would suggest, and as I have now seen some of the documentation, the Communist Party of Canada was thoroughly infiltrated from its founding. Leopold, whom we know about because of his

[Traduction]

très efficace et très inhabituelle de la part du Bureau du Commissaire à l'information, puis à une menace de poursuites devant les tribunaux—comme vous le savez, la Commissaire ne fait pas de telles menaces très souvent—. Enfin le ministre de la Culture, M. Marcel Masse, a consenti à la dernière minute à ce que les documents soient rendus publics. Il a fallu attendre un certain nombre d'années avant d'avoir accès à ces documents remontant aux alentours de 1919.

Le professeur Whitaker et moi-même participons à un deuxième projet qui consiste à rédiger l'histoire du service secret canadien. Nous devons donc traiter directement avec le SCRS pour la plupart des documents que nous désirons obtenir dans le cadre de ce projet.

Au sujet de l'autre projet, j'ai essayé au cours des dernières années d'obtenir l'accès à certains documents. Je tiens à souligner que les limites de la Loi sur l'accès à l'information, qui sont très bien connues du président de ce Comité et probablement d'autres membres également, sont particulièrement strictes lorsqu'il s'agit du Service canadien du renseignement de sécurité.

Les interprétations les plus strictes de la Loi sont données, les exemptions sont invoquées continuellement et il faut déboursier des frais élevés pour avoir accès à l'essentiel de la documentation, lorsque cela est possible, après une longue période de temps, habituellement des années. On m'a déjà demandé 10,000 \$ pour un document et ce n'était qu'une estimation de prix. À cause de ces problèmes, on se demande parfois si le jeu en vaut la chandelle.

Cependant, on peut obtenir l'accès à certains documents. Je tiens à vous décrire rapidement le genre de documents que détient toujours le SCRS afin de vous donner une idée de l'importance des dossiers historiques.

Il existe un groupe important de dossiers personnels qui ne renferment aucun secret récent et remontent à la période de 1919. Ce groupe de dossiers a été constitué vers 1919. Certains de ces dossiers portent sur des personnes comme J.S. Woodsworth; Silby Barrett, qui allait par la suite devenir député du CCF; Salem Bland, intellectuel de l'Eglise unie et un leader important de ce groupe, et des gens de cet acabit—de la gauche sociale-démocrate modérée pourrait-on dire—outre la gauche communiste.

Il y a également un ensemble de fiches dont 6000 ont été constituées dans les années 20. Elles portent sur tous les aspects de l'organisation des syndicats et sur les activités de la gauche au Canada. Ces dossiers nous apprennent la plupart des tactiques abusives utilisées par la GRC, le service de sécurité de l'époque; l'utilisation d'agents ou de Membres réguliers de la GRC comme le célèbre Sergent Leopold à titre d'agents; l'infiltration; l'ouverture du courrier et d'autres mesures qui, à mon avis, pourraient être qualifiées de provocation.

Comme de nombreux documents sur la GRC l'indiquent, et j'ai d'ailleurs pris connaissance de certains de ces documents, le Parti communiste du Canada a fait l'objet d'une infiltration complète dès sa fondation. Leopold, dont

[Text]

public testimony in 1931, was but one example. I have been slowly but surely getting records from each major city in Canada, and each city had RCMP implantation in the Communist Party from the start.

That means these historical records are of great significance and importance. As I have already suggested there are all kinds of problems with the access legislation, and it does not deal adequately with these records. But there are real problems with continuous CSIS emphasis on secrecy.

Why is it important for them to worry about what the RCMP Security Service was doing in the 1920s? I have never had a satisfactory answer to that, and when I posed that question to Ron Atkey as part of the CBC thing I was doing, Atkey said surely their tongues were in their cheeks when they made these claims. I can assure you their tongues are not in their cheeks.

Finally, after continuous lobbying and almost a decade of promises by the various Solicitor Generals of Canada of both of the last two governments, some CSIS material subsequent to the 1919-20 RCMP documents was deposited last January in the National Archives of Canada. This is something the academic community has been lobbying for, it is something that civil libertarians have been lobbying for, and something I have been looking forward to with great expectation.

Now, let me tell you the conditions of that deposit. There is a new record group, RG-146, for the records of CSIS and its predecessor agency, the RCMP Security Service. There is nothing but a two-paragraph description of these records, which is basically what anybody could have written 50 years ago.

Some members of the committee might be interested to know this includes material from the 1970s and includes Quebec material which is described as having to do with—I think the phrase is—domestic subversion and infiltration of the federal government. That is a one-sentence description, and that is basically all there is.

The finding aid for these records, the detailed thing, is totally exempt. The file lists: totally exempt. In other words, we now know the National Archives of Canada holds some CSIS records for the period 1919 to 1980—whatever, but we do not know anything about what is there.

In other words the great hope of getting the records into the archives has led, if anything, to a slightly worse situation for the user because now we know CSIS has some records, the archives has some records, and we do not know who has got what or where to go first. Needless to say people have complained to the Information Commissioner about this and I am sure her investigators will pursue it, but things have not improved.

[Translation]

nous connaissons l'existence à cause de son témoignage public en 1931, ne constituait qu'un exemple. Lentement mais sûrement, j'obtiens des dossiers de chaque grande ville du Canada et dans chaque ville, la GRC était implantée au sein du Parti communiste dès le départ.

Ainsi, ces dossiers historiques ont une très grande importance. Comme je l'ai déjà mentionné, la Loi sur l'accès à l'information pose toutes sortes de problèmes et ne traite pas suffisamment de ces dossiers. Cependant, il existe de véritables problèmes soulevés par l'importance continue que le SCRS accorde à la nature secrète des documents.

Pourquoi doivent-ils tant s'inquiéter de ce que le service de sécurité de la GRC faisait dans les années 20? On ne m'a jamais fourni de réponse satisfaisante à cette question. Lorsque j'ai posé la question à Ron Atkey dans le cadre d'une émission de CBC à laquelle j'ai participé, Atkey a répondu que les gens de la GRC devaient plaisanter lorsqu'ils ont invoqué la nature secrète de ces documents. Je peux vous assurer qu'ils ne blaguent pas à ce sujet.

Finalement, après des pressions continues et près d'une décennie de promesses des divers solliciteurs généraux du Canada des deux derniers gouvernements, certains documents du SCRS postérieurs aux documents de la GRC sur la période 1919-1920 ont été déposés en janvier dernier aux Archives nationales du Canada. Ces documents avaient fait l'objet de pressions de la part des milieux universitaires, des défenseurs des libertés civiles. J'attendais impatiemment l'accès à ces documents.

Maintenant, permettez-moi de vous faire part des conditions régissant le dépôt de ces documents. Une nouvelle catégorie de dossiers, RG-146, a été constituée pour les dossiers du SCRS et son prédécesseur, le Service de sécurité de la GRC. La description de ces dossiers se résume à un texte de deux paragraphes, qui aurait pu être fait par n'importe qui il y a 50 ans.

Certains députés du Comité seront peut-être intéressés d'apprendre que ces dossiers comportent des documents des années 70 et des documents sur le Québec qui portent sur—si je me rappelle bien l'expression—la subversion intérieure et l'infiltration du gouvernement fédéral. Il s'agit d'une description en une seule phrase sans plus.

Les outils de recherche, les listes détaillées pour ces documents n'existent pas. Il n'y a aucune liste des documents de cette catégorie. Comme on dit, nous savons que les Archives nationales du Canada conservent certains documents du SCRS pour la période comprise entre 1919 et vers 1980, mais nous ne connaissons rien de la teneur de ces documents.

En d'autres termes, l'espoir que ces documents soient déposés aux Archives nous a placés devant une situation pire pour les utilisateurs, car maintenant nous savons que le SCRS détient certains dossiers, tout comme les Archives, mais nous ne savons pas quel organisme détient quels dossiers et nous ne savons pas non plus par où débiter nos recherches. Inutile de dire que les gens se sont plaints au Commissaire à l'information au sujet de cet état de choses et je suis persuadé que ses enquêteurs étudieront la question, mais la situation ne s'est pas améliorée.

[Texte]

I guess in conclusion I would like to emphasize that the existence of the Security Intelligence Review Committee, the existence of the access legislation, the new National Archives of Canada Act, all these things have made things slightly better. It means people like us can at least start to raise questions about material, and get something. In no way do I want to undermine the progress made.

• 1140

But I do want to emphasize how fragile that progress has been. You may recall Senator Kelly used the access legislation as an example of how bureaucracy can subvert legislative intent and legislation. I thought it was a very telling statement.

You will also remember Blair Seaborn. He came to all of this not out of a security background; nevertheless, his comment on releasing anything was that it made his hair stand on end to release anything.

Just how fragile these processes are. . . I do not mean this as a partisan comment, and I want to avoid that, but the nature of the appointment of the new chairman of the Security Intelligence Review Committee raises a lot of questions for many of us about whether SIRC will work as well in the future. Obviously, time will tell.

Equally, the current government seems to be on the verge of not reappointing the information commissioner, seemingly on grounds that she has been too aggressive. Most of us have regarded her as not aggressive enough, I hasten to add. All of this suggests how fragile the basis of any access is.

Finally, what can this committee do? I realize I am talking about pieces of legislation not under your purview. One of the things you can do, and I hope will do, is emphasize openness, not secrecy, and emphasize especially that they have to be open to historical scrutiny. Surely if all the eastern bloc state security apparatuses are now, in effect, being opened up—some of them more forcibly than others—surely Canadians should have access to the historical records of their state security service.

Second, some of the 21% that has gone to the Canadian Security Intelligence Service for purposes we do not know—which gets it well up to near \$200 million—should be expended on their access section. I am constantly told by their access section and by its chief, Michel Richer, that he does not have enough staff, they do not have enough time, and the reason they have to take inordinate time delays is simply that they are understaffed. Let us give them some more staff. Let us spend some of the money on access.

[Traduction]

Pour conclure, je dois dire que l'existence du Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité, la Loi sur l'accès à l'information, la nouvelle Loi sur les Archives nationales du Canada ont contribué à améliorer légèrement la situation. Ainsi, des gens comme nous peuvent maintenant commencer à soulever certaines questions au sujet de ces documents et en obtenir certains. Je ne tiens en aucune façon à sous-estimer le progrès accompli.

Mais je tiens cependant à souligner que les progrès accomplis sont très précaires. Vous vous rappelez peut-être que le sénateur Kelly avait cité la loi sur l'accès à l'information à titre d'exemple de la façon dont les fonctionnaires peuvent modifier l'intention d'une mesure législative. Il s'agissait là d'une déclaration très éloquente.

Vous vous rappellerez également de Blair Seaborn. Il n'avait aucune expérience dans le domaine de la sécurité; néanmoins, il a déclaré au sujet de la divulgation de documents que cela lui faisait dresser les cheveux sur la tête.

Quelle est donc la fragilité de ces mécanismes. . . Il ne s'agit pas là d'un commentaire sectaire, mais la nomination du nouveau président du Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité soulève de nombreuses questions pour un bon nombre d'entre nous, et nous nous inquiétons au sujet du bon fonctionnement à venir du CSARS. De toute évidence, le temps nous apportera la réponse.

De même, le gouvernement actuel semble ne pas vouloir reconduire dans ses fonctions le commissaire à l'information, apparemment pas parce qu'elle a fait preuve d'un trop grand dynamisme. Mais je m'empresserai d'ajouter que la plupart d'entre nous pensent qu'elle n'a pas été assez dynamique. Et tout cela démontre la fragilité des fondements de l'accès à l'information.

En dernier lieu, que peut faire ce comité? Je sais très bien que je parle de mesures législatives qui ne relèvent pas de votre compétence. L'une des mesures que vous pourrez prendre, et j'espère que vous le ferez, c'est de mettre l'accent sur l'accessibilité, et non pas le caractère secret, de ces documents, et de souligner particulièrement que ces documents doivent être accessibles aux historiens. Si les organismes de sécurité de tous les pays du bloc de l'Est font l'objet d'une plus grande ouverture—certains par l'usage de la force—, les Canadiens devraient certes avoir accès aux dossiers historiques du service de sécurité de leur pays.

Deuxièmement, une partie des 21 p. 100 qui sont allés au Service canadien du renseignement de sécurité, on ne sait trop pour quelle raison—ce qui a porté son budget à presque 200 millions de dollars—devrait être affectée à la section de l'accès à l'information. Le chef de cette section, Michel Richer, ne cesse de me répéter qu'il ne dispose pas d'un personnel suffisant, qu'il ne dispose pas de suffisamment de temps et que les importants retards s'expliquent simplement par un manque de personnel. Donnons-leur du personnel supplémentaire et des fonds supplémentaires pour l'accès à l'information.

[Text]

In addition, currently anybody working in the access section of CSIS has to go through the same training as any other CSIS member. In other words, these are “investigators”. Surely what they need in there is people with archival and historical training, people who are sensitive to the kinds of records they have. If they are not willing to do it, then let us move it all to the national archives.

Third—and this may sound like a special plea, and I do not intend it as one, because I would like it to be made available to all researchers—the special nature of how CSIS deals with access is a given; i.e., their researcher cannot see any document until it has been fully processed and purchased. Every other governmental agency lets you look at stuff once it has been opened and you can decide what you want. CSIS will not do that. You have to buy it, so you are constantly buying a pig in a poke—blank pages largely, blacked out, at 20¢ a copy plus processing time. Surely Mr. Morden could find it in his heart, if he is serious about allowing historical scrutiny of this agency and its record, to bypass some of those charges and to put some priority on that.

Finally, there are two very specific things. One is section 18 of the CSIS Act. The Security Intelligence Review Committee did not mention it, and I do not think anybody who has come before you to date has mentioned it. In effect, it is the gag part of the act that basically tells anybody who has worked for CSIS they should not ever talk about it. It is a little bit more complicated than that, but that is what it amounts to.

This kind of secrecy provision leads exactly to the kind of history by innuendo, gossip, and scurrilous rumour that I am complaining about. In section 19 there are certain exceptions, and there is a ministerial criteria exception, but by and large those are internal to the Public Service.

• 1145

This is the kind of legislation that leads to the idiocy that took place in Britain with regard to Peter Wright. For instance, how could the Government of Canada prevent James Bennett, who now lives in Australia, from talking if he ever chose to? Are we going to go through a kind of injunction process by which the Government of Canada tries to block any publication in Canada of such things? I trust we would not. This section would leave us open to just that kind of problem.

Second, section 70 was a specific amendment to the access legislation as part of the CSIS legislation. It broadened the injury test of section 16 of the Access to Information Act. It broadened it so much that it means there is basically not a real injury test left in this regard.

[Translation]

En outre, présentement, toute personne qui travaille à la section de l'accès à l'information du SCRS doit suivre la même formation que n'importe quel autre employé du SCRS. Autrement dit, ce sont des «enquêteurs». Ils ont bien sûr besoin de personnes compétentes dans le domaine des archives et de l'histoire, des personnes qui connaissent bien les dossiers que cet organisme détient. Si cet organisme n'est pas prêt à prendre ces mesures, il faudrait alors déménager tous ces dossiers aux Archives nationales.

Troisièmement—et cela pourrait ressembler à une requête spéciale, mais je ne voudrais pas que ce soit le cas, car je voudrais que tous ces documents soient accessibles à tous les chercheurs—, la façon spéciale dont le SCRS traite l'accès à l'information est un fait connu. Par exemple, le chercheur ne peut prendre connaissance d'un document tant qu'il n'a pas été entièrement traité et acheté. Tout autre organisme gouvernemental vous permet de prendre connaissance de ses documents lorsqu'ils sont mis à la disposition du public, et on peut déterminer ce que l'on veut. Le SCRS ne procède pas ainsi. Il faut acheter les documents, ce qui revient à faire cet achat les yeux bandés. Des pages où de larges extraits ont été éliminés, à 20c. la photocopie, en plus du temps de traitement. Si M. Morden était sérieux au sujet de son intention de permettre aux historiens de consulter les dossiers de son organisme, il trouverait sûrement, dans sa grande bonté, le moyen d'éviter ces frais et d'accorder une certaine priorité à ce domaine.

Enfin, il y a deux points bien précis. Le premier porte sur l'article 18 de la Loi sur le SCRS. Le Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité ne l'a pas mentionné, pas plus que les autres témoins qui ont comparu devant vous jusqu'à ce jour. En effet, il s'agit de l'article de la loi qui essentiellement interdit à toute personne qui a travaillé pour le SCRS de parler de ses activités. C'est un peu plus compliqué que ça, mais il s'agit là de son élément essentiel.

Ce genre de disposition au sujet du secret professionnel est à l'origine des insinuations, des commérages, des rumeurs calomnieuses dont je me plains. L'article 19 prévoit certaines exceptions dont notamment les critères pour le ministre, mais, de façon générale, il s'agit de critères de nature interne pour la Fonction publique.

Ce genre de mesures législatives mène à la situation stupide que l'on trouve en Grande-Bretagne concernant Peter Wright. Par exemple, de quelle façon le gouvernement du Canada pourra-t-il empêcher James Bennett, qui habite maintenant en Australie, de parler de ses activités antérieures s'il décidait de le faire? Le gouvernement du Canada devra-t-il obtenir des injonctions pour empêcher la publication de tels propos au Canada? J'espère que non. Cet article de la loi peut nous placer justement face à un tel problème.

Deuxièmement, l'article 70 constituait une modification précise à la Loi sur l'accès à l'information suite à l'entrée en vigueur de la Loi sur le SCRS. Cette modification élargit le champ du critère subjectif de l'article 16 de la Loi sur l'accès à l'information. Cet élargissement de la définition est tellement important qu'essentiellement, il n'existe plus de véritable critère subjectif à cet égard.

[Texte]

I think you might look at that section from your experience with the access legislation, Mr. Chairman. One of the strengths of the Canadian access legislation is that it does put the onus on government to demonstrate that an injury will be committed by the release. But the wording of that subsection is so broad as to make that onus meaningless.

As I recall, it is a language of suspect: "(iii) activities suspected of constituting threats to the security of Canada. . ." So if any CSIS person suspects something, that is adequate injury. This seems to me to subvert the meaning of the access legislation. I apologize for going on so long. Thank you.

The Chairman: Professor Kealey, for the benefit of myself and of our newer members, I wonder if you could outline your understanding of access to information and the release dates and the number of years different documents should be kept, the 30-year rule and the Cabinet documents and so on.

Prof. Kealey: The act does not put an onus on time. Much of the other government legislation is that if a certain amount of time expires, material is then open. The access legislation is not based on that, with the exception of Cabinet documentation, for which there is a time limitation, and for personal information, where the person has to have been dead for 20 years.

Those are the only two time constraints in the legislation. This is good in the sense that it means very recent material should be available. It does not have to be 30 years, 40 years, 50 years, whatever. The problem with it, however, is that logic says material that is older is less injurious. The Canadian Security Intelligence Service, as far as I can see, has never acknowledged that logic. To them, material from 1919 is seemingly every bit as menacing as material from 1985. That is a very significant problem.

The other problem with CSIS, of course, is that in the personal information exemption, having to be dead for 20 years is a great catch-22 of the access legislation. If you have a list of names that have been exempted and you do not know who the people are, how are you supposed to prove that they have been dead for 20 years? It really is a catch-22. They avail themselves of that exemption almost as much as the section 15 and 16 exemptions, which have to do with protecting law enforcement secrets and protecting security secrets.

Prof. Whitaker: I would add just one thing that I think is rather important for this committee. The exclusion—it is actually not an exemption—from the Access to Information Act of Cabinet confidences with a 20-year limit is a rather more serious matter. As you know, access to Cabinet documents or Cabinet confidences has been denied to SIRC and even, as I understand it, to the Inspector General.

[Traduction]

Vous voudrez peut-être, monsieur le président, étudier cet article à la lumière de votre expérience de la Loi sur l'accès à l'information. L'un des points forts de la Loi sur l'accès à l'information du Canada, c'est qu'il incombe au gouvernement de démontrer que la divulgation des informations causera un préjudice. Mais ce paragraphe a une portée si vaste que cette obligation perd tout son sens.

Si je m'en souviens bien, ce texte se lit comme suit: «(iii) aux activités soupçonnées de constituer des menaces envers la sécurité du Canada. . .». Donc, si un employé du SCRS pressent quelque chose, il s'agit là d'un critère subjectif suffisant. Il me semble que cela va à l'encontre de la teneur de la Loi sur l'accès à l'information. Je m'excuse de la longueur de mon exposé. Je vous remercie.

Le président: Professeur Kealey, pouvez-vous, à mon intention et à l'intention des nouveaux membres de notre comité, décrire de quelle façon vous percevez l'accès à l'information, les dates où l'information est rendue publique et le nombre d'années pendant lesquelles divers documents devraient être gardés secrets, la règle de 30 ans et les documents du Cabinet, etc.

M. Kealey: La loi n'impose pas un certain délai. L'essentiel de l'autre loi, c'est que si une certaine période s'est écoulée, les documents deviendront accessibles. La Loi sur l'accès à l'information ne s'appuie pas sur de telles prémisses, à l'exception des documents du Cabinet pour lesquels une période a été établie, et de l'information personnelle où il faut attendre 20 ans après le décès de la personne.

Il s'agit là des deux seules contraintes de temps prévues dans la loi. Ces mesures sont très bonnes, car de cette façon, nous aurons accès à des documents très récents. Il ne faut pas nécessairement attendre 30, 40, ou même 50 ans. Le problème est le suivant: la logique voudrait que les documents plus anciens causent un préjudice moindre. À ce que je sache, le Service canadien du renseignement de sécurité n'a jamais accepté une telle logique. Pour eux, les documents de 1919 représentent tout autant une menace que les documents de 1985. Il s'agit là d'un problème très important.

L'autre problème avec le SCRS, c'est que dans l'exemption pour l'information personnelle, il faut attendre 20 ans après le décès de la personne. Il s'agit là d'un dilemme que présente la Loi sur l'accès à l'information. Si on a une liste de personnes qui ont été exemptées de ce critère, et que vous ne connaissez pas ces personnes, comment allez-vous établir la preuve que ces personnes sont décédées depuis 20 ans? Il s'agit d'un véritable dilemme. Le SCRS invoque cette exemption presque aussi fréquemment que les exemptions prévues aux articles 15 et 16 et qui portent sur la protection des secrets des forces policières et la protection des secrets touchant la sécurité.

M. Whitaker: Permettez-moi d'ajouter un point important pour votre comité. L'exclusion—il ne s'agit pas en fait d'une exemption—de la Loi sur l'accès à l'information pour une période de 20 ans des documents confidentiels du Cabinet représente un problème beaucoup plus sérieux. Comme vous le savez, l'accès aux documents du Cabinet ou aux confidences faites à des membres du Cabinet a été refusé au CSARS et même à l'inspecteur général.

[Text]

It does seem to be a very significant limitation on accountability when those two agencies, which are supposed to be accountable, are themselves denied access to information that could be very pertinent to understanding whether or not the service is acting according to the instructions of the government. It goes beyond simply being of interest to researchers like ourselves.

• 1150

The Chairman: I recall even after a release date if a civil servant stamps top secret or reasons of national security, it can go on forever without ever being made available. So I understand the nature of your problem.

Mr. Lee (Scarborough—Rouge River): It is reassuring to know there are other Canadians out there besides committee members who have challenges in getting information in relation to CSIS.

I would like to discuss our definition 2.(d). Professor Whitaker, you have made some remarks and references in your written submission. We all heard evidence from other witnesses on the subject. I am wondering what you would think of a proposition that would say that activity covertly directed to undermine the constitutional government in Canada was conceptually a threat of some sort even if it might be called a soft threat. Let us just say hypothetically it was happening and it was there. It is still something that the government and Canadians would like to know about, be aware of, whether it is lawful or unlawful.

Would it not be better to have paragraph 2.(d) in the act so that our government, our agency could study it, be aware of it, even if our agency did not have any power to go in and do intrusive surveillance, even if it just took that information from open sources, analysed it and reported it? Surely if *The Globe and Mail* is capable of doing an exercise like that, our government should also be able to do it in an open way and in a way where it is shown in the act and categorized and if our agency is going to work in that field, it will show up on the screen.

Prof. Whitaker: I am again struck by the hypothetical and abstract nature of these potential threats that might be covered by paragraph 2.(d).

I have great difficulty in understanding just what such threats might concretely be that would not be caught under other sections of the definitions. For example, if it were indeed related to a foreign government, it would be caught under foreign-influenced activity. If it had to do with espionage or sabotage or there were reasonable and probable grounds to believe that such was going to happen, it could be caught under this. If there were acts of serious violence that might be part of this, it could also be caught under other definitions.

It is a little hard for me to understand what the act quite properly excludes; that is, lawful advocacy, protest and dissent.

[Translation]

Il s'agit là d'une limitation importante à l'obligation de rendre compte lorsque ces deux organismes, qui doivent en principe rendre des comptes, se voient refuser l'accès à l'information qui leur permettrait de déterminer si la Fonction publique respecte les directives du gouvernement. Cela dépasse de beaucoup le simple intérêt que des chercheurs comme nous peuvent manifester pour de tels documents.

Le président: Je me rappelle que, même une fois passé la date de publication, si un fonctionnaire appose le tampon «ultra secret» ou invoque des raisons de sécurité nationale, cela peut durer indéfiniment et l'on ne pourra jamais avoir accès aux documents. Je comprends donc la nature de votre problème.

M. Lee (député de Scarborough—Rouge River): Il est rassurant de savoir que d'autres Canadiens, et pas seulement les membres des comités, ont des difficultés à obtenir des renseignements sur le SCRS.

Je voudrais discuter de notre définition à l'alinéa 2.d). Professeur Whitaker, vous avez fait des observations et certaines mentions dans votre mémoire. Nous avons tous entendu d'autres témoignages sur cette question. J'aimerais savoir ce que vous pensez d'une définition selon laquelle toute activité visant en secret à nuire au gouvernement constitutionnel du Canada représente en principe une menace, même si elle peut être qualifiée de légère. Supposons un instant que c'est le cas et que la menace existe. C'est une chose dont le gouvernement et les Canadiens aimeraient être au courant, que l'activité soit licite ou illicite.

Ne vaudrait-il pas mieux inclure l'alinéa 2.d) dans la loi pour permettre à notre gouvernement, à notre organisme d'examiner cette activité, même si notre organisme n'est pas habilité à intervenir et à faire de la surveillance indiscrète, même s'il se contentait d'obtenir ces renseignements auprès de sources officielles, de les analyser et de les déclarer? Il va sans dire que si le *Globe and Mail* est à même de faire ce genre de chose, notre gouvernement devrait pouvoir le faire aussi au grand jour et selon une procédure prévue dans la loi, et si notre organisme mène des activités dans ce domaine, cela sera indiqué à l'écran.

M. Whitaker: Je suis encore une fois frappé par le caractère hypothétique et abstrait des menaces éventuelles susceptible d'être visées par l'alinéa 2.d).

J'ai beaucoup de mal à comprendre comment ces menaces pourraient se concrétiser sans être visées par les autres définitions. Par exemple, s'il s'agit d'une activité en rapport avec un gouvernement étranger, elle serait visée sous la rubrique «activité influencée par l'étranger». S'il s'agit d'espionnage ou de sabotage, ou s'il y a des motifs suffisants et probables de croire que ce genre d'activité va se produire, elle pourrait être visée par cette rubrique. S'il s'agit d'actes très violents, ils pourront également être réglementés en vertu d'autres définitions.

J'ai du mal à comprendre ce qui est exclu de la loi, c'est-à-dire les activités licites de défense d'une cause, de protestation ou de manifestation d'un désaccord.

[Texte]

What would worry me about this suggestion is that if we are simply talking about CSIS gathering information from open sources, which they do...for example, I am on the editorial board of an academic journal to which CSIS has two subscriptions. We are quite happy to accept their money and send them our issues. I presume they are reading this with some particular interest that is not academic. There is no problem there.

Perhaps I misunderstand the drift of your question if the suggestion is that CSIS or the government ought to publicize information to Canadians that might cast doubt upon groups engaged in what is otherwise lawful advocacy, protest or dissent. In other words, to identify in some way people or organizations as being threats in order to have some kind of public reference in that way is very dangerous from the point of view of civil liberties.

• 1155

Mr. Lee: My hypothetical...did not include publishing the information. It involved collection, reading, analysis and making the government, who is the consumer of all of this analysis, aware of what is happening generally across the country.

Prof. Whitaker: I presume this happens. Where I would identify the threshold and where I think the definition section of the CSIS Act, as I understand it, refers to a threshold where intrusive surveillance is allowed, which means going beyond open sources... I am not particularly disturbed by gathering open-source information for the knowledge or interest of the government, but I would worry about it if it moves beyond that threshold.

Mr. Lee: I understand what you are saying, but there is absolutely no need for CSIS to use intrusive techniques if they do not have to. It is possible to construct a situation where CSIS can go about its job of analysing issues like this without using intrusive techniques.

I do not know whether or not we have evidence that CSIS does do analysis in the field of paragraph 2.(d) but does not have any operations ongoing or does not use any intrusive techniques. In other words, it reads *The Globe and Mail* or it reads whatever. It reads open sources. It tracks things that might be seen to be falling within paragraph 2.(d). In any event, we have had your comments. Unless you want to add something, I will move to another question.

Prof. Whitaker: In the case you are describing, Mr. Lee, it does not seem to me that they need paragraph 2.(d).

Mr. Lee: Other than that they would not have a mandate to do it.

Prof. Whitaker: To do it through use of intrusive surveillance.

Mr. Lee: If it is not a threat to the security of Canada, they have no mandate to do anything. If it is not in paragraphs 2.(a), (b), (c) or (d), they do not have the mandate. You might as well let the Mounties do it or let

[Traduction]

Cette proposition me préoccupe parce que s'il s'agit simplement des cas où le SCRS recueille des renseignements auprès de sources officielles, ce qu'il fait... Par exemple, je siège au comité de rédaction d'une revue universitaire à laquelle le SCRS a souscrit deux abonnements. Nous sommes tout à fait heureux d'accepter son argent et de lui faire parvenir notre revue. Je suppose que les intéressés la lisent avec un intérêt tout particulier, mais pas dans un but pédagogique. Cela ne me pose aucun problème.

Je comprends peut-être mal le sens de votre question si vous voulez dire que le SCRS ou le gouvernement devrait rendre publics des renseignements susceptibles de jeter le doute sur les groupes participant à des activités considérées comme des activités licites de défense d'une cause, de protestation ou de manifestation d'un désaccord. Autrement dit, désigner d'une certaine façon des gens ou des organismes considérés comme des menaces afin de garantir une divulgation publique est très dangereux du point de vue des libertés civiles.

M. Lee: Dans mon exemple hypothétique, je n'ai pas parlé de rendre publics les renseignements. J'ai parlé de la collecte, de la lecture, de l'analyse des renseignements et de la nécessité d'informer le gouvernement, soit le consommateur final, de tout ce qui se passe en général dans le pays.

M. Whitaker: Je suppose que cela se produit. Il faut toutefois établir un seuil, et si j'ai bien compris, l'article des définitions de la Loi sur le SCRS fait mention d'un seuil jusqu'auquel la surveillance indiscrète est autorisée, ce qui signifie aller au-delà des sources officielles... Je ne m'inquiète pas particulièrement que l'on puisse recueillir des renseignements ouvertement pour la gouverne ou dans l'intérêt du gouvernement, mais si l'on dépasse ce seuil, il y a lieu de s'inquiéter.

M. Lee: Je comprends ce que vous dites, mais le SCRS n'a absolument pas besoin d'avoir recours aux techniques indiscrètes s'il n'a aucune raison de le faire. Il est possible de créer une situation où le SCRS peut faire son travail et analyser ce genre de questions sans recourir à des techniques indiscrètes.

Je ne sais pas si nous possédons ou non des preuves que le SCRS effectue vraiment des analyses dans le domaine visé par l'alinéa 2.d) mais sans mener d'activités permanentes ou sans recourir à des techniques indiscrètes. Autrement dit, il lit le *Globe and Mail* ou n'importe quoi d'autre. Il consulte des sources officielles. Il retrace des activités susceptibles de tomber sous le coup de l'alinéa 2.d). De toute façon, vous avez dit ce que vous en pensez. Si vous n'avez rien à ajouter, je vais passer à une autre question.

M. Whitaker: Dans le cas dont vous parlez, monsieur Lee, je ne pense pas que l'on ait besoin d'invoquer l'alinéa 2.d).

M. Lee: C'est cette disposition qui lui confère son mandat.

M. Whitaker: Je parle du recours à la surveillance indiscrète.

M. Lee: S'il ne s'agit pas d'une menace envers la sécurité du Canada, il n'a aucun mandat. Si ce n'est pas prévu dans les alinéas 2.a), b), c) ou d), le SCRS n'est pas habilité à intervenir. Il ferait aussi bien de laisser l'affaire à la

[Text]

Defence do it or let External do it or let anybody else do it. At least if it is in paragraph 2.(d) they have the mandate and they can do it. We will know they are doing it and we will know they are not using intrusive techniques. I just throw that on the table for your consideration and your comment.

Prof. Kealey: I think the committee will weigh this point against the point we and other witnesses are making, which is that the existence of such language in the past has allowed things I would regard as very serious infractions against the civil liberties of Canadians who did not represent such threats but were deemed to because of the looseness of such language.

Mr. Lee: And the problem of the chilling effect that the existence of that phrase might have generally on society. I understand that.

Professor Whitaker, you have made some written submissions in connection with review or oversight. In dealing with the role of Parliament, you have felt that SIRC was a reasonable vehicle to proceed with and that SIRC was doing a reasonably good job. It seemed to be an acceptable concept. You did not offer any views on how Parliament might involve itself.

Right now as a parliamentarian, I cannot look at the spending of dollars. My constituents think I do. I am not surprised. They may think we watch the operations. Well, we do not. Surprise! We are basically impotent as parliamentarians. This might be a surprise. Did you have any thoughts on how we might—

Mr. Brewin (Victoria): Speak for yourself.

Mr. Lee: Could I ask for a clarification without going into detail, and move on? Could you comment on whether or not you might have seen any way parliamentarians should or could involve themselves more in review or oversight?

• 1200

Prof. Whitaker: Yes. I am grateful to you, in a sense, for opening that issue.

I submitted that brief last fall and perhaps I feel a little embarrassed as a political scientist at having possibly confused the institution of SIRC in general with the record of people who were running SIRC for the last five years and who I think did a very good job under Mr. Atkey.

SIRC is in many ways an example to other countries, as I have heard from people in the United States and from Britain, who have said that in some ways Canadians have hit upon a uniquely viable way of dealing with some of the problems of oversight and review.

Again, I do not want to get into any partisan approach and it was certainly not meant in a partisan sense, but I am also on public record as having raised some questions about the current Chair of SIRC. That does raise the issue that, with a change of personnel, that institution might not perform in the same way as in the past. But we do not know whether that will be the case. I certainly hope it will not be the case, but it is a possibility.

[Translation]

GRC, au ministère de la Défense ou à celui des Affaires extérieures. Par contre, si l'activité est visée par l'alinéa 2.d), le SCRS est autorisé à agir. Nous saurons qu'il le fera et qu'il n'utilisera pas de techniques indiscrètes. Je propose cette idée pour savoir ce que vous en pensez.

M. Kealey: Le comité évaluera cet argument par rapport à celui que d'autres témoins et nous avons avancé, c'est-à-dire que ce genre de libellé, par le passé, a permis certaines activités que je considère comme des infractions très graves à l'encontre des libertés civiles de Canadiens qui ne représentaient pas de telles menaces, mais qui ont été considérés comme tels parce que le texte de la loi était trop vague.

M. Lee: Sans oublier les craintes que la présence de cette phrase risque de susciter dans la société en général. Je comprends ce que vous voulez dire.

Professeur Whitaker, vous avez fait quelques propositions par écrit au sujet de la surveillance. En ce qui a trait au rôle du Parlement, vous estimez que le CSARS est un instrument utile et qu'il fait un assez bon travail. Vous semblez en accepter le principe. Vous n'avez fait aucune suggestion sur la façon dont le Parlement pourrait intervenir.

À l'heure actuelle, en tant que parlementaire, je n'ai aucun droit de regard sur les dépenses publiques. Mes électeurs pensent le contraire, ce qui ne me surprend pas. Ils croient peut-être que nous surveillons les opérations. Ce n'est pas le cas. Quelle surprise! Nous, parlementaires, sommes pratiquement impuissants. C'est peut-être surprenant pour certains. Avez-vous une idée sur la façon dont nous pourrions. . .

M. Brewin (député de Victoria): Parlez pour vous!

M. Lee: Puis-je demander une explication sans entrer dans les détails, et passer à autre chose? Pourriez-vous nous dire si vous avez une idée de la façon dont les parlementaires devraient ou pourraient participer davantage à la surveillance?

M. Whitaker: Oui. Je vous suis reconnaissant de soulever la question.

J'ai présenté ce mémoire à l'automne dernier et, en tant que spécialiste en sciences politiques, je suis un peu confus d'avoir jugé les résultats du CSARS en général d'après ceux des gens qui le dirigent depuis cinq ans et qui, à mon avis, ont fait un excellent travail sous la direction de M. Atkey.

Le CSARS sert à bien des égards d'exemple aux autres pays, comme certaines personnes l'ont dit aux États-Unis et en Grande-Bretagne, selon lesquels les Canadiens ont trouvé un moyen exceptionnellement pratique de résoudre certains problèmes de surveillance.

Là encore, je ne veux pas faire preuve de sectarisme et ces remarques ne se veulent absolument pas partisans, mais j'ai aussi soulevé publiquement certaines questions au sujet du président actuel du CSARS. Cela laisse entendre que, en raison d'un changement de personnel, cet organisme risque de ne pas obtenir de si bons résultats que par le passé. Mais nous ne savons pas si ce sera le cas. J'espère que non, mais c'est possible.

[Texte]

In terms of a parliamentary committee, although I certainly think the exercise of a five-year review is a very good one, I would suggest that something like it be instituted again, perhaps in another five years or within another timeframe, and that it not simply pass away after five years. It is a very good opportunity for Parliament to look at the organization.

As for an ongoing parliamentary committee, as recommended by the MacDonald commission, I am more hesitant, because the example of the Senate and House Intelligence Committees in the United States may be a bit misleading because it is, after all, a different form of government in that they have a separation of powers. Members do not have to vote according to party lines and they do not. In the case of an ongoing parliamentary committee, that I presume would be doing many of the same things SIRC is now doing, I would worry that issues would arise from time to time that are potentially embarrassing for the government.

Under those circumstances, I would rather fear that what I take to be the rather non-partisan atmosphere of this committee would tend to break down and that government members would naturally feel called upon to defend the government and opposition members would have a tendency to try to make some political capital out of situations. That would not be the best atmosphere in which to carry on an ongoing review.

If we are talking about a parliamentary committee that would not replace SIRC but would perhaps parallel it, then I think there are a good deal fewer objections.

I know about the difficulties you have experienced, to which members have alluded today, in gaining information from the government and I understand your experience has been that you have been privy to rather less information than SIRC has. So it is perhaps not the most encouraging indication of what might happen in the future if there were to be ongoing parliamentary accountability, rather than the present form.

The Chairman: On this point, because it is apropos, although I want to hear from Professor Kealey, would you be kind enough to advise us? We will probably end up recommending another five-year review, although I do not want to anticipate the decision of the committee. What types of information and documents should the committee have right from the start, in your judgment, in order to bring members up to speed as quickly as possible? It is only after some seven months that we see the picture in much more complete detail, and we wish we had this experience seven months ago.

Prof Kealey: That represents one of the problems with a five-year review, in that if another five-year review arises, it will have a different set of Members of Parliament who will come to the whole process, similarly not particularly well-informed, understandably, about the issues in this realm.

[Traduction]

En ce qui concerne un éventuel comité parlementaire, même si à mon avis l'examen quinquennal est un principe excellent, je propose de constituer à nouveau un comité semblable, peut-être dans cinq ans par exemple, et de ne pas le laisser disparaître au bout de cinq ans. C'est une excellente possibilité pour le Parlement d'examiner le service.

Quant à l'idée d'un comité parlementaire permanent, comme l'a recommandé la Commission McDonald, j'ai plus d'hésitation, car l'exemple des comités de renseignement du Sénat et de la Chambre, aux États-Unis, risque d'être quelque peu trompeur puisqu'il s'agit d'une forme différente de gouvernement, fondé sur une séparation des pouvoirs. Les députés n'ont pas besoin de voter selon la ligne du parti et ils ne le font pas. Si l'on crée un comité parlementaire permanent, qui, je suppose, aura en grande partie les mêmes activités que le CSARS à l'heure actuelle, je crains que ne surgissent à l'occasion des problèmes pouvant être gênants pour le gouvernement.

Dans ces conditions, je crains que le climat d'objectivité qui entoure les délibérations de votre comité ne disparaisse, que les députés du parti au pouvoir se sentent tenus de défendre le gouvernement et que les députés d'opposition cherchent à marquer des points sur le plan politique. Ce ne serait pas le meilleur climat dans lequel effectuer un examen permanent.

Si toutefois vous envisagez de créer un comité parlementaire parallèle, qui ne viserait pas à remplacer le CSARS, je pense que les objections sont alors bien moindres.

Je sais que vous avez eu des difficultés, et d'ailleurs certains députés en ont parlé aujourd'hui, à obtenir des renseignements du gouvernement et je sais que vous avez eu accès à moins d'information que le CSARS. Il y a donc lieu de craindre ce qui pourrait arriver à l'avenir si l'on envisageait un comité parlementaire permanent, plutôt que le système actuel.

Le président: Permettez-moi d'intervenir car ma question est pertinente, même si je tiens à connaître l'avis du professeur Kealey, mais auriez-vous l'obligeance de nous venir en aide? Nous allons sans doute finir par recommander un autre examen au bout de cinq ans, même si je ne veux pas anticiper la décision du comité. À quel genre de renseignements et de documents le comité devrait-il avoir accès au départ, selon vous, pour que les députés soient au courant de la situation le plus rapidement possible? Il nous a fallu sept mois pour comprendre la question dans ses détails, et nous regrettons de ne pas avoir eu cette expérience il y a sept mois.

M. Kealey: C'est l'un des problèmes que pose l'examen au bout de cinq ans, dans la mesure où un autre examen a lieu au bout de cinq ans, il sera effectué par d'autres députés, qui ne seront pas non plus très bien informés, ce qui se comprend, au sujet de toute cette question.

[Text]

• 1205

One of the things any parliamentary review committee must have access to, and Parliament—on an ongoing basis, not just in the review process—is something more than a one-line budget item. Historically and currently, it seems to me outrageous that any part of the Government of Canada is not responsible to Parliament in terms of spending functions.

In addition, to help the next review committee you might recommend the Security Intelligence Review Committee be encouraged to continue the kinds of conferences it has started to hold under Atkey's chairpersonship. They have started a process of much greater academic discussion and publication, and the development of a field of scholarship to do with these issues in Canadian society, Canadian polity, and Canadian history, and if those things are encouraged, broader general knowledge will be available to members who are put in the same position you are.

If you do recommend another five-year review, it is very important to make sure the next parliamentary committee is not faced with the kind of stonewalling you have been faced with, that has limited your ability to carry out the task the statute gave you.

Mr. Brewin: I am not quite sure yet about the idea of renewing the five-year review for the grounds Professor Kealey alluded to—that is, the stop-and-start nature of it. If we can get a good system of ongoing parliamentary review that provides for the continuation of SIRC, I think it should be the main agency of review and oversight, but where there is a supplementary or complementary parliamentary accountability of the whole exercise, we may not need to have something as rigid as a periodic five-year review. I do not think it is easy for the organization to absorb that, as well as the other problems you alluded to. However, we will work it through, I am sure, before we get through the next month or so.

Let me turn first to Professor Kealey and some of the privacy issues. Then I hope to find a few minutes for some of the points raised by Professor Whitaker.

I am tempted to recount my own experience trying to get access to non-confidential documents CSIS had in its library, including notes of a speech Reid Morden gave to students at Queen's. We could not get them. My office could not get them. For practical purposes, they refused to share them with us, and in the end they also beat us because they outlasted us. I just found myself getting interested in other things and could not retain the energy to cope with it. It is one of the problems I am sure researchers get.

I must say also that as Members of Parliament, we are all finding we have to learn a lot of things. One of the things I have not yet learned a lot about is the Privacy Act and the Access to Information Act and how that works. I am learning, but I have not learned a lot about it.

[Translation]

Un comité d'examen parlementaire et le Parlement doivent avoir accès notamment—et ce de façon permanente, et pas simplement au cours du processus d'examen—à plus de renseignements qu'un poste budgétaire d'une ligne. Depuis toujours et encore aujourd'hui, je trouve scandaleux qu'un secteur du gouvernement du Canada ne soit pas tenu de rendre compte de ses dépenses devant le Parlement.

En outre, pour aider le prochain comité d'examen, vous pourriez recommander que le Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité continue à tenir des conférences comme il a commencé à le faire sous la présidence de M. Atkey. Il a mis sur pied un système de discussion et de publication plus théorique et contribué à créer un domaine de spécialisation en rapport avec ces questions dans la société canadienne, l'administration politique et l'histoire canadienne et si l'on encourage ce genre de chose, les députés qui seront appelés à faire le même travail que vous aurez ainsi de plus vastes connaissances générales.

Si vous recommandez un autre examen au bout de cinq ans, il importe de vous assurer que le prochain comité parlementaire ne soit pas confronté aux mêmes obstacles que vous, lesquels vous ont empêché de mener à bien la tâche que vous confère la loi.

M. Brewin: Je ne sais pas s'il est opportun de renouveler l'examen au bout de cinq ans pour les motifs mentionnés par le professeur Kealey—c'est-à-dire pour assurer une certaine continuité. Si nous réussissons à obtenir un bon système d'examen parlementaire permanent qui prévoit le maintien du CSARS, cet organisme devrait à mon avis être le premier responsable de la surveillance; toutefois, s'il est nécessaire de rendre plus de compte au Parlement de toutes ces activités, il est peut-être inutile d'instaurer un système aussi strict que l'examen périodique au bout de cinq ans. Cela n'est pas facile pour l'organisme, sans oublier les autres problèmes dont vous avez parlé. Toutefois, nous réglerons le problème, j'en suis sûr, d'ici la fin du mois prochain environ.

Je voudrais m'adresser tout d'abord au professeur Kealey pour traiter de certaines questions relatives à la protection des renseignements personnels. J'espère ensuite trouver quelques instants pour revenir sur certains points soulevés par le professeur Whitaker.

Je suis tenté de raconter mon expérience personnelle lorsque j'ai essayé d'avoir accès à des documents non confidentiels se trouvant dans la bibliothèque du SCRS, et notamment les notes d'un discours prononcé par Reid Morden devant les étudiants à l'université Queen's. Nous n'avons pas pu les obtenir. Mon bureau non plus. Pour des raisons pratiques, le Service a refusé de nous les fournir et il a fini par nous avoir à l'usure. J'ai commencé à m'intéresser à d'autres questions et je n'avais plus l'énergie voulue pour continuer d'insister. C'est l'un des problèmes auxquels se heurtent les attachés de recherche, j'en suis certain.

J'ajoute que, en tant que député, nous constatons qu'il nous reste beaucoup à apprendre. Par exemple, je ne sais pas encore grand-chose du fonctionnement de la Loi sur la protection des renseignements personnels et de la Loi sur l'accès à l'information. J'apprends, mais il m'en reste beaucoup à apprendre.

[Texte]

Professor Kealey, I wonder if you could help me through this. In this area I have some real sensitivity and found myself sympathetic to the general direction of what you are urging, but I have some concerns about opening up access to files of personal information collected illegally on Canadians over history.

The mere existence of a file raises problems for the individuals who have been investigated—maybe in many cases investigated illegally and improperly, in infringement of their rights. It may be of historical importance to know what the RCMP had on file about J.S. Woodsworth, but equally, if that information was collected improperly, it is a problem.

• 1210

Certainly for less historic figures, on the counter value of trying to understand what happened, the historical value of understanding what the RCMP and its predecessors and successors have been doing, I understand that competing historical value. How do those competing values get resolved, in your view, and who should make the decision as to how that competing interest should be resolved?

Prof. Kealey: You have gone right to the heart of one of the significant tensions in various civil liberties positions on these kinds of questions, which is the tension between access to information and privacy concerns. The Canadian access to information and privacy legislation does of course try to balance that. This is what that dead-for-20-years section in the act is all about.

I think that is a reasonable balance. I do not know if you noticed, but part of the debates raging in East Germany have been exactly on this point. As the old regime went down and its security apparatus went down with it, there were debates among the people who invaded the headquarters of the security police about whether the files should be destroyed or whether they should be kept as an historical record of what had gone before.

In the United States the same questions have arisen when various court actions led to the order that the people have access to the city police force files where there were significantly large red squads, such as in New York and in Chicago, and the files were to be destroyed at the end of a certain time period.

What happened was that after some people viewed their files, there came a great concern that they actually not all be destroyed, that they were an important part of the historical record.

I think that on balance the historical record with the 20-year privacy restriction is crucially important. If we move towards more openness, then the chilling effect of once having had a file may in turn cease to be so chilling. It may become a source of pride, which is no doubt what many East Germans now feel and what I know many Americans feel. Indeed, having used the privacy legislation to get my own file, although not in the same situation, comparatively, I certainly do not see any problem in saying publicly that they had a file on me.

[Traduction]

Professeur Kealey, j'aimerais que vous me conseilliez à ce sujet. C'est une question qui me tient à cœur et je souscris à l'orientation générale des mesures que vous proposez, mais l'idée de donner libre accès à des fichiers de renseignements personnels compilés illégalement au sujet des Canadiens, au fil des années, me préoccupe quelque peu.

La simple existence d'un dossier pose des problèmes pour les personnes ayant fait l'objet d'une enquête—peut-être même, souvent, de façon illicite et sans raison, en violation de leurs droits. Il peut être important, du point de vue historique, de savoir ce que contiennent les dossiers de la GRC sur J.S. Woodsworth, mais c'est également un problème si cette information a été recueillie contrairement aux règles.

Mais pour des personnages qui ne font pas tellement partie de l'histoire, je conçois, par ailleurs, l'importance de comprendre ce que la GRC, ses prédécesseurs et successeurs, ont voulu faire. Comment, à votre avis, concilier ces valeurs divergentes? À qui reviendrait-il de décider la façon de les concilier?

M. Kealey: Vous avez mis le doigt sur l'une des sources de tension entre diverses positions sur les libertés civiles, à savoir tension entre le droit à l'accès à l'information et celui à la protection des renseignements personnels. La Loi sur la protection des renseignements personnels et la Loi sur l'accès à l'information visent, bien entendu, à concilier les deux; c'est là ce dont il s'agit avec ce délai de prescription de 20 ans, que contient la loi.

L'équilibre me paraît ainsi ménagé. Je ne sais pas si vous vous en êtes rendu compte, mais une partie des débats orageux en Allemagne de l'Est portaient précisément sur ce point. L'ancien régime s'est effondré, et avec lui tout l'appareil de sécurité, et ceux qui ont envahi le quartier général de la police se demandaient si les dossiers devaient être détruits ou s'ils devaient être gardés comme archives des événements qui s'étaient déroulés.

Les mêmes questions se sont posées aux États-Unis, où plusieurs tribunaux ont décidé que les gens devaient avoir accès aux dossiers de la police municipale dans des villes comme New York et Chicago, où il y a de grandes brigades anticommunistes, et que les dossiers devaient être détruits au bout d'un certain temps.

Et lorsque certains ont pris connaissance de leurs dossiers, on a demandé à ce qu'ils ne soient pas tous détruits parce qu'ils constituaient des archives historiques importantes.

Je pense que, dans l'ensemble, le délai de prescription de 20 ans a une importance cruciale. Si nous évoluons vers une plus grande ouverture, il pourrait ne plus paraître aussi désastreux d'avoir eu un dossier à son nom, cela pourrait même être une source de fierté, comme c'est le cas actuellement de nombreux Allemands de l'Est, et également de nombreux Américains. En effet, et bien que je ne me trouve pas dans la même situation, j'ai évoqué la Loi sur la protection des renseignements personnels pour prendre connaissance du dossier établi à mon nom et je ne vois aucun inconvénient à affirmer ce fait publiquement.

[Text]

Mr. Brewin: You may find either your file or, say, your parents' file. You may wish to find out whether the RCMP was spying and what they had and so forth. But what if I decided I wanted to find out either about you or your father's or mother's file or whatever? At some stage a judgment has to be made about the competing interests. Is there some interest there? Who should decide that? Is academic freedom a question or is it a question of some agency...?

Prof. Kealey: This question is actually resolved within the legislative framework. There are those privacy restrictions. Other than that, access applies, although not very successfully, as we know.

In terms of the CSIS records and every other governmental agency record, there is no destruction of records allowed without the agreement of the National Archives of Canada mandated under the archives act to set up retention schedules for all government records, including records of this kind.

The National Archives inventoried the CSIS records. Retention schedules are set up. Indeed, pertinent perhaps to the next committee, if not this one, might be a review of those retention schedules to see what is being kept and what is being destroyed.

I had access to those retention schedules through an access request to the National Archives, but they came to me in such a doctored form that they are of little utility. That may be all you would get, too, but you might try it. The tension has been addressed within the legislative framework that exists of the interaction of the archives act and the Access to Information and Privacy Acts.

• 1215

Mr. Brewin: We may get a chance to get back to you on these exempt banks. I would not mind trying to understand that and getting some questions, but we may have to do it in the second round. Is that your question?

Mr. Rideout (Moncton): No, it is American Express.

Mr. Brewin: It is very difficult. George is on a real roll. Do not leave home without an exempt bank.

To Professor Whitaker, with regard to a specific area, namely CSE, I noted in your original brief to us the information you had that the data collected by CSE are essentially shipped to the United States under an agreement for analysis and Canada gets back the analysis. This is how I understood what you had said to us.

First, is this correct? Second, how can we be sure that in the raw data either collected by CSE and kept here or, even worse, exported, the conversations of Canadians and residents of Canada are not being improperly picked up? We were told that the mandate of CSE is simply to deal with foreign government discussions. Sometimes it must be difficult to select half a conversation. I guess there is a concern in here, which you have heightened by your information for us, that a lot of this is exported to the United States government.

[Translation]

M. Brewin: Vous pouvez trouver soit votre dossier soit, par exemple celui de vos parents. Vous voulez peut-être savoir si la GRC vous espionnait et ce qu'elle a appris sur vous. Mais qu'en serait-il si je décidais de découvrir ce qu'elle sait sur vous, sur votre père ou votre mère? Il arrive un point où il faut départager des intérêts rivaux. Quels sont les intérêts en jeu ici? À qui devrait-il revenir de trancher? S'agit-il de la liberté de l'université ou y a-t-il quelque organisme...?

M. Kealey: Cette question est résolue, en fait, dans le cadre de la loi. Il y a des restrictions à la protection des renseignements personnels; à part cela, l'accès aux dossiers est autorisé mais n'est pas toujours garanti, comme nous le savons.

En ce qui concerne les archives du SCRS et autres archives d'organismes gouvernementaux, la destruction n'est autorisée qu'avec l'accord des Archives nationales du Canada en vertu de la loi pour fixer des délais de prescription pour tous les documents gouvernementaux, y compris les archives de cette catégorie.

Les Archives nationales ont fait l'inventaire des archives du SCRS. Des délais de prescription sont fixés. Le prochain comité, si ce n'est celui-ci, pourrait peut-être envisager un examen de ces délais de prescription pour savoir ce qui est conservé et ce qui est détruit.

Par une demande adressée aux Archives nationales, j'ai eu accès à ces délais de prescription mais ils m'ont été communiqués sous une forme si altérée qu'ils me sont de peu d'utilité. C'est peut-être tout ce que vous obtiendrez, vous aussi, mais vous pouvez toujours essayer. C'est par des lois telles que celle sur les archives, la Loi de l'accès à l'information et la Loi sur la protection des renseignements personnels que l'on s'efforce d'apaiser ces tiraillements.

M. Brewin: Nous aurons peut-être l'occasion de vous poser d'autres questions sur ces fichiers inconsultables, que j'aimerais comprendre un peu mieux. Je vous poserais peut-être certaines questions là-dessus, mais il faudra que je le fasse lors de la seconde série de questions. Est-là votre question?

M. Rideout (Moncton): Non, c'est l'*American Express*.

M. Brewin: C'est très difficile, George est bien lancé. Ne partez pas sans votre fichier inconsultable.

Je voudrais adresser au professeur Whitaker une question portant sur le CST. Dans votre mémoire, vous affirmez que les données recueillies par le CST sont, dans l'ensemble, envoyées aux États-Unis pour y être analysées, et le résultat de cette analyse est renvoyé au Canada. C'est, tout au moins, ce que j'ai compris.

Tout d'abord, est-ce bien exact? En second lieu, comment pouvons-nous être sûr que les données brutes recueillies par le CST, conservées ici ou, pis encore, exportées, ne contiennent pas des conversations de Canadiens et de résidents au Canada qui ont été recueillies contrairement aux règles? On nous a dit que le mandat du CST se limitait à des discussions avec des gouvernements étrangers. Il doit être difficile parfois de ne choisir qu'une partie de conversation. C'est là une question inquiétante, et le fait qu'une grande partie de ces données sont adressées au gouvernement des États-Unis n'a pas de quoi nous rassurer.

[Texte]

Prof. Whitaker: Perhaps I should clarify this a little bit to the extent that one can clarify anything about CSE from the outside. I must caution here that this is, if anything, the most secret area not only in this country but also in other countries. The broader international network is really centred at the National Security Agency in the United States and includes the General Communications Headquarters in Britain, the CSE in Canada and also some other countries such as Australia linked into this net. It is generally referred to under the original category of the 1947 UKUSA agreements.

Nobody can really speak in detail about these agreements because nobody has ever seen them, apart from those who presumably have business to see them. There is a fair amount of information that is now available about what appears to be in those agreements.

Regarding the reference to the export of data, I meant that Canada's place in this network, as I understand it, because of the particular geographical situation of Canada, is to link into worldwide electronic eavesdropping. Essentially it is and always was directed towards the Soviet Union and eastern Europe. We have various stations in Canada that are able, because of their geographical situation, to be particularly directed towards intercepting communications in particular parts of that targeted block.

Canada is very much a junior partner in this process. The data gathered are by and large exported, if you like, to the United States. The National Security Agency is collecting this information on a worldwide scale. The analysis of the information is largely done in the United States. It is part of intelligence exchange. We are in effect getting back finished intelligence product, if you like, from the United States from it.

One of the concerns here is and always has been—and it has been raised on a number of occasions, not only with regard to Canada but also with regard to other countries—the kind of complexion being put on this interpretation. One assumes, and it is nothing nefarious here, that it would be quite normal for the Americans, when interpreting intelligence data, to interpret it in light of their own national interest, and presumably they select what they send to Canada in terms of their national interest. It would be perfectly reasonable, and in fact it would be quite astonishing if they did not behave in that way, but in effect it really leaves Canada open to not really being able to interpret effectively.

• 1220

The second point here is as to the internal capabilities for interception of communications. There are two dimensions to this. One is that certainly the technical capability is there, as I understand it, to scoop anything out of the air. Certainly the blanket effectiveness with which they have been able to do so with regard to the Soviet Union and eastern Europe is quite impressive. The same capability presumably exists here.

Whether or not it is being used to circumvent... I suppose a kind of particularly dreadful scenario relates to all those elaborate controls over wiretap applications. They are all premised on a kind of outmoded technology, in the sense of

[Traduction]

M. Whitaker: Peut-être devrais-je vous donner quelques éclaircissements, dans la mesure où il est possible de dire quoi que ce soit de précis de l'extérieur sur le CST. Je dois vous signaler, en guise de mise en garde, que c'est là le domaine le plus secret non seulement dans notre pays, mais également dans d'autres. Le réseau international le plus vaste a son centre aux États-Unis, à la *National Security Agency* et comprend le Quartier général des communications en Grande-Bretagne, le CST au Canada et certains autres pays, tel que l'Australie, qui y sont également affiliés. Ce réseau est généralement mentionné dans la catégorie originale des ententes UKUSA de 1947.

Il est impossible de dire quoi que ce soit de précis sur ces ententes, parce que nul ne les a jamais vues à l'exception de ceux qui sont spécifiquement chargés de leur application, mais on dispose d'une certaine information sur ce qui semble être la teneur de ces ententes.

Quand je parlais d'exportation de données, j'entendais par là que le Canada, en raison de sa situation géographique, a pour rôle de se rattacher à un réseau mondial d'écoute électronique. Cette surveillance électronique portait, et porte toujours encore, sur l'Union soviétique et sur l'Europe de l'Est. Au Canada, nous avons plusieurs stations qui, en raison de leur situation géographique, sont bien placées pour intercepter les communications de certaines régions de la zone sous surveillance.

Le Canada est relativement novice en la matière. Les données recueillies sont, pour l'essentiel, exportées aux États-Unis ou la *National Security Agency* les recueille à l'échelle mondiale et procède à leur analyse, dans le cadre d'un échange de renseignements. Les États-Unis nous envoient en retour, en quelque sorte, un produit fini, des renseignements décantés.

La nature de cette interprétation a toujours soulevé des inquiétudes, et la question s'est posée à plusieurs reprises non seulement pour le Canada, mais également pour d'autres pays. On peut poser comme hypothèse, ce qui n'a rien de choquant en l'occurrence, que les Américains, en interprétant des renseignements secrets, le font en fonction de leur propre intérêt et choisissent également selon ce même intérêt les renseignements qu'ils adressent au Canada. Tout cela n'a rien d'extraordinaire et il serait, en fait, fort étonnant qu'ils n'agissent pas ainsi, mais en réalité le Canada se trouve ainsi handicapé dans sa faculté d'interprétation des données.

Le second argument porte sur les capacités internes d'interception des communications. Cette question comporte deux dimensions: nous avons certainement les moyens techniques de capter tout ce que transmettent les ondes, et l'efficacité avec laquelle cela s'est fait pour toute l'Union soviétique et l'Europe de l'Est est très impressionnante. Il est plus que probable que le Canada est capable d'en faire autant.

Que cela soit ou non utilisé pour tourner... L'un des pires cas porte sur tous ces contrôles des demandes de mise sur écoute, toutes basées sur une technologie périmée, à savoir l'installation de micros dans une pièce, la mise sur

[Text]

where you actually, physically, place a tap on a wire, or you put a bug in a room. All those stages they have to go through in the judicial warrants and all the rest of it could conceivably... I am not saying that it is because I have no information to say it is, but the capability for all that to be circumvented by an agency such as CSE exists, simply by intercepting communications without falling under those categories, because it does not have to introduce a tap onto a wire. As I say, I do not know. I certainly cannot say it has been done, but I think the capability is there.

The other dimension of this—a very serious one from the point of view of Canadian sovereignty—is that the Americans also have the capability. That was raised in Australia a number of years ago, at the time of the fall of the Gough Whitlam Labour government. Very serious charges were made that the communications among Australian government leaders had been intercepted and had been, in effect, leaked to people in the opposition who were able to use the information. Again, these are allegations. We do not know, but the capabilities are there.

I noticed very recently that in a book published in Quebec by a journalist, Mr. Liset, regarding American-Quebec relations, there was a reference to the NSA intercepting communications between leaders of the Quebec government at the period when the Parti Québécois was in office. Again, it does not surprise me, because the capabilities are there.

Mr. Brewin: I have one comment on your views about paragraph 2(d). With the perhaps unlikely threat that Mr. Nunziata might become the Solicitor General someday, I think the thought of having paragraph 2(d) left lying around in there ought to terrorize all of us.

M. Maurice Tremblay (député de Lotbinière): Merci beaucoup, monsieur le président. Messieurs, je vous remercie infiniment de votre présence. Je n'ai pas tellement de questions à poser. J'ai trouvé votre exposé extrêmement intéressant. J'aimerais échanger un peu en commençant par l'article 2(d).

Il y a cet article 2(d). Lorsqu'on lit le rapport du Comité de surveillance, du SIRC, pour le nommer comme il le faut, il recommande son abolition. Mais, pour l'autorité suprême, la décision d'enlever brutalement un pouvoir est toujours un peu difficile. On a l'impression qu'enlever 2(d) c'est comme s'amputer un bras ou une jambe. C'est un instrument important parmi les pouvoirs conférés au SCRS. Êtes-vous d'accord avec ceux qui pensent que même si on enlève 2(d), il reste suffisamment de pouvoirs généraux dans la loi, particulièrement avec 2(c)? S'il y avait des actes de subversion de commis au Canada, même sans 2(d), le SCRS a-t-il amplement de pouvoirs pour justifier ses interventions.

• 1225

Prof. Whitaker: Mr. Tremblay, my response would be that again, as with the question by Mr. Lee, my difficulty is in understanding just what a real threat—as described by paragraph 2(d) and not described by any of the other

[Translation]

écoute d'un téléphone. Toutes ces étapes par lesquelles il faut passer, dans les mandats judiciaires, risquent fort... Je ne dispose pas de renseignements là-dessus, mais toutes ces démarches risquent fort d'être tournées par un organisme comme le CST par la simple interception de communications pour laquelle on n'aurait à se soumettre à aucune de ces formalités, parce qu'il n'est pas nécessaire de mettre un téléphone sur écoute. Comme je le disais, je n'en suis pas certain, je ne puis affirmer que cela s'est fait mais cette possibilité existe certainement.

Autre aspect de la question, particulièrement grave pour la souveraineté du Canada, c'est que les Américains ont également cette possibilité. La question s'est posée il y a plusieurs années en Australie, lors de la chute du gouvernement travailliste de Gough Whitlam. De graves accusations ont été portées selon lesquelles les communications entre les principaux responsables du gouvernement australien auraient été interceptées et transmises en fait, à l'opposition qui a pu utiliser cette information. Là encore, ce sont de simples allégations, nous ne sommes sûrs de rien, sinon que ces possibilités existent.

J'ai constaté tout récemment que, dans un livre publié au Québec par un journaliste, M. Liset, sur les relations entre les États-Unis et le Québec, il était question d'une interception des communications entre les principaux responsables du gouvernement du Québec lorsque le Parti québécois était au pouvoir. Là encore, cela ne me surprend pas car je savais que c'est du domaine des possibilités.

M. Brewin: Je voudrais faire une remarque sur votre opinion sur l'alinéa 2d). Cet alinéa a de quoi nous inspirer une vraie terreur, à la pensée que M. Nunziata pourrait être un jour devenir solliciteur général.

Mr. Maurice Tremblay (Member for Lotbinière): Thank you very much, Mr. Chairman. I thank you all for having appeared before us. I found your presentation very interesting, but I don't have many questions to ask. I would like to start with paragraph 2(d).

When you read the report of the SIRC, the Security Intelligence Review Committee, as it is called, the abolition of paragraph 2(d) is recommended but it is always difficult to take away a power. Abolishing paragraph 2(d) is a little like having you arm your leg amputated. It's one of the important powers granted to the CSIS. Do you agree with those who think that even if paragraph 2(d) is abolished, there remain enough powers in the law, in particular with paragraph 2(c)? If acts of subversion are committed in Canada, would CSIS have enough powers, even without paragraph 2(d), to justify its interventions?

M. Whitaker: Monsieur Tremblay, je vous répondrais, comme je l'ai fait à M. Lee, que j'ai du mal à comprendre au juste ce qui constituerait une menace réelle—comme elle est définie à l'alinéa 2d), mais nulle part ailleurs—à part des

[Texte]

definitions—would actually constitute, apart from lawful advocacy, protest or dissent. It seems to me that the present government confirmed that view by its action a couple of years ago in ordering the closure of the Counter Subversion Branch of CSIS and the dispersal of the files. I understand a very small number of those were to be moved into the Counter Terrorism and Counter Espionage sections of that agency.

There is no longer a functional division of CSIS that deals with subversion. I think that was a response to a perception many of us from the outside had that most of the problems of that organization—or its predecessor, the RCMP Security Service—were related to their inability to distinguish between these rather serious kinds of threats—espionage, terrorism, and so on.

A lot has been lumped under the term “subversion”, which if we look at that definition, is so vague:

(d) activities directed toward undermining by covert, unlawful acts, or directed toward or intended ultimately to lead to the destruction or overthrow... of government. . .

It is really dealing in terms of people's ideas. That was the problem with the Counter Subversion Branch of the service. It was really directed against ideas and this is in fact improper.

If we are talking about what really ought to trigger their interest and what ought to trigger the kinds of intrusive surveillance and so on, the powers that CSIS has to do that, this is where things move beyond ideas into potential acts that may be much more serious problems.

M. Tremblay: Exactement! J'ai toujours pensé, et vous me le confirmez, que les textes de loi sont une chose, mais que l'interprétation en est une autre, extrêmement importante d'ailleurs. L'inclusion de l'article 2(d) pose un problème, pas tellement au niveau de son application comme de son interprétation. Les faits l'ont démontré et nous le démontront encore. C'est pourquoi on a un rapport du Comité de surveillance qui montre que plus rien ne s'est passé en rapport avec l'article 2(d) parce qu'on a eu de mauvaises expériences avec cet article.

Sans vouloir faire une étude juridique plus approfondie, car je n'ai malheureusement pas le temps de faire de la recherche, je demeure convaincu que si on abordait de façon sensée, si vous me permettez l'expression, les subversions possibles au Canada, on n'aurait pas besoin de l'article 2(d). D'autres articles, comme par exemple l'article 2(c) y répondent très bien. Il est toujours difficile d'enlever et d'arracher un pouvoir. On parle de l'article 2(d) et des objections émises contre le maintien de l'article 2(d) dans la loi. Et si tout à coup il y avait de la subversion au Canada! S'il y avait de méchants Québécois, encore! Voilà le mot lâché! Si on avait de méchants Canadiens, encore! Je me dis que si on en a, avec la loi actuelle, sans l'article 2(d), on peut faire un travail correct.

Vos commentaires sont extrêmement intéressants à ce sujet. Toujours dans les commentaires, si vous me le permettez, lorsqu'on parle du Comité de surveillance, vous prenez la précaution de dire que vous n'êtes pas des

[Traduction]

activités illicites de défense d'une cause, de protestation ou de manifestation d'un désaccord. Le gouvernement actuel a, il me semble, confirmé cette opinion il y a quelques années en ordonnant la dissolution de la Direction de l'anti-subversion du SCRS et la dispersion de ses dossiers. Je crois savoir qu'un tout petit nombre de ces derniers ont été envoyés à la Direction du contre-terrorisme et à celle du contre-espionnage de cet organisme.

Il n'existe plus de direction du SCRS qui s'occupe de subversion, en raison d'impressions qu'avaient un grand nombre d'entre nous de l'extérieur, à savoir que la plupart des problèmes de cet organisme—ou de son prédécesseur, le Service de sécurité de la GRC—étaient liés à son incapacité de faire la distinction entre ce genre de menace plutôt grave, d'espionnage, de terrorisme, etc.

Le terme «subversion» recouvrait trop de choses, d'autant plus que sa définition est très vague:

d) visant à saper le régime de gouvernement constitutionnel, dont le but immédiat ou ultime est sa destruction ou son renversement. . .

On entre là dans le domaine des idées, et c'est la cause principale du discrédit dans lequel est tombée la Direction de l'anti-subversion. Elle s'en prenait à des idées, ce qui n'est pas de mise.

Si l'on parle de ce qui devrait mettre cet organisme sur une piste et déclencher le système de surveillance électronique et autres, du pouvoir attribué à cet effet au SCRS, c'est là que l'on passe des idées à des actes qui risquent de poser des problèmes autrement graves.

Mr. Tremblay: Precisely! I have always thought, and you only confirm it for me, that, the laws are one thing and their interpretation is a different one, very important as a matter of fact. The inclusion of paragraph 2(d) raises a problem not so much at the level of application as at the level of interpretation. This has been and still is demonstrated by the facts. This is why we have a report by the CST showing that nothing happened in relation with paragraph Section 2(d) because there had been negative experiences in relation with that paragraph.

I don't want to probe further into that matter because unfortunately I do not have the time to do thorough legal research, but I am convinced that if one would bring common sense in the approach to the subversions likely to occur in Canada, paragraph 2(d) would not be needed. Other paragraphs such as 2(c) would be quite sufficient. Taking away a power is always something of a problem. There has been a lot of talk about paragraph 2(d) and the objections against keeping it in the act. What if there was suddenly subversion in Canada! Yes, let's face it, if there were again those bad Quebecois! Those bad Canadians! Well even if there are some, with the act as is without paragraph 2(d) it would still be possible to intervene adequately.

Your comments on that point are very interesting. When you speak of SIRC, you always warn us that you are not partisan and that you do not want to enter a political debate. Nevertheless, when you say that Mr. Atkey did a good job,

[Text]

partisans, que vous ne voulez pas lancer un débat politique. Mais, quand même, messieurs! Lorsque vous dites que M. Atkey a fait un bon travail, on est tous d'accord. Personne ici n'a entendu de commentaires différents dans les témoignages. Mon collègue John Brewin et moi nous sommes un peu engueulés en Chambre des communes sur l'interprétation de la nouvelle nomination de M. Bassett, quant à l'interprétation littérale de la loi. Je n'ai pas fait de recherche extraordinaire, mais il me semble que dans le cas de M. Bassett le premier ministre ait donné un avis de 48 heures. Il faut se rappeler qu'il y a cinq ans, l'avis du premier ministre du temps était de 24 heures. On constate aujourd'hui, cinq ans plus tard, que M. Atkey a fait un bon travail! Je pense qu'il est possible de faire confiance au premier ministre et penser qu'on pourra peut-être dire de M. Bassett, dans cinq ans, qu'il aura fait un bon travail, lui aussi. Mais il reste que la loi est assez claire. Je pense qu'il faut faire confiance au premier ministre.

• 1230

Ceci étant dit, je m'adresserai au professeur Kealey au sujet du domaine de l'information que je trouve aussi extrêmement intéressant. J'aimerais, un peu comme tout le monde, en apprendre un peu plus. J'aimerais avoir un exemple pour mieux comprendre. Vous avez parlé du nouveau groupe RG-146 durant deux paragraphes. On nous informe qu'il y en a encore, chez-moi au Québec! Les déchets québécois font l'objet de deux paragraphes et le reste est totalement absent. En conversant avec M. Brewin tantôt, vous avez mentionné que nous avions déjà en place un système acceptable pour ne pas ouvrir l'accès à n'importe qui ou n'importe quoi. Par contre, vous suggérez d'en ajouter au niveau des archivistes, des professionnels, mais non pas nécessairement des policiers, si on se comprend bien. Dois-je comprendre aussi que s'il manque de l'information ce serait à cause des Archives nationales ou du SCRS qui, de sa propre autorité, cache l'information?

Prof. Kealey: The National Archives of Canada Act, a relatively recent piece of legislation, replaced a Public Archives Act that went back to 1912. It gave to the National Archives and to the national archivists considerably more power than the archives had previously held.

Until the new act the archives was to a large degree dependent on a co-operative relation with each of the federal departments. In the case of the RCMP Security Service, it left them subject to the whims of the service. In the early 1960s they got some stuff, but they never got anything more. In the early 1970s the stuff went out, and in the early 1980s it comes back in.

In the period that followed the McDonald commission, and with the new National Archives Act, they suddenly had the power to do some things that they really did not have the power to do before; however, it is my understanding and my view that the national archivist, Jean-Pierre Wallot, wants to continue to operate in a co-operative fashion with governmental departments—understandably. Everybody likes to be co-operative.

Mr. Tremblay: I might add that again it is a matter of interpretation.

[Translation]

we all agree on that point. No adverse opinion was ever heard about him. My colleague John Brewin and myself had a row in the House of Commons on the appointment of Mr. Basset, on the formal interpretation of the act. I have not done any special research on that topic but it seems to me that in the case of Mr. Basset the Prime Minister gave a 48 hour notice. You must remember that 5 years ago, the Prime Minister would be giving a 24 hour notice. Five years later, we all agree that Mr. Atkey did a good job. I believe that we can trust the Prime Minister and hope that in 5 years we may also say of Mr. Bassett, that he did a good job. But the act is sufficiently clear and I think that you can trust the Prime Minister.

Having said that, I would like to question Professor Kealey about what he said on information that I found extremely interesting. As everybody else, I would appreciate to know a bit more and to be given an example which would help me understand. In two paragraphs you mention the new RG-146 Group. We are also told that there are still some back home in Quebec! There are two paragraphs of Quebec material and nothing else. While talking to Mr. Brewin earlier, you mentioned that we already had an acceptable system to prevent just anybody from accessing all information. You suggest adding some archivists, more professionals, but not necessarily more officers. Am I to understand that National Archives are to be blamed for any missing information or even CSIS itself which would voluntarily be withholding information?

M. Kealey: La Loi sur les Archives nationales du Canada, qui est assez récente, a remplacé la Loi sur les Archives publiques qui avait été adoptée en 1912. Elle confie aux Archives nationales et à l'archiviste national beaucoup plus de pouvoir que par le passé.

Avant l'adoption de la nouvelle loi, les archives devaient s'accomoder du bon vouloir de chacun des ministères. Dans le cas du service de sécurité de la GRC, elle devait faire ses quatre volontés. Au début des années 60, les Archives ont reçu certains documents, mais rien de plus. Au début des années 70, les documents ont été récupérés et ne sont revenus qu'au début des années 80.

À la suite du rapport de la commission McDonald et de l'adoption de la nouvelle Loi sur les Archives nationales, les archives ont soudain eu le pouvoir de faire ce qu'elles n'avaient jamais pu faire auparavant. Je crois toutefois comprendre que l'archiviste national, Jean-Pierre Wallot, veut continuer de coopérer avec les ministères qui le veulent bien. C'est compréhensible puisque personne n'aime les obligations.

M. Tremblay: J'ajouterais que c'est là encore une question d'interprétation.

[Texte]

Prof. Kealey: Yes; what that means is that to get the CSIS records at all, even though I suppose at the end of the day he has the legal right to demand them, my understanding is that rather than try to stand on his legal rights—and I think it would be fair to say that within the governmental structure the National Archives is obviously a much less important institution than the Canadian Security Intelligence Service—he has engaged in a kind of give-and-take co-operative measure. This has in effect led to this deposit, but has led to these outrageous conditions of deposit.

It is further my understanding that although I now make access requests to the National Archives, and their access section is empowered to deal with that access request, and ultimately the minister who is responsible for the National Archives would be the minister that any appeal would be against by the Information Commissioner, nevertheless the National Archives—and I have seen an exempted document that says this—has agreed that they will consult with CSIS on all access requests to RG-146. Between you and me, although Mr. Wallot probably would be reluctant to confirm this, my understanding of what this means is that CSIS will make the decisions about what is released.

So the material has physically moved. Technically and legally it is now under the control of the National Archives, but the decision about release is still, as I understand it, in the hands of CSIS by agreement with the national archivist.

M. Tremblay: C'est extrêmement intéressant. On a reçu le mémoire de votre collègue, M. Whitaker; vous en avez mentionné plus tôt plusieurs aspects mais je n'ai pas eu de documents de votre part.

• 1235

Pour mon bénéfice personnel et peut-être pour les chercheurs... Vous avez une expérience très pratique au niveau de l'information, expérience qui m'apparaît extrêmement intéressante. Si vous pouviez articuler cela davantage, parce que je pense qu'on touche là le nerf de la guerre, un peu comme avec l'article 2(d) au niveau de son interprétation. On est dans ce que j'appellerais le temps du droit nouveau quant à son application; on est davantage articulé, on veut fouiller davantage, on veut mieux s'informer et c'est très sain.

Par contre, il y a le système en général qui résiste un peu. Peut-être pourriez-vous nous fournir une documentation pour mieux cerner ce problème. Vous pourriez nous faire une recommandation éventuelle pour faire avancer cela, et ce pour le bénéfice de tout le monde.

Là-dessus, je vous remercie beaucoup.

Prof. Kealey: I would be glad to. As I already suggested, I have written some articles I can provide to you. As for this RG-146 question, which is a relatively new one—it only arose with the deposit in January and they have basically still been working out how to do it—I can certainly provide some material on it as well.

The Chairman: Mr. Kealey, if you wanted to make some recommendations to us or some alternative conclusions, we would be more than happy to receive them from you.

[Traduction]

M. Kealey: En effet. Même si l'archiviste a le pouvoir légal d'exiger que le SCRS lui remette ses dossiers, il va plutôt chercher à obtenir la collaboration du service pour qu'il lui remette les documents de bonne grâce. D'ailleurs, au sein de l'appareil gouvernemental, les Archives nationales ont évidemment beaucoup moins d'importance que le Service canadien du renseignement de sécurité. C'est d'ailleurs ce qui explique ces scandaleuses conditions de dépôt.

De plus, même si je peux maintenant présenter des demandes de communication aux Archives nationales et que la section responsable a le pouvoir d'y donner suite, les Archives nationales ont accepté de consulter le SCRS au sujet de toute demande de communication des renseignements du RG-146. Pourtant, en cas d'appel déposé auprès du commissaire à l'information, le ministre mis en cause serait celui responsable de Archives nationales. Entre vous et moi, M. Wallot hésiterait probablement à le confirmer, mais cela signifie que le SCRS décide lui-même de ce qui sera communiqué ou non.

Les documents ne sont donc plus au même endroit. Techniquement et légalement, ils sont maintenant placés sous le contrôle des Archives nationales, mais c'est le SCRS, avec l'approbation de l'archiviste national, qui continue de décider si leur contenu sera révélé ou non.

Mr. Tremblay: This is extremely interesting. We have received a brief from your colleague, Mr. Whitaker. You have made quite a few references to that brief but I have not received anything on your part.

For my personal benefit as well as for our research assistants... You have a very practical and extremely interesting experience of the information process. Maybe you could elaborate because I think this is the heart of the problem, just as the interpretation of section 2(d) is. Rights are now exercised differently if I may say. People are more articulate, they want to know more and that is healthy.

The system however resists any change. Maybe you could give us some literature that would help us define the problem. Could you make a recommendation to help make things move for everybody's benefit.

And that will be all for me, thank you.

M. Kealey: Je le ferai avec plaisir. Comme je l'ai déjà dit, j'ai écrit certains articles que je pourrai vous faire parvenir. Pour ce qui est du RG-146, c'est plutôt récent—le problème s'est posé suite au dépôt en janvier et on n'a en fait pas encore répondu à la demande—mais je peux aussi vous fournir de la documentation à ce sujet.

Le président: Monsieur Kealey, si vous vouliez nous proposer des recommandations ou d'autres conclusions, nous vous en serons très reconnaissant.

[Text]

Mr. Brewin: Mr. Chairman, there might also be specific suggestions in respect of section 18 and section 70. We got the comments.

Mr. Tremblay: Mr. Chairman, I have a quick comment I forgot to make

une remarque à propos de l'article 18. Il est évident que la loi s'applique au Canada. Quelqu'un peut publier ses mémoires en Australie, il n'y a pas de problème là-dessus.

Quel but recherchez-vous? Est-ce que vous voulez enlever l'aspect criminel de l'article 18? Vous comprendrez encore une fois, qu'on ne peut pas l'enlever sans faire peur au système, terriblement. Est-ce qu'un délai de 5 ans, 10 ans ou 20 ans, vous apparaîtrait un compromis intéressant? Ou encore, on pourrait simplement enlever l'aspect criminel en le remplaçant par un aspect d'ordre civil, une action en dommages et intérêts, si les personnes sont lésées.

Est-ce qu'il y a une conclusion précise à votre recommandation sur ce sujet?

Prof. Whitaker: I am not sure I have a specific recommendation. It just occurred to me when you were asking your question, Mr. Tremblay, that there is a very good example before us of a set of disclosures that were clearly in the public interest and that predated the passage of the CSIS Act. It would now be doubtful with this section in place.

I am referring to revelations in John Sawatsky's books about the case of Longknife, the RCMP Security Service agent who betrayed a source who was a Soviet agent they had turned and who betrayed them. This probably led to the death of that individual when he returned to the Soviet Union.

Mr. Sawatsky gathered his information by talking to former members of the service who revealed the information. The information was clearly in the public interest and indeed it ultimately led to a criminal prosecution, which had not happened until Mr. Sawatsky's evidence was put before the public. I think this is an example of the sort of thing where this legislation runs against the public interest.

Mr. Rideout: I have a few quick questions, Mr. Chairman. Dealing with the appointment situation with SIRC and whether a parliamentary oversight should be in place, have you thought about it or do you have any comments? SIRC is supposed to be the protective mechanism for individuals. Should the appointments to SIRC come to a parliamentary review committee before those appointments become effective rather than having this consultative process, which may or may not be effective?

My perception is that if SIRC loses any credibility through the appointment process at all, the whole thing loses credibility. Not that we parliamentarians can give credibility to much, but perhaps at least the process of the appointments being vetted through a parliamentary committee before they become effective is something you may want to comment on.

[Translation]

M. Brewin: Monsieur le président, il pourrait aussi faire des suggestions précises quant aux articles 18 et 70. Nous avons déjà entendu ces observations.

M. Tremblay: Monsieur le président, je voudrais faire une brève observation que j'avais oubliée.

I would like to make a remark in respect of section 18. The act evidently applies in Canada only. If someone publishes his memoirs in Australia, there would be no problem.

What is your goal? Would you like section 18 not to create any criminal offence? You have to understand that that would be extremely scary for the system. Would a time lag of 5, 10 or 20 years be a reasonable compromise? We could also drop any criminal offence and provide instead for civil remedies such as damages to be paid to the injured party.

Have you made a specific recommendation to that effect?

M. Whitaker: Je ne crois pas avoir de recommandations précises. Pendant que vous posiez votre question, monsieur Tremblay, j'ai soudainement pensé à un excellent exemple d'une série de divulgations faites très nettement dans l'intérêt public, avant l'adoption de la Loi sur le SCRS. Ce serait maintenant impossible à cause de cet article.

Je veux faire allusion aux révélations que faisait John Sawatsky dans ses livres sur Longknife, l'agent du service de sécurité de la GRC qui avait trahi une source, un agent soviétique que le service avait recruté comme agent double et qui l'avait trahi. C'est probablement pour cette raison que cet agent est décédé après son retour en Union soviétique.

M. Sawatsky a recueilli des renseignements en discutant avec d'anciens membres du service qui lui ont fait des révélations. Ces renseignements étaient certainement d'intérêt public et ils ont d'ailleurs mené à un procès qui n'aurait pas pu avoir lieu si M. Sawatsky n'avait pas publié toutes ses preuves. Voilà un exemple d'un effet de la loi contraire à l'intérêt public.

M. Rideout: Je voudrais poser quelques brèves questions, monsieur le président. À propos de la nomination au SCARS et de la nécessité d'une surveillance parlementaire, y avez-vous réfléchi et avez-vous quelque chose à dire? Le SCARS est censé protéger les particuliers. Est-ce que la nomination de ses membres devrait être étudiée par un comité parlementaire avant leur confirmation en remplacement des consultations prévues à l'heure actuelle, qui pourraient ne pas être efficaces?

Selon moi, si le SCARS perd sa crédibilité à cause de la façon dont sont nommés ses membres, c'est tout le système qui y perd. Ce n'est pas que les parlementaires puissent y apporter tant de crédibilité, mais peut-être serait-il intéressant que les nominations fassent au moins l'objet d'un vote en comité parlementaire; qu'en pensez-vous?

[Texte]

[Traduction]

• 1240

Prof. Whitaker: I think the act is rather unclear. There is the reference to consultation; what form that may take is rather unclear. It seems that it has been interpreted—if my understanding of the appointments of Mr. Atkey and his fellow members of SIRC in 1984 is correct—as simply a matter of consultation with the party leaders.

That did become somewhat strained in the case of the appointment of Mr. Bassett, inasmuch as the consultation with the leader of the New Democratic Party seemed to be more pro forma. As we know the circumstances, he was on his way out to a party convention and did not say it.

That certainly might be something this committee could turn its attention to, to clarify what consultation means and certainly the notion of having some kind of forum where questions could be aired. Presumably if the appointment in this case was a good one, as the government suggests, that forum would only lead to greater public confidence.

Mr. Rideout: We have even heard suggestions that the way the system is set up is that political parties, through their leaders, have the appointments. There is an NDP appointment to the committee, there is a Liberal appointment, and a couple from the government. From my perspective, this makes it the wrong way to proceed in the first place. If this thing is going to function properly it should not be based on political parties, or whatever, having the appointment process. That is why I was exploring the idea that perhaps all appointments should be vetted through a parliamentary committee of some sort.

Prof. Whitaker: I think there is some grounds for having it by party, in the sense that the original motion was that this would give the opposition a sense of confidence that each of the opposition parties had particular confidence in at least one member of the committee. I must say that my understanding of the way SIRC has actually functioned over the last few years is that it has not functioned at all on party lines.

Prof. Kealey: I noticed that in one of the briefs there is a suggestion that, given that the act has been interpreted to allow nominees to be made Privy Councillors in order to allow them to serve... I remember noting in one of the recommendations that some consideration should be given to putting somebody on there with a civil liberties background and civil liberties record, an equivalent to the kind of friend of the court proposals being made with regard to other sections of the act. I think an addition to the representation of the three major political parties in Canada, a non-partisan representation from that type of community, would in addition lend credibility to the panel.

Mr. Rideout: If I follow you correctly, the only requirement right now is that you be a Privy Councillor. You are thinking that maybe we should have some qualifications for appointment over and above that; obviously civil liberties for one person, but maybe we should explore—

M. Whitaker: Je crois que la loi n'est pas très claire. Il y est question de consultation sans qu'on en précise toutefois la forme. Selon l'interprétation qu'on a faite de la loi, ce sont simplement les chefs de parti qui se consultent. C'est du moins ce que je déduis de la nomination de M. Atkey et des autres membres du CSARS en 1984.

Dans le cas de M. Bassett, il semble qu'on se soit contenté de consulter le chef du Nouveau parti démocratique pour la forme seulement. On sait qu'il se rendait à un congrès du parti et qu'il n'en a rien dit.

Votre comité devrait certainement étudier la situation pour en arriver à préciser ce qu'on entend par consultation et à déterminer s'il ne devrait pas y avoir une réunion quelconque où l'on pourrait aborder certaines questions. S'il s'agit d'une excellente nomination, comme l'affirme le gouvernement, alors la réunion servirait à renforcer la confiance de la population.

M. Rideout: Certains ont même prétendu que le système actuel faisait en sorte que ce sont les partis politiques, par l'entremise de leur chef, qui décident des nominations. Autrement dit, le NPD nomme un membre, le Parti libéral en nomme un et le parti ministériel en nomme deux. D'après moi, ce n'est pas ainsi qu'il faut faire. Pour que le comité soit efficace, les membres ne doivent pas être choisis en fonction de leur allégeance politique. C'est dans cette optique que j'ai suggéré que toutes les nominations soient avalisées par un comité parlementaire.

M. Whitaker: Le fait que l'on tienne compte des allégeances politiques peut se justifier puisque ainsi, les partis d'oppositions peuvent au moins faire confiance aux députés qui les représentent. D'ailleurs, les travaux du CSARS montrent qu'il n'y a pas eu de partisanerie.

M. Kealey: Dans un des mémoires, on laissait entendre que, puisqu'on a pensé que la loi exigeait que les membres du comité soient nommés membres du Conseil privé... L'une des recommandations proposait qu'on songe à nommer quelqu'un s'occupant de liberté publique, un peu le pendant du représentant du milieu judiciaire qu'on propose à l'égard d'autres articles de la loi. Si en plus des représentants des trois principaux partis politiques canadiens, il y avait quelqu'un de la collectivité, cela ajouterait à la crédibilité du comité.

M. Rideout: Si je comprends bien, la seule exigence à l'heure actuelle c'est d'être membre du Conseil privé. Vous croyez qu'il faudrait peut-être d'autres exigences, par exemple une connaissance du domaine des libertés publiques pour l'un, mais peut-être...

[Text]

Prof. Kealey: I was suggesting that given that there are three parties and five people, if three of them are designated as party, implicitly or explicitly, and probably the governing party regards the other two as theirs, perhaps one of those could be given to somebody with the kind of track record of an Alan Borovoy or a Ken Swan or somebody of that ilk.

Mr. Rideout: On another vein, in the privacy area, we often see in the justice committee that we are denied access to information. There is more black than white in a lot of the reports. Are you aware of any other jurisdiction, country, whatever, that allows a little more access to their elected representatives that we could maybe take a look at to see whether there might be something of some assistance to us in that area? We seem to be *persona non grata* as far as most of this information is concerned.

• 1245

Prof. Kealey: The United States certainly allows elected representatives full access. In addition, my understanding of Australian legislation is that parliamentary review of a significant kind with significant access occurs. So there are other jurisdictions that do allow access. There are obviously also worse jurisdictions, such as Great Britain.

Mr. Littlechild (Wetaskiwin): I will continue with a question that is similar to Mr. Brewin's questions. I apologize if you have answered it while I stepped out briefly.

One of the recommendations you made was that we emphasize openness. But there is an argument that one of the most important elements of intelligence work is secrecy. Do you agree with that argument? If not, can you make your case for more openness? Is it based only on historical research and academic freedom or can you make other arguments, perhaps with regard to a timeframe? You referred to a 20- or 30-year balance for information. Are you suggesting more immediate access to information?

Prof. Kealey: I am suggesting two things. I certainly think there should be more openness in general, the philosophical basis for which is that openness should be an important part of a democratic society and that citizens' rights should not only be protected, but citizens must be able to know those rights are being protected.

I think the whole security apparatus, as it has developed in the 20th century world, largely in the aftermath of the Bolshevik Revolution, has involved the creation of a separation of the world into two parts, for all intents and purposes, and of a kind of ideological construction, even before the Cold War. Based on those notions and on my own early historical research, that is what I will argue. There is a continuity, in that the Cold War just continues what went before. Indeed, Reg has made similar arguments.

The world climate has changed significantly and that should mean more openness is possible and does not represent a threat. It seems to me that it is up to the secret service to demonstrate constantly where the threat lies. One

[Translation]

M. Kealey: Comme il n'y a que trois partis politiques et que le comité compte cinq membres, trois pourraient officiellement ou non représenter les partis. En admettant que le parti ministériel tienne à avoir deux membres pour le représenter, il resterait tout de même une place pour quelqu'un ayant les antécédents d'un Alan Borovoy ou d'un Ken Swan, quelqu'un de ce calibre.

M. Rideout: Dans un autre ordre d'idée, pour ce qui est de la protection de la vie privée, on refuse souvent au Comité de la justice l'accès à certains renseignements. Très souvent, la majorité du texte des documents qu'on nous remet est censurée. Connaissez-vous des pays où on en dit plus long aux représentants élus et dont nous pourrions étudier la situation dans l'intention de nous en inspirer? Nous semblons être *persona non grata*.

M. Kealey: Aux États-Unis, les représentants élus ont plein accès aux renseignements. En Australie aussi, selon la loi, le Parlement doit exercer une surveillance et a accès à presque tous les renseignements. Vous trouverez donc d'autres pays où l'accès est autorisé. Il y a évidemment des pays où c'est pire, par exemple la Grande-Bretagne.

M. Littlechild (député de Wetaskiwin): Je vais poursuivre dans la foulée de M. Brewin. Veuillez me pardonner si c'est une question à laquelle vous avez répondu au moment où j'ai dû quitter la salle.

Vous recommandez, entre autre, que nous insistions sur la transparence. Mais d'aucuns prétendent que le secret est très important pour les activités de renseignement. Êtes-vous d'accord? Sinon, pouvez-vous nous convaincre qu'il y a une plus grande transparence? Vos arguments sont-ils fondés uniquement sur les nécessités de la recherche historique et universitaire ou en avez-vous d'autres, par exemple en ce qui a trait au délai? Vous mentionnez les délais de 20 ou 30 ans avant la communication de certains renseignements. Proposez-vous que les renseignements soient disponibles plus rapidement?

M. Kealey: Je fais deux suggestions. Tout d'abord, je crois qu'il devrait y avoir plus de transparence en général puisque c'est une qualité importante pour une société démocratique. Non seulement il faut protéger les droits des citoyens, mais encore il faut que les citoyens sachent que leurs droits sont protégés.

Tous les services de sécurité mis en place au XXe siècle, surtout après la révolution bolchévique, reposaient à toutes fins pratiques sur la scission du monde en deux; c'était une scission idéologique antérieure même à la guerre froide. Mes arguments reposent sur cette notion et mes propres recherches historiques. La guerre froide n'a fait que prolonger ce qui existait déjà. D'ailleurs, Reg a avancé les mêmes arguments.

Comme le climat politique international a beaucoup changé, il devrait être possible d'être plus ouvert sans que cela constitue une menace. C'est d'ailleurs aux Services secrets de prouver quelle est la menace. Ce qui me frappe

[Texte]

of the things that strikes one in reading all the evidence before you is that every time you ask them to demonstrate a threat you suddenly get a retreat into vague generalities, usually based on the way the world used to be, if it ever was that way.

I would certainly admit that there are some constraints on current information, but I would argue that surely the only way we can be willing to allow our freedoms to be constrained in the present is if we have a full understanding of how those constraints operated in the past and of the dangers and illegalities, if any existed.

The lack of openness and the culture of secrecy are a self-serving, ideological construct that has historically allowed the secret service to do anything they want to do and not to have to admit to anything. That is what they are trying to retain, even though they may perhaps not have that view institutionally—it is now a new institution but, as you know, the personnel are largely not new—there is still that kind of commitment to the myths of national security and I think they are myths because the world has changed. But there was always a large element of mythology about the secret service, which was a convenient cult of secrecy.

From lots of the things you have run into, that I have seen in the testimony, they still engage in that cult. Take the question on where the CSIS building in Ottawa is located, for instance. The response was that every taxi driver knows. Is there a sign on the door? That is silly. They do not have an address, they were not listed in the government telephone book, and there is no revelation as to their personnel. I get documents about things to do with historical records, where every named CSIS officer—I do not mean informants or anything, I mean high-up administrators—is deleted as though it is a big secret. I think the cult of secrecy is self-serving and obscurantist.

• 1250

Prof. Whitaker: If I might come at this from a slightly different direction, it obviously goes without saying that it would be simply naïve to suggest we want to open it all up the way the people in East Berlin did when they went in and liberated the archives. That is not going to happen. Obviously secrecy is very fundamental to the way security and intelligence organizations operate. I would caution that the problem is that if they are put in a situation where they are always having to accept their determination of what ought to be secret and what is not, any bureaucratic organization will in fact try to go as far as they can in protecting it. This is not just something in relation to Parliament or to the public, but it also works within government. Certainly in my own research I have seen many examples where the Security Service has come on policy questions in immigration matters and said that their information is that you should not do this or that the suggestion is a bad one. They cannot tell you why, because it is their sources. You just have to trust them. More often than not that works. But it may not be a good thing.

I cite the example of the falsified wiretap application that led to the resignation of the first director of CSIS. The recommendation that CIRC had made for a devil's advocate who would in effect argue against the CSIS version of why

[Traduction]

quand je lis les comptes rendus des séances du comité, c'est que chaque fois que vous leur demander de démontrer qu'il y a une menace, on vous répond de vagues généralités qui s'inspirent de ce que le monde était, et encore.

J'admets que les renseignements contemporains doivent être protégés dans une certaine mesure, mais je prétends que le seul moyen de nous faire accepter ces contraintes, c'est de nous permettre de comprendre pour quelle raison on en a imposé par le passé et quels étaient les risques et inégalités alors.

L'absence de transparence et le culte du secret sont des fabrications idéologiques intéressées qui ont toujours permis aux Services secrets de faire ce qu'ils voulaient sans avoir à rendre de comptes. C'est d'ailleurs ce que pas tant l'institution, mais son personnel tente de protéger puisque s'il s'agit d'un service tout nouveau, le personnel lui est là depuis longtemps. On continue d'entretenir le mythe de la sécurité nationale, qui n'est rien d'autre qu'un mythe, selon moi, puisque le monde a changé. De toute façon, il y a toujours eu toute une mythologie des Services secrets qui servait à entretenir le culte du mystère.

D'après ce que je peux lire dans le compte rendu de vos délibérations, le personnel du service a encore ce culte du mystère. Prenez par exemple l'histoire de l'immeuble du SCRS à Ottawa. Où est-il? N'importe quel chauffeur de taxi pourrait vous répondre. Est-ce indiqué à la porte? Jamais de la vie. Le service n'a pas d'adresse; il ne figure pas dans l'annuaire téléphonique du gouvernement et on ne parle jamais du personnel. Je reçois des documents qui ont trait à de vieux dossiers et sur lesquels on a censuré le nom de tous les agents du SCRS désignés. Il ne s'agit pas d'informateurs, mais de cadres supérieurs. À mes yeux, le culte du secret est intéressé et obscurantiste.

M. Whitaker: J'aborderai la question sous un angle différent. Il est évident qu'il serait naïf de proposer de tout rendre public, comme l'ont fait les gens de Berlin-Est avec leurs archives. C'est impossible. Le secret est indispensable au fonctionnement des services de renseignement et de sécurité. Le problème, c'est que si on laisse à un organisme bureaucratique la liberté de décider lui-même de ce qui doit être secret, il ira jusqu'à la limite. Ça n'a rien à voir avec le Parlement ni avec la population, c'est pareil pour le gouvernement. D'après mes recherches, il arrive souvent que, dans les questions d'immigration, le service de sécurité déclare que, selon ses renseignements, il ne faut pas faire ceci ou cela. Mais il n'explique jamais pourquoi et ne dévoile jamais ses sources. Il faut lui faire confiance. La plupart du temps, il s'en tire facilement. Ce n'est peut-être toutefois pas souhaitable.

Prenez par exemple la demande d'autorisation pour une table d'écoute qu'on avait falsifiée et qui a obligé le premier directeur du SCRS à démissionner. On a recommandé que le CSARS se fasse l'avocat du diable contre lui-même pour

[Text]

they needed a wiretap—which is now in place but was not in place when that happened, although they made a recommendation—if that had been in place it possibly might have been averted. It was in fact something that led to serious difficulties for the service itself and led to the resignation of the director and to the compromise of a case. In this case accountability may be effective for the agency itself. The CIA in honest moments will say that congressional oversight has probably been a good thing because it keeps them on their toes. I have heard that from them.

Mr. Atkinson (St. Catharines): Professor Whitaker, in regard to establishing a CIRC-like review, you advocated CIRC over the entire security intelligence community, as I understand it, with legislation. On page 13 you said there were a number of documented cases from the past where military intelligence was involved in some form of domestic surveillance. Could you tell us what those examples were?

Prof. Whitaker: Public revelations came out from time to time but were not perhaps the most scanned. They certainly did not compete with some of the revelations about the RCMP Security Service in the 1970s. There were indications, for example, about people from defence intelligence following labour leaders around the country and making notes on speeches they were making and so on. More recently, there has been some evidence in the early 1980s of some defence intelligence surveillance of peace groups, which they would presumably have taken as being relevant to their mandate in relation to Canadian defence. It raised questions about informers implanted within peace groups.

Such public revelations do have an establishment. One assumes that from time to time they may in fact be involved in domestic surveillance for what no doubt appear to them to be good reasons.

• 1255

Mr. Atkinson: The idea of legislation for each of the areas of SIRC has come out, and I know we are going to explore it quite closely.

CSE is a department unto itself, and can be taken off and, I think, legislation and review function on it. What about the intelligence units within the departments themselves, as within the RCMP, within National Defence, I assume within External Affairs, and so on? Is that not going to be a little more difficult, just as a conceptual matter of how you would deal with it?

Prof. Whitaker: I take your point. There are certainly some difficulties and one need not, I think, be too extravagant in this. For example, in relation to External Affairs, in fact it had not even occurred to me to include External Affairs under that category. I was rather more concerned with agencies or departments engaged in activities that might conceivably affect individual Canadians, as opposed to, as I understand, External's role here, that is entirely in relation to the collection of intelligence abroad, one presumes through open sources.

I was more concerned with what is really the direction of the CSIS Act, to talk about where this apparatus can impinge upon Canadians, so consequently I identified the RCMP. The RCMP does retain some functions, and I know you have

[Translation]

déterminer si l'écoute électronique est nécessaire. C'est ce qu'on fait maintenant mais ce n'était pas le cas à l'époque, sinon, probablement rien de tout cela ne serait arrivé. À cause de cela, le service a fait face à de graves difficultés qui ont obligé le directeur à démissionner et qui ont mis en péril toute une enquête. Peut-être le service aurait-il avantage à rendre des comptes. Il est arrivé à la CIA d'avouer que la surveillance qu'exerce le Congrès est probablement une bonne chose car cela l'oblige à faire attention. La CIA a vraiment dit cela.

M. Atkinson (St. Catharines): Vous préconisez, si je ne m'abuse, l'adoption d'une loi qui imposerait une surveillance de tous les agents du renseignement de sécurité par le CSARS. À la page 13 de votre mémoire, vous écrivez qu'on a rapporté certains cas où le service du renseignement militaire faisait de la surveillance au Canada. Pourriez-vous nous exposer ces cas?

M. Whitaker: Il y a eu des révélations de temps en temps mais c'est parfois passé inaperçu. Évidemment, ce n'était rien à côté de ce qu'on a appris dans les années 1970 sur le Service de sécurité de la GRC. On a révélé par exemple que des agents du service de renseignement de la Défense suivaient les dirigeants syndicaux dans leurs déplacements au pays et prenaient des notes sur les discours qu'ils prononçaient. Plus récemment, au début des années 1980, les agents de la Défense ont surveillé les groupements pacifistes, en presumant sans doute que cela avait un lien avec leur responsabilité d'assurer la défense du Canada. On s'est alors demandé si on n'avait pas infiltré les mouvements pacifistes.

Il n'y a pas de fumée sans feu. On peut présumer que, de temps en temps, les agents de la Défense font de la surveillance interne pour des raisons excellentes à leurs yeux.

M. Atkinson: Maintenant qu'on a lancé l'idée d'une loi pour chacun des domaines de responsabilité du CSARS, je sais que nous allons y réfléchir sérieusement.

Le CST est presque un ministère en soi; je crois donc que la loi et les dispositions concernant la surveillance s'appliquent à lui. Mais que se passe-t-il pour les unités de renseignements au sein des ministères comme la GRC, la Défense nationale, les Affaires extérieures, et ainsi de suite? Est-ce que ce ne sera pas plus difficile, ne serait-ce que pour déterminer comment faire?

M. Whitaker: Je comprends. Sans exagérer, cela pose évidemment des problèmes. Par exemple, je n'avais même pas pensé à inclure les Affaires extérieures dans cette catégorie. J'étais plus préoccupé par les organismes ou ministères qui ont des activités pouvant éventuellement enfreindre les droits des Canadiens alors que le rôle des Affaires extérieures est de recueillir des renseignements à l'étranger de sources tout à fait légitimes.

Comme j'étais plus inquiet au sujet du sens de la Loi sur le SCRS et du fait que le service peut enfreindre les droits des Canadiens, j'ai désigné la GRC qui a gardé certaines responsabilités. Je sais d'ailleurs que vous vous êtes penchés

[Texte]

looked at the national security investigations section and so on, and the limitations of the RCMP complaints body in relation to this, inasmuch as they can only respond if a complaint is made rather than initiate investigations. I would certainly point to the CSE and to defence intelligence as the main components I would be concerned about. I would prefer, and I think it would only make sense, to centralize that function if one were to do it, so you do not have a lot of segmented bodies—one reviewing this one, one reviewing another—but rather one agency, one committee like SIRC, that can get the broad picture and can relate the pieces together.

Mr. Atkinson: That is my next question, though. In his submission, Professor Atkey made the point that being part-time, just coming here, they do not get into the milieu of Ottawa. As a result, he felt they remained more effective and independent. If you give them that much more duties and oversight or review capabilities, are you not going to lose that quality he spoke of?

Prof. Whitaker: I think Mr. Atkey was referring specifically to the members of the committee. SIRC does have a permanent staff. It is not a bad arrangement to have permanent staff who are on the job all week, all month, all year, and who can also draw upon the investigative capacities of the Inspector General as well, an office that finds itself in the same position.

But the actual leadership of the committee is people who, as Mr. Atkey put it—I think quite well—do not find themselves completely immersed in the Ottawa atmosphere and can step away and, we hope, get that critical distance. I think the critical distance is really the crucial issue. It is always a danger, with any kind of regulatory or review or oversight body in any area, that they tend to become identified with those they are supposed to be reviewing or regulating. In that sense, I think the two things could be married, and were married quite well with SIRC under Atkey.

Mr. Atkinson: Would you have an Inspector General in each one of these agencies?

Prof. Whitaker: It might not be a bad idea. The role of the Inspector General, apart from the service capacity to SIRC, which does have some questions about it as to conflict of interest and so on, is really up to SIRC as to when they make the judgment that they should do this themselves rather than go to the Inspector General.

• 1300

The accountability has more than one face. I think we often tend to think of accountability in terms of accountability to Parliament, to the public at large. A very important question of accountability with regard to security and intelligence agencies—which has come up in many countries, in fact, in any country that has such establishments—is accountability to the government itself, accountability that the government of the day has mechanisms for ensuring that these agencies, given extraordinary powers, are in fact doing what the government wants them to do.

In that sense, it does not disturb me terribly if the Inspector General's reports are private, are not made public. I guess some parts of them have been made public through the Access to Information Act. I think it is a different form of accountability.

[Traduction]

sur la section des enquêtes concernant la sécurité nationale et d'autres, mais le service de la GRC responsable des plaintes n'est pas tout à fait adéquat puisqu'il peut seulement donner suite à une plainte; jamais il ne pourrait lancer une enquête de sa propre initiative. Les principaux services qui me préoccupent sont le CST et le Service de renseignement de la défense. Ce serait plus logique de centraliser cette fonction pour éviter la balkanisation. Je préférerais qu'il y ait un seul organisme, semblable au CSARS, qui aurait une vue d'ensemble de la situation et pourrait refaire le casse-tête.

M. Atkinson: C'est le sujet de ma prochaine question. Dans son mémoire, le professeur Atkey fait remarquer que, comme les membres du comité ne sont pas ici en permanence, ils connaissent mal le milieu d'Ottawa. Grâce à cela, ils peuvent demeurer plus efficaces et indépendants. Si on leur confie de nouvelles tâches et de nouvelles responsabilités de surveillance, ne va-t-on pas perdre cet avantage?

M. Whitaker: Je crois que M. Atkey faisait expressément allusion aux membres du comité. Le CSARS a des employés permanents qui sont sur place à longueur d'année et qui peuvent tirer parti des services d'enquête de l'inspecteur général, qui se trouvent dans la même situation.

L'avantage du comité, ce sont ses membres qui, comme l'a souligné M. Atkey—à juste titre—ne baignent pas dans l'ambiance d'Ottawa et peuvent donc prendre du recul pour avoir une vision plus critique. Ce recul est vraiment crucial. Tout organisme de réglementation ou de surveillance court toujours le risque de s'identifier à ceux qu'il est censé surveiller ou réglementer. En ce sens, ce serait possible de combiner les deux, et M. Atkey y est d'ailleurs parvenu au CSARS.

M. Atkinson: Est-ce que chacun de ces organismes devrait avoir un inspecteur général?

M. Whitaker: Ce serait une bonne idée. Outre les services qu'il doit rendre au CSARS, ce qui pose d'ailleurs le problème des conflits d'intérêt, l'inspecteur général intervient quand le comité de surveillance décide de faire appel à lui au lieu de se charger lui-même de l'affaire.

L'imputabilité a plusieurs facettes. On pense souvent aux comptes à rendre au Parlement et au grand public, mais quand il est question des organismes de renseignement de sécurité, il se pose la très importante question de l'imputabilité vis-à-vis du gouvernement même; la question a d'ailleurs surgit dans plusieurs pays où il y a un tel service. Ils font en sorte que le gouvernement au pouvoir ait des mécanismes pour s'assurer que les organismes auxquels on confie des pouvoirs extraordinaires font réellement ce que le gouvernement leur a demandé de faire.

En ce sens, cela ne me trouble pas tellement que les rapports de l'inspecteur général soient confidentiels. Je crois d'ailleurs que certains passages de ces rapports ont été rendus publics en vertu de la Loi sur l'accès à l'information. Il y a donc diverses formes d'imputabilité.

[Text]

If I were Minister of National Defence, for example—although I certainly would not want to be—I would want to have some mechanism to ensure that the CSE is doing the kind of job the government wants them to do and are not doing things that we do not know about. I think an office like the Inspector General's is designed for that kind of accountability.

Mr. Atkinson: I take it from there that the Inspector General, with regard to CSIS, should be retained.

Prof. Whitaker: Yes, certainly.

Mr. Brian Gorlick (Research Assistant to the Committee): Professor Whitaker, I would like to ask you about the proposal under the federal regulatory plan of 1990 to make CSIS personal information files exempt under the Privacy Act. Indeed, on behalf of the committee, I would like to thank you for bringing this matter to our attention in the first instance.

Being aware of the issue, as I assume you are, I wonder if you could tell us how you think this regulatory change, if passed, would affect an individual's ability to access their personal information file.

Prof. Whitaker: Having brought this matter to the committee's attention, I must admit that having spoken to some lawyers about the implications of it, as often happens when one consults lawyers, I am now rather more confused than when I began. I am less clear about the implications.

But the argument, as I understand it, coming from CSIS is that there was a kind of anomalous situation that allowed information that really should have been exempt under the act into banks that had to be reviewed with other information. As I understand their interpretation of it, they are simply rationalizing this by now putting all the information that is exempt into an exempt bank so it is not a problem.

I do have a concern, however, that this may mean one is unable to get a review by the Privacy Commissioner. If the Privacy Commissioner simply says that this is an exempt bank and does not actually look at what is in it to determine whether CSIS has put material in there that is not exempt under the act, we will not be able to know it. I would be concerned this.

I think one of the interesting developments of the last few years is that people have been able to get their files, or at least the parts of their files that can be released. I have no doubt that such things as the revelation about June Callwood's file, for example, and some of the idiocies about what was in the file of Ms Callwood, a well-known journalist, led to a certain amount of embarrassment.

I am a little concerned that this is an attempt to try to prevent some of this from happening in the future. That would not be in the public interest. But I am not altogether clear about it.

Prof. Kealey: I concur that as far as I understand the justification, it is simply for CSIS's own bureaucratic efficiency. I do not think the fact that the Privacy Commissioner seemingly concurs should stop your investigation.

[Translation]

Si j'étais ministre de la Défense nationale, par exemple—et je ne veux absolument pas l'être—, je voudrais pouvoir m'assurer que le CST fait effectivement ce que le gouvernement lui a demandé et rien d'autre. Le rôle de l'inspecteur général a été conçu pour s'assurer de cette forme d'imputabilité.

M. Atkinson: L'inspecteur général doit donc demeurer pour le SCRS.

M. Whitaker: Certainement.

M. Brian Gorlick (rechercheur auprès du Comité): Professeur Whitaker, je voudrais savoir ce que vous pensez du projet de réglementation fédéral de 1990 qui soustrairait à l'application de la Loi sur la protection des renseignements personnels les dossiers du SCRS contenant de tels renseignements. Je veux d'ailleurs vous remercier, au nom du comité, d'avoir attiré notre attention sur ce point.

Comme vous connaissez bien la question, vous pourriez nous dire quel effet aurait cette modification, si elle était adoptée, sur la possibilité pour une personne d'avoir accès à son propre dossier.

M. Whitaker: Après avoir signalé cela, j'avoue avoir discuté avec des avocats des répercussions d'un tel changement. Malheureusement, comme cela se produit souvent quand on consulte des avocats, je comprends encore moins bien qu'avant. Je suis moins certain des répercussions possibles.

Si j'ai bien compris, le SCRS prétend qu'il était anormal de verser dans des banques de renseignements, de l'information qui aurait dû être exclue en vertu de la loi. On veut en fait rationaliser le fait qu'on verse maintenant tous ces renseignements dans une banque de données dont la communication est interdite.

Je crains cependant qu'il sera ainsi impossible de porter plainte auprès du commissaire à la protection de la vie privée. Si le commissaire se contente de décider qu'il s'agit d'un fichier inconsultable sans pouvoir vérifier si les documents qu'y a versé le SCRS doivent vraiment faire exception à la loi, nous ne pourrions jamais savoir la vérité. Cela m'inquiète.

Depuis quelques années, les gens pouvaient avoir accès à leur dossier, en tout ou en partie. Je suis certain que ce qu'on a pu apprendre sur les stupidités que contenait le dossier de June Callwood, journaliste bien connue, en a embarrassé plusieurs.

J'ai peur qu'on tente uniquement d'empêcher que la même chose se reproduise à l'avenir. Or, ce ne serait pas dans l'intérêt public. Je ne suis toutefois pas certain de ce que je vous dis.

M. Kealey: Si j'ai bien compris les motifs avancés par le SCRS, celui-ci songe uniquement à son efficacité bureaucratique. Ce n'est pas parce que le commissaire à la protection de la vie privée semble d'accord que vous devriez vous en tenir là.

[Texte]

• 1305

I agree with Reg that we are a little confused about the legal implications. Minimally, I think if you are going to comment on this, it is acceptable only if individuals' rights of appeal are not damaged in any way, not only the right to review by the Privacy Commissioner but also rights to appeal to the Federal Court beyond that.

In addition, I would simply say that while the ATIP legislation allows exempt banks, I think there should be the highest onus on governmental agencies to demonstrate why there needs to be such an exempt bank.

This all arises because CSIS had previously designated this whole area as an exempt bank. The Privacy Commissioner overruled the exemption on the grounds that there was all kinds of everyday material in those files and there was no way it could be justified in terms of national security exemption.

Now you have one bank that they are declaring exempt all the time and another bank you can get into. You never know whether, having got into the open one, there is another file in the other one or not. As Senator Pitfield said, retain your scepticism.

Could I make one other point? It has been brought to our attention that, like historians rather than political scientists, we have been using the wrong form of the act. My allusions to section 70 are of the original act before the consolidation. It appears to me from a quick perusal that the amendments to the Access to Information Act that were passed alongside it have disappeared from the consolidated statute, no doubt because they have been incorporated into the access act. My allusion to section 70 is to the original 1983-84 piece of legislation. This is where you can find it. I assume it is now in the Access legislation.

The Vice-Chairman: I am sure you have exactly the right edition. It is a matter of law. I suggest you two consult a lawyer about it.

Prof. Kealey: As Mr. Rideout was so struck by... I cannot afford it. I do not have \$35,000.

The Vice-Chairman: This being said, gentlemen, Professor Whitaker and Professor Kealey, I want to thank you very much on behalf of the members of this committee for participating in this hearing and sharing with us your experience and knowledge. It was very fresh and interesting. I understand our professional staff will get in touch with you for more comments or more recommendations from you. *Merci infiniment et à la prochaine.*

I would like to ask the members to stay here because we have some internal business to discuss.

Mr. Lee: Can we proceed now, Mr. Chairman?

The Vice-Chairman: It is not in camera; it is open to the public for the tabling of documents.

Mr. Lee: I simply wanted to indicate to the Chair that I believe it might be useful for the committee to investigate the possibility of seeking some witnesses and information regarding the domestic intelligence-gathering capability and

[Traduction]

Je suis d'accord avec Reg; nous ne sommes pas certains de ce que cela signifie du point de vue juridique. Si vous avez l'intention d'en traiter, je crois que ce ne peut être acceptable que si les droits d'appel des particuliers sont protégés, et je ne parle pas seulement des plaintes au commissaire à la protection de la vie privée, mais des droits d'appel en Cour fédérale.

En outre, même si la Loi sur l'accès à l'information et celle sur la protection des renseignements personnels autorisent les fichiers inconsultables, les organismes gouvernementaux devraient être obligés de prouver que de tels fichiers sont absolument indispensables.

Nous en sommes là parce que le SCRS avait désigné tout un secteur comme étant un fichier inconsultable. Or, le commissaire à la protection de la vie privée a rejeté cette désignation parce qu'il y avait toutes sortes de renseignements des plus courants dans les dossiers et qu'on ne pouvait absolument pas invoquer qu'il y allait de la sécurité nationale.

Il y a un fichier inconsultable et un autre fichier auquel on a accès. Le problème, c'est qu'on ne peut jamais savoir s'il y a des documents ou un autre dossier dans le fichier inconsultable. Comme l'a dit le sénateur Pitfield, il faut rester sceptique.

Si vous permettez, on nous a signalé qu'en bons historiens plutôt qu'en politiciens, nous n'avons pas cité le bon texte de loi. J'ai fait allusion à l'article 70 de la loi avant la révision de la législation. Un bref coup d'oeil à la loi révisée m'a permis de constater que les modifications apportées à la Loi sur l'accès à l'information y ont probablement été incorporées. L'article 70 auquel je faisais référence se trouvait dans la version de la loi apparaissant dans les recueils de 1983-1984. Je présume que c'est maintenant un autre article de la loi révisée.

Le vice-président: Je suis certain que vous avez la bonne édition. C'est une question de droit. Je vous suggère de consulter un avocat.

M. Kealey: M. Rideout a été frappé... Je n'en ai pas les moyens. Je n'ai pas 35,000\$.

Le vice-président: Cela dit, professeur Whitaker et professeur Kealey, au nom des membres du comité, permettez-moi de vous remercier d'être venus à cette séance pour nous faire partager votre expérience et vos connaissances. C'était nouveau et intéressant. Je crois que nos chercheurs communiqueront avec vous pour obtenir d'autres commentaires ou recommandations. *Thank you very much and until next time.*

Je demanderais aux députés de bien vouloir rester car nous devons discuter d'affaires internes.

M. Lee: Pouvons-nous commencer tout de suite, monsieur le président?

Le vice-président: La séance n'est pas à huis clos; elle est publique puisqu'il s'agit de déposer des documents.

M. Lee: Je voulais simplement indiquer à la présidence que le comité aurait probablement intérêt à convoquer des témoins et à recueillir des renseignements au sujet des services de renseignement de sécurité intérieurs et des

[Text]

operations of the Communications Security Establishment, the Department of National Defence and the Department of External Affairs. I wanted to signal that I think we should try to deal with it as a committee in the near future.

Mr. Rideout: I am not trying to force it, but just to explore it to see whether it is something we may want to do.

The Vice-Chairman: What do we have to understand from you, Mr. Atkinson? The fact that you are leaving?

Mr. Atkinson: I think the statement has been made, Mr. Chairman.

Mr. Lee: I think it completes my submission. This completes that item of business.

The Vice-Chairman: I am stating that it is on the record. At the next meeting we will discuss it.

• 1310

Mr. Brewin: It is simply a suggestion to be considered, particularly in light of the evidence.

The Vice-Chairman: I am sorry to interrupt, but I do understand. If I am wrong, correct me, but we have no quorum, so we will discuss this item at the next meeting.

The meeting is adjourned.

[Translation]

opérations du Centre de la sécurité des télécommunications, du ministère de la Défense nationale et du ministère des Affaires extérieures. Notre comité devrait se pencher sur ces questions très bientôt.

M. Rideout: Je ne veux pas l'imposer, mais il faudrait réfléchir à cette possibilité.

Le vice-président: Et vous, monsieur Atkinson, qu'en pensez-vous? Vous partez?

M. Atkinson: Je crois qu'on a tout dit, monsieur le président.

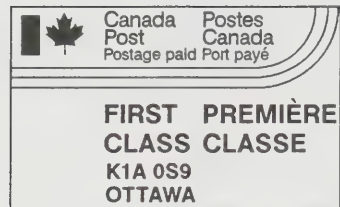
M. Lee: Voilà ce dont je voulais vous entretenir. J'ai terminé.

Le vice-président: Vos propos figureront au compte rendu. Nous en discuterons à notre prochaine séance.

M. Brewin: C'est une suggestion à laquelle il faut réfléchir, surtout après ce que nous venons d'entendre.

Le vice-président: Je suis désolé de vous interrompre, mais je comprends. Si je ne m'abuse, nous n'avons pas le quorum. Nous en discuterons donc lors de notre prochaine séance.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

Professor Reg Whitaker, Department of Political Science, York University.

Professor Greg Kealey, Department of History, Memorial University.

TÉMOINS

M. Reg Whitaker, Département de science politique, Université York.

M. Greg Kealey, Département d'histoire, Université Memorial.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 30

Wednesday, May 2, 1990

Thursday, May 3, 1990

Wednesday, May 9, 1990

Thursday, May 10, 1990

Chairman: Blaine Thacker

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 30

Le mercredi 2 mai 1990

Le jeudi 3 mai 1990

Le mercredi 9 mai 1990

Le jeudi 10 mai 1990

Président: Blaine Thacker

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Committee on *Procès-verbaux et témoignages du Comité spécial d'*

The Review of the CSIS Act and the Security Offences Act

Examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité

RESPECTING:

Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989

CONCERNANT:

Ordre de renvoi du Comité en date du mardi 27 juin 1989

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirty-fourth Parliament,
1989-90

Deuxième session de la trente-quatrième législature,
1989-1990

SPECIAL COMMITTEE ON THE REVIEW OF THE
CSIS ACT AND THE SECURITY OFFENCES ACT

Chairman: Blaine Thacker

Vice-Chairman: Maurice Tremblay

Members

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

COMITÉ SPÉCIAL D'EXAMEN DE LA LOI
CONSTITUANT LE SCRS ET DE LA LOI SUR
LES INFRACTIONS EN MATIÈRE DE SÉCURITÉ

Président: Blaine Thacker

Vice-président: Maurice Tremblay

Membres

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, MAY 2, 1990
(47)

[Text]

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met *in camera* at 3:50 o'clock p.m. this day, in Room 701, Promenade Building, the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, Jacques Tétreault and Blaine Thacker.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst. *From the Committee Research Staff:* Stuart Farson, Research Consultant; François Cadieux and Brian Gorlick, Research Associates.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (*See Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1*).

The Committee considered its business.

At 5:24 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, MAY 3, 1990
(48)

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met *in camera* at 11:15 o'clock a.m. this day, in Room 308 W.B., the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout, Maurice Tremblay and Blaine Thacker.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst. *From the Committee Research Staff:* Stuart Farson, Research Consultant; François Cadieux, Research Associate.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (*See Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1*).

The Committee considered its business.

At 12:30 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 12:34 o'clock p.m., the sitting resumed.

At 1:05 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

WEDNESDAY, MAY 9, 1990
(49)

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met *in camera* at 3:51 o'clock p.m. this day, in Room 308 W.B., the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, George Rideout and Blaine Thacker.

PROCÈS-VERBAUX

LE MERCREDI 2 MAI 1990
(47)

[Traduction]

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit à huis clos aujourd'hui à 15 h 50, dans la salle 701 de l'édifice La Promenade, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, Jacques Tétreault, Blaine Thacker.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal. *Du personnel du Comité:* Stuart Farson, conseiller de recherche; François Cadieux et Brian Gorlick, associés de recherche.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

Le Comité délibère de ses travaux.

À 17 h 24, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 3 MAI 1990
(48)

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit à huis clos aujourd'hui à 11 h 15, dans la salle 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout, Maurice Tremblay et Blaine Thacker.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal. *Du personnel du Comité:* Stuart Farson, conseiller de recherche; François Cadieux, associé de recherche.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

Le Comité délibère de ses travaux.

À 12 h 30, la séance est suspendue.

À 12 h 34, la séance reprend.

À 13 h 05, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MERCREDI 9 MAI 1990
(49)

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit à huis clos aujourd'hui à 15 h 51, dans la salle 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, George Rideout et Blaine Thacker.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst. From the Committee Research Staff: Stuart Farson, Research Consultant; François Cadieux and Brian Gorlick, Research Associates.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (*See Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1*).

The Committee considered its business.

By unanimous consent, at the request of the Chairman, it was ordered,—That for the meeting of Thursday, May 10, 1990, Ken Atkinson take the Chair as Acting Chairman.

Resolved,—That the Chairman be authorized to convene meetings on Tuesdays, Wednesdays and Thursdays as required during the month of June for the purposes of consideration and adoption of the report of the Committee.

At 6:03 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, MAY 10, 1990
(50)

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met at 11:08 o'clock a.m. this day, in Room 308 W.B., the Acting Chairman, Ken Atkinson, presiding.

Members of the Committee present: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, George Rideout and Jacques Tétreault.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst.

Witnesses: From the Islamic Propagation Centre: Imam Abdul Hai Patel; Imam Said Zafar. *Individual:* Andrew Kavchak.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (*See Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1*).

Imam Patel made a statement and, with Imam Zafar, answered questions.

Andrew Kavchak made a statement and answered questions.

At 12:43 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal. Du personnel du Comité: Stuart Farson, conseiller de recherche; François Cadieux et Brian Gorlick, associés de recherche.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

Le Comité délibère de ses travaux.

Par consentement unanime, à la demande du président, il est ordonné,—Que lors de la séance du jeudi 10 mai, Ken Atkinson assume la présidence en qualité de président suppléant.

Il est résolu,—Que le président soit autorisé à convoquer des réunions les mardi, mercredi et jeudi, selon les besoins, durant le mois de juin, pour terminer l'étude et l'adoption du rapport du Comité.

À 18 h 03, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 10 MAI 1990
(50)

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit aujourd'hui à 11 h 08, dans la salle 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Ken Atkinson (*président suppléant*).

Membres du Comité présents: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, George Rideout et Jacques Tétreault.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal.

Témoins: Du Centre de propagation de l'Islam: Iman Abdul Hai Patel, Iman Said Zafar. *À titre particulier:* Andrew Kavchak.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

L'iman Patel fait un exposé et répond aux questions avec l'iman Zafar.

Andrew Kavchak fait un exposé et répond aux questions.

À 12 h 43, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

[Texte]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, May 10, 1990

• 1105

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): Let us commence, ladies and gentlemen. We have as our first witnesses Mr. Patel and Mr. Zafar from the Islamic Propagation Centre.

• 1110

Imam Abdul Hai Patel (Islamic Propagation Centre): Mr. Chairman, with me is my colleague, Imam Said Zafar. We are representing the Islamic Propagation Centre of Mississauga, an organization dedicated to serving the needs of the Muslim communities in Mississauga in particular, and the province of Ontario in general.

We are looking after the social and religious well-being of the Muslim community, to help them practice Islam as a way of life, and to play an important role as loyal Canadian citizens in this community. With that in mind we took the opportunity to present this brief on the revision of the CSIS Act.

Mr. Chairman, members of the committee, we are grateful to you for giving us this opportunity to appear in person. Your staff has been very kind to us in rescheduling this appointment. Our previous appointment was not possible because of the fog in the Ottawa area. The plane could not land here. We are indeed very thankful for this opportunity and this rescheduling of the appointment.

The population of Muslims in Mississauga-Toronto is over 150,000. In Canada, it is nearly 300,000. Since the revision of the CSIS Act is taking place, as citizens of this country we thought of playing our role, making our contribution, putting forward some concrete proposals. Perhaps this committee will take these into consideration when the final draft is submitted to the House of Commons.

Security of any nation is important. The government always ensures that our national borders are secure and that the citizens have freedom of movement, freedom as envisaged in our Constitution. This is so important to us.

The role CSIS has been playing, however, since the establishment of the Security Intelligence Review Committee...there have been some weaknesses pointed out by this committee. The report indicates revision in certain spheres of the act. These have already been considered. The committee is probably going through that report submitted in 1989.

I will not go into details of the SIRC report; however, as Muslims and with background from the Muslim countries and Muslim culture, we can point out certain areas where the revision can pay special attention and perhaps incorporate into the new CSIS Act.

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 10 mai 1990

Le président suppléant (M. Atkinson): Mesdames et messieurs, la séance est ouverte. Nos premiers témoins sont MM. Patel et Zafar du Centre de propagation islamique.

Imam Abdul Hai Patel (Islamic Propagation Centre): Monsieur le président, voici mon collègue Imam Said Zafar. Nous représentons le Centre de propagation islamique de Mississauga, organisation qui dessert les communautés musulmanes de Mississauga en particulier et de l'Ontario en général.

Nous nous occupons du bien-être social et religieux des membres de la communauté musulmane, pour les aider à pratiquer la religion islamique comme mode de vie, et pour les aider à jouer dans la collectivité un rôle actif en tant que citoyens canadiens loyaux. Voilà pourquoi nous avons jugé opportun de présenter un mémoire sur la révision de la Loi sur le SCRS.

Monsieur le président, mesdames et messieurs du Comité, merci de nous donner l'occasion de comparaître en personne. Votre personnel a eu l'amabilité de changer la date de notre comparution, car nous avions dû nous décommander la dernière fois à cause de l'impossibilité d'atterrir à Ottawa à cause du brouillard. Merci d'avoir été si souples et de nous accueillir ainsi.

Les Musulmans de Mississauga-Toronto sont au nombre de 150,000, et on en compte près de 300,000 dans l'ensemble du Canada. Comme le Parlement se propose de réviser la Loi sur le SCRS, nous avons jugé opportun, en tant que citoyens canadiens, de jouer notre rôle à part entière et de contribuer à vos travaux en soumettant quelques propositions concrètes dont vous tiendrez compte, nous l'espérons, dans le texte que vous soumettrez à la Chambre des communes.

La sécurité, pour tout pays, est une question importante. Le gouvernement doit toujours faire en sorte que nos frontières nationales sont sûres et que ses citoyens ont toute liberté de mouvement, comme le prévoit notre Constitution. Cela aussi, c'est très important pour nous.

Votre comité a cependant signalé certaines faiblesses dans le rôle qu'a joué le SCRS, depuis l'établissement du Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité. Votre rapport parle même de réviser certaines parties de la loi, et certaines solutions ont déjà été envisagées. J'imagine que c'est le rapport soumis en 1989 que votre comité étudie.

Je ne le parcourrai donc pas en détail. Cependant, comme nous sommes musulmans et que nous connaissons les pays et la culture islamiques, nous pouvons peut-être vous signaler certains domaines sur lesquels il faudrait vous pencher tout spécialement et en regard desquels vous voudrez peut-être apporter certaines modifications à la Loi sur le SCRS.

[Text]

The CSIS mandate is well defined in the CSIS Act of 1984, but its ability to carry out the duties of gathering information and analyzing it is limited and at times hampered. There is a lack of expertise in certain geographical areas, and lack of knowledge of certain cultures and religions.

In Canada we are fortunate to have people from various cultural backgrounds. This provides an ideal model; so many cultures, so many religions can come together and have a peaceful co-existence. It is this peaceful atmosphere that we have to maintain all the time. We have to ensure that the security of this country remains an integral part of the Government of Canada's mandate, while at the same time allowing the citizens to participate in the democratic process of this country.

• 1115

Muslims in Canada view with some reservation some of the activities that CSIS has carried out in the past, and is doing at the moment, without the use of the available talents in the community. As we have pointed out in our brief, at times citizens of this country, because of their former ties with countries in Asia, Africa or Europe, have become the subject of investigation, information gathering, at the request of either the foreign government or even from the local citizens.

It is this method of gathering information that we have to pay attention to, because wrong information can convey a wrong impression of the type of community, the type of faith, the practice, and the type of lifestyle. What may appear foreign and completely different to an individual in this society may have a well-intentioned, well-meaning role in the future of this country.

It is true that any suspicious activities have to be looked at. But if such information, such reports are compiled, then citizens should have some recourse to ascertain the authenticity of that report before any actions are taken. The Security Intelligence Review Committee is also looking into this process, and is to be commended for it.

However, as the population of this country increases and with the influx of a large number of immigrants, many of them Muslims coming from Muslim countries or Muslims coming from where they are a minority in that country, some of them have been refugees or subject to political turmoil, hunger and other hardships. But now they are here in this country and want to make Canada their home. The activities of these new immigrants, or new Canadians, are sometimes regarded with great suspicion as being of some kind of detriment to the security of this country. Perhaps it is because of lack of knowledge of their activities, or it is the way those activities are carried out, that may imply some different role, a militant role, if I may say this.

[Translation]

Le mandat du SCRS est bien défini dans la Loi de 1984 portant sa création, mais sa capacité de mener à bien ses fonctions de collecte d'information et d'analyse est parfois limitée et le service n'a pas toujours les coudées franches. En effet, ses membres ne connaissent pas toujours certaines régions géographiques, ni certaines cultures ou religions.

Nous avons le bonheur au Canada de compter parmi nos citoyens des personnes originaires de divers milieux culturels, ce qui nous fournit un modèle idéal: nous constatons que toutes ces cultures et toutes ces religions peuvent se regrouper et coexister pacifiquement. C'est cette atmosphère pacifique que nous devons perpétuer. Nous devons faire en sorte que la sécurité de notre pays fasse partie intégrante du mandat du gouvernement canadien, tout en permettant en même temps à tous nos citoyens de participer au processus démocratique du Canada.

Les musulmans du Canada constatent avec une certaine appréhension que le SCRS a mené par le passé certaines activités, et continue à le faire, sans faire appel aux talents qui existent dans notre communauté. Comme le souligne notre mémoire, il arrive que des citoyens de notre pays, en raison des liens qu'ils avaient avec leur pays d'origine en Asie, en Afrique ou en Europe, fassent l'objet d'enquêtes ou de cueillette de renseignements à la demande soit du pays d'origine, soit de leurs concitoyens.

C'est la façon de recueillir l'information qui nous préoccupe, parce que des mauvais renseignements peuvent donner une fausse impression du type de communauté, du type de foi pratiquée et du type de mode de vie. Une façon de faire qui peut sembler tout à fait étrangère et différente à un membre de la société canadienne peut pourtant être parfaitement bien intentionnée et peut être très positive pour l'avenir du Canada.

Il est vrai qu'il faut se préoccuper de toutes activités suspectes. Mais si l'on doit dresser un rapport contenant de l'information telle que celle que je viens de vous décrire, il n'est que juste que les citoyens qui en fassent l'objet puissent en vérifier l'authenticité avant que quelque mesure que ce soit ne soit prise. C'est d'ailleurs ce qu'envisage le Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité, et nous l'en félicitons.

Cependant, au fur et à mesure que la population augmente et que le pays fait appel à un nombre accru d'immigrants, il faut comprendre aussi que parmi les musulmans qui nous arrivent de pays islamiques ou de pays où ils constituent la minorité, certains ont vécu des soulèvements politiques, la faim et d'autres misères et entrent ici comme réfugiés. Mais une fois en sol canadien, ils veulent faire du Canada leur pays. Or, on considère parfois comme suspectes les activités de ces Néo-Canadiens et on a parfois l'impression qu'elles peuvent menacer la sécurité de notre pays. Peut-être est-ce parce qu'on connaît mal ces activités ou peut-être est-ce que la façon dont ces activités sont menées donne l'impression qu'elles sont menées de façon militante, si j'ose dire.

[Texte]

However, these citizens, new Canadians, want to have peaceful lives in this country. It is for this reason they have left their homelands, have sought refuge in this country, and then there are other professionals who have immigrated to this country, making valuable contributions to this country.

At the same time, the Canadian-born Muslims are here and they all form part of this community that we have interviewed. We have sought information from communities across Canada and have come with some proposals that we have submitted in the brief. It is time that we are recognized and given some role in this process, as it is permitted by the Constitution of this country.

Proposal 2 is that current Canadian Muslims can provide talents and expertise to CSIS, SIRC and other government agencies with diverse cultural, religious and linguistic qualifications of very high calibre.

The third proposal is that both CSIS and SIRC regularly interface with the Muslim community to gain broader understanding and to facilitate gathering of credible understanding of subject-matter.

These two proposals are considered to be very important. Although number one, as I say, is that SIRC is loaded with an exclusive group of QCs and virtually no member of the visible minorities or recent Canadians.

Perhaps this community can consider all three proposals for drafting the new CSIS Act, or making amendments to the current CSIS Act, so that Muslims in this country are not stigmatized because of the events taking place outside Canada, and become the subject of investigation where a considerable amount of time and money is wasted by the government.

I would welcome the opportunity to answer questions on our brief. Once again, I would like to express our sincere thanks, Mr. Chairman, the committee and the staff for making this appointment possible.

• 1120

Mr. Rideout (Moncton): Has your organization or your membership been the object of any CSIS attention, and if so, how did you come by that information?

Imam Said Zafar (Islamic Propagation Centre): That is an excellent question. I am glad you asked it.

Imam Patel, in his usual Islamic modesty, felt that he should not elaborate on the activities of the Islamic Propagation Centre because of the time. We should have brought in the constitution and objectives of the Islamic Propagation Centre. As the senior Imam of Muslims I will take this opportunity to explain that Islamic Propagation, although based in Mississauga, is an Ontario-based organization. It has been in existence for over 14 years.

[Traduction]

Mais je vous assure que ces citoyens qui sont de nouveaux Canadiens veulent vivre pacifiquement dans leur nouveau pays. C'est justement pour cette raison qu'ils ont quitté leur pays d'origine et qu'ils se sont réfugiés ici; ils veulent maintenant apporter une contribution valable à leur nouveau pays, tout comme les entrepreneurs qui ont immigré eux aussi au Canada.

De même, les musulmans nés au Canada et les nouveaux arrivants font partie de cette communauté que nous sommes allés interroger. Nous avons visité les différents groupes musulmans du Canada pour recueillir des renseignements et voici maintenant quelques propositions. Il est grand temps que l'on nous reconnaisse le droit de participer à la révision de cette loi, comme le permet la Constitution du Canada.

Dans notre deuxième proposition, nous affirmons que les musulmans canadiens peuvent offrir leurs talents et leurs compétences au SCRS, au Comité de surveillance et à d'autres organes gouvernementaux en mettant à contribution leurs connaissances culturelles, religieuses et linguistiques de très haut calibre.

Nous proposons aussi, en troisième lieu, que le SCRS et le Comité de surveillance aient régulièrement des contacts avec la communauté musulmane afin de mieux la comprendre et de faciliter l'acquisition de première main de connaissances qui soient crédibles pour notre communauté.

Ces deux propositions sont très importantes pour nous. La première l'est particulièrement, puisque le Comité de surveillance est composé exclusivement de conseillers de la Reine et ne compte virtuellement aucun représentant des minorités visibles ou des Néo-Canadiens.

Nous espérons que vous tiendrez compte de nos trois propositions au moment de la rédaction de la nouvelle loi ou de la rédaction des modifications à la loi actuelle, pour que les musulmans canadiens ne soient pas stigmatisés par les événements qui surviennent à l'extérieur du Canada ni ne fassent l'objet d'enquêtes qui coûtent très cher en temps et en argent pour le gouvernement.

Nous serons heureux de répondre à vos questions. Nous voulons, encore une fois, remercier sincèrement le comité et son personnel de nous avoir permis de comparaître.

M. Rideout (Moncton): Votre organisme et ses membres ont-ils fait l'objet d'enquêtes de la part du SCRS? Dans l'affirmative, comment l'avez-vous su?

Imam Said Zafar (Islamic Propagation Centre): Je suis heureux de cette excellente question.

Dans une modestie coutumière à l'Islam, l'imam Patel a jugé qu'il valait mieux parler longuement des activités de notre Centre de propagation islamique, en raison du peu de temps. Nous aurions dû vous apporter la constitution et les objectifs de notre centre. En tant qu'imam principal des Musulmans, je profite donc de l'occasion pour vous expliquer que notre centre, bien que situé à Mississauga, est un organisme ontarien qui existe depuis plus de 14 ans.

[Text]

To answer your question, the name “Islamic Propagation Centre” itself connotes certain cloudy things which happen in the world. Worst of all, the title is called. . . [Witness continues in native language]. . . and the only-compromise word was “propagation”, but. . . [Witness continues in native language]. . . as all of you are known in Iraq and other places, are labelled as terrorist organizations. Does that answer your question?

Mr. Rideout: In part.

Imam Zafar: Give me the other part.

Mr. Rideout: Has your organization come in contact with CSIS?

Imam Zafar: Yes, our interest in CSIS was stimulated in two parts. Imam Patel has explained the first part: we want to be a part of Canadian society, not segregated as a Muslim-like ethnocultural group. We are part of the general Canadian mirror.

To respond to your question, there were three or four years ago—my memory is lacking—a supposedly PLO organization, such as in an Ian Fleming novel, was allowed in. I am sure you know what I am talking about.

At that time some of the members of our organization were phoned and asked to give some background. My friend Ron Atkey is a very fine gentlemen, one of the. . . You know, people like Ron Atkey and yourself make Muslims feel wonderful about parliamentary democracy.

So I picked up the phone. I said “Ron, what the hell is going on?” Those were my words. He said, “Relax”. I said I had been hearing confessions all day, and now he was going to hear my confession. He said that according to the CSIS Act, a formal complaint has to be put in writing. I said, “What do these things do?”

I am an imam. There are 14 imams in Metro-Toronto. An imam is a minister of religion. Let me share with you one of the wonderful things about being an imam: 52 times a year, he gets up on the pulpit and gives a speech and nobody can shout back at him. What an attentive audience he has.

• 1125

Oh, yes, people have to give obeisance. Imams are duly recognized leaders of the community. “Imam” means not what “Imam Khomeini” connotes; rather, it means “leader”. I must digress, for our learning of Arabic culture and understanding is that the Imam is the one who controls things. An imam is the chairman at the moment; I will call you “imam” at the moment.

Mr. Rideout: Do not let it go to his head; he is only a temporary chairman.

Imam Zafar: In Iraq they call a taxi driver. . . [Witness continues in native language]. That is why Ottawa has the most Arabic-speaking taxi drivers. Everybody wants to be imam of the taxi. I digress.

[Translation]

Le nom de notre organisme «Centre de propagation islamique» évoque en soi certaines choses nébuleuses qui se produisent dans le monde. Le pire, c'est que dans notre propre langue, nous disons ... [Dans la langue du témoin] ... et le seul terme que nous pouvions accepter comme compromis, c'était «propagation». Or les groupes qui utilisent ce terme [Dans la langue du témoin] ... sont tous considérés comme des organismes terroristes en Irak et ailleurs. Ai-je répondu à votre question?

M. Rideout: Partiellement.

Imam Zafar: Que voulez-vous savoir d'autre?

M. Rideout: Votre organisme a-t-il eu des contacts avec le SCRS?

Imam Zafar: Oui, et notre intérêt envers le SCRS tient à deux choses. L'imam Patel vous a expliqué que, tout d'abord, nous voulions faire partie intégrante de la société canadienne et ne pas faire l'objet d'une ségrégation en tant que groupe ethno-culturel musulman. Nous faisons partie de la mosaïque canadienne.

Mais pour vous répondre, il y a trois ou quatre ans, sauf erreur, on a permis à une prétendue organisation de l'OLP, comme celles des romans d'Ian Fleming, d'entrer au Canada. Je suis sûr que vous me comprenez.

À cette époque, on a appelé certains membres de notre organisme et on leur a demandé des renseignements. Un de mes amis, c'est Ron Atkey, une excellente personne. . . C'est grâce à des gens comme Ron Atkey et vous-mêmes que les musulmans ont foi en la démocratie parlementaire canadienne.

J'ai donc décidé d'appeler mon ami Ron Atkey pour lui demandé ce qui se passait. Il m'a répondu de ne pas m'en faire. Je lui ai répliqué qu'après avoir entendu des gens se confesser à moi toute la journée, j'avais décidé de me confesser à lui. Il m'a expliqué qu'en vertu de la Loi sur le SCRS, pour qu'une plainte soit officielle, il fallait qu'elle soit déposée par écrit. Je lui ai demandé où cela allait nous mener.

Je suis moi-même un imam. Il y a à Toronto 14 imams, c'est-à-dire des chefs de prière. Un des privilèges de l'imam est le suivant: il peut, 52 fois par an, monter en chaire et faire un discours sans que personne ne puisse lui donner la réplique. L'auditoire est tout ouïe.

C'est vrai que la population est tenue de lui rendre hommage. Les imams sont effectivement les chefs de la communauté. On entend par «imam» non pas cette image créée par l'imam Khomeini mais, tout simplement, un «chef». Permettez-moi cette digression. Il faut savoir, pour bien comprendre la culture arabe, que l'imam est celui qui mène. L'imam peut être un peu comme un président de séance; ainsi, vous seriez, dans la situation présente, imam.

M. Rideout: Il ne faudrait pas que cela lui monte à la tête; il n'est que président par intérêt.

Imam Zafar: En Iraq, on appelle un chauffeur de taxi un [Le témoin s'exprime ici dans sa langue d'origine] c'est pourquoi l'on trouve à Ottawa tellement de chauffeurs de taxi qui parlent arabe. Ils veulent tous être imams du taxi. Mais je m'écarte un peu du sujet.

[Texte]

Sir, to answer the question, yes, it was done in such a way that I formally talked and then I formally sent a little letter on it. He said, yes, would you please do that. I told Ron there was no need to go about this surreptitious rouse, this cloak-and-dagger stuff. The best thing is that the 14 imams. . .

I am the senior imam because I have survived 27 years in Canada and the Muslims. I said to phone me. I said there is something we do not understand about the gentleman. What is the background? What is the undercurrent? How many foreign powers are playing this game behind it? I will get the imams all off here. One of the best things about Muslims, sir, for your future reference, is that if you ask them one question, they will give you 100 answers.

Mr. Rideout: I was about to say, you really do not get the answer to the one you asked.

Imam Zafar: Oh, wonderful! God bless you! I must be a politician. That is why Imam Patel handed it to me.

Mr. Rideout: I see. In your brief, you say that the Canadian government at the request of foreign governments has targeted new Canadians. Can you provide us with any examples of this?

Imam Zafar: There is the example I just gave you. The issue of this gentleman became one of the most contentious issues. I am not privy to the [*Inaudible—Editor*] of External Affairs. I do not.

Mr. Rideout: Just go back one step. What I mean by that question is that a foreign government has asked the Canadian government to target new Canadians to get information. What I am looking for is: what foreign governments are you aware of? What are the circumstances and those types of things?

Imam Zafar: I am sure you all read a book called *Soft Target*.

Mr. Rideout: It was delivered to all of us.

Imam Zafar: *Soft Target* brings about fairly well-documented investigative journalism at its best in the Canadian way about security and intelligence, so you know the answer.

Mr. Rideout: This is where you base—

Mr. Tétreault (Laval-des-Rapides): No, sir, I do not know the answer. We want the answer from you.

Imam Zafar: My answer is to read *Soft Target*. The answer is simple as that. This is a document—

Mr. Tétreault: It is you who are before us. That journalist is not.

Imam Zafar: This is it.

Mr. Tétreault: Then answer our question.

Imam Zafar: Yes, I will answer your question as much as possible for this. There is an article; already a book has been published, sir.

[Traduction]

Mais, à votre question, je réponds que oui; j'en ai parlé à titre officiel et j'ai même envoyé une lettre à cet effet. Il m'avait demandé de le faire. J'avais dit à Ron qu'il n'était pas nécessaire d'agir en catimini ou de verser dans la série noire. Le mieux est que les 14 imams. . .

Je suis le doyen des imams car j'ai survécu à 27 années passées parmi les Musulmans du Canada. Je lui ai demandé de me téléphoner, ajoutant que ce monsieur avait quelque chose de pas net. Quel est le contexte? D'où est venu ce sentiment? Qui sont les puissances étrangères impliquées? Autant d'interrogations qui sont certaines de provoquer, chez les imams, une multiplicité de réponses. En effet, je précise qu'un des traits caractéristiques des Musulmans c'est que pour chaque question, ils vous donnent 100 réponses.

M. Rideout: J'allais justement dire qu'en fait on n'obtient pas la réponse à la question qu'on a posée.

Imam Zafar: Merveilleux! Que Dieu vous bénisse! Je dois être un peu politicien. C'est pourquoi l'imam Patel m'a confié cette tâche.

M. Rideout: Je vois. Dans votre mémoire, vous affirmez qu'à la demande de certains gouvernements étrangers, le gouvernement du Canada assure la surveillance de Néo-Canadiens. Pourriez-vous nous citer un exemple de cela?

Imam Zafar: Il y a l'exemple que je viens de vous citer. On s'est beaucoup interrogé à l'égard de ce monsieur. Je ne suis pas dans les [*Inaudible—Éditeur*] des Affaires extérieures.

M. Rideout: Pourrions-nous remonter un petit peu en arrière. Vous avez dit qu'un gouvernement étranger avait demandé au gouvernement canadien d'opérer une surveillance à l'égard de Néo-Canadiens afin d'obtenir sur eux des renseignements. J'aimerais donc savoir: quels sont les gouvernements étrangers en cause? et quelles sont les circonstances de cette intervention?

Imam Zafar: Vous avez sans doute tous lu un livre intitulé *Soft Target*.

M. Rideout: Nous en avons tous reçu un exemplaire.

Imam Zafar: *Soft Target* est un bon exemple de journalisme d'enquête et il présente des éléments assez pertinents touchant l'activité des services canadiens de sécurité et de renseignement. Vous connaissez donc la réponse à votre question.

M. Rideout: Vous voulez dire que c'est sur cela que vous vous basez. . .

M. Tétreault (Laval-des-Rapides): Non, monsieur, je ne connais pas la réponse. Nous aimerions que vous nous la donniez.

Imam Zafar: Ma réponse est celle-ci: lisez *Soft Target*. C'est aussi simple que ça. Il s'agit d'un document. . .

M. Tétreault: Mais c'est vous qui comparez ici et non le journaliste.

Imam Zafar: Effectivement.

M. Tétreault: Répondez donc à notre question.

Imam Zafar: Je vais donc vous répondre dans la mesure de mes moyens. Il y a un article; un livre a déjà été publié sur cela.

[Text]

Mr. Tétreault: Do not give us a show. Answer our question.

Imam Zafar: The answer is in *Soft Target*.

Mr. Rideout: All right. If I understand correctly, then, are there any other incidents other than what is contained in the book as you are aware of where foreign governments have in effect come in and asked the Canadian government to target certain individuals?

Imam Zafar: To our best knowledge, that is the best documented evidence we have. The best. We have the our views, because we do not have substantive, documented evidence.

• 1130

Mr. Rideout: It is from your readings and from your information—

Imam Zafar: Yes. I intended to make anecdotal remarks. But that would not be fair.

Mr. Rideout: The impact that has had on individuals and organizations, to your knowledge, flows from also that book, *Soft Target*. You are not aware of—

Imam Zafar: As you know, the Sikh community is fairly close to the community of India and Pakistan, and there are a lot of Muslims from India and Pakistan. So these apprehensions and tensions flow from that point.

Mr. Rideout: In another area, are you personally aware of any wrong-doing on the part of CSIS or by persons purporting to act on the part of CSIS?

Imam Zafar: I believe I have described one case. Should you have access to CSIS documents and the records of Mr. Ron Atkey—

Mr. Rideout: On that case?

Imam Zafar: Yes.

Mr. Rideout: I am just trying to see whether there are any other areas we should be looking into.

Imam Zafar: This is the only one.

Mr. Rideout: When you talk about wrong-doing, how did you feel CSIS had acted improperly in that particular case? They obviously were trying to gather some information. I take it you feel they should have just gone frontally in to you rather than in effect doing what they do, and that is try to gather information on a quiet basis.

Imam Zafar: Your question, once again, is very appropriate.

The reason is the lack of cultural understanding of the nature of community, the nature of society. That is one of the big holes.

I am not saying CSIS did it to be malicious. It is a question of lack of sensitivity, a lack of cultural understanding, a lack of depth of knowledge that Canadian society is not based only on French and English. There are other, multicultural people who are coming. By the year 2010, other than French and others, the minority will not be in the minority any more.

[Translation]

M. Tétreault: Nous ne vous demandons pas de nous dresser un tableau; nous aimerions simplement que vous répondiez à notre question.

Imam Zafar: La réponse se trouve dans l'ouvrage intitulé *Soft Target*.

M. Rideout: Bon. Mais alors, d'après vous, y a-t-il d'autres exemples, à part ceux dont fait état ce livre, de cas où un gouvernement étranger a demandé au gouvernement canadien de s'intéresser à certaines personnes?

Imam Zafar: Ce livre est, d'après nous, le meilleur document sur la question. Nous en faisons état en l'absence de preuve formelle.

M. Rideout: C'est donc d'après vos lectures et les renseignements qui vous sont parvenus. . .

Imam Zafar: Oui. J'avais prévu de faire état d'un certain nombre d'incidents, mais cela ne serait pas juste.

M. Rideout: Les effets que ce genre d'activité a pu avoir sur les personnes et sur leurs organisations sont donc, selon vous, liés au livre *Soft Target*. Ainsi, vous n'auriez pas eu connaissance de. . .

Imam Zafar: Comme vous le savez, la communauté sikh est très proche de la communauté de l'Inde et du Pakistan, et de nombreux Musulmans sont originaires de l'Inde et du Pakistan. Cela explique un certain nombre d'appréhensions et de tensions que l'on peut constater.

M. Rideout: Avez-vous, personnellement, eu connaissance d'infractions commises par le SCRS ou par des personnes prétendant agir pour le compte du SCRS?

Imam Zafar: Je pense vous en avoir cité un cas. Si vous avez accès aux documents du SCRS et aux dossiers de M. Ron Atkey. . .

M. Rideout: Sur cette même affaire?

Imam Zafar: Oui.

M. Rideout: Je cherche simplement à savoir s'il n'y aurait pas d'autres domaines auxquels nous devrions nous intéresser.

Imam Zafar: C'est le seul.

M. Rideout: Vous avez parlé de fautes. En quoi estimez-vous que le SCRS s'est mal comporté en l'espèce? Il est clair que ce service essayait de se renseigner. Pensez-vous qu'il aurait dû vous approcher directement au lieu de faire ce qu'ils ont fait, c'est-à-dire de recueillir des renseignements par des moyens détournés.

Imam Zafar: Je pense que votre question va au coeur du sujet.

Cette situation s'explique par une incompréhension culturelle vis-à-vis de notre communauté. C'est, je pense, un des principaux aspects de la question.

Je ne dis pas que le SCRS a agi par méchanceté. Il a surtout fait preuve d'un manque de sensibilité culturelle. Ce service ne semble pas comprendre que la société canadienne n'est pas simplement composée de Français et d'Anglais. Elle comporte beaucoup d'autres communautés ethno-culturelles. D'ici à l'année 2010, les autres minorités ne seront plus minoritaires.

[Texte]

So it was not specific malicious intent, it was a lack of sensitivity to the cultural understanding, which rubs the wrong way.

Mr. Rideout: I see.

M. Tétreault: Messieurs, je ne connais rien de votre organisation. Peut-être pourriez-vous m'éclairer sur ce que vous représentez au pays en répondant aux questions suivantes.

Pouvez-vous nous fournir des précisions sur votre organisme? Où votre organisme a-t-il été fondé? Combien de membres compte-t-il? Quels sont ses buts ou ses objectifs? Est-ce que vous avez des chapitres provinciaux ou locaux? Êtes-vous affiliés à des organismes internationaux? Donnez-moi un peu plus de précisions sur ce que vous êtes.

Imam Zafar: That was needed. What we failed to do—and we are remiss; we should have given it to you with our brief—is give you a brief background of our organization. So with Imam Patel's permission, I am going to explain the background to the questions you have asked.

The organization is the Islamic Propagation Centre. It was founded in 1978 in Mississauga. It is a recognized charitable religious organization; it is Ontario licensed. Membership is \$100 per year. It used to be \$60, but now it is \$100 per year.

• 1135

Mr. Brewin (Victoria): The Liberals understand that.

Mr. Rideout: Yes, ours are \$2 and \$5.

Imam Zafar: Our objectives are:

1. To explain, enhance and propagate the religion of Islam to Muslims and non-Muslims.
2. To hold seminars on Islamic education, the cultural and multicultural nature of our society.
3. To make the Muslims aware of the Canadian political process and to educate them to become loyal Canadian citizens within the realm of Canadian laws and within the realm of Islamic.
4. To publish newsletters, to arrange for marriages, funerals, births and others.
5. To appear before any political or religious body and—the most important, which is the role I play—to liaise with other religious groups, in particular, Catholics, Anglicans, United Churchmen, and those of the Jewish faiths.

Our emphasis is on—

Mr. Rideout: You missed the Baptists.

Imam Zafar: Yes, because their numbers do not justify our mention. That is the simple reason.

Mr. Brewin: Whoa, you just lost George's vote.

[Traduction]

Je répète donc que je ne pense pas que le SCRS ait agi par méchanceté. Ce qui nous gêne c'est ce manque de sensibilité vis-à-vis de certains faits de culture.

M. Rideout: Je vois.

Mr. Tétreault: Gentlemen, I know nothing about your organization. Could you perhaps enlighten me as to whom you represent here by answering the following questions.

Could you tell us about your organization? Where was it created? How many members are there? What are its aims and objectives? Do you have provincial or local chapters? Are you affiliated with certain international organizations? Could you tell us a little more about who you are.

Imam Zafar: Cela est effectivement important. Nous avons eu tort, effectivement, de ne pas vous donner ces indications dans notre mémoire. Nous aurions dû vous décrire un peu notre organisation. Ainsi, avec la permission de l'imam Patel, je vais répondre à vos questions.

Notre organisation s'appelle l'*Islamic Propagation Centre*. Elle a été fondée en 1978 à Mississauga. Il s'agit d'un organisme à vocation religieuse et charitable homologuée en Ontario. La cotisation est fixée à 100\$ par an. Elle était auparavant de 60\$, mais elle est maintenant de 100\$.

M. Brewin (Victoria): Les libéraux comprendront cela.

M. Rideout: Oui, pour nous les chiffres sont de 2\$ et 5\$ respectivement.

Imam Zafar: Nos objectifs sont les suivants:

1. Expliquer, développer et propager l'Islam à la fois chez les Musulmans et chez les non-Musulmans.
2. Organiser des séminaires sur l'éducation islamique et sur les aspects culturels et multiculturels de notre société.
3. Sensibiliser les Musulmans à la réalité politique canadienne et leur apprendre à devenir des citoyens canadiens loyaux à la fois envers les lois canadiennes et envers les pratiques de l'Islam.
4. Publier des bulletins d'information, arranger les mariages, organiser les enterrements, célébrer les naissances et, d'une manière générale, organiser les détails de la vie de notre communauté.
5. Comparaitre devant des organismes politiques et religieux et surtout—et c'est le rôle qui m'a été confié—assurer la liaison avec d'autres groupes religieux, et notamment les catholiques, les anglicans, les membres de l'Église unie et de la communauté juive.

Nous faisons surtout porter l'accent sur. . .

M. Rideout: Vous n'avez pas parlé des Baptistes.

Imam Zafar: C'est simplement que la faiblesse de leur nombre ne justifie pas que nous en parlions. C'est simplement pour cela.

M. Brewin: Eh bien, vous venez de perdre la voix de George.

[Text]

Imam Zafar: Yes, their numbers are not justified. One of the reasons for that is that from the Islamic point of view, if I start interfacing with Baptists, they will tell everybody else they are not Christians, so I will be asked to adjudicate whether the others are Christians or not. By the way, just for your information, I sit with the cardinal and the chief rabbis on that council.

On the international scope, if we are invited, we send briefs on international theological conferences. We have taken upon ourselves to translate the Koranic *Korana* into the Polish language, and which is currently being distributed free of charge in Poland. We have translated some of the excerpts of the Koran into the Thai language, which is being distributed in Bangkok and Thailand. We do also provide that service.

There are a number of Muslim international organizations. We are not affiliated with any international organization. We are purely Canadian, Ontario based.

Mr. Tétreault: Can you tell me how many members you have?

Imam Zafar: At the moment we have about 350 paid members. The members who pay the \$100 membership fee are the members who are allowed to vote and elect presidents and secretaries, but in Islam there is no membership requirement for religious services such as attending the Friday services. Membership comes and goes. For actually participating in electing officials, it fluctuates, because we have increased our membership fee from \$60. Our membership fee provides the opportunity to elect officers.

• 1140

Mr. Tétreault: Can you tell me if you have any other chapters elsewhere in the country?

Imam Zafar: No. We do not have any chapters in the country, for simple reasons. In any other places like Sudbury, Chicoutimi or Quebec City, for example, if the Muslims phone us that they need certain religious services done, we send people to teach them about Islam. We do not have a chapter or affiliation. It is a purely locally based organization that does try to enhance the image of Islam.

Mr. Brewin: I do not think I have any questions. I have read the brief. I certainly sympathize with and support the idea of trying to broaden the characteristics of representatives on the Security Intelligence Review Committee and within the service of CSIS itself, and I very much appreciate your evidence here today. I thank you for that.

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): You mentioned you had phoned Mr. Atkey and he had come back to you and said that you had to make a formal complaint. Did you follow that up?

Imam Zafar: Yes, I sent a letter to Mr. Atkey which he did acknowledge. He did share with me what was the response of CSIS. I asked him to put it in writing. He said that for certain reasons he could not put it in writing. I said asked if it was any more serious than that. He said, no, and to take his word for it. So this was dropped.

[Translation]

Imam Zafar: Non, effectivement, ils ne sont pas assez nombreux pour que nous en parlions. Du point de vue islamique, si je noue des contacts avec les Baptistes, ils vont prétendre qu'ils ne sont pas chrétiens et j'aurai à décider, parmi les autres, lesquels sont effectivement chrétiens. Je précise tout de suite qu'au sein de ce conseil je siège aux côtés du cardinal et des principaux rabbins.

Sur le plan international, nous envoyons des mémoires aux conférences théologiques auxquelles on nous demande de participer. Nous avons assuré la traduction du Coran en polonais et, à l'heure actuelle, nous en distribuons gratuitement des exemplaires en Pologne. Nous avons traduit certains extraits du Coran en thaïlandais et nous les distribuons à Bangkok et dans l'ensemble du pays.

Il existe plusieurs organisations internationales regroupant les Musulmans. Nous ne sommes liés à aucune organisation internationale. Nous sommes une organisation purement canadienne installée en Ontario.

M. Tétreault: Pourriez-vous me dire le nombre de vos adhérents?

Imam Zafar: À l'heure actuelle, nous avons 350 membres ayant réglé leur cotisation. Nos membres règlent une cotisation de 100\$, ce qui leur permet de voter, d'élire les présidents et les secrétaires. Mais, conformément à la pratique islamique, même un non-adhérent peut assister aux offices religieux tels que l'Office du vendredi. Le nombre de nos adhérents varie. Cela est en partie dû au fait que nous avons augmenté le montant de notre cotisation qui était de 60\$. Le règlement de la cotisation donne aux adhérents l'occasion de voter pour les dirigeants de l'organisation.

M. Tétreault: Pourriez-vous me dire si votre organisation a des chapitres dans d'autres régions du Canada?

Imam Zafar: Non. Nous n'avons pas d'autres chapitres au Canada et la raison en est simple. Si les Musulmans de Sudbury, Chicoutimi ou Québec, nous téléphonent pour nous dire qu'ils ont besoin de quelqu'un pour présider à un service religieux, nous leur envoyons quelqu'un capable de leur exposer les enseignements de notre foi. Nous n'avons ni chapitre ni lien avec d'autres organisations. Il s'agit d'une organisation locale qui cherche à améliorer l'image de l'Islam.

M. Brewin: Je n'ai pas d'autres questions à poser. J'ai lu votre mémoire et je suis tout à fait favorable à l'idée d'accroître la représentativité des membres du Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité et du SCRS. Je vous remercie des explications que vous avez bien voulu nous donner aujourd'hui.

Le président suppléant (M. Atkinson): Vous nous avez dit avoir téléphoné à M. Atkey qui vous aurait rappelé pour vous dire de déposer une plainte. L'avez-vous fait?

Imam Zafar: Oui, j'ai envoyé une lettre à M. Atkey. En retour, il m'a fait part de la réponse du SCRS. Je lui ai demandé de m'envoyer tout cela par écrit, mais il m'a répondu qu'il ne pouvait pas le faire, et cela pour diverses raisons. Je lui ai demandé si la situation était sérieuse. Il m'a répondu que non en me demandant de le croire sur parole. Nous n'avons pas poursuivi la chose.

[Texte]

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): So that is done.

Imam Zafar: That is done.

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): Do you feel that your members are aware of the complaint process available through SIRC?

Imam Zafar: No, I do not think so.

Imam Patel: No.

Imam Zafar: Muslims are like many immigrants. I believe sometime one of your ancestors came to this country as bewildered as we are at the moment. I have been fortunate enough to come 27 years ago. That is why I call myself senior Iman. If somehow you could go back to your own ancestry, and if your baptismal records and other records are kept correctly, you will find that your history—I am sure I would not be far wrong—was not very different from what the Muslim community is going through, the challenges of living in another country.

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): In the act itself the definition of threats relates to espionage, sabotage, foreign influenced activity, terrorism and subversion. Have you had an opportunity to look at that definition of threats and do you feel that it is adequate or it should be changed?

Imam Zafar: Mr. Chairman, that is one of the notes I wanted to bring up, and I am glad that you have asked me. There should have been, in our view, a comprehensive debate on the question of investigation of CSIS' interpretation of the term "subversion".

Is subversion based on a Cold War basis? That is one question I am leaving for your deliberations. Could legitimate Islamic work be considered subversive activity? Then the question is: what is Islamic work and what is legitimate? We would like to leave with you two thoughts on this.

• 1145

Regarding subversion, because the Cold War, we understand, is a dead war—it is finished—it is a time, we plead to you, that CSIS should look at those words and interpret the term in the modern way. This is one of the good things about democracy; we can apply and change some of the interpretations.

I do not know whether I have answered it. I do not think I have, because I do not have the answers. Imams certainly do not have answers too many times, so these are two Imams who do not have answers on that. That is said in modesty, sir.

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): Has your organization had any contact with the RCMP?

Imam Zafar: Yes, we have. I personally have had experience, and many other people do report contact with the RCMP.

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): How long ago was your contact, and can you tell us about it?

[Traduction]

Le président suppléant (M. Atkinson): Donc l'incident est clos.

Imam Zafar: Oui, l'incident est clos.

Le président suppléant (M. Atkinson): Pensez-vous que vos membres soient au courant de la procédure de plaintes prévue par le CSARS?

Imam Zafar: Non, je ne le pense pas.

Imam Patel: Non.

Imam Zafar: Les Musulmans sont comme de nombreux autres immigrants. J'imagine que vos propres ancêtres se sont peut-être, eux aussi, sentis un peu perdus en arrivant ici. J'ai eu la chance de venir ici il y a 27 ans. C'est pour cela que je me considère comme le doyen des Imams. Si vous pouviez retrouver la trace de vos ancêtres, et si vous pouviez retracer votre généalogie, je pense que vous constateriez qu'ils se sont retrouvés dans une situation analogue à celle dans laquelle se retrouve aujourd'hui la communauté musulmane. Je parle là des difficultés de se forger une vie nouvelle dans un autre pays.

Le président suppléant (M. Atkinson): La loi parle de menaces provenant de l'espionnage, du sabotage, des activités influencées par des pays étrangers, du terrorisme et de la subversion. Avez-vous eu l'occasion d'examiner cette définition et pensez-vous qu'elle soit adaptée aux besoins?

Imam Zafar: Monsieur le président, c'est justement une des questions que j'avais l'intention d'aborder. Je suis heureux que vous l'ayez posée. À notre avis, on aurait dû procéder à un large débat sur la manière dont le SCRS interprète le mot «subversion».

S'agit-il de tentatives de subversion liées à la guerre froide? Je ne vous demande pas d'y répondre mais simplement d'y réfléchir. Est-ce possible que l'on considère comme subversive l'activité légitime d'organisations islamiques? Je pose alors la question: Qu'entend-on par légitime et qu'entend-on par activités d'organisations islamiques? J'aimerais, à cet égard, faire une double remarque.

Je tiens à dire, en ce qui concerne la subversion, que la guerre froide est à mon avis finie et que, par conséquent, le SCRS devrait revenir un petit peu sur sa manière d'interpréter la subversion et voir tout cela sous un oeil un peu plus moderne. C'est un des avantages de la démocratie que de pouvoir modifier les anciennes interprétations.

Je ne sais si j'ai répondu à votre question. Je ne pense pas l'avoir fait car en fait je n'ai pas de réponse. Il arrive qu'un imam n'ait pas la réponse et vous en avez deux devant vous qui ne peuvent pas répondre à la question. Je dis cela, monsieur, en toute modestie.

Le président suppléant (M. Atkinson): Votre organisation a-t-elle eu des contacts avec la GRC?

Imam Zafar: Oui. J'en ai moi-même eu et beaucoup d'autres personnes m'ont dit avoir eu des contacts avec la GRC.

Le président suppléant (M. Atkinson): À quelle époque remonte les contacts que vous avez eus? Que pouvez-vous nous en dire?

[Text]

Imam Zafar: About 18 months ago.

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): What happened?

Imam Zafar: It was an enthusiastic RCMP officer who walked into my house. He said he was an RCMP officer who would like to talk to me. I asked whether he wanted my lawyers to be present. No, wait, I did not ask that first. I asked whether I was going to be posted as an ambassador to Tehran, because Stephen Lewis was posted, and it was about time the Conservatives did something for coloured people. He said he was not investigating me for an ambassador's post, but he wanted to talk to me about something else. I asked whether the nature of the thing was such that I had to have my lawyer present. He said no. I asked him whether he wanted a coffee. He said yes, and I asked him to come in. Purposely, my wife was sitting there, and I asked the officer whether he would mind if my wife was present. He said no. I told him I would insist that my wife be present.

This was a game that I would not label a CSIS thing. He heard some report. In America you plead the Fifth Amendment; here, I cannot plead anything except confidentiality and your kind judgment. I ask not to go into the details, because the officer did behave wonderfully well, very polite and courteous, one of the finest gentlemen I have ever met. I am very proud of some of the behaviour of the Royal Canadian Mounted Police. They are one of the finest institutions we have. My son is trying to get in, by the way, so I am biased.

The question is that he did not realize who I was. I told him before he started asking questions, I should give him my background. He asked me whether I was this man. I told him I was. We chatted around, and I told him that any time he wanted to know something about a Muslim-sounding name, he should give me a call. I told him that if it was not in my diocese, I would refer him to the Imam of that person and he could chat with him.

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): If at any time you would like to provide us with the information in a confidential manner, and you think it will help us in our deliberations, I am sure our staff would be glad to be in touch with you. That could be arranged.

Imam Zafar: Mr. Chairman, I am tempted to, but at this time I will take my clerical oath and I will keep it to myself.

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): Thank you very much.

Imam Zafar: I have a plea.

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): Yes, sir.

[Translation]

Imam Zafar: Cela remonte à 18 mois environ.

Le président suppléant (M. Atkinson): Que s'est-il passé?

Imam Zafar: Un agent de la GRC, un garçon enthousiaste, s'est présenté chez moi. Il a décliné sa qualité d'agent de la GRC et a dit qu'il aimerait s'entretenir avec moi. Je lui ai demandé s'il voulait que je demande à mes avocats d'assister à l'entrevue. Non, un instant, ce n'est pas la première chose que je lui ai demandée. Je lui ai demandé si on avait l'intention de me nommer ambassadeur à Téhéran, étant donné qu'on avait confié un poste à Stephen Lewis. J'ai ajouté qu'il était grand temps que les conservateurs fassent quelque chose pour les gens de couleur. Il m'a répondu que sa visite n'avait rien à voir avec cela. Il voulait m'entretenir d'autre chose. Je lui ai demandé s'il ne s'agissait pas de quelque chose qui requerrait la présence de mon avocat. Il m'a répondu que non. Je lui ai demandé s'il accepterait de prendre un café. Il a accepté et je lui ai demandé d'entrer. À dessein, ma femme était assise là et j'ai demandé à ce policier si ma femme pouvait assister à notre entretien. Il ne s'y est pas opposé. Je lui ai dit que je voulais qu'elle assiste à notre conversation.

Je ne pense pas qu'il s'agissait d'une opération du SCRS. Il avait eu écho de certaines informations. Aux États-Unis, on peut invoquer le Cinquième amendement, mais ici je ne peux que plaider la confidentialité et compter sur votre discernement. J'espère que vous ne me demanderez pas d'entrer dans le détail car ce policier a fait preuve d'une très grande courtoisie et s'est conduit de manière irréprochable. Il a fait preuve de beaucoup de tact et d'un grand savoir-faire. Je suis très fier de certains membres de la Gendarmerie royale canadienne. C'est une des grandes institutions de notre pays. Je précise que je suis peut-être un peu partial dans la mesure où mon fils a déposé une demande d'emploi auprès de la GRC.

Mais, il ne semblait pas savoir qui j'étais. Je lui ai dit qu'avant qu'il commence à m'interroger, je devrais un peu lui expliquer qui je suis. Il m'a demandé si j'étais un tel et je lui ai répondu que oui. Nous avons un petit peu bavardé et je lui ai dit qu'il devrait me donner un coup de téléphone à chaque fois qu'il aurait besoin d'un renseignement à l'égard de quelqu'un portant un nom à consonance musulmane. J'ai ajouté que s'il s'agissait de quelqu'un n'appartenant pas à mon diocèse, je le renverrais à l'imam responsable de la personne en cause, avec qui il pourrait s'entretenir.

Le président suppléant (M. Atkinson): Si, parfois, vous avez des informations confidentielles à nous confier, si vous pensez que cela peut nous être utile, je suis certain que les membres de notre personnel sont tout à fait disposés à prendre contact avec vous. Cela ne devrait présenter aucune difficulté.

Imam Zafar: Monsieur le président, cela est tentant mais aujourd'hui je vais invoquer mon serment religieux et garder tout cela pour moi.

Le président suppléant (M. Atkinson): Je vous remercie.

Imam Zafar: J'ai une demande à formuler.

Le président suppléant (M. Atkinson): Oui?

[Texte]

Imam Zafar: If I have not pleaded enough, I would like to have a final plea. Our final plea is to all politicians. You are all politicians. As I have mentioned, I make a show, and I do not think anyone does a better show than the priests. We are in this business of getting the mileage out, and we get the microphone. So we are in the same game.

• 1150

Our plea is a plea of ordinary private citizens, sir. Make Muslims welcome. Give them an opportunity to be part of the political process of this country, make all those ABC appointments open so that we Muslims play a role in legislative processes.

CSIS is an organization like External Affairs that could benefit and cut down their expenditure I would say by 10% to 15%, and I will be willing to discuss their budget if they are willing to share with me. I do not think they shared with you, either. Ten to fifteen percent of their budget would be slashed if. . . Imam Patel was going to make the suggestion.

Imam Patel: We have SIRC, the review committee. As part of of the multicultural community and the Muslim community may I also suggest that we have an advisory body set up for CSIS that can meet maybe two or three times a year. The Security Intelligence Review Committee is there to monitor the activities or to review the acts and other details, but this advisory body would be of great help for efficient operation of both CSIS and the RCMP.

Perhaps this committee will take this into consideration and appoint it. That will provide the forum for the visible minorities and other religious groups to play the desired role in the fulfillment of their duties as loyal citizens and to ensure secure borders of this country.

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): This is the first time we have had that particular suggestion and I am sure we will look at it.

We certainly appreciate your appearance before us today, Mr. Patel and Mr. Zafar, and your giving evidence. I can assure you it will be taken into consideration as we prepare to write our report.

Thank you for returning after you were fogged in on the first occasion. Mr. Patel, I understand your help was acknowledged in *Soft Target*. We certainly appreciate your coming and sharing your knowledge with us.

Imam Zafar: Thank you. May God bless you.

M. Andrew Kavchak (présentation individuelle): Monsieur le président, je crois que le greffier a donné à tous les membres du Comité une copie de mon mémoire, mais j'ai un autre document à distribuer aux membres du Comité.

• 1155

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): Mr. Kavchak, thank you for your initial brief. As you say, it has been distributed to all members of the committee. We know that you have followed the activities of this committee very closely

[Traduction]

Imam Zafar: J'aimerais, effectivement, formuler une dernière demande. Cette dernière demande s'adresse à tout le personnel politique. Vous appartenez à la classe politique et, comme je le disais tout à l'heure, je suis, de par mes fonctions, tenu de faire un petit peu de spectacle et je pense que personne n'offre un meilleur spectacle que les prêtres. Il s'agit, dans les deux cas, d'un métier de la communication et nous occupons la tribune. Nous faisons tous les deux le même travail.

Ma demande est formulée au nom de simples citoyens. Faites que les Musulmans soient les bienvenus. Offrez-leur l'occasion de participer à la vie politique de ce pays et ouvrez-leur les portes de la fonction publique afin qu'ils puissent plus pleinement participer à notre société démocratique.

Comme les Affaires extérieures, le SCRS pourrait probablement réduire ses dépenses de 10 à 15 p. 100. Je suis tout à fait disposé à m'entretenir avec eux dans le cadre d'un échange de vues. Je ne pense pas qu'ils aient partagé leurs vues avec vous non plus. Ils pourraient réduire leur budget de 10 à 15 p. 100 si. . . L'imam Patel allait le proposer.

Imam Patel: Eh bien, oui, il y a le CSARS, le Comité de surveillance. En tant que représentant de la communauté ethnoculturelle et de la communauté musulmane, puis-je me permettre de proposer la création d'un organisme consultatif qui pourrait, deux ou trois fois par an, se réunir avec le SCRS. Le Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité est là pour surveiller ou évaluer les activités du SCRS mais ce comité consultatif contribuerait, je pense, à une meilleure efficacité du SCRS et de la GRC.

Votre comité pourra peut-être retenir cette idée. Cela fournirait un forum utile aux minorités visibles et aux diverses confessions, répondant à leur désir de mettre en pratique la loyauté que leur impose la citoyenneté en leur permettant de contribuer à la sécurité du pays.

Le président suppléant (M. Atkinson): C'est la première fois que cette idée est avancée ici et elle ne me semble pas dénuée d'intérêt.

Monsieur Patel, monsieur Zafar, nous vous sommes reconnaissants d'avoir bien voulu comparaître ici aujourd'hui. Nous tiendrons compte, dans la réflexion qui précède la rédaction de notre rapport, des éléments que vous nous avez fournis.

Nous vous remercions d'avoir bien voulu revenir après le brouillard de votre première visite. Monsieur Patel, je crois savoir que l'auteur de *Soft Target* vous a inclus dans ses remerciements. Nous vous remercions, encore une fois, de votre visite et de votre témoignage.

Imam Zafar: Je vous remercie. Que Dieu vous bénisse.

Mr. Andrew Kavchak (Individual Presentation): Mr. Chairman, I believe the clerk distributed a copy of my brief to the members of the committee but there is another document that I would like to hand out now.

Le président suppléant (M. Atkinson): Monsieur Kavchak, je vous remercie d'avoir distribué, à tous les membres du comité, une copie de votre mémoire. Je sais que vous suivez, avec beaucoup d'attention, les travaux du comité

[Text]

since the beginning and certainly your appearance here was supported by a great number of phone calls and so on. We are glad to have you here to give your particular viewpoint in this matter.

Mr. Kavchak: Mr. Chairman, members of the committee and the staff, I would like to begin by thanking you for accepting my request to appear before this committee. I consider it an honour and a privilege for which I am most grateful.

As you can see from my 125-page brief of last November, and the additional hand-out which I have distributed this morning, there are a number of issues I would like to address, but of course the time restrictions require that I can only focus on a few.

While I believe our civil liberties are precious and must be preserved and strengthened, I also believe the first duty of our government must be to protect the lives and security of Canadians.

There is no point in having freedom of speech if you are a dead victim of a terrorist attack.

Je considère donc que le SCRS n'est pas un ennemi, mais un ami. Dans les moments de grande crise, le SCRS peut être le plus grand allié du peuple canadien. Bien sûr, il y a toujours le danger que n'importe quelle organisation secrète puisse devenir dangereuse si elle n'est pas proprement contrôlée, mais l'équilibre délicat entre les intérêts de la sécurité nationale et les intérêts de liberté des Canadiens a déjà été obtenu, et c'est ce dont je désire parler.

The national security requirements: It is an axiom in the intelligence field that the powers of a counter-intelligence organization must be proportionate to the threat. Any discussion of how much power CSIS should have should automatically begin with an assessment of the threats. In my submission to this committee, I tried to illustrate the threats as defined by the act, with specific case examples in Canada. Of course, my research was limited to open sources and the resources that I had available. I gather that the members of the committee around the table are lawyers, so you can imagine how difficult this is with the lack of free time while attending the Bar admission course.

The real extent of the threats is likely much greater. As the headings of the table of contents show, the threats are so extensive that our national security requirements would suggest that we need a CSIS that is powerful and effective. If we paralyzed CSIS by over-regulation or resource cutbacks, Canadians might have to pay a much higher price in the future.

Comme nous n'avons pas le temps de traiter des cas en détail, je voudrais parler brièvement des changements qui se sont déroulés dans le bloc soviétique depuis que j'ai soumis mon mémoire en novembre dernier. Encore une fois, je me limite à l'information que j'ai pu obtenir de source ouverte.

[Translation]

depuis le début et nous avons reçu beaucoup de téléphones favorables à votre comparution ici. Nous sommes donc contents de pouvoir recueillir votre point de vue sur la question.

M. Kavchak: Monsieur le président, messieurs et mesdames les membres du comité et de son équipe de travail, j'aimerais, en premier lieu, vous remercier d'avoir répondu favorablement à ma demande de comparution. C'est pour moi un honneur et un privilège et je vous en sais gré.

Comme vous pouvez le constater d'après les 125 pages de mon mémoire de novembre dernier et du document complémentaire que je viens de distribuer ce matin, un certain nombre de questions sont en cause mais le peu de temps dont nous disposons m'oblige à limiter le champ de mon intervention.

Je pense que nos libertés civiles sont un bien précieux qu'il convient de protéger et de renforcer, mais je pense également que le premier devoir du gouvernement est de protéger la vie et la sécurité des citoyens.

En effet, la liberté d'expression n'est que d'une faible utilité pour les victimes d'un attentat terroriste.

I do not see CSIS as an enemy but rather as a friend. In times of crisis, CSIS could be the Canadian people's most useful ally. Of course, any secret organization is liable, if it is not properly controlled or supervised, of creating a risk for society, but the delicate balance between Canada's national security interests and the freedom of the Canadian people has been preserved and that is what I would like to talk about today.

En premier lieu, les besoins de la sécurité nationale: c'est un principe bien établi en matière de renseignement que les pouvoirs des services de contre-espionnage doivent correspondre à la menace effective. Tout débat portant sur le pouvoir qu'il convient de confier au SCRS doit forcément commencer par une évaluation des menaces. Dans mon mémoire au comité, j'essaie d'illustrer les menaces prévues dans la Loi en citant des exemples précis de choses qui se sont produites au Canada. Je n'ai utilisé que des sources d'information accessibles à tous. A l'intention des juristes parmi vous, j'ajoute que tout cela n'a pas été facile étant donné le temps que j'ai dû consacrer à la préparation des examens du Barreau.

Je pense que les menaces qui pèsent effectivement sur notre pays sont extrêmement importantes. Comme l'indique la table des matières, ces risques sont si graves qu'on ne saurait se passer d'un SCRS puissant et efficace. Je pense qu'en liant les mains du SCRS en lui imposant un contrôle excessif ou en rognant ses crédits, on risque d'avoir, plus tard, à régler une facture beaucoup plus salée.

Since I don't think we will have the time to get into a detailed analysis of the various cases I intend to bring up, I would like to describe briefly the changes that have occurred in the Soviet Block since last November when I wrote my initial brief. I repeat that my information came exclusively from open sources.

[Texte]

In August 1989 the first foreign official who met with Poland's first non-Communist Prime Minister, Tadeusz Mazowiecki, was none other than KGB Chief, Vladimir Kruguchkav. Most likely Kruguchkav drew Mazowiecki's attention to the existing intelligence co-operation agreement between Poland and the U.S.S.R.

Soviet control over the satellite intelligence services was formalized at a meeting in Moscow on October 3, 1964, with the signing of an agreement establishing a Warsaw Pact integrated intelligence system. The main provisions were three: first, that strategic planning of intelligence operations would be done in Moscow; two, that all operational plans would be decided in and co-ordinated from Moscow; and three, that all intelligence collected would be passed to Moscow immediately and that the KGB's first chief directorate would then determine any further dissemination.

Initially, therefore, all Eastern European intelligence services were simply extensions of the KGB. Due to the political turmoil of the very recent past, it appears that the foreign intelligence gathering operations of these satellite countries have been taken over directly by the KGB. The reason for this, in the case of East Germany, for example, is clear. The GDR provided 60% of the spies for the Soviet bloc's activities in West Germany. This was part of the general division of labour among the Warsaw Pact's intelligence services. Thus, a critical gap could have developed in the KGB intelligence network vis-à-vis NATO if the GDR espionage functions ceased as a result of reunification.

• 1200

On March 9, the West German News Agency, DPA, reported that over the previous few days Soviet army trucks had been removing all of the files with special equipment of the GDR secret service as inconspicuously as possible to their barracks in East Germany. They were desperately trying to beat the March 18th elections deadline. The agency quoted sources in Bonn as stating that the Soviets' only option is to get at the sources of information themselves. By the time of the elections in East Germany, the KGB would have taken over the entire network of East German agents with all of their facilities.

The KGB was absolutely determined not to let the future East German government have any espionage documents—above all, no names of eastern spies.

With these files at hand, the KGB has begun to blackmail East German agents into continuing their intelligence activities by hinting at their possible exposure. Consequently, defectors have already indicated that they were "asked" by the KGB to continue their spying activities.

[Traduction]

Au mois d'août 1989, le premier dignitaire étranger à rencontrer M. Tadeusz Mazowiecki, le nouveau premier ministre non communiste de la Pologne, a été M. Vladimir Kruguchkav, chef du KGB. Il est probable que Kruguchkav ait attiré l'attention de M. Mazowiecki sur l'Accord de coopération existant entre la Pologne et l'Union soviétique en matière de renseignement.

Le contrôle que l'Union soviétique exerçait sur les services de renseignement des pays satellites avait été entériné, le 3 octobre 1964, lors d'une réunion à Moscou, par la signature d'un accord créant au sein du Pacte de Varsovie un réseau de renseignement intégré. En vertu des trois principales dispositions de ces accords: la planification stratégique des opérations de renseignement relevait de Moscou; les plans opérationnels étaient définis et coordonnés à Moscou; et l'ensemble des informations recueillies devaient être immédiatement transmises à Moscou, la première direction générale du KGB étant seule à décider des personnes ou des autres services à qui ces informations pourraient ultérieurement être transmises.

Au départ, tous les services de renseignement des pays de l'Europe de l'Est n'étaient, en fait, que des succursales du KGB. Il semble qu'après les incertitudes politiques des derniers mois, le KGB ait repris directement en main toutes les activités de ces divers services ayant trait à l'étranger. La raison en est claire et particulièrement en ce qui concerne l'Allemagne de l'Est. La RDA fournissait 60 p. 100 des espions envoyés en Allemagne de l'Ouest par le bloc soviétique. Cela était conforme à la répartition des tâches entre les divers services de renseignement du Pacte de Varsovie. C'est ainsi qu'un très sérieux trou serait apparu dans les réseaux du KGB visant l'OTAN si la réunification des deux Allemagnes avait pour résultat de mettre fin aux activités d'espionnage menées par la RDA.

Le 9 mars, l'agence de presse de l'Allemagne fédérale, le DPA, rapportait qu'au cours des jours précédents, des camions de l'armée soviétique avaient emmené aussi discrètement que possible vers leurs casernes en Allemagne de l'Est l'ensemble des dossiers et des équipements spéciaux du service secret de la RDA. Il fallait à tout prix que cette opération soit terminée avant les élections du 18 mars. L'agence de presse cite des sources à Bonn pour déclarer que les Soviétiques ne peuvent faire autrement que de prendre eux-mêmes en main les sources de renseignements. D'ici aux élections prévues en Allemagne de l'Est, le KGB devrait avoir repris à son compte l'ensemble des agents est-allemands et tous les moyens antérieurement mis à leur disposition.

Le KGB était farouchement décidé à ne laisser aux mains du gouvernement chargé, à l'avenir, de présider aux destinées de la RDA des documents compromettants. Il fallait surtout, à tout prix, lui refuser la liste des personnes espionnant pour le compte de l'Est.

Après avoir mis la main sur ces dossiers, le KGB a commencé à faire chanter les agents de l'Allemagne de l'Est, menaçant de les dénoncer s'ils refusaient de poursuivre leurs activités. Certains transfuges ont déclaré depuis que le KGB leur avait «demandé» de poursuivre leurs activités d'espionnage.

[Text]

On March 25, the Hamburg *Bild An Sonntag* said that an intelligence report circulated among the western intelligence agencies reported that East German defectors had insisted that 40 to 50 leading MFS—that is the Ministry for State Security—officers had defected to Moscow, taking with them files on important western politicians. One of the officers who was reported to have taken up residence in Moscow was former HVA—that is East Germany's external espionage service—chief of 30 years, Markus Micha Wolf. On March 6, Christian Lachte, the head of West German counter-intelligence at the Hamburg office, stated on radio that Wolf was preparing to hand over parts of the spy centre to the KGB and that deserters had indicated this would include lists of as many as 5,000 East German agents who were still active in West Germany.

In Czechoslovakia it also appears that a significant portion of the STB—that is the Czechoslovakian intelligence organization—activities could now be well beyond the control of the new government in Prague. The *Washington Post* recently cited a senior Czechoslovak official as revealing that the new regime has learned that the KGB has special sources for funding foreign operations of the STB, including companies established for that purpose. By utilizing these resources, the foreign branch could continue to function for five to ten more years.

In Poland we can expect that collaboration between the Polish intelligence service and the KGB will continue at least as long as communists control the Polish Interior Ministry and Soviet troops are deployed on Polish territory. In the latter case, collaboration between the Soviets and Polish military intelligence is almost certain.

In Hungary, on February 6, the Budapest daily *Magyar Hirlap* reported an interview with Colonel Istvan Dercze, the first Hungarian intelligence chief to go public, and quoted him as stating that no power can give up the gathering of information by secret means for the country's interests and that collaboration with the KGB would go on as far as is justified by Hungary's interests.

Romania's internal security police, the Securitate, was apparently dismantled after the December revolution, but the machinery for Romanian intelligence operations abroad is largely intact. Analysts point to the evidence that the GRU, Soviet military intelligence, was and remains active in Romania and that, for this reason, it is a reasonable assumption that Romanian intelligence continues to provide them with foreign, and probably domestic, intelligence.

Clearly it has been difficult and it will continue to be extremely difficult for the newly democratizing countries in Eastern Europe fully to divorce their activities and intelligence services from the KGB. We should continue to assume that they constitute a significant threat.

[Translation]

Le 25 mars, le journal de Hambourg, le *Bild An Sonntag* déclarait que, selon un rapport distribué aux services de renseignement occidentaux, des transfuges de l'Allemagne de l'Est avaient déclaré qu'entre 40 et 50 des principaux officiers du MSE—c'est-à-dire du ministère de la Sécurité de l'État—étaient partis pour Moscou, emportant dans leurs bagages des dossiers sur des hommes politiques occidentaux en vue. Parmi les officiers réputés avoir déménagé à Moscou, on citait Markus Micha Wolf, pendant 30 ans chef du HVA—c'est-à-dire du Service de renseignement extérieur de l'Allemagne de l'Est. Le 6 mars, Christian Lachte, chef du bureau de Hambourg du contre-espionnage ouest-allemand, déclarait à la radio que Wolf était prêt à donner au KGB des pans entiers du centre d'espionnage de la RDA. Selon certains déserteurs, cela comprenait la liste de jusqu'à 5,000 agents d'Allemagne de l'Est poursuivant leurs activités en Allemagne de l'Ouest.

Il semblerait également qu'en Tchécoslovaquie une part importante des activités du STB—c'est-à-dire du Service de renseignement tchécoslovaque—échappe au contrôle du nouveau gouvernement installé à Prague. Dans une édition récente, le *Washington Post* rapporte qu'un haut fonctionnaire tchécoslovaque aurait déclaré que le nouveau gouvernement du pays a appris que le KGB dispose d'un budget spécial pour le financement des opérations du STB à l'étranger, certaines compagnies ayant été créées dans ce but précis. Ainsi, les services extérieurs auraient de quoi rester en activité pendant encore cinq ou dix ans.

En Pologne, il est à prévoir que la collaboration entre le service de renseignement polonais et le KGB se maintiendra tant que les communistes continueront à contrôler le ministère de l'Intérieur polonais et tant que les troupes soviétiques resteront en territoire polonais. La deuxième hypothèse garantit à peu près le maintien de la collaboration entre les renseignements militaires polonais et les Soviétiques.

En Hongrie, le 6 février, le quotidien de Budapest *Magyar Hirlap* a publié une entrevue avec le colonel Istvan Dercze, le premier responsable des services hongrois à faire des déclarations publiques. On le cite comme déclarant qu'aucune puissance ne peut se permettre d'abandonner la recherche clandestine du renseignement. Il ajoutait que la collaboration des services hongrois avec le KGB serait maintenue aussi longtemps que les intérêts du pays l'exigeraient.

Il semblerait que la Securitate, c'est-à-dire la sûreté intérieure roumaine, ait été démantelée après la révolution du mois de décembre. Il semble, cependant, que les réseaux de renseignement extérieurs n'aient pas été touchés. Les analystes font valoir que le GRU, c'est-à-dire le renseignement militaire soviétique, a toujours été actif en Roumanie, qu'il le demeure et que l'on peut, par conséquent, raisonnablement penser que les services de renseignement roumains continuent à lui fournir des informations non seulement sur la situation à l'étranger mais également sur la situation intérieure.

Il est et il demeurera extrêmement difficile, pour les pays d'Europe de l'Est en voie de démocratisation, d'affranchir leurs services de renseignement de la tutelle du KGB. C'est pourquoi il faut conserver pour hypothèse que ces services doivent continuer à être considérés comme les adversaires.

[Texte]

Concerning the KGB and the GRU, none of the material that I have read recently suggests that their activities have diminished. On the contrary, the leaders of the CIA and the FBI, who would be taking a big risk and possibly discrediting themselves terribly if they were proved wrong, have reported that Soviet collection and recruiting efforts are becoming more aggressive and that active measures campaigns are more sophisticated and elaborate than ever before. Although there may be a shift of emphasis towards science and technology and management secrets, S and T and political and military intelligence still remain the chief targets for the Soviets.

• 1205

The world is currently going through major political and economic revolutions, and we currently are in a period of great uncertainty where long-range forecasts are difficult because of rapidly changing events. One does not need to be a genius to see that sophisticated intelligence gathering and analysis is just as important today as it was in the past, perhaps even more so.

Dans la deuxième partie de mon mémoire, je parle de l'histoire du processus de réforme. Alors que le service secret n'était pas assujéti à beaucoup de règles dans les années 70, les enquêtes continues du gouvernement ainsi que la Loi sur le SCRS soumettent aujourd'hui le Service à un mécanisme de contrôle sans précédent.

I believe CSIS's director, Reid Morden, is correct when he says that in Canada we have the most open intelligence service in the world and that CSIS is subject to the most stringent controls and review anywhere. For example, I understand that the warrant application process at present involves 24 steps. Considering that obtaining a warrant requires the approval of the highest levels of judicial, political, and bureaucratic authority, the idea that CSIS is somehow out of control is a myth. The only thing missing would be a statutory requirement that permission be obtained from the Pope.

In addition, since the government has demonstrated that it takes SIRC's recommendation on civil liberties very seriously because it has largely accepted the recommendations of that committee's third report and the Osbaldeston committee report, I think it is fair to say that the act has a built-in self-correction mechanism to curb potential abuses. Additional parliamentary reviews are therefore unnecessary.

In conclusion, the delicate balance between national security and civil liberties has been struck, and I am tempted to say that it may even lean too heavily on the side of civil liberties. Also, the service has suffered from enough of the negative effects of the reform process, which I have attempted to document in part III of my brief.

Unfortunately, however, the misguided opposition to CSIS, which I address in part IV of my brief, does not recognize the magnitude of the threats or the magnitude of the leash that has already been placed on CSIS. I believe it

[Traduction]

Rien de ce que j'ai pu apprendre jusqu'ici ne me porte à conclure à une baisse des activités du KGB et du GRU. Au contraire, les responsables de la CIA et du FBI, qui sont prêts à engager leur crédibilité sur ce point, rapportent que les services soviétiques ont intensifié leurs activités de collecte et de recrutement, ajoutant que les Soviétiques font maintenant preuve, dans leurs opérations «action», d'une sophistication et d'une minutie accrues. Il est possible que les Soviétiques attachent dorénavant plus d'importance aux questions de science, de technologie et de gestion mais le renseignement politique et militaire demeure pour eux une cible privilégiée.

À l'heure actuelle, le monde traverse une période d'agitation politique et économique et les mutations rapides entachent d'incertitude toute prévision à long terme. Il suffit de réfléchir un peu à la question pour savoir que la collecte et l'analyse du renseignement revêtent, aujourd'hui, une importance au moins aussi grande qu'auparavant.

In the second part of my brief, I present some background on the reform process. Whereas in the 70's, our secret service was not subject to very many rules, repeated government inquiries and the CSIS Act have subjected the Service to an unprecedented degree of supervision.

Je pense que le directeur du SCRS, M. Reid Morden, a raison de dire qu'au Canada nous avons introduit dans l'activité de nos services de renseignement un maximum de transparence et qu'aucun service de renseignement au monde n'est plus étroitement surveillé que notre SCRS. Je pense, par exemple, que l'obtention d'un mandat est subordonné à une procédure comprenant 24 étapes différentes. Étant donné que la délivrance d'un mandat exige l'autorisation des plus hauts responsables de la justice et de l'administration, on ne voit vraiment pas sur quoi se fonde l'idée que le SCRS agit comme bon lui semble. Il ne manquerait plus que de soumettre son action à l'autorisation préalable des autorités ecclésiastiques.

Le gouvernement a bien montré qu'il prend tout à fait au sérieux la recommandation formulée par le SCARS en ce qui concerne les libertés civiles étant donné qu'il a en grande partie repris à son compte les recommandations contenues dans le troisième rapport du comité ainsi que dans le rapport du comité Osbaldeston. On peut, je pense, affirmer que la loi a prévu un mécanisme de régulation permettant de contrôler les abus. C'est pourquoi je ne pense ni utile ou souhaitable de rajouter à tout cela un comité parlementaire chargé de surveiller, lui aussi, l'activité de notre service de sécurité.

Nous sommes parvenus à maintenir le délicat équilibre entre la sécurité nationale et les libertés civiles. J'irais même jusqu'à dire que nous avons peut-être un peu trop privilégié les libertés civiles. Le service a déjà trop souffert des mesures de réforme, ainsi que j'ai tenté de l'expliquer dans la partie III de mon mémoire.

Malheureusement, ceux qui, à mauvais escient, s'élèvent contre l'action du SCRS—et j'en parle à la partie IV de mon mémoire—ne semblent pas comprendre la gravité des menaces qui pèsent contre nous ou l'étendue des garanties

[Text]

would be a tragedy if the anti-intelligence community, which has, to a large extent, already set the agenda of this review period, would be successful in having this committee adopt all of its proposals for reform. Some fine-tuning, such as the provision for emergency warrants, would be beneficial. However, the control and review mechanisms should not be tightened or expanded, and no further concessions to individual rights should be made at the expense of efficiency—I would like to emphasize “at the expense of efficiency”—as that road has already reached the edge of the abyss.

If you have any questions, I will try to answer them to the best of my ability. And I hope one of you will refer to the article in today's *The Toronto Star*.

Mr. Lee (Scarborough—Rouge River): Could I ask the clerk to provide us with a copy of the article in today's *The Toronto Star* that was referred to by the witness?

Mr. Kavchak, thank you for your submission. I would like to deal with the area involving issuance of warrants. Your view, I gather, is that the committee should not be recommending to Parliament any change in the warrant-obtaining procedure that would lessen the efficacy of the service to obtain and provide good intelligence. However, you accept that the warrant procedure could be revised. Could you give us some indication of where you think the fine-tuning or revisions could take place in the warrant-granting process?

• 1210

Mr. Kavchak: There may be cases in which emergency warrants, which would involve the issuance of short-term warrants on an emergency basis, would be worthwhile. It seems to me that 24 steps might take an awfully long time to go through. If you suddenly had word that a terrorist was coming toward Canada and you wanted to mount a surveillance operation and wiretap the homes he was expected to visit, the idea of 24 steps involving contacting the minister, who may be out of town, a judge, who may be away, and others seems to me tremendously long.

In reading the transcripts of the previous witnesses that have appeared before the committee, last fall the deputy minister revealed that once it gets to that level it goes through a very long and exhaustive analysis. It seems to me that no more controls or regulations should be imposed at that point.

Warrants are clearly the most intrusive and powerful means that a security service has. But the anti-intelligence people like to give the impression that these warrants are being handed out left, right, and centre, like gifts at Christmas, to a bunch of children who are running away with them. Two years ago SIRC revealed that there were only 70 that were issued in the year. The most recent SIRC report says there were only 90. The population of Canada is 25 million. To have 90 warrants issued does not seem to be that much.

[Translation]

qu'offrent déjà les mesures de contrôle mises en place à l'égard du SCRS. À mon avis, ce serait une tragique erreur que de donner raison aux adversaires des services de renseignement en adoptant l'ensemble des propositions de réforme qu'ils ont mises en avant. Pourquoi leur avoir laisser fixer l'ordre du jour? Cela dit, il serait sans doute bon de préciser un certain nombre de choses et de prévoir, par exemple, la possibilité de délivrer des mandats d'urgence. Il convient, cependant, de ne pas renforcer ou resserrer les mesures de contrôle et de surveillance et de ne pas faire pencher davantage la balance du côté des droits individuels, au détriment de l'efficacité. Je dis bien «au détriment de l'efficacité» car je pense que nous frôlons déjà la catastrophe.

J'essaierai de répondre à vos questions et j'espère aussi qu'un d'entre vous évoquera l'article paru dans le *Toronto Star* d'aujourd'hui.

M. Lee (Scarborough—Rouge River): Pourrait-on demander à notre greffier d'obtenir une copie de l'article du *Toronto Star* mentionné par notre témoin?

Monsieur Kavchak, je vous remercie de votre exposé. J'aimerais qu'on aborde la question des mandats. Si j'ai bien compris, vous pensez que le comité ne devrait pas recommander au Parlement qu'il modifie la procédure de délivrance des mandats car cela risquerait de nuire à l'efficacité du service dans sa recherche d'informations utiles. Vous reconnaissez cependant que la procédure de délivrance des mandats pourrait être révisée. Pourriez-vous nous donner une idée des points qui, d'après vous, pourraient être perfectionnés ou révisés dans le processus de délivrance des mandats?

M. Kavchak: Je pense que, dans certains cas, des mandats d'urgence, ce qui signifierait la délivrance de mandats à court terme dans des situations d'urgence, pourraient être utiles. Il me semble que cela prendrait horriblement longtemps de passer par 24 étapes. Si vous appreniez tout à coup qu'un terroriste se dirige vers le Canada et que vous vouliez mettre sur pied une opération de surveillance et installer un système d'écoute téléphonique dans les maisons où il a l'intention de se rendre, il me semble que ce serait extrêmement long de passer par ces 24 étapes, surtout lorsqu'il s'agit de contacter le ministre qui risque d'être en déplacement, un juge qui risque d'être absent, et d'autres personnes.

J'ai lu les témoignages des personnes qui ont comparu devant le Comité, à l'automne dernier. Le sous-ministre y a révélé qu'une fois qu'on arrive à ce niveau-là, on passe par une analyse extrêmement longue et complexe. Il me semble qu'on ne devrait pas imposer davantage de contrôle ou de règlements à ce stade.

Les mandats sont sans aucun doute le moyen le plus indiscret et le plus puissant dont dispose un service de sécurité. Mais ceux qui s'opposent aux services de renseignement aiment donner l'impression que ces mandats sont distribués à gauche et à droite, comme des cadeaux à Noël, à un groupe d'enfants qui partent en courant avec eux. Le CSARS a révélé il y a deux ans que, cette année-là, 70 mandats seulement avaient été émis. Selon le rapport le plus récent du CSARS, il n'y en aurait eu que 90. Il y a 25 millions d'habitants au Canada. Quatre-vingt-dix mandats ne semblent pas excessifs.

[Texte]

Consider that necessary targets include East Bloc embassies, consulates, trade mission offices, companies that may be engaged in espionage, potential terrorists, individuals involved in foreign-influenced activities, fronts, and so on. How many are left after that? The idea that subversives since 1984 have constituted a significant amount of warrant targets is a tremendous exaggeration.

Mr. Lee: You indicated that there may be some overlap between SIRC and the Inspector General. That was one of my initial thoughts. Having spent a few months on this, I can see that, generally speaking, the Inspector General works for and reports to the Solicitor General, while SIRC works for and reports to Parliament. I wonder if in your review you have uncovered areas of tangible, organic administrative overlap that you think we might be able to recommend dispensing with.

Mr. Kavchak: In reading the transcripts of the committee, the one area that I find somewhat strange is that one review committee would have the ability to task another review mechanism with particular jobs to investigate. Why cannot SIRC do their own investigations? That is the one area that strikes me as being somewhat funny. SIRC has been given the job of reviewing events as it chooses, or under the direction of the minister. I just cannot see why it cannot do it itself.

• 1215

Mr. Brewin: Mr. Kavchak, I think we had a chance to meet on a earlier occasion. You were at that panel at the University of Ottawa, asking perceptive and difficult questions of a flagrant left-winger like myself, who is obviously soft on all these things, trying to keep me in line. I appreciate very much the effort you have put into it. It is stimulating and challenging; but wrong. So we start off with that.

Mr. Kavchak: I gathered you were going to say that.

Mr. Brewin: That did not come as a surprise to you?

Mr. Kavchak: No.

Mr. Brewin: Well, I will at least give you a chance to deal with some of my "misconceptions".

Let us start off with your understanding of subversion and of what subversives are. Reading your brief, page 23 and following, I am left with the impression you think a Marxist is by definition a subversive; a member of the Canadian Communist Party is by definition a subversive. Do I misunderstand you?

Mr. Kavchak: Discussing these things. . . it is so much of a grey zone that I do not like these kinds of absolute definitions. No, I would rather say that is not a complete and correct understanding.

Mr. Brewin: By me or by you?

[Traduction]

N'oublions pas que les cibles inévitables comprennent les ambassades, les consulats, les bureaux des émissions commerciales du bloc de l'Est, les entreprises susceptibles de faire de l'espionnage, les terroristes potentiels, les individus participant à des activités influencées par l'étranger, les couvertures, etc. Combien en reste-t-il après cela? C'est une terrible exagération de croire que, depuis 1984, les subversifs ont été particulièrement visés par les mandats.

M. Lee: Vous indiquez qu'il pourrait y avoir des chevauchements entre le CSARS et l'inspecteur général. C'est ce que je pensais au début. Après avoir passé plusieurs mois là-dessus, je me rends compte que, en général, l'inspecteur général est sous les ordres et au service du solliciteur général, alors que le CSARS est sous les ordres du Parlement et travaille pour lui. J'aimerais savoir si, dans votre étude, vous avez découvert des zones de chevauchements administratifs organiques tangibles dont vous pourriez recommander qu'ils soient supprimés?

M. Kavchak: En lisant les transcriptions du Comité, ce que je trouve un peu étrange, c'est qu'un comité d'étude aurait le droit de demander à un autre organisme d'étude de faire des recherches sur des travaux particuliers. Pourquoi le CSARS ne pourrait-il pas faire ses propres enquêtes? C'est le point que je trouve un peu bizarre. On a chargé le CSARS d'étudier les événements qu'il choisit, ou que le ministre lui demande d'étudier. Je ne comprends vraiment pas pourquoi il ne peut pas le faire lui-même.

M. Brewin: Monsieur Kavchak, je pense que nous avons déjà eu l'occasion de nous rencontrer. Vous faisiez partie de ce groupe d'experts à l'Université d'Ottawa, et vous posiez des questions perspicaces et difficiles au gauchiste manifeste que je suis, et qui n'a évidemment rien d'un extrémiste, et que vous essayez de garder dans le droit chemin. Je vous suis reconnaissant de vos efforts. C'est peut-être une gageure, c'est peut-être stimulant, mais c'est un tort. Partons de là.

M. Kavchak: Je pensais bien que c'est ce que vous alliez dire.

M. Brewin: Vous n'êtes pas surpris?

M. Kavchak: Non.

M. Brewin: Eh bien, je peux au moins vous donner la possibilité de dire ce que vous pensez de certaines de mes «idées fausses».

Commençons avec votre conception de la subversion et du genre d'individus que sont les éléments subversifs. La lecture de votre mémoire, en particulier la page 23 et les suivantes, me porte à croire que vous pensez qu'un Marxiste est, par définition, un élément subversif, tout membre du Parti communiste canadien est par définition un élément subversif. Est-ce que je me trompe?

M. Kavchak: Discuter de ces choses. . . c'est une zone tellement mal définie que je n'aime pas ce type de définition absolue. Non, je dirais plutôt que nous ne nous sommes pas bien compris.

M. Brewin: Qui est-ce qui m'a compris?

[Text]

Mr. Kavchak: No, because Marxists and communists are not by definition subversives, but potential subversives. That I think would be a more accurate statement.

Mr. Brewin: Do you want to elaborate? In all your reading do you not conceive it possible that one could accept a Marxist analysis of the ills of society in Britain and Europe in the 19th century and Marx's analysis of some of the things necessary to the direction of a new society and hold the view that changes prescribed should be done peacefully and within the democratic framework? Is that not possible?

Mr. Kavchak: As far as I remember from what I read about Marx, that is not what Marx recommended, that there be any peaceful change. Instead, what he said in the *Manifesto* was something along the lines of grab your arms and let us have a revolution.

Mr. Brewin: That is not what he said, and that is not a direct quote. There has been a long intellectual tradition in the western world that is Marxist but does not accept the need for violent overthrow of governments where there is a viable democracy.

Mr. Kavchak: That is why I say that by definition they are not necessarily subversives but potential subversives. In fact, what I did give was a pretty good and accurate account of what was in *The Communist Manifesto*. Marx did predict there was going to be a revolution, and he even encouraged it.

Mr. Brewin: That is another thing from saying a violent revolution. You have quiet revolutions and "velvet revolutions", a term we learned the other day.

Mr. Kavchak: Well, if we are going to rewrite Marx today by saying he was not anticipating blood and guts, then this would be an interesting experience.

But the real problem with Marxism and communism is not the theory, because certainly there were tremendous abuses in the last century. Unbridled free enterprise can certainly cause absolute misery to the lower class, to children, women, and so on. I consider myself at the centre and a democratic capitalist, in the sense that through the democratic process the abuses of capitalism must be curtailed. However, even today the communists are realizing that communism as an economic and political system simply does not work.

The real problem I have with Marxism and communism and so on is not, as I said, the theory, but the practice throughout the century, what people who have clung to the banner of extreme Marxist or communist ideas and who have perverted it through Leninism have done, particularly since the Russian revolution. I do not think corruption, dictatorship, a one-party state, an omni-present army that up until now, anyway, has been involved in unending imperialist expansionism are anything to be proud of.

[Translation]

M. Kavchak: Non, les marxistes et les communistes ne sont pas, par définition, des éléments subversifs, mais des éléments subversifs en puissance. Je pense que ce serait plus exact de dire cela.

M. Brewin: Voulez-vous expliquer cela? Ne peut-on pas, d'après vous, accepter une analyse marxiste des maux de la société en Grande-Bretagne, en Europe, au 19^e siècle, et l'analyse que Marx a faite des éléments nécessaires pour diriger une nouvelle société? Ne peut-on pas penser que les changements prescrits pourraient se faire de façon pacifique et dans le cadre d'un régime démocratique? Ne serait-ce pas possible?

M. Kavchak: Si je me souviens bien de ce que j'ai lu sur Marx, ce changement pacifique n'est pas ce que recommandait Marx. Au contraire, il disait dans le «Manifeste» quelque chose du genre prenez vos armes et faisons la révolution.

M. Brewin: Ce n'est pas ce qu'il a dit, et ce n'est pas une citation exacte. Il existe depuis longtemps dans le monde occidental un courant intellectuel qui est marxiste mais qui nie le besoin de renverser des gouvernements par la violence lorsqu'il y a une démocratie viable.

M. Kavchak: C'est pour ça que je dis qu'ils ne sont pas forcément des éléments subversifs mais qu'ils le sont potentiellement. En fait, j'ai bien donné une idée exacte de ce que l'on trouve dans le «Manifeste communiste». Marx a bien prédit qu'il y aurait une révolution, et il l'a même encouragée.

M. Brewin: Ce n'est pas la même chose que de parler d'une révolution violente. On a des révolutions tranquilles et des «révolutions sur le velours», un terme que nous avons appris l'autre jour.

M. Kavchak: Eh bien, si on doit réécrire Marx aujourd'hui, en disant qu'il ne s'attendait pas à une boucherie, ça promet d'être intéressant.

Mais le véritable problème avec le marxisme et le communisme, n'est pas la théorie, parce que, je ne le nie pas, il y a eu des abus énormes au siècle dernier. C'est vrai qu'une libre entreprise débridée peut engendrer la misère absolue de la classe inférieure, des enfants, des femmes, etc. Je me considère comme étant un centriste et un capitaliste démocratique, dans ce sens que l'on doit mettre à profit le processus démocratique pour réduire les abus de capitalisme. Cependant, même de nos jours, les communistes se rendent compte que le communisme en tant que système économique et politique n'est tout simplement pas viable.

Le principal problème que j'ai avec le marxisme, le communisme, etc., comme je l'ai indiqué, n'est pas la théorie, mais la pratique tout au long de ce siècle, ce que les gens qui se sont raccrochés à l'étendard des idées extrémistes marxistes ou communistes et qui les ont perverties au moyen du léninisme, ont fait, en particulier depuis la révolution russe. Je ne pense pas qu'on puisse être fier de la corruption, la dictature, le régime unipartite, l'armée omniprésente qui, jusqu'à maintenant, au moins, a participé à un expansionnisme impérialiste insatiable.

[Texte]

[Traduction]

• 1220

After reading some of the history of the modern world, to have professors in university, for example, say that the government of the Soviet Union is perfectly legitimate because there is no opposition, or that what Canada needs now in order to make the country much more pleasant for workers is to have a revolution and to abolish private property, is wrong. It does not necessarily mean they are subversive.

But should they become involved in activities designed toward precisely that—a revolution and ultimately the degeneration of our society into what is reflected, at least up until recently, on the other side of the Berlin Wall—then I think it should at least come to the attention of decision-makers in the country.

Mr. Brewin: I have no problem with much of that. I would describe what you have been describing as Fascism, but we will not get into a semantics debate.

Mr. Kavchak: Red Fascism.

Mr. Brewin: Call it whatever colour you like. I accept that this is a perversion. I think it is broadly understood by most people. The grey areas are the problems.

The only two specific examples you include under your heading of “Subversion As a Threat” are the Quebec NDP and the Communist Party of Canada’s involvement in tenants’ associations.

Mr. Kavchak: I am very glad you raised those two examples. If I may I will just briefly explain them.

First of all, concerning the Marxist influence on the NDP in Quebec, I assure you when I included that here I was not thinking of you.

Mr. Brewin: That is comforting.

Mr. Kavchak: But it seems to me that the interesting thing here is that it was the party leader who said that.

Mr. Brewin: Hold on a second. The key point here is that the allegation was that the NDP has leadership in Quebec who are “Marxists”. You have just conceded, as I heard you, that to be a Marxist does not necessarily mean you are a subversive.

Mr. Kavchak: That is right. It means you are potentially a subversive; therefore, it seems to me—

Mr. Brewin: Does it mean, therefore, that you would advocate that the Canadian Security Intelligence Service should infiltrate and keep an eye on the Quebec New Democratic Party? Is that what you are advocating?

Mr. Kavchak: What I think should happen with this is that this newspaper clipping should be cut out and preserved. If in the future more information came out about extremist infiltration of the NDP or any other political party, this is simply one of the things that should be pulled out of the library.

Après avoir parcouru l’histoire du monde moderne, je pense qu’il est inacceptable d’avoir dans les universités, par exemple, des professeurs qui disent que le gouvernement de l’Union soviétique est parfaitement légitime parce qu’il n’y a pas d’opposition, ou que ce dont le Canada a besoin maintenant pour rendre le pays plus agréable pour les travailleurs, c’est d’une révolution et de l’abolissement de la propriété privée. Cela ne veut pas forcément dire qu’ils sont subversifs.

Mais devraient-ils participer à des activités dont c’est là l’objectif spécifique—une révolution et, au bout du compte, la dégénérescence de notre société dans ce que l’on voit, tout au moins jusqu’à il y a très peu de temps, de l’autre côté du mur de Berlin—s’ils participent à ce genre d’activités, alors je pense que les décideurs du pays devraient au moins être au courant.

M. Brewin: Ce que vous avez dit ne me pose pas de problème. Je qualifierais plutôt ce que vous avez décrit de fascisme, mais nous n’entrerons pas dans une discussion de sémantique.

M. Kavchak: Fascisme rouge.

M. Brewin: De la couleur que vous voulez. Je vous accorde que c’est une perversion. Je pense que la plupart des gens le comprennent en gros. Le problème réside surtout dans les zones grises.

Vous ne citez que deux exemples spécifiques sous le titre «La subversion en tant que menace», le PND du Québec et le rôle du Parti communiste du Canada dans les associations de locataires.

M. Kavchak: Je suis ravi que vous releviez ces deux exemples. Si vous me permettez, je vais les expliquer rapidement.

Tout d’abord, en ce qui concerne l’influence marxiste sur le PDN au Québec, je tiens à vous assurer que je ne pensais pas à vous lorsque je l’ai citée ici.

M. Brewin: Vous me rassurez.

M. Kavchak: Mais ce qui me semble intéressant ici, c’est que c’est le dirigeant du parti qui a dit cela.

M. Brewin: Un instant s’il vous plaît. Ce qui est vraiment important ici c’est que l’on prétend que les dirigeants du PDN au Québec sont «marxistes». Vous venez d’admettre, je crois, qu’être marxiste ne veut pas forcément dire être subversif.

M. Kavchak: C’est exact. Cela veut dire que vous êtes un élément subversif en puissance; par conséquent, il me semble. . .

M. Brewin: Cela veut dire, alors, que vous préconisez la surveillance et l’infiltration du Parti néo-démocrate du Québec par le Service canadien du renseignement de sécurité? Est-ce là ce que vous préconisez?

M. Kavchak: Ce qu’on devrait faire, à mon avis, c’est découper et garder l’article de journal. Si, à l’avenir, on devait avoir davantage d’informations sur l’infiltration du PND ou de tout autre parti politique par des extrémistes, c’est tout simplement l’une des choses que l’on devrait sortir de la bibliothèque.

[Text]

If I may just mention, in 1968, after the Soviet invasion of Czechoslovakia, a number of Czechoslovak agents defected in the western world. Many of them revealed that they had agents of influence within the Labour Party in the British House of Commons; in Canada, we had a Soviet spy elected to the House of Commons. This person was an active recruiter for the Soviet Union.

It just seems to me abnormal that we would for some reason consider any sector of society as being potentially target-free from infiltration.

Mr. Brewin: As I understand what you are saying, you would want the Solicitor General and the Government of Canada to have the capacity to deploy CSIS against those who advocate a Marxist-type change, even though they are not contemplating any use of violence in pursuit of their political aims.

Mr. Kavchak: I guess this is where we do not understand each other. The Marxist ideology is an all-encompassing ideology. It has an explanation and a reason for absolutely everything, whether it is the origins of life or the ultimate purpose of life.

One of the things Marxism advocates—something I think we should all be concerned about—is not only the means through which the dictatorship of the proletariat is to come about, but also, after having watched the practise of Marxism throughout this century, what happens when that dictatorship comes about. So if a Marxist says that he or she is a Marxist and believes there should be more distribution of wealth in society, obviously such a person is not a threat, not a subversive, not a trouble-maker, or anything. But if he says—

Mr. Brewin: But you would still want the Solicitor General to have the power to put CSIS on such a person.

Mr. Kavchak: Well, let me finish my sentence. If he publicly and privately with cohorts begins to actively develop a conspiracy for other branches of the Marxist ideology—namely the revolution or the putting in place of the dictatorship of the proletariat—then I think it should at least come to the attention of the minister.

Mr. Brewin: The use of violence?

Mr. Kavchak: The problem throughout the century with subversives is that perhaps there was not enough surveillance of people such as Hitler and Lenin and Trotsky throughout the century. I am not saying there is going to be a Marxist revolution in Canada tomorrow.

• 1225

Mr. Brewin: But if I understood what you just said, the threshold is when the individual you described in effect begins to think of using violence to achieve change. Do I understand you correctly?

Mr. Kavchak: We are getting into such hypothetical situations that I do not wish to have myself pinned down to one particular test of threshold, or anything like that. Certainly the test of violence is crucial. In the act, though, it says “unlawful activity”.

[Translation]

Si vous me permettez de juste rappeler que, en 1968, après l'invasion soviétique de la Tchécoslovaquie, un certain nombre d'agents tchécoslovaques sont passés à l'Ouest. Beaucoup d'entre eux ont révélé qu'ils avaient des agents influents dans le Parti travailliste à la Chambre des communes britannique; au Canada, on a élu un espion soviétique à la Chambre des communes. Cet individu était un agent actif de recrutement pour l'Union soviétique.

Ce ne serait, d'après moi, absolument pas normal de considérer un secteur de la société, pour une raison quelconque, comme étant virtuellement à l'abri de l'infiltration.

M. Brewin: Si je comprends ce que vous dites, vous voudriez que le solliciteur général et le gouvernement du Canada puissent utiliser le SCRS contre tous ceux qui préconisent un changement du type marxiste, même s'ils n'envisagent pas d'utiliser la violence pour atteindre leurs objectifs politiques.

M. Kavchak: C'est là, je pense, que nous ne nous comprenons pas. L'idéologie marxiste est une idéologie qui recouvre tout. Elle a une explication et une raison pour absolument tout, que ce soit les origines de la vie ou le but que nous devrions avoir dans notre vie.

L'une des choses que le marxisme préconise—quelque chose que nous ne devrions pas prendre à la légère—n'est pas seulement les moyens par lesquels on doit instaurer la dictature du prolétariat, mais aussi, après avoir observé la mise en pratique du marxisme au cours de ce siècle, ce qui se produit lorsque cette dictature est mise en place. Alors si un marxiste dit qu'il ou qu'elle est marxiste et croit qu'il devrait y avoir une distribution plus équitable des richesses dans la société, bien sûr cette personne n'est ni une menace, ni un élément subversif, ni un agitateur, ou quoi que ce soit. Mais s'il dit...

M. Brewin: Mais vous voudriez quand même que le solliciteur général ait le pouvoir d'utiliser le SCRS contre cet individu.

M. Kavchak: Laissez-moi au moins finir ma phrase. Si, dans le public ou en privé, il commence, avec des cohortes, à participer activement à l'élaboration d'une conspiration pour d'autres aspects de l'idéologie marxiste—la révolution, pour la nommer, ou la mise en place de la dictature du prolétariat—alors, je pense que le ministre devrait au moins être au courant.

M. Brewin: Le recours à la violence?

M. Kavchak: Tout au long de ce siècle, le problème avec les éléments subversifs est qu'on n'a peut-être pas assez surveillé des gens tels qu'Hitler ou Lénine ou encore Trotsky. Je ne veux pas dire qu'il va y avoir une révolution marxiste au Canada demain.

M. Brewin: Mais si j'ai bien compris ce que vous venez de dire, le seuil est lorsque l'individu que vous avez décrit commence effectivement à envisager d'avoir recours à la violence pour réaliser le changement. Est-ce que je vous comprends bien?

M. Kavchak: Nous entrons dans des situations tellement hypothétiques que je n'ai pas envie de me faire coincer sur la question d'un seuil particulier ou quoi que ce soit de ce genre. C'est vrai que le critère de la violence est crucial. Pourtant, la loi parle de «activité illicite».

[Texte]

As the Canadian Jewish Congress testified in its appearance before the committee earlier, certain extremists engage in dissemination of hate propaganda, which was considered—at least up until the Alberta Court of Appeal heard the case—to be an offence of the Criminal Code. Certainly these people can engage in certain extremist activities—dissemination of hate propaganda—before they go beyond anti-Semitism to organizing violence. I think references were made to all kinds of white Aryan nation-type Ku Klux Klan groups, and so on.

It seems to me that in certain cases the dissemination of false news, for example, is also an illegal activity. It is in the Criminal Code. When it comes to the dissemination of disinformation, propaganda, and so on, it can also be used for subversive-type activity. It is not necessarily violence of the physical nature.

Mr. Brewin: But would violence or unlawful activity be a threshold?

Mr. Kavchak: Well, that is—

Mr. Brewin: To test one more thing—

Mr. Kavchak: To sort of summarize my position, if I may, this has to depend on a case-by-case analysis. What is really required is to have people we trust in decision-making positions. Hypothetical discussions, I think, ultimately get nowhere. Mr. Starnes, when he appeared before the committee, was almost ridiculed after one example. Mr. Kaplan did not even want to engage in a discussion of it because, as he said, he already had enough political bruises from that. It just seems to me that it is a case-by-case analysis.

Mr. Brewin: Let me just get the underpinning, though, and we will finish with this. You described yourself as a democratic capitalist, if I heard you correctly.

Mr. Kavchak: Right.

Mr. Brewin: It certainly would not come as a surprise to me if your view in the economic area is that there should be the least possible government intrusion in the activities of private citizens.

Mr. Kavchak: I do not like the word “least”, because I know that in fact there has to be plenty. I support, for example, minimum wage legislation, maximum hours of work, all that kind of government interference in the free-market system. I realize it has to be done, but I find it interesting that today even the Soviets are admitting communism and complete state control is bankrupt and is a failure.

Mr. Brewin: So you generally favour a reduction of state intervention in the economy?

Mr. Kavchak: Well, compared to what?

Mr. Brewin: As compared to where we are now.

Mr. Kavchak: I do not think that a reduction of state interference today would hurt the Canadian economy too much.

[Traduction]

Comme en a témoigné le Congrès juif canadien lors de sa comparution devant le Comité, certains extrémistes participent à la dissémination de propagande haineuse, ce qui était considéré—au moins jusqu'à ce que la Cour d'appel d'Alberta entende la cause—comme une infraction au Code criminel. C'est vrai que ces gens peuvent participer à certaines activités extrémistes—la dissémination de propagande haineuse—avant d'aller au-delà de l'antisémitisme et en venir à la violence organisée. Il me semble qu'on a parlé de toutes sortes de groupes du type Nation blanche Aryenne ou Ku Klux Klan, etc.

Il me semble que dans certains cas, la dissémination d'information inexacte, par exemple, est aussi une activité illégale. C'est dans le Code criminel. La dissémination de désinformation, de propagande, etc., peut aussi être utilisée pour des activités de type subversif. Il ne s'agit pas nécessairement de violence physique.

M. Brewin: Mais la violence ou les activités illicites constitueraient-elles le seuil?

M. Kavchak: Eh bien, c'est...

M. Brewin: Pour vérifier une dernière chose...

M. Kavchak: Pour résumer en quelque sorte ma position, si vous me permettez, il faut analyser chaque cas en particulier. Ce dont on a vraiment besoin, c'est d'avoir des gens en qui l'on a confiance qui prennent les décisions. Il me semble que les discussions hypothétiques ne mènent nulle part. M. Starnes, lorsqu'il a comparu devant le Comité, s'est fait pratiquement ridiculiser après un exemple. M. Kaplan n'a même pas voulu en discuter, parce que, comme il l'a dit, ces discussions politiques l'ont déjà laissé avec assez de bleus. Il me semble simplement que c'est une analyse cas par cas.

M. Brewin: Laissez-moi seulement reprendre la notion de base, et nous en aurons fini avec ceci. Vous vous considérez comme un capitaliste démocrate si j'ai bien entendu.

M. Kavchak: C'est exact.

M. Brewin: Cela ne me surprendrait guère si votre opinion en matière d'économie était qu'il devrait y avoir le moins possible d'intrusions de la part du gouvernement dans les activités privées des citoyens.

M. Kavchak: Je n'aime pas le terme «le moins», parce que je sais en fait qu'il en faut beaucoup. Je suis en faveur par exemple d'une loi sur le salaire minimum, le nombre maximum d'heures de travail, tout ce type d'interférences gouvernementales dans un système de marché libre. Je suis conscient qu'elles sont nécessaires, mais je trouve intéressant qu'aujourd'hui, même les Soviétiques admettent la défaite du communisme et du contrôle complet de l'État.

M. Brewin: Êtes-vous, de façon générale, en faveur d'une diminution de l'intervention de l'État dans l'économie?

M. Kavchak: Euh, par rapport à quoi?

M. Brewin: Comparé à la situation actuelle.

M. Kavchak: Je ne pense pas qu'une diminution de l'interférence de l'État aujourd'hui porterait grand tort à l'économie canadienne.

[Text]

Mr. Brewin: What I find puzzling is that when it comes to state interference in liberties, you seem to swing the other way.

Mr. Kavchak: Oh, no, no, no. Please, Mr. Brewin—just as I pointed out before, it seems to me 90 warrants issued in a year among a population of 25 million is not a tremendous amount of government intervention into the Canadian civil liberties. In my hand-out today, for example, I have a copy of an article from *The Globe and Mail* in which some person is complaining that he was a peace activist and that the service is keeping tabs on him, yet when he had access to his file, all they had was newspaper clippings.

Mr. Brewin: So when the NDP elects a government and the Solicitor General sends CSIS to keep clippings on you, you will not have any objection to that?

Mr. Kavchak: I honestly do not have any idea why they would keep a clipping on me—

Mr. Brewin: I do not either. I am speaking entirely hypothetically—

Mr. Kavchak: Let me just say this. Since I grew up, I have always believed that in certain situations police can be my best friend. I remember once in Calgary, years ago, walking down the street and being stopped by a police officer. He said I looked an awful lot like somebody else who had recently been reported to have committed a burglary in the area and that he would like to search me. My immediate response was to think that this is the price I have to pay for living in a society—that I can temporarily be confused with somebody else, and if I can help in the investigation, I have no objections. I put up my hands. I said, “Please, go ahead; search me. Would you like to come over to my place for a coffee?” I had no problem with that.

• 1230

Mr. Rideout: You wanted us to invite a question on the article that was in the paper. I assume from what I have heard thus far that you agree with the civil liberties position. I thought you might want to make a comment so that we would have the benefit of your—

Mr. Kavchak: Not quite. At the end of my brief I sort of have a brief discussion of that case. After I heard about the filing of their application in court last May, I obtained copies of the affidavits that were used. As I tried to document, as best as I could in the appendix to my brief, that one of the organizations that claims to have been harassed by the service is one which former members publicly stated has been manipulated through and through by Soviet or communist fronts. To think they are not a legitimate target of the service I think is a terrible error in judgment.

One of the other members, public records indicate, is a regular financial contributor to the tune of several hundred dollars a year to the Communist Party of Canada—although he may not be a card-carrying member, clearly an activist

[Translation]

M. Brewin: Ce qui m'intrigue, c'est que lorsqu'il s'agit des interférences de l'État dans les libertés, vous semblez pencher de l'autre côté.

M. Kavchak: Oh non, non, non. S'il vous plaît monsieur Brewin—comme je l'ai déjà fait remarquer, il me semble que 90 mandats émis par an pour une population de 25 millions d'habitants ne constituent pas une intervention excessive de l'État dans les libertés civiles canadiennes. Dans ma documentation d'aujourd'hui, j'ai par exemple une photocopie d'un article du «*Globe and Mail*» dans laquelle quelqu'un se plaint qu'il est militant pour la paix et que le service garde l'oeil sur lui, et pourtant lorsqu'il a eu accès à son dossier, tout ce qu'ils avaient sur lui, c'était des coupures de journaux.

M. Brewin: Alors lorsque le NPD élira un gouvernement et que le solliciteur général demandera au SCRS de garder des coupures de journaux sur vous, vous n'y verrez pas d'objection?

M. Kavchak: Honnêtement, je ne vois pas pourquoi il garderait une coupure de journal sur moi. . .

M. Brewin: Moi non plus. C'est une simple hypothèse. . .

M. Kavchak: Laissez-moi juste vous dire ceci. Depuis l'âge de raison, j'ai toujours pensé que, dans certaines situations, la police pouvait être ma meilleure amie. Je me souviens, une fois, à Calgary, il y a des années de cela, je marchais dans la rue et un policier m'a arrêté. Il m'a dit que je ressemblais énormément à quelqu'un qui venait juste de commettre un vol dans le coin et qu'il voulait me fouiller. Ma réaction immédiate a été que, si c'était là le prix à payer pour vivre dans une société—être confondu un instant avec quelqu'un d'autre, et si je pouvais l'aider dans son enquête, je n'y voyais pas d'inconvénient. J'ai mis les mains en l'air. J'ai dit «Je vous en prie allez-y; fouillez-moi. Voulez-vous venir prendre un café chez moi?» Ça ne m'a posé aucun problème.

M. Rideout: Vous vouliez qu'on vous pose une question sur cet article qui était dans le journal. Je déduis de ce que j'ai entendu jusqu'à maintenant que vous êtes d'accord avec la position sur les libertés civiles. Je pensais que vous voudriez peut-être ajouter des commentaires de façon à ce que nous puissions profiter de votre. . .

M. Kavchak: Pas vraiment. À la fin de mon rapport, je parle rapidement de ce cas. Après avoir appris qu'ils avaient déposé une requête devant la Cour en mai dernier, j'ai obtenu des photocopies des déclarations écrites sous serment qui avaient été utilisées. Comme j'ai essayé de le prouver, de façon aussi convaincante que je le pouvais dans l'annexe de mon rapport, l'une des organisations qui dit avoir été harcelée par le service est une organisation dont d'anciens membres ont déclaré publiquement qu'ils avaient été fortement manipulés par les Soviétiques et les communistes. On ferait une grave erreur si l'on pensait qu'ils ne constituent pas une cible légitime pour le service.

L'un des autres membres, comme l'indique l'archive, apporte une contribution financière régulière de l'ordre de plusieurs centaines de dollars par an au Parti communiste du Canada—même s'il n'est pas un membre officiel, c'est sans

[Texte]

supporter. The man is in a position of power and influence, and perhaps should come under closer scrutiny, or at least just a short investigation. I do not have any more details than that. Clearly if CSIS thought that an investigation was required, I am sure they have more information than I do.

Mr. Rideout: One other area that you refer to in your brief, and in fact you talk about narco-terrorism in New Brunswick, and we did experience some of that. . . the information we are getting is that there is going to be a shift away from what I would call the garden variety of espionage, moving into drug-related and economic espionage and those areas. Would you confirm that?

Mr. Kavchak: I guess the open sources I am reading also refer to. . . At least from the East Bloc the shift is towards science and technology and so on. As we are approaching a period where a lot of negotiations are going on, international agreements and treaties with regard to arms control and so on, it seems to be that the political espionage objectives of the KGB are certainly a high-level priority as well. They have certainly not diminished; neither have the military intentions.

Concerning Latin America, it seems like the drug lords down there are so extremely powerful that they will persist in attempting to keep their market share, and the crack cocaine problem is growing so much. From the eastern viewpoint we have one problem, and from the southern we have another.

Mr. Rideout: On the SIRC side of things, do you think that the role of SIRC should be expanded and that they have more influence in other areas, say, involving the RCMP or National Defence or External Affairs, or any of those?

Mr. Kavchak: The RCMP is already subjected to review by the public complaints commission and the external review committee. It does not seem to me that they need to be subjected to any more of that kind of review.

As I document in my brief, it seems to me that many of the recommendations that SIRC made in their amending act document would involve the growing of that accountability empire they have already set up, and I recommend against almost everything suggest that would involve a strengthening of their powers, and for a variety of reasons.

Mr. Rideout: I notice that.

Mr. Kavchak: So many people have said that SIRC is doing such a wonderful job and are such a great bunch of people. I just think that some of the things they have done should be subjected to a little bit more scrutiny. Mr. Atkey is a former director of the CCLA, the Canadian Civil Liberties Association, and perhaps placed a little too much emphasis in his review of CSIS on civil liberties and being responsible for the disbanding ultimately of the counter-subversion unit,

[Traduction]

aucun doute un militant communiste. Cet homme occupe une position où il jouit de certains pouvoirs et d'une certaine influence, et devrait peut-être être surveillé attentivement, ou au moins faire l'objet d'une enquête rapide. Je n'ai pas plus de détails que cela. Je suis sûr que si le SCRS estimait qu'une enquête était nécessaire, il aurait beaucoup plus de renseignements que j'en ai.

M. Rideout: Une autre question à laquelle vous faisiez allusion dans votre rapport, et vous en parlez même, est le narco-terrorisme au Nouveau-Brunswick et on en a vu un peu. . . d'après nos renseignements, on va assister à un glissement et on va passer de ce que l'on pourrait appeler un espionnage de jardin, à un espionnage ayant trait aux narcotiques et à l'économie et à ce genre de domaine. Pourriez-vous nous confirmer cela?

M. Kavchak: Les documents que je suis en train de lire et que tout le monde peut lire font aussi référence à. . . Au moins pour ce qui est du bloc de l'Est, on passe aux sciences et à la technologie, etc. Alors qu'on approche d'une période où il y a énormément de négociations, d'accords et de traités internationaux au sujet du contrôle des armements, etc., il semblerait que les objectifs du KGB pour ce qui est de l'espionnage politique soient sans aucun doute parmi les priorités. Ils n'ont certainement pas diminué; leurs intentions militaires n'ont plus.

En ce qui concerne l'Amérique latine, il semblerait que les barons de la drogue de là-bas soient si extraordinairement puissants qu'ils ne se laisseront pas déssaisir de leur part du marché; le problème du crack prend de telles proportions. Nous avons un problème avec l'Est et un autre avec le Sud.

M. Rideout: Pour ce qui est du CSARS, pensez-vous que le rôle du CSARS devrait être augmenté et qu'il devrait avoir plus d'influence dans d'autres domaines, disons, en faisant participer la GRC ou la Défense nationale ou les Affaires extérieures, etc.?

M. Kavchak: La GRC est déjà soumise à l'examen de la Commission des plaintes du public et du Comité externe d'examen. Je ne pense pas qu'elle ait besoin d'être soumise à d'autres sortes d'examen.

Comme je le montre dans mon rapport, il me semble qu'une grande partie des recommandations faites par le CSARS dans son document de loi modificative signifierait l'expansion de cet empire de responsabilités qu'ils ont déjà mis sur pied, et je suis contre toutes les mesures suggérées qui signifieraient l'augmentation de leurs pouvoirs, ceci pour diverses raisons.

M. Rideout: C'est ce que je remarque.

M. Kavchak: Tant de gens ont dit que le CSARS faisait un travail si extraordinaire et était composé d'un groupe de gens si merveilleux. Je pense simplement que certaines des choses qu'ils ont faites devraient être soumises à une étude un peu plus attentive. M. Atkey est l'ancien directeur de l'ACLC, l'Association canadienne des libertés civiles, et a peut-être un peu trop mis l'accent dans son étude du SCRS sur les libertés civiles et sur sa responsabilité en ce qui

[Text]

which I think was not a very good move, particularly when one realizes that Reid Morden said they were not fishing beyond their boundaries but within their boundaries, but perhaps slightly overfishing, which is a big difference from what SIRC was recommending.

• 1235

Another former director of the service has written a letter complaining—this was released under the Access to Information Act—that there was distorted reality, half-truths and outright errors and misinterpretations in SIRC's annual report.

Why on earth would we want to extend that? In addition, as Mr. Morden has said, the service is already subjected to more accountability than any other service in the world, so why more?

Mr. Rideout: I gather from what you say that you do not see the need for more oversight with respect to budgets and where the money goes. Right now, as a Member of Parliament, I get a one-liner saying that it is *x* amount of dollars. In fact, the information this year is that it went up by \$30 million without explanation. Do you not see a role either through SIRC or through Parliament or in some way so that we would have some idea as to where the money is going? I would tell you that one of the paramount matters that comes before us as members is the collection of taxes and the expenditures of those revenues.

Mr. Kavchak: I understand your concern and I guess I would respond by saying that first of all there are plenty of people who do have access to those figures. Many of them are in fact elected by the Canadian people.

Mr. Rideout: Like who?

Mr. Kavchak: The minister himself. If that is the only thing that CSIS does not have to reveal to certain people, then perhaps that is the last thing we should guard. There are arguments that were presented that it would reveal potentially too much to enemy intelligence services as to the allocation of resources and is a valid argument.

Mr. Rideout: It does not bother the Americans to disclose that to 19 members of Congress and to a Senate committee as well.

Mr. Kavchak: Perhaps that explains why the CIA has screwed up so often in the past.

Mr. Rideout: Oh, okay.

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): Mr. Kavchak, one of the SIRC recommendations is that the words "within Canada" be removed from section 16, the implication being that they have some foreign activity mandate. What is your feeling on that particular recommendation?

Mr. Kavchak: Generally speaking, I am a Canadian nationalist and I like the idea of living in an independent country that is able to supply its decision-makers with an adequate amount of information without being subjected to

[Translation]

concerne la dispersion de l'unité de l'anti-subversion, ce qui, je pense, n'est pas une très bonne tactique, surtout lorsqu'on pense que Reid Morden a dit qu'ils ne pêchaient pas à l'extérieur de leurs limites mais à l'intérieur de leurs limites, et qu'ils surpêchaient peut-être un peu, ce qui est très différent de ce que recommandait le CSARS.

Un autre ancien directeur du service a écrit une lettre—celle-ci a été rendue publique aux termes de la Loi sur l'accès à l'information—dans laquelle il se plaignait que le rapport annuel du CSARS déformait la réalité, comportait des demi-vérités et des erreurs caractérisées ainsi que des interprétations erronées.

Pourquoi diable pourrait-on vouloir augmenter cela? De plus, comme M. Morden l'a dit, le service est déjà accablé de plus de responsabilités que tout autre service au monde, alors pourquoi en rajouter?

M. Rideout: Je déduis de ce que vous dites que vous ne voyez pas la nécessité d'une surveillance accrue en ce qui concerne les budgets et où va l'argent. À l'heure actuelle, en tant que membre du Parlement, je reçois une note d'une ligne indiquant que c'est *x* dollars. En fait, la nouvelle cette année est qu'il a augmenté de 30 millions de dollars sans explication. Vous ne voyez pas comment, que ce soit par l'intermédiaire du CSARS ou du Parlement ou d'une autre façon, on pourrait avoir une petite idée d'où va l'argent? Laissez-moi vous dire que l'un des problèmes essentiels auxquels nous sommes confrontés en tant que membres est la perception des impôts et des dépenses de ces revenus.

M. Kavchak: Je comprends votre inquiétude et je pourrais répondre en vous disant que, en premier lieu, il y a plein de gens qui n'ont pas accès à ces chiffres. Un grand nombre d'entre eux sont en fait élus par les citoyens canadiens.

M. Rideout: Comme qui?

M. Kavchak: Le ministre lui-même. Si c'est là la seule chose que le CSARS n'a pas à révéler à certaines personnes, alors ça devrait peut-être être la dernière chose que l'on protège. Certains ont indiqué que cela pourrait potentiellement révéler trop de choses aux services de renseignement ennemis au sujet de l'allocation des ressources et c'est un argument valable.

M. Rideout: Ça ne dérange pas les Américains de divulguer cela à 19 membres du Congrès et aussi au comité du Sénat.

M. Kavchak: Cela explique peut-être pourquoi la CIA s'est plantée tellement souvent dans le passé.

M. Rideout: Oh, d'accord.

Le président suppléant (M. Atkinson): Monsieur Kavchak, l'une des recommandations du CSARS était que les mots «à l'intérieur du Canada», soit supprimé de l'article 16, l'implication étant qu'ils avaient une renseignement quelconque à l'étranger. Que pensez-vous de cette recommandation spécifique?

M. Kavchak: De façon générale, je suis nationaliste et j'ai une idée de vivre dans un pays indépendant qui est en mesure de fournir à ses décideurs une quantité convenable de renseignements sans être obligés de se livrer à quelque troc

[Texte]

having to engage in some sort of barter or exchange with allies and so on. But I think all the arguments that have been presented by such people as John Starnes for not developing an external intelligence network are quite valid. So generally speaking, I am not particularly crazy about that idea.

It seems to me that the minister has already revealed that on a number of occasions he has authorized officers to go abroad when it involved domestic investigation and it seems to me that this should continue and be carried on. That does not require the removal of "within Canada". If I remember correctly, in section 16 it refers to requests from DND and External to the director and in one of the earliest SIRC reports it stated that to date, no section 16 request had been made and that it was questionable whether or not CSIS even had the resources to act upon such a thing.

It seems to me if that is still the case today, perhaps the whole question is really moot. Even if we did remove those words, we probably would not be using it anyway.

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): In your paper you mentioned that you feel CSIS does not have adequate resources to carry out counter-espionage. Is that based on open sources, or can you tell us what is your reasoning for coming to that conclusion?

Mr. Kavchak: All of my material is limited strictly to open sources and discussion with people that I know share similar interests. I am a member of the Canadian Association for Security and Intelligence Studies. I attend the conferences. I have tried for the past couple of years to read as much material on the subject as I could get my hands on. I sort of came to that conclusion after having read and discussed the material with as many people as possible. By the way, I think even SIRC made the same comments, and the Osbaldeston committee report as well, that in the first couple of years the service was dramatically underfunded and that a jump from \$115 million to \$190 million over the span of six years is perhaps a recognition from a government that is supposedly trying to cut its budget. At least in this area there is a serious shortage of resources.

• 1240

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): Do you feel the balance between civil liberties and intelligence capability has been struck in this act? You say that we should not do anything more. Do you feel with the Inspector General with CSIRC. . . ?

Mr. Kavchak: Yes, I think it has. Over the decade a trend has clearly developed where the security service has its powers regulated more and more or curtailed entirely. Things are being declared off limits to its investigative officers and so on. At some point or another, somebody has to say, stop, enough is enough. We have reached the delicate balance.

It seems to me that the powers of the service must be flexible as the threats change. If they increase, then the service has to become more powerful and as they decrease the service should perhaps become less powerful.

[Traduction]

ou échange avec les alliés, etc. Mais je pense que tous les arguments qui ont été présentés par des gens comme John Starnes, selon lesquels il n'est pas souhaitable de mettre en place un réseau de renseignement externe, sont tout à fait valables. Alors, de façon générale, je ne raffole pas de l'idée.

Il me semble que le ministre a déjà reconnu que, à plusieurs occasions, il a permis à des employés d'aller à l'étranger lorsque c'était nécessaire à la conduite d'une enquête nationale et il me semble que ceci devrait se poursuivre et être continué. Cela ne rend pas nécessaire la suppression de «à l'intérieur du Canada». Si je me souviens bien, à l'article 16, il est fait référence à des requêtes faites par le MDN et les Affaires extérieures au directeur et dans un rapport plus ancien du CSARS, il était indiqué que jusqu'à ce jour, aucune requête n'a été faite aux termes de l'article 16 et qu'il n'était pas certain que le SCRS ait jamais eu les ressources pour mettre en place une telle chose en pratique.

Il me semble que si c'est encore le cas aujourd'hui, alors toute cette question est peut-être vraiment discutable. Même si on n'enlevait pas ces termes, nous ne les utiliserions probablement pas de toute façon.

Le président suppléant (M. Atkinson): Vous mentionnez dans votre étude que vous avez le sentiment que le SCRS n'a pas les ressources suffisantes pour se livrer au contre-espionnage. Vous appuyez-vous sur des sources publiques, ou pouvez-vous nous dire comment vous en êtes arrivé à cette conclusion?

M. Kavchak: Je ne m'appuie que sur des sources publiques et des discussions avec des gens dont je sais qu'ils partagent les mêmes intérêts. Je suis membre de l'Association canadienne pour l'étude de la sécurité et du renseignement. J'assiste aux conférences. J'ai essayé, ces deux dernières années, de lire autant de choses à ce sujet que je pouvais m'en procurer. Je suis arrivé à cette conclusion après avoir lu et discuté de ces documents avec autant de gens que possible. Au fait, je pense que même le CSARS a fait les mêmes commentaires, ainsi que le rapport du comité Osbaldeston, indiquant que les deux premières années, le service manquait dramatiquement d'argent et qu'un saut de 115 millions de dollars à 190 millions de dollars en six ans signifie peut-être qu'il a été reconnu par un gouvernement qui est censé essayer de réduire son budget. Au moins dans ce domaine, il y a un grave manque de ressources.

Le président suppléant (M. Atkinson): Pensez-vous que l'on ait atteint un équilibre entre les libertés civiles et les pouvoirs des renseignements, dans cette loi? Vous dites qu'on ne devrait rien faire de plus. Êtes-vous d'accord avec l'inspecteur général. . . ?

M. Kavchak: Oui, je pense que c'est vrai. Ces dix dernières années, il est devenu clair que la tendance était à la réglementation croissante des pouvoirs des services de sécurité ou à leur suppression complète. On interdit à ces enquêteurs de s'occuper de certaines choses, etc. Un de ces jours, il va falloir que quelqu'un dise arrête, ça suffit. Nous avons atteint cet équilibre délicat.

Il me semble que les pouvoirs des services devraient être flexibles pour répondre aux changements de menaces. Si elles augmentent, alors le service doit devenir tout-puissant et si elles diminuent, le service devrait peut-être devenir moins puissant.

[Text]

My concern is that the anti-intelligence community, which is quite large, if one combines. . .

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): What is the anti-intelligence community?

Mr. Kavchak: In the table of contents in my brief I try to outline just a few of them—members of the public groups organizations and individuals who clearly demonstrated that they are in the anti-intelligence philosophical framework. For years they have been doing everything they can to use the service at every opportunity as a scapegoat for their problems, to heap all kinds of scorn on them in an attempt to have decision-makers curtail their powers in the future.

The reason I got involved in drafting this brief is out of a concern that it might be worthwhile for somebody in the public to at least state what I think is the position of the solid majority of Canadians on this topic. That person could see what can be done about arguing that the statements by the anti-intelligence community have already come far enough and that their wishes should have already been satisfied.

In fact, I had a professor at Osgoode Hall Law School who wrote an article after the CSIS Act was passed who still claims he was not satisfied with this and that the act itself was part of a scandal and not a solution to it. So under such circumstances, when the anti-intelligence community is never satisfied, it is almost a waste of time asking them whether they are satisfied with the balance. Clearly they are not. They never will be until the service is either completely shackled or destroyed. The Canadian Rights and Liberties Federation stated that because there is already a number of committees within the PCO engaged in intelligence analysis, CSIS is unnecessary and should be scrapped.

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): What about the five-year parliamentary review? What is your feeling on repeating it?

Mr. Kavchak: As I said at the end of my oral testimony, it is not in my brief, the history of the past couple of years showed that the act has a built-in self-correction mechanism. The government has taken the recommendation of SIRC very seriously, especially whenever it comes to civil liberties. The appointment of the Osbaldeston committee report and the subsequent disbanding of the counter-subversion department as well as the adoption of all of its other recommendations clearly show that the government is willing to act when required.

It seems to me that no further parliamentary reviews are really necessary. Should there ever come another crisis or some sort of gross event, which was badly misplayed by the service, then perhaps another major investigation which goes beyond anything SIRC or the Inspector General can put together should be mounted with a specific review towards it.

[Translation]

Ce qui m'inquiète, c'est que le groupe de ceux qui s'opposent au service de renseignement, un groupe qui est assez important, si l'on rassemble. . .

Le président suppléant (M. Atkinson): De qui se compose ce groupe qui s'oppose au service de renseignement?

M. Kavchak: Dans la table des matières de mon rapport, j'essaie de n'en nommer que quelques-uns—des membres du public, d'organisations et des individus qui ont montré clairement leur appartenance à une philosophie qui s'oppose au service de renseignement. Depuis des années ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour faire du service, à chaque fois que cela était possible, le bouc émissaire de leurs problèmes, de l'accabler de leur mépris dans l'espoir que les décideurs réduiraient ses pouvoirs à l'avenir.

La raison pour laquelle j'ai participé à la rédaction de ce rapport c'est parce que j'ai pensé qu'il serait peut-être utile qu'un membre du public exprime au moins ce qui, je pense, est la position de la grande majorité des Canadiens sur ce sujet. Cette personne pourrait voir ce que l'on pouvait faire en ce qui concerne les prises de position de ceux qui s'opposent au service de renseignement et qui sont allés bien assez loin comme ça et qu'on aurait déjà dû leur donner ce qu'ils souhaitaient.

En fait, j'avais un professeur à l'École de droit *Osgoode Hall* qui a écrit un article après que la Loi sur le SCRS ait été passée dans lequel il disait qu'il n'était toujours pas satisfait et que la loi elle-même faisait partie du scandale et n'y apportait pas de solution. Dans de telles circonstances, puisque le groupe de ceux qui s'opposent au service de renseignement n'est jamais satisfait, c'est en quelque sorte une perte de temps que de leur demander si oui ou non ils sont satisfaits de l'équilibre. Manifestement, ils ne le sont pas. Ils ne le seront jamais, à moins que le service soit complètement paralysé ou détruit. La Fédération canadienne des droits et des libertés a déclaré que, puisqu'il y a déjà un certain nombre de comités à l'intérieur du BCP qui s'occupe d'analyse des renseignements, le SCRS n'est pas nécessaire et devrait être supprimé.

Le président suppléant (M. Atkinson): Et le suivi parlementaire de cinq ans? Pensez-vous qu'on devrait le répéter?

M. Kavchak: Comme je le dis à la fin de mon témoignage verbal, ce n'est pas dans mon rapport, l'histoire des deux dernières années a montré que la loi comporte un mécanisme d'auto-correction intégré. Le gouvernement a pris la recommandation du CSARS très sérieusement, surtout lorsqu'il s'agit des libertés civiles. La formation du comité Osbaldeston et le démantèlement du Département de l'anti-subversion qui s'en est suivi, ainsi que l'adoption de toutes les autres recommandations montrent clairement que le gouvernement est prêt à agir lorsque c'est nécessaire.

Il ne me semble pas qu'il soit nécessaire de procéder à d'autres suivis parlementaires. S'il devait y avoir une entreprise ou un autre événement choquant, et que le service s'y prenne mal, alors une autre enquête approfondie, allant au-delà de tout ce que le CSARS ou l'inspecteur général pourrait faire, devrait peut-être alors être mise sur pied qui pourrait être revue en particulier.

[Texte]

I think the idea of a parliamentary review to examine it after the first five years is pretty good, but no more is required.

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): That is of course exactly what we are trying to prevent—a major crisis.

Mr. Kavchak: I think the continuous reviews and investigations by SIRC provide the government with continual feedback and no more is necessary.

The Acting Chairman (Mr. Atkinson): Thank you very much, Mr. Kavchak, we appreciate your evidence. I am sure you know that we will take it into account. You have obviously been following the hearings very closely and we are glad you had the opportunity to appear before us.

We will adjourn until Tuesday.

[Traduction]

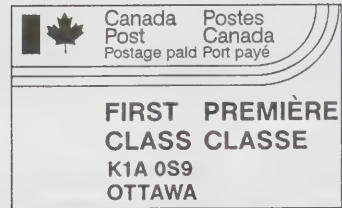
Je pense que l'idée d'un suivi parlementaire pour l'examiner au terme des cinq premières années est assez bonne, mais il n'en faudrait pas plus.

Le président suppléant (M. Atkinson): C'est exactement ce que nous essayons d'éviter—une crise grave.

M. Kavchak: Je pense que les études et les enquêtes continues menées par le CSARS fournissent au gouvernement une information en retour permanente et que l'on n'a besoin de rien d'autre.

Le président suppléant (M. Atkinson): Merci beaucoup, monsieur Kavchak. Nous vous savons gré des renseignements que vous nous avez donnés. Je suis sûr que vous savez qu'ils seront pris en considération. Vous avez manifestement suivi la séance de très près et nous sommes heureux que vous ayez eu la possibilité de comparaître devant nous.

La séance est levée jusqu'à mardi.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Islamic Propagation Centre:

Imam Abdul Hai Patel;
Imam Said Zafar.

Individual:

Andrew Kavchak.

TÉMOINS

Du Centre de propagation de l'Islam:

Iman Abdul Hai Patel;
Iman Said Zafar.

À titre particulier.

Andrew Kavchak.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 31

Tuesday, May 15, 1990

Chairman: Blaine Thacker

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 31

Le mardi 15 mai 1990

Président: Blaine Thacker

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Committee on *Procès-verbaux et témoignages du Comité spécial d'*

The Review of the CSIS Act and the Security Offences Act

Examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité

RESPECTING:

Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989

CONCERNANT:

Ordre de renvoi du Comité en date du mardi 27 juin 1989

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirty-fourth Parliament,
1989-90

Deuxième session de la trente-quatrième législature,
1989-1990

SPECIAL COMMITTEE ON THE REVIEW OF THE
CSIS ACT AND THE SECURITY OFFENCES ACT

Chairman: Blaine Thacker

Vice-Chairman: Maurice Tremblay

Members

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

COMITÉ SPÉCIAL D'EXAMEN DE LA LOI
CONSTITUANT LE SCRS ET DE LA LOI SUR
LES INFRACTIONS EN MATIÈRE DE SÉCURITÉ

Président: Blaine Thacker

Vice-président: Maurice Tremblay

Membres

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MAY 15, 1990
(51)

[Text]

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met at 11:15 o'clock a.m. this day, in Room 308 W.B., the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: Ken Atkinson, Derek Lee, George Rideout and Blaine Thacker.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst. *From the Committee Research Staff:* Stuart Farson, Research Consultant; Brian Gorlick, Research Associate.

Witnesses: Individual: Jacques Shore, former Director of Research, Security Intelligence Review Committee. *From the Security Collective of the Ontario Law Union:* Paul D. Copeland.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (*See Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1*).

The witnesses severally made statements.

In accordance with an order adopted on Tuesday, September 26, 1989, the Chairman authorized that the brief submitted on November 14, 1989 by the Ontario Law Union be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendix "CSIS-6"*).

In accordance with the same order, the Chairman authorized that documents bearing CSIS File Nos. 89-P-103 and 104 presented to the Committee by Paul Copeland (*Exhibit "A"*) and documents perporting to be Security Service records concerning Paul Copeland, as released under provisions of the *Privacy Act* (*Exhibit "B"*) be filed as exhibits with the Clerk of the Committee.

The witnesses severally answered questions.

At 12:56 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 15 MAI 1990
(51)

[Traduction]

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit aujourd'hui à 11 h 15, dans la salle 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: Ken Atkinson, Derek Lee, George Rideout, Blaine Thacker.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal. *Du personnel du Comité:* Stuart Farson, conseiller de recherche; Brian Gorlick, associé de recherche.

Témoins: A titre particulier: Jacques Shore, ancien directeur de recherche pour le Comité de surveillance des activités du renseignement de sécurité. *Du Collectif Sécurité de l'Ontario Law Union:* Paul D. Copeland.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

Les témoins font chacun un exposé.

Suivant un ordre adopté le mardi 26 septembre 1989, le président permet que le mémoire présenté le 14 novembre 1989 par l'Ontario Law Union, soit imprimé en annexe aux Procès-verbaux et témoignages d'aujourd'hui (*voir Appendice «CSIS-6»*).

Suivant le même ordre, le président permet que les documents n^{os} 89-P-103 et 104 aux dossiers du SCRS présentés par Paul Copeland (*pièce «A»*) de même que les documents concernant Paul Copeland, divulgués en vertu de la *Loi sur la protection des renseignements personnels* (*pièce «B»*), soient déposés auprès du greffier.

Les témoins répondent aux questions.

À 12 h 56, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, May 15, 1990

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 15 mai 1990

• 1116

The Chairman: I call this meeting to order. We are resuming consideration of our reference, dated June 27, 1989. Our witnesses today are Mr. Jacques Shore and Mr. Paul Copeland, both representing the Ontario Law Union.

Mr. Jacques Shore (Ontario Law Union): Thank you. I will begin by spending a few minutes reviewing some of the main points that are important to me and that I think may be of interest to your committee.

Monsieur le président, je suis heureux de comparaître aujourd'hui devant votre distingué Comité. C'est depuis quelques mois déjà, que j'attends l'occasion de me présenter devant vous. Aussi, je saisis la chance qui m'est offerte aujourd'hui pour vous dire que suis très heureux de voir que vous avez pris tous les moyens qu'il faut pour interviewer un éventail de personnes compétentes dans le domaine.

Although it has been three years since I stepped away from my position as the Security Intelligence Review Committee's first director of research, I have nonetheless kept a keen interest in the work of the committee. I remain on the list of counsel for the committee and last year I spent a considerable amount of time as the chief investigator on a SIRC study concerning CSIS activities regarding the Canadian peace movement.

In examining the heart and pulse of Canada's primary security intelligence agency I met scores of CSIS staff, conducted several special studies, reviewed hundreds of files and learned of CSIS's role in the Canadian government environment and of its position on a national-international level. In short, my tenure at SIRC provided me with a special profile of CSIS in the field of security intelligence.

Since my perspective stems from my work at SIRC, I must admit my subjectivity. However, in the recommendations that follow I have attempted to be as objective as possible in aiming for the highest goal—to achieve the delicate balance. I also wish to underline that the views I express are my own, and not those of the review committee.

Regarding the substantive points I wish to raise this morning, I will first begin with my impression of the SIRC-CSIS relationship. By and large, the SIRC-CSIS relationship has been positive. Although the term "healthy tension"—often used to describe the relationship of parties at odds with each other—is accurate to describe CSIS and SIRC, I admit that at times the stress caused by CSIS on SIRC's staff was difficult.

Le président: La séance est ouverte. Nous reprenons l'étude dont le mandat nous a été confié le 27 juin 1989. Nos témoins aujourd'hui sont M. Jacques Shore et M. Paul Copeland, représentants l'Ontario Law Union.

M. Jacques Shore (Ontario Law Union): Merci. Je vais d'abord passer en revue pendant quelques minutes certains points saillants que je juge importants et qui intéresseront probablement le comité.

Mr. Chairman, it is a pleasure to appear today before your distinguished committee. These last few months I have been waiting for the opportunity to appear before you. Therefore I take advantage of the opportunity given to me today to tell you that I am very happy to see that you have taken the necessary steps to interview a wide range of people qualified in the matter.

Il y a déjà trois ans que j'ai quitté mon poste de premier directeur de la recherche au Comité de surveillance des activités de renseignements de sécurité (CSARS), mais j'ai toujours continué de m'intéresser vivement au travail du comité. Mon nom demeure sur la liste de ses conseillers, et l'an dernier, j'ai passé beaucoup de temps comme enquêteur principal dans le cadre d'une étude du CSARS concernant les activités du Service canadien du renseignement de sécurité (SCRS) relativement au mouvement pacifiste au Canada.

Dans mon examen approfondi de la principale organisation canadienne du renseignement de sécurité, j'ai été amené à rencontrer des dizaines d'employés du SCRS, j'ai effectué plusieurs études spéciales, j'ai examiné des centaines de dossiers et j'ai appris quel était le rôle du SCRS au sein du gouvernement canadien ainsi que sa position à l'échelle nationale et internationale. En somme, mon travail au sein du CSARS m'a permis de dresser un profil spécial du SCRS dans le domaine du renseignement de sécurité.

La perception que j'ai du SCARS est influencée par le travail que j'y ai accompli; elle est donc subjective, et je l'ad mets. Toutefois, dans les recommandations qui suivent, j'ai tenté d'être aussi objectif que possible et d'atteindre l'objectif ultime, un équilibre délicat. Je tiens également à souligner que les opinions que j'exprime sous les miennes et non celles du comité de surveillance.

Parmi les points essentiels que je veux aborder ce matin, je commencerai par la relation entre le CSARS et le SCRS. De façon générale, les rapports entre les deux organismes ont été positifs. En décrivant les rapports entre des personnes qui ne sont pas d'accord, on utilise souvent l'expression «tension salutaire», et j'avoue que cette expression décrit assez bien les rapports entre le SCRS et le CSARS, car le stress causé par les tensions entre le personnel du SCRS et celui du CSARS a été parfois difficile à supporter.

[Texte]

Although the concern of many experts early in the life of the CSIS Act was that SIRC and its staff would be co-opted by the service, it quickly became obvious that this would not occur. Personally, I was frustrated on many occasions by the length of time which passed before our research team's questions were answered or before documents requested were received.

It appeared that these delays were often caused by unnecessary, informal and bureaucratic red tape. It often proved to be counterproductive for the research team, whose responsibility it was to provide the review committee with answers and analysis in a timely manner. Nevertheless, a healthy tension proved positive at times.

I recall two occasions on which I reviewed CSIS materials that reminded CSIS investigators to provide and follow approved procedures and directives, as SIRC would be watching and might potentially question the nature of the work performed by the service.

Secondly, regarding SIRC's limitation to review Cabinet documents, I would strongly recommend that the CSIS Act be amended. If Parliament and ultimately Canadians are to enjoy a somewhat blind trust in the committee, it is essential that the committee have at its disposal all information it believes is required to be than adequately fulfil its function. It has to have all that it needs.

• 1120

My third and last point within the ambit of the SIRC-CSIS relationship is with respect to the procedure provided in section 41 of the CSIS Act. This section should be amended to guarantee anonymity to CSIS employees wishing to complain to SIRC. I can recall at least two occasions where CSIS employees wished to meet with me secretly to expose situations they believed required SIRC's attention. These employees feared that their speaking to me could reflect poorly on their careers. Furthermore, in order to ensure that Canadians do not feel intimidated by the process by having to complain first to the CSIS director, complaints should be allowed to proceed directly to SIRC.

My second point deals with human sources. While I am not sure that my concern could be truly relevant to your committee, I would like to mention that from my experience, I noted significant emphasis had been placed on information obtained from informants. I was often reminded that intelligence obtained from human sources is the bread and butter of a security intelligence service. Too frequently it appeared that the information received was self-serving for the source, who generally received rewards for the work performed. Too often evidence from such informants was unsupportable.

Regarding my next concern, which is my third, the recruitment and training of personnel, I will again rely on an overused phrase: the strength of an organization is in its people. This is more true of an organization such as CSIS

[Traduction]

De nombreux spécialistes ont craint que peu après l'entrée en vigueur de la loi sur le SCRS, les membres du SCARS et son personnel ne soient désignés par cooptation par les membres du service, mais on a vite constaté qu'il n'en serait rien. Personnellement, j'ai subi bien des frustrations à cause du temps qu'on a pris à répondre aux questions de notre équipe de recherche ou à nous faire parvenir les documents demandés.

Il est devenu apparent que ces délais étaient souvent causés par des chicaneries administratives. Cela a souvent nui au travail de l'équipe de recherche, qui était chargée de fournir au Comité de surveillance des réponses et des analyses en temps opportun. Cette tension a cependant constitué parfois un facteur positif.

Je me souviens d'avoir examiné à deux reprises des documents du SCRS rappelant aux enquêteurs du service de respecter les procédures et les directives approuvées, parce que le SCARS les surveillerait et risquait de mettre en question les méthodes de travail du service.

Deuxièmement, en ce qui concerne la restriction empêchant le SCARS d'examiner des documents du cabinet, je recommande fortement que la loi sur le SCRS soit modifiée. Si le Parlement et, en fin de compte, les Canadiens doivent accorder leur pleine confiance au comité, il est essentiel que celui-ci dispose de tous les renseignements qu'il juge nécessaires pour bien remplir sa mission. Il doit disposer de tout ce qui lui est nécessaire.

Mon troisième et dernier argument portant sur la relation entre le SCARS et le SCRS concerne les modalités prévues à l'article 41 de la loi sur le SCRS. Cet article devrait être modifié afin de garantir l'anonymat des employés du SCRS qui souhaitent déposer une plainte auprès du SCARS. Je me souviens d'au moins deux occasions où des employés du SCRS ont désiré me rencontrer secrètement afin de me parler de situations qu'ils jugeaient devoir porter à l'attention du SCARS. Ces employés craignaient que le fait de me parler ne nuise à leur carrière. En outre, pour que les Canadiens ne se sentent pas intimidés par l'obligation de présenter leurs plaintes d'abord au directeur du SCRS, il faudrait qu'ils puissent les transmettre directement au SCARS.

Je voudrais parler en deuxième lieu des sources humaines. Je ne suis pas certain que ma préoccupation tombe sous le mandat de votre comité, mais je tiens à mentionner que j'ai constaté qu'on accordait beaucoup d'importance aux renseignements obtenus d'informateurs. On me rappelait souvent que les renseignements obtenus de source humaine sont essentiels au travail d'un service du renseignement de sécurité. Trop souvent, semble-t-il, les renseignements obtenus étaient intéressés, l'informateur étant généralement récompensé pour son travail. Trop souvent le témoignage de tels informateurs ne pouvait être corroboré.

Ma troisième préoccupation porte sur le recrutement et la formation du personnel. On dit communément la force d'une organisation réside dans ses membres. C'est encore plus vrai d'une organisation comme le SCRS. Étant donné la

[Text]

than most others. Due to the nature of CSIS work, emphasis must be placed by the organization on ensuring that morale is high and that employees believe that they are being fairly treated. As well, careful planning must continue regarding the procedures and methods for recruitment at CSIS.

CSIS must reflect a cross-section of our Canadian population. The backgrounds and expertise of candidates accepted must be varied. In addition, developing a fully bilingual service should be a top priority. Linguistic barriers between French and English cannot exist in an organization that gathers and relays security intelligence in both official languages.

My fourth point touches upon the threats to the security of Canada—the definition within the act. That definition must be amended to provide a more logical and acceptable alternative. I recognized almost from the beginning of my work at the review committee that this definition left open the potential for abuse. As well, controls by the service as to the interpretation understood by CSIS members regarding paragraph 2.(b) was sadly lacking.

Paragraph 2.(b) in its current form is entirely subjective and is, I believe, without sufficient direction. The kinds of activities that could be classified as “detrimental to the interests of Canada” should be clearly expressed in the CSIS Act. I would suggest that your committee accept SIRC’s proposal for a revised definition in this section.

Within the context of a more clearly understood “detrimental to the interests of Canada” clause, the Cabinet Committee on Security Intelligence should, on a regular basis, review the strategic plans and priorities of CSIS so as to assist the Solicitor General in determining the kinds of activities that, based upon the definition, would fall within its scope. A directive for guidelines issued by the Solicitor General to the service would assist CSIS’s director and deputy directors to understand obvious short- and mid-term operational or strategic goals.

Regarding my sixth point, the RCMP-CSIS relationship, I would recommend that the Solicitor General continue to watch the way in which the relationship between both agencies develops. Strict adherence to ministerial directives describing the responsibilities of the RCMP and CSIS should be respected. Careful consideration should be given to the implementation of the RCMP’s National Security Investigation Directorate. This new branch may unwittingly interfere or duplicate CSIS’s designated mandate. Controls are recommended to ensure that unnecessary duplication or interference is avoided by the RCMP and CSIS.

It has been my experience during my tenure with SIRC that the RCMP-CSIS relationship proved to be strained during certain operational investigations due to misunderstandings concerning turf responsibilities. There may also be an unhealthy competition that exists as well. The Canadian public deserves a healthy CSIS-RCMP relationship. SIRC must continue to be vigilant to ensure that neither the RCMP nor this service are hampered by each other.

[Translation]

nature du travail du SCRS, on doit tout faire pour que le moral des employés soit élevé et qu’ils se sentent traités équitablement. Il faut aussi continuer à faire preuve de beaucoup de prudence en ce qui concerne les modes de recrutement du SCRS.

Le personnel du SCRS doit être un bon échantillon de la population canadienne. L’expérience et les connaissances des candidats acceptés doivent être variées. En outre, le bilinguisme devrait être une grande priorité au sein du service. On ne peut pas tolérer de barrières linguistiques entre francophones et anglophones dans un organisme qui recueille et transmet des renseignements de sécurité dans les deux langues officielles.

En quatrième lieu, je vais parler de la définition de l’expression «menaces envers la sécurité du Canada» dans la loi sur le SCRS. Cette définition doit être modifiée afin d’être plus logique et acceptable. Je me suis rendu compte presque au début de mon travail au comité de surveillance qu’elle risquait de donner lieu à des abus. En outre, le service n’exerçait malheureusement pas de contrôle sur l’interprétation de l’alinéa 2.(b) par les membres du SCRS.

Dans son libellé actuel, l’alinéa 2.(b) est tout à fait subjectif et n’est pas assez précis, à mon avis. Les activités qu’on pourrait qualifier de «préjudiciables aux intérêts du Canada» devraient être clairement définies dans la loi sur le SCRS. Je suggère au comité d’accepter la définition révisée que propose le SCARS pour cet article.

Dans le contexte d’une définition plus claire de l’expression «préjudiciables aux intérêts du Canada», le comité du Cabinet chargé de la sécurité et des renseignements devrait examiner régulièrement les activités et priorités opérationnelles du SCRS de façon à aider le solliciteur général à déterminer les activités auxquelles le service devrait s’intéresser, en fonction de cette définition. Si le solliciteur général donnait au service des directives, le directeur du SCRS et les directeurs adjoints pourraient mieux comprendre les objectifs stratégiques ou opérationnels à court et à moyen terme qui sont évidents.

En sixième lieu, au sujet des rapports entre la GRC et le SCRS, je recommanderais que le solliciteur général continue de surveiller l’évolution des rapports entre ces deux organismes. La GRC et le SCRS devraient respecter strictement les instructions ministérielles décrivant leurs responsabilités respectives. Il faudrait bien surveiller les activités de la nouvelle direction des enquêtes relatives à la sécurité nationale de la GRC, à la lumière du mandat du SCRS, afin d’éviter toute répétition inutile ou une entrave involontaire aux activités de l’un ou l’autre des deux organismes. À cette fin, nous recommandons d’instituer des contrôles serrés.

Pendant mon service au CSARS, j’ai constaté que les rapports entre la GRC et le SCRS étaient tendus durant des enquêtes opérationnelles en raison de malentendus quant aux responsabilités respectives de chaque organisme. Il peut également exister une sorte de compétition malsaine entre les deux. La population canadienne mérite que les rapports entre la GRC et le SCRS demeurent harmonieux. Le CSARS doit demeurer vigilant afin que la GRC et le SCRS ne se nuisent pas mutuellement.

[Texte]

[Traduction]

• 1125

My seventh point is with regard to the inspector general. While I recognize that the Office of the Inspector General of CSIS has to date been filled by two distinguished and able individuals, Dr. Richard Gosse and Mr. Richard Thompson, I recommend that the responsibility and tasks of the inspector general be disbanded. The tasks of the inspector general should eventually be transferred to the Department of the Solicitor General.

Under the general direction of the Deputy Solicitor General, the internal review and analysis work could ultimately be discharged by the Police and Security Branch. I cannot understand why specific tasks need to be carried out by the IG instead of SIRC. While the IG and his staff performed invaluable work, I find no compelling reason why analytical nor investigative tasks in the trenches cannot eventually be performed by regular ministry staff or by the review committee staff.

My eighth point is with regard to SIRC itself. I am of the view that none of its powers should be curtailed, rather its mandate deserves to be expanded, in light of the fact that security intelligence activities have no precise boundaries. The artificial lines in which certain government agencies conduct their security intelligence and intelligence activities create a somewhat inequitable system. While CSIS is under the watchful eye of a review committee, other organs of government also involved in accumulation of information proceed immune of any external review process. I believe SIRC's review mandate should include oversight of the Canadian security establishment, the intelligence activities under the direction of the Minister of National Defence, the National Security Investigation Directorate of the RCMP, and perhaps activities within the department of the Secretary of State for External Affairs.

Parliament would not be better served by creating other special committees or by developing new parliamentary committees with respect to the security intelligence and intelligence fields. Consolidating the responsibilities in one committee such as SIRC, which has developed an expertise and has already proved to be responsible and effective, seems to be the only logical appropriate choice.

Nevertheless, a slightly more formalized process could be implemented. For example, the House of Commons' Standing Committee on Justice and the Solicitor General could meet with members of SIRC more regularly, and reports by SIRC to Parliament could be expanded to ensure an even better dissemination of information to Parliament. Naturally, the type of information to be provided must remain respectful of the principle of national security.

En septième lieu, je vais parler du bureau de l'inspecteur général. Tout en reconnaissant que deux personnes remarquables ont occupé jusqu'ici ce poste, M. Richard Gosse et M. Richard Thompson, je recommande qu'on supprime ce poste ainsi que les fonctions de l'inspecteur général, qui devraient éventuellement être assumées par le ministre du Solliciteur général.

Sous la direction générale du sous-solliciteur général, le travail d'examen et d'analyse interne pourrait en fin de compte être effectué par la Direction de la police et de la sécurité. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi certaines tâches précises doivent être effectuées par l'inspecteur général plutôt que par le CSARS. L'inspecteur général et son personnel ont accompli une tâche inestimable, mais je ne vois pas pourquoi le personnel régulier d'un ministère ou du Comité de surveillance ne pourrait accomplir des tâches d'analyse ou d'enquête sur les lieux.

Je voudrais parler en huitième lieu du CSARS comme tel. J'estime qu'on ne devrait restreindre aucun de ses pouvoirs, on devrait même plutôt élargir son mandat, étant donné que les activités du renseignement de sécurité ne peuvent pas être délimitées de façon précise. Les lignes de démarcation artificiellement tracées pour permettre à certains organismes gouvernementaux de mener leurs propres activités de renseignement de sécurité et de renseignement engendrent un système quelque peu inéquitable. Le SCRS est tenu à l'oeil par un comité de surveillance, alors que d'autres organismes gouvernementaux qui accumulent également des renseignements peuvent agir à l'abri de toute surveillance externe. À mon avis, le mandat de surveillance du CSARS devrait englober la surveillance du Centre de la sécurité des télécommunications, les activités de renseignement relevant du ministère de la Défense nationale, la Direction des enquêtes relatives à la sécurité nationale de la GRC et peut-être aussi les activités de renseignement au sein du ministère des Affaires extérieures.

Le Parlement ne serait pas mieux servi par d'autres comités spéciaux ou par un nouveau comité parlementaire chargé des domaines du renseignement de sécurité et du renseignement. Il serait logique et opportun de regrouper les responsabilités au sein d'un seul comité ayant acquis une expérience dans ce domaine et s'étant montré à la hauteur de la tâche.

On pourrait néanmoins envisager la mise en oeuvre d'un processus plus formel. Par exemple, le Comité de la justice et du solliciteur général de la Chambre des communes pourrait rencontrer plus régulièrement les membres du CSARS, et cet organisme pourrait étoffer ses rapports au Parlement afin de garantir une diffusion encore meilleure de l'information au sein du Parlement. On devrait naturellement faire un choix judicieux de l'information ainsi divulguée afin de continuer de respecter le principe de la sécurité nationale.

[Text]

I must also add briefly that in future Parliament's trust in the committee would be further strengthened if the consultation process between the governing party and the opposition parties was more formalized to ensure that appointees to SIRC are willingly accepted and blessed by all relevant parties of Parliament.

Furthermore, strict controls should be implemented to ensure that security intelligence or intelligence-gathering organs within government departments or agencies not proliferate in the spirit of simply being natural extensions of routine information-gathering activities.

To conclude, I would like to express my belief that the first five years pursuant to the CSIS Act has generally been a success, in that the spirit and scope of act has been respected. All parties ensured that the act, with its rough edges, worked as best as possible.

While not wishing to appear self-congratulatory, I believe members of SIRC and their staff performed their duties responsibly and effectively, thus fulfilling the objective as described by the Pitfield committee.

CSIS should be given honourable mention as well for adapting to a system that is so enormously different from what existed pre-July 16, 1984. Spies, by their nature, are secretive. Asking them to divulge information to outsiders, especially novices in the field, can understandably be regarded as having been a hard pill to swallow.

I thank you for patiently listening to my observations and recommendations, and I welcome any questions you may have.

The Chairman: Thank you, Mr. Shore. I think we will have Mr. Copeland put his evidence on the record first, and then we can question you both.

Mr. Paul Copeland (Ontario Law Union): Mr. Chairman and members of the committee, it is my pleasure to be here today, and I thank you for the opportunity of appearing.

I propose to give you a little of my background and the Law Union's background in this area, and then talk a bit about the brief in three specific areas I wanted to focus on more in my oral submission.

I am a member of the steering committee of the Law Union of Ontario and a member of the security collective of that organization. I appeared on behalf of that organization before the committee studying this legislation when it was brought in. I am also one of three vice-presidents of the Criminal Lawyers Association in Ontario. I believe there was a request made to that organization to submit a brief to this committee, and I must say that at the meeting everybody looked to me and asked if I wanted to do it. I said I was submitting one for the Law Union, and that was the end of the Criminal Lawyers Association's considering whether to submit a brief.

[Translation]

Je dois également ajouter en passant qu'à l'avenir, pour que le Parlement se fie davantage au comité, il faudrait que le processus de consultation entre le gouvernement et les partis de l'opposition à propos de la nomination des membres du CSARS ait un caractère plus officiel afin que ces derniers soient pleinement acceptés par tous les partis représentés au Parlement.

En outre, il faudrait mettre en oeuvre des contrôles stricts afin que les organismes du renseignement de sécurité et de collecte de renseignements au sein des ministères ou organismes gouvernementaux ne puissent pas proliférer du simple fait qu'ils sont des extensions naturelles des activités routinières de collecte de renseignements.

En terminant, je tiens à dire qu'à mon avis, les cinq premières années écoulées depuis l'adoption de la loi sur le SCRS ont été une réussite en général, car on a respecté l'esprit et l'objet de la loi. Tous les intéressés ont fait en sorte que la loi soit appliquée le mieux possible, en dépit de certaines de ses imperfections.

Je ne veux pas paraître chanter mes propres louanges, mais j'estime que les membres du CSARS et son personnel se sont acquittés de leurs fonctions de façon responsable et efficace, réalisant ainsi les objectifs décrits par le comité Pitfield.

On devrait également accorder au SCRS une mention honorable pour s'être adapté à un système si totalement différent de celui qui existait avant le 16 juillet 1984. Par nature, les espions préfèrent le secret. On peut facilement comprendre qu'il soit tellement difficile pour eux d'accepter qu'on leur demande de divulguer des renseignements à des gens qui ne sont pas des leurs, en particulier à des novices dans le domaine.

Je vous remercie d'avoir écouté si patiemment mes observations et mes recommandations, et je suis disposé à répondre à toutes vos questions.

Le président: Je vous remercie, monsieur Shore. Je pense que nous allons d'abord demander à M. Copeland de faire ses commentaires, et nous pourrions ensuite vous poser des questions à tous les deux.

M. Paul Copeland (Ontario Law Union): Monsieur le président, mesdames et messieurs, je suis ravi d'être ici aujourd'hui et je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de comparaître.

Je vais d'abord vous parler un peu de mon expérience et de celle de la *Law Union* dans ce domaine, puis je parlerai un peu de trois éléments précis du mémoire sur lesquels je tiens à m'étendre un peu dans mon exposé.

Je suis membre du comité directeur de la *Law Union of Ontario* et membre du collectif de cet organisme sur la sécurité. J'ai comparu au nom de cet organisme devant le comité chargé d'examiner cette mesure législative lorsqu'elle a été proposée. Je suis également l'un des trois vice-présidents de la *Criminal Lawyers Association* de l'Ontario. Je crois qu'on a demandé à cet organisme de présenter un mémoire au comité et je dois avouer que lors d'une réunion, tout le monde s'est tourné vers moi et m'a demandé si j'étais disposé à le faire. J'ai dit que je présentais un mémoire au nom de la *Law Union*, et les membres de la *Criminal Lawyers Association* ont alors cessé de songer à présenter un mémoire.

[Texte]

[Traduction]

• 1130

I have been subject to the RCMP's security service file-keeping. The material for that is now in the hands of CSIS. I may also be subject to CSIS file-keeping, but because of the provisions of the privacy legislation, I have been unable to get any information relating to that. I am also a member of—assuming there is such a term—the SIRC bar. I have done two cases before the Security Intelligence Review Committee, and that is probably as many as anybody—anybody being investigated by that committee—has done in the country.

There was a brief submitted to the committee quite some time ago. I would like to ask if that could be made part of the record. I did not want cover things that you may have already covered in great length. In my oral submissions, I would like to avoid going through areas already covered. I think the brief speaks for itself.

The Chairman: I assure you it will be appended to our minutes of evidence for today.

Mr. Copeland: Thank you very much. My oral submissions deal firstly with the issue of electronic surveillance. Under section 16 of the Official Secrets Act, there were yearly statistics that were put out on the amount of electronic surveillance being done by the security service. The Security Intelligence Review Committee has put out statistics each year, but those statistics are less useful than the rather inadequate ones under the Official Secrets Act. SIRC recommended that they be able to provide better information, and we certainly agree with that recommendation.

I wanted to talk at some length about the Atwall case. In the Atwall case there was an attempt to murder an Indian cabinet minister on Vancouver Island. I do not know the exact date of the attempt, but a minister from the Indian government was shot near Duncan, B.C.

In September 1986 Mr. Atwall was charged with conspiracy to commit murder. In the course of those criminal proceedings, Crown counsel served a copy of the CSIS Federal Court warrant, which was dated July 26, 1985. Crown counsel indicated that they intended to use the wiretap evidence at Atwall's conspiracy trial. Counsel for Mr. Atwall applied to rescind the warrant. That application was originally dealt with by a trial judge in the Federal Court, and that judge refused to allow examination of the warrant. The case was appealed to the Federal Court of Appeal; it was argued in late June of 1987, and judgment was released on August 12, 1987.

The majority judgment in that case ordered the production of the affidavit, and it is interesting to see what happened after that point. The minority judgment in that case said that the provisions of the CSIS legislation allowing electronic surveillance violated section 8 of the Charter, and was just not good law in Canada.

Le service de sécurité de la GRC tient un dossier à mon sujet. Les documents contenus dans ce dossier se trouvent maintenant entre les mains du SCRS. Cet organisme tient peut-être déjà un dossier à mon sujet, mais à cause des dispositions de la Loi sur la protection des renseignements personnels, j'ai été dans l'impossibilité d'obtenir des renseignements à ce sujet. Je suis également membre de ce qu'on pourrait appeler le barreau du CSARS. J'ai plaidé deux causes devant le Comité de surveillance des activités de renseignements de sécurité, et il est probable que personne d'autre au pays n'en ait fait autant, du moins quelqu'un qui était l'objet d'une enquête de ce comité.

Nous avons fait parvenir un mémoire au comité il y a déjà quelque temps, et je demanderai qu'il soit annexé au compte rendu. Je voudrais éviter dans mon exposé de parler de questions déjà étudiées longuement. Je pense que le mémoire est tout à fait clair.

Le président: Je vous assure qu'il sera annexé au compte rendu de nos délibérations d'aujourd'hui.

M. Copeland: Je vous remercie beaucoup. Mon exposé portera premièrement sur la question de la surveillance électronique. En vertu de l'article 16 de la Loi sur les secrets officiels, on publiait annuellement des statistiques sur les activités de surveillance électronique du service de sécurité. Le Comité de surveillance des activités de renseignements de sécurité a publié des statistiques chaque année, mais elles sont moins utiles que les statistiques exigées aux termes de la Loi sur les secrets officiels. Le CSARS a recommandé qu'on permette la divulgation de meilleurs renseignements, et nous sommes certainement d'accord.

Je voudrais parler assez longuement de l'affaire Atwall. Il s'agit de la tentative d'assassinat sur la personne d'un ministre du Cabinet de l'Inde à Vancouver. Je ne connais pas la date exacte de l'incident, mais on a tiré sur un ministre du gouvernement de l'Inde près de Duncan en Colombie-Britannique.

En septembre 1986, M. Atwall a été accusé d'avoir conspiré pour commettre un assassinat. Dans le cadre des poursuites criminelles, le procureur de la Couronne a présenté un affidavit du mandat de la Cour fédérale au SCRS, daté du 26 juillet 1985. Le procureur de la Couronne a dit qu'on avait l'intention d'utiliser au cours du procès de M. Atwall pour conspiration les preuves obtenues par écoute électronique. L'avocat de M. Atwall a demandé la révocation du mandat. Cette demande a été étudiée d'abord par un juge de première instance de la Cour fédérale, qui a refusé de permettre l'examen du mandat. On en a appelé de la décision auprès de la Cour d'appel fédérale; la cause a été entendue à la fin de juin 1987, et le jugement a été rendu public le 12 août de la même année.

Dans un jugement majoritaire, on a ordonné la présentation de l'affidavit, et il est intéressant de noter ce qui s'est passé par la suite. Le jugement minoritaire affirmait que les dispositions de la loi sur le SCRS permettant la surveillance électronique enfreignaient l'article 8 de la Charte et ne constituait tout simplement pas une bonne disposition législative pour le Canada.

[Text]

In the majority judgment, they indicated that there was an important function to be played by the courts in national security wiretapping. The McDonald commission had recommended judicial authorization rather than executive authorization to assure the public that things were being properly done, and that the agency was not abusing its powers.

The appeal court ordered that the affidavit be released to counsel for Mr. Atwall, with such editing as might be necessary to eliminate the names of informants. The case went back to the trial division, at which point the government was no longer seeking to uphold the warrant. They said, "We used an informant that we had decided was not credible before the application was made and we really do not want to seek to uphold it". I must say in my 23 years of practice of law, I have never seen the police or the Crown withdraw any type of evidence for this reason. It seems apparent from the case that the wiretap evidence was strong and relevant on the issue of Mr. Atwall's guilt of the conspiracy.

• 1135

In my view, something else went on other than simply a question of an unreliable informant. Under the provisions of the Criminal Code, once the authorization was gone and not sought to be upheld, the evidence was not lawfully obtained and was not admissible in the trial, and that was the end of the prosecution of Mr. Atwall. Arising from that, the director of CSIS, Mr. Finn, resigned.

In my examination of it, and I may be wrong on this, I do not believe there was an independent investigation of that. Nor was there a SIRC investigation and report.

In the brief we suggest to you, and I would suggest to you most strongly, that you examine this material. It may affect your views on amendments necessary to section 21 of the legislation.

The second area I would like to focus on is the Gyalı case, and there is reference to that in the brief as well. I was counsel for Gyalı on round 1 of the hearings before the Security Intelligence Review Committee and I think that was the first case that they dealt with.

Mr. Gyalı had been involved in many years of struggle to return to Canada. He had originally come as a visitor and tried to stay in the mid 1970s and was ultimately deported for not having the appropriate visa. His wife by that time was in Canada. They were basically told that if he left Canada, he would be allowed back within six months or a year. His son was deported with him. The son got back within a year, and Gyalı, as of 1986 when I was doing the case, had been out of the country I think for about 12 years trying to get back in.

The case was heard before a two-member panel and was lost. The committee at that point found that Mr. Gyalı was not admissible to Canada because of his activities in Hungary and in England and was an untrustworthy individual basically.

[Translation]

Dans le jugement majoritaire, on a dit que les tribunaux avaient un rôle important à jouer dans le domaine de l'écoute électronique pour des motifs de sécurité nationale. La commission McDonald avait recommandé une autorisation judiciaire de préférence à une autorisation gouvernementale, afin d'assurer à la population que tout se fait dans les règles et que le service n'abuse pas de ses pouvoirs.

La Cour d'appel a ordonné que l'affidavit soit remis à l'avocat de M. Atwall après qu'on y ait biffé les noms des informateurs. L'affaire est retournée devant le tribunal de première instance, et à ce moment-là le gouvernement n'a plus cherché à faire maintenir le mandat. Les représentants du gouvernement ont dit qu'ils avaient utilisé un informateur jugé discutable avant de présenter la demande de mandat et qu'ils ne voulaient vraiment pas chercher à faire maintenir ce mandat. Je dois dire que dans mes 23 années de pratique de droit, je n'ai jamais vu la police ou la Couronne retirer un élément de preuve pour cette raison. Il semble apparent dans cette affaire que les preuves recueillies au moyen de l'écoute électronique étaient solides et pertinentes à la détermination de la culpabilité de M. Atwall.

À mon avis, il ne s'agissait pas uniquement du manque de fiabilité de l'informateur. En vertu des dispositions du Code criminel, lorsque l'autorisation est retirée et qu'on ne cherche pas à la faire confirmer, on ne peut plus dire que les preuves ont été obtenues légalement, et elles ne sont plus admissibles dans un procès, de sorte que les poursuites intentées contre M. Atwall se sont terminées là. M. Finn, directeur du SCRS, a donné sa démission à la suite de cette affaire.

Je peux faire erreur, mais je ne crois pas qu'il y ait eu dans cette affaire une enquête indépendante. Il n'y a pas eu non plus ni enquête ni rapport de la part du CSARS.

Nous vous avons soumis un mémoire et nous vous recommandons fortement d'en examiner le contenu. Vous changerez peut-être alors d'avis sur les amendements nécessaires à l'article 21 de la loi.

J'aimerais maintenant parler de l'affaire Gyalı dont il est également question dans le mémoire. J'étais l'avocat de Gyalı lors de la première série d'audiences devant le Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité, et je pense que c'était la première affaire soumise au comité.

M. Gyalı avait essayé pendant plusieurs années de revenir au Canada. Il était d'abord venu comme visiteur et avait essayé de rester ici au milieu des années 70, mais on l'avait finalement expulsé parce qu'il n'avait pas le visa nécessaire. Sa femme se trouvait à ce moment-là au Canada. On leur avait dit que s'ils quittaient le Canada, ils seraient autorisés à revenir dans un délai de six mois ou un an. On a expulsé son fils avec lui. Le fils est revenu moins d'un an plus tard, mais lorsque j'ai plaidé cette affaire en 1986, Gyalı était toujours à l'extérieur du pays, essayant d'y revenir depuis environ 12 ans, je pense.

L'affaire a été entendue par deux membres du comité, et nous avons perdu. Le comité a jugé que M. Gyalı n'était pas admissible au Canada à cause de ses activités en Hongrie et en Angleterre, et qu'au fond c'était une personne indigne de confiance.

[Texte]

What happened was just as the decision was about to come down information came to me that one of the members of the committee, in his previous life as a minister of the government, had previous involvement in the Gyalı matter. Based on that information, I filed a section 28 application in the Federal Court indicating that there was a reasonable apprehension of bias concerning the panel that heard the case. I had to file my own affidavit outlining the background of it and for that reason could not continue to act in the case.

A lawyer named Carter Hoppe agreed to do the case. It was basically a consent by the government that the section 28 application should be allowed and that the case should be sent back to SIRC for another hearing. So consents were filed with the court. The court in that case expressed a concern as to whether they had jurisdiction to overturn a SIRC hearing. Both sides drafted jurisdictional arguments but the case was never argued in the Federal Court of Appeal on the jurisdictional issue. Everyone agreed that there should be another hearing. It was another hearing before two different members of SIRC. They used the transcripts from the previous hearing and they came to the exact opposite conclusion.

I would suggest that it would be appropriate for your committee to examine both of those decisions because it seems to me remarkable that relying on the same evidence, appearing before the same committee—albeit with different members of the committee—that exactly opposite results would come from it.

The last area I would like to direct the committee to is in relation to CSIS files and the issue of keeping files on Canadians.

The McDonald Commission had indicated that the Security Service kept files on 800,000 Canadians. SIRC in their 1987-88 report indicated that there were 54,000 files with CSIS and that the active number was 3,867. Going back to February 11, 1983, the then Solicitor General, Robert Kaplan, announced the intention to destroy those 800,000 files. The 1986-87 SIRC report recommended the disbanding of the counter-subversion branch of CSIS and recommended the destruction of the files. The Osbaldeston report confirmed those recommendations and again recommended the destruction of the files.

• 1140

In the fall of 1989, June Callwood was able to obtain her files from CSIS under a file called SIS/P-PU-015 in its old national security records. Callwood was good enough to provide me with a copy of the material she got from CSIS, and she told me I was authorized to deliver it to the committee, and I will leave this one-inch pile of material for you. One of the interesting things in it is that there are references in the committee to her attempts to find out from the Solicitor General whether or not they were going to destroy the files on her. Obviously they have not yet destroyed those files.

[Traduction]

Cependant, au moment même où la décision allait être rendue, j'ai reçu des informations selon lesquelles l'un des membres du comité était déjà intervenu dans l'affaire Gyalı, lorsqu'il était ministre du gouvernement. Me fondant sur ces informations, j'ai déposé auprès de la Cour fédérale une requête en vertu de l'article 28, indiquant qu'on pouvait raisonnablement soupçonner de partialité le groupe qui avait entendu l'affaire. J'ai dû déposer mon propre affidavit décrivant les circonstances et pour cette raison je n'ai pas pu continuer de représenter mon client dans l'affaire.

Un avocat du nom de Carter Hoppe a accepté de me remplacer. Il fallait obtenir le consentement du gouvernement à la requête soumise en vertu de l'article 28 et demander que l'affaire soit de nouveau renvoyée au CSARS en vue d'une nouvelle audience. On a donc déposé les consentements nécessaires auprès de la Cour. Cependant, la Cour a exprimé des doutes quant à sa compétence pour renverser une décision du CSARS. Les deux parties ont rédigé des plaidoyers concernant la question de la compétence, mais l'affaire n'a jamais été plaidée sur ces questions devant la Cour d'appel fédérale. Chacun a convenu qu'on devait simplement tenir une autre audience. Il y a donc eu une nouvelle audience devant deux autres membres du CSARS. Ils ont utilisé le compte rendu de l'audience précédente et en sont venus à une conclusion tout à fait opposée.

J'estime que votre comité ferait bien d'examiner ces deux décisions parce qu'il me semble remarquable qu'en se fiant aux mêmes preuves, des membres différents d'un même comité en arrivent à des conclusions exactement contraires.

J'aimerais enfin parler aux membres du comité des dossiers que tient le SCRS sur des Canadiens.

La Commission MacDonald avait révélé que le Service de sécurité tenait des dossiers sur 800,000 Canadiens. Dans son rapport de 1987-1988, le CSARS a indiqué le SCRS avait 54,000 dossiers, dont 3,867 étaient actifs. Le 11 février 1983, le solliciteur général de l'époque, Robert Kaplan, a annoncé son intention de détruire ces 800,000 dossiers. Dans son rapport de 1986-1987, le CSARS a recommandé le démantèlement de la Direction de l'antisubversion du SCRS et la destruction des dossiers. Le rapport Osbaldeston a confirmé ces recommandations et recommandé à nouveau leur destruction.

À l'automne de 1989, June Callwood a pu obtenir les dossiers du SCRS la concernant, classés sous le numéro SIS/P-PU-015 dans les anciens dossiers sur la sécurité nationale. M^{me} Callwood a bien voulu m'en donner une copie et elle m'a autorisé à les remettre au comité; je vais donc vous laisser cette pile de documents qui fait un pouce d'épaisseur. Fait intéressant à noter, on y parle des tentatives qu'elle a faites pour savoir, par l'entremise du solliciteur général, si les dossiers la concernant seraient détruits ou non. On ne les a manifestement pas encore détruits.

[Text]

I also have a one-inch pile of documents that relate to CSIS material they have on me, and, again, this is basically old RCMP material that also involves some material that was sent to the McDonald Commission in regard to a complaint I made. I might say that in regard to the material that went to the McDonald Commission, the index indicates a large number of pages. I cannot remember the exact number of pages. I got approximately three of those pages, so I am now dealing with the privacy commissioner trying to get the rest of that material.

Neither Ms Callwood nor myself got access to the file, SIS/P-PU-010, which is more current material, and I would certainly suggest that the committee try to see what CSIS has collected under that file. I might indicate that I consent to the committee examining any material CSIS has on me and having access to those files, and I expect Ms Callwood would provide a similar consent, if you wish to look at her files.

One of the questions I wanted to place before the committee was the question of why the 015 material still exists. The government announced back in 1983 that they were destroying the material. I cannot quite understand the circumstances in which they are destroying it. If they are doing it alphabetically, perhaps they started at Z and are working their way backwards, but in any event, there is a goodly amount of material still on hand in the government. In my view, particularly after you look at the material and the nature of it, it is not material that should be kept, and CSIS should be urged to destroy that material at a faster rate.

Subject to any questions you may have, those are the comments I wish to place before the committee.

The Chairman: Thank you, Mr. Copeland. We will use the documents with respect to Ms Callwood, and we will have it tabled as an exhibit to the evidence we have received.

Mr. Copeland: You can also have the bundle relating to myself.

The Chairman: We will have that as another exhibit then, and we appreciate you providing that to the committee. It looks like some of the other material we have received, with lots of blacked out spaces.

Mr. Lee (Scarborough—Rouge River): My compliments to both of the witnesses. I think I am probably speaking for most members when I acknowledge your experience and perspectives on the issues in front of the committee. I am sure we could use a lot of time to go through it, but time constrains us to deal with only a few of the issues you have raised in your briefs.

First, to Mr. Shore, you have recommended that the Office of the Inspector General be abolished or removed from the act. I would like to suggest to you that the office, as it now exists, serves an administrative function. I think you

[Translation]

J'ai une autre pile tout aussi épaisse de documents contenant le dossier du SCRS à mon sujet, et il s'agit là encore principalement d'anciens documents de la GRC, qui contiennent également des renseignements envoyés à la commission McDonald à propos d'une plainte que j'avais formulée. En ce qui concerne les documents envoyés à la commission McDonald, l'index parle d'un certain nombre de pages. Je ne peux pas me rappeler le nombre exact, mais j'ai réussi à en obtenir à peu près trois. J'essaie donc actuellement d'obtenir par l'entremise du commissaire à la vie privée qu'on me remette les autres documents.

M^{me} Callwood et moi-même n'avons pas obtenu accès au dossier portant le numéro SIS/P-PU-010, qui contient des documents plus récents, et j'invite le comité à essayer de savoir quels renseignements le SCRS a réunis dans ce dossier. Je vous signale que je consens à ce que les membres du comité examinent tout document du SCRS à mon sujet et aient accès à ce dossier, et je pense que M^{me} Callwood donne le même consentement, si vous voulez examiner les dossiers la concernant.

Je veux également demander au comité pourquoi les documents portant le numéro 015 existent toujours. Le gouvernement a annoncé en 1983 qu'il allait les détruire. Je n'arrive pas à comprendre exactement comment on procède pour les détruire. Si c'est fait dans l'ordre alphabétique, on a peut-être commencé par la lettre Z pour remonter jusqu'à la première lettre, mais quoi qu'il en soit, il reste encore des quantités considérables de documents entre les mains du gouvernement. Je pense qu'après avoir examiné les documents et compris le caractère des renseignements qui y sont contenus, vous constaterez comme moi que ce genre de document ne devrait pas être gardé et que le SCRS devrait être invité à les détruire plus rapidement.

J'en ai terminé avec mes commentaires et je suis prêt à répondre à vos questions.

Le président: Je vous remercie, monsieur Copeland. Nous utiliserons les documents concernant M^{me} Callwood et nous les déposerons comme documents complémentaires aux témoignages entendus.

M. Copeland: Vous pouvez y ajouter la pile de documents qui me concernent.

Le président: Nous l'inscrirons comme un autre document complémentaire et nous vous remercions de l'avoir remis au comité. Ces documents ressemblent à d'autres que nous avons reçus, ils contiennent de nombreux passages noircis.

M. Lee (Scarborough—Rouge River): Je félicite les deux témoins. Je pense que la plupart des membres du comité reconnaissent votre expérience et admettent vos vues sur les questions dont est saisi le comité. Je suis persuadé que nous pourrions en parler longuement, mais comme notre temps est limité, nous nous en tiendrons à quelques-unes des questions que vous avez abordées dans vos mémoires.

Premièrement, monsieur Shore, vous avez recommandé qu'on abolisse le bureau de l'inspecteur général ou qu'on supprime les dispositions de la loi le concernant. Je vous rappelle que dans sa forme actuelle, le bureau exerce une

[Texte]

have also recommended that the function that is currently being served by the IG could be served by somebody else. If that were the case, then I would suggest to you that all you are really suggesting is that we abolish the title, because it is too flowery, too glossy, too important sounding, and we remove the description of the function from the statute, but the work will continue. Is that a fair statement of what you are recommending?

• 1145

Mr. Shore: That is exactly what I would be getting at. I think that early on in SIRC's mandate, with myself as part of its research apparatus, I had difficulty really trying to understand where certain work of the IG began and ended, and where we would commence therefrom, and how we should mesh our work together if in fact we needed to on occasion. I felt that in a sense the mechanisms were somewhat unnecessary. It created or developed a situation that could eventually go out of hand. There is no question it was described that the IG can get into the trenches and really follow up on the work that is being done. But I did not find that work any different from our SIRC staff going into the trenches, seeing that there was compliance with the act, and making sure that the directives were properly respected.

I also saw another organization within the the Ministry of the Solicitor General, that being the police and security branch. I could not quite understand, from an internal perspective, where did their work begin and end vis-à-vis the review of CSIS compliance with regard to ministerial directives and with regard to elements that derive directly from the act. I just saw sort of this conglomeration of groups trying to get a handle on this one organization, and I have to say that at times I did feel somewhat sympathetic to the liaison branch at CSIS, with which I dealt.

I have Reg King sitting here to my left, whom I have not seen in a little while. Reg often provided me with the information requested, and I knew that in two days he would have to provide the same information to the IG, and then maybe four days later to the police and security branch. I felt that there was an unnecessary duplication and as a result an unnecessary expense to doing that.

Mr. Lee: Let me interrupt there. So there is, in your experience, an administrative function involving the police and security branch and the inspector general, and they are in fact doing similar jobs for the Solicitor General? You believe you saw them operating in tandem?

Mr. Shore: I did. I saw them often acting independently, but I also felt that by those working in the section as well as within the Ministry of the Solicitor General and the police and security branch, they... I think I saw a tension that existed between the IG and them.

Mr. Lee: Right.

Mr. Shore: And in a sense there was a bit of a tension between my work conducted in research and some of the work conducted by the IG.

[Traduction]

fonction administrative. Vous avez également recommandé, je crois, que les tâches actuellement accomplies par l'inspecteur général le soient dorénavant par quelqu'un d'autre. Dans ce cas, vous suggérez simplement d'abolir le titre, parce que vous le trouvez trop fleuri, trop flamboyant, trop pompeux et vous voulez qu'on supprime de la loi la description des fonctions qui s'y rattachent, mais le travail continuera d'être fait. Est-ce bien ce que vous recommandez?

M. Shore: C'est exactement ce que je vise. Au début du mandat du CSARS, je faisais déjà partie de l'équipe de recherche et j'avais du mal à délimiter les attributions de l'inspecteur général par rapport aux nôtres, et à savoir comment, à l'occasion, nous pourrions intégrer notre action à la sienne. Tous ces mécanismes me semblaient plus ou moins inutiles. Il en résultait une situation qui risquait d'échapper un jour à tout contrôle. On disait que l'inspecteur général pouvait aller sur terrain poursuivre les activités qui s'y déroulaient. Mais je ne voyais aucune différence avec le travail de l'équipe du CSARS, qui pouvait elle aussi se rendre sur le terrain, vérifier si les activités étaient conformes à la loi et s'assurer du respect des directives.

Il y avait encore un autre service au sein du ministère du solliciteur général, la Direction de la police et de la sécurité. Du point de vue de l'organisation interne, je ne comprenais pas très bien les limites du mandat de ce service en matière de contrôle de l'application des directives ministérielles et de la loi par le SCRS. Ces divers organismes essayaient d'exercer une main mise sur le SCRS, et je dois dire que j'en éprouvais parfois une certaine compassion pour le service de liaison du SCRS, avec lequel j'étais en contact.

J'ai ici à ma gauche Reg King, que je n'ai pas revu depuis un certain temps. Reg m'a souvent communiqué les renseignements que j'avais demandés, et je savais que deux jours plus tard, il allait les transmettre à l'inspecteur général et peut-être, quatre jours plus tard, à la Direction de la police et de la sécurité. Pour moi, c'était des doublons inutiles et coûteux.

M. Lee: Permettez-moi de vous interrompre. D'après votre expérience, il y avait donc des fonctions administratives confiées à la Direction de la police et de la sécurité et à l'inspecteur général, qui en fait faisaient un travail identique pour le solliciteur général. Est-ce que vous les avez vus travailler en parallèle?

M. Shore: Oui. Je les ai vus souvent agir de façon indépendante, mais j'avais également l'impression qu'aussi bien pour les gens du service que pour ceux du ministère du Solliciteur général et de la Direction de la police et de la sécurité... Je constatais une certaine tension entre l'inspecteur général et eux.

M. Lee: Je comprends.

M. Shore: Et en un sens, il y avait également de la tension entre l'inspecteur général et moi, à cause de la similarité de nos travaux.

[Text]

Mr. Lee: That is a valuable perspective. We may want to follow up on that later in our work. You have also made comments about the role of a parliamentary review. You have suggested that there be some linkage between, for example, the Justice and Solicitor General Committee and SIRC as a mechanism for possibly bridging SIRC's function and the parliamentary function. Could you elaborate more on that?

Mr. Shore: To clarify, you are partially right, I guess, in your interpretation of what I am saying. Maybe I should add that I have provided the committee with a summary of my recommendations, and the text of what I have presented today I will also provide to the committee just to help the committee in its deliberations. What I was saying specifically was I think the way the information is disseminated right now from the review committee is working well. I find that it is. It could be better in a sense that a more formalized process, through mechanisms developed or through just working out procedures between the Justice and Solicitor General Committee and the review committee, could possibly be such that certain information expected would be provided on let us say a more regular basis to the committee.

• 1150

What I really want to say is that if SIRC's mandate is expanded and it does review the activities of CSE and other organs within the government that are security or security and intelligence related, or intelligence related, then I would probably see a more formalized process. And actually I believe it is unnecessary, and I do not know that it would be very productive, for there to be a specific parliamentary committee similar to the permanent select committee of the House of Representatives in the United States and their Senate select committee on intelligence. I would not go so far.

Mr. Lee: Thank you.

Mr. Copeland, who has a wealth of experience professionally and in his work with the law union, you have addressed a couple of pieces of litigation that are right in the middle of the issues we are investigating here. About the Atwall case, you left your reviews more or less open-ended as to what conclusions we as a committee might draw from the Atwall case. I am wondering if you could move the chess players on a little further, to assist us in drawing some material conclusions.

Mr. Copeland: It is difficult for me to do that. One of the things we address in the brief is that we do not know enough about what has gone on. We make our submissions in a vacuum, based on what we have been able to find in the odd case where CSIS has got in trouble and the media have reported on it and on some of the litigation either I or others have been involved in. I was not involved in the Atwall litigation, but I know the counsel who was, and used to keep fairly regular contact with him to find out what was going on.

It is difficult for me to give you a direction to go in, because I have not seen the material. As I say, my expectation is that what I regard as a cover story about a non-credible informant is exactly that: it was designed to

[Translation]

M. Lee: Voilà une perspective intéressante. Nous pourrions y revenir par la suite. Vous avez également proposé l'établissement de rapports entre, par exemple, le Comité de la justice et du solliciteur général et le CSARS, pour harmoniser les fonctions de ce dernier avec les activités parlementaires. Pourriez-vous apporter des précisions à ce sujet?

M. Shore: Vous avez partiellement raison de rapporter ainsi mes propos. Je pourrais ajouter que j'ai remis au comité un résumé de mes recommandations, et je lui fournirai également le texte de mon exposé d'aujourd'hui pour l'aider dans ses délibérations. Ce que je veux dire, c'est qu'à mon avis, l'information circule bien à partir du Comité de surveillance. C'est ce que je constate. Mais en un sens, il serait préférable d'envisager une procédure plus officielle entre le Comité de la justice et du solliciteur général et le comité de surveillance de façon que l'information demandée soit communiquée plus régulièrement au comité.

Je veux dire que si l'on étend le mandat du CSARS de façon qu'il contrôle les activités du CST et des organismes gouvernementaux spécialisés dans le renseignement et liés à la sécurité, il faudrait envisager une procédure plus officielle. Mais en fait je pense que c'est inutile, et il ne servirait pas à grand-chose de constituer un comité parlementaire semblable aux comités permanents du renseignement de la Chambre des représentants et du Sénat des États-Unis. Je n'irais pas jusque-là.

M. Lee: Merci.

Monsieur Copeland, vous avez une grande expérience dans votre domaine professionnel et vous collaborez avec la *Law union of Ontario*; vous avez parlé de certaines décisions judiciaires qui concernent directement l'objet de nos travaux. Vous avez laissé le comité tirer ses propres conclusions de l'affaire Atwall. Pourriez-vous préciser quelque peu la situation, de façon à nous aider à y trouver des éléments plus concrets?

M. Copeland: Je peux difficilement vous aider. Nous avons indiqué dans le mémoire que nous ne sommes pas suffisamment renseignés sur ce qui s'est passé. Nous n'avons pas eu grand-chose à analyser, et nous nous sommes fondés sur ce que nous avons découvert dans la curieuse affaire dans laquelle le SCRS s'est trouvé impliqué et dont la presse a parlé, ainsi que sur les procès auxquels moi-même et certains collègues ont participé. Je ne suis pas intervenu dans l'affaire Atwall, mais je connais l'avocat qui en a été chargé, et je suis resté en contact avec lui pour savoir ce qui se passait.

Il m'est difficile de vous indiquer une piste, car je n'ai pas vu les pièces du dossier. Comme je l'ai dit, l'histoire à sensation concernant un informateur indigne de foi a servi à dissimuler un problème de mandat. La suppression du

[Texte]

cover up whatever else was wrong with the warrant. The withdrawal of the warrant in those circumstances just does not make sense to me. Based on my experience in litigating security matters and following the Church committee in the United States, following the U.S. counter-intelligence program case, known as Cointelpro, following a whole range of government activities in the United States, following things that led to the appointment of the McDonald commission and wrongdoing by various security agencies, I am very suspicious about what the real reason is.

I cannot go beyond that because I have not seen the material. But I would expect it is entirely appropriate for your committee to request to see that material. Then you may be able to come to some conclusions on it. I do not see how you can do your job if you do not get the material.

Mr. Lee: You have expressed the view, I believe it is fair to say, that section 2 in the Charter either offends the Charter or runs up against it. Could you elaborate?

Let me suggest to you that I think I see the section 2 definition of "threat" as being a necessary function of government. We cannot turn a blind eye to threats. We have an obligation to our citizens, to ourselves, to work with that. If there is to be some clash with the Charter, our obligation is to fine-tune it.

Mr. Copeland: I would agree with that.

Mr. Lee: Do you have some comments there on paragraphs 2.(a), (b), (c), or (d)?

Mr. Copeland: On paragraph 2.(d), we recommend abolition of it. Very clearly, in our view, in our research on it, the Americans and the Australians have removed 2.(d) or 2.(d) types of provisions from their security apparatus investigation, and we certainly favour very strongly that that happen here. And we are certainly not alone in that proposition. I find it somewhat embarrassing sometimes to find how much we agree with the SIRC recommendations about the changes to the legislation.

Leaving that one aside, the 2.(b) definition... an example is given in the brief about the free trade initiative. Certainly at the time when the free trade debate was going on in the last election our view was that a lot of American business money was going into advertising in support of the Free Trade Agreement, and that was clandestine, in that it was not the American corporation saying they were supporting this agreement. It was designed to influence government policy in Canada and theoretically would fall within this definition. We doubt very much that CSIS paid any attention to this.

• 1155

There are some comments in some of the SIRC reports about CSIS not paying any attention to people working to support the Contras in Nicaragua. So some of the definitions are very broad.

I think the brief in many ways tries to deal with the issue in a sensitive way but suggests the powers that CSIS gets to investigate as a result of the section 2 definitions—and I think it is in section 21 of the legislation—have a chilling

[Traduction]

mandat dans ces circonstances est inexplicable. J'ai une certaine expérience des procès concernant les questions de sécurité, j'ai suivi le comité Church et le déroulement de l'affaire *Co-and-Tel* aux États-Unis, ainsi que toutes sortes d'activités gouvernementales, et j'ai suivi toutes les histoires de méfaits commis par divers organismes de sécurité, qui ont abouti à la constitution de la commission McDonald, et j'ai des doutes sérieux quant aux véritables motifs de ces suppressions de mandats.

Je ne peux pas vous en dire plus, car je ne connais pas les pièces du dossier, mais il serait tout à fait opportun que votre comité demande à les consulter. Vous seriez alors en mesure d'en tirer des conclusions. Je ne vois pas comment vous pouvez faire votre travail sans consulter les dossiers.

M. Lee: Si j'ai bien compris, vous considérez que l'article 2 de la loi est contraire à la Charte. Pourriez-vous nous donner des précisions à ce sujet?

Je dois vous dire qu'à mon avis, la définition des menaces à l'article 2 concerne une fonction indispensable du gouvernement. Nous ne pouvons pas fermer les yeux sur les menaces. Vis-à-vis de nos citoyens et de nous-mêmes, nous sommes obligés d'en tenir compte. Et si cette disposition se heurte à la Charte, nous avons l'obligation d'y apporter des ajustements.

M. Copeland: Je suis d'accord avec vous.

M. Lee: Avez-vous des remarques à faire concernant les alinéas 2.a), b), c), ou d)?

M. Copeland: Nous recommandons l'abrogation de l'alinéa 2.d). D'après nos recherches, les Américains et les Australiens ont supprimé l'équivalent de cette disposition de leur législation sur la sécurité, et nous souhaitons que l'on en fasse autant au Canada. Nous ne sommes certainement pas les seuls à préconiser cette suppression. Parfois, je trouve même gênant de constater à quel point nous partageons le point de vue du CSARS sur la nécessité de modifier la loi.

Indépendamment de cela, la définition de l'alinéa 2.b)... nous donnons dans notre mémoire l'exemple du libre-échange. Au moment du débat sur le libre-échange, lors des dernières élections, nous avons constaté que les milieux d'affaires américains consacraient beaucoup d'argent à la publicité de promotion de l'Accord de libre-échange, mais qu'ils le faisaient de façon clandestine, puisque ce n'était jamais une société américaine qui se disait favorable à l'accord. Ces activités visaient à infléchir l'action des pouvoirs publics au Canada et par conséquent, relèvent théoriquement de cette définition. Nous ne pensons pas que le SCRS y ait prêté attention.

Certains rapports du CSARS mentionnent que le SCRS ne prête pas attention à ceux qui aident les Contras au Nicaragua. Certaines définitions ont donc une très large portée.

Le mémoire essaie d'aborder ces questions de façon nuancée, mais indique que les pouvoirs d'enquête conférés au SCRS dans le prolongement des définitions de l'article 2—je crois qu'elles sont énoncées à l'article 21 de la loi—ont un

[Text]

effect on free speech in regard to a number of vital issues. It is appropriate for this committee to make recommendations that fine tune those definitions so the chilling effect on free speech and freedom of assembly and things of that sort are not there.

Mr. Lee: If we are to fulfil our responsibilities in government and if we are to keep our eyes open to threats generally, would you agree that there may well be some chilling effect? It goes with the territory and it is a price we have to pay in order to keep the ship of state reasonably safe. You are not saying no chilling effect, are you?

Mr. Copeland: We are not saying there should not be a security agency, so there is always going to be a chilling effect from the security agency. What we are suggesting is a fine tuning of the definitions to eliminate the chilling effect as much as possible.

The whole question of the chilling effect and the section 1 balance get dealt with to some extent in the Chiarelli decision dealing with the efficacy of the SIRC hearings. Two members of the Court of Appeal said that the provisions are overly broad in relation to their impact on Chiarelli in any event and that section 1 does not save the legislation. This obviously has to be determined ultimately in the Supreme Court of Canada.

The whole question of the balancing and how much of a chilling effect you allow has to be determined by section 1 and whether it is appropriate in a free and democratic society. In our view, in the submissions we made there should be a tighter definition, particularly under section 2(d), so that CSIS is not running around wiretapping as freely as they might want to.

Again, if we go back to the question of statistics and the information available, we cannot tell from the statistics they put out how much actual electronic surveillance they are doing in that area. The numbers seem to have fallen in the security intelligence field, as much as we can tell from the statistics, as they have fallen in the criminal intelligence field. What is happening is the courts are taking an active view and saying that if you want to use these types of authorizations, you have to defend them, you have to produce the packet on the criminal side of things. As a result of that, they are using electronic surveillance less frequently. They are also learning how to do it better, so I expect the numbers will go back up and their packets will be attack-proof.

Mr. Lee: That is the warming effect, reversed.

Mr. Atkinson (St. Catharines): Mr. Shore, in your brief you mention that SIRC should have access to Cabinet documents. In your experience, is there any specific examples you can site where the lack of access to the Cabinet document inhibited SIRC in their activities?

Mr. Shore: That is a good question. I cannot recall any one instance. I can recall where I occasionally thought it might be something I would eventually want, but then did not go after it. I do not even know that there would have even been Cabinet documents on the subjects I had been interested in.

[Translation]

effet dissuasif envers la liberté d'expression sur un certain nombre de questions essentielles. Il faudrait que le comité recommande que l'on précise ces définitions de façon à supprimer cet effet dissuasif envers la liberté d'expression, la liberté de rassemblement et les garanties de ce genre.

M. Lee: Si nous voulons assumer nos responsabilités parlementaires et rester attentifs à toutes les formes de menace, est-ce que cela ne va pas normalement avoir un effet dissuasif? C'est le prix qu'on doit payer pour assurer une certaine sécurité à l'État. Vous ne demandez tout de même pas que l'on supprime cet effet dissuasif, n'est-ce pas?

M. Copeland: Nous ne remettons pas en question l'existence d'un organisme de sécurité, et celui-ci aura toujours un effet dissuasif. Ce que nous demandons, c'est que l'on précise les définitions de la loi de façon à atténuer cet effet.

La question de cet effet dissuasif et de l'équilibre de l'article 1 a été plus ou moins abordée dans l'affaire Chiarelli, où il a été question de l'efficacité des audiences du CSARS. Deux membres de la Cour d'appel ont dit que ces dispositions avaient une portée trop vaste par rapport à leurs conséquences dans l'affaire Chiarelli, et que l'article 1 n'assurait pas la validité de la loi. Naturellement, ce sera à la Cour suprême du Canada d'en décider en dernier ressort.

La question de l'équilibre entre les intérêts contradictoires et des limites de l'effet dissuasif doit être tranchée en fonction de l'article 1 et des réserves normalement acceptées dans une société libre et démocratique. À notre avis, il faudrait resserrer la définition de l'alinéa 2.d), de façon que le SCRS ne puisse pas faire de l'écoute électronique en toute liberté.

Encore une fois, si l'on revient à la question des statistiques et de l'information disponible, il nous est impossible de déterminer actuellement l'étendue des opérations de surveillance électronique. D'après les statistiques, il semble que ces opérations portent, d'une part, sur le renseignement de sécurité et, d'autre part, sur le renseignement concernant la criminalité. Les tribunaux interviennent de façon plus active et n'autorisent l'écoute électronique concernant le renseignement sur la criminalité que s'ils sont saisis de demandes fondées. C'est pourquoi le SCRS recourt moins souvent à la surveillance électronique. Mais par ailleurs, il apprend à améliorer ses méthodes; c'est pourquoi je m'attends à ce que les demandes d'écoute électronique augmentent de nouveau, et qu'elles soient solidement étayées.

M. Lee: C'est encourageant.

M. Atkinson (St. Catharines): Monsieur Shore, vous indiquez dans votre mémoire que le CSARS devrait avoir accès aux documents du Cabinet. D'après votre expérience, pouvez-vous citer des cas précis où le CSARS n'a pas pu agir parce qu'il n'avait pas accès à un document du Cabinet?

M. Shore: C'est une bonne question. Je ne me rappelle pas de cas particuliers. Je me souviens de m'être dit qu'il serait utile d'avoir accès à ces documents, mais je ne l'ai pas demandé par la suite. Je ne sais même pas s'il existe des documents du Cabinet sur les sujets dont je me suis occupé.

[Texte]

[Traduction]

• 1200

What bothers me most about this section is that we have given a tremendous responsibility to a review committee of five Privy Councillors. I say that a fairly sacred blind trust has been given to this committee. For us to go to that second-to-last step, but not that last step, of saying that this committee should have everything because it is really the only committee that is going to get the full low-down on what exactly is going on, makes us one step short. I say that we have to go the additional distance.

I do not know if it will happen; however, it is not to say that in the next five years or in the next three days, a director of research or a chairman of the Security Intelligence Review Committee will feel a discussion that went on in Cabinet will explain something that went on, and will want to know what it is—now.

Mr. Atkinson: In the consultative process—

Mr. Shore: Can I just add one thing? This is not to say that one cannot maybe be creative to ultimately find the answers without having to look at Cabinet documents, but I think it is an unnecessary route to take.

Mr. Atkinson: In the consultative process for appointment of members of SIRC—not with regard to any appointments, just the process itself—you have mentioned that you feel it should be changed.

By practice it seems it has developed that the two opposition parties recommended one person originally and then the government recommended the chairman and two other members of the original committee. When they came up for reappointment, the two members originally appointed by the opposition parties remained the same and two of the government appointments changed. Are you satisfied with that particular process? Do you think it should be institutionalized in the act itself? What are your thoughts with regard to that?

Mr. Shore: I think any process that will provide additional credibility to SIRC is one to be seriously considered. I worked for five committee members. I must say that I was very impressed with each of them for different reasons. Each had something to offer from very different perspectives.

I read in earlier minutes, before your distinguished committee, that there was something said of the chemistry that existed with that first group. There is no question, I think the chemistry was very good. I am talking to the review side. I was less involved in the other side dealing with complaints, but I certainly had a good indication of what was going on there.

I would like to say that I think the process should be more formalized. I do not think I would have changed any appointments to date. This is my personal opinion. But I was bothered by the criticism during the second stage of appointments. That bothered me.

I guess if there would have been some committee to rubber stamp or to accept the proposal by the government that these two or three additional people would be on the committee, I think I would have been more satisfied. They must be without reproach. That is basically the bottom line.

Ce qui m'inquiète le plus, dans cette disposition, c'est qu'on a confié une responsabilité très lourde à un comité de surveillance composé de cinq membres du conseil privé. On leur fait aveuglément confiance. Il ne faut pas se contenter de demi-mesures, et il faut dire que ce comité doit avoir accès à tous les documents, puisque c'est le seul qui puisse savoir exactement ce qui se passe.

Je ne sais pas ce qui va arriver. Il se pourrait que d'ici cinq ans ou d'ici trois jours, un directeur de recherche ou un président du Comité de surveillance du renseignement de sécurité estime qu'une séance du Cabinet lui permettrait d'expliquer ce qui se passe, et qu'il demande à obtenir immédiatement copie de certains documents.

M. Atkinson: Le processus consultatif . .

M. Shore: Puis-je ajouter quelque chose? Je ne veux pas dire qu'il est impossible de faire preuve de créativité et de trouver des réponses sans consulter les documents du Cabinet, mais on risque de se donner du mal pour rien.

M. Atkinson: Le processus consultatif de nomination des membres du CSARS—je ne veux pas parler des nominations, mais du processus proprement dit—devrait, à votre avis, être modifié.

Il semble qu'au départ, les deux partis d'opposition aient recommandé un candidat chacun, et que le parti ministériel en ait recommandé trois, dont un pour la présidence. Lors du renouvellement des mandats, les deux membres du comité choisis initialement par les partis d'opposition sont restés en fonction, tandis que deux des personnes nommées par le parti de la majorité ont été remplacées. Êtes-vous satisfait de cette procédure. Est-ce qu'il ne faudrait pas la consacrer dans la loi? Qu'en pensez-vous?

M. Shore: Il faut envisager sérieusement toute modification susceptible de renforcer la crédibilité du CSARS. J'ai collaboré avec cinq membres de ce comité. Je dois dire que chacun d'entre eux m'a impressionné considérablement, pour différentes raisons. Chacun d'entre eux avait quelque chose à proposer, selon une perspective bien spécifique.

À la lecture des procès-verbaux de votre éminent comité, j'ai constaté que quelqu'un a parlé de l'équilibre qui régnait au sein du premier groupe. C'était certainement un excellent équilibre, du moins en ce qui concerne les activités de surveillance. J'ai participé de plus loin aux activités concernant les plaintes, mais j'en ai tout de même eu une bonne idée.

Je pense qu'il faudrait effectivement officialiser cette procédure. Je n'ai rien à redire au choix des personnes nommées jusqu'à maintenant, mais les critiques concernant la deuxième étape des nominations m'ont dérangé.

J'aurais préféré qu'un comité soit chargé d'entériner les candidatures proposées par le parti de la majorité, car les membres du comité doivent être irréprochables. C'est une exigence absolue.

[Text]

Mr. Atkinson: Mr. Copeland, you have had experience before SIRC; in your brief you mentioned some of the procedures. Can you give us your ideas on how the procedures could be improved?

Mr. Copeland: They could be improved partly by allowing counsel to hang around a little more often. Certainly in the second case, referred to in the brief as the Moundjian case, I was not allowed to argue issues of admissibility of evidence, of wiretap evidence. I was not allowed to argue Charter issues in relation to the whole appropriateness of the committee procedure.

It seems to me that those aspects of things have to be argued before the committee. To wait until the review process—which is what we are doing in Moundjian now—does not serve the government very well, in my view. Certainly it is not serving Mr. Moundjian very well, other than that he is still in the country. The way the process is going, I expect he will be in the country for another five years before we finish litigating the issue of the section 28 review and the admissibility of certain evidence.

• 1205

On the issue of when they go in camera, I think counsel should be allowed to stay for the arguments on that. Again it is a question of a balancing approach, but in my view the committee has been a bit swayed by the government position on when it is appropriate to go in camera. Certainly in my experience, in watching this field over the years, there has tended to be a capturing of the various people in the security process whereby they come in with a fairly open mind and as they continue to hear information, generally from one side, they get captured by that side.

I do not know whether it has happened totally with the committee members or not. Certainly a number of them to whom I spoke were striving to do a very conscientious job, but the whole indoctrination process that goes on creates a difficulty in relation to that.

Clearly, in the Chiarelli case the Federal Court of Appeal said no, the process is not appropriate. Now, the allegations made against that particularly person were so serious—an allegation of being involved in a murder that they did not bother to charge him with—that it is very easy to say, you have evidence of this and you should present it in a courtroom and prosecute him, which of course they did not do, and they did not get to hear any of the evidence alleging his involvement in the murder. Beyond that, I have difficulty in any specific area in saying that if we were involved in the process then we should be allowed to do this.

My own view is that some other model is appropriate. Certainly one of the models that I believe was suggested to the McDonald commission was having security-cleared counsel who represent the person and get to stay for the whole hearing. Again that puts the conflict in the counsel rather than the conflict in the process, but it is very difficult—certainly in the two hearings I was involved in this was so—to know what the nature of the evidence is, to know what the nature of the case is.

[Translation]

M. Atkinson: Monsieur Copeland, vous savez comment fonctionne le CSARS. Dans votre mémoire, vous parlez de certaines de ces méthodes d'intervention. Pouvez-vous nous indiquer comment on pourrait les améliorer?

M. Copeland: On le pourrait notamment en permettant au comité de se réunir plus souvent. Dans la deuxième affaire, c'est-à-dire l'affaire Moundjian dont il est question dans le mémoire, je n'ai pas pu parler de la recevabilité des renseignements recueillis grâce à l'écoute électronique. Je n'ai pas pu aborder la question du respect de la Charte par rapport à la pertinence globale des méthodes d'intervention du comité.

Ces sujets devraient être soulevés devant le comité. À mon avis, il n'est pas dans l'intérêt du gouvernement que les choses traînent jusqu'à l'étape du contrôle, comme celui que nous effectuons actuellement sur l'affaire Moundjian. Cela ne sert pas les intérêts de M. Moundjian, sinon qu'il est toujours au Canada. Au train où vont les choses, il pourra encore y passer cinq ans avant qu'on ait résolu la question du contrôle prévu à l'article 28 et celle de la recevabilité de certains éléments de preuve.

Je pense que l'avocat devrait être autorisé à assister aux délibérations à huis clos. Il s'agit, encore une fois, de concilier des intérêts contradictoires, mais j'estime que les membres nommés par le parti de la majorité ont trop d'influence sur le comité en ce qui concerne le huis clos. Après avoir vu pendant des années comment les choses se passent dans ce domaine, je sais par expérience qu'en matière de sécurité, des gens qui commencent à recueillir des témoignages de manière totalement objective finissent pas se laisser convaincre par l'une des parties.

Je ne sais pas si c'est le cas des membres du comité; certains de ceux à qui j'ai parlé s'acquittent très consciencieusement de leur tâche, mais le processus d'endoctrinement auquel ils sont exposés vient compliquer la situation.

Dans l'affaire Chiarelli, la division d'appel de la Cour fédérale a jugé la procédure inappropriée. Les allégations portées contre la personne en cause étaient si graves—on prétendait qu'elle avait participé à un meurtre, sans pour autant l'en accuser officiellement—qu'il aurait été très facile de considérer que si le comité avait des preuves en main, il devait la poursuivre en justice; le comité ne l'a pas fait, il n'a recueilli aucun témoignage concernant sa participation au meurtre. En outre, j'ai du mal à concevoir qu'on puisse procéder ainsi lorsqu'on intervient dans la procédure.

À mon avis, il faut chercher un autre modèle. La commission McDonald avait notamment proposé que l'accusé soit représenté par un avocat accrédité, qui pourrait assister à toutes les audiences. Dans ce cas, le conflit porte sur l'avocat plutôt que sur la procédure, mais d'après les deux audiences auxquelles j'ai participé, il me semble très difficile de connaître les éléments retenus en preuve et de saisir la nature même de l'affaire.

[Texte]

I know that in the Gyali case I did not know until we finished the case and I got the judgment. Only then did I know what the case was about. During the course of the hearing I know that the counsel for the committee told me on a couple of occasions that I had done a very good job in cross-examining. I did not even know what issues I was cross-examining on. In many ways I had to rely on my general experience in the area to know where there might be weaknesses, but I did not know what the issues were.

The same thing in the second case: oftentimes we did not know what the issues were; we did not know what evidence they had relied on to prove the issues.

One of the things in the Moumdjian case was that they alleged that he was involved in a meeting of the original conspirators in Kingston, where the planned murder of the Turkish diplomat took place. My client denied being at the meeting. The Ottawa police who investigated the case and who had prosecuted the other people in the case knew of only one person who placed him at the meeting, and they did not rely on his evidence because they did not think it was strong enough. That person did not testify before the committee, as nearly as we have been able to ascertain.

The committee claims that there is some other source that placed my client at the meeting. That is something the Ottawa police, who investigated the case, do not seem to know anything about. We never got to hear that witness. We do not know what his credibility is. We never got to challenge the veracity or the competence of his evidence. So it is a very difficult process to jump in and start cross-examining and carrying on.

If I could go back to one of the questions you put to my colleague on the consultative process, in our view that should be formalized significantly in that the persons who are appointed should be vetted by a parliamentary committee before they are appointed. The consultative process certainly should be well beyond what happened in the circumstances of the present chairman. That was not, in our view, a consultative process at all. Particularly given Mr. Broadbent's absence from Ottawa for the NDP convention, he just did not see the material. There was no consultation. There was notification in an unreceived notification.

The whole question of the qualifications of the people who should be on the committee is important to be dealt with by a parliamentary committee. I think it is important that the persons have an expressed interest in civil liberties issues so they are aware of the balancing they are going to have to do in their role. That I suppose is the strongest aspect we felt in relation to the consultative process, that there be that interest and that knowledge of the area in order that they be sensitized in advance to the issues that will come before the committee.

• 1210

Mr. Atkinson: It presents us with some difficulties, because obviously that exists nowhere else within the government structure.

Mr. Copeland: I appreciate that, but in any event this never existed in the government structure until 1984.

[Traduction]

Dans l'affaire Gyali, je ne l'ai su qu'à la fin, lorsque j'ai eu la décision en main. C'est alors seulement que j'ai saisi la nature de l'affaire. En cours d'audience, l'avocat du comité m'a dit à quelques reprises que j'avais très bien mené le contre-interrogatoire. Mais je l'avais fait sans même savoir sur quoi il devait porter. J'ai dû m'en remettre à mon expérience pour découvrir les faiblesses de l'accusation, mais je n'en connaissais pas le détail.

Dans la deuxième affaire, ce fut la même chose: bien souvent, nous ne savions pas de quoi il était question; nous ignorions les éléments qui avaient été retenus en preuve.

Dans l'affaire Moumdjian, on a prétendu que cette personne avait participé à une réunion des conspirateurs à Kingston, où l'on avait organisé l'attentat contre le diplomate turc. Mon client niait avoir assisté à cette réunion. La police d'Ottawa, chargée de l'enquête, qui avait porté des accusations contre d'autres personnes dans cette affaire, n'avait recueilli qu'un seul témoignage affirmant que Moumdjian était présent à cette réunion, et elle estimait que ce témoignage n'était pas suffisamment fiable. Pour autant que nous ayons pu savoir, son auteur n'a pas comparu devant le comité.

D'après le comité, quelqu'un d'autre aurait affirmé que mon client avait assisté à cette réunion. Apparemment, la police d'Ottawa, chargée de l'enquête, n'en savait rien. Ce quelqu'un d'autre n'a jamais témoigné. Nous ignorons tout de sa crédibilité, nous n'avons jamais pu contester la véracité ou le bien-fondé de ses affirmations. Il est donc très difficile, dans de telles circonstances, d'entreprendre un contre-interrogatoire.

Si je peux revenir sur une question posée à mon collègue au sujet du processus consultatif, il faudrait, à notre avis, l'officialiser de façon que les candidatures proposées soient approuvées par un comité parlementaire avant la nomination. Le processus consultatif devrait être beaucoup plus étendu qu'il ne l'a été dans le cas du président actuel, où il n'y a eu à notre avis aucune consultation. En particulier, M. Broadbent n'était pas à Ottawa à cause du congrès du NPD, et il n'a donc pas été consulté. On lui a envoyé un avis, qu'il n'a pas reçu.

Il faudrait qu'un comité parlementaire évalue la compétence des personnes qu'on envisage de nommer au conseil. Il me semble important qu'elles manifestent un intérêt pour les questions de liberté civile et qu'elles soient conscientes du rôle de compromis qu'elles devront jouer. À notre avis, l'élément essentiel du processus de consultation, c'est que les candidats aient manifesté ce genre d'intérêt, qu'ils sachent à quoi s'attendre et qu'ils soient informés à l'avance des questions dont le comité sera saisi.

M. Atkinson: Cela fait difficulté, car on ne trouve rien d'équivalent dans l'ensemble des structures gouvernementales.

M. Copeland: J'en suis bien conscient, mais de toute façon, il n'y avait rien de tel dans la structure gouvernementale avant 1984.

[Text]

Mr. Atkinson: I am sure it is something we will be dealing with.

In your brief you mentioned that you had this fear of SIRC being co-opted. I assume that is because their reports were not as negative towards CSIS as the five-year period has gone on. Is that basically the reason you have given that perspective?

Mr. Copeland: It is partly that and the other perspective I talked about that people, as they continue to be fed information from one side of the intelligence equation, start to think like the side that is feeding them the information. It was my experience with one of the prior Solicitor Generals in this country that as they continually have input from one side they start to speak like that side.

Mr. Atkinson: But then you go on to say that SIRC's role should be expanded over the other security intelligence apparatus, that the final decision made in security clearances should be the final decision.

Mr. Copeland: Yes. Again dealing with the Thomson case, why anybody is litigating that at this point at government expense, probably on all sides, is a little bit beyond me. It seems to me that notwithstanding the reservations about the co-opting of SIRC, I think they are still more independent than the deputy ministers in the various departments who are making the security decisions, that they have an opportunity of hearing evidence and of examining things. And as much reservation as we might have about the potential for their being won over by the intelligence side, it is still better than having it done totally by an executive in the government.

Mr. Atkinson: If SIRC's role is expanded over the other apparatus of the security intelligence community, how should SIRC be changed? Should more persons be added? Are you happy with the part-time nature of it, which Mr. Atkey indicated before our committee kept them out of the Ottawa milieu and, he felt, was really helpful to them.

Mr. Copeland: I come up with a couple of suggestions. One, you should pay them more for their part-time work. My understanding of the dollar figures the committee members are paid makes it difficult for anybody who does not have some other income floating around to do the work. The last information I had was \$250 a day. Certainly I do not know how you get a counsel who is practising law somewhere else who would ever be able to afford to come up and do that, other than on almost a charitable basis.

It would remain to be seen whether it would be either more people having to work longer hours or whether people should be full-time. I think generally the part-time nature of the appointments is better. I would agree with Mr. Atkey on that.

When the legislation first came in and the committee was inundated with various complaints, both security screening, immigration and citizenship, there was quite a significant concern that the workload was too great and that they would have to take at least some of the complaint process away from the committee and have some lesser level of people dealing with the complaint process. It seems that as the cases have come down, particularly on the security clearance

[Translation]

M. Atkinson: Je suis sûr qu'on peut s'en occuper.

Dans votre mémoire, vous dites craindre que le CSARS ne soit récupéré. Je suppose que c'est parce que sur cette période de cinq ans, ses rapports ont été de moins en moins négatifs à l'égard de la SCRS. Est-ce bien le fondement de votre affirmation?

M. Copeland: Oui, en partie, mais j'ai également indiqué que lorsqu'on reçoit constamment de l'information provenant du même élément du monde du renseignement, on finit par adopter le point de vue de ceux qui fournissent cette information. C'est ce que j'ai également constaté auprès de l'ancien solliciteur général: lorsqu'on est constamment exposé au point de vue de l'un des protagonistes, on finit par l'adopter.

M. Atkinson: Mais vous dites ensuite qu'il faudrait étendre le rôle du CSARS aux autres organismes chargés de renseignements de sécurité, et qu'il faudrait lui confier la décision finale en matière d'habilitation de sécurité.

M. Copeland: Oui. Je trouve inconcevable que les procédures continuent de se succéder aux frais du gouvernement dans l'affaire Thomson. Malgré le risque de récupération du CSARS, je pense que cet organisme se garde une plus grande indépendance que les sous-ministres des différents ministères qui prennent des décisions en matière de sécurité, car il a la possibilité de recueillir des témoignages et d'instruire chaque affaire. Le comité de surveillance peut sans doute se laisser gagner par les arguments des agents de renseignement, mais il est tout de même préférable de s'en remettre à lui plutôt qu'à de hauts fonctionnaires.

M. Atkinson: Si l'on étend le rôle du CSARS aux autres organismes de renseignement de sécurité, quelles modifications faudra-t-il apporter à sa structure? Faudra-t-il augmenter ses effectifs? Est-ce que vous aimez bien la formule de temps partiel qui s'y applique, et dont M. Atkey a déjà dit au comité qu'elle permettait aux membres du comité de surveillance de rester à l'écart d'Ottawa, ce qui devrait être très utile?

M. Copeland: J'aurais certaines propositions à faire. Tout d'abord, il faudrait les rémunérer davantage pour leur travail à temps partiel. Compte tenu de ce que touchent les membres du comité, il est très difficile de faire ce genre de travail sans disposer d'un revenu supplémentaire. Les derniers chiffres dont j'ai eu connaissance étaient de 250\$ par jour. Je ne vois pas comment un avocat qui exerce le droit peut se permettre de faire ce travail, sinon à titre d'oeuvre de charité.

Il reste à savoir s'il serait préférable d'augmenter les effectifs, d'allonger la durée du travail ou de renoncer au temps partiel. De façon générale, je pense que le temps partiel est souhaitable, et je suis d'accord avec M. Atkey à ce sujet.

Lorsque la mesure législative est entrée en vigueur et que le comité a été submergé de plaintes, concernant aussi bien les questions de sécurité que les questions d'immigration et de citoyenneté, on s'est inquiété de la charge de travail et on a envisagé de débarrasser le comité d'une partie de l'examen des plaintes, pour le confier à des collaborateurs. Il me semble que dans la mesure où le nombre des demandes de cote sécuritaire a diminué, le gouvernement a raffiné ses

[Texte]

process, the government has gotten a little more sophisticated and less complaints about denial of security clearance have gone to the committee; and there probably have been less cases on the citizenship and immigration side. The workload in that area does not seem to be as bad, so it is less of a concern.

Assuming you increase their mandate in their area of responsibility, I suppose it remains to be seen whether there is a huge amount of additional work that has to be done or not. It is hard to tell. It may be that they will need some more staff at SIRC as opposed to more time available for the committee members.

Mr. Atkinson: When we were in Vancouver some groups advocated that CSIS not become involved until there was actually unlawful activity. There has to be a lower threshold, and I think that is what you were replying to Mr. Lee. We cannot get into the Criminal Code on this matter because there would not be any need for CSIS at that point.

Mr. Copeland: That is quite true. If you are going to wait until there is criminal activity, presumably the police could then catch up with it. That is maybe too high a presumption. But they could try to catch up with it and deal with it. As I say, we are not advocating that there be no CSIS around. We certainly recommend in the brief a shrinking of its operation, particularly in the area of industrial espionage, which is one of the ones we touch on. We feel it is just not an appropriate role for CSIS.

• 1215

I might say that on the way up I was reading a copy of *Newsweek*. In it they are talking about the technology transfer to eastern Europe now and talking about reducing the controls on that. It may be that it will result in a lessening of the requirement of CSIS to be involved in controlling industrial espionage.

The Chairman: I think on that point Mr. Shore had a comment he would like to make.

Mr. Shore: If I could just make one point to what my colleague Mr. Copeland was saying. With regard to being co-opted, I really found being within the environment. . . And I really do try to step back and look at it. I think by the way the organization is set up and by virtue of its mandate, it is very tough for SIRC to become co-opted.

Yes, I think the fact they are part-timers might have something to do with it, but not everything to do with it. I think just by the nature of what I guess I would call the intuitive scepticism of what goes on in the organization constantly in monitoring and asking questions, it is the investigator who keeps on going in to take a look and to review the process. I think it is very tough for an organization like SIRC to truly be co-opted.

In terms of the point made about the Solicitor General, while I was there, there were three Solicitor Generals who had the responsibility of essentially directing CSIS. Each of them was very different in his approach to the organization. I

[Traduction]

méthodes, et le comité est moins souvent saisi de plaintes concernant un refus d'habilitation sécuritaire; et il y a sans doute aussi moins d'interventions du côté de la citoyenneté et de l'immigration. La charge de travail est donc moins importante et moins préoccupante.

Je suppose que si l'on étend le mandat du comité de surveillance, il restera à savoir qu'elle sera l'augmentation de la charge du travail des membres du comité. C'est difficile à prévoir. Peut-être va-t-il falloir augmenter les effectifs du CSARS plutôt que d'imposer de plus longues heures de travail aux membres du comité.

M. Atkinson: Lorsque nous étions à Vancouver, certains ont demandé que le SCRS ne puisse pas intervenir à moins que l'on ait constaté une quelconque activité illégale. Il faut prévoir un seuil d'intervention, et je pense que c'est ce que vous avez dit à M. Lee. Nous ne pouvons pas nous en remettre aux critères du Code criminel, car les affaires criminelles ne sont pas de la compétence du SCRS.

M. Copeland: C'est tout à fait vrai, dès que l'on constate une activité criminelle, c'est à la police d'intervenir. Cette affirmation est peut-être présomptueuse, mais les activités criminelles sont du ressort de la police. Encore une fois, nous ne voulons pas remettre en cause l'existence du SCRS. Nous recommandons assurément dans le mémoire un rétrécissement de ces opérations, en particulier dans le domaine de l'espionnage industriel, qui est l'une des questions que nous abordons. Nous pensons que ce n'est pas là un rôle qui convient au SCRS.

J'ajouterais qu'en venant je lisais un exemplaire de *Newsweek*. On y parle du transfert technologique vers l'Europe de l'Est et de la réduction éventuelle des contrôles à ce sujet. Cela pourrait avoir pour conséquence que le SCRS aurait moins à s'occuper de la lutte contre l'espionnage industriel.

Le président: Je pense que M. Shore voulait faire une observation à ce sujet.

M. Shore: Je pourrais faire une observation à propos de ce que mon collègue, M. Copeland, disait. Pour ce qui est de l'indépendance du CSARS, mon expérience du milieu. . . Et j'essaie de prendre du recul pour observer la chose. Je pense que, vu la façon dont l'organisation est structurée et vu son mandat, il est bien difficile de transformer le CSARS en affidé.

Oui, je pense que le fait qu'ils n'y travaillent qu'à temps partiel joue sans doute un rôle mais n'explique pas tout. Il y a aussi ce que j'appellerais le scepticisme intuitif de l'enquêteur qui pose des questions et contrôle constamment la façon dont les choses se passent. Je pense qu'un organisme comme le CSARS pourrait difficilement devenir l'affidé du SCRS.

Quant à ce qui a été dit à propos du solliciteur général, il y en a eu trois différents pendant mon mandat qui à tour de rôle ont eu la responsabilité d'orienter les activités du SCRS. Chacun avait sa propre façon d'envisager le rôle de

[Text]

felt that SIRC and its relationship with the Solicitor General changed each time as well. We knew how the Solicitor General felt about certain issues and I think we had a rougher time or a easier time, depending on the personality and the personal views of the Solicitor General vis-à-vis this service.

Mr. Atkinson: Can I ask you, Mr. Shore, about the expansion and of SIRC's activities over the rest of the security intelligence community? Should there be more individuals added to SIRC to share the workload?

Mr. Shore: I believe it is a must. I think adding more members, because of the nature of the workload, is extremely important. I would probably recommend that the review committee on its own determine which members will be responsible for certain parts of the security intelligence apparatus so that one could develop a certain expertise in CSE activities and another with regard to the RCMP, if they do take on the review of the National Security Investigation Directorate as well with regard to National Defence.

This is important and yet they could come together and understand the issues so that they can be explained to their colleagues. I think this expertise is necessary. With it, without question, the staff has to be enlarged somewhat in proportion to the additional responsibilities taken on.

Mr. Atkinson: To both of you, what about the further five-year review by Parliament? You mentioned this, Mr. Shore, about CSIS being asked for the same document within a week by three different groups. Do you think there is enough review as it exists now? Should Parliament look at recommending that this continue?

Mr. Shore: I think that in terms of having this parliamentary committee continue the five years, if that is what you are asking me, I would not say it is necessary. I would not recommend it.

If you are asking me whether we should have another five-year review down the road in 1995, I would say yes, if you are going to tamper significantly with the structure as it exists today. For example, if you were to provide SIRC with the oversight responsibility on these other mechanisms that exist in the government, I would say it is probably not a bad idea for the purpose of making sure that Parliament and ultimately Canadians are satisfied that they are being given a very fair assessment of what is going on in a very complicated and in a very strange field.

Mr. Atkinson: One problem we have had is getting up to a point where we know something about what is going on, and that takes a certain amount of time for parliamentarians; that is, how to deal with the problem.

• 1220

Mr. Shore: I think that the situation over the last five years has changed so enormously in that there has been public debate on security intelligence issues.

[Translation]

l'organisation et le SCRS lui-même ainsi que ses rapports avec le solliciteur général changeaient également chaque fois. Nous savions ce que le solliciteur général pensait de certaines questions et, suivant la personnalité du solliciteur général ou son attitude à l'endroit du Service, les choses étaient plus ou moins faciles pour nous.

M. Atkinson: Puis-je vous poser une question, monsieur Shore, à propos de l'expansion du CSARS et de ses activités vis-à-vis du reste du milieu du renseignement de sécurité? Devrait-on étoffer l'effectif du CSARS pour mieux répartir la charge de travail?

M. Shore: Cela me paraît indispensable. Je pense qu'il est extrêmement important d'ajouter du personnel vu la nature de la charge de travail. Je recommanderais sans doute que le Comité d'examen désigne indépendamment quels employés seront chargés de certains secteurs du renseignement de sécurité afin que certains puissent se spécialiser dans le domaine des activités du CST et d'autres dans le domaine de la GRC, notamment s'ils examinent également les activités de la Direction des enquêtes relatives à la sécurité nationale du ministère de la Défense nationale.

C'est important mais ils pourraient néanmoins se réunir et élucider ces questions pour pouvoir les expliquer à leurs collègues. Je pense qu'il faut pouvoir se spécialiser ainsi. En outre, il faut sans aucun doute augmenter les effectifs d'une façon plus ou moins proportionnelle aux responsabilités supplémentaires qui sont ainsi assumées.

M. Atkinson: Que pensez-vous, tous les deux, de l'examen quinquennal supplémentaire par le Parlement? Vous avez dit, monsieur Shore, que trois groupes différents avaient demandé le même document la même semaine au SCRS. Pensez-vous que les modalités d'examen sont actuellement suffisantes? Le Parlement devrait-il recommander que cette pratique soit maintenue?

M. Shore: Pour ce qui est de voir ce comité parlementaire continuer pendant cinq ans, si c'est bien ce que vous me demandez, je dirais que cela n'est pas nécessaire. Je ne le recommande pas.

Si vous me demandez, par contre, si nous devrions procéder à un nouvel examen dans cinq ans, en 1995, je dirais oui, si vous devez modifier de façon importante la structure actuelle. Par exemple, si vous chargez le CSARS de la surveillance des autres activités existantes du côté gouvernemental, je dirais que cela n'est sans doute pas une mauvaise idée car ainsi le Parlement, et partant, les Canadiens, peuvent s'assurer qu'on leur donne une évaluation juste de ce qui se passe dans un domaine très compliqué et très étrange.

M. Atkinson: Un problème qui se pose à nous est celui d'en arriver à comprendre ce qui se passe; cela prend un certain temps aux parlementaires; je parle de la façon de régler le problème.

M. Shore: Je pense que, depuis cinq ans, la situation a changé énormément du fait qu'il existe un débat public sur les questions touchant au renseignement de sécurité.

[Texte]

When I came into the SIRC organization, the only experience I had with regard to the field of security intelligence, or how it should be made up, was during my brief time with the ministry of the Solicitor General when I was a criminal justice policy analyst and I had been involved in the activities of the conferences of ministers and deputy ministers responsible for criminal justice looking at C-157 and C-9 to understand the issues.

There was really very little debate and very little out there. We could look to what the United States had within academic circles on security intelligence, but there really was not much from a Canadian perspective.

We did not even have an idea as to what did the organizations of security intelligence look like within the federal government, and the first responsibility given to one of our researchers was provide me, provide the committee, with a map of what the organizations are, who they are, what they are, how they all fit into the government environment.

First of all, I am very pleased to see that most of that was published in one of the SIRC reports, I believe two years ago, so that we have a better idea of that. Organizations such as CASIS—Stuart Farson has been very active in the development of that—have promoted this as a field of academic review.

So right away, I think we are getting more information, we are understanding the issues, we have taken it upon ourselves to compare what is going on in Australia, in Great Britain, in the United States, in New Zealand and other countries, allied countries. I think we are becoming a heck of a lot more intelligent about the security intelligence field, and parliamentary committees such as yours and certain members, maybe with the Justice and Solicitor General Committee, could continue that broadening of expertise in those areas as you lead into the next review phase.

Mr. Atkinson: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Atkinson. Mr. Lee has some questions and then I am going to recognize Mr. Gorlick, he having prepared an excellent legal opinion for it, and Mr. Farson has a couple of questions to wind up.

Mr. Lee: Thank you. On the issues of immigration security screening, in the Law Union brief there appears to be a recommendation that the rights of appeal, rights to participate in procedure, extend to people who are not landed immigrants or citizens, that someone who is not a landed immigrant or citizen would have the right to appeal a determination vis-à-vis security screening.

I have only one concern, maybe more than one in concept but the one that most concerns me is the cost to Canadians of opening our appeal procedures to people who are not Canadians. I am afraid of over-judicialization, over-proceduralizing to the extent of opening our procedures to the world. For all of the people who do not like a determination made on security, we then say that it is open to them to appeal and use up a lot of our tax dollars. Related

[Traduction]

Quand je suis arrivé au CSARS, la seule expérience que j'avais en matière de renseignement de sécurité et de ce en quoi cela devait consister provenait de la brève période que j'avais passé au ministère du Solliciteur général lorsque j'étais analyste dans le domaine de la politique de la justice pénale. Je m'occupais des conférences des ministres et des sous-ministres responsables de la justice pénale et j'avais étudié les projets de loi C-157 et C-9 pour comprendre de quoi il s'agissait.

Le public s'intéressait très peu à tout cela. On pouvait voir ce qui s'était fait aux États-Unis, dans les milieux universitaires, en matière de renseignement de sécurité, mais on n'avait pas grand-chose représentant un point de vue canadien.

Nous ne savions pas même à quoi ressemblait les organisations s'occupant de renseignement de sécurité au sein du gouvernement fédéral et la première tâche que nous avons confié à l'un de nos attachés de recherche a été de me fournir, de fournir au comité, un organigramme de ces organisations, montrant ce qu'elles sont et comment elles s'insèrent dans l'ensemble de l'appareil gouvernemental.

D'abord, je suis heureux de constater que cela a presque tout été publié dans un des rapports du CSARS, il y a deux ans, je pense, si bien que nous en avons maintenant une meilleure idée. Des organisations comme l'Association canadienne d'étude du renseignement et de la sécurité, à l'essor de laquelle Stuart Farson a beaucoup contribué, ont montré que cela pouvait faire l'objet d'études par les universitaires.

Je pense donc que nous sommes maintenant mieux informés, nous comprenons les problèmes et nous avons pris l'initiative de comparer notre situation avec ce qui se passe en Australie, en Grande-Bretagne, aux États-Unis, en Nouvelle-Zélande et dans d'autres pays alliés. Je pense que nous sommes beaucoup plus sûrs de nous en matière de renseignement de sécurité et des comités parlementaires comme le vôtre ainsi que certains députés, peut-être ceux qui font partie du Comité de la justice et du solliciteur général, pourraient essayer d'approfondir leurs connaissances dans ces domaines à l'occasion de la prochaine phase d'examen.

M. Atkinson: Merci.

Le président: Merci, monsieur Atkinson. M. Lee a quelques questions et je donnerai ensuite la parole à M. Gorlick qui a préparé à ce sujet une excellente opinion juridique; pour finir, M. Farson a aussi quelques questions.

M. Lee: Merci. En ce qui concerne le passage au crible des immigrants, il me semble que le mémoire de la *Law Union* contient une recommandation suivant laquelle le droit d'appel, le droit de participer à une telle procédure, devrait être étendue à des gens qui ne sont ni immigrants reçus ni citoyens; quelqu'un qui n'est ni l'un ni l'autre pourrait alors faire appel d'une décision en matière de filtrage de sécurité.

Je n'ai qu'une inquiétude, peut-être plus qu'une dans l'absolu, mais celle qui me préoccupe le plus c'est le coût imposé aux Canadiens par l'ouverture de nos procédures d'appel à des gens qui ne sont pas Canadiens. On risque une surjudiciarisation, des procédures à n'en plus finir dans la mesure où l'on ouvre les portes au monde entier. Chaque fois que quelqu'un n'est pas satisfait d'une décision prise à son sujet en matière de sécurité, nous lui disons qu'il peut

[Text]

to that is a sense on my part that the people who will take advantage of that opportunity will only be the wealthy. The beneficiaries will be those of the legal profession. Could you comment on that?

Mr. Copeland: I am never opposed to benefiting the legal profession.

Again, it is hard to comment because I do not know what the numbers are. I do not know how many people are actually refused admission to Canada on security based refusals. I know that in past history I have represented a couple of academics who tried to come to Canada, and this is going back into the early 1970s, and they were refused on security grounds. Both of them eventually got here after rather nasty fights with the government, one more nasty than the other.

Part of the CAUT brief, and I do not know whether it was to this committee, but certainly their position over the years has been that those people who are hired by universities and were refused admission to Canada on national security grounds should have some right of appeal in relation to them. It seems to me on the issue of academic freedom, that is an important aspect for Canada to have.

• 1225

I would presume that the national security screening is a awful lot different now, in 1990, than it was in 1972, and that McCarthyite views of Marxists, Leninists, and communists really do not have much influence on admission to Canada at the present time. But without knowing what the numbers are of those who are refused, I just do not whether your concerns are realistic or not.

I would rather expect that there are very small numbers of people who are refused on security grounds to come to Canada, and of those who are refused I think there are very few who would actually be interested in litigating the issue. Now, it is obviously true that to retain counsel here and to try to litigate the issue in some sort of process, presumably before the Security Intelligence Review Committee, would be a costly procedure.

I do not know how you go about dealing with that as an issue so that only the rich have the right to play the game. It is continuously a problem in the legal system, in any event.

Mr. Lee: I would like to move back to one of our favourite topics. We have heard you clearly, and we have heard many others clearly express their views that 2(d) should be removed from the act. If one can accept that there exists conceptually out there a realm of activity we call subversion, and we cannot get too technical about the definition here—I may in fact be partly begging the question by not defining the thing—but if there is “subversion” out there, and if a newspaper reporter can go out and research it and do a story on it, I am trying to figure out why should government not be able to do the same?

Mr. Copeland: What you are talking about is an important issue, the issue of violence. If you are not talking about violence and you are talking about subversion by a group of people getting together and planning in some way to

[Translation]

faire appel et utiliser beaucoup de deniers publics. En outre, j'ai l'impression que ceux qui profiteront de cette possibilité seront seulement les riches. Ceux qui en tireront profit seront les avocats. Qu'en pensez-vous?

M. Copeland: Je ne m'oppose jamais à ce qui peut rendre service aux avocats.

C'est un peu difficile de commenter parce que je ne connais pas les chiffres. Je ne sais pas combien de gens se voient refuser l'entrée au Canada pour des motifs reliés à la sécurité. Je sais que, par le passé, j'ai représenté quelques universitaires qui essayaient de venir au Canada, cela remonte au début des années 70, et on ne les avait pas acceptés pour des motifs de sécurité. Ils ont finalement réussi tous les deux à venir mais après des combats assez déplaisants avec le gouvernement, surtout pour l'un d'entre eux.

Dans son mémoire, l'ACPU disait notamment, je ne sais pas si c'était devant ce comité-ci, que, depuis des années, elle pense que les personnes engagées par des universités et auxquelles on refuse l'entrée au Canada pour des raisons rattachées à la sécurité nationale, devraient pouvoir exercer un droit d'appel à ce sujet. Il me semble que, du point de vue de la liberté des universitaires, ce serait quelque chose d'important pour le Canada.

Je suppose que les enquêtes en matière de sécurité nationale ont dû bien changer en 1990 par rapport à ce qu'elles étaient en 1972 et que la hantise des Marxistes, des Léninistes et autres communismes à la McCarthy ne jouent sans doute plus un grand rôle pour l'admission au Canada à l'heure actuelle. Toutefois, sans savoir le nombre de gens auxquels on refuse l'accès, je ne peux pas vous dire si vos craintes sont fondées ou non.

J'ai plutôt l'impression qu'il doit y avoir un nombre très limité de gens auxquels on refuse l'entrée au Canada pour des motifs de sécurité et, parmi ces gens-là, peu seraient sans doute prêts à contester la décision. Par ailleurs, engager un avocat et s'engager dans une procédure de contestation, sans doute devant le Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité, cela reviendrait sûrement très cher.

Je ne sais pas comment faire face à ce problème qui tient au fait que seuls les riches peuvent véritablement jouer ce jeu-là. C'est de toute façon un problème que l'on rencontre constamment dans le secteur juridique.

M. Lee: Je voudrais revenir à l'un de nos sujets favoris. Vous avez dit clairement, et d'autres l'ont fait également, que le paragraphe 2(d) devrait disparaître de la loi. Si l'on admet l'hypothèse de l'existence dans le monde d'un type d'activité que l'on appelle subversion, on ne peut pas définir cela avec trop de précision—j'anticipe peut-être partiellement sur la question en ne donnant pas de définition—et, dans ces conditions, si un journaliste peut effectuer des recherches et publier un article à ce sujet, je me demande pourquoi le gouvernement ne devrait pas pouvoir faire la même chose?

M. Copeland: Vous parlez là d'une chose importante, la question de la violence. S'il ne s'agit pas de violence mais plutôt d'une subversion entreprise par un groupe de personnes qui se réunissent pour préparer, d'une façon ou

[Texte]

change government policy, or to go beyond that and cause the government to fall, it seems to me that the dangers to the democratic process by having the government monitor that are worse than the people actually engaging in that type of activity.

Again, you have to look at some of the history in relation to this, and without looking at the history I do not think you can appreciate the activities the government has undertaken in monitoring the groups who are involved in what they regard as subversion. In many cases, certainly when the RCMP was doing this work, and in the United States under Cointelpro they not only monitored the agencies and infiltrated the agencies, and had their members who had infiltrated affecting the behaviour of the agencies, but they actually went beyond that and disrupted the organizations for the purposes of influencing the behaviour of the groups they regarded as subversive. That, in my view, fits within what people used to talk about the KGB doing in Russia.

It is very destructive of the democratic process that every time you get involved in discussing some sort of governmental change within the definition of paragraph 2(d) you are looking over your shoulder, because you think the guy next to you is from CSIS. I might say that is a very common impression, certainly among the left political groups with whom I have contact. It is hard to tell at this point whether it is a correct impression or not. Certainly the peace groups feel that way, and certainly some of the native community feel that way.

Mr. Lee: I understand, and I know Mr. Shore wants to make a comment here, but I am trying to prevent government from cutting off its nose to spite its face. If *The Kingston Whig Standard* is able to investigate, using all of the means that are freely out there, some particular subversive initiative, where the story says look what these people are doing to the infrastructure of your military, for example, and they do a big weekend story on it, and meanwhile in Ottawa the Solicitor General says sorry, I do not know anything about that and I am not really allowed to find out anything about it, to me there is an imbalance there, even though it is just conceptual in the hypothesis I put on the table. I am still struggling to find a balance that would permit people in government to use open sources to find out what is going on that might have an impact on government when the people generally out there seem to have more freedom on the street.

• 1230

Mr. Copeland: Again, it is a question of this balancing and whether the chilling effect of the government investigation is going to cut off the democratic processes that are important to the functioning of society.

I would refer you to an article by Peter Hanks in the *Monash University Law Review*. He tries to deal with these issues and talks about the Americans having said that unless there is violence, they are not going to be involved in investigating subversion. The Australians have taken the same position. In my view, that balancing is one they have achieved.

[Traduction]

d'une autre, des changements à la politique gouvernementale ou même aller plus loin et entraîner la chute du gouvernement, il me semble que le processus démocratique se trouve plus compromis par des contrôles gouvernementaux de ce type que par les gens qui pratiquent ce genre d'activité.

Il faut là aussi se tourner vers le passé sans quoi on ne peut pas comprendre ce que le gouvernement a fait pour contrôler des groupes participant à ce que l'on considère comme de la subversion. Bien souvent, notamment quand la GRC faisait ce travail et quand il y avait aux États-Unis *Co-and-Tel*, ils ne se contentaient pas de contrôler des organismes et de les infiltrer, les gens qu'ils y avaient infiltrés tentaient de modifier le comportement de ces organismes; mais ils allaient encore plus loin et troublaient le fonctionnement de ces organismes qu'ils jugeaient subversifs pour influencer leur comportement. À mes yeux, cela ressemble à ce dont on accuse généralement le KGB en Russie.

Il est très dangereux pour la démocratie que, chaque fois que l'on envisage de changer quelque chose à la définition donnée par le gouvernement dans le paragraphe 2(d), on doit se méfier parce qu'on a l'impression que la personne d'à côté vient du SCRS. J'ajouterais que c'est une impression très courante, notamment dans les groupes politiques de gauche que je connais. Il est difficile de dire pour le moment si c'est une impression juste ou fausse mais on la trouve dans les groupes qui s'occupent de la paix et également chez certains autochtones.

M. Lee: Je comprends, et je sais que M. Shore veut faire une observation à ce sujet mais je voudrais éviter au gouvernement de se mettre le doigt dans l'oeil. Si le *Kingston Whig Standard* peut faire une enquête sur une initiative subversive donnée, en utilisant tous les moyens accessibles; si l'article montre ce que ces gens-là font aux infrastructures militaires du pays, par exemple, et fait les gros titres de l'édition de fin de semaine alors que, pendant ce temps-là, à Ottawa, le solliciteur général doit dire «désolé, je n'ai aucune idée de cela et je n'ai pas vraiment le droit de me renseigner à ce sujet non plus», il me semble qu'il y a là un certain déséquilibre même s'il s'agit là seulement d'une hypothèse. J'essaie encore de trouver un équilibre qui permettrait aux employés du gouvernement d'utiliser les sources disponibles pour se renseigner sur ce qui se passe et qui peut avoir un impact sur les activités du gouvernement alors que les gens de l'extérieur semblent avoir plus de liberté d'action.

M. Copeland: Il s'agit, là encore, de trouver cet équilibre et de savoir si une enquête gouvernementale a pour effet d'entraver les activités démocratiques essentielles au fonctionnement de notre société.

Je pourrais vous renvoyer à un article de Peter Hanks paru dans la *Monash University Law Review*. Il se penche sur ces questions et signale que les Américains déclarent qu'ils ne mènent pas enquête en matière de subversion s'il n'y a pas violence. Les Australiens ont adopté la même position. Il me semble que ces gens ont trouvé un juste milieu.

[Text]

The McDonald Commission said the new agency should have no power to enforce security. I do not think I have the sections from the McDonald Commission, but they listed all the various disruption tactics the security agencies had been involved in—disinformation, dealing with the press. There was a whole series of them. I can provide them to you later, if you want.

They said the security agency should not be allowed to be involved in that type of activity and recommended something similar to the Australian legislation, expressly prohibiting the agency from being involved in that type of activity. The legislation does not have that prohibition in it. I know when I testified before both the House of Commons committee and the Senate Committee, we said prohibition should be in the legislation. The then Solicitor General, Mr. Kaplan, responded that of course they would not do it, because they are not authorized by the legislation to do it. Our view is that you do not leave it in a vacuum like that; you prohibit that type of activity.

In relation to your question, I think taking the paragraph 2.(d) subversion definition out again restricts somewhat in an appropriate manner the activities of the security agency.

Mr. Shore: I just want to comment very briefly in follow-up. I was intimately involved in SIRC's counter-subversion study, and I must say I was very much surprised by so much of what I saw in those files and seeing the individuals examined as they were. Yes, I think many of those files predated CSIS, so there is something to be said about that, but it was the type of files and information that I do not think any normal citizen would really expect a security intelligence service should be actively involved in pursuing. We do see the evidence of that, in that many thousands of those files have now been destroyed. It does not serve a purpose under this act.

As well, in terms of investigative reporters, and while there are very many good ones out there, they do not have the extraordinary powers and the tools that are available to a service such as CSIS. So I think that has to be taken into consideration. What is at the disposal of the service cannot be obtained by a reporter at *The Kingston Whig Standard*.

The other point is that I am very concerned about the element of violence. I think we all are. In trying to define threats to the security of Canada, that is one of the points you have to concentrate on. However, I do not think that by eliminating 2.(d) you are going to in any way curtail this service from monitoring and pursuing activities that would maybe fall within the serious or the dangerous domain of a paragraph 2.(d) under the other CI or CT classifications. If I look at paragraph 2.(c) specifically with regard to activities within or relating to Canada directed toward or in support of the threat or use of any acts of serious violence against persons or property, there is no problem that this could be found under the paragraph 2.(c) definition. So I really do hesitate when critics are concerned about the fact that paragraph 2.(d) will cut off an arm of the organization. I do not think it will. It just focuses it. I think that is the point. We have to focus our definition.

[Translation]

La commission McDonald avait dit que le nouvel organisme ne devait pas être chargé de faire respecter la sécurité. Je n'ai pas, je crois, le texte correspondant mais la commission McDonald énumérait toutes les différentes tactiques que les organismes de sécurité employaient pour semer la confusion: désinformation, rapports avec la presse, etc., il y en avait toute une série. Je pourrais vous communiquer cela plus tard, si vous voulez.

Ils disaient qu'un service de sécurité ne devrait pas être autorisé à s'adonner à ce genre de pratiques et recommandaient que l'on prenne modèle sur la loi australienne qui interdit à un tel organisme de se livrer à quelque activité de ce genre que ce soit. Il n'y a pas d'interdiction dans la loi. Je me souviens que lorsque j'ai témoigné devant ce comité-ci ainsi que devant le comité du Sénat, nous avons dit que la loi devrait interdire ce genre de choses. Le solliciteur général de l'époque, M. Kaplan, disait bien sûr qu'il ne le ferait pas puisque la loi ne les autorisait pas à le faire. Nous pensons qu'il ne faut pas rester ainsi dans le vague; il faut interdire ce type d'activité.

Quant à votre question, je pense que le retrait de la définition de la subversion, telle qu'elle figure à au paragraphe 2(d), limite de façon acceptable les activités du service de sécurité.

M. Shore: Je voudrais ajouter quelques brefs commentaires. J'ai beaucoup participé à l'étude de la contre-subversion menée par le CSARS et je dois dire que j'ai été vivement étonné par beaucoup de choses que j'ai pu voir dans ces dossiers et par la façon dont on surveillait les personnes. Je pense que beaucoup de ces dossiers étaient antérieurs à l'existence du SCRS, il faut le reconnaître, mais c'est le genre de dossiers ou d'informations qu'aucun citoyen normal ne souhaiterait voir réunir par un service s'occupant du renseignement de sécurité. On en a la preuve quand on voit que plusieurs milliers de ces dossiers ont maintenant été détruits. Cela ne sert à rien d'après cette loi.

Quant aux journalistes d'investigation, et il y en a de très bons, ils n'ont pas les pouvoirs extraordinaires ou les instruments dont dispose un service comme le SCRS. Je pense qu'il faut tenir compte de cela. Ce service peut disposer de certaines choses que ne peut pas obtenir un journaliste du *Kingston Whig Standard*.

L'autre chose qui me préoccupe, et nous tous sans doute, c'est cette question de la violence. Si l'on veut définir les menaces envers la sécurité du Canada, c'est une des choses sur lesquelles il faut se pencher particulièrement. Toutefois, je ne pense pas qu'en éliminant le paragraphe 2(d) on puisse, d'une façon quelconque, empêcher ce service d'effectuer des activités de contrôle ou autres qui pourraient correspondre au domaine grave ou dangereux prévu à ce paragraphe 2(d) conformément aux classifications CI ou CT. Si l'on se reporte au paragraphe 2(c), pour ce qui est des «activités qui touchent le Canada ou s'y déroulent et visent à favoriser l'usage de la violence grave ou de menaces de violence contre des personnes ou des biens», il ne fait aucun doute que ces activités pourraient être englobées par cette définition. J'hésite donc lorsqu'on m'oppose que la suppression du paragraphe 2(d) porterait sérieusement atteinte à l'efficacité de l'organisation. Je ne crois pas que ce sera le cas. Cela concentre simplement les choses. Il faut préciser la définition.

[Texte]

[Traduction]

• 1235

Mr. Brian Gorlick (Committee Researcher): This is a question that perhaps only the Supreme Court of Canada can answer—if they actually get to hear the Chiarelli decision—but given that both of you are practitioners I thought it might be an appropriate question to put forward. It deals with CSIS information in the criminal courts or CSIS information in the SIRC hearings process.

It is clear that different tests apply in a criminal court or before SIRC or with respect to objections under the Canada Evidence Act, and courts for the most part have been deferential to national security concerns when they are put forward by our security service. However, in the Charter era and in cases such as Chiarelli, that distinction is being blurred if not broken down a little bit.

Do you have any suggestions as to how the courts can balance the need of CSIS to protect its sources, while at the same time allowing an accused to obtain sufficient disclosure information so as to make a full answer in defence against any criminal charges? Should the courts adopt the wiretap disclosure approach that has been noted in the cases of Rowbotham, Parmar and Playford? Should security-cleared counsel be used in those sorts of circumstances? This would allow counsel access to all of the evidence that is being brought forward. Should counsel even be present and party to secret affidavit information that may be brought during an objection under the Canada Evidence Act, for example? Or should this sort of matter be left to the powers that be—such as the Supreme Court of Canada—if the right case comes before them? Do you have any comments?

Mr. Copeland: I am happy Chiarelli is the case that is going to the Supreme Court of Canada, because it deals with criminal intelligence issues rather than national security issues. Over the years the courts have been woefully lacking in their scepticism on issues of national security. It is not until the decision in the Atwall case that the court said it has a function and it intended to exercise that function.

In all of the Canada Evidence Act applications that have been dealt with in the Federal Court, in not one of those has the court examined material to decide whether or not the information the government wanted to withhold and that the defence wanted to obtain... the courts never examined that material. From that point of view, the balancing that will go on under section 1 of the Charter is better done in Chiarelli than in some other national security case.

At this point I would prefer to leave it to the Supreme of Canada, and start suggesting how one might deal with the issues you have raised. You cover a number of areas. You cover the criminal case where someone is trying to use a

M. Brian Gorlick (attaché de recherche du Comité): C'est une question à laquelle ne peut-être répondre que la Cour suprême du Canada—si elle décide d'entendre l'affaire Chiarelli—mais, puisque vous avez tous les deux l'expérience de la chose, je pensais qu'il pourrait être bon de vous poser cette question. Il s'agit de la façon de traiter les renseignements détenus par le SCRS dans les affaires criminelles ou lors des audiences du CSARS.

Les critères ne sont évidemment pas les mêmes devant un tribunal pénal, devant le CSARS ou en vertu de la Loi sur la preuve et, le plus souvent, les tribunaux sont sensibles aux préoccupations relatives à la sécurité nationale lorsque celles-ci sont présentées par le service de sécurité. Toutefois, avec la Charte et dans des causes comme l'affaire Chiarelli, cette distinction devient moins nette et n'est peut-être même plus respectée, au moins partiellement.

Avez-vous des idées quant à la façon dont les tribunaux pourraient permettre au SCRS de protéger ses sources tout en permettant à un accusé d'obtenir la divulgation de renseignements suffisants pour lui permettre de se défendre pleinement contre toute accusation criminelle? Les tribunaux devraient-ils traiter les questions de divulgation en matière d'écoute téléphonique comme cela s'est fait dans les affaires Rowbotham, Parmar et Playford? Les avocats devraient-ils obtenir au préalable une habilitation de sécurité? Cela leur permettrait d'avoir accès à l'ensemble de la preuve présentée. Un avocat devrait-il par exemple pouvoir être présent lors de la divulgation de renseignements secrets obtenus par affidavit et présentés à l'occasion d'une objection en vertu de la Loi sur la preuve? Cette question devrait-elle être laissée aux autorités comme la Cour suprême du Canada si une affaire donne l'occasion de statuer à ce sujet? Avez-vous des commentaires là-dessus?

M. Copeland: Je suis heureux que ce soit l'affaire Chiarelli qui soit devant la Cour suprême du Canada parce qu'elle porte sur les renseignements criminels et non pas la sécurité nationale. Au fil des ans, les tribunaux ont terriblement manqué de scepticisme en matière de sécurité nationale. Ce n'est que dans l'affaire Atwall, que la cour a prétendu à cette fonction et fait part de son intention de l'exercer.

Dans toutes les demandes présentées à la Cour fédérale en vertu de la Loi sur la preuve, la cour n'a jamais étudié des documents pour se prononcer sur le fait de savoir si oui ou non l'information que le gouvernement ne voulait pas divulguer et que la défense voulait obtenir... les cours n'ont jamais étudié ces documents. De ce point de vue, la recherche d'un équilibre qui devrait se faire en vertu de l'article 1 de la Charte trouve une meilleure application avec Chiarelli qu'avec une autre affaire qui porterait sur la sécurité nationale.

Je préfère pour le moment laisser cela à la Cour suprême du Canada et voir plutôt comment on pourrait traiter les questions que vous avez soulevées. Vous avez traité de plusieurs domaines, notamment les affaires

[Text]

CSIS authorization to get electronic surveillance evidence put before the court. Atwall has dealt with that to some extent and has indicated that you can now get the affidavits. The issues before the Security Intelligence Review Committee are somewhat different and the issues under section 36 of the Canada Evidence Act are somewhat different. It is hard to present you with a blanket approach in relation to any of them.

Again, until Chiarelli is decided in the Supreme of Canada, I am not going to prejudge or try and suggest how the Supreme Court might decide the issue. I hope they are sensitive to the issues and they do not get swayed by the government claim to know what is important for the country and what people should and should not be allowed to see.

In the various section 36 applications that I have seen the government uses a boilerplate affidavit where you fill in the blanks. They say it will threaten ciphers, sources and operational techniques, and then—in those affidavits—they say which documents you cannot have. In one of the cases I was involved in there were 115 documents we could not ever get to look at, and the documents related back to the early 1970s. We were not successful in ever getting a look at those documents.

• 1240

So the whole issue is one that is very difficult to deal with, ultimately. I think it will take a court that is sensitized on the issues of how fraudulent, at least in the past, the government claims of national security have been.

Mr. Gorlick: Do you have any views, Mr. Shore?

Mr. Shore: I agree with much of what Mr. Copeland says. It is hard to prejudge or have an idea what the Supreme Court will say or do. But I do have a concern about an individual who is brought before the court and does not feel he is being given a fair shot at defending himself properly. How you can reconcile that with section 1 of the Charter is a difficult issue. Again, it is that delicate balance.

I do not think it would be fair to expect the justices of the Supreme Court, or judges on the way up as it gets there, have to feel they must intimately know the issues pertaining to national security. I would not go as far as what Mr. Copeland calls the “fraudulent” description, or the way the government evoked national security to try not to provide information to a defendant, because I think it is very tough for a government that maybe does not know how far one goes before information on the other side can be useful to those you do not want to get it. I would probably want to opt for something whereby you have lawyers who are security cleared and can enter the process and who can, if not represent the defendant, provide enough information to the defendant's lawyer to explain the circumstances, and perhaps also explain those issues and deal with those issues before the proper justices of the court.

[Translation]

criminelles où quelqu'un essaie d'utiliser une autorisation du SCRS pour que la preuve obtenue par surveillance électronique soit acceptée par le tribunal. Dans l'affaire, Atwall, la Cour a partiellement traité cela et a indiqué que l'on pouvait maintenant obtenir les affidavits. Les questions soumises au Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité sont quelque peu différentes, tout comme les questions présentées en vertu de l'article 36 de la Loi sur la preuve. Il est difficile de vous proposer une méthode applicable globalement à tous ces cas.

D'ailleurs, tant que la Cour suprême ne se sera pas prononcée dans l'affaire Chiarelli, je n'essayerai pas d'anticiper ou de prévoir ce que sera sa décision. J'espère qu'elle sera consciente des différents problèmes et ne se laissera pas convaincre par la prétention qu'a le gouvernement de savoir ce qui est important pour le pays et ce que l'on devrait être autorisé à voir.

Dans les différentes demandes en vertu de l'article 36 que j'ai vues, le gouvernement utilise un formulaire d'affidavit où l'on se contente de remplir les cases vides. Il dit que cela va mettre en péril le code, les sources et les modes d'opération et ensuite, dans ces affidavits, il dit quels sont les documents qu'on ne peut pas avoir. Dans l'une des affaires dont je me suis occupé, il y avait 115 documents que nous n'avons jamais pu examiner et qui dataient du début des années 70. Nous n'avons jamais réussi à les examiner.

C'est donc là toute une question qu'il est très difficile de traiter, en fin de compte. Je pense qu'il faudra un tribunal conscient de la façon dont le gouvernement, au moins par le passé, a frauduleusement pris prétexte de la sécurité.

M. Gorlick: Avez-vous une opinion là-dessus, monsieur Shore?

M. Shore: Je suis d'accord avec nombre de choses que vient de dire M. Copeland. Il est difficile d'avoir une idée ou de préjuger de ce que va être la décision de la Cour suprême. J'ai toutefois certaines inquiétudes à propos d'une personne qui doit se présenter devant un tribunal et n'a pas l'impression qu'elle est véritablement à même de se défendre correctement. Comment concilier cela avec l'article 1 de la Charte? Il est difficile de trouver un juste milieu.

Il ne me paraît pas juste de s'attendre à ce que les juges de la Cour suprême, ou des tribunaux qui se prononcent avant celle-ci, connaissent à la perfection le domaine de la sécurité nationale. Je n'irai pas aussi loin que M. Copeland quand il emploie le terme «frauduleux» ou quand il décrit la façon dont le gouvernement prend prétexte de la sécurité nationale pour essayer de ne pas fournir une certaine information à un inculpé. Cela pose sans doute des problèmes au gouvernement qui ne sait pas où s'arrêter avant qu'une information divulguée ne risque d'être utile à ceux que l'on veut empêcher d'y avoir accès. Je serais plutôt en faveur d'un système permettant à des avocats habilités par les services de sécurité de participer à la procédure et qui, s'ils ne représentent pas l'inculpé, pourraient fournir à son avocat assez de renseignements pour qu'il comprenne la situation; ils pourraient peut-être également expliquer et traiter ces questions devant les juges de la Cour.

[Texte]

Mr. Gorlick: There has been a proposal under the 1990 regulatory plan to make CSIS personal information files exempt; place them in an exempt bank. I am not sure under which bank the files you submitted to the committee today, Mr. Copeland, came from. Perhaps they would fall under that exempt bank if that proposal were to succeed. I am wondering if you have any views on that, and specifically if you have any recommendations for what the committee should be looking at.

Mr. Copeland: The ones I got were under 015, which were old national security records. As I indicated in my opening, I did not get all the files under 010. If they create a new bank. . . I know I did talk to somebody at CSIS about their plans in relation to the bank. Certainly a general broad exemption just saying this bank is exempt. . . I do not think that is appropriate for any bank. I think the government should be obliged at least to defend their position before the privacy commissioner and explain the basis on which they are refusing access to the bank.

If I might go back one step to what Mr. Shore said on the question of fraudulent claims, in the Praxis case I was involved in, which eventually was settled and was a civil action against the government where 115 documents were withheld, I think we got one of the documents from the government by mistake. It was never confirmed by counsel for the government, but if I am correct in that, in my examination of the document I did not see anything in it that in any way related to national security.

If the committee is interested in looking at the question of whether or not fraudulent claims have been advanced, you might ask the government to show you the 115 documents and see whether there is any actual national security interest. Our view was always that it was designed to protect the Liberal government at the time from allegations that they had been intimately involved in the process of disrupting Praxis Corp.

Mr. Stuart Farson (Committee Researcher): I have a number of questions I would like to address to Mr. Shore in his former capacity as director of research for the Security Intelligence Review Committee. I wonder if you could outline very briefly what the functions of a director of research at SIRC were during your tenure.

• 1245

Mr. Shore: I am sorry, I do not have my list of responsibilities or my job description. I was not sure when I was appointed what my job duties would be, nor of how I would proceed. That was one of the exciting challenges of coming into a new organization.

What it really came down to was try to get the best possible grasp of this act. I sat down with the executive secretary, Maurice Archdeacon, who was more than tremendous in providing me with the necessary direction in fulfilling the responsibilities of my mandate. Mr. Atkey determined what tasks needed to be performed.

[Traduction]

M. Gorlick: Le plan de réglementation de 1990 contient une proposition visant à exempter les dossiers d'informations personnelles du SCRS. Je ne sais pas exactement d'où venaient les dossiers que vous avez présentés au comité aujourd'hui, monsieur Copeland. Peut-être feraient-ils partie de cette catégorie exemptée si cette proposition devait être acceptée. Avez-vous un point de vue là-dessus et pouvez-vous nous dire ce que, selon vous, le comité devrait étudier.

M. Copeland: Ceux que j'ai proviennent du dossier 015, il s'agissait de vieux dossiers de sécurité nationale. Comme je l'ai dit dans ma déclaration d'ouverture, je n'ai pas reçu tous les dossiers correspondant au code 010. S'il crée une nouvelle banque. . . J'ai parlé à quelqu'un du SCRS à propos de leur intention dans ce domaine. Cependant, une exemption générale en disant cette catégorie est exemptée. . . Je ne pense pas que l'on puisse faire cela. Je pense que le gouvernement devrait au moins être obligé de défendre sa position devant le commissaire à la Protection de la vie privée et expliquer pour quels motifs il refuse l'accès à ces dossiers.

J'aimerais revenir à ce que disait M. Shore à propos de cet aspect frauduleux. Je m'occupais de l'affaire Praxis, qui a finalement été réglée; il s'agissait d'une poursuite civile contre le gouvernement qui refusait de communiquer 115 documents et nous avons pu en obtenir un, je crois, par erreur. L'avocat du gouvernement ne l'a jamais confirmé mais, si mon impression est exacte, je n'ai rien vu, lorsque j'ai examiné ce document, qui ait de près ou de loin rapport à la sécurité nationale.

Si le comité s'intéresse à la question de savoir si l'on a avancé des prétextes frauduleux, vous pourrez demander au gouvernement de vous montrer les 115 documents pour voir s'ils contiennent quoi que ce soit qui touche à la sécurité nationale. Nous avons toujours pensé que c'était prévu pour protéger le gouvernement libéral de l'époque contre les allégations suivant lesquelles il aurait été lié directement aux ennuis causés à la Société Praxis.

M. Stuart Farson (attaché de recherche du Comité): Je voudrais poser un certain nombre de questions à M. Shore à propos de ses anciennes fonctions de directeur de la recherche du Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité. Peut-être pourriez-vous nous décrire brièvement ce qu'étaient, lorsque vous les occupiez, les fonctions de directeur de la recherche au CSARS.

M. Shore: Je suis désolé, je n'ai pas ma liste d'attributions ni ma description de tâches. Lors de ma nomination, je ne savais pas exactement en quoi allaient consister mes fonctions, ni comment j'allais m'en acquitter. C'était l'un des attrait d'entrer dans une organisation nouvelle.

Je devais essentiellement essayer d'acquérir une connaissance assez poussée de la loi. J'ai eu une réunion avec le secrétaire exécutif, Maurice Archdeacon, qui m'a remarquablement aidé à savoir comment m'acquitter des responsabilités de mon mandat. M. Atkey décidait des tâches qui m'étaient confiées.

[Text]

The first thing we did was go through the act and find out what responsibilities SIRC had and how research would feed into fulfilling those responsibilities. This dealt with the activities that required review of the everyday processes within CSIS. We made sure that these followed the guidelines as set out in the act, and that they respected the directives of the minister.

We might have duplicated the work of the IG, or the IG might have duplicated some of our work. But at that early stage we were already more developed in the mechanism as it existed within research. Based very much on what we perceived the public to be concerned with, we determined what our research activities would be in our special studies. Early on, we did our work with regard to recruitment and training. A new organization was in place. We wanted to know who was coming to the organization, how they were being trained, and how the whole atmosphere was different from what had existed before their mandate.

I worked on developing a research team and hiring staff. That was the direction given within the guidelines of what the committee and the executive secretary had suggested. There was a tremendous amount of consultation through the process. We had to make sure that we were going to get the right people. We wanted people who already had expertise, and who could be identified as the best at dealing with certain issues. That would cover statistics and everything from specific elements within CT. We looked to expertise that came to us from the Ministry of the Solicitor General as well.

The function was supervisory, but at the same time it was very much linked with research of what was going on within the service. As well, it was my responsibility to provide answers to queries, questions, and requests for documents that came from members of the committee. Those questions would come to me. I would review them and put them in a form that would be understood by CSIS. Then I would follow through: provide it to the committee with my comment on whether we should pursue the issue, accept the answer, or conduct additional investigative work.

I must say I did a lot of writing as well. I have been involved in the writing of portions of the annual report.

Mr. Farson: That description, taken in the context of section 30, is a fairly awesome task. It is a very substantial amount of work to do in one year. How many people did you have reporting to you?

• 1250

Mr. Shore: I would also like to say that when I walked in, I was very much cognizant of the Pitfield committee's report. I had read it very carefully and was touched by the one phrase, that it had to be a small and effective group of individuals, and that was directed specifically I think to the research team.

We knew that first of all we had the issue of dealing with a budget that was not a massive one. So within that framework, we had essentially four people reporting to me, those were active participants in the process, and myself being the fifth.

Mr. Farson: When you look back on that period of your life, were you satisfied that you had adequate staff support and adequate capital resources?

[Translation]

La première chose que j'ai faite a été d'étudier la loi et de voir quelles étaient les responsabilités du SCARS et dans quelle mesure la recherche pouvait lui permettre de s'en acquitter. Il s'agissait en particulier de l'examen des activités quotidiennes du SCRS. Nous nous assurons que celles-ci respectaient les lignes directrices établies dans la loi ainsi que les directives émanant du ministre.

Nous avons peut-être fait la même chose que le IG, à moins que ce ne soit le contraire mais, dans cette phase initiale, nous étions déjà assez avancés en matière de recherche. En fonction de ce qui paraissait préoccuper l'opinion publique, nous avons établi ce que nous ferions comme recherche dans nos études spéciales. Au début, nous avons fait notre travail en matière de recrutement et de formation. Nous avions une organisation nouvelle et nous voulions savoir qui allait venir y travailler, comment ces gens seraient formés et dans quelle mesure l'ambiance serait différente de ce qui avait existé avant leur mandat.

Je me suis occupé de la mise sur pied d'une équipe de recherche et de la formation du personnel. Cela correspondait au lignes directrices proposées par le comité et le secrétaire exécutif. Il fallait pratiquer abondamment la consultation. Nous devions veiller à obtenir des personnes répondant bien aux besoins. Nous voulions des gens expérimentés et que l'on puisse considérer comme les meilleurs dans leur domaine. Il s'agissait aussi bien de statistiques que de tous les domaines particuliers au sein du CT. Le ministère du Solliciteur général nous a également fait profiter de ses spécialistes.

C'était une fonction de surveillance mais en même temps elle était étroitement liée à la recherche sur ce qui se faisait au sein du Service. Je devais également répondre aux demandes de renseignements, aux questions et aux demandes de documents que présentaient les membres du Comité. Je recevais des questions, les examinai et leur donnai une formulation adaptée au SCRS. J'assurais ensuite le suivi, je présentais cela au Comité en lui disant si nous devions, selon moi, poursuivre cette affaire, accepter la réponse ou effectuer des recherches supplémentaires.

Je dois dire que je rédigeais également beaucoup. J'ai écrit une partie du rapport annuel.

M. Farson: Cette description, quand on la place dans le contexte de l'article 30, correspond à une tâche assez impressionnante. Cela faisait beaucoup de travail à effectuer en un an. Combien d'employés travaillaient sous vos ordres?

M. Shore: Je voudrais également dire que, en arrivant, j'étais bien au courant du rapport du Comité Pitfield. Je l'avais lu avec soin et j'avais été impressionné par la phrase suivant laquelle il devait s'agir d'un groupe restreint et efficace, et cela portait précisément, me semble-t-il, sur l'équipe de recherche.

Nous savions d'abord que nous avions un budget qui n'était pas grand. Dans ce contexte, j'avais quatre subordonnés, très actifs, et j'étais le cinquième.

M. Farson: Quand vous repensez à cette période de votre vie, pensez-vous que vous avez eu le personnel et les moyens financiers dont vous aviez besoin?

[Texte]

Mr. Shore: That is a good question. I think that towards the end of my tenure I saw that it was quickly becoming inadequate, only because I had learned so much more, the researchers had learned so much more. There was an appetite to go after additional information or more information, but there were the constraints in terms of what we could do.

I think we covered an enormous amount of territory, and we also had the opportunity of using the inspector general and his staff on occasion. We did on occasion pull in someone else from the complaints side to assist us, if that was necessary. We relied on that additional assistance at times.

We also did have the ability to go for outside consultants. For example, we had Pierre Gagnon working on the issue pertaining to official languages and the management problems, the difficulties that had gone on within CSIS pertaining to personnel at one point, early on in its mandate. I had, for example, someone who had been actively involved in the McDonald Commission work with me on the recruitment and training study. I was able to sort of pull on those people for additional assistance.

Mr. Farson: I think I am right in saying that you undertook the peace study—

Mr. Shore: Yes.

Mr. Farson: —after you had—

Mr. Shore: Even if I had had 15 people working for me, I think it would have been a very tough task—and I think Reg King would agree—for CSIS to be able to respond to what it was that we wanted. There is just so much we can ask, but there is also so much they can provide to us in terms of information. Sometimes it took a long time to get that information. On occasion the research staff sat, twiddling their thumbs. The information did not come fast enough. So there was also that to balance out.

Mr. Farson: I think I am right in saying that you undertook the peace study after you had left—

Mr. Shore: Yes.

Mr. Farson: —your employment with SIRC. You acted as a consultant. I think I am also right in saying that study runs to, with its appendices, several hundred pages in length.

Mr. Shore: About 800.

Mr. Farson: it is one of the most voluminous studies that SIRC has done. Does that reflect the fact that SIRC certainly could not have had the resources inside to undertake that study at that time?

Mr. Shore: I think SIRC could have had someone on the research team do it. However, I think it would have taken that person away from other important work that was of an ongoing nature, work which they probably would not have wanted to neglect.

The reason I had been requested by the committee to undertake the study and act as chief investigator was because I had intimate knowledge of the issues. I knew what the concerns of the committee were. Prior to my leaving, I saw that there was some unfinished business which I hoped the committee would eventually deal with.

[Traduction]

M. Shore: C'est une bonne question. Je pense que, vers la fin de mon mandat, j'ai remarqué que cela ne suffisait plus; mais c'est parce que nous avions appris beaucoup et les chercheurs aussi. Nous avions tendance à chercher toujours des renseignements supplémentaires mais ces aspirations étaient limitées par certaines contraintes.

Je pense que nous avons couvert beaucoup de terrain et nous avons aussi la possibilité d'avoir recours occasionnellement à l'inspecteur général et à son personnel. Nous avons parfois obtenu l'aide de quelqu'un du Service des plaintes, le cas échéant. Nous pouvions parfois compter sur une aide supplémentaire comme cela.

Nous pouvions également engager des experts-conseils de l'extérieur. Nous avons eu par exemple Pierre Gagnon qui a étudié la question des langues officielles et de la gestion, les problèmes qui s'étaient posés en matière de personnel au sein du SCRS, à ses débuts. J'avais aussi auprès de moi, par exemple, quelqu'un qui avait participé activement aux travaux de la Commission McDonald et qui s'occupait de l'étude sur le recrutement et la formation. Je pouvais compter sur ces gens-là pour m'apporter une aide supplémentaire.

M. Farson: Je crois pouvoir dire, sans me tromper, que vous avez entrepris l'étude sur la paix. . .

M. Shore: Oui.

M. Farson: . . . après que. . .

M. Shore: Même si j'avais eu 15 collaborateurs, ç'aurait été une tâche très difficile—et Reg King serait sans doute d'accord avec moi. . . pour le SCRS d'arriver à répondre à tout ce que nous voulions savoir. De la même façon qu'il existe des limites à ce que nous pouvons demander, il y a aussi des limites aux réponses que le Service pouvait nous donner. Parfois il nous a fallu longtemps pour obtenir des renseignements et, de temps à autre, le personnel de recherche se tournait les pouces. L'information n'arrivait pas assez vite. Il fallait donc aussi tenir compte de cela.

M. Farson: J'ai sans doute raison de dire que vous avez entrepris l'étude sur la paix après avoir quitté. . .

M. Shore: Oui.

M. Farson: . . . votre poste au CSARS. Vous étiez expert-conseil. Je ne crois pas non plus me tromper en disant que cette étude avec ses annexes, couvre plusieurs centaines de pages.

M. Shore: Environ 800.

M. Farson: C'est l'une des études les plus volumineuses jamais effectuées par le CSARS. Cela veut-il dire que le CSARS n'aurait sûrement pas pu disposer de ressources internes suffisantes pour entreprendre une telle étude à cette époque?

M. Shore: Je pense que le CSARS aurait pu la faire effectuer par un membre de l'équipe de recherche. Toutefois, je pense que cela aurait empêché cette personne de faire un autre travail important, nécessaire de façon régulière et qui n'aurait pas dû être négligé.

Si le Comité m'a demandé d'entreprendre cette étude et d'assumer les fonctions d'enquêteur en chef, c'est que j'avais une très bonne connaissance de ces questions. Je savais quelles étaient les préoccupations du Comité. Avant de m'en aller, j'avais vu que certaines questions n'étaient pas encore réglées et j'espérais que le Comité s'en occuperait un jour ou l'autre.

[Text]

I was very surprised when I got the phone call to meet with members of the committee, to discuss pursuing it, because I did not expect that. I had hoped that I would continue doing some work for SIRC, but I saw it more on a counsel basis rather than on a research basis. It took me literally maybe two hours to get my head back into the issues, review some of my old memorandums, and be right back in the heart of SIRC, to know how to pursue the matter. I do not know the fact that it was voluminous really means that someone else within the research environment could not have conducted it, but I think it was a judgment call by the committee.

• 1255

Mr. Farson: You mentioned a moment ago the relationship between the research staff and getting information from CSIS. This surely is problematic in at least one sense, that SIRC staff have from time to time to deal with fairly senior bureaucrats within CSIS itself. Is it your view that the research staff within SIRC are at a similar senior level to be able to relate and get this sort of access?

Mr. Shore: Are you asking me whether these researchers have to be EX-2s rather than maybe PM-5s?

Mr. Farson: Yes.

Mr. Shore: I do not think it makes any difference whatsoever.

The Chairman: Gentlemen, thank you very much. Your evidence will no doubt be very helpful to us. On a personal basis I certainly see the picture much more clearly for having had your evidence.

Mr. Shore: Thank you very much.

The Chairman: The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Translation]

J'ai été très surpris lorsqu'on m'a demandé par téléphone de venir rencontrer des membres du Comité pour parler de ce travail à finir; je ne m'y attendais pas. J'espérais bien pouvoir continuer à faire du travail pour le CSARS mais je voyais cela plutôt à titre de conseiller qu'à titre de chercheur. Il m'a fallu littéralement environ deux heures pour me remettre dans le bain, étudier certains de mes anciens aide-mémoires et me retrouver au coeur même du CSARS pour savoir comment prendre ce travail en main. Je ne sais pas si le volume de ce travail veut vraiment dire qu'il n'aurait pas pu être effectué par un membre de l'équipe de recherche, mais c'est ce qu'a décidé le Comité.

M. Farson: Vous avez parlé tout à l'heure des chercheurs et de la nécessité d'obtenir des renseignements de la part du SCRS. Cela peut assurément poser un problème puisque le personnel du CSARS doit de temps à autre traiter avec des bureaucrates de rang élevé au sein du SCRS. Pensez-vous que les chercheurs du CSARS sont à un niveau suffisamment élevé pour pouvoir établir un rapport satisfaisant avec ces gens-là et avoir accès à eux?

M. Shore: Me demandez-vous si ces chercheurs devraient être EX-2 plutôt que par exemple PM-5?

M. Farson: Oui.

M. Shore: Je ne crois pas que cela ait la moindre importance.

Le président: Messieurs, merci beaucoup. Vos témoignages nous seront sans aucun doute très utiles. Personnellement, votre intervention m'a permis de comprendre beaucoup mieux la situation.

M. Shore: Merci beaucoup.

Le président: La séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

APPENDIX "CSIS-6"**THE LAW UNION BRIEF TO THE
PARLIAMENTARY COMMITTEE REVIEWING THE
CSIS LEGISLATION****I N D E X**

Introduction

Warrants

Counter-Subversion

Security Clearance

Overseas Operations

Industrial Espionage - Theft of Technology

Security Intelligence Review Committee -
Procedure & Jurisprudence

Work Load for SIRC Members

Immigration Screening

The SIRC Mandate

CSIS and the Charter of Rights and Freedoms

THE LAW UNION BRIEF TO THE
PARLIAMENTARY COMMITTEE REVIEWING THE
CSIS LEGISLATION

Introduction

At his bombing trial in 1976, RCMP Security Service (SS) member Robert Samson revealed the police break-in into the APLQ offices in Montreal. Prior to then no one suspected that the SS had done anything wrong, improper or illegal. In early 1977 the Extra Parliamentary Opposition letter and the Solicitor General's black list were revealed. Thereafter revelations of Mountie wrongdoing occurred almost daily. All of this led to the appointment of the Keable Inquiry and the McDonald Commission. The ultimate result was the removal of the security function from the RCMP and the creation of the legislation that you are now reviewing.

In making our submissions to your Committee, we find ourselves in the position of the American legislator involved in a congressional oversight committee who in describing the CIA said,

"they treat us like mushrooms, they keep us in the dark and feed us bull manure".

There have been no significant revelations of CSIS wrongdoing or incompetence since the Air India disaster, the Atwall case and the Boivin incident. From an initial critical view of CSIS as expressed in the early SIRC reports, the Security Intelligence Review Committee, in its recent reports, appears to have been won over by CSIS. We wonder whether the SIRC members are like the American legislator described above. We urge your Committee to avoid being treated like mushrooms.

These paragraphs were written prior the admissions of CSIS director Reid Morden concerning possible illegal acts committed by CSIS members. In regard to those revelations, we urge the Committee to ensure that the provisions of s.20(2), (3) and (4) and s.33 were complied with.

Notwithstanding what we regard as a serious lack of information available to those persons who wish to make submissions to your Committee, we offer the following comments and observations:

Warrants

We are disturbed with the inadequacy of the information provided in regard to the use of these intrusive techniques. We agreed with SIRC that the statistical information now provided is less useful than the rather inadequate information previously available for the Official Secrets Act electronic surveillance statistics. Our analysis and comparison of 1981 statistics from Canada and the United States indicated that Canadian citizens in 1981 had a 19.3 times greater likelihood of being subject to electronic surveillance than United States citizens. It appears that the use of electronic surveillance in Canada has dropped as Canadian courts have become more willing to review the surveillance granting authorizations. This also appears to be the case with CSIS warrants as appears on page 15 of the 1988-89 SIRC Annual Report.

When examining this area, we strongly urge the Committee to require CSIS to produce before you the affidavits used by CSIS to obtain the electronic surveillance which was attempted to be used in the Atwall prosecution in British Columbia. We note that until such time as the Federal Court of Appeal ordered the

production of the CSIS affidavits used to obtain that warrant, CSIS expressed no concern about the reliability of their informant. We would ask the Committee to recall that the Atwall decision led to the resignation of the first director of CSIS, Ted Finn. So far as we are aware, the affidavits and material have not been examined by anyone outside of CSIS and SIRC.

Counter-Subversion

We join with SIRC in recommending the repeal of s.2(d) and s.21(5)(a) of the CSIS legislation. We are however concerned that counter-subversion files still seem to be retained by the Service, notwithstanding the disbanding of the counter-subversion branch and the Solicitor General's announcement that any retained files were to be transferred to other operational branches of the Service. Documents released recently under the Privacy Act will be provided to the Committee.

Security Clearance

We join with SIRC in recommending that SIRC be granted final decision making power on the question of whether a security clearance should be granted to a civil servant. We believe that

legislation should be introduced in line with the Court of Appeal decision in the Thomson case. To us it seems ludicrous to waste tax-payers' money continuing to litigate that question in the Federal Court.

We consider the definition of "security assessment", found in s.2 of the Act, to be too vague and suggest it be amended. The present definition allows for the application of completely improper criteria in the making of assessments.

The definition reads as follows:

"Security assessment" means an appraisal of the loyalty to Canada and, insofar as it relates thereto, the reliability of an individual.

The term "loyalty to Canada" is open to very different interpretations. The most obvious danger is that this term be interpreted to mean loyalty to the government in power. A similar danger is that persons who do not subscribe to a particular ideology be labelled "disloyal" even though they have democratic ideals and represent no security risk.

"Security assessments" are provided to departments of the Government of Canada, to provincial governments, departments of provincial governments, police forces in Canada, foreign states or institutions thereof and international organizations of states and agencies hereof (s.13 of the Act).

Individuals are denied employment, dismissed from employment, demoted, denied promotion or transferred within government departments on the basis of "security assessments".

We propose an amendment which focuses on an individual's adherence to democratic ideals and which clearly specifies (as is done in the definition of threats to the security of Canada) that lawful advocacy, protest or dissent are not activities which should in any way suggest a person is a security risk.

We propose that the definition should encompass only those legitimate concerns found in the definition of "threats to the security of Canada" (s.2).

Overseas Operations

We are concerned about the proposals that Canada establish overseas intelligence gathering operations. We believe that this is empire building on behalf of CSIS. We very strongly doubt that in these times of economic restraint sufficient resources will be available to provide anything but holiday type assignments for the few intelligence agents placed in the field. We doubt that the quality of information will justify any such expenditures. We are also concerned that such a proposal will lead to the hiring of foreign nationals to work as agents on behalf of CSIS. Do these proposals mean that Canada will be involved in stealing foreign secrets? We believe it is wrong for foreign agencies to operate in Canada. How then can we justify Canada operating in other countries? We believe Canada should be setting an example for morality in international order.

We are concerned about suggestions that CSIS members be given enforcement powers and be authorized to carry guns. In our view both of these proposals will allow the police mentality of the agency to continue.

Industrial Espionage - Theft of Technology

When Peter Worthington and the Toronto Sun were prosecuted under the Official Secrets Act the matters revealed by Worthington in the Sun to a large extent dealt with Soviet block efforts to steal technological information from Canadian sources. Recent revelations of espionage activities have centred on those areas. We note that the Solicitor General, Pierre Blais, in his address to a conference of the Canadian Association for Security and Intelligence Studies indicated that one of the five main national security intelligence concerns was economic security of scientific and technological assets.

We do not believe that the prevention of industrial espionage is a proper function of a national security agency like CSIS.

Security Intelligence Review Committee - Procedure & Jurisprudence

We are concerned that hearings before SIRC do not meet the fair hearing requirements of s.2(e) of the Bill of Sale Rights and s.7 of the Canadian Charter of Rights and Freedoms. The disclosure given to the persons concerned prior to the hearings is

inadequate to allow them to know the case that must be met. SIRC has not allowed Charter arguments to be made before it nor has SIRC allowed arguments to be addressed regarding the admissibility of evidence.

In situations where counsel for CSIS is seeking to proceed in camera, proceedings in camera are held automatically. Counsel for the person concerned is not allowed to make submissions on whether it is appropriate for SIRC to proceed in camera.

The form of judicial review in these cases appears inadequate. In the Gyali case which appears as case number 9 on page 82 of the SIRC Annual Report, the Federal Court of Appeal indicated that it did not believe it had jurisdiction under s.28 of the Federal Court Act to review the decision made by SIRC. In the Henri case problems with the Canada Evidence Act provisions have delayed hearing of the s.28 application in the Federal Court of Appeal. In the Moumdjian case, which appears as case number 8 on page 82 of the SIRC Annual Report, similar problems have occurred in getting the case to the Federal Court of Appeal for the s.28 review.

We would suggest to this Committee that it require SIRC to produce before it the decisions in the Gyali case (number 9 on page 82). In that case, two separate hearings were held before SIRC. At the first hearing, the Committee decided that the Gyali ought to be excluded from admission to Canada. In the second hearing, in front of two different members of the Committee, the exact opposite conclusion was reached. We respectfully submit that this Committee will not have carried out its function unless it examines these two diametrically opposed conclusions of SIRC.

In the Gyali case the reasons for the decision of SIRC on the first hearing allowed counsel to finally understand what the case was about. In the Moumdjian matter (case number 8 page 82) only the final conclusion of SIRC was provided to the person concerned. This did not allow the person concerned or his counsel to understand the basis of the decision or the evidence on which the decision was reached.

Work Load for SIRC Members

We would suggest that this Committee review the work load required of SIRC members. We are concerned that SIRC members, working on a part-time basis with a number of security clearance, immigration and citizenship cases to deal with, do not have adequate time to adequately carry out the oversight function contemplated by the CSIS legislation.

Immigration Screening

Under s.39 and s.81 of the Immigration Act, 1976, SIRC can receive complaints from individuals who find themselves subject to security reports. To date, there have not been a large number of cases which have come before SIRC. Moreover, it is difficult to assess the scope of the decision-making process in immigration and citizenship cases as, at the SIRC level, only the case summaries are reported in the SIRC Annual Reports. In fact, an initial criticism relates to the apparent unwillingness of SIRC to allow a meaningful body of jurisprudence to develop in this area. The case summaries of the immigration and citizenship cases as reported in the Annual Reports, do not provide the legal practitioner with a window on the decision-making process itself

or, the criteria which SIRC employs with regard to such crucial issues as admissibility of evidence and the extent to which counsel can present his or her case.

This is not to say that the only security screening activities in immigration matters take place before SIRC. The great majority of security screenings in immigration applications take place by the use of CSIS Security Liaison Officers (SLO's) stationed at immigration and Canadian diplomatic posts abroad. On average, between 1980 and 1986, CSIS SLO's processed and screened 80,000 adult immigrants per year.

The security screening process relies heavily on information assessed from foreign police or security agencies in the applicant's country of residence. After this information is received and reviewed, the SLO may require the applicant to undergo a series of interviews in order to provide more information regarding their past and, to verify information received from the police checks. After this process is completed, the CSIS SLO will report to a Canadian Employment and

Immigration Commission (CEIC) visa officer who has the final decision-making power.

In cases where an applicant is not clearly within the security-related inadmissible classes of subsection 19(1) of the Immigration Act, 1976, but where the CSIS SLO has a "suspicion", CSIS will prepare an "information brief" which advises CEIC of its suspicions without recommending the denial of the application. Where CSIS considers an applicant to be within one of the security-related inadmissible classes of subsection 19(1), CSIS will prepare a "rejection brief" which particularizes the evidence against the applicant. As a general rule, CEIC does not admit applicants who have been subject of information or rejection briefs.

The security-related exclusionary criteria for foreign applicants is found in s.19 of the Immigration Act, 1976, which can be summarized as follows:

s.19(1) no person shall be granted admission if he is a member of any of the following classes:

(e) persons who ... there are reasonable grounds to believe will engage in acts of espionage or subversion against democratic government, institutions or processes, as they are understood in Canada ...

(f) persons who there are reasonable grounds to believe will, while in Canada, engage in or instigate the subversion by force of any government;

(g) persons who there are reasonable grounds to believe will engage in acts of violence...

Our concern with the security-related screening process is that CSIS relies too heavily upon information obtained from foreign police and security agencies. In a report prepared by SIRC on the "Immigration Security Activities of the CSIS", interviews conducted by the Inspector General with CSIS officers indicated that they were pleased with the reliability of the foreign agency information they received. This contrasts with the findings of SIRC in their 1986-87 Annual Report, when they stated that they were "especially disappointed in the quality of CSIS reports and of the evidence it presented ... in citizenship and immigration cases." (p.58)

Under 17(1)(b) of the CSIS Act, CSIS can be authorized to enter into agreements to exchange information with foreign police and security organizations. The 1988-89 SIRC Annual Report revealed that the CSIS has concluded eight agreements "with police or security agencies in other countries and the service was also authorized to extend its agreements with 60 police and security organizations." (p.9)

One only has to peruse the case summaries of the immigration and citizenship cases in the SIRC Annual Reports to note that an inordinate number of cases before SIRC end up in CSIS withdrawing their objection. It may be speculative to say that their information was flawed, but it may also indicate that CSIS may be all too willing to object to the entrance of a person on security grounds when it is unwarranted. Further, relying on foreign police and security agency information, especially from countries with poor human rights records, should be discouraged and questioned.

We agree with SIRC's findings that applicants for immigration should not be treated any differently from Canadian citizens or permanent residents. That is, if an activity is considered to be a threat to the security of Canada when engaged in by a Canadian citizen or permanent resident and, of sufficient justification for CSIS to investigate, the belief that an immigration applicant will engage in similar activity after arriving in Canada should be considered by CSIS in determining whether to approve an application to come to Canada.

Accordingly, we recommend that the security exclusion provisions of the Immigration Act, be amended so as to define inadmissible classes on security related grounds in a manner consistent with the definition of "threats to the security of Canada" as found in the CSIS Act (after repeal of s.2(d)).

The SIRC Mandate

The Canadian agency which engages in the secret world of electronic signals intelligence is the Communications Security Establishment. Created in 1975, its existence within the Department of National Defence was not revealed until 1983. With

an annual budget of \$100 million and its headquarters located in the Sir Leonard Tilley Building in Ottawa, CSE gathers intelligence information using many forms of technology such as aerial photography, electronic eavesdropping and signals intelligence. Signals intelligence is the operation of monitoring every kind of electronic communication such as telephone calls, telegrams, radio communications, computer signals and satellite signals. Another function of CSE focuses on securing communications and data processing in federal agencies.

CSE is part of an international signals intelligence network which, it is estimated, contributes 80 to 90% of the usable intelligence collected by the United States government. Signals intelligence "branchplants" exist in Britain, Australia, New Zealand and Canada. They are linked to the giant American intelligence organization known as the National Security Agency (NSA), with its headquarters in Fort Meade, Maryland.

In Canada, signals intelligence infrastructure was set up by secret agreements. This was done under the cover of the National

Research Council in 1945, in a department then known as the Communications Branch. Of significance to your Committee and, indeed, all Canadians, is the degree of secrecy which surrounds this agency and its operations.

The number of security and intelligence experts, technicians, scientists, cryptologists and other personnel is a closely guarded secret. According to a November 21, 1984 report in the Globe & Mail, in 1983 there were approximately 638 unionized employees of the organization and an estimated 80 managers. It was further reported that CSE uses its technology to spy on Canadians in the interest of national security. Although this was denied by the then Minister of State for External Relations, Jean-Luc Pepin, it is still unclear whether in fact CSE uses its state of the art technology to spy on Canadians. Surely, CSE has the capability of eavesdropping on telephone and other electronic sources of communication without, of course, the inherent scrutiny imposed by obtaining a warrant. As the chairman of SIRC, when asked about the reviewability of CSE activities, confirmed: "The CSE is not accountable to anyone."

It is submitted that the operations and mandate of CSE should be subject to public scrutiny. Making CSE accountable to Parliament not only makes sense from a civil rights perspective, but as CSE does not have the capability to process the information it collects (as all information is sent to the NSA and then processed into a finished report) we should be wary of the information we collect being used against us. Although it is acknowledged that a significant portion of CSE activities is collecting Soviet-bloc intelligence, we should rely less on our allies for the interpretation of what they might choose to tell us.

We would urge your Committee to push for the expansion of SIRC's mandate, to cover "all federal agencies engaged in the clandestine collection of intelligence." Indeed, this recommendation was made by the McDonald Commission and was voiced in SIRC proposals on amending the CSIS Act. Not only would a review mechanism for an agency such as CSE ensure its accountability to Parliament, but all Canadian intelligence agencies would benefit from the resulting "quality control" which would be exercised by such a body. We support SIRC's proposal

that Parliament consider establishing body a similar to Australia's Intelligence Assessment Office (see: SIRC, Amending the CSIS Act: Proposals for the Special Committee of the House of Commons 1989, pp.16-18).

The McDonald Commission Report, suggested that unless a review body was given broad jurisdiction: "it would be all too easy for a government to evade its scrutiny by de facto transfers of responsibilities from the security intelligence agency to some other organization which is not subject to its review."

(McDonald Commission Report, Volume 2, p.885) We urge your Committee to ensure that if such a review function is established, that it include all federal agencies engaged in intelligence surveillance activities, including CSE, Army Intelligence and RCMP National Security Investigation Section. To exclude or exempt a body would make a mockery of such a proposal. In this respect, universality of the oversight function is of paramount importance.

CSIS and the Charter of Rights and Freedoms

S.2 of the Canadian Security Intelligence Service Act (the CSIS Act), R.S.C. 1985, c.23 provides an extended definition of the term "threats to the security of Canada" as follows:

(a) espionage or sabotage that is against Canada or is detrimental to the interest of Canada or activities directed toward or in support of such espionage or sabotage.

(b) foreign influenced activities within or relating to Canada that are detrimental to the interests of Canada and are clandestine or deceptive or involve a threat to any person;

(c) activities within or relating to Canada directed toward or in support of the threat or use of acts of serious violence against persons or property for the purpose of achieving a political objective within Canada or a foreign state, and

(d) activities directed toward undermining by covert unlawful acts, or directed toward or intended ultimately to lead to the destruction or overthrow by violence of, the constitutionality established system of government in Canada, but does not include lawful advocacy, protest or

dissent, unless carried on in conjunction with any of the activities referred to in paragraphs (a) to (d).

The section must be redrafted. In its present form it condones CSIS investigation and surveillance of numerous lawful activities, and has a detrimental impact, or chilling effect, on the exercise of important constitutional rights.

This definition of the term "threat to the security of Canada" tries to be "Charter sensitive", in that it attempts to place "lawful advocacy, protest or dissent" beyond the realm of CSIS's powers of collection and analysis. However, these exclusionary words fail to distinguish between activities that are protected by the Charter from those that are not.

A Canadian citizen who speaks out in favour of an organization committed to the overthrow of the apartheid regime in South Africa (such as Bishop Desmond Tutu's Anglican Church) would be engaged in a "threat to the security of Canada" under the terms of subsection 2(c). This would also have been the case were the person to have spoken out, just a few years ago, in favour of the

South West African Peoples Organization (now the government party in Namibia), the American backed "contras" in Nicaragua (which may also field candidates in the upcoming election), the Palestine Liberation Organization (now "officially recognized" by Canada), or the Marxist opposition in El Salvador and Honduras (with whom those governments have engaged in peace talks). Each organization had the "purpose of achieving a political objective within ... a foreign state". Each organization supports the "threat of serious violence against persons or property" to achieve that purpose. A person making a speech in Canada in favour of any one of these organizations would be involved in activities "within" Canada and would be subject to surveillance by CSIS.

We have particular concerns with respect to "foreign influenced activities" found in paragraph (b) of the definition of "threats to the security of Canada". This subsection incorporates a substantial degree of ambiguity.

There is a wide divergence of opinion as to what is the interest of Canada. The free trade deal is an excellent example. We have

no doubt that there are numerous individuals whose activities related to promoting this deal were carried on in a clandestine or deceptive manner. We and many other Canadians believe this "deal" is grievously detrimental to the interests of Canada and that foreign influence was instrumental in the shaping of the ideas, policies and activities of those who promoted the deal. We suspect CSIS has not investigated these people. Who will decide what is in the "interests of Canada", what is "foreign influenced" and what is "clandestine or deceptive".

Because of the patent overbreadth in the definition, CSIS is given free reign to scrutinize and investigate lawful, appropriate, and constitutionally protected activities. Lawyers with clients who have been subject to such scrutiny, particularly those in the immigration area, have noted that CSIS officers will take attendance at left-wing events as prima facie evidence of a "threat to Canada". Persons who have expressed dissent towards regimes in El Salvador, Guatemala, Chile, Uruguay, and similar right-wing dictatorships, have in our experience been most often and most closely scrutinized by CSIS officers. They will direct the immigration department to keep such persons on ministerial

permits for years rather than grant the necessary security clearance that would allow for the person's status in Canada to be regularized. We cannot recall a single instance in which a person coming from a country with a left-wing government, such as Nicaragua or Cuba, has been subjected to similar treatment. This development is documented in Reginald Whitaker's study: Double Standard: The Secret History of Canadian Immigration (Toronto, Lester & Orphen Dennys Limited, 1987).

The Supreme Court of Canada has recently set out the legal test to determine whether or not government activity violates the Charter guarantee of freedom of expression. The Court will look at both the purpose and the effect of the government action.

If the government's purpose is to control attempts to convey a meaning, either by directly restricting the content of expression or by restricting a form of expression tied to content, that purpose trenches upon the guarantee: Irwin Toy Ltd. v. Quebec [1989] 1 S.C.R. 927 at 978. S.2 of the CSIS Act is arguably aimed at restricting expression that conveys a meaning. A person who may wish to speak out in favour of a foreign liberation

movement is inhibited from so doing because of the certain knowledge that his or her activities will be scrutinized by CSIS.

Even if the government's purpose was not to control or restrict attempts to convey a meaning, the statute will still be found to violate freedom of expression if its impact or effect is to inhibit or restrict free expression. So long as the person's speech relates to three important principles, the pursuit of truth, participation in social and political decision-making, or individual self-fulfilment and human flourishing, it will be protected under the Charter; Irwin Toy, supra at pp.976-99. There can be little doubt that activities within Canada, such as giving a speech, demonstrating, or politically organizing in support of organizations devoted to achieving a political objective in a foreign state, relate to these important principles of free expression. To inhibit or restrict a person's free expression by subjecting them to the scrutiny of the State's covert intelligence network clearly works a chilling effect on that Charter right. S.2 of the CSIS Act authorizes a prima facie violation of the Charter.

The Supreme Court of Canada has also set out the test that is to be used to determine whether a violation of a Charter right is reasonable and demonstrably justified in a free and democratic society. An element of this test is that the interference with the Charter right must be the least restrictive possible, and must impair the Charter right as little as possible, in order for the government to still obtain its important objective: R. v. Oakes, [1986] 1 S.C.R. 103; R. v. Edwards Books and Art Ltd., [1986] 2 S.C.R. 713, Irwin Toy, supra.

The government's objective or purpose in enacting the CSIS Act or the Official Secrets Act is the rather opaque concept of "national security". Clearly government activity seeking to suppress information relating to military secrets or the exposure of terrorist networks in Canada would be "saved" under s.1 of the Charter. However, national security is simply too broad a talisman to be employed in restricting or inhibiting political speeches or activities in support of foreign organizations devoted to political reform or revolution in another country. Nor can it condone inhibiting lawful conduct which, in the subjective opinion of a CSIS officer, is considered to not be "in

the interests of Canada". When government action inhibits free speech in this way it does not promote or preserve the safety and security of Canada in the strict sense of protecting against actual threats to Canadian institutions or sovereignty. Instead, such powers strike at the very foundation of Canadian democracy by imposing a chilling effect on free and open debate involving issues of national or international importance or that may help to inform the debate in Canadian foreign policy. S.2 of the CSIS Act is overbroad in its scope because it stifles activities that are not threatening to Canada by subjecting citizens to investigations, surveillance, and security checks. The impact of such extraordinary "national security" powers that flow out of the definition in s.2, such as the use of wiretaps, the opening of mail, and the employment of "sources" must be carefully assessed. An effort must be made by Parliament to clearly specify the kinds of interest that warrant resorting to powers with potentially chilling effects. The legislative structure must be reworked to make it clear to CSIS operatives that only particular types of activities, those that directly present a danger to Canada, ought to be subject to scrutiny.

It would be wrong to assume that only the Courts are the guardians of the Constitution. Parliament also has a responsibility to ensure that its laws are both enacted, and administered, in accordance with the requirements of the Charter of Rights. Parliament can do so by amending s.2 of the CSIS Act and restricting its scope to only those areas that deal directly with threats to the security of Canada, not to ambiguous and indirect "threats" to the "interests of Canada", or to the legitimate promotion of the overthrow of what is often an oppressive foreign power.

APPENDICE «CSIS-6»

**MÉMOIRE DU LAW UNION AU
COMITÉ SPÉCIAL D'EXAMEN DE LA LOI
CONSTITUANT LE SERVICE CANADIEN
DU RENSEIGNEMENT DE SÉCURITÉ**

TABLE DES MATIERES

Introduction

Mandats judiciaires

Mesures antisubversives

Habilitation de sécurité

Activités outre-mer

Espionnage industriel - Vol de technologie

Comité de surveillance des activités de
renseignement de sécurité (CSARS) -
Procédure et jurisprudence

Charge de travail des membres du CSARS

Passage au crible des immigrants

Mandat du CSARS

Le SCRS et la Charte des droits et libertés

MÉMOIRE DU LAW UNION AU
COMITÉ SPÉCIAL D'EXAMEN DE LA LOI
CONSTITUANT LE SERVICE CANADIEN
DU RENSEIGNEMENT DE SÉCURITÉ

Introduction

Lors de son procès, où il était jugé pour attentat à la bombe, M. Robert Samson, membre du Service de renseignement (SR) de la GRC, a révélé que la police était entrée par effraction dans les bureaux de l'APLQ à Montréal. Avant cet incident, personne n'aurait soupçonné que la police puisse commettre des méfaits ou se livrer à des activités malhonnêtes ou illégales. Au début de l'année 1977, on a appris l'existence de la lettre de l'opposition extra-parlementaire et de la liste noire du solliciteur général. Par la suite, d'autres méfaits perpétrés par le SR étaient dévoilés presque à tous les jours, ce qui a mené à l'enquête Keable et à la Commission McDonald. En fin de compte, on a retiré à la GRC sa fonction de renseignement et élaboré le texte de loi que vous êtes actuellement chargé de réviser.

Durant la préparation de notre mémoire à l'intention de votre Comité, nous nous sommes trouvés dans la même situation que le législateur américain siégeant à un

comité de surveillance du Congrès qui a décrit la CIA comme suit :

"Ils nous traitent comme des champignons, nous laissent dans le noir et nous font avaler du fumier".

Depuis la catastrophe d'Air India, l'affaire Atwall et l'incident Boivin, le SCRS n'a commis aucun autre méfaits ou erreurs d'incompétence graves. D'abord sévère à l'égard du SCRS comme le dénotent ses premiers rapports, le Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité (CSARS) semble s'être rangé du côté du SCRS, si l'on en juge d'après ses derniers rapports. Nous nous demandons si les membres du CSARS se trouvent dans la même situation que ce législateur américain cité plus haut. Nous recommandons instamment à votre Comité de ne pas se laisser traiter comme des champignons.

Ces lignes ont été écrites avant que le directeur du SCRS, M. Reid Morden, reconnaisse que des membres du SCRS pourraient avoir enfreint la loi. Quant à ces révélations, nous recommandons vivement aux membres du Comité de vérifier que les dispositions des articles 20(2), (3) et (4) et 33 de la Loi ont été respectées.

Malgré ce que nous considérons comme un sérieux manque d'information mise à la disposition des personnes désireuses de soumettre un mémoire à votre Comité, nous vous présentons les commentaires et observations suivantes :

Mandats judiciaires

Nous sommes inquiets de l'insuffisance de l'information fournie au sujet de l'utilisation de ces techniques indiscretes. Nous sommes d'accord avec le CSARS que les données statistiques fournies actuellement sont encore moins utiles que l'information plutôt inadéquate à laquelle on avait accès auparavant pour établir des statistiques d'écoute électronique en vertu de la Loi sur les secrets officiels. Il ressort de notre analyse et comparaison des statistiques de 1981 concernant le Canada et les États-Unis que les citoyens canadiens sont 19,3 fois plus susceptibles d'être sous surveillance électronique que les citoyens américains. Il semble qu'on a beaucoup moins recours à la surveillance électronique depuis que les tribunaux canadiens sont de plus en plus disposés à examiner les autorisations en matière de surveillance. Cela semble aussi s'avérer dans le cas des mandats judiciaires du SCRS, comme il est indiqué à la page 16 du rapport

annuel de 1988-1989 du Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité.

Quand les membres du Comité se pencheront sur cette question, nous leur recommandons vivement d'exiger que le SCRS produise les affidavits utilisés pour obtenir l'autorisation de pratiquer la surveillance électronique dans le cadre de l'enquête Atwall en Colombie-Britannique. Nous vous faisons remarquer que, jusqu'à ce que la Cour fédérale d'appel ait ordonné au SCRS de produire les affidavits utilisés pour obtenir ce mandat judiciaire, le SCRS n'avait pas de doutes quant à la fiabilité de son informateur. Nous rappelons au Comité que la décision de l'affaire Atwall avait entraîné la démission du premier directeur du SCRS, M. Ted Finn. A notre connaissance, à ce jour, personne à l'extérieur du SCRS et du CSARS n'avait examiné ces affidavits et documents.

Mesures antisubversives

Nous sommes d'accord avec le CSARS pour recommander l'abrogation des articles 2(d) et 21(5)a) du texte de la loi sur le SCRS. Nous sommes préoccupés par le fait que le Service semble conserver des dossiers sur les mesures antisubversives, malgré la dissolution de la direction antisubversion et de l'annonce faite par le

solliciteur général que tous les dossiers seraient transmis à d'autres directions opérationnelles du Service. Le Comité aura accès à tous les documents récemment rendus publics conformément à la Loi sur la protection des renseignements personnels.

Habilitation de sécurité

Nous sommes d'accord avec le CSARS pour recommander que le CSARS ait le pouvoir de décider en dernier ressort si une habilitation de sécurité sera accordée à un fonctionnaire. Nous estimons qu'un texte de loi devrait être introduit, dans l'esprit du jugement de l'affaire Thomson par la Cour d'appel. Il nous semble absurde de gaspiller l'argent d'impôt en continuant de débattre cette question devant la Cour fédérale.

Nous suggérons de modifier la définition de l'expression "évaluation de sécurité", contenue à l'article 2 de la Loi, parce qu'elle est trop vague et permet ainsi l'application de critères tout à fait inacceptables dans le cadre des évaluations de sécurité.

La définition est la suivante :

"Évaluation de sécurité" signifie une évaluation de la loyauté envers le Canada et, dans la mesure où cela s'y rattache, la fiabilité d'un individu.

L'expression "loyauté envers le Canada" permet plusieurs interprétations différentes. Le danger le plus évident est que l'expression soit interprétée de façon à signifier la loyauté envers le gouvernement au pouvoir. Également, il y a danger qu'on colle l'étiquette de "déloyauté" à une personne qui n'adhère à aucune idéologie en particulier quand bien même elle aurait un idéal démocratique et ne représenterait aucun risque en matière de sécurité. Des "évaluations de sécurité" sont fournies aux ministères du gouvernement du Canada, aux gouvernements provinciaux et à leurs ministères, aux forces de l'ordre du Canada, aux États étrangers ou à leurs organismes et aux organisations internationales et à leurs agences (art. 13 de la Loi).

Des personnes se sont vues refuser un emploi, congédier, rétrograder, refuser un avancement ou muter au sein des ministères en raison des "évaluations de sécurité".

Nous proposons une modification qui porte sur l'adhésion d'un individu à des idéaux démocratiques et qui spécifie clairement (comme c'est le cas dans la définition des menaces envers la sécurité du Canada) qu'une personne qui défend une cause, proteste ou s'oppose à quelque

chose par des moyens légaux ne constitue en aucune façon un risque pour la sécurité.

Nous proposons que la définition ne recouvre que les craintes légitimes que l'on trouve dans la définition de "menaces envers la sécurité du Canada" (art. 2).

Activités outre-mer

Les propositions que le Canada établisse outre-mer des services chargés de recueillir des renseignements nous inquiètent. Nous estimons que le SCRS joue les bâtisseurs d'empire. En ces temps de contraintes économiques, nous doutons sérieusement qu'il y ait assez de ressources disponibles pour permettre autre chose que des missions du genre vacances touristiques pour les quelques agents de renseignement envoyés sur le terrain. Nous doutons que la qualité de l'information recueillie justifie de telles dépenses. Nous sommes aussi préoccupés par la possibilité qu'une telle proposition aboutisse au recrutement d'étrangers, citoyens du pays en question, comme agents à la solde du SCRS. Ces propositions signifient-elles que le Canada participera à des activités de vol de secrets d'États étrangers? Nous croyons que la présence de services d'espionnage étrangers au Canada est préjudiciable à la sécurité du pays. Comment pouvons-nous alors justifier

que le Canada mène des activités semblables dans d'autres pays? Nous estimons que le Canada se doit de donner l'exemple d'une conduite morale en ce qui concerne le maintien de l'ordre international.

Nous sommes inquiets des suggestions selon lesquelles les membres du SCRS seraient chargés de l'exécution de la loi et pourraient être armés. A notre avis, ces deux propositions feront en sorte que la mentalité policière du service se perpétue.

Espionnage industriel - Vol de technologie

Quand Peter Worthington et le Toronto Sun ont fait l'objet de poursuites en vertu de la Loi sur les secrets officiels, les révélations faites par Worthington dans le Sun traitaient en grande partie des efforts menés par les Soviétiques et les nations du Bloc de l'Est pour obtenir frauduleusement des renseignements technologiques de sources canadiennes. Les dernières révélations en matière d'activités d'espionnage tournaient autour de ces domaines. Nous faisons remarquer que le solliciteur général, M. Pierre Blais, dans l'allocution qu'il a donnée lors d'une réunion de la Canadian Association for Security and Intelligence Studies, a indiqué que l'une des cinq préoccupations nationales majeures en matière de renseignement de

sécurité était l'espionnage économique sur les biens scientifiques et technologiques.

Nous ne croyons pas que la prévention de l'espionnage industriel soit un rôle convenable pour un service national de renseignement de sécurité comme le SCRS.

Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité - Procédure et jurisprudence

Dans le cas des audiences devant le CSARS, les conditions pour une audience impartiale conformément à l'article 2(e) du Projet de loi sur les droits de vente et à l'article 7 de la Charte canadienne des droits et libertés ne sont pas observées de façon adéquate, ce qui nous inquiète. Les renseignements communiqués aux personnes visées avant les audiences sont insuffisants pour leur permettre de bien connaître le dossier auquel ils doivent répondre. Le CSARS n'a jamais accepté qu'on présente des arguments fondés sur la Charte ou concernant l'admissibilité de la preuve.

A la demande de l'avocat du SCRS, les débats se déroulent automatiquement à huis clos. L'avocat de la personne appelée à comparaître n'est pas autorisé à se prononcer sur la question de savoir s'il convient pour le SCRS de procéder à huis clos.

Le forme que prend l'examen juridique dans ces cas semble inadéquate. Dans l'affaire Gyali, cause numéro 9 décrite à la page 84 du rapport annuel du CSARS, la Cour fédérale d'appel a estimé qu'en vertu de l'article 28 de la Loi sur la Cour fédérale, il n'était pas de son ressort de reviser la décision prise par le CSARS. Dans l'affaire Henri, des difficultés concernant certaines clauses de la Loi sur la preuve au Canada ont retardé l'audience sur l'application de l'article 28 devant la Cour fédérale d'appel. Dans l'affaire Moumdjian, cause numéro 8 décrite à la page 84 du rapport annuel du CSARS, des difficultés semblables ont surgi au cours de la procédure d'appel en vue de l'examen de l'article 28 par la Cour fédérale d'appel.

Nous demandons au présent Comité d'exiger que le CSARS produise les décisions prises dans l'affaire Gyali (numéro 9, page 84). Dans ce dossier, le CSARS a tenu deux audiences distinctes. A la première audience, le CSARS a décidé que Gyali devrait être refuser l'entrée au Canada. Dans la seconde audience, qui s'est tenue devant deux membres différents du CSARS, une décision exactement contraire à la première a été rendue. Nous affirmons respectueusement que ce Comité ne pourra se satisfaire d'avoir exercé son mandat tant qu'il n'aura

pas examiné les deux conclusions diamétralement opposées du CSARS.

Dans l'affaire Gyali, ce n'est qu'après avoir pris connaissance des raisons à l'appui des décisions du CSARS à la première audience que l'avocat a pu enfin comprendre en quoi consistait l'affaire. Dans l'affaire Moumdjian (cause numéro 8, page 84), le plaignant n'a pu prendre connaissance que de la décision finale du CSARS. Ni le plaignant ni son avocat n'ont pu connaître les faits ou les preuves sur lesquels reposait la décision.

Charge de travail des membres du CSARS

Nous suggérons que ce Comité examine la charge de travail des membres du CSARS. Nous craignons que les membres du CSARS qui travaillent à temps partiel ne disposent pas suffisamment de temps pour exercer la fonction de surveillance visée par la loi sur le SCRS quand ils doivent s'occuper d'un grand nombre de causes d'habilitation de sécurité, d'immigration et de citoyenneté.

Passage au crible des immigrants

En vertu des articles 39 et 81 de la Loi sur l'Immigration, 1976, le CSARS peut être saisi de

plaintes émanant de particuliers qui font l'objet de rapports de sécurité. A ce jour, le CSARS a été saisi d'un petit nombre de cas seulement. Par ailleurs, il est difficile d'évaluer les paramètres du processus décisionnel dans les causes d'immigration et de citoyenneté, une fois au stade du CSARS puisque le rapport annuel du CSARS ne donne qu'une présentation sommaire de ces dossiers. En fait, notre première objection concerne la réticence visible de la part du CSARS d'opter pour la création d'une instance juridique appropriée dans ce domaine. Les présentations sommaires des causes d'immigration et de citoyenneté faites dans les rapports annuels n'éclairent pas les juristes sur le processus décisionnel même, ni sur les critères que le CSARS applique, en ce qu'il concerne des points aussi fondamentaux que l'admissibilité des preuves et les limites du rôle de l'avocat de la défense.

Cela ne veut pas dire que la sélection en matière d'immigration ne se fait que par l'entremise du CSARS. La grande majorité des filtrages de sécurité dans les demandes d'immigration sont effectués par l'intermédiaire des agents de liaison en sécurité du SCRS (ALS), en poste dans les bureaux d'immigration et auprès des missions diplomatiques canadiennes à l'étranger. Entre 1980 et 1986, ces agents de liaison

ont traité et filtré en moyenne 80 000 immigrants adultes par année.

La procédure du filtrage de sécurité repose largement sur les renseignements évalués par les forces policières étrangères ou les services de sécurité dans les pays de résidence des requérants. C'est seulement après réception et examen de ces renseignements que l'agent de liaison peut demander au candidat de se présenter à une série d'entrevues pour donner plus de détails sur son passé et pour contre-vérifier les informations de la police. Ce processus achevé, l'ALS du SCRS envoie son rapport à un agent de visa de la Commission d'emploi et d'immigration Canada (CEIC), qui prend la décision définitive.

Dans les cas où un candidat n'entre pas clairement dans l'une des catégories de personnes non admissibles pour raison de sécurité, définies au paragraphe 19(1) de la Loi sur l'Immigration, 1976, mais où l'agent du SCRS a un "doute" à son sujet, le SCRS prépare un "mémoire d'information" pour signaler ses doutes à la CEIC sans pour autant recommander le rejet de la demande. Lorsque le SCRS considère qu'un candidat entre dans l'une des catégories de personnes non admissibles pour raison de sécurité définies au paragraphe 19(1), le SCRS prépare

un "mémoire de refus" qui détaille les preuves défavorables au candidat. En général, la CEIC n'admet pas de candidats qui ont fait l'objet d'un mémoire d'information ou de refus.

L'article 19 de la Loi sur l'Immigration, 1976, qui définit les critères de non-admissibilité étrangers pour raison de sécurité, peut être résumé comme suit :

Paragraphe 19 (1) - aucune personne n'est admissible si elle entre dans l'une ou l'autre des catégories suivantes :

(e) des personnes dont ... on peut penser, pour des motifs raisonnables, qu'elles se livreront à des actes d'espionnage ou de subversion contre des institutions démocratiques au sens où cette expression s'entend au Canada...

(f) des personnes dont on peut penser, pour des motifs raisonnables, que, pendant leur séjour au Canada, elles travailleront ou inciteront au renversement d'un gouvernement par la force;

(g) des personnes dont on peut penser, pour des motifs raisonnables, qu'elles commettront des actes de violence...

Ce qui nous inquiète en ce qui concerne le filtrage de sécurité est le fait que le SCRS fait trop confiance aux renseignements obtenus des forces policières et des services de sécurité étrangers. Dans un rapport préparé par le CSARS sur les "Fonctions du SCRS relatives à l'immigration en matière de sécurité", on lit que des agents du SCRS se disaient, dans une entrevue avec l'inspecteur général, très satisfaits du degré de confiance qu'on peut accorder aux informations fournies par les services étrangers. Cela contredit les résultats de recherche du CSARS publiés dans le rapport annuel 1986-1987, où on lit que "Nous avons été particulièrement déçus par la qualité des rapports du SCRS et des preuves qu'il (nous) a fournies dans les causes de citoyenneté et d'immigration" (p. 59).

En vertu de l'alinéa 17 (1)b) de la Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité, le SCRS peut être autorisé à conclure des ententes avec des forces policières étrangères et des organismes de sécurité aux fins d'échange d'informations. Le rapport annuel 1988-1989 du SCARS révèle que le SCRS a conclu huit ententes "avec des services de police ou des organismes de sécurité d'autres pays, et le Service a également été autorisé à prolonger l'entente conclue avec 60 services de police et organisations de sécurité" (p.9).

On n'a qu'à parcourir les résumés des causes d'immigration et de citoyenneté dans les rapports annuels du CSARS pour se rendre compte que dans un nombre extraordinaire de causes qui sont parvenues à l'attention du CSARS, le SCRS a fini par retirer ses objections. Si on se livrait à des conjectures, on pourrait affirmer que les informations obtenues par le SCRS étaient douteuses; mais on peut aussi y voir une tendance de la part du SCRS à barrer l'entrée à une personne pour des raisons de sécurité qui ne sont pas fondées. Surtout, il faudrait mettre en doute et déconseiller l'utilisation de renseignements fournis par la police et les services de sécurité étrangers, notamment ceux des pays où les droits de la personne ne sont pas respectés.

Nous convenons avec les conclusions du CSARS que les candidats à l'immigration devraient être traités au même pied que les citoyens canadiens ou les résidents permanents. C'est-à-dire que le SCRS doit prendre comme critère pour décider d'accepter ou de refuser une demande de venir au Canada le fait qu'une activité en particulier constitue une menace envers la sécurité du Canada si un citoyen canadien ou un résident permanent s'y livraient et qu'il y a assez de preuves pour

justifier une enquête par le SCRS, si celui-ci est convaincu que le requérant en question se livrerait éventuellement à une telle activité lors de son séjour au Canada.

Nous recommandons donc que les dispositions relatives à la sécurité dans la Loi sur l'Immigration soient modifiées de manière à redéfinir les critères de non-admissibilité pour raison de sécurité en fonction de la définition de ce qui constitue des "menaces envers la sécurité du Canada" selon la Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité (SCRS) (après abrogation de l'alinéa 2d).

Mandat du CSARS

L'organisme canadien oeuvrant dans le monde secret du renseignement électronique est le Centre de la Sécurité des télécommunications. Créé en 1975 au sein du ministère de la Défense nationale, ce service n'a été révélé qu'en 1983. Disposant d'un budget annuel de 100 millions de dollars et d'une administration centrale dans l'édifice Sir Leonard Tilley à Ottawa, le CST recueille des informations de sécurité en se servant de techniques diverses telles que la photographie aérienne, l'écoute électronique et l'espionnage des transmissions électroniques. L'espionnage des transmissions

électroniques consiste à surveiller toute transmission électronique comme les conversations téléphoniques, les transmissions télégraphiques, les transmissions par radio, les transmissions par ordinateurs et par satellites. Une autre fonction du CST est axée sur la protection des transmissions et du traitement des données dans les organismes fédéraux.

Le CST appartient à un réseau international d'espionnage des transmissions électroniques qui, selon les estimations, fournit 80 % à 90 % des informations valables recueillies par le gouvernement des États-Unis. Des "antennes" d'espionnage des transmissions électroniques se trouvent en Grande-Bretagne, en Australie, en Nouvelle-Zélande et au Canada. Elles sont reliées à l'organisme du renseignement américain géant connu sous le nom de National Security Agency (NSA) et dont l'administration centrale se trouve à Fort Meade (Maryland).

Au Canada, l'infrastructure du service d'espionnage électronique a été développée sur la base d'ententes secrètes. Ceci s'est fait en 1945 sous le couvert du Conseil national de recherches au sein d'un département connu alors comme Direction générale des communications. Ce dont devrait se préoccuper ce Comité

et en fait, tout Canadien, c'est l'épaisseur du secret qui entoure cet organisme et ses activités.

Le nombre d'experts en renseignement et en sécurité, de techniciens, de scientifiques, de chiffreurs et autres reste un secret bien protégé. Selon un reportage du 21 novembre 1984 dans le Globe & Mail, l'organisme avait en 1983 environ 638 employés syndiqués et un nombre de gestionnaires que l'on estime à 80. En outre, le reportage indique que le CST se sert de sa technologie pour espionner des Canadiens au nom de la sécurité nationale. Quoique le ministre d'État pour les relations extérieures de l'époque, M. Jean-Luc Pépin, ait démenti cette affirmation, il n'est toujours pas clair si le CST se sert en fait de sa technologie de pointe pour espionner des Canadiens. Le CST est sans doute équipé pour écouter les conversations téléphoniques ou intercepter toute autre transmission électronique sans le contrôle minutieux que constituerait l'émission d'un mandat judiciaire. Ainsi que l'a confirmé le président du CSARS interrogé sur la possibilité d'examiner les activités du CST : "Le CST n'a de compte à rendre à personne."

Nous demandons que les opérations et le mandat du CST soient assujettis à l'examen public. Que le CST soit

responsable devant le Parlement est non seulement sensé du point de vue des droits de la personne, mais étant donné que le CST n'a pas les moyens de dépouiller de l'information recueillie (puisque toutes les informations sont envoyées à la NSA pour y être traitées sous forme d'un rapport final) nous devons être circonspects et veiller à ce que l'information recueillie ne soit pas utilisée contre nous. Nous savons bien qu'une proportion importante des activités du CST consiste à recueillir des renseignements sur le Bloc soviétique, mais nous devrions toutefois moins nous fier à nos alliés en ce qui concerne l'interprétation de ce qu'ils veulent bien nous faire savoir.

Nous conseillons vivement à votre Comité d'insister sur un élargissement du mandat du CSARS pour s'occuper de "tous les organismes fédéraux chargés de recueillir clandestinement des renseignements". Ce sont là les mots d'une recommandation de la Commission McDonald et que le CSARS reprend dans ses propositions pour amender la Loi sur le SCRS. Un mécanisme de surveillance d'un organisme comme le CST n'assurerait pas seulement la responsabilité de celui-ci devant le Parlement, mais ce sont tous les organismes canadiens du renseignement de sécurité qui bénéficieraient de ce "contrôle de la qualité" exercé par une telle instance. Nous appuyons

la proposition du CSARS à l'effet que le Parlement considère la création d'un organisme semblable à celui du Intelligence Assessment Office de l'Australie (cf. CSARS, (Modifications à la Loi sur le SCRS) : Propositions au Comité spécial de la Chambre des communes 1989), pp.18-20).

Dans son rapport, la Commission McDonald suggère qu'à moins qu'un organisme de surveillance ne reçoive une compétence assez étendue "il sera trop facile pour le gouvernement d'éviter cet examen en transférant effectivement des responsabilités du service de sécurité à quelque autre organisme qui n'y est pas assujéti." (Rapport de la Commission McDonald, vol. 2, p. 933)

Nous recommandons vivement que votre Comité s'assure que s'il y a lieu d'établir une telle instance de surveillance, tous les organismes fédéraux y soient assujettis, y compris le CST, le Renseignement militaire et la Section des enquêtes relatives à la sécurité nationale de la GRC. Le fait d'exclure ou d'exempter un de ces organismes rendrait une telle proposition parfaitement futile. Dans ce sens, l'absence de restrictions aux pouvoirs de surveillance d'un tel organisme est d'une importance capitale.

Le SCRS et la Charte des droits et libertés

L'article 2 de la Loi sur le Service canadien du renseignement de sécurité (la Loi SCRS), L.R.C. 1985, chapitre 23, donne la définition détaillée suivante de l'expression "menaces envers la sécurité du Canada" :

(a) l'espionnage ou le sabotage contre le Canada ou préjudiciables aux intérêts du Canada ainsi que les activités tendant à favoriser ce genre d'espionnage ou de sabotage.

(b) les activités influencées par l'étranger qui touchent le Canada ou s'y déroulent et sont préjudiciables à ses intérêts, et qui sont d'une nature clandestine ou trompeuse ou comportent des menaces envers quiconque;

(c) les activités qui touchent le Canada ou s'y déroulent et visent à favoriser l'usage de la violence grave ou des menaces de violence contre des personnes ou des biens dans le but d'atteindre un objectif politique au Canada ou dans un État étranger;

(d) les activités qui, par des actions cachées et illicites, visent à saper le régime de gouvernement constitutionnellement établi au Canada ou dont le but immédiat ou ultime est sa destruction ou son renversement par la violence. La présente

définition ne vise toutefois pas les activités licites de défense d'une cause, de protestation ou de manifestation d'un désaccord qui n'ont aucun lien avec les activités mentionnées aux alinéas a) à d).

Cette partie doit être reformulée. Sous sa forme actuelle, où elle permet au SCRS d'enquêter sur un grand nombre d'activités parfaitement légales pour les surveiller, elle a des répercussions négatives sur l'exercice de droits constitutionnels importants qu'elle décourage.

Cette définition de l'expression "menaces envers la sécurité du Canada" se veut sensible à la Charte en mettant hors d'atteinte du SCRS "les activités licites de défense d'une cause, de protestation ou de manifestation d'un désaccord" en les soustrayant aux pouvoirs du SCRS en matière de collecte et d'analyse d'informations. Toutefois, cette façon de formuler les exclusions ne fait pas de distinction entre les activités qui sont protégées par la Charte et celles qui ne le sont pas.

Ainsi, un citoyen canadien qui prend ouvertement partie pour une organisation déterminée à renverser le régime

de l'apartheid en Afrique du Sud (comme l'Eglise anglicane de l'évêque Desmond Tutu) serait jugé représenter une "menace envers la sécurité du Canada" en vertu du paragraphe 2c). Cela eût été aussi le cas d'une personne qui, il y a quelques années seulement, se serait prononcée en faveur de l'Organisation du peuple du Sud-Ouest de l'Afrique (maintenant le parti au pouvoir en Namibie), ou celui des "contras" au Nicaragua soutenus par les États-Unis (qui peuvent avoir des candidats sur la liste électorale dans les toutes prochaines élections), ou de l'Organisation de la Libération de la Palestine (maintenant "officiellement reconnue" par le Canada), ou de l'opposition marxiste à El Salvador ou au Honduras (avec laquelle les gouvernements respectifs sont entrés en négociations de paix). Chacune de ces organisations avait pour "but d'atteindre un objectif politique ... dans un État étranger". Chacune de ces organisations appuie le recours à la "menace de violence grave contre des personnes ou des biens" pour atteindre son but. Toute personne tenant un discours au Canada en faveur de l'une ou l'autre de ces organisations serait jugée impliquée dans des activités "au Canada" et serait ainsi l'objet de surveillance par le SCRS.

Nous avons des réserves toutes particulières au sujet des "activités influencées par l'étranger" dont il est question à l'alinéa b) de la définition des "menaces envers la sécurité du Canada". Ce passage est passablement ambigu.

Les opinions sur ce qui est dans l'intérêt du Canada varient énormément. L'Accord de libre-échange en est un parfait exemple. Il n'y a aucun doute qu'un grand nombre de personnes se sont livrées à des activités relatives à la promotion de cet accord d'une manière clandestine ou trompeuse. Nous, comme beaucoup d'autres Canadiens, sommes persuadés que cette "bonne affaire" ne fait point l'affaire du Canada et qu'une influence étrangère a joué un rôle décisif dans l'évolution des idées, des politiques et des activités de ceux qui se faisaient les promoteurs de cet accord. Nous nous doutons que le SCRS ait enquêté sur ces gens-là. Qui déterminera dans ce cas ce qui est dans "l'intérêt du Canada", ce qui est "influencé par l'étranger" et ce qui est "de nature clandestine ou trompeuse"?

Grâce à la généralité flagrante de la définition, le SCRS est pratiquement libre de surveiller des activités légales, opportunes et protégées par la Constitution, et de faire des enquêtes à leur sujet.

Les avocats dont les clients ont fait l'objet de telles enquêtes, surtout dans le domaine de l'immigration, ont remarqué que les agents du SCRS prennent le fait d'assister à des événements de tendance gauchiste comme preuve de prime abord qu'il s'agit d'une "menace envers la sécurité du Canada". Les personnes qui se sont prononcées contre les régimes d'El Salvador, du Guatemala, du Chili, de l'Uruguay et d'autres régimes dictatoriaux de droite ont été, selon notre expérience, le plus souvent et de très près surveillées par les agents du SCRS. Ces derniers suggèrent habituellement au ministère de l'Immigration de maintenir le statut de résidence de ces personnes sur permis ministériel plutôt que de leur donner l'habilitation de sécurité nécessaire pour régulariser leur statut au Canada. Nous ne connaissons aucun cas où une personne venant d'un pays ayant un régime de gauche, comme le Nicaragua ou le Cuba, ait été traitée de cette manière. On trouve de la documentation à ce sujet dans l'étude de Reginald Whitaker : Double Standard : The Secret History of Canadian Immigration (Toronto, Lester & Orphen Dennys Ltée, 1987). La Cour suprême du Canada a récemment élaboré un test juridique permettant de déterminer si les activités du gouvernement enfreignent ou non la garantie de liberté d'expression prévue par la Charte.

La Cour examinera à la fois le but et les conséquences des mesures prises par le gouvernement.

Les activités du gouvernement portent atteinte à la liberté d'expression si elles ont pour but de restreindre les initiatives de communication d'idées, soit en limitant directement le contenu du message ou en restreignant une forme d'expression liée au contenu :

Irwin Toy Ltée c. Québec [1989] 1 R.C.S. 927, p. 978.

On peut soutenir que l'art. 2 de la Loi sur le Service canadien de renseignement de sécurité tend à

restreindre les tentatives de communication d'idées.

Une personne qui désire parler en faveur d'un mouvement de libération étranger en est dissuadée parce qu'elle sait que le SCRS surveillera ses activités.

Si la loi a pour effet d'interdire ou de restreindre la liberté d'expression, elle sera considérée comme une atteinte à ce droit, même si le gouvernement ne visait pas à contrôler ou à restreindre les tentatives de communication d'idées. La liberté d'expression est protégée par la Charte tant que les déclarations faites respectent les trois principes fondamentaux : la recherche de la vérité, la participation à la prise de décision sociale et politique, ou la satisfaction personnelle et l'épanouissement humain; Irwin Toy,

ci-haut, pp. 976-999. Il ne fait aucun doute que les activités menées au Canada, comme les discours, les manifestations ou l'organisation politique dans le but d'aider des organismes qui se consacrent à un objectif politique dans un autre pays, répondent aux trois principes fondamentaux sur lesquels repose la liberté d'expression. Le fait d'empêcher ou de limiter la liberté d'expression d'une personne en surveillant ses activités par le biais du réseau de renseignement secret de l'État constitue clairement une force de dissuasion dans l'exercice du droit d'expression protégé par la Charte. L'art. 2 de la Loi sur le SCRS permet a priori de violer la Charte.

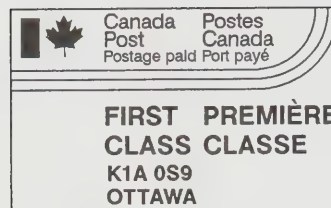
La Cour suprême du Canada a également élaboré un test permettant de déterminer si la violation d'un droit protégé par la Charte est fondée sur des motifs valables et est facilement justifiable dans une société libre et démocratique. Un des critères du test est que le gouvernement doit chercher à atteindre son objectif principal en empiétant le moins possible sur la liberté d'expression et en portant le moins possible atteinte à ce droit protégé par la Charte : R. c. Oakes, [1986] 1 R.C.S. 103; R. c. Edwards Books and Art Ltd., [1986] 2 R.C.S. 713, Irwin Toy, ci-haut.

Le gouvernement, pour justifier l'adoption de la Loi sur le SCRS et de la Loi sur les secrets officiels, a fait valoir le concept plutôt opaque de la "sécurité nationale". En vertu de l'art. 1 de la Charte, les mesures prises par le gouvernement pour interdire la communication de renseignements concernant les secrets militaires ou la mise au jour de réseaux terroristes au Canada seraient de toute évidence protégées. Toutefois, la sécurité nationale est simplement une perle trop précieuse pour servir à justifier le contrôle ou l'interdiction de discours ou d'activités politiques visant à appuyer des organismes étrangers qui se consacrent à la révolution ou la réforme politique dans un autre pays. Ce concept ne peut pas non plus justifier l'interdiction d'activités licites que les représentants du SCRS considèrent, subjectivement comme étant "préjudiciables aux intérêts du Canada". Lorsque l'activité du gouvernement a pour effet d'interdire la liberté d'expression de cette façon, il n'améliore ni ne préserve la sauvegarde et la sécurité du Canada au sens strict de protection contre des menaces effectives envers les institutions et la souveraineté canadiennes. De tels pouvoirs porte atteinte au fondement même de la démocratie canadienne en dissuadant des débats libres et ouverts sur des questions qui sont d'importance nationale et internationale ou qui pourraient aider à

informer ceux qui participent à des débats sur la politique étrangère du Canada. L'art. 2 de la Loi sur le SCRS a une portée trop vaste en ce sens qu'il réprime des activités qui ne constituent aucune menace pour le Canada en poussant les citoyens à faire l'objet d'enquêtes, de surveillance et de contrôle sécuritaire. Il est nécessaire d'évaluer soigneusement les répercussions de tels pouvoirs excessifs qui découlent de la définition à l'art. 2 et qui sont fondés sur le principe de la sécurité nationale, tels que le recours à l'écoute électronique, l'interception de courrier et l'utilisation de "sources". Le Parlement doit s'efforcer de préciser le type d'intérêt qui justifie le recours à des pouvoirs qui pourraient avoir des effets coercifs. Il faut retravailler la structure du texte de loi afin d'indiquer clairement aux agents du SCRS qu'ils ne doivent surveiller que certains types d'activités, soit ceux qui présentent une menace directe au Canada.

Il serait faux de présumer que seuls les tribunaux sont les garants de la Constitution. Le Parlement a aussi la responsabilité d'assurer que la mise en application et l'administration de ses lois sont conformes aux exigences prévues par la Charte des droits et libertés. Pour ce faire, le Parlement peut modifier l'art. 2 de la Loi sur le SCRS afin d'en restreindre la portée pour

n'englober que les secteurs d'activité qui constituent des menaces directes à la sécurité du Canada, et non à celles qui constituent des "menaces" ambiguës et indirectes envers les "intérêts du Canada" ou qui visent à promouvoir de façon légitime le renversement d'un régime étranger souvent oppresif.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

Individual:

Jacques Shore.

From the Security Collective of the Ontario Law Union:

Paul D. Copeland.

TÉMOINS

A titre particulier:

Jacques Shore.

Du Collectif Sécurité de l'Ontario Law Union:

Paul D. Copeland.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 32

Thursday, May 17, 1990

Chairman: Blaine Thacker

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 32

Le jeudi 17 mai 1990

Président: Blaine Thacker

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Comité spécial d'

The Review of the CSIS Act and the Security Offences Act

Examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité

RESPECTING:

Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989

CONCERNANT:

Ordre de renvoi du Comité en date du mardi, 27 juin 1989

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirty-fourth Parliament,
1989-90

Deuxième session de la trente-quatrième législature,
1989-1990

SPECIAL COMMITTEE ON THE REVIEW OF THE
CSIS ACT AND THE SECURITY OFFENCES ACT

Chairman: Blaine Thacker

Vice-Chairman: Maurice Tremblay

Members

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

COMITÉ SPÉCIAL D'EXAMEN DE LA LOI
CONSTITUANT LE SCRS ET DE LA LOI SUR
LES INFRACTIONS EN MATIÈRE DE SÉCURITÉ

Président: Blaine Thacker

Vice-président: Maurice Tremblay

Membres

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from the Canadian Government Publishing Center,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MAY 17, 1990

(52)

[Text]

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met at 11:10 o'clock a.m. this day, in Room 208 W.B., the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: Derek Lee, Maurice Tremblay and Blaine Thacker.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst. *From the Committee Research Staff:* Stuart Farson, Research Consultant; François Cadieux and Brian Gorlick, Research Associates.

Witness: Professor Peter Russell, Director of Graduate Studies, Department of Political Science, University of Toronto.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (*See Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1*).

The witness made a statement and answered questions.

At 12:40 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 17 MAI 1990

(52)

[Traduction]

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit aujourd'hui à 11 h 10, dans la salle 208 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: Derek Lee, Maurice Tremblay, Blaine Thacker.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal. *Du personnel du Comité:* Stuart Farson, conseiller de recherche; François Cadieux et Brian Gorlick, associés de recherche.

Témoin: Peter Russell, professeur, directeur des études supérieures, Département de science politique, Université de Toronto.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

Le témoin fait un exposé et répond aux questions.

À 12 h 40, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, May 17, 1990

• 1111

The Chairman: I call our meeting to order. We are resuming consideration of our order of reference dated June 27, 1989.

This morning we have before us for the second time Dr. Peter Russell, distinguished university professor and historian of the Canadian scene. Colleagues, you will remember that Dr. Russell was with us when we were going through our preliminary hearings trying to figure out what the statute was all about and who the key players were in the institutions.

Dr. Russell, I can assure you we know a lot more than we did when you first came before us, but notwithstanding that I am sure we have many questions where we would like to tap your experience and your advice. If you have an opening statement, feel free to say a few words, and then we will go to questions.

Professor Peter Russell (Criminology Centre, University of Toronto): You certainly have covered a lot of ground, Mr. Chairman. I covered some of that ground with you as I flew from Canada to the centre of Africa two weeks ago and was in the air for many hours each way.

Your staff had very kindly armed me with the proceedings of the committee, so as I flew over the Atlantic and Europe and the Mediterranean and down into Africa and back, I ploughed through your days of testimony and saw how many penetrating questions you had posed. I thought there was a real learning curve as I went through there. The questions became sharper and more persistent as you chased certain matters that became increasingly important to you.

Overall, taking all the evidence into view, my impression was that there had not been a strong agitation really by anyone for a major change in the CSIS Act, or in CSIS itself. The most radical proposal I saw in the proceedings came from the Canadian Civil Liberties Association, which would advocate changing CSIS to more of a criminal investigation body and assimilating its mandate, thresholds of investigation, to those of a criminal justice agency. That evidence was put to you. It was very interesting. I did not think the case, myself, with great respect to those who made it, both Mr. Borovoy and Mr. Swan—they are outstanding Canadians in the field of civil liberties—had been made all that strongly because they really had not addressed the preventive intelligence function of a security intelligence agency, which is to provide various parts of the governmental system, one of which is the police force, but also many civilian departments, with evidence of likely threats to security long before crimes are imminent. I really did not think they addressed that preventive intelligence dimension.

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 17 mai 1990

Le président: Je déclare la séance ouverte. Nous reprenons l'étude de notre ordre de renvoi du 27 juin 1989.

Ce matin, nous accueillons pour la deuxième fois M. Peter Russell, professeur d'université émérite et grand historien canadien. Chers collègues, vous vous rappellerez que M. Russell a comparu devant nous lors des audiences préliminaires lorsque nous cherchions à savoir quel était l'objet exact du projet de loi et qui étaient les principaux intervenants.

Je peux vous affirmer, monsieur Russell, que nous sommes maintenant beaucoup mieux informés que nous ne l'étions lorsque vous avez comparu devant nous pour la première fois, mais je suis sûr que votre expérience et vos conseils nous seront de nouveau précieux. Si vous avez une déclaration liminaire à nous présenter, je vous cède la parole et par la suite nous passerons aux questions.

M. Peter Russell (professeur, Centre de criminologie, Université de Toronto): Vous avez certes touché à de nombreux domaines. J'ai d'ailleurs abordé certains de ces domaines avec vous lors d'un vol du Canada vers le centre de l'Afrique il y a deux semaines, lors de vols qui ont duré de nombreuses heures.

Les membres de votre personnel m'avaient gentiment remis les comptes rendus des réunions du comité. Donc, lors des vols au-dessus de l'Atlantique et de l'Europe et de la Méditerranée et en Afrique ainsi que lors du retour, j'ai parcouru les nombreux témoignages et j'ai pu découvrir la perspicacité de vos questions. J'ai cru déceler tout au long de ces comptes rendus une certaine courbe d'apprentissage. Les questions sont devenues plus précises et plus persistantes à mesure que vous abordiez certains domaines qui devenaient de plus en plus importants pour vous.

De façon générale, si on tient compte de tous les témoignages, j'ai l'impression que personne n'a réclamé de changements majeurs à la Loi sur le SCRS ou au SCRS lui-même. La proposition la plus radicale que j'ai vue dans les comptes rendus provenait de l'Association canadienne des libertés civiles qui recommandait de changer le SCRS en un organisme d'enquête criminelle et d'assimiler son mandat d'enquête à celui d'un organisme de justice pénale. Vous avez entendu ces témoignages. Cela était très intéressant. Malgré tout le respect que je dois à ceux qui l'ont présenté, M. Borovoy et M. Swan, deux Canadiens remarquables dans le domaine des libertés civiles, je ne pensais pas qu'ils avaient présenté leur position de façon très ferme parce qu'ils n'avaient pas abordé le rôle que jouent les services de renseignements préventifs au sein d'un organisme de collecte de renseignements de sécurité, qui est de fournir aux divers intervenants publics, dont la police mais aussi de nombreux départements civils, des preuves de menaces à la sécurité bien avant que les crimes ne soient sur le point d'être commis. Je pense vraiment qu'ils n'ont pas abordé cet aspect du renseignement préventif.

[Texte]

On the other hand, one of the shortcomings in the evidence I read—I did not read every page, but I tried to go through what most of the key witnesses had covered—or a weakness I detected in what you have heard was a lack of very much input to your committee by the users, the consumers of preventive intelligence.

[Traduction]

D'autre part, l'une des faiblesses des témoignages que j'ai lus, je n'ai pas lu tous les témoignages en détail, mais j'ai essayé de parcourir les principaux témoignages, l'une des faiblesses que j'ai notée dans ces témoignages était un manque de commentaires provenant des utilisateurs du renseignement préventif.

• 1115

It is the unique function of a security intelligence agency, as compared with a police force, including the RCMP force, to provide certain departments—the Department of Transport, the Department of Immigration, departments involved in various aspects of protective security in the Government of Canada and even provinces. I did not hear very much in your evidence from the consumers and how well they were being alerted in a timely way with focused, clear, useful, and well analysed intelligence. That I did not get much sense of. I am not suggesting they were not doing that. The RCMP has certainly attested to their receiving advance intelligence from CSIS and their partnership working. But I did not think you heard much about the civilian departments.

Il s'agit d'un rôle unique d'un organisme de collecte du renseignement de sécurité, si on fait une comparaison avec les forces policières, y compris la GRC, que de fournir les renseignements voulus à certains ministères—le ministère des Transports, le ministère de l'Immigration, les ministères qui participent à différents aspects de la protection du gouvernement du Canada et même des provinces. Vos témoignages ont peu abordé la question des usagers et de quelle façon ils étaient avertis au moment opportun, au moyen de renseignements clairs, précis, bien analysés et utiles. Je ne veux pas dire que ce n'est pas ce qu'ils faisaient. La GRC a bien sûr confirmé qu'elle reçoit des renseignements préliminaires du SCRS et leur partenariat fonctionne bien. Cependant, je pensais que vous n'aviez pas entendu suffisamment de témoignages des ministères civils.

I think that is important because, as I have said, almost the rationale of a security intelligence agency is providing this very early warning system to governments before things become criminal.

Je pense que cela est important, car, comme je l'ai dit, la raison d'être ou presque d'un organisme de renseignements de sécurité est de fournir des avertissements clairs et précis aux gouvernements avant que les choses ne prennent une tournure criminelle.

Related to that is an absence of very much discussion by the committee with its witnesses, any of its witnesses, of CSIS's role in security clearance. I mention that because when we did our research at the McDonald commission nearly a decade ago, we were struck by how many of the resources of the RCMP security service were dedicated to providing security clearances to government as an employer, to the immigration service, and to the citizenship officials of the country.

Ensuite, il y a eu une absence de discussion entre le comité et les témoins, du rôle du SCRS dans les autorisations de sécurité. Je mentionne cela car lorsque nous avons effectué nos recherches pour la Commission McDonald, il y a presque dix ans, nous avons été frappés par le nombre de personnes à la GRC, au service de sécurité, qui étaient chargées des autorisations de sécurité pour le gouvernement à titre d'employeur, pour les services d'immigration et pour les services de la citoyenneté.

What struck us, particularly in the first of those areas of security clearance, the Public Service, was that an awful lot of the work was routine and not very penetrating. It seemed to take up a colossal amount of time of the service, a lot of its resources. Many members of the RCMP security service told us that. They did not find that the work was all that rewarding, going around knocking on doors, asking questions about prospective employees—for example, are they good neighbours? Does your neighbour belong to a sinister political organization? There were many laughable answers to that. It did not seem to be a very good function.

Nous avons particulièrement été frappés dans le premier de ces domaines, soit les autorisations de sécurité des fonctionnaires par la quantité de travail routinier et superficiel. Cela semblait absorber beaucoup de temps et utiliser de nombreuses ressources. C'est ce que nous ont dit de nombreux employés du service de sécurité de la GRC. Ils étaient d'avis que ce travail n'était pas très méritoire, c'est-à-dire de se promener de porte en porte et de poser des questions au sujet de futurs employés—par exemple, est-il bon voisin? Votre voisin fait-il partie d'une organisation politique sordide? D'ailleurs, on a fourni de nombreuses réponses farfelues à cette question. Ce travail ne semblait pas très intéressant.

We, in our travels, looked fairly carefully at the other democracies and how they used their security intelligence agencies. You will find in our report that we were impressed by the fact that both the British and Americans do not really

Dans nos déplacements, nous avons étudié attentivement les autres démocraties, la façon dont elles utilisaient leurs organismes de renseignement de sécurité. Vous constaterez dans notre rapport que nous avons été impressionnés par le

[Text]

use their security intelligence agency in this massive way. They are convinced that most of the security worries you have with an employee who is going to be in a highly classified job are matters of character. There is always a real worry if you hire someone with a whole bunch of debts, or a terrific drinking problem, or who has a kind of underground sex life, that sort of thing.

But that is really not the stuff for which security officers are cut out, to go prowling around into that. I would urge you to look at pages 798 to 804 in the second report of the McDonald commission. Look at those six pages and our recommendations at the end of those sections, beginning with recommendation 121.

I am not urging that because our recommendations are the ones you ought to adopt. But at least you will see what prompted us to recommend that. We really thought the security service should concentrate on things that were really vital to the security of the country, and all these routine checking around of references is something that more of the public service should do.

We recommended security officers be in the Public Service and assigned to various departments and that the security service, CSIS, come into play only when CSIS would get a file and find that on their file the person who was about to be employed had some kind of record with an unsavory organization that made them raise their eyebrows.

• 1120

This is how the British work. In Britain MI-5 really comes into play only when it gets the file and says, oh, we do have something on Jones; he has been involved in this shady organization that we think may be into a terrorist type of thing. They quickly report that and feed that into the process. But what MI-5 does not do is go interviewing all the neighbours and all that stuff, which does not seem to be a good use of their very, very special skills.

So that is one point I would hope you would look at. I just did not see much discussion of that in your proceedings. I am concerned about it in terms of the deployment of the resources and the amount of resources CSIS has.

Well, so much for an overall view of the evidence. I will make just a few comments on what I think are the most interesting suggestions for reform in the three areas that usually come up: the mandate of the service, the controls over its intrusive techniques, and the method of external review. Those are three basic areas where I see discussion and debate among the witnesses who have appeared before you.

On the mandate, clearly it seems to me the number one issue is whether paragraph (d), subversion, should be dropped or not. I read with particular closeness and concentrated very carefully as I was flying along on the arguments for and against paragraph (d). I think it was a good debate. For what it is worth, my bottom line at the end is that those who argue for retaining paragraph (d) have not made a very convincing case. I read Mr. Tugwell's evidence about G-2 in Italy and so

[Translation]

fait que tant les Britanniques que les Américains n'utilisent pas véritablement leurs organismes de renseignement de sécurité de façon aussi importante. Ils sont persuadés que les principales inquiétudes en matière de sécurité, au sujet d'un employé qui occupe un poste très secret, sont essentiellement des questions de personnalité. De réelles inquiétudes surgissent si vous embauchez quelqu'un qui est coulé de dettes, qui est alcoolique ou qui mène une vie sexuelle clandestine.

Il ne s'agit pas vraiment là du domaine des agents de sécurité. Je vous prierais de prendre connaissance des pages 839 à 845 du deuxième rapport de la Commission McDonald. Lisez ces six pages ainsi que nos recommandations à la fin de ces sections, en commençant à la recommandation 121.

Je ne vous dis pas que vous devez nécessairement adopter nos recommandations. Mais, au moins, vous verrez quelles sont les raisons qui nous ont poussés à formuler ces recommandations. Nous étions véritablement d'avis que le Service de sécurité devrait se concentrer sur des activités qui constituent une véritable menace pour la sécurité du pays et toutes ces vérifications routinières devraient être effectuées par la fonction publique.

Nous avons recommandé que des agents de sécurité soient embauchés à la fonction publique et affectés à différents ministères; le Service de sécurité et le SCRS entreraient en jeu uniquement lorsqu'ils recevraient un dossier et qu'ils s'apercevraient, à partir de ce dossier, que la personne qui est sur le point d'être embauchée est associée à un organisme douteux qu'ils jugent suspect.

Voilà de quelle façon les Britanniques fonctionnent. En Grande-Bretagne, le MI-5 entre en jeu uniquement lorsqu'il reçoit un dossier et qu'il possède des renseignements sur une personne donnée qui est associée à un organisme douteux qui, selon le M-5 se livre à des activités terroristes. Cet organisme fournit rapidement ces renseignements. Cependant, le MI-5 ne procède à aucune entrevue avec les voisins, etc., ce qui ne semblerait pas une bonne utilisation de leurs compétences très spécialisées.

J'espère que vous allez étudier cette question. Je n'ai pas vu beaucoup de discussions dans vos comptes rendus à ce sujet. Ce qui m'inquiète, c'est le déploiement des ressources et les ressources données au SCRS.

Voilà donc une revue des témoignages. Permettez-moi de formuler quelques commentaires sur les suggestions les plus intéressantes en matière de réforme dans les trois domaines qui sont habituellement soulevés: le mandat du service, les contrôles au sujet des techniques intrusives et les méthodes d'examen externe. Voilà les trois domaines fondamentaux dont ont parlé les témoins qui ont comparu devant vous.

Au sujet du mandat, il me semble évident que la question numéro un est de savoir si l'alinéa d), sur la subversion, devrait être éliminé ou non. J'ai lu attentivement dans l'avis les arguments en faveur de l'élimination de l'alinéa d) et ceux contre son élimination. Je pense qu'il s'agissait là d'un très bon débat. Je pense que ceux qui sont en faveur du maintien de l'alinéa d) n'ont pas présenté des arguments très convaincants. J'ai lu le témoignage de M. Tugwell au sujet du

[Texte]

on. It seems to me that is a dangerous conspiracy but it will be fully coverable under other parts of the mandate of CSIS. There was certainly a conspiracy to use methods of violence rather immediately, not ultimately, in that case. I just did not see a strong case being made.

I will put it to you this way. I think you have to balance two risks in thinking about paragraph (d) and decide which risk you want to take. Risk number one is that some organization with really dangerous ideas, dangerously at odds with our whole democratic tradition, could burrow within—within the government, within our schools, within our cities—and gradually take over, almost in a brainwashing way, people's ideas and ultimately—this is what paragraph (d) is all about—emerge ready to take over the country and destroy democracy as we know it. It could happen. People write fictional scenarios about that, and I suppose it could happen.

The other risk is that we have an arm of the state that goes looking for those people with screwy ideas burrowing within, and that arm of the state, our security intelligence agency, penetrates into the more unorthodox or radical organizations in our society, radically right or radically left, and has a rather negative effect on the vitality of political discourse and debate in Canada because one becomes afraid, if one is taking a rather extreme position on the issues of the day and organizing to advance those ideas, that the government's security service may have an agent in your midst.

• 1125

My view is that I would rather take the first risk than the second. I would rather risk living with the possibilities that some screwy organization burrowing away in Canada... Frankly, members of the committee, I have some confidence in the strength of the checks and balances in our democratic community. Canadians are not easily persuaded to adopt screwy ideas. All our institutions are pretty open, whether it is school boards, municipal councils or the Parliament of Canada.

The idea that surreptitiously some sinister underground group could get in and get hold I find just too close to the fantasy level to make me say it is a real risk or, because I am so scared, to live with the other one and empower a security service to go probing around looking at people because of their ideas, not because they are about to do anything violent and not because they are directed from abroad by some intelligence organization, but because they just have some bloody dangerous ideas and we just do not like the smell of them. That is a risk I would rather avoid.

I would leave you with the the compromise the McDonald commission came up with. I am sure you know it, but I will remind you of it. It may still be not a bad one if you end up looking for a compromise.

The McDonald commission recommended leaving paragraph (d) in. The wording is slightly different from paragraph (d) in the final act, but generally it is a mandate to look at people because of the dangerous nature of their ideas

[Traduction]

G-2 en Italie et ainsi de suite. Il me semble qu'il s'agit d'une conspiration dangereuse, mais il serait possible de couvrir ces fonctions en vertu d'autres sections du mandat du SCRS. Il y a certes eu une conspiration pour utiliser des méthodes violentes dès le début, plutôt qu'à la fin, dans ce cas. Je n'ai pas vu d'arguments convaincants à ce sujet.

Permettez-moi de formuler mon opinion. Au sujet de l'alinéa d) vous devez choisir entre deux risques. Voici le risque numéro un. Certains organismes qui ont des idées véritablement dangereuses, dangereuses pour notre tradition démocratique, pourraient infiltrer le gouvernement, les écoles et nos villes et graduellement assurer un contrôle sur les gens et leurs idées, presque un lavage de cerveau, et en fin de compte—voilà ce sur quoi porte l'alinéa d)—être prêts à renverser le pays et à détruire la démocratie sous sa forme actuelle. Cela pourrait se produire. Des gens écrivent des scénarios fictifs à ce sujet et j'imagine que cela pourrait se produire dans la réalité.

L'autre risque, c'est qu'un organisme du gouvernement notre organisme du renseignement de sécurité, infiltre des organismes radicaux et inorthodoxes de notre société, organismes d'extrême droite ou d'extrême gauche ayant des idées bizarres, et ait un effet plutôt négatif sur la vitalité du débat politique au Canada car on pourrait craindre, si on adopte une position plutôt extrême sur des questions d'actualité et qu'on cherche à défendre ses idées, que le service de sécurité du gouvernement ait un agent dans les rangs de ces organismes.

Je préférerais assumer le premier risque plutôt que le deuxième. Je préférerais faire face à la possibilité qu'un organisme douteux se terre au Canada... Franchement, il me semble que les garanties offertes par notre régime démocratique sont solides. Les Canadiens ne se laissent pas facilement persuader d'adopter des idées tordues. Toutes nos institutions sont très démocratiques, qu'il s'agisse des conseils scolaires, des conseils municipaux ou du Parlement du Canada.

L'idée qu'un groupe sinistre et clandestin puisse s'infiltrer subrepticement et prendre le contrôle du pays me semble tenir davantage de la fantaisie que de la réalité et je ne pense pas qu'il s'agisse d'un véritable risque, car je crains trop le deuxième risque et de permettre à un service de sécurité de se livrer à des enquêtes un peu partout sur les idées des gens, non pas parce qu'ils sont sur le point de commettre des actes violents et non pas parce qu'ils sont manipulés de l'étranger par des organismes de renseignements, mais simplement parce qu'ils ont des idées très dangereuses et que nous n'aimons pas ces idées. C'est un risque que je préfère éviter.

Je vous recommande le compromis auquel la Commission McDonald est arrivée. Je suis persuadé que vous le connaissez, mais je tiens à vous le rappeler. Il ne s'agit peut-être pas d'un mauvais compromis, si c'est ce que vous cherchez.

La Commission McDonald a recommandé de maintenir l'alinéa d). Le libellé diffère quelque peu de l'alinéa d) dans la version de la loi, mais, de façon générale, il s'agit d'autoriser le service ad hoc à ouvrir une enquête sur des

[Text]

rather than of their immediate actions. There was a big qualification. The third recommendation of the McDonald commission was that the security intelligence agency could not use intrusive devices in looking at anything that comes under (d) and only under (d).

One advantage of it is that if you really do have a shrewd security intelligence agency—and I hope we would—one function it can serve for government and for Parliament is using open sources, such as looking at the newspapers, just watching what goes on in Canada and keeping track of whether some really weird organizations are emerging. We hear some talk now about some paramilitary organization developing in Quebec. I saw headlines about that not so long ago. I remember hearing similar things about a paramilitary organization developing in southern Alberta.

I could see a security intelligence agency using basically the public sources of information—our media are damn good at turning things up—and analysing these things more the way academics do. I refer you to a book by one of my colleagues, Barrett, on the radical right in Canada, which is based entirely on overt sources to analyse all kinds of crazies on the right. Frankly I am more concerned these days with racist organizations and organizations of that type than I am of the radical organizations on the left in the communist area. If it was still in the mandate... but non-intrusive techniques, they could have performed a true intelligence function just by analysing how these organizations are coming along—what is their strength and what is their membership—using open sources. This is one thing to consider.

On the other parts of the definition of threats to security of Canada, which really forms the mandate of the security intelligence agency, I have little to say except to endorse the sharpening of paragraph (b), which deals with foreign-influenced activities, to exclude organizations and activities that I think most of us do not want to see CSIS looking into. People have come to Canada to lobby for certain things. I would like the rewriting suggested by SIRC itself and by Professor Rankin. I cannot really improve on those suggestions.

Similarly on paragraph (c), which is really about terrorism, I like the suggestion that it should be sharpened and focused a little more on covert activities. I agree that as it reads it would seem to make, say, the ANC coming to Canada—I think this point was made to you—to raise money and consciousness to support the ANC in South Africa a targetable organization, and I do not think that is right. But if the ANC was covertly working in Canada underground,

[Translation]

gens en raison de la nature dangeureuse de leurs idées plutôt que des actes qu'ils auraient commis. Il y avait une réserve importante. La troisième recommandation de la Commission McDonald voulait qu'un organisme de renseignement et de sécurité ne puisse utiliser des dispositifs intrusifs pour effectuer des enquêtes en vertu de l'alinéa d) et uniquement en vertu de cet alinéa.

L'un de ces avantages, c'est que si cet organisme de renseignement et de sécurité est vraiment perspicace, ce que j'espère, il pourra, à l'intention du gouvernement et du Parlement utiliser les sources publiques d'information, comme les journaux, suivre la situation au Canada et tenir un dossier sur la naissance d'organismes véritablement tordus. Nous entendons parler d'un groupe paramilitaire qui serait mis sur pied au Québec. J'ai vu des manchettes à ce sujet il n'y a pas si longtemps. Il me semblait avoir entendu des nouvelles du genre au sujet d'un organisme paramilitaire qui était mis sur pied dans le sud de l'Alberta.

Un organisme de renseignement et de sécurité pourrait essentiellement utiliser les sources d'information publiques—nos médias font un très bon travail pour porter ces choses à notre attention—et analyser ces informations un peu comme le font les universitaires. J'aimerais porter à votre attention un ouvrage rédigé par l'un de mes collègues, Barrett, sur l'extrême droite au Canada, qui s'est servi des sources publiques d'information uniquement pour analyser toutes sortes de mesures farfelues à droite. Honnêtement, je suis plus préoccupé ces temps-ci par les organismes racistes et autres de ce genre que je ne le suis par les organismes communistes d'extrême gauche. Si cela faisait toujours partie du mandat... par les techniques non intrusives, il aurait pu jouer un véritable rôle de collecte du renseignement simplement en analysant de quelle façon ces organismes progressent, quels sont leurs points forts, qui en fait partie, tout cela en utilisant les sources publiques d'information. Il s'agit là d'un point à considérer.

Quant aux autres aspects de la définition des menaces à la sécurité du Canada, qui représentent véritablement le mandat d'un organisme de renseignement et de sécurité, j'ai peu de commentaires à formuler si ce n'est d'appuyer une définition plus précise de l'alinéa b), qui porte sur les activités manipulées de l'étranger, qui excluerait les organismes et les activités sur lesquels nous ne voulons pas que le SCRS fasse enquête. Les gens sont venus au Canada pour exercer des pressions au sujet de certaines questions. Je préférerais le nouveau libellé recommandé par le Comité de surveillance et le professeur Rankin. Je ne peux véritablement fournir de meilleures suggestions que celles-là.

De même, au sujet de l'alinéa c), qui porte en fait sur le terrorisme, j'aime bien la suggestion voulant que l'on précise la définition et que la portée de cet alinéa porte davantage sur les activités clandestines. Je conviens que tel quel, il semblerait que si l'ANC venait au Canada, et je ne suis pas le premier à donner cet exemple, pour récolter de l'argent et sensibiliser la population à la cause de l'ANC en Afrique du Sud, elle pourrait être considérée comme une organisation

[Texte]

then much as I agree with its causes, I think a country's government should know what covert political activities are going on underground even though they may like some of the causes they are supporting. I think there should be some focus and see on the covert nature of the activity that is being targeted.

• 1130

Finally, I am going to indulge myself for a moment, because here I am all alone in an idea that has been before you. Well, not quite—I have SIRC on my side. There is one area where I think the committee should widen the mandate of the CSIS, and here I refer to section 16, that small part of the CSIS mandate that deals not with security intelligence but with what is generally called offensive foreign intelligence; that is, intelligence about foreign countries' capabilities and resources, intelligence not about what they are immediately threatening to do to Canada by way of espionage or terrorism but offensive intelligence to give us an advantage in our political, economic, and diplomatic relations with these countries.

As I know you know, section 16 gives CSIS a very modest role case by case mandated by either the Secretary of State for External Affairs or the Minister of National Defence and approved in writing by the Solicitor General. It can collect such intelligence as long as it does it within Canada. I wrote a 20-page paper at the request of SIRC on this whole matter of whether or not Canada should have a foreign intelligence agency, and I came at the end to what I said was a very modest conclusion—I had no idea of how immodest it would sound in public—of removing the words “within Canada” from section 16.

May I say one or two things, not much more than that, because I am a realist and I do not have a terrific sense of optimism that your committee, let alone Parliament, will be persuaded that my advice is good on this matter. However, briefly, I am as fully convinced as anyone—and anyone I have ever talked to agrees on this—that this is not the time for Canada to establish a foreign intelligence agency like the CIA or MI-6, like most other countries have, like all our other major allies and trading partners in the Big 7 have. This is not the time for it. It is not a priority, and frankly we do not have the resources to do it, not only the monetary resources but we do not have the resources in place in terms of a central direction of intelligence activities at the centre of government to develop a mandate and give clear, wise, Canadian directions to such an agency.

It would be a great mistake to set one up. I argue in my paper that if we did I am very afraid our ally to the south would find all kinds of tasks for it to do and it would become truly a branch plant of probably the CIA and MI-6 and some of our allies.

[Traduction]

visée et je ne pense pas que ce soit normal. Par contre si elle travaillait clandestinement au Canada, bien que j'épouse sa cause, j'estime que le gouvernement devrait pouvoir se tenir au courant de telles activités politiques secrètes, qu'il appuie ou non les objectifs visés. Avant de cibler une organisation, il me semble qu'il serait bon de vérifier quelles sont les activités qu'elle cherche à dissimuler.

Pour finir, je vais me permettre de vous parler d'une idée que je suis presque tout seul à défendre puisqu'il semble que seul le CSARS soit d'accord. C'est un domaine dans lequel j'estime que le comité devrait élargir le mandat du SCRS. Il s'agit de l'article 16. Ce petit élément du mandat du SCRS qui traite non des renseignements de sécurité mais de ce qu'on appelle en général les opérations d'espionnage à l'étranger; c'est-à-dire la collecte de renseignements sur les moyens et les ressources de pays étrangers, non pas sur les menaces immédiates qu'ils représentent pour le Canada par leurs activités d'espionnage ou de terrorisme mais sur les choses qui peuvent nous aider dans nos relations politiques, économiques et diplomatiques avec ces pays.

Comme vous le savez, l'article 16 donne à ce sujet au SCRS un rôle très modeste et ponctuel sur les directives soit du secrétaire d'État aux Affaires extérieures, soit du ministre de la Défense nationale et avec l'approbation écrite du solliciteur général. Le service peut ainsi recueillir ce genre de renseignements à condition qu'il le fasse à l'intérieur de nos frontières. J'ai rédigé un papier de 20 pages à la demande du CSARS sur toute cette question d'un service de renseignement que le Canada pourrait avoir à l'étranger et j'en suis arrivé à une conclusion qui me semblait très modeste—j'étais loin de penser qu'elle susciterait autant d'émoi—qui consistait à supprimer la mention «dans les limites du Canada» à l'article 16.

Me permettez-vous de vous dire une chose ou deux à ce sujet, pas beaucoup plus, car je suis réaliste et je ne suis pas tellement optimiste quant à mes chances de persuader votre comité et a fortiori le Parlement. Toutefois, très brièvement, je suis aussi convaincu que quiconque—et tous ceux à qui j'en ai parlé sont d'accord là-dessus—que ce n'est pas le moment de doter le Canada d'un service de renseignements à l'étranger comme la CIA ou MI-6, comme en ont la plupart des autres pays, comme en ont tous nos grands alliés et partenaires commerciaux au sein du groupe des Sept. Ce n'est pas le moment de le faire. Ce n'est pas une priorité et, très franchement, nous n'avons pas les ressources voulues pour le faire, non seulement du point de vue monétaire mais également pour ce qui est d'une direction centrale des activités de renseignement au sein du gouvernement qui pourrait décider du mandat et des directives claires et sensées à donner à un tel service.

Ce serait une grosse erreur. J'indique dans mon papier que si nous le faisons, je crains que notre allié du sud nous confie tout un éventail de tâches de sorte que notre service deviendrait en fait une filiale de la CIA et de MI-6 et des services de certains de nos alliés.

[Text]

I put it to you this way: to develop a new intelligence agency is like a human being developing a new sense, a new way of getting information in, and you do not want to develop a new sense until you have a strong brain to program what that sense should be looking for and to analyse and digest and use what that new sense brings in. We do not have that kind of strong, shrewd, co-ordinated brain at the centre of our whole security intelligence system. That is a strong statement, but I stand by it, and many have looked at it. Despite the great efforts of Mr. Seaborn, we are still not impressed that it is a really strong, directing brain for our security intelligence system.

• 1135

So I have not recommended that Canada establish a foreign intelligence agency. Instead, I suggested that there might be merit in removing the two words from section 16 of the CSIS Act. If and when the Minister of Defence or Secretary of State for External Affairs found a situation where Canada could benefit from the use of some foreign intelligence acquired through covert human means—we already get foreign intelligence through covert electronic technical means up in the sky and through open human means, servicemen and diplomats posted abroad, our liaison officers with CSIS—and if they decided there was a chance to develop a source within a government, say, who could provide useful information to Canada in a difficult trading position, say, particularly when we had every reason to believe someone we were negotiating with was trying to penetrate our side and was fully willing to penetrate our side, then I think the minister should be able to mandate a CSIS operation with the written permission of the Solicitor General, the minister responsible for CSIS; I also add in my recommendation the approval of the Prime Minister and a report to SIRC on each operation. They already can do all that, and do it wherever the source can be developed.

I find reprehensibly hypocritical the idea that we can only develop a source in the American embassy on Wellington Street—or wherever the embassy is—but we must never do it in Washington. Why do I say that? I say that because so many Canadians—and I saw it in the testimony of your committee, including members of this committee, some of whom are not here today—believe it absolutely reprehensible for a country to ever, through its intelligence agency, do anything illegal in another country. An illegal act in another country is a no-no. We Canadians will not do that.

But look at what we do. Day in and day out we use the product of illegal human spying by our allies in other countries. We have a whole system of alliances through which we get, day by day, in our intelligence product the product of this horrible human spying in other countries.

[Translation]

J'estime que mettre sur pied un nouveau service de renseignement est comme doter un être humain d'un nouveau sens, une nouvelle façon d'obtenir de l'information, et c'est quelque chose que l'on ne veut pas faire tant que l'on a pas un cerveau suffisamment solide pour programmer le genre d'activité que devra avoir ce sens puis pour analyser et digérer le résultat de cette activité avant de s'en servir. Nous ne disposons pas de ce genre de cerveau solide, habile et coordonné au centre de notre service de renseignement de sécurité. C'est peut-être une affirmation un peu violente mais je la maintiens et beaucoup se sont penchés sur la question. Malgré les gros efforts de M. Seaborn, nous ne pensons toujours pas que nous ayons là un cerveau suffisamment solide et directif pour notre service de renseignement de sécurité.

Je n'ai donc pas recommandé que le Canada se dote d'un service de renseignement à l'étranger. J'ai simplement suggéré que l'on supprime ces cinq mots à l'article 16 de la Loi sur le SCRS. S'il arrivait que le ministre de la Défense ou le secrétaire d'État aux Affaires extérieures estimait que dans certaines situations le Canada pourrait utiliser certains renseignements recueillis clandestinement à l'étranger—ce que nous faisons déjà par des moyens électroniques dans le ciel et de façon plus ouverte par notre personnel militaire et nos diplomates en poste à l'étranger, nos agents de liaison du SCRS—et s'il décidait que l'on pourrait trouver une source d'information au sein d'un gouvernement, par exemple, qui pourrait nous donner des renseignements utiles pour le Canada dans une situation commerciale difficile, en particulier si nous avions toute raison de croire que quelqu'un avec qui nous négocions essayait d'obtenir des renseignements de notre côté de la même façon, j'estime que le ministre devrait être en mesure de commander une opération de renseignement au SCRS avec la permission écrite du solliciteur général, ministre responsable du SCRS; j'ajoute d'autre part dans ma recommandation l'approbation du premier ministre et un rapport sur chaque opération au SCARS. Tout cela est déjà possible, et se fait quand on arrive à trouver la source d'information recherchée.

Je trouve tout à fait hypocrite que l'on déclare qu'on ne peut se livrer à de telles opérations qu'à l'ambassade américaine rue Wellington—ou une autre adresse—mais qu'on ne peut le faire à Washington. Pourquoi? Parce que tellement de Canadiens—je l'ai vu dans les témoignages reçus par votre comité, et dans les propos mêmes de certains membres de ce comité, dont certains ne sont pas ici aujourd'hui—croient qu'il est tout à fait répréhensible pour un pays de faire, par l'intermédiaire de son service de renseignement, quoi que ce soit d'illégal dans un autre pays. On déclare qu'il n'est pas question de faire quoi que soit d'illégal dans un autre pays. Que les Canadiens ne peuvent l'accepter.

Toutefois, considérez ce que nous faisons. Nous utilisons continuellement le produit des activités illégales menées par des espions alliés dans d'autres pays. Nous avons tout un système d'alliances qui nous permet d'obtenir quotidiennement le produit de cet horrible espionnage humain dans d'autres pays.

[Texte]

To avoid hypocrisy, it seems to me if the Parliament of Canada really thinks this is all wrong it should absolutely forbid the Government of Canada from being party to those treaties through which it shares the product of foreign spying. That would be quite something to do. That would cut us out of a lot of intelligence that over the years this country has found useful. I do not think we are about to do that.

The world is not impressed by our having an act. We are the only country in the world that I know of that says, yes, we can spy on other countries, providing we do it in our own land. Most people who know anything about the intelligence business just think this is funny. They ask what gives with us Canadians. I just say that we are a very moralistic people—although I do not think it is very moralistic. We are absolutely hypocritical. We let other people do the dirty stuff and get the product out of it, but we never do it ourselves. We are too good for that.

I rest my point. I hope those words are removed. They may never be used. The idea that the Minister of Defence or the External Affairs minister would go wild mandating CSIS to run around doing all kinds of crazy things to me is fantasy. I just do not see them doing that, with the check of the Solicitor General as well.

I also added in my recommendation—and SIRC would adopt this—that each of these uses be reviewed by SIRC and, I would suggest, be approved also by the Prime Minister of Canada. If we do not trust our Prime Minister, our External Affairs minister, our Solicitor General, what are saying to the world? What kind of country are we?

I stop on that point. Let me say a little bit now about the controls over intrusive techniques of investigation. There are a lot of ideas, not very many of them new. I think the devil's advocate idea has been used by CSIS. I know it is used sort of in-house. I am quite impressed by those who argue that the devil's advocate would look more like a devil—I will not say a real devil, but at least an independent devil—if it was part of the process that took place under the aegis of a court rather than under the aegis of the organization itself. I was rather attracted to that recommendation that a number of people made to you.

• 1140

On the other hand, moving the other way to open things up a little, I was a little disappointed in the discussion of an emergency procedure for getting warrants for intrusive devices, getting a chance to use them more quickly to short-circuit the system in an emergency situation. I hope I read all of Mr. Morden's testimony. I rather thought he would make a case for that, or that Mr. Blais, the minister, would. In theory it could be very important. Something the committee

[Traduction]

Pour éliminer toute hypocrisie, il me semble que si le Parlement canadien pense réellement que ceci est absolument inacceptable, il devrait interdire catégoriquement au gouvernement canadien d'adhérer à ces traités qui lui permettent de partager le produit de l'espionnage mené à l'étranger. Ce serait quelque chose d'assez spécial. Ce serait nous retirer le bénéfice de beaucoup de renseignements que nous avons toujours jugés très utiles. Je ne pense pas que nous soyions prêts de le faire.

Le monde n'est pas impressionné par notre loi. Nous sommes le seul pays à ma connaissance qui déclare qu'il s'autorise à recueillir des renseignements sur d'autres pays, à condition qu'il le fasse à l'intérieur de ses propres frontières. Quiconque connaît quelque chose au milieu du renseignement trouve l'idée un peu bizarre. On se demande ce qui nous prend. Je veux simplement dire que nous voulons faire les moralisateurs alors qu'en fait la moralité ne nous étouffe pas. Nous sommes de véritables hypocrites. Nous laissons les autres faire ce qui nous répugne et nous en utilisons le produit sans jamais avoir à nous salir les mains. Nous sommes trop bien pour cela.

C'est tout ce que je voulais dire à ce sujet. J'espère que ces cinq mots seront retirés de cet article. Ils ne serviront peut-être jamais. L'idée que le ministre de la Défense ou le ministre des Affaires extérieures pourrait confier au SCRS toute une série d'opérations complètement folles me semble totalement insensée. D'autant plus qu'il leur faudrait l'aval du solliciteur général.

J'ai également ajouté dans ma recommandation, et le CSARS serait d'accord—que chaque cas devrait être examiné par le CSARS et, de préférence, approuvé également par le premier ministre du Canada. Si nous ne faisons pas confiance à notre premier ministre, ou à notre ministre des Affaires extérieures, ou à notre solliciteur général, que doit comprendre le reste du monde? Quel genre de pays sommes-nous?

Je n'en dit pas plus. J'aimerais maintenant dire quelques mots sur le contrôle des techniques d'enquête intrusives. Beaucoup d'idées ont été avancées, peu sont très nouvelles. L'idée de l'avocat du diable a été utilisée par le SCRS, à l'intérieur même du service. Je trouve assez convaincant l'argument de ceux qui prétendent que l'avocat du diable ressemblerait plus à un diable—je ne veux pas dire un véritable diable, mais au moins un diable indépendant—s'il se situait dans un processus judiciaire plutôt que de relever de l'organisation elle-même. Cette recommandation qui vous a été faite m'a semblé assez attirante.

Par contre, j'ai été un peu déçu par la discussion des procédures d'urgence pour obtenir des mandats afin d'utiliser des appareils permettant l'intrusion, de les utiliser plus rapidement afin de court-circuiter le système en cas d'urgence. J'espère avoir lu tout le témoignage de M. Morden. Je pensais qu'il avancerait ce point de vue ou que M. Blais, le ministre, le ferait. Cela pourrait théoriquement être très important. Le comité devrait en effet se dire que ce

[Text]

may consider is just because there has not been a situation yet where a crucial investigation, say of a terrorist in hot pursuit, was impeded by the long delay in getting a warrant does not mean it could not happen in the future. I would rather like to see a fail-safe system. I do not have this enormous distrust of the people who lead CSIS. I think they would not take advantage of it. I think it is an omission in the act. I certainly support what SIRC recommended, which is very much what the McDonald commission recommended.

I will just skip on a little bit because I want to hear your questions and I have taken up quite a bit of time. I will just say a little about the review mechanisms, and that is the final area I will touch on.

Most of the testimony to you was on SIRC, its critics and its admirers. The verdict I read in your evidence is that SIRC has been doing a pretty good job. There was this concern of Senator Kelly and former Director General Starnes that it has been doing too much. And there is that distinction between oversight and review that was put before you. It has also been put before conferences. With respect to both those gentlemen, and they are fine men who have thought a lot about these problems and have a lot of wisdom on them, on this matter I cannot see the distinction being a very viable or logical one; that is, I cannot see the notion that Senator Kelly put that somehow SIRC is actually supervising. He uses that term "supervising activities".

The one example he gives is the Boivin affair. They were not supervising what CSIS was doing in Boivin. They were responding to a complaint, albeit not a complaint that was brought directly by a citizen but a complaint that came up in the media and up in Parliament. They were responding and reviewing what the service was doing in that case. The notion that SIRC should only look at something after it is all over I think would really reduce its mandate in a fatal way because a lot of investigations, particularly the development of long-term sources, long-term assets, if you like, by an agency are very, very long-term. If they could only review the Boivin affair when CSIS was finished with Boivin, CSIS might say, we are going to have Boivin in there for the next 12 years, and when we are all done, when we have done our penetration of labour and used him, then you can have a review, use SIRC.

I do not think that is good enough. If SIRC had to wait until an operation was entirely over. . . Remember, these are not operations that lead immediately to arrest and charges and criminal proceedings. A lot of these intelligence investigations are very, very long-term. I think SIRC has to have the capacity to look at things sometimes when they are going on, not with a view to saying, here is what you should do, CSIS; do this, do that. They have not done that. I do not see them anywhere giving CSIS instructions. That would be intolerable.

[Translation]

n'est pas parce que nous n'avons pas encore connu de situation ou une enquête cruciale, portant par exemple sur un terroriste poursuivi aurait été entravée parce que l'on n'aurait pas obtenu suffisamment vite un mandat, que cela ne pourrait pas se produire. Je préférerais que nous ayons un système à toute épreuve. Je ne me méfie pas tellement des gens qui dirigent le SCRS. Je ne crois pas qu'ils profiteraient de la situation. J'estime que c'est plutôt une omission dans la loi. Je suis certainement favorable à la recommandation du CSARS qui correspond tout à fait à ce qu'a recommandé la Commission McDonald.

Je voudrais terminer assez vite car j'aimerais entendre vos questions et je sais que j'ai déjà pris pas mal de temps. Je me limiterai à dire quelques mots sur les mécanismes de surveillance et c'est le dernier sujet que j'aborderai.

La plupart des témoignages que vous avez entendus ont porté sur le CSARS, qu'il s'agisse de critiques ou de louanges. Je conclus de ces témoignages que de façon générale le comité s'est relativement bien tiré d'affaire. Le sénateur Kelly et l'ancien directeur général Starnes semblent dire qu'il en a même trop fait. Il y a cette distinction que l'on a essayé de faire entre surveiller et contrôler. Certaines conférences ont également débattu de la question. Je n'ai pas à critiquer ces deux messieurs qui ont certainement une bonne réputation et qui ont beaucoup réfléchi à ces problèmes mais je puis dire qu'à ce sujet je ne pense pas que la distinction entre ces deux termes soit très valable; je ne crois pas, comme l'a dit le sénateur Kelly, que le CSARS supervise les activités du service. Ce sont les termes mêmes qu'il a utilisés.

Il donne l'exemple de l'affaire Boivin. Je ne pense pas que le comité supervisait les activités du service dans l'affaire Boivin. Il répondait à une plainte, bien que la plainte n'ait pas été présentée directement par un citoyen mais plutôt dans les médias et au Parlement. Le comité a donc examiné ce que faisait le service. Dire que le comité ne devrait se pencher sur ces dossiers que lorsque tout est terminé reviendrait à réduire fatalement son mandat car beaucoup d'enquêtes, en particulier lorsqu'il s'agit d'élaborer un service de renseignement à long terme, de se donner des capacités à long terme, se font sur une très longue période. Si le CSARS n'avait pu examiner ce qui se faisait dans l'affaire Boivin qu'après coup, le SCRS aurait pu décider de garder Boivin en place pendant 12 ans et une fois tout terminé, une fois qu'il aurait été bien exploité et que le mouvement syndical aurait été bien infiltré, laisser-le CSARS examiner la question.

Je ne pense pas que cela suffise. S'il fallait que le CSARS attende que les opérations soient entièrement terminées. . . Rappelez-vous qu'il ne s'agit pas d'opérations qui mènent immédiatement à l'arrestation et à l'inculpation au criminel. Beaucoup de ces enquêtes sont à très très long terme. Le comité doit pouvoir examiner quelquefois les choses en cours, non pas pour dire: «voilà ce que vous devez faire» ou «agissez comme ceci ou comme cela». Ce n'est pas d'ailleurs ce qu'il a fait. Il ne s'agit pas du tout de donner des instructions au SCRS. Ce serait intolérable.

[Texte]

• 1145

The other point is that often SIRC has taken a broad policy area as part of its annual review, and quite rightly, I think. Instead of just looking at particular complaints and issues, it has said, let us this year look at what they are doing about terrorism; let us look at the whole business of counter-terrorism, how they do the targeting, what resources and so on. That again will get them into looking at ongoing rather than completed operations. Then again, I think that is something the people of Canada would want them to do, to take an overview.

I will give one example of an area I hope they will look at soon, and it is very self-serving. They have not done it yet, but it did come up in your evidence. It is coming up more and more in my own life. That is what CSIS may be doing in universities. What is its university policy? We have had evidence in the University of Toronto that it is active on our campus. I have alarming reports from senior people. We are very concerned about that.

We hear mention from the organization of the Laskin-Pearson arrangements of '63. That alarms me because those are very outdated, and there are many, many developments within the RCMP security service of a more refined and more intelligent approach to the proper treatment of universities by the intelligence agency after Laskin-Pearson. So I just give that as an example. I will be hoping that SIRC will do an overview on CSIS and the universities, and that may get it into some ongoing situations. I hope SIRC survives and goes on and is not reduced by your recommendations.

On the other hand, I did not find that the discussion of the Inspector General really convinced me that this is an essential piece of control equipment. I am all for the Solicitor General and his department having a hands-on relationship to CSIS and having the deputy minister, who has all the powers under the act, as you know, with some staff who has access to CSIS. But I am a little worried about there being this kind of special officer to do the work, it seems to me, that ought to be done by the ministry if it was functioning well. It may also be that the Inspectors General, who I think have been extraordinarily conscientious—maybe almost to a fault—have been putting the service through a lot of extra hoops, which are very taxing on its people in terms of their time and the attention they have to give to formal control procedures.

What interests me more in the area of the Inspector General, if one was to be kept, is to have an Inspector General whose real mandate is to look at those other intelligence collecting agencies that may be spying on Canada. Here you have had a good deal of evidence that such bodies exist—the Communications Security Establishment, a part of the Department of National Defence, possibly even the new directorate in the RCMP that involved itself with security investigations. These agencies may be using intrusive devices to spy on Canadians in ways that are threatening to civil liberties.

[Traduction]

D'autre part il est souvent arrivé que le CSARS ait dans son examen annuel considéré, à très juste titre, à mon avis, un domaine particulier. Plutôt que de considérer telle ou telle plainte ou question, il a décidé par exemple d'examiner telle ou telle année ce que faisait le SCRS à propos du terrorisme. Il a examiné toute la question du contre-terrorisme, du ciblage, des ressources, etc. Cela les porte à considérer les opérations en cours plutôt que les opérations terminées. Là aussi, c'est quelque chose que souhaite la population canadienne puisqu'il s'agit d'avoir un aperçu général de la situation.

Je vais vous donner un exemple d'un domaine sur lequel j'espère que le CSARS va se pencher. Cela n'a pas encore été fait mais il en a été question au cours de vos audiences. C'est quelque chose qui est de plus en plus fréquent. Il s'agit de ce que le SCRS fait peut-être dans les universités. Quel est sa ligne de conduite concernant les universités? Nous avons eu des preuves à l'Université de Toronto que le service opère au sein de l'université. Nous avons eu des rapports assez alarmants de la part de personnes assez haut placées dans la hiérarchie. C'est quelque chose qui nous inquiète beaucoup.

On entend parler le SCRS des ententes Laskin-Pearson de 1963. Cela m'inquiète car il s'agit de méthodes tout à fait démodées et le service de sécurité de la GRC a maintenant des méthodes beaucoup perfectionnées et beaucoup plus intelligentes en ce qui concerne les universités. Je vous donne simplement ça comme exemple. J'espère que le CSARS examinera ce que fait le SCRS dans les universités et cela l'obligera peut-être à examiner des situations courantes. J'espère donc que le CSARS va survivre et poursuivre son travail plutôt que de voir son mandat réduit suite à vos recommandations.

Par ailleurs, je n'ai pas trouvé les arguments de l'inspecteur général très convaincants quant à cet outil essentiel de contrôle. Je suis tout à fait d'accord pour que le solliciteur général et son ministère surveillent directement le SCRS et pour que le sous-ministre, qui a tout le pouvoir aux termes de la loi, comme vous le savez, et certains de ses collaborateurs aient accès au SCRS. Par contre, je m'inquiète un peu que l'on envisage d'avoir ce genre d'agent spécial pour faire un travail qui à mon avis devrait être fait par le ministère. Peut-être également que les inspecteurs généraux, qui se sont montrés extrêmement consciencieux—même presque trop—ont obligé le service à prendre beaucoup de précautions supplémentaires, ce qui peut devenir très pesant pour le personnel car cela leur prend beaucoup de temps et d'énergie.

Ce qui m'intéresse davantage en ce qui a trait à l'inspecteur général, si l'on doit en conserver un, serait de lui donner pour véritable mandat d'examiner les autres services de renseignement qui peuvent faire de l'espionnage au Canada. Vous avez entendu pas mal de témoignages concernant l'existence de tels organismes—le Centre de la sécurité des télécommunications qui relève du ministère de la Défense nationale, peut-être même la nouvelle direction générale de la GRC qui s'est occupée d'enquêtes relatives à la sécurité. Ces organismes utilisent peut-être du matériel d'intrusion pour espionner des Canadiens sans grand égard pour leurs libertés civiles.

[Text]

I noticed there was evidence given to you. I remember particularly Mr. Seaborn's evidence that CSE just does not do that. It collects all the stuff up like a vacuum cleaner, and it would never intrude on the private communications of Canadians. Great. I am inclined to believe it does not do that intentionally, but I am also a person who believes in checks and balances. I just do not think it is good enough for Canadians to have an organization like that just taken at its word. The Americans do not leave it that way. The Americans have external review of NSA. They have a lot more at stake than we have.

• 1150

I am not convinced that SIRC is the right kind of body to have a kind of overview of these other agencies. I noticed that a number of witnesses, including Mr. Kaplan and Mr. Rankin, talked more about an Inspector General as a possible control mechanism there, and that may be a more appropriate type of control than a broad committee.

I hope you will look at those suggestions. It does not really take a great act of logical thinking to come to the conclusion that it is illogical to have one of your agencies that has a mandate to use intrusive devices in Canada on Canadians subject to careful controls, that is CSIS, and then to have others that do not have as broad a mandate but still have a portion of their mandate free as the air. I am not making this statement out of a sense of terrific distrust of these people. Anybody I have known in these organizations, and I include CSE, are honourable, decent, first-class Canadians. But we are talking about a system of checks and balances, and I think that does not look quite right.

Finally, I conclude with the role of your committee. What you have done for me is confirm what the McDonald commission said some nine years ago, that there should be a continuing special parliamentary committee on security intelligence to deal not only with CSIS, the Canadian Security Intelligence Agency, but with the other intelligence bodies the Government of Canada has. That argument, I think, has only strengthened over the years. You have confirmed me in it, because one of the key reasons for having such a committee is to develop within the Parliament of Canada, our public representatives, some expertise, some know-how, some shrewdness about this important but almost entirely covert side of government.

I am always struck when a new party comes to power with its difficulty in finding a member of its front bench—or its back bench, for that matter—with a real knowledge, intelligence, savvy, in this difficult area. One thing such a committee can do is be a real training ground for parliamentarians who want some day to play a leading executive role as ministers in this field.

I add to that my own sense as a Canadian that I just cannot for a moment believe our elected representatives are less trustworthy than the Americans. I think Americans have good congressmen and senators, but I have to tell you that I do not think you people have to take second place to them for a moment for your intelligence or integrity or decency or patriotism. I say the same thing about Bonn in West Germany, a parliamentary system with a vibrant parliamentary committee.

[Translation]

Je sais que l'on vous a parlé de cela. Je me souviens en particulier de M. Seaborn déclarant que le Centre de la sécurité des télécommunications ne faisait pas cela. Il ramasse tout comme un aspirateur mais il ne ferait jamais intrusion dans les communications privées des Canadiens. Parfait. Je veux bien croire qu'il ne le fait pas intentionnellement mais je crois également à la nécessité des mécanismes d'équilibre. Je ne pense pas que l'on puisse demander aux Canadiens de croire un organisme de ce genre sur parole. Les Américains ne s'en satisfont pas. Les Américains font examiner par un organisme externe le NSA. Ils ont beaucoup plus que nous en jeu.

Je ne suis pas convaincu qu'il soit souhaitable de confier au CSARS le soin de superviser ces autres organismes. J'ai remarqué que plusieurs témoins, y compris M. Kaplan et M. Rankin, envisageaient plutôt de confier cette supervision à un inspecteur général qui assurerait sans doute un meilleur contrôle qu'une commission.

J'espère que vous examinerez ces suggestions. De toute évidence, il n'est pas très logique qu'une de vos agences soit autorisée à se servir de méthodes qui violent la vie privée des Canadiens, sous réserve de certaines garanties, à savoir le SCRS et d'autres, qui ont un mandat moins vaste, mais dont une partie leur laisse toute liberté. Ce n'est pas que je me méfie d'eux, car tous les membres de ces organismes que je connais, y compris au CST, sont des Canadiens parfaitement honorables et parfaitement intègres. Mais si nous voulons nous entourer de certaines garanties, cela ne me paraît pas très normal.

Enfin, je conclurais sur le rôle de votre comité. Vous m'avez confirmé ce que la Commission McDonald avait dit il y a neuf ans, à savoir qu'il devrait y avoir un comité parlementaire permanent sur le renseignement de sécurité dont le mandat engloberait non seulement le SCRS, le Service canadien du renseignement de sécurité, mais également les autres services de renseignement du gouvernement canadien. La nécessité de créer ce genre de comité n'a fait que s'accroître au cours des années. Vous me l'avez confirmé étant donné que l'une des principales raisons de ce genre de comité est d'avoir, parmi les parlementaires et les représentants du public, des gens qui seront assez bien informés sur cet aspect clandestin des activités gouvernementales.

Je suis toujours frappé de constater, lorsqu'un nouveau parti arrive au pouvoir, qu'il est très difficile de trouver sur les bancs du gouvernement ou chez les simples députés des gens vraiment bien informés sur cette question complexe. Ce comité peut jouer un rôle éducatif pour les parlementaires qui voudront, un jour, remplir les fonctions d'un ministre dans ce domaine.

J'ajouterais qu'en tant que Canadien je suis convaincu que nos représentants élus ne sont pas moins dignes de confiance que les Américains. Les Américains ont certainement de bons représentants au Congrès et au Sénat, mais je ne pense pas que vous ayez quoi que ce soit à leur envier sur le plan de l'intelligence, de l'intégrité, de l'honnêteté ou du patriotisme. J'en ai autant à dire au sujet de Bonn en Allemagne de l'Ouest, où il y a un régime parlementaire doté d'un comité très dynamique.

[Texte]

By sitting as a standing committee I do not see the need to have frequent meetings, but at least to have annually a review and to be on call when something blows up. The McDonald commissioners always saw the SIRC—they did not have that name for it, they had a different title for it—the Security Intelligence Review Committee, as made up of non-parliamentarians, of individual citizens, and the parliamentary committee—those two bodies—as working together, not as mutually exclusive at all.

Indeed, one of the important functions of this committee would be to hear reports from SIRC. I think it should even be able to suggest areas of research for SIRC to get into, if there are real concerns on members' minds that SIRC is not...like, say, security clearance. If I were on your committee I would say: I want to know more about security clearance; Mr. Bassett, can you put that on your mandate? The minister can put things on the mandate, too, that is fine.

I hope you will include a recommendation for a parliamentary committee in your final report. Frankly, gentlemen, I think that makes more sense than this five-year review. The five-year review to go on and on constantly suggests that CSIS is just on a short lease, and five years from now it might be gone. From the evidence you had and what many Canadians have seen through the SIRC reports and other sources, I think CSIS earned its place as a permanent part of our intelligence and security system. Its life should not be on the line in five years. What should be before Parliament is always a very able group of parliamentarians who know about it, who ask probing questions and review its activities on an ongoing basis.

• 1155

The Chairman: Thank you, Dr. Russell.

Mr. Lee (Scarborough—Rouge River): Professor Russell, I want to thank you for answering all my questions before I had a chance to ask them. Your remarks have been just about as comprehensive and as focused as I can recall receiving as evidence with the committee. Of course, we have all had the benefit of the previous testimony and witnesses.

On the role of the Inspector General, I see the debate as involving more or less issues of semantics. The administrative functions now performed by the Inspector General, if the IG's office were to be removed from the statute, would surely continue as an administrative function imposed by the Solicitor General. From what we heard publicly and in camera, it is a function that seems to serve the boss well. I do not see a particular benefit in simply removing a title just by itself. Could you comment on this?

Prof. Russell: I think you may be right. I think it would be up to the minister after consulting with Mr. Morden and staff. If he felt he could keep his eyes on this organization more effectively and in a less cumbersome way with

[Traduction]

S'il s'agit d'un comité permanent, je ne crois pas nécessaire qu'il se réunisse souvent, mais il faudrait au moins qu'il se livre à un examen annuel et qu'il soit disponible en cas de problème. La Commission McDonald considérerait que le CSARS—même s'il portait alors un nom différent—le Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité, qui serait composé de simples citoyens et le comité parlementaire pourraient travailler ensemble et que l'un n'excluait absolument pas l'autre.

En fait, l'une des principales fonctions de ce comité consisterait à entendre les rapports du CSARS. Il devrait même pouvoir suggérer au CSARS d'entreprendre des recherches dans certains domaines si les membres du comité estiment que certaines questions laissent à désirer, par exemple celle des cotes de sécurité. Si je faisais partie de votre comité je dirais, par exemple: «Je voudrais en savoir plus sur les cotes de sécurité; monsieur Bassett, pouvez-vous inscrire cette question à votre programme? Le ministre peut également confier certaines missions au service.

J'espère que vous recommanderez la constitution d'un comité parlementaire dans votre rapport final. Cela me paraît certainement plus logique que cet examen quinquennal. Cet examen qui doit avoir lieu tous les cinq ans laisse entendre que le SCRS n'a qu'une existence précaire et qu'il risque d'avoir disparu d'ici cinq ans. D'après ce que vous avez constaté et ce que de nombreux Canadiens ont pu voir d'après les rapports du CSARS et d'autres sources, le SCRS mérite de devenir l'un des éléments permanents de notre système de renseignement et de sécurité. Son existence ne devrait pas être remise en question tous les cinq ans. Le Parlement devrait disposer d'un groupe de parlementaires compétents et bien informés qui poseront des questions pertinentes et se livreront à un examen permanent des activités du service.

Le président: Merci, monsieur Russell.

M. Lee (Scarborough—Rouge River): Professeur Russell, je tiens à vous remercier d'avoir répondu à toutes mes questions avant que je n'ai eu à les poser. Vos observations sont parmi les plus complètes et les plus pertinentes qu'il m'a été donné d'entendre ici. Évidemment, nous avons l'avantage d'avoir déjà entendu plusieurs témoins.

En ce qui concerne le rôle de l'inspecteur général, je crois qu'il s'agit surtout d'une question de titre. Si la fonction d'inspecteur général était supprimée, les fonctions administratives qu'il remplit actuellement continueraient de l'être sous la tutelle du solliciteur général. D'après ce que nous avons entendu dire en public et à huis clos, ces fonctions semblent donner satisfaction au solliciteur général. Je ne vois pas l'intérêt de se contenter de supprimer un titre. Qu'avez-vous à nous dire à ce sujet?

M. Russell: Vous avez sans doute raison. Ce serait au ministre d'en décider après avoir consulté M. Morden et son personnel. S'il estime pouvoir continuer à superviser cet organisme de façon plus efficace autrement que par

[Text]

something other than the inspector general, then I think he should make that case to you. It is an internal thing, is it not? It is internal to his being able to be effectively responsible for CSIS. If he finds it useful, then I think it ought to be retained.

I have simply heard, and only second-hand as perhaps you have, that CSIS gets really exhausted getting up for all these certificates and reviews. In his testimony Senator Kelly listed eight or nine checkpoints on CSIS. Obviously you can overdo it. You could so hamstring the organization that they spend all their time proving to various people that they were not doing wrong, so that they could never do any good. We would not want this to happen.

It is only in this spirit that I put it forward. But I think you have it right, if it is useful to the minister, and the director general does not find it an encumbrance, and they all find it is a useful way of keeping tabs on CSIS, fine, leave it. If it is not broken, do not try to fix it.

Mr. Lee: The second item had to do with references to the volume of administrative work carried on by CSIS in the area of security clearances.

This is a big chunk of work. It is a lot of paperwork. It consumes a huge proportion of CSIS's budget. Having recognized that, I find myself at a loss to try to figure out where to put it. In one extreme, we could remove all of this administrative work from CSIS, take it to another agency or set up some new agency and just have CSIS input into it or somehow attempt to streamline it administratively just within CSIS. In other words, it is a management challenge for CSIS to come to grips with the volume of paperwork, the number of requests, and give CSIS the mandate to get really crisp and efficient in dealing with it administratively.

• 1200

Prof. Russell: If I understand you, you still favour the British solution, where you take most of the security clearance function and give it to good personnel officers in the departments, because there are two kinds of concerns in a security clearance.

One, you might say, is the character concern. Has the person got a strong character? Is he liable to blackmail? Is he mixed up in a screwy affair? Has he got terrible financial problems? That is one side. Every good employer—take the banks, major financial institutions—has to look into that. You cannot trust people, not just in government, from a character point of view unless you are very good at that. The skills involved in doing that kind of investigation are not those of a security intelligence agency. Their shrewdness in knowing about alcoholism, marital problems, homosexuality and whether that is a problem—whether it is closet or not—and all that sort of stuff, that is not what a security intelligence agency is really all about. That is not their bag. And what we suggested in our report, based very much on the British experience, is that you have personnel officers in the department primarily responsible for that side of it.

[Translation]

l'entremise de l'inspecteur général, il devrait vous le faire savoir. Il s'agit d'une question interne, n'est-ce pas? Il faut qu'il puisse effectivement assumer la responsabilité du SCRS. S'il juge que c'est utile, il faudrait maintenir les choses telles qu'elles sont.

J'ai entendu dire, mais seulement par la rumeur publique, que le SCRS en a assez d'avoir à se soumettre à tous ces certificats et examens. Lors de son témoignage, le sénateur Kelly a énuméré huit ou neuf critères de vérification. On risque évidemment d'exagérer. Le service risque de passer son temps à démontrer à toutes sortes de gens qu'il ne se livre à aucune activité répréhensible. Il faudrait certainement l'éviter.

C'est seulement dans cet esprit que je soulève la question. Mais je pense que vous avez raison, que si le ministre et le directeur général sont satisfaits, si tout le monde trouve que c'est là une bonne façon de superviser les activités du SCRS, laissons les choses comme elles sont. Le mieux est l'ennemi du bien.

M. Lee: La deuxième question concernait la grande quantité de travail administratif qui incombe au SCRS en ce qui concerne l'octroi des cotes de sécurité.

Cela représente beaucoup de travail et beaucoup de paperasserie. Cette tâche absorbe une très grande partie du budget du service. Cela dit, je vois mal à qui d'autre nous pourrions la confier. Peut-être pourrions-nous confier toutes ces tâches administratives à un autre organisme ou établir une nouvelle agence qui travaillerait en collaboration avec le SCRS ou alors chercher à rationaliser ces activités au sein du service. Autrement dit, le SCRS a un véritable défi à relever sur le plan de la gestion pour faire face à cette énorme quantité de paperasserie et aux nombreuses demandes. Il s'agit de confier au SCRS le mandat voulu pour améliorer son efficacité sur le plan administratif.

M. Russell: Si j'ai bien compris, vous êtes en faveur de la solution britannique où l'établissement des cotes de sécurité est confié, en majeure partie, aux agents du personnel des divers ministères étant donné qu'il y a deux types de critères à considérer.

D'une part, il faut tenir compte de la personnalité de l'individu. A-t-il une personnalité assez forte? Risque-t-il de céder au chantage? Est-il impliqué dans un scandale? A-t-il de grosses difficultés financières? C'est là un aspect dont tout bon employeur, par exemple les banques ou les grandes institutions financières, doit tenir compte. Vous ne pouvez pas faire confiance aux gens, et pas seulement au gouvernement à moins de savoir bien jauger leur personnalité. Les qualités requises pour ce genre d'enquête ne sont pas celles que l'on exige d'un service de renseignement de sécurité. Il faut savoir si l'individu en question est alcoolique, a des problèmes conjugaux, est homosexuel et si cela pose un problème—autrement dit si son homosexualité est déclarée ou non—et ce ne sont pas vraiment des questions du ressort d'un service de renseignement de sécurité. Ce n'est pas sa spécialité. D'après l'expérience britannique nous suggérons dans notre rapport que cet aspect de la question soit confié aux agents du personnel des ministères.

[Texte]

The second kind of concern is where security intelligence comes in. That is, if people have been involved in some political organization that may be foreign-directed, may be on the edge of terrorism or so on, and they are into some very dangerous political movement, you do not find out about that by going and calling on the referees and knocking on the neighbours' doors and asking whether their neighbour, Joe Smith, belongs to a dangerous political organization. That is just not the way you do it.

The way the British do it is to try to keep good current information on the major threats to security and their membership in the country. They do file checks on the people who are up for security clearance and if there is a trace in the file that there may be a problem of this political kind, then the security agency does a real investigation to see if that cloud is a really serious one—the organization the individual belongs to is a dangerous organization and that the individual is not just at the edge of it but is a real important member who is involved in it. Do you see the difference?

Mr. Lee: Yes.

Prof. Russell: And that really does cut down what the security intelligence agency does.

Mr. Lee: You see CSIS inputting into a suitability clearance, a personnel suitability process managed by a department itself, rather than a security clearance.

Prof. Russell: And it should exclusively do the political stuff. It should have—

Mr. Lee: All right. Now that you have opened up that window of CSIS inputting, is CSIS not going to have to do paragraph 2(d) work if it is going to input that kind of information you just described into a suitability clearance? How can you comment on the person's suitability with reference to political involvements and things like that if you cannot get into 2(d) investigations?

Prof. Russell: If the person you are investigating is in an organization that has no proximity to terrorism or the use of political violence, he is not in—

Mr. Lee: No, no. I am assuming 2(d) is roughly overthrow of government coupled with an unlawful means, not necessarily violence but an unlawful means.

Prof. Russell: In the distance.

Mr. Lee: Yes. Oh, yes, it is—

Prof. Russell: A Trotskyite.

Mr. Lee: Yes. It is just in the mind now. It is only conceptual. There has been no criminal act, but its objective is overthrow and unlawful means without being specifically violence. How do you get that data—

Prof. Russell: If you have no (d), there would be. . . Let us take the individual and he or she is a Trotskyite. They are not imminently involved in violence or overthrow, it is a matter of long-term intent. And they are not foreign directed. That is why I use them, they are not a foreign directed party. If they knew the person was in the Trotskyite organization, they would not report it. It would be irrelevant.

[Traduction]

Deuxièmement, il s'agit de savoir où doit intervenir le service de renseignement de sécurité. Autrement dit, si des gens ont fait partie d'une organisation politique manœuvrée de l'étranger, d'un groupe de terroristes ou d'un mouvement politique qui constitue une menace, vous ne l'apprendrez pas en allant voir l'intéressé ou en allant frapper à la porte de ses voisins en lui demandant si monsieur Untel n'appartient pas à une organisation politique subversive. Ce n'est pas ainsi que l'on procède.

Les Britanniques s'efforcent de conserver des renseignements à jour sur les principaux dangers qui menacent la sécurité nationale. Ils vérifient le dossier des personnes dont la cote de sécurité doit être renouvelée et s'il y a le moindre doute, le service de sécurité effectue une enquête pour voir si ce doute est vraiment fondé, si l'intéressé appartient à une organisation subversive et s'il y joue un rôle marginal ou de premier plan. Vous voyez la différence?

M. Lee: Oui.

M. Russell: Et en fait le rôle du service de renseignement de sécurité se résume à cela.

M. Lee: Par conséquent, le SCRS laisserait au ministère le soin d'établir si l'intéressé présente les caractéristiques personnelles requises plutôt que la cote de sécurité comme telle.

M. Russell: Le service se chargerait exclusivement de l'aspect politique de l'enquête. Il devrait. . .

M. Lee: Très bien. Mais dans ce cas, le SCRS ne devra-t-il pas se charger des enquêtes relatives à l'alinéa 2d) s'il doit fournir le genre de renseignements que vous venez de décrire? Comment pouvez-vous dire qu'une personne présente les qualités requises en ce qui concerne ses activités politiques et autres si vous ne pouvez pas mener d'enquête relativement à l'alinéa 2d)?

M. Russell: Si la personne sur laquelle vous enquêtez fait partie d'une organisation qui n'a rien à voir avec le terrorisme ou la subversion, elle n'est pas. . .

M. Lee: Non. Je suppose qu'à l'alinéa 2d) il est question de renverser le gouvernement par des moyens illégaux, mais pas nécessairement par la violence.

M. Russell: À distance.

M. Lee: Oui. En fait. . .

M. Russell: Un trotskyste.

M. Lee: Oui. Ce n'est qu'une hypothèse. Aucun acte criminel n'a été commis, mais le but visé est de renverser le gouvernement par des moyens illégaux sans recourir à la violence. Comment pouvez-vous obtenir ces renseignements?

M. Russell: Si l'alinéa d) est supprimé. . . Prenons le cas d'un trotskyste. Ce parti ne vise pas à renverser le gouvernement ou à commettre des actes de violence. Il poursuit des objectifs à long terme. Il n'est pas manipulé de l'étranger. Voilà pourquoi j'utilise cet exemple plutôt que celui d'une organisation manipulée de l'étranger. Si le service savait que l'intéressé faisait partie de l'organisation trotskyste, il ne le signalerait pas dans son rapport. Ce renseignement ne serait pas pertinent.

[Text]

• 1205

If you had the compromise McDonald recommendation, which is that they can collect overt information... and the Trotskyite organization, at least in my city, is very overt. I can tell you all the students in the hall where I teach, Sydney Smith Hall, who are Trotskyites hand out their newspapers. . . I could report that Joe Blow is a card-carrying member of the Trotskyites and delivers the paper and—

Mr. Tremblay (Lotbinière): Yes, he has already shown his card.

Prof. Russell: Yes, he has shown me his card. And do you want to hire a card-carrying “Trot”? Well, there you are.

Mr. Lee: So what you are saying is that there is possibly some room for non-intrusive 2(d).

Prof. Russell: Yes. That is why I am suggesting the compromise is if you keep (d). . . and that is one of the advantages of keeping (d): at least you have the overt information and you keep track of the “Trots”, overtly, how big they are. Or you probably want to know about the Ku Klux Klan and other such organizations.

Mr. Lee: If you walk away from 2(d) data, then all you are going to be left with to input into this suitability clearance system is that he or she is a terrorist, a foreign operative, a spy; something like that.

Prof. Russell: Yes, there will not be very many. In Britain you can imagine the IRA. . . We do not have anything like that, but if we had anything. . . In the past we have had organizations analogous to the IRA in Canada. It is very, very important in England. I can assure you, for the MI-5, or more the Special Branch of Scotland Yard with its expertise on the IRA, to have real input into security clearance. They do not want IRA people in strategic places.

Mr. Lee: That point has been well made there, I agree.

Now, let me touch on the University of Toronto campus, which we have touched on so many times before. I am under the impression no 2(d) investigations are going on now.

Prof. Russell: I hope not.

Mr. Lee: You have just made reference to some concerns that at that particular campus CSIS has an operational presence.

Prof. Russell: I am concerned.

Mr. Lee: If it does involve terrorism and foreign espionage, then they have to be there.

Prof. Russell: I agree.

Mr. Lee: If it does not involve them, I do not know why they are there and I do not know why—

Prof. Russell: I agree with that. The concern would be if they are developing any long-term sources on the campus. That was the one—

[Translation]

Si vous acceptiez la recommandation de compromis de la Commission McDonald, leur permettant de recueillir de l'information ouvertement. . . du moins dans ma ville, l'organisation trotskiste est très ouverte. Je peux vous dire quels étudiants sont trotskistes où j'enseigne, à Sydney Smith Hall. Ils distribuent librement leur journal. Je pourrais dire que M. Untel est un membre en règle des trotskistes, qu'il livre leur journal, et . . .

M. Tremblay (Lotbinière): Oui, il vous a déjà montré sa carte d'adhésion.

M. Russell: Oui, il m'a montré sa carte. Et vous, voulez-vous embaucher un trotskiste en règle? Eh bien, voilà.

M. Lee: Or, vous nous dites qu'il serait peut-être possible d'avoir un article 2d) qui exclut les mesures intrusives?

M. Russell: Oui. C'est pourquoi je vous suggère ce compromis si vous retenez l'alinéa d). C'est un des avantages de son maintien: au moins vous obtiendriez l'information librement et vous pourriez maintenir des dossiers sur les trotskistes de façon ouverte, connaître l'envergure de l'organisme, etc. Vous voudrez sans doute également vous renseigner sur le Ku Klux Klan ou d'autres organismes de ce genre.

M. Lee: Si vous laissez tomber les renseignements obtenus en vertu de l'alinéa 2d), tout ce qui vous restera comme intran dans le système de cotes de sécurité sera que la personne est terroriste, agent secret étranger, ou espion; enfin, des choses de ce genre.

M. Russell: Oui, il ne restera plus grand-chose. En Grande-Bretagne, on peut imaginer le IRA. . . nous n'avons rien de ce genre ici, mais si c'était le cas. . . Par le passé, nous avons eu des organismes analogues au IRA ici au Canada. Je peux vous dire qu'en Angleterre, il est très très important pour le MI-5 ou plutôt la direction spéciale de Scotland Yard qui connaît particulièrement l'IRA d'obtenir des renseignements étoffés pour son système de cote de sécurité. Ils veulent à tout prix éviter que des membres de l'IRA occupent des postes stratégiques.

M. Lee: Je suis d'accord que c'est très clair dans leur cas.

Permettez-moi maintenant de revenir à la question du campus de l'Université de Toronto, que nous avons déjà soulevée à plusieurs reprises. Si je ne m'abuse, il n'y a aucune enquête en cours actuellement en vertu de l'article 2d).

M. Russell: Je l'espère.

M. Lee: Vous venez de faire allusion au fait qu'on s'inquiète que le SCRS a des agents en place sur ce campus.

M. Russell: Cela m'inquiète.

M. Lee: S'il s'agit de terrorisme et d'espionnage étranger, ils se doivent d'y être.

M. Russell: Je suis d'accord.

M. Lee: S'il ne s'agit pas de ça, je ne sais pas pourquoi ils y seraient et je ne sais pas non plus pourquoi. . .

M. Russell: Je suis d'accord avec vous. On pourrait s'inquiéter s'ils étaient en train de cultiver des sources à long terme sur le campus. C'était une des. . .

[Texte]

Mr. Lee: Recruiting.

Prof. Russell: Yes. People who have co-operated in security clearance and who might become more generally useful and helpful. That has always worried us on university campuses, professors spying on their students and on each other.

M. Tremblay: Je suis un peu tenté de dire, comme mon collègue, que je suis content que vous ayez répondu à mes questions avant que j'en aie posé une seule, parce que je comprends mieux.

Tout d'abord, je vous remercie infiniment d'être venu devant nous. Le travail que ce Comité fait depuis bientôt un an ne m'a pas permis d'en connaître beaucoup plus. Il y a encore énormément de secrets qui nous sont inconnus. Cependant, quand j'écoute votre témoignage, j'ai l'impression qu'on est sur la même longueur d'onde.

Vous parlez, par exemple, du rôle du Comité. Cela n'a pas de sens qu'il y ait une révision seulement tous les cinq ans. Je comprends bien ce que vous voulez dire et je suis parfaitement d'accord.

Évidemment, on ne connaît pas encore les détails précis d'une recommandation en ce sens, mais je suis parfaitement conscient qu'en faisant une révision seulement tous les cinq ans, on donne libre cours à l'organisme de renseignement pendant cinq ans, ce qui n'a pas de sens.

• 1210

Également, il y a beaucoup d'autres agences d'information qui ne sont surveillées par aucun organisme dit démocratique. Dans un pays comme le Canada, c'est presque une honte.

En ce qui concerne l'Agence de surveillance, je trouve que votre idée est totalement compréhensible et tout à fait à point. Vous dites que l'Agence de surveillance devrait être un peu plus «agressive», qu'elle devrait avoir un peu plus d'autonomie et qu'elle devrait pouvoir intervenir sur des sujets d'actualité qui nous touchent directement, de sorte qu'elle ne serait pas obligée de prévoir six mois ou un an à l'avance quels dossiers elle va surveiller. Je trouve cette idée extrêmement intéressante.

Vous parliez de l'article 16. Vous faisiez allusion à l'hypocrisie du Canada. Là-dessus, je suis d'accord avec vous. Vous dites qu'on essaie de faire des choses, qu'on se donne bonne conscience en écrivant dans nos propres lois qu'on va faire cela légalement chez nous. Là aussi, je trouve que votre propos a beaucoup de sens. Vous voulez qu'on donne à nos ministres élus un certain mandat leur permettant d'être efficaces et surtout crédibles face aux problèmes auxquels nous sommes confrontés.

Il y a cependant un point qui me chicote beaucoup. Je sais que vous avez été directeur de la recherche à la Commission McDonald. Il y a un mot qui commence à me fatiguer: vous parlez de compromis. Pour moi, qui suis Québécois, le mot «compromis» a quasiment une définition de compromission.

Je ne veux pas régler l'Accord du lac Meech ce matin, mais l'occasion est trop belle. On parle des conférences fédérales-provinciales qui ont lieu tous les ans depuis l'ère de M. Pearson, du dossier de Victoria, de 1982. Maintenant

[Traduction]

M. Lee: Le recrutement.

M. Russell: Oui. Des gens qui ont collaboré à une enquête de sécurité par le passé et qui pourraient devenir plus utiles et coopératifs à l'avenir. Nous nous sommes toujours inquiétés des professeurs d'université qui pourraient commencer à s'espionner l'un l'autre ou à espionner leurs étudiants.

Mr. Tremblay: Like my colleague, I am tempted to say that I am pleased you answered my questions before I had a chance to ask any, because I now understand better.

First of all, I really do thank you very much for coming before us. The work that this committee has been doing now for almost a year did not enable me to learn much. There are still very many secrets that are unknown to us. However, as I listen to your testimony, I get the impression that we are on the same wavelength.

For instance, you talked about the role of the Review Committee. It does not make sense to have a review only every 5 years. I can well understand what you mean and I agree completely.

Of course, we are still not aware of the specific details of a recommendation about this, but I am perfectly well aware that by having a review only every 5 years, we are giving the intelligence agency free reign for 5 years, which simply does not make sense.

There are also many intelligence agencies that are not monitored by any so-called democratic body. In a country like Canada, this is almost shameful.

With regard to SIRC, I think that your suggestion is perfectly understandable and relevant. You say that SIRC should be a bit more aggressive, that it should be somewhat more autonomous and that it should be able to intervene on issues that arise and that affect us directly so that it does not have to anticipate which issues to monitor six months or a year in advance. I find this idea very interesting.

You mentioned Section 16. You alluded to the hypocrisy of Canada. On that, we can agree. You say that we try to do things and that we assuage our conscience by writing in our own legislation that we do this legally in our country. Here again, I think that what you say makes a lot of sense. You want us to give our elected ministers a certain mandate enabling them to be more effective and especially to give them more credibility when handling the problems that confront us.

However, there is one point that disturbs me a great deal. I know that you were research director for the McDonald Commission. There is one word that is starting to get on my nerves: you talked about a compromise. As a Quebecker, the word «compromise» is almost starting to sound like a shady deal to me.

I do not intend to settle the Meech Lake Accord here this morning, but this opportunity is too good to pass up. People talk about the federal-provincial conferences that have taken place every year since Mr. Pearson's time, about what

[Text]

on a le dossier du lac Meech et on parle toujours de compromis. C'est en soi un dossier de compromis, et on crée une commission, la Commission Charest, pour compromettre encore les choses au cas où. . . C'est nous, comme Canadiens. C'est bien nous!

Vous recommandez l'abolition de l'alinéa 2d). Cet alinéa 2d), avouons-le franchement, était là uniquement pour les Québécois. On s'en est servi strictement pour cela. Comment pouvez-vous nous suggérer encore de faire des compromis? Pour moi, c'est l'équivalent d'une compromission. L'Agence de surveillance elle-même recommande son abolition, et vous dites que les arguments en faveur de son maintien ne sont pas du tout convaincants.

Le Québec existe depuis 400 ans. On est en fédération depuis 125 ans. Nous sommes reconnus à travers le monde comme un pays démocratique. On cite toujours le bon exemple du Canada lorsque cela fait l'affaire. J'arrive de France, où j'ai assisté à l'assemblée annuelle de l'OTAN. Il a fallu que je me lève en pleine assemblée générale. On parlait des relations nord-américaines—européennes. On ne mentionnait même pas le Canada. J'ai été obligé de me lever et de dire: Où est-il, le Canada? Ce n'est pas drôle: on ne parle même pas de nous.

Pourquoi? C'est peut-être à cause de ces compromis qu'on fait toujours. On fait la manchette seulement lorsqu'il y a des mauvaises nouvelles. L'article 16, c'est des mauvaises nouvelles. Pourquoi le laisser là? Au Canada, on est une démocratie. On n'a pas besoin de 2d); 2d), c'était uniquement pour donner à la police des pouvoirs qu'elle ne veut pas laisser aller maintenant.

Le problème que j'ai comme membre de ce Comité, c'est de rédiger un rapport qui va être écouté, qui va être non seulement lu, mais appliqué. Quand votre commission a fait une recommandation de compromis, cette recommandation n'a même pas été écoutée.

Je suis pris entre deux feux. Je dois tenter de rédiger quelque chose, mais sans enlever trop de droits. Si on dit qu'on va enlever des droits, on proteste: Non, non, c'est un droit acquis; on ne peut pas l'enlever. On peut peut-être parler de modifications, mais il s'agit encore d'un compromis. L'autre possibilité serait d'aller directement à gauche pour se ramener un peu plus au centre. Tel est mon problème comme individu. Je vois dans cette loi-là une aberration, particulièrement à l'alinéa 2d). On discute encore aujourd'hui de son maintien ou de sa modification, alors qu'il a été adopté uniquement en pensant à un peuple, à une société qui veut se donner une démocratie à elle. On joue à la police pour savoir si ce sont des bons petits Québécois ou des pas bons petits Québécois.

• 1215

On parle de la distinction à faire entre l'aspect criminel et l'aspect civil. Il est vrai que des organismes nous ont proposé de donner les dossiers criminels à la GRC et les dossiers civils au SCRS. Là-dessus, je vous suis parfaitement. C'est une distinction qui est un peu utopique, surtout lorsqu'on se rappelle que la plupart des agents du SCRS viennent de la GRC. Ils sont formés par la GRC: 65 p. 100 de la main-d'oeuvre du SCRS provient de la GRC.

[Translation]

occurred in Victoria, about 1982. Now we have Meech Lake and we are still talking about compromise. The Accord itself has been a compromise, and yet we create a commission, the Charest Commission, to compromise even further just in case. . . That is really typically Canadian, is it not?

You have recommended the deletion of paragraph 2(d). Let us be honest here: paragraph 2(d) existed solely to target Quebecers. It was used strictly for that purpose. So how can you suggest that we compromise again? To my mind, this would be equivalent to a shady deal. SIRC itself recommends the deletion of this paragraph, and you have said that arguments in favour of retaining it are not at all convincing.

Quebec has existed for 400 years. We have been a Confederation for 125 years. We are recognized throughout the world as a democracy. We are always cited as a model whenever it suits the purpose at hand. I have just come back from France where I attended the NATO annual assembly. I had to rise in the middle of the plenary. They were discussing North American-European relations. Canada's name never even came up. I had to rise and say: «What about Canada?» This is no joke: we are not even discussed.

Why? It may be because we are always compromising. We only appear in the headlines when there is bad news. Section 16 is bad news. Why leave it there? Canada is a democracy. We do not need 2(d); 2(d) was there simply to give the police powers that it is now unwilling to give up.

The problem I have as a member of this committee is that we must draft a report that will be listened to; that will not only be read, but applied. When your commission recommended compromise, no one even listened.

I am on the horns of a dilemma. I have to try to draft something without removing too many rights. If we say we will withdraw rights, some protest; no, no, that is an established right; it cannot be withdrawn. Perhaps we can talk about changes, but once again, that would be a compromise. The other possibility would be to swing a little further left in order to get back to the centre. That is my problem as an individual. I see this legislation as an aberration, particularly paragraph 2(d). Its maintenance or amendment is still being discussed today, when it was passed in the first place simply because of one people, one society that wants to build its own democracy. We are just playing private eye here to try to figure out whether these are good little Quebecers or bad little Quebecers.

We have talked about the distinction that should be made between the criminal aspect and the civil aspect. It is true that some organizations have suggested to us that criminal files be given to the RCMP and civil ones to CSIS. I can follow you up to that point. This is a rather idealistic distinction, especially if you bear in mind that most CSIS officers come from the RCMP. They are trained by the RCMP: 65% of CSIS personnel comes from the RCMP.

[Texte]

Ce qui est dangereux au Canada ces temps-ci, c'est le terrorisme. On a une immigration assez importante et on reçoit des gens dont on n'a pas toujours le parfait contrôle, mais il faut comprendre cela. C'est le terrorisme qui pourrait davantage justifier l'existence d'un groupe comme le SCRS sous sa forme actuelle.

Au lieu de faire la distinction entre le civil et le criminel, je donnerais le dossier du terrorisme à la GRC, et je laisserais au SCRS le soin de faire une sorte d'«espionnage intelligent», adapté aux méthodes d'aujourd'hui: espionnage technologique, scientifique et tout ce qui finit en «ique». L'aspect criminel me semble strictement relié au terrorisme. Vous proposez de modifier la définition de «menace» et de reprendre la définition de «terrorisme».

Que penseriez-vous de donner le terrorisme aux vrais agents de la GRC formés en fonction de cela, et de donner au SCRS un mandat d'espionnage scientifique, au niveau du commerce, etc.? Cela me semblerait davantage justifié. Un agent formé pour combattre le terrorisme doit avoir une formation différente de l'agent qui est formé à l'espionnage électronique, scientifique. Ce n'est pas du tout le même travail. L'Agence essaierait de voir à ce qu'il y ait ces deux rôles-là, à ce qu'il y ait des agents formés essentiellement à une école de pensée qui s'appelle la GRC. Pour ma part, au lieu de faire la distinction entre le civil et le criminel, je ferais la distinction entre le terrorisme et le reste.

Prof. Russell: That is a lot to respond to in a question.

M. Tremblay: Ce n'est qu'un commentaire.

Prof. Russell: I will comment on a few points. My opening position was that I would drop paragraph 2(d). I think the case for dropping 2(d) is much stronger than the case for making it. I will not go over the arguments, but I did advise you, just for the sake of making sure you are aware of it, that there is a middle position I could live with—it is a second choice for me—where the CSIS could, by non-intrusive techniques, keep track of activities in Canada—and I am quoting from the act—that are “intended ultimately to lead, or appear to be ultimately directed to the destruction or overthrow by violence of, the constitutionally established system of government in Canada”.

If you noticed, I skipped over the part of subsection 2(d) that mentions covert, unlawful acts, because I do not think by open sources you could find out much about covert, unlawful acts. Still, you could be keeping track of some of the activities I have mentioned—these organizations that take people up into the country and give them para-military training. They do not seem to be getting ready for any immediate violent act, but they seem to be committed to using citizen violence on a large scale as a way of getting things done in Canada.

[Traduction]

What is a danger in Canada nowadays is terrorism. We have a significant amount of immigration and we receive people over whom we do not have complete control, but that is understandable. Terrorism could serve to justify the existence of a group such as CSIS in its present form.

Rather than make a distinction between civil and criminal issues, I would give terrorism to the RCMP and let CSIS do what I would call “intelligent espionage”, adapted to today's methods: technological and scientific espionage, and so forth. To my mind, the criminal aspect is strictly related to terrorism. You propose that the definition of “threat” be amended to reflect the definition of “terrorism”.

What do you think of giving terrorism to real RCMP officers who are trained for that, and of giving CSIS a mandate for scientific and trade espionage, or things of that nature? That would seem to me to be more justified. An officer who is trained to fight terrorism must have a very different background than an officer trained for electronic and scientific espionage. Those are two completely different jobs. SIRC would try to ensure that those two roles were being played and that officers were trained essentially in a school of thought called the RCMP. To my mind, rather than make a distinction between civil and criminal matters, we should be making a distinction between terrorism and other things.

M. Russell: Votre question comporte beaucoup d'éléments.

Mr. Tremblay: It was only a comment.

M. Russell: Je vais faire quelques observations sur certains points. Ma position initiale était que je laisserais tomber l'alinéa 2d). Je crois que les arguments en faveur de l'abolition du de l'alinéa 2d) sont beaucoup plus forts que ceux en faveur de son maintien. Je ne vais pas réitérer ces arguments, mais je vous ai bien dit, afin de m'assurer que vous en étiez conscient, qu'il y a une position intermédiaire qui me satisferait, bien qu'il s'agisse de mon deuxième choix. C'est que le SCRS pourrait, en utilisant des techniques d'enquête non intrusives, surveiller les activités se déroulant au Canada—et je cite la loi—qui «visent à saper le régime du gouvernement constitutionnellement établi au Canada ou dont le but immédiat ou ultime est sa destruction ou son renversement, par la violence».

Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais j'ai sauté la partie de l'alinéa 2d) qui mentionne les actions cachées et illicites, car je ne crois pas que des sources facilement accessibles puissent vous renseigner beaucoup sur de telles actions. Néanmoins, vous pourriez continuer à surveiller certaines des activités que j'ai mentionnées—les organismes qui emmènent les gens dans la campagne pour leur donner une formation paramilitaire. Ils ne semblent pas se préparer à commettre des actes violents dans l'immédiat, mais ils semblent être disposés à inciter les citoyens à la violence sur une grande échelle afin de faire bouger les choses au Canada.

[Text]

[Translation]

• 1220

I find that very scary. One is reminded of another phenomenon in yesterday's newspapers in France. The desecration of a Jewish cemetery might be on the edge of violence; on the other hand, I do not know whether that would be caught under paragraph (c), but we have known terrible anti-Semitism in Canada. Now and again there are some ugly signs, recently in Calgary, of some of the worst kind of anti-Semitism. You may have read about that. That is just in the last few days.

That is not foreign directed, not espionage and may not come under terrorism, but I think at least through non-intrusive techniques it is useful for the Government of Canada, the Prime Minister, the Solicitor General, the Minister of Justice and Members of Parliament to be keeping an eye on that. That sort of thing is dangerous activity for our country. If you notice, most of the examples I am giving are what you might call more the right side of radical politics. I think we are moving into an era where we are going to have more, rather than less, of that.

Mr. Tremblay: Mr. Russell, I agree with you, but you would say that is more relevant to the RCMP instead of CSIS.

Prof. Russell: Now we get into the question of the difference between collecting intelligence and doing a criminal investigation. Take some of these so-called minute-man paramilitary organizations. I think it is important to know what is behind them, where is it coming from. We know there is a lot of that in Alabama, there has been training down there, there has been talk of some links with Canada.

A police force can deal only with immediate things, such as whether the people are going out to shoot up somebody tonight. What an intelligence organization tries to do is to give a much bigger picture, including international sources of information. So much of domestic terrorist activity often has connections abroad, either through training or actual leadership and people. I do not think a domestic police organization is the most effective way of both collecting that foreign intelligence from friendly agencies and assessing it, because it also has to be assessed by those who know something about the political context abroad and know how to interpret that kind of advance intelligence.

I think it is a mistake to assimilate the kind of information you want to the information you need before you prosecute for a crime. The latter is very important when the dangerous activity has gone a long way, has penetrated a long way, and you are about to have a crime. However, I think a lot of Canadians would like to get some warning earlier than that. I think that is the important reason for keeping a terrorist mandate in a security intelligence agency.

Je trouve ça tout à fait inquiétant. Cela me fait en même temps penser à ce qui s'est passé en France, et dont il a été question dans la presse hier. Même si la profanation d'un cimetière juif se situe à la limite de la violence, je ne suis pas sûr que cela entre dans le champ d'application de l'alinéa c); n'oublions pas par ailleurs qu'il y a déjà eu beaucoup d'antisémitisme au Canada. De temps à autre celui-ci refait surface, comme par exemple à Calgary il n'y a pas très longtemps, et cela de la façon la plus abjecte. Peut-être avez-vous lu les articles dans la presse, ça s'est passé il y a quelques jours.

Or il ne s'agit pas ici d'activités dirigées de l'étranger, il ne s'agit pas d'espionnage et ce genre d'acte ne relève peut-être pas de ce que l'on entend d'habitude par terrorisme, mais je pense que le gouvernement du Canada, le premier ministre, le solliciteur général, le ministre de la Justice et les députés, devraient, au moins en utilisant des méthodes douces, rester informés de ce genre de phénomène. C'est tout à fait dangereux, et vous remarquerez bien que la plupart des exemples que je vous ai cités mettent en cause des groupes politiques d'extrême droite. Je pense d'ailleurs que nous abordons une période de notre histoire où nous allons assister à une multiplication de ce genre de groupes.

M. Tremblay: Monsieur Russell, je suis d'accord avec vous, mais ce genre de phénomène intéresserait plutôt la GRC que le SCRS.

M. Russell: C'est toute la différence qu'il y a entre le renseignement à proprement parler, et une enquête au criminel. Prenons l'exemple des groupes paramilitaires, soi-disant. Je crois qu'il est important de savoir ce qui se cache derrière ces groupes. Nous savons qu'il y en a beaucoup en Alabama, où ils ont des centres d'entraînement, et on m'a même parlé d'antennes au Canada.

Les forces de police interviennent à chaud, en cas de danger de fusillade, par exemple. Le service de renseignement de sécurité essaye de travailler plus en profondeur, et fait éventuellement appel à des sources étrangères d'information. Le terrorisme intérieur, par exemple, est souvent en rapport avec l'étranger, soit qu'il s'y entraîne, soit qu'il en reçoive ses ordres ou qu'il y recrute. Je ne pense pas que les forces de police nationales soient les plus aptes à faire ce travail de renseignement auprès d'agences étrangères amies, et de faire les analyses, car celles-ci à mon avis sont plus utilement confiées à ceux qui savent ce qui se passe sur le plan politique à l'étranger, et qui pourront donc interpréter les renseignements de façon prospective.

Ce serait donc une erreur de faire l'amalgame entre le travail de renseignement de sécurité et l'enquête nécessaire à la poursuite du criminel. Celle-ci n'a lieu que très tard, alors qu'éventuellement le crime est à la veille d'être perpétré. Or je pense que les Canadiens aimeraient être avertis un peu plus tôt, voilà pourquoi il me paraît important que l'organisme responsable du renseignement de sécurité s'occupe également de lutte contre le terrorisme.

[Texte]

May I just say on the espionage—I have made this point publicly before and it seems to alarm people, but I will say it again—to me the concern in the future is partly technical espionage and technological transfers—and you have had a lot of evidence on that—but I continue to be concerned about our very large and very friendly and very decent neighbour to the south. This is not an anti-American statement I make. Look, they have very extensive foreign intelligence agencies and they do not hesitate at all to break the laws of other countries—nor do the British, nor do the French, nor do the Israelis, nor do the Dutch, nor do all kinds of other people. We Canadians do not touch that.

If the director of the CIA were to walk in to President Bush and say there are some people they could probably use in Canada to get some useful information from time to time, but that he is never going to do that because the Canadians are so nice, they are so decent, they are just super people, and the CIA would never use any covert methods in their land, hoping that the President does not mind that, well, I do not think he would have his job for very long.

Mr. Tremblay: That is right.

Prof. Russell: The Americans are a free people, but they are a tough people. They are tough traders; they are excellent economic competitors. We are in a big market with them, competing with them in all kinds of areas. To have a unilateral disarmament in this area of intelligence collection is naïve, unwise, and hypocritical.

• 1225

The Chairman: Dr. Russell, I wonder if I might take up a couple of areas with you. One of the areas we have to face is the SIRC recommendation on Cabinet decisions and Cabinet documents, particularly in their limited area of Cabinet decisions that are withheld from SIRC because they are a memorandum for the Treasury Board. I know from experience just how strongly Cabinets of whatever political stripe feel about protecting Cabinet confidences. Do you think we can make a realistic recommendation with respect to recommendation 12 of the SIRC?

Prof. Russell: I would hope so. Maybe you can help me if I am misreading the act. I am looking at subsection 39.(3), which is on SIRC's access to information. This subsection is the exception. I notice the word "may" in it. It says that no information described in subsection (2) may be withheld. Not "shall", "may".

I did not like that when I first saw it. I would rather it was not there at all. It does not say that no Privy Council confidences can go to SIRC; it says there may be occasion when they might not. The very least I would go for would be that subsection (3) be redone so it is clear that it is the exception rather than the rule that SIRC not get a Cabinet document, and that when a Cabinet document is denied SIRC, it is done publicly. They would not make the document

[Traduction]

Pour ce qui est d'espionnage—je l'ai déjà dit publiquement par le passé, et certains en ont été inquiets, mais je répéterai—nous allons à mon avis avoir surtout à faire à l'avenir à de l'espionnage industriel et technique, vous en avez déjà amplement la preuve, et je continue à ce sujet à craindre notre important, amical et très honnête voisin au sud de la frontière. Ce n'est pas que je veuille faire ici des déclarations anti-américaines. Mais n'oubliez pas que les services de renseignement américains sont très présents à l'étranger, qu'ils n'hésitent pas à enfreindre les lois nationales, non plus d'ailleurs que les Britanniques, les Français, les Israéliens ou les Hollandais, par exemple. Mais apparemment les Canadiens restent très corrects.

Si le directeur de la CIA disait un jour au président Bush qu'il serait à la fois intéressant et possible d'obtenir telle et telle information au Canada, mais que malheureusement il ne peut pas le faire parce que les Canadiens sont un peuple si gentil, si honnête et si merveilleux que la CIA ne peut pas utiliser ses méthodes habituelles, en espérant que le président lui donnerait raison, je ne pense pas qu'il resterait longtemps en poste.

M. Tremblay: Exactement.

M. Russell: Les Américains sont un peuple libre, mais néanmoins très dur. Ils sont durs en affaire, ce sont des concurrents qui obtiennent d'excellents résultats sur le plan économique, or nous partageons le même grand marché avec eux, et nous sommes directement en concurrence avec eux dans une foule de domaines. Il serait naïf, malvenu, et pour tout dire hypocrite de prétendre vouloir suivre une politique de désarmement unilatéral dans ce domaine du renseignement.

Le président: M. Russell, j'aimerais moi aussi vous poser quelques questions. Parlons d'abord de cette recommandation du CSARS concernant les documents du Cabinet qui ne leur sont pas communiqués, et notamment lorsqu'il s'agit de notes destinées au Conseil du Trésor. Je sais d'expérience à quel point les membres du Cabinet, quelle que soit leur appartenance politique, ont le sens du secret. Pensez-vous que nous puissions, en réponse à la douzième recommandation du CSARS, faire nous-mêmes une recommandation qui soit réaliste?

M. Russell: Je l'espère. Dites-moi si je comprends bien la loi. Reportons-nous au paragraphe 39.(3), qui concerne l'information à laquelle le Comité de surveillance peut avoir accès. Il s'agit en fait d'une disposition d'exception. Je remarque l'utilisation du terme «may» dans la version anglaise, signifiant qu'aucune des informations visées au paragraphe (2) ne peut être refusée au comité. On a bien utilisé le terme «may» et non pas «shall».

Dès le départ je n'étais pas d'accord avec cette formulation. Je préférerais même que l'on supprime ce paragraphe. Il n'est pas question en effet de refuser systématiquement au Comité de surveillance les renseignements confidentiels du Conseil privé, mais simplement de prévoir que dans certaines circonstances ils peuvent effectivement lui être refusés. J'aimerais au moins que ce paragraphe soit réécrit pour qu'il soit bien clair

[Text]

public, but the government would have a document that it would not give the SIRC. That is just making the Cabinet, who are responsible to Parliament, responsible. It says we do not trust these people enough with this particular Cabinet document.

At least there is a public accountability for denying the public's watchdog—that is what SIRC is—access to a Cabinet document. That is not saying they can never keep a document away, but when they do so, they do so deliberately and in a responsible, public way. They do not have to say what the document is; they can just say they decided that there is a document they cannot let them see.

Now, I would like to go even further, but I would not bet that my true position has a chance of carrying. It would eliminate the exclusion of Cabinet documents altogether. These are Privy Councillors. I thought the whole point was that they were beyond reproach. To say they cannot be trusted with information seems a total contradiction.

The Chairman: From a personal point of view, I can understand this approach to all of the documentation before and leading up to a Cabinet decision, but we are talking about a Cabinet decision with respect to security intelligence. Once the decision is taken, I do not understand why it should not automatically go to SIRC.

Prof. Russell: I agree with you.

The Chairman: But I think that is as far as I would go, knowing how deeply Cabinets feel about ministers being able to exchange information and having it restricted to themselves.

• 1230

Prof. Russell: I cannot recall now. Was there any request to have those Cabinet documents that are just preparing positions and just record the discussion, the give and take of ministers? Would SIRC ever want those?

The Chairman: Somehow I would not think so.

Prof. Russell: Does SIRC want to know the direction Cabinet is given in any budgetary rulings it has made?

The Chairman: I suppose it might, although it should not really need access to anything other than a formal decision, and that decision is supplied.

Prof. Russell: Yes.

The Chairman: Stuart, did you have a question? Mr. Farson is raising the area of concern that information that would flow from CSIS to the Cabinet would be seen as being a Cabinet confidence that SIRC might well have a genuine and legitimate need to see.

[Translation]

que cette rétention d'information est l'exception plutôt que la règle, et que lorsqu'un document du Cabinet est refusé au Comité de surveillance, ce refus doit être justifié publiquement. On refuse de rendre public le document, mais l'on sait que le gouvernement a tel document en sa possession qu'il refuse de communiquer au Comité de surveillance. Le Cabinet justifiera alors sa décision devant le Parlement. Il expliquera qu'il ne fait pas confiance aux membres du Comité de surveillance et refuse de lui communiquer le document en question.

Au moins, il y aura une notion d'obligation de rendre compte, de nécessité de justifier ce refus de communiquer tel document du Cabinet à cet organisme public de surveillance qu'est le CSARS. Ainsi il n'est pas question d'interdire au Cabinet de refuser l'accès à tel ou tel document, mais lorsqu'il le fera il s'en expliquera de façon responsable et publique. Il ne sera d'ailleurs même pas tenu de révéler la nature du document; il fera savoir qu'il a refusé de communiquer un document demandé.

J'irais même plus loin, mais je crains que l'on ne me suive pas sur mes positions. J'irais jusqu'à supprimer carrément cette exception dont bénéficient les documents du Cabinet. Les membres du Comité de surveillance sont choisis parmi les membres du Conseil privé. L'idée est que ce sont des personnalités absolument irréprochables. Dire qu'on ne peut pas leur faire confiance et leur refuser l'information me semble contradictoire.

Le président: Très personnellement, j'en comprends la raison lorsqu'il s'agit de documents du Cabinet qui doivent donner lieu à une prise de décision. Mais une fois que la décision a été prise, je ne vois pas pourquoi le Comité de surveillance n'aurait pas automatiquement accès aux documents.

M. Russell: Je suis tout à fait d'accord avec vous.

Le président: Mais je n'irai pas au-delà de cela, sachant pertinemment à quel point les ministres du Cabinet veulent pouvoir échanger des informations et que celles-ci restent confidentielles.

M. Russell: A-t-on déjà demandé au Cabinet des documents préparatoires, et l'enregistrement des discussions entre ministres? Je ne m'en souviens plus. Le Comité de surveillance pourrait-il en avoir besoin?

Le président: Je ne vois pas pourquoi.

M. Russell: Est-ce que le Comité de surveillance pourrait demander qu'on lui communique les directives transmises au Cabinet et à partir desquelles il discute de son budget?

Le président: Ce n'est pas impossible, mais je pense qu'il demanderait simplement de connaître la décision officielle, et celle-ci lui sera communiquée.

M. Russell: Oui.

Le président: Aviez-vous une question à poser, Stuart? M. Farson pose la question des renseignements qui pourraient être communiqués par le SCRS au Cabinet, qui seraient des renseignements confidentiels du Cabinet, et que néanmoins le CSARS pourrait légitimement et de façon tout à fait compréhensible vouloir avoir en sa possession.

[Texte]

Prof. Russell: Right.

The Chairman: But that is such a difficult area. I must say I am having a difficult time knowing what recommendation we can make that has a reasonable prospect of being accepted.

Prof. Russell: I would hope you could go at least as far as my suggestion that it would be the exception rather than the rule that Cabinet documents be withheld. I have the impression that, even though the word “may” is there, it has not been treated that way. It has been treated as a kind of absolute prohibition.

The Chairman: Yes, and the way they got around it in the case referred to in the SIRC example is that they were briefed and got all the actual information, as we have in some of our in camera hearings, without actually being able personally, as members, to read the document. Now, that gets back to an enormous question of trust.

Prof. Russell: Yes.

The Chairman: Secondly, I wanted to discuss with you and get your thinking on this. The words that have been used in paragraphs 2(a), (b), and (c) have had an awful lot of thought and debate at the ministerial levels, deputy solicitor general, SIRC, and CSIS, and a jurisprudence has developed out of that. Do you think that has matured to the point where it is working well enough that we should not get into a new mix of words that will lead to a whole new area of uncertainty? What would be your advice to us? Should we leave it alone, or should we get in and change paragraphs 2(a), (b), and (c)?

Prof. Russell: I would be a little bold there, not to redo it all but to add some clarifying phrases. A couple of examples: “foreign-influenced” activity in paragraph (b) should be “foreign-directed”. It seems to me that almost everything is foreign influenced. No man—no country—is an island unto himself. I think also of the suggestion of cleaning (b) up a bit to introduce somewhere the idea that it is intelligence activities we should really be concerned with—foreign-directed intelligence activities.

The Chairman: On that foreign-directed versus foreign influence, in one case I hear you arguing that Canada should be able to stop this hypocritical situation and use covert human sources in other countries if we can develop them for whatever reasons. On the other hand I hear you saying, limit within Canada the foreign-influenced activity to actually foreign-directed. It seems to me that is inconsistent in itself.

Prof. Russell: Why?

The Chairman: Like South Africa, dealing with these two chaps in Winnipeg, I think it was, I am not sure we could say it was foreign directed. It clearly would be covered by foreign influence, but these chaps might on their own think, well, we are bright, and if we can get help from somebody else we will take it. But that is not foreign direction. I wonder if foreign-directed—

[Traduction]

M. Russell: Exactement.

Le président: Mais on aborde là une question très complexe. Je me demande quelles recommandations nous pourrions donc faire qui aient quelques chances d'être acceptées.

M. Russell: Vous pourriez au moins faire cette proposition que je viens de vous soumettre, à savoir qu'il soit bien clair que les documents du Cabinet peuvent être interdits d'accès à titre exceptionnel, et que ce n'est pas automatique. J'ai l'impression que la formulation du paragraphe, l'utilisation du terme «may» dans la version anglaise, en obscurcit la portée. On a l'impression d'une interdiction absolue.

Le président: Oui, et la façon de tourner cette disposition, dans le cas cité par le CSARS, a été d'organiser une réunion d'information, où ils ont pu savoir ce qu'ils voulaient savoir, exactement comme nous avons des réunions à huis clos, mais les membres du comité n'ont pas véritablement pu lire le document. C'est toujours cette question de confiance qui se pose.

M. Russell: Oui.

Le président: Deuxièmement, je voulais discuter avec vous des alinéas 2a), b) et c), dont les termes ont fait l'objet de longs débats ministériels, auxquels étaient associés le solliciteur général adjoint, le SCRS et le CSARS, et l'on connaît la jurisprudence correspondante. Pensez-vous que les choses fonctionnent maintenant suffisamment bien pour qu'il soit inutile de se lancer dans de nouvelles définitions qui risqueraient de recréer le doute et l'incertitude? Que nous conseillez-vous? Devons-nous nous abstenir, ou au contraire modifier les alinéas 2a), b) et c)?

M. Russell: Je n'irais pas jusqu'à tout réécrire, mais l'on pourrait veiller à plus de clarté. Ainsi: à l'alinéa b), les termes «foreign-influenced» (d'origine étrangère) pourraient être remplacés par «foreign-directed» (dirigées de l'étranger). Tant de choses en effet sont d'origine étrangère. Personne, aucun pays, n'est vraiment isolé. On pourrait également revoir un peu l'alinéa b), et parler d'activités en rapport avec le renseignement de sécurité, activités dirigées de l'étranger.

Le président: À propos de ces activités dirigées de l'étranger, plutôt que simplement d'origine étrangère, je trouve un petit peu contradictoire que vous nous disiez par ailleurs que le Canada doit mettre un terme à toute cette hypocrisie, et entretenir carrément des agents à l'étranger, si c'est nécessaire. En même temps vous nous dites qu'il faudrait limiter notre action, au Canada, à la lutte contre les activités dirigées de l'étranger. Ça ne paraît pas cohérent.

M. Russell: Pourquoi?

Le président: Je pense à ces deux types de Winnipeg en rapport avec l'Afrique du Sud, si je ne me trompe, peut-on dire qu'il s'agit d'activités dirigées de l'étranger? Parler d'influence étrangère semblerait correct, mais il s'agit ici de deux types qui ont simplement pensé qu'ils pourraient obtenir de l'aide de l'extérieur, et qui y étaient prêts. Il n'y a pas véritablement de directives venues de l'étranger. Parler d'activités dirigées de l'étranger...

M. Russell: Je vois.

Prof. Russell: Oh, I see.

[Text]

The Chairman: —is too narrow and we should in fact leave it as foreign-influenced so the service can move in and touch base on a far broader aspect. Have you thought of it from that perspective?

Prof. Russell: No. That is a good point. "Influence" just struck me as a little too broad, but you are suggesting that "directed" may be too narrow. I do not know the details of that Winnipeg case. Is it not something that could be caught under paragraph (c)?

The Chairman: I am sure it may be. I had not thought it through carefully. I am sure it would be covered under paragraph (c).

• 1235

Prof. Russell: I thought it might. A lot of thought has gone into those definitions and you may be afraid of upsetting the appellation. I think there are some very good suggestions. The SIRC definition spells out exactly what adversely affects the interests of Canada. That does give an opening to cover what might be called private industrial espionage. Under their suggestion the federal government could define some technology—technology that is in the private sphere—as being of great importance to Canada. To have that transferred to another country before we developed, exploited and patented it might be a great detriment to our economy.

That is an example of clarifying the phrase "detrimental to the interests of Canada", which is helpful to the service. I think most Canadians would want the government to direct CSIS to protect the stealing of technology that the government considers of crucial importance to our economy.

The Chairman: Did I understand you to say that the central analysis unit, Cabinet committee or interdepartmental committee should be strengthened, and that a SIRC type of process should apply to CSE and other agencies that have intelligence units?

Prof. Russell: As for the external review of other agencies, I am more attracted to the idea of there being an Inspector General of intelligence, an officer much like the Inspector General we now have for CSIS. He would perform a kind of certification process by looking at those agencies, sampling their work and trying to ensure that they are not intruding on Canadians.

The Chairman: Would you put a link between the Inspector General and SIRC?

Prof. Russell: I would put a link between that Inspector General and the parliamentary committee. I see the parliamentary committee as having the broad mandate to cover it all.

I think SIRC has its hands full with CSIS and the complaint procedure. It is a hard-working group. They are part-time and I think that is a good idea. They already have a lot on their platter and I do not think we want to see too much being delegated to a huge SIRC staff.

[Translation]

Le président: ... me paraît trop limitatif, nous devrions nous en tenir à la formulation actuelle, de cette façon le service pourrait intervenir, et avoir une ouverture beaucoup plus large sur l'événement. Y avez-vous déjà réfléchi de cette façon?

M. Russell: Non. C'est un argument intéressant. Parler d'un côté «d'origine étrangère» me paraît un peu trop vague, alors que ma proposition vous paraît trop limitative. Je ne connais pas les détails de l'affaire de Winnipeg. Est-ce que cela n'entrerait pas dans le champ d'application de l'alinéa c)?

Le président: Probablement. Je n'y avais pas vraiment réfléchi. Mais je suis sûr que l'on pourrait invoquer l'alinéa c).

M. Russell: Sans doute. Ces définitions ont été pensées et pesées, et je comprends que vous hésitez à tout chambouler. Certaines idées intéressantes ont par ailleurs été émises. La définition proposée par le CSARS couvre de façon assez précise ce qui pourrait nuire aux intérêts du Canada. Ainsi ce qu'on appelle l'espionnage industriel à titre privé pourrait entrer dans cette catégorie. D'après leurs propositions le gouvernement fédéral pourrait être amené à déclarer d'importance nationale pour le Canada certaines techniques, qui sont la propriété du secteur privé. Mais effectivement, notre économie pourrait avoir à pâtir d'un transfert de technologie qui aurait lieu avant que le brevet ne soit déposé, et mis en valeur au Canada.

Cela montre comment l'on peut préciser la portée des termes: «préjudiciables à ses intérêts», dans un sens utile au Service. Les Canadiens s'attendent certainement à ce que leur gouvernement donne des ordres au SCRS pour que celui-ci protège toute technologie qu'il jugerait d'importance cruciale pour notre économie.

Le président: Avez-vous bien dit que la cellule centrale d'analyse, comité du Cabinet ou comité interministériel, devrait être renforcée, et que par ailleurs le CST et les autres agences qui ont des services de renseignement devraient également être surveillés comme l'est le SCRS?

M. Russell: Je suis plus attaché à l'idée de la création d'un poste d'inspecteur général du renseignement de sécurité, qui serait un haut fonctionnaire comparable à l'inspecteur général actuel du SCRS. Il aurait la responsabilité de ces services de renseignement et de sécurité, vérifierait leur travail et veillerait à ce que les Canadiens soient protégés.

Le président: Y aurait-il des liens entre cet inspecteur général-là et le CSARS?

M. Russell: Je veillerais à ce qu'il y ait des points de contact entre cet inspecteur général et le comité parlementaire. Dans mon esprit le comité parlementaire conserve l'ensemble de la responsabilité de ce domaine.

Je pense que le Comité de surveillance est suffisamment pris par le travail que lui donne le SCRS, je pense aux plaintes qui sont déposées. C'est d'ailleurs un groupe de gens qui travaillent fort, même s'ils travaillent à temps partiel, ce qui me paraît être une bonne idée. Mais ils ont déjà suffisamment de pain sur la planche, nous ne voulons pas donner trop de travail au Comité de surveillance et avoir besoin d'une administration trop lourde.

[Texte]

I would just as soon see SIRC keep its current mandate and report to Parliament. An Inspector General or something like that—I believe Mr. Kaplan and Prof. Murray Rankin both made that suggestion—who reports to the parliamentary committee and to the ministers responsible for those agencies, in CSE's case the Minister of Defence. . . . To me that is a more workable model.

The Chairman: Thank you. Are there any further questions?

Mr. Farson (Committee Researcher): I wonder if we might explore this topic you mentioned, the big brain, the central brain? By not having such an element, what is the Canadian security and intelligence community missing, and what weaknesses might result? As well, what suggestions do you have for improving on the current situation?

Prof. Russell: I am a little weak on the latter. The Australian Office of National Assessments is pretty impressive. You have had evidence on that. Perhaps it or something like it could be tried here.

I am not great on institutional design. However, it seems to me that what is missing is the ability to identify, at the very top of government, the kinds of intelligence that Canada needs to get to make more intelligent decisions in the areas of foreign trade, and perhaps other fields such as diplomacy and military. I just do not see a really careful input at the top.

• 1240

The other is the assessment of what comes in, using it, writing it up and assessing it, not just by the people who collect it from the particular departments but by others who maybe are a little independent from the collectors, to pull out of it really what is important and get it to the ministers in a timely way.

Mr. Farson: Thank you.

The Chairman: Dr. Russell, you have done such a complete job we are finished earlier than normally. On behalf of the committee, thank you ever so much for your time, intelligence, and the thought you have applied to this.

Prof. Russell: Thank you, Mr. Thacker. Good luck with the rest of your work. I look forward to reading your report.

The Chairman: We stand adjourned.

[Traduction]

À mon avis le Comité de surveillance peut rester ce qu'il est, et continuer à présenter son rapport au Parlement. Un inspecteur général, par exemple—je crois que M. Kaplan et le professeur Murray Rankin ont fait des propositions dans ce sens—qui serait responsable devant le comité parlementaire et relèverait des ministres responsables des organismes concernés, dans le cas du CST le ministre de la Défense. . . . Cela me paraît être un modèle plus réaliste.

Le président: Merci. Y a-t-il d'autres questions?

M. Farson (attaché de recherche du comité): Vous avez parlé à un moment d'organe central, de méga-cerveau en quelque sorte; en quoi l'absence d'une telle instance nuit-elle au travail du renseignement de sécurité au Canada? Comment pourrait-on, à votre avis, améliorer la situation actuelle?

M. Russell: Là-dessus je suis un petit peu pris de court. Le Bureau australien des évaluations nationales me paraît tout à fait impressionnant. Vous en avez déjà eu la preuve. Peut-être pourrait-on doter le Canada d'un office semblable.

Je ne suis pas un spécialiste de la conception institutionnelle. Cependant, il nous manque cette capacité d'identifier, au niveau de gouvernement le plus élevé, le renseignement dont le Canada a besoin pour pouvoir prendre ses décisions en connaissance de cause dans les domaines du commerce extérieur, et peut-être même de la diplomatie et de la défense. Je ne crois pas qu'il y ait une véritable contribution au sommet de la hiérarchie.

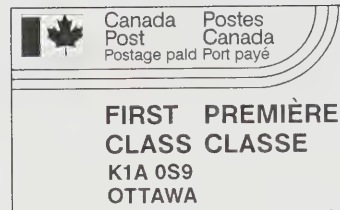
D'autre part, il s'agit d'évaluer les données que l'on reçoit et de les utiliser. Cela doit être fait non seulement par ceux qui les recueillent auprès des divers ministères, mais également par d'autres gens qui pourront vraiment en tirer les éléments importants et les faire parvenir aux ministres intéressés.

M. Farson: Merci.

Le président: Professeur Russell, vous avez été si efficace que nous avons terminé plus tôt que prévu. Je tiens à vous remercier, au nom du comité, pour le temps que vous nous avez consacré et pour la pertinence de vos observations.

M. Russell: Merci, monsieur Thacker. Je vous souhaite bonne chance dans vos travaux. J'ai hâte de lire votre rapport.

Le président: La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESS

Professor Peter Russell, Director of Graduate Studies, Department of Political Science, University of Toronto.

TÉMOIN

Peter Russell, professeur, directeur des études supérieures, Département de science politique, Université de Toronto.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 33

Tuesday, May 22, 1990

Chairman: Blaine Thacker

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 33

Le mardi 22 mai 1990

Président: Blaine Thacker

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Committee on *Procès-verbaux et témoignages du Comité spécial d'*

The Review of the CSIS Act and the Security Offences Act

Examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité

RESPECTING:

Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989

CONCERNANT:

Ordre de renvoi du Comité en date du mardi 27 juin 1989

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-fourth Parliament,
1989-90

Deuxième session de la trente-quatrième législature,
1989-1990

SPECIAL COMMITTEE ON THE REVIEW OF THE
CSIS ACT AND THE SECURITY OFFENCES ACT

Chairman: Blaine Thacker

Vice-Chairman: Maurice Tremblay

Members

Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques
Thompson, Greg—(8)

(Quorum 5)

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

Pursuant to Standing Order 114(3)

TUESDAY, May 22, 1990

Greg Thompson replaced Ken Atkinson

COMITÉ SPÉCIAL D'EXAMEN DE LA LOI
CONSTITUANT LE SCRS ET DE LA LOI SUR
LES INFRACTIONS EN MATIÈRE DE SÉCURITÉ

Président: Blaine Thacker

Vice-président: Maurice Tremblay

Membres

Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques
Thompson, Greg—(8)

(Quorum 5)

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

Conformément à l'article 114(3) du Règlement

Le MARDI 22 mai 1990

Greg Thompson remplace Ken Atkinson

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MAY 22, 1990
(53)

[Text]

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met at 11:08 o'clock a.m. this day, in Room 308 W.B., the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, Blaine Thacker, Greg Thompson and Maurice Tremblay.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst. *From the Committee Research Staff:* Stuart Farson, Research Consultant.

Witnesses: Professor Jacques Levesque, Department of Political Science, University of Montreal. Professor Frank Griffiths, Department of Political Science, University of Toronto.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (*See Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1*).

The witnesses made statements and answered questions.

On motion of John Brewin, seconded by Maurice Tremblay, it was agreed,—That the Chairman be authorized to negotiate a contract with an experienced and qualified editor/reviser to ensure the quality of the French text of the draft report and its conformity with the English text, and to facilitate its timely revision subsequently as the text develops into a report to the House; and that the total value of the contract not exceed \$8,000 without further authorization by the Committee.

At 12:50 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 22 MAI 1990
(53)

[Traduction]

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit aujourd'hui à 11 h 08, dans la salle 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, Blaine Thacker, Greg Thompson et Maurice Tremblay.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal. Du personnel du Comité: Stuart Farson, conseiller de recherche.

Témoins: Jacques Lévesque, professeur, Département de science politique, Université de Montréal; Franklyn Griffiths, professeur, Département de science politique, Université de Toronto.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

Sur motion de John Brewin, appuyé par Maurice Tremblay, il est convenu,—Que le président soit autorisé à négocier un contrat avec un réviseur compétent pour s'assurer que la version française du projet de rapport soit correcte et conforme à la version anglaise, et pour faciliter les changements qui pourront être apportés texte final; et que le montant du contrat ne dépasse pas 8 000 \$ sans nouvelle autorisation.

À 12 h 50, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, May 22, 1990

• 1110

The Chairman: I would like to call the meeting to order. We are resuming consideration of our order of reference dated June 27, 1989.

We are very privileged this morning to have two distinguished professors before us to give evidence on eastern Europe. Professor Jacques Lévesque of the University of Montreal is widely recognized as an expert on eastern Europe. He comes to us with the most recent direct evidence, having returned from eastern Europe only last week. Professor Frank Griffiths is a well-known student of Soviet and eastern European governments. He recently spent time in the Soviet Union, observing the processes of change under way there. He may be familiar to members from his appearances on CBC's *The Journal*, or through his paper, "CSIS: Gorbachev and Global Change", presented at last fall's CASIS conference in Ottawa.

Professeur Jacques Lévesque (Département des sciences politiques, Université de Montréal): On m'a demandé de venir vous parler en me disant que ce Comité se penchait sur les questions intéressant les systèmes de sécurité. Par ailleurs, on m'a demandé de parler de l'Europe de l'Est, ce qui m'a fait hésiter à venir devant ce Comité. En effet, comme les services secrets en Europe de l'Est sont, par définition, des services secrets, on ne peut pas en dire grand-chose à moins d'être de l'intérieur ou d'appartenir soi-même à un système de renseignement, ce qui rend l'exercice un peu difficile. C'est la raison pour laquelle je suis curieux d'entendre ce que mon collègue, Franklyn Griffiths, aura à dire là-dessus.

J'ai pensé vous parler en des termes un peu plus généraux de l'état des relations entre l'URSS et les pays de l'Europe de l'Est, plus spécifiquement du Pacte de Varsovie. Ce qui faisait une partie de l'efficacité précédente des services de sécurité est-européens, c'est qu'ils étaient largement coordonnés par l'URSS. Je voudrais donc parler dans mon introduction d'un autre organisme qui était coordonné jusqu'à maintenant par l'URSS. Il s'agit du Pacte de Varsovie. Cela pourra donner éventuellement des indications sur l'état général des relations de sécurité entre l'URSS et l'Europe de l'Est.

Je suis revenu, il y a une semaine, d'une tournée qui m'a amené à Berlin-Est, à Varsovie, à Bucarest en Roumanie, à Budapest en Hongrie et finalement à Prague, la capitale de la Tchécoslovaquie. L'objet de ce séjour était de m'informer des développements intérieurs, mais aussi de l'avenir du Pacte de Varsovie et des relations de ces pays avec l'URSS.

Comme vous le savez sans doute par la simple lecture des journaux, le Pacte de Varsovie se trouve actuellement dans une très mauvaise posture. Il existe encore sur papier, il existe encore concrètement dans une certaine mesure, mais

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 22 mai 1990

Le président: La séance est ouverte. Nous reprenons nos travaux selon notre ordre de renvoi du 27 juin 1989.

Nous accueillons ce matin deux distingués professeurs qui nous parleront de la situation des pays d'Europe de l'Est. Le professeur Jacques Lévesque, de l'Université de Montréal, est reconnu comme un expert en la matière. Il a des renseignements de première main à nous communiquer puisqu'il est de retour seulement depuis la semaine dernière d'un voyage en Europe de l'Est. Le professeur Frank Griffiths est un observateur bien connu de la scène soviétique et de la scène d'Europe de l'Est. Il a passé quelques temps récemment en Union soviétique où il a pu observer les chambardements qui s'y déroulent. Les députés se souviennent peut-être de sa participation à l'émission *The Journal* de la Société Radio-Canada ou de son document intitulé «CSIS: Gorbachev and Global Change» présenté à la Conférence CASIS l'automne dernier à Ottawa.

Professor Jacques Lévesque (Department of Political Science, University of Montreal): When I was asked to appear before you, I was told that the Committee was looking at security systems and that I was expected to deal with that subject in the context of Eastern Europe. I hesitated before accepting. Because since the secret services of the Eastern European countries are by definition secret there is not much to be said about them unless one has been on the inside or has had the opportunity to work with an intelligence network. So it is not an easy task. I look forward to hearing what my colleague, Franklyn Griffiths, has to say on the subject.

I thought I would speak to you in more general terms of the present relations between the USSR and the Eastern European countries, and particularly the Warsaw Pact countries. What made the Eastern European countries' security services so efficient in the past was the fact that they were largely co-ordinated by the USSR. There was another organization closely co-ordinated by the USSR until recently, the Warsaw Pact. It definitely has a bearing on the state of the relations between the USSR and Eastern Europe in the field of security.

I came back a week ago from a trip to East Berlin, Warsaw, Bucharest in Romania, Budapest in Hungary and then Prague, the capital of Czechoslovakia. I wanted to inform myself of the internal developments in those countries, but I also wanted to form an opinion on the future of the Warsaw Pact and the relations of those countries with the USSR.

As you probably can read in the newspapers, the Warsaw Pact is currently in very sad shape. It is still in existence on paper, it still means something, but one can ask for how long. For example, at the last ministerial meeting of the Warsaw

[Texte]

on peut se demander pour combien de temps. Par exemple, lors de la dernière réunion ministérielle du Pacte de Varsovie qui a eu lieu en mars, le ministre des Affaires extérieures soviétique Chevardnadze s'est trouvé entièrement isolé sur la question de la réunification allemande. Il était entièrement isolé avec la Bulgarie qui ne l'a pas soutenu, mais qui a refusé de prendre position sur la question de l'appartenance de l'Allemagne à l'Alliance atlantique. Tous les autres pays du Pacte de Varsovie se sont prononcés contre la neutralité de l'Allemagne, en particulier les Polonais puisqu'ils voient le maintien de l'Allemagne dans l'Alliance atlantique comme un facteur de sécurité pour leur frontière. Donc, sur cette question absolument vitale pour elle, vu que la principale question de sa politique extérieure est actuellement la question allemande, l'URSS s'est retrouvée à peu près totalement isolée au sein de son propre système d'alliance. Voilà ce qui se passe sur le plan politique.

Sur le plan militaire, il y a aussi un effritement rapide du Pacte de Varsovie. Lorsque Vaclav Havel est arrivé au pouvoir, dans une première phase, il a dit que les troupes soviétiques en Tchécoslovaquie devaient rester tant et aussi longtemps qu'un règlement d'ensemble sur les questions de l'équilibre des forces en Europe n'aurait pas été conclu. Il a rapidement changé d'avis là-dessus et, comme vous le savez, les troupes soviétiques ont commencé à se retirer de Tchécoslovaquie et devront le faire d'ici juin 1991.

En Hongrie, il y a une situation similaire. C'est le gouvernement communiste lui-même qui a demandé le retrait des troupes soviétiques. Les Soviétiques ont accepté, croyant que cela aiderait peut-être la performance électorale de l'extrême gauche hongrois. Cela n'a pas aidé. Là aussi, le retrait doit être complété avant la fin de juin 1991. Il y a un débat en cours au Parlement hongrois sur la question du retrait pur et simple de la Hongrie du Pacte de Varsovie. Donc, actuellement, il ne reste plus de troupes du Pacte de Varsovie qu'en Pologne et qu'en Allemagne de l'Est, provisoirement.

• 1115

En Pologne, le gouvernement polonais actuel est très conscient de la difficulté que poserait à l'Union soviétique la demande d'un retrait des troupes soviétiques de Pologne, puisque le Pacte de Varsovie, sur le plan militaire, ne peut exister sans une participation de la Pologne. Cependant, à la fin de ce mois, il doit y avoir, m'a-t-on dit à Varsovie, un débat au Parlement polonais. Le gouvernement doit présenter une proposition visant non pas un retrait complet, mais une réduction substantielle des troupes soviétiques. Celles-ci se chiffrent actuellement à environ 40,000 hommes, et il est question de demander une réduction à 5,000 hommes pour qu'il ne reste surtout que des moyens logistiques pour assurer la communication entre le territoire soviétique et les troupes soviétiques qui demeureront en Allemagne de l'Est pendant la période transitoire qui doit accompagner le processus de réunification allemande.

Donc, les Polonais veulent réduire à 5,000 hommes le nombre de troupes soviétiques, mais vous savez que la situation en Pologne est extrêmement volatile sur le plan politique, et elle l'est de plus en plus. Au cours des six

[Traduction]

Pact, held in March, the Soviet External Affairs Minister, Mr. Chevardnadze found himself completely isolated on the question of the German reunification. He was completely alone except for Bulgaria, which however did not support him, but refused to take a position on the question of the integration of Germany into the Atlantic Alliance. All the other countries of the Warsaw Pact came down against the neutrality of Germany, particularly the Poles, who see the continued membership of Germany in the Atlantic Alliance as contributing to the security of their border. So, on such a vital question for the USSR—the German issue is probably the most important one it has to deal with externally—it found itself completely isolated within its own sphere of alliance. That is on the political side.

On the military side, the Warsaw Pact is also rapidly coming undone. When Vaclav Havel came to power, he at first indicated that Soviet troops in Czechoslovakia were to stay as long as the question of the balanced distribution of the forces in Europe was not settled comprehensively. He quickly changed his mind on that subject and, as you know, Soviet troops have started to withdraw from Czechoslovakia; they have until June 1991 to complete their pullout.

In Hungary, the situation is quite similar. It was the Communist government itself which asked for the withdrawal of Soviet troops. The Soviets accepted, thinking that their gesture would help the former Hungarian Communist Party at the polls. It did not help. There again, the withdrawal is to be completed by the end of June 1991. The Hungarian Parliament is currently discussing simply withdrawing from the Warsaw Pact. So, for the time being, Warsaw Pact troops can be found only in Poland and East Germany.

The Polish government is well aware of the problem the Soviet Union would have in dealing with a request to withdraw its troops from Poland, as the Warsaw Pact cannot exist, militarily speaking, without Poland's participation. I have been told, however, that that issue will be debated by the Polish government in Warsaw at the end of this month. The government will be tabling a proposal to request a sizable reduction, not full withdrawal, of Soviet troops, which currently number 40,000 men. The Poles want to bring that number down to 5,000 men, which would leave only a logistical link between the USSR and the Soviet troops remaining in East Germany during the transition period pending reunification of the two Germanys.

The Poles want to see the number of Soviet troops in Poland reduced to 5,000 men, but as you know, the political situation in Poland is extremely volatile and becoming even more so day by day. According to official government

[Text]

derniers mois, c'est-à-dire de novembre jusqu'à mars 1990, selon les statistiques officielles du gouvernement, le niveau de vie en Pologne a baissé de 40 p. 100 alors qu'il partait d'un niveau déjà très bas en novembre dernier. La tension est extrêmement vive, et le dirigeant de Solidarité, Lech Walesa, paraît en ce moment tenté par une fuite en avant de type populiste et nationaliste, de telle sorte qu'il a demandé le retrait complet des troupes soviétiques de Pologne. Ceci n'a pas été suivi par le gouvernement. C'est un des points de dissension qui existent actuellement entre Walesa et le gouvernement. La situation changeant très rapidement, on pourrait arriver à un contexte où même la Pologne pourrait demander le retrait complet des troupes soviétiques, ce qui, à toutes fins utiles, mettrait fin à l'existence du Pacte de Varsovie.

Les Soviétiques ont fait beaucoup d'efforts pour tenter de sauver le Pacte de Varsovie. Ils ont, semble-t-il, accepté une proposition tchèque et polonaise pour qu'il y ait une rotation du commandement conjoint, que ce ne soit plus un Soviétique qui assure nécessairement le commandement du Pacte de Varsovie. Ils seraient prêts à accepter une rotation du commandement entre les différents membres, ce qui est déjà une concession considérable. Mais même à cela, on risque de ne pas pouvoir sauver le Pacte.

Les Soviétiques ont proposé de faire du Pacte de Varsovie une organisation beaucoup plus politique que militaire, vu que sur le plan militaire, les troupes doivent quitter un peu partout, mais là aussi l'écho est très défavorable, surtout du point de vue du gouvernement polonais. Là-dessus, le gouvernement polonais a changé radicalement sa position en novembre dernier. Il était en faveur d'une transformation de nature politique, mais maintenant la Pologne, voulant avoir la pleine autonomie en matière de politique extérieure, veut un arrangement de nature strictement militaire sur un maintien minimal de troupes soviétiques en Pologne et ne veut absolument pas entendre parler d'une coordination des politiques extérieures.

Donc, de quelque côté que l'on se tourne, le Pacte de Varsovie est en très mauvaise posture, ce qui met l'Union soviétique elle-même dans une posture extrêmement défavorable pour les négociations actuelles sur le processus de la réunification allemande.

Je m'arrêterai là-dessus en disant simplement que, voyant comment les Soviétiques ont de la difficulté à maintenir un organisme formel, qui impliquait des traités tout ce qu'il y a de plus officiels avec les pays de l'Europe de l'Est, vous imaginez qu'au niveau des systèmes de sécurité, il en va pareillement: les ententes sont moins formalisées. Il est très probable que l'Union soviétique a perdu, là aussi, la capacité de contrôler et de coordonner les services de sécurité des pays de l'Europe de l'Est.

• 1120

Pendant la période des questions, je pourrai essayer de parler de façon un peu plus spécifique des réorganisations dont on a parlé, notamment en Pologne, en ce qui concerne le ministère de l'Intérieur et les systèmes de sécurité.

[Translation]

statistics, the standard of living has dropped by 40% from an already low level in the six-month period from November 1989 to March 1990. Tensions are running high, and the leader of the Solidarity movement, Lech Walesa, seems to be trying to keep one step ahead of the mob by appealing to populist and nationalist feelings, which is why he has asked for the withdrawal of all Soviet troops from Poland. The government has taken a different tack. That is one of the points on which Walesa and the Polish government currently disagree. But, given the speed at which the situation is evolving, we just might see Poland request full withdrawal, which, for all intents and purposes, would put an end to the Warsaw Pact.

The Soviets have put a great deal of effort in to trying to save the Warsaw Pact. They have apparently agreed to a proposal by Czechoslovakia and Poland to rotate the joint command, so that command under the Warsaw Pact would not automatically devolve on a Soviet. That is a major concession. But, even that might not serve to save the Pact.

The Soviets have offered to give the Pact a more political, rather than military, orientation, since troops are to be withdrawn from nearly all locations. That proposal too has also met with much opposition, particularly from the Polish government. Last November, the Polish government reversed itself. It had been in favour of political change, but now Poland, which is seeking full autonomy in external affairs, wants a strictly military arrangement that will bring the number of Soviet troops in Poland down to the minimum, and categorically rejects any co-ordination of external policy.

No matter which way you look at it, the future of the Warsaw Pact looks grim, and this is having a devastating effect on the Soviet Union's position in the current negotiations on the reunification of the two Germans.

I shall stop here by saying simply that, as the Soviet Union seem to be having trouble maintaining its own organizational structure, including all official treaties with the East Bloc, you can imagine that the situation is much the same with regard to security systems, where the agreements are less formal. It is quite conceivable that there again the Soviet Union has lost its capacity to control and co-ordinate the security services of the Eastern European countries.

In answering your questions, I will try to be more specific on the kind of reorganizations which the Ministry of the Interior and the security networks underwent, notably in Poland.

[Texte]

Professor Franklyn Griffiths (Department of Political Science, University of Toronto): I have some brief remarks relating to the current situation in the Soviet Union and maybe some words on the long-term outlook for Soviet development. I will end with some thoughts on possible implications for Canadian security intelligence.

What is happening in the Soviet Union these days is so many-faceted, so multi-dimensional, so complex, so encouraging and yet so difficult and troubling that it is very hard to put it all in a few words. In fact, I am not going to put it all in a few words; I will do what I can with it in the time that I have.

The Soviet Union in its foreign relations is now in a posture of accommodation with a world that previously it had been sworn to transform. Under Gorbachev, I do not believe they are seeking to transform the world around them. They are seeking to come to terms with it, to do business, and above all to co-operate. There is a body of thought known in the Soviet Union as the new political thinking that articulates all of these ideas in quite a lot of detail. There is in particular a strong emphasis in Soviet thinking that is behind this new foreign policy of accommodation: an emphasis on new thoughts or new understandings of security.

The Soviets are arguing among themselves. There is not complete unanimity on this. They are also urging others to look anew at the whole question of security, to downplay the military and technical aspects of security, and to look at it increasingly as a political and many-faceted phenomenon, including economic security and environmental security, which is very strong on their agenda now. Indeed, the Soviets are talking far more than almost any other government I can think of about the need to take a global perspective on the common problems of humanity. A lot of this may sound rather gushy, perhaps even insincere, but I take these commentaries from the Soviet side seriously. They are committed to a new global view of the world in which they are part of the problem—not simply the bearer of all solutions as they had considered themselves before.

In domestic affairs, there is so much that one could talk about, but one word, one familiar word, says it all: *glasnost*. "Forthcomingness" might be the best translation of this admirable concept. There is a much greater openness and readiness to disseminate information that was previously held secret. The media have come into their own as a result. Public opinion has taken on a new life. Democratization is an ugly word in English, but in the Soviet Union it is bringing developments that are far from ugly. These developments are quite encouraging in terms of the change in the nature of the Soviet system. This change will not be to a democracy such as we have, which is imperfect in itself, but to a democracy that will be in keeping with Soviet and Russian traditions. One could go on; there are all kinds of things happening, but let me talk specifically about what seems to be occurring now.

The whole process of reform is running into difficulty, which surely was to be anticipated. No one could ever have thought it would be easy. They have worked through a number of the superstructural problems and are now hitting

[Traduction]

M. Franklyn Griffiths (professeur, Faculté des sciences politiques, Université de Toronto): Je parlerai brièvement de la situation actuelle en Union soviétique et essaierai de voir quelles sont les perspectives à long terme dans ce pays. Je terminerai en indiquant quelles seront les répercussions possibles de cette situation sur les services canadiens de renseignement et de sécurité.

Ce qui se passe actuellement en Union soviétique a tellement de facettes, de dimensions, est si complexe, et à la fois si encourageant, si difficile et si troublant qu'il est très difficile de l'expliquer en quelques mots. Je ne vais pas essayer non plus; je vais simplement utiliser le mieux possible le temps qui m'est alloué.

La politique étrangère de l'Union soviétique consiste maintenant à amadouer un monde que dans le passé elle s'était juré de transformer. Sous Gorbatchev, l'Union soviétique ne veut plus transformer le monde qui l'entoure. Elle veut trouver un arrangement avec lui, faire du commerce et coopérer. La nouvelle pensée politique, comme on l'appelle en Union soviétique, se nourrit de tous ces principes. Il y a un aspect particulièrement important de cette nouvelle politique étrangère modérée: le dispositif de sécurité doit être réorienté.

Le sujet fait l'objet d'une certaine controverse. Les Soviétiques ne sont pas tous d'accord. Ils souhaitent que les autres pays également revoient complètement leurs dispositifs de sécurité, mettent moins l'accent sur les aspects militaires et techniques et incluent des considérations politiques et diverses comme la sécurité économique et la sécurité de l'environnement, qui prend de plus en plus d'importance aux yeux des Soviétiques. Plus que quiconque ils parlent de la nécessité d'adopter une perspective mondiale pour les problèmes auxquels l'humanité fait face. Il y en a peut-être qui croient que ces protestations des Soviétiques sont exagérées et manquent de sincérité, mais je les prends au sérieux. Les Soviétiques adoptent un nouveau point de vue en ce sens qu'ils reconnaissent qu'ils font partie du problème—ils ne pensent plus comme auparavant qu'ils disposent de toutes les solutions.

Sur le plan intérieur, il y aurait tant à dire à ce sujet, il n'y a qu'un mot pour décrire la situation: *glasnost*. La meilleure traduction de ce concept admirable est «ouverture». Là où auparavant on avait tendance à travailler dans le secret on se montre ouvert et prêt à partager l'information. Les médias assument maintenant le rôle qui leur revient. L'opinion publique signifie maintenant quelque chose. Démocratisation n'est peut-être pas un mot bien joli en français, mais en Union soviétique il se traduit par des événements très intéressants. Le système soviétique en est fondamentalement changé. Et la démocratie qui s'y instaure n'est pas comme la nôtre, qui est nécessairement imparfaite, mais une démocratie qui tient compte des traditions soviétiques et russes. Bien des événements se déroulent en Union soviétique, mais je m'en tiens aux plus récents.

Le processus de réforme connaît quelques ratés, ce à quoi il fallait s'attendre. Personne n'avait pensé qu'il puisse être facile à réaliser. On s'en est d'abord pris aux superstructures; on aborde maintenant la base du système, les

[Text]

what might be called bedrock: structures that do not yield. The economy is very difficult for Gorbachev. It is difficult even to start digging into the rock. There has been a good deal of discussion about economic reform, but the man has been unwilling and unable to launch a process of economic perestroika. There may be some proposals announced later this week or early next for implementation next year.

• 1125

On the whole, what is happening in this area is that the Soviet leadership and those who would change the economic system are having to face the fact that the peoples of the U.S.S.R., and I think perhaps particularly the Russians, would rather not see others get rich and perhaps richer than they are even, if it means that their way of living or their standard of living might be better off. In other words, there is an envy factor that seems to be inhibiting the readiness of the Soviet populations to accept the risks and indeed the inequalities that will come with more rapid economic growth and with the introduction of a socialist market economy.

We could talk about this in greater detail, but there is now, I think, a moment of truth or a moment of great difficulty that Gorbachev faces in producing economic benefits that will lend the whole reform process greater strength than himself—a greater popularity.

Realizing that the economy would be very hard to change, because fundamentally you have a problem of public attitudes, Gorbachev and his colleagues started with political change. All kinds of things have occurred, some of which I have mentioned.

Most recently there have been changes that perhaps bear on our topic, which is security intelligence matters. There have been changes in the sense that Gorbachev is cutting himself loose, it would appear, from the party and his base in the party apparatus. We see this in his moves to establish a prime leadership position in a new and reformed presidency. The party itself later this summer is very likely to split. The Communist Party of the Soviet Union is falling by the wayside. In due course, I am almost certain, it will be, if not irrelevant, a wasted force. It could be that Gorbachev and his people sense this. In any case, they are moving to establish a centre of control in a presidency.

The problem with all of this is that Gorbachev does not really have a mass base of support in the Soviet Union. A lot of economic developments have been unsettling. Glasnost, while creating all kinds of new political freedoms that are greeted, also reveals all kinds of bad news people are troubled by. In various ways it is fair to say there is no consensus on the future development of the Soviet system.

Gorbachev has risked, I think, substantially in moving away from the party to develop a new locus of power in the presidency. The fact that he lacks a mass base means, I believe, existing and powerful political institutions in the

[Translation]

structures qui ne cèdent pas facilement. L'économie est actuellement un problème très difficile pour Gorbatchev. C'est comme si on voulait creuser dans le roc. La réforme économique a été beaucoup discutée, mais M. Gorbatchev n'a pas encore voulu ou pu lancer le processus de perestroïka économique. Quelques propositions pourraient être annoncées un peu plus tard cette semaine ou au début de la semaine prochaine en vue de leur application dans un an.

Le problème à ce niveau est que les dirigeants soviétiques et ceux qui souhaitent modifier le système économique se butent à la résistance des peuples de l'URSS et en particulier des Russes; ils ne veulent pas que leurs voisins soient plus riches qu'eux, même si cela signifie un relèvement général de leur propre niveau de vie. En d'autres termes, ils sont envieux les uns des autres et ne sont pas prêts à accepter les inégalités qui doivent nécessairement résulter d'une croissance économique accélérée et de l'introduction d'une économie de marché socialiste.

Nous pourrions en parler longuement, mais en résumé, disons que Gorbatchev se trouve à une étape cruciale et très difficile; il doit produire des avantages économiques qui rendent l'ensemble du processus de réforme plus fort et plus populaire que lui-même.

Comme ils savaient que l'orientation de l'économie serait beaucoup plus difficile à changer, à cause de l'attitude fondamentale de la population, Gorbatchev et ses collègues ont commencé par le changement politique. Toutes sortes d'événements sont survenus dans ce contexte; j'en ai mentionné quelques-uns.

Plus récemment, le souffle de la réforme a atteint les services de renseignement de sécurité. Le fait le plus nouveau est que Gorbatchev a pris ses distances, semble-t-il, par rapport au parti et à l'appareil du parti. Il tente par exemple de renouveler et de réformer son poste de président en se donnant plus de pouvoirs. Le parti lui-même risque de se scinder cet été. Le parti communiste d'Union soviétique est définitivement en perte de vitesse. Il est presque certain qu'il perdra toute son influence avec le temps. Gorbatchev et son entourage le sentent peut-être en tout cas, étant actuellement en train de concentrer tous les pouvoirs au niveau de la présidence.

Le problème dans ce contexte est que Gorbatchev ne jouit pas d'un appui populaire étendu au sein de la population d'Union soviétique. Beaucoup de changements économiques ont inquiété. Si la glasnost a engendré de nouvelles libertés politiques qui ont été appréciées, elle a également permis la diffusion de mauvaises nouvelles qui ont semé le trouble. Il n'y a pas vraiment de consensus au sein de la population sur le développement futur du système soviétique.

Gorbachev, à mon avis, a pris des risques énormes en s'éloignant du parti et en centralisant les pouvoirs au niveau de sa présidence. Comme il n'a pas d'appui populaire étendu, les institutions politiques déjà en place, fort puissantes à

[Texte]

Soviet system are going to have a greater lease on life, shall we say, greater access in the making of policy and greater deference shown to their views. We see this already. Since the Open Skies Conference here in Ottawa in January, there has been, I think, greater deference to the Soviet military and therefore a greater firmness in Soviet negotiating positions on arms control and questions of international security.

If the military is being heard somewhat more clearly—though I would insist is not calling the shots, Gorbachev continues to be the leader—surely the KGB is also in a somewhat stronger position now. I would think it may be in a somewhat stronger position as long as the president lacks a mass base or the elements of a winning coalition that will put reform over the top.

I think right away to come to an implication, the chances that the KGB will be persuaded to make changes in its external or international operations perhaps diminish under these circumstances. I assume they will prefer to continue doing abroad what they have been doing. I think there will be less reason for a general secretary and for a president to try to change this foreign orientation of the KGB when there are so many more pressing matters at home. We can come back to this.

• 1130

The point I do wish to make—and it is an inference really, rather than a point—is that if you look at what is happening at the leadership level and in political life generally in the Soviet Union, the current period is one that favours key institutions having a somewhat larger voice. I think the KGB is part of the picture here.

What is the long-term outlook for the Soviet Union? This certainly is unclear. It is unclear to the Soviets themselves, for sure. In answer, I would say that the essence of what is happening is that Russia itself, or herself, is seceding from the Soviet Union.

We talk a lot and think a lot about Baltic secession. We think also about the east European countries and how they have broken free. But underneath it all there is a far more profound change occurring. This change is one that sees Russia and the Russian people reasserting a national consciousness. The Russians, I will remind you, are the minority nation in the U.S.S.R. Traditionally they hold most of the key positions. I think we are going to see a Russian set of priorities increasingly take over from longstanding old-guard Soviet priorities.

If you visit the Soviet Union—and I was there last January—one can only be struck by the great strength with which Russian cultural themes are now playing in the U.S.S.R., whether it is the church and the restoration of churches that have been desecrated at the hands the Communist Party, whether it is the environment and the tremendous disasters that have befallen Russian lands at the hands of ministries that do not give a damn about the side effects of what they have been doing, or whether it is any number of other things—Russian language, Russian speech etiquette.

[Traduction]

l'intérieur du système soviétique, vont bénéficier d'une deuxième chance; elles vont participer davantage à l'élaboration des politiques et bénéficier d'une influence accrue. Nous avons déjà pu constater ce fait. Depuis la conférence Ciel Ouvert tenue à Ottawa en janvier, les forces militaires soviétiques ont eu droit à un plus grand respect et, en conséquence, la position de négociation de l'Union soviétique sur le contrôle des armements et la sécurité internationale s'est raffermie.

Si les militaires ont pu rétablir leur influence—ce ne sont pas eux qui décident, cependant, Gorbatchev continue d'être le chef—le KGB a dû également raffermir sa position. Il reste une force, je suppose, tant et aussi longtemps que le président ne jouit pas d'un appui très important au sein de la population ou ne peut pas réunir les éléments d'une coalition gagnante qui lui permette de finalement faire accepter sa réforme.

Dans ces circonstances, les chances que le KGB soit persuadé d'apporter des changements dans ses activités à l'étranger ou sur le plan international sont très minces. J'imagine qu'il préférera agir à l'étranger comme il a toujours agi jusqu'ici. Il est d'autant moins urgent, pour le secrétaire général ou pour le président, d'essayer de modifier les activités du KGB à l'étranger, alors qu'il y a tant de situations urgentes sur le territoire même de l'Union soviétique. Nous pourrions revenir ultérieurement sur cette question.

Ce que je voudrais dire, cependant et il s'agit plutôt d'une déduction, c'est que si l'on considère ce qui se passe au niveau de la classe dirigeante et, de façon générale, la scène politique en Union soviétique, on constate que la période actuelle tend à donner davantage voix au chapitre aux institutions essentielles du régime. Et à mon avis, cela s'applique également au KGB.

Quelles sont les perspectives à long terme de l'Union soviétique? C'est bien difficile à dire, même pour les Soviétiques, naturellement. Je répondrai en disant que la Russie proprement dite est en train de se démarquer de l'Union soviétique.

Il est beaucoup question, ces temps-ci, de la sécession des États baltes. On parle également des pays de l'Europe de l'Est et de la façon dont ils se sont libérés. Mais derrière tous ces phénomènes, on constate un changement beaucoup plus profond: c'est la Russie et le peuple russe qui réaffirment une conscience nationale russe. Rappelons-nous que les Russes sont une nation minoritaire en Union soviétique dont ils occupent depuis toujours les postes clés. On peut s'attendre à voir les priorités du peuple russe prendre progressivement le dessus sur les priorités de la vieille garde soviétique.

Lorsqu'on visite l'Union soviétique, comme je l'ai fait en janvier dernier, on est frappé par la vigueur avec laquelle les thèmes culturels russes se manifestent actuellement en Union soviétique, que ce soit dans le domaine religieux, avec la restauration des églises qui avaient été désaffectées par le Parti communiste, que ce soit dans le domaine de l'environnement, avec les catastrophes épouvantables qui ont affligé le territoire russe lorsqu'il était régi par des ministères qui ne se souciaient pas le moins du monde des conséquences de leurs interventions, ou que ce soit dans divers autres domaines, comme l'utilisation du russe, ou la civilité du langage.

[Text]

Perhaps this is a digression, but Russians are asking themselves both why they are so rude to one another and if it has to be this way. If you have not been there, let me tell you, they are rude to one another. They are asking if something has not been lost. They are going back in their minds to the pre-revolutionary era. Intellectuals now call the railway stations in Moscow by their pre-revolutionary names. There are all kinds of things in the air, indications that old ways are returning.

This does not mean the Soviet values that have persisted since 1917 will suddenly disappear. There instead will be a complex interplay, a Soviet overlay, if you like, over a set of policies that will be increasingly Russian and increasingly nationalistic.

Complications lie ahead here, in that Russian nationalism is a fractured force. It does not speak with one voice. There are hard-line, chauvinistic, anti-Semitic, xenophobic Russian nationalists. They would seem to me to be in a minority, but they find one way or another to make their influence felt. There are other occurrences; some of them are more benign.

I think perhaps we in Canada, in the west generally, have an interest in encouraging a benign nationalist development if there is to be one in Russia and in the Soviet Union. How the security and intelligence field might bear on this, I am not sure. Perhaps we can think about it as we go along.

To summarize and to make another few comments, what we are looking at in the case of the Soviet Union and the failure of the system there, together with the collapse of Soviet-style systems in eastern Europe, is the first major evidence, hard social evidence, of unsustainable development. The Soviet-style systems have been fundamentally unsustainable in that they have demanded far more than they have received. Above all, there has been very substantial environmental abuse. This cannot be overestimated. Perhaps Professor Lévesque saw some of this in eastern Europe, the effects of heavy-handed centrally controlled industrialization.

• 1135

I think the Soviets' experience recently is a harbinger of things to come for all of us. All of us are faced with problems of devising new strategies of sustainable development. The Soviets, as I say, are aware of this on a global basis. I think we too need to be far more aware of the changing international agenda and indeed the changing nature of environmental dimension of security. Scientific knowledge about the environment is therefore going to be far more critical to Canada's security in the future. In my view, we should be paying far more attention to these long-term but I believe approaching threats to Canadian security than we have been.

[Translation]

Quitte à faire une digression, je dirais que les Russes eux-mêmes se demandent pourquoi ils sont aussi impitoyables entre eux, et s'il est indispensable qu'ils se comportent ainsi. Si vous n'y êtes jamais allés, je puis vous dire qu'ils sont effectivement impitoyables entre eux. Ils se demandent s'ils n'ont pas perdu quelque chose. Ils en reviennent à l'état d'esprit qui régnait avant la révolution. De nos jours, les intellectuels ont redonné aux gares de Moscou les noms qu'elles portaient avant la révolution. On constate toutes sortes de phénomènes qui indiquent un retour à l'ancien temps.

Cela ne veut pas dire que les valeurs soviétiques qui ont prévalu depuis 1917 vont disparaître du jour au lendemain. Il va y avoir plutôt une interaction complexe, la réalité soviétique étant progressivement recouverte par des politiques de plus en plus russes et de plus en plus nationalistes.

On peut s'attendre à des complications, car les forces nationalistes russes sont divisées. Elles ne parlent pas à l'unisson. Il existe des nationalistes russes intransigeants, chauvinistes, antisémites et xénophobes. Je pense qu'ils sont minoritaires, mais ils réussissent à exercer leur influence d'une manière ou d'une autre. Il existe également d'autres formes de nationalisme, dont quelques-unes plus anodines.

Je pense que le Canada et les pays occidentaux de façon générale ont intérêt à favoriser l'essor d'un nationalisme modéré si cette tendance doit se manifester en Russie et en Union soviétique. Je ne peux prévoir avec certitude le rôle que peuvent jouer les services de sécurité et de renseignement à cet égard. Nous pourrions peut-être y revenir à mesure que la situation évoluera.

Pour résumer, quitte à ajouter encore quelques éléments, on peut dire que lorsqu'on considère la situation de l'Union soviétique et l'échec du système soviétique ainsi que l'effondrement des régimes d'obédience soviétique en Europe de l'Est, on constate un cas évident de développement non durable. Le système soviétique n'a pu se maintenir parce que ce qu'il exigeait dépassait de beaucoup ce qu'il permettait de produire. Et surtout, il a entraîné une dégradation très importante de l'environnement, qu'on aurait tort de sous-estimer. Le professeur Lévesque a peut-être constaté en Europe de l'Est certains des effets d'une industrialisation intense contrôlée par le pouvoir central.

L'expérience récente des Soviétiques est un présage de ce qui nous attend tous. Nous sommes tous confrontés aux difficultés qu'entraîne la mise au point de nouvelles stratégies pour un développement durable. En effet, les Soviétiques sont conscients de ce phénomène mondial. Quant à nous, il nous faut être davantage sensibilisés à cette mutation internationale et, qui plus est, à la transformation que signifie la dimension environnementale de la sécurité. Les connaissances scientifiques sur l'environnement seront par conséquent beaucoup plus critiques pour la sécurité du Canada à l'avenir. À mon avis, il nous faudra nous pencher de beaucoup plus près sur ces menaces à long terme mais néanmoins pressantes pour la sécurité du Canada que nous ne l'avons fait par le passé.

[Texte]

I will end by saying it seems to me that the opportunity should be taken by Canada, in conjunction with other western countries, to engage the KGB in a debate about the new meanings of security in a discussion, to start if possible a dialogue that may lead to co-operation in this area. There should be an end to adversarial intelligence operations to the extent that we can bring these to an end. I think we should ask the Soviets to end these things they are doing in Canada. We are certainly not doing them there. Even if they do not respond and even if some would say this is an Utopian request, we should perhaps press it upon them. Short of that, though, it seems to me there are ways of changing the subject in international security relations where security intelligence is concerned. We should get on to the common interests that do concern us and try to work out common practices with the Soviet intelligence apparatus. This may apply as well to eastern Europe.

I end by saying that it has taken 30 years, at least, to get somewhere with arms control. I do not think we can allow ourselves another 30 to find ways of collaborating on questions of security intelligence. Our learning curve should be going up much more steeply than this, and it is my judgment that Canada in its own way has something to offer in this area. There is a chance that this country might indeed exercise some slight leadership, slight but still significant. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Griffiths. Mr. Lee will start us off on a round of questioning.

Mr. Lee (Scarborough—Rouge River): This is a very timely, interesting topic. It goes beyond the realm of security intelligence. I wanted to ask for your views on the subject—it is more of a macro-economic question.

In reviewing some fairly current statistics—they are about two months old—in relation to the U.S.S.R. and the Eastern Bloc, it appeared to me that by our measuring stick the U.S.S.R. is in roughly the third year of a three-year depression. I am sure the economists in the U.S.S.R. do not use the same measuring stick as we do, but our economists, our economic models, show depression.

Maybe the question simply raises the obvious. The U.S.S.R. may be incapable, in a relative sense, of doing the kinds of things we think it should do internationally to address military issues, economic issues, environmental issues. In your studies, has their economic impotence shown up on the screen as a fundamental problem that they may not be able to overcome in a short or medium run?

Prof. Griffiths: Economic pressures on the Soviet government have driven them to all kinds of accommodation, it seems to me. If you look at the screen, the screen suggests a very substantial and one-to-one relationship between the

[Traduction]

En terminant, le Canada devrait saisir cette occasion qui s'offre à lui, et en même temps aux autres pays occidentaux, pour engager le KGB dans un débat sur les nouveaux paramètres de la sécurité afin de nouer un dialogue potentiel qui pourrait aboutir à une coopération dans ce secteur. Il faudrait mettre un terme dans la mesure du possible aux opérations de renseignement qui se nourrissent de la confrontation. Je pense qu'il faudrait demander aux Soviétiques de cesser toute activité de ce genre au Canada. Quant à nous, nous ne nous adonnons certainement pas à ce genre d'activité chez eux. Même si nous n'obtenons pas de réaction, même si on peut prétendre qu'il s'agit d'une demande utopique, il vaut la peine de les y exhorter. À défaut de cela, toutefois, il me semble qu'il y a moyen de modifier la configuration des relations internationales en matière de sécurité du point de vue du renseignement de sécurité. Nous devrions nous attarder aux intérêts communs qui nous préoccupent et essayer de trouver un terrain d'entente avec l'appareil de renseignement soviétique. Cela pourrait se faire aussi avec l'Europe de l'Est.

Finalement, il a fallu 30 années au moins avant d'aboutir à quoi que ce soit dans le domaine du contrôle de l'armement. Je ne pense pas que nous puissions nous payer le luxe de 30 autres années pour trouver le moyen de collaborer en matière de renseignement de sécurité. Nos courbes d'apprentissage devraient grimper beaucoup plus rapidement et à mon sens, le Canada a quelque chose de particulièrement original à offrir dans le domaine. Il est possible que notre pays puisse même faire oeuvre de chef de file, modestement mais néanmoins de façon appréciable. Merci, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup, M. Griffiths. M. Lee posera les premières questions.

M. Lee (Scarborough—Rivière Rouge): Le sujet est fort à propos et fort intéressant. Il dépasse le cadre du renseignement de sécurité. Je voudrais vous poser une question qui porte davantage sur la macro-économie.

J'ai entre les mains des statistiques courantes, vieilles de deux mois environ, concernant l'URSS et le bloc de l'est. En les analysant, il m'a semblé qu'elles révélaient pour l'URSS l'existence de la troisième année d'une dépression de trois ans. Je suis persuadé que les économistes soviétiques ne se servent pas des mêmes étalons que nous, mais nos économistes, nos modèles économiques, indiquent une dépression.

Ma question porte peut-être sur ce qu'il faut constater à l'évidence. L'URSS est peut-être incapable, en termes relatifs, de réaliser ce que nous pensons qu'elle devrait réaliser sur le plan international pour régler les enjeux militaires, économiques et environnementaux. Vos études ont-elles démontré l'impuissance économique des Soviétiques comme difficulté fondamentale impossible à surmonter à court ou à moyen terme?

M. Griffiths: Les pressions économiques exercées sur le gouvernement soviétique l'ont forcé à toutes sortes d'aménagements, à ce qu'il me semble. Reportez-vous un instant au tableau. On y constate un rapport important et

[Text]

foreign policy of threat reduction, of co-operation, of participating in the world economy—it does not happen overnight, but they are working on it—and other things that relate to the problems that arise fundamentally from an unworkable economy and the need to turn things around.

• 1140

On the matter of threat reduction, for example, if there is a tense national environment, reform of the Soviet Union and the Soviet system is more difficult, by and large. By reducing the external threat, as Gorbachev sought to do, he created a condition in which there is a greater chance of experimentation and change, where the rally-round-the-flag mentality is less assured. So there are all kinds of ways in which we see connections between economic disability and foreign policy activity on the foreign policy screen.

Maybe you are also asking whether, finally, they will not have the money or the capacity simply to take part in international life. It is possible, but I do not think they have reached that yet. Indeed, I would question whether they are in a depression at this point. It is obviously hard to get a good impression of a depression just by a visit, but my sense of the Soviet Union some months ago is that it was worse than in let us say May 1989, when I was there previously. But it was not qualitatively worse; that is, they had not gone a step up a staircase or down one. It was just worse.

I think Poland is probably in worse shape. If I can think of a country, Poland is in a state of depression. The Soviet Union is not suffering yet from the kinds of dislocation—the unemployment, the inflation, the inability to cope—that the Poles have. This is one of the reasons the Soviets have not moved on reform, because they see all of this lying ahead. They are stymied and do not really have an answer to it as a result.

My answer would be that the Soviets are not yet inhibited from taking an active part in international life because they lack the cash and they just simply are imploding—not yet a depression, I do not think, though I am not an economist and I could be challenged.

The last point is on the economy. Not yet have they really bit into defence spending where strategic nuclear weapons and research and development are concerned. In other words, there is slack there. Not yet have they bit into the money going to Cuba and perhaps some other places, that could perhaps be used if they were really in dire straits to bolster the economy. There is some slack, but there is also a great deal of slack in the domestic economy.

[Translation]

direct entre la politique étrangère fondée sur la réduction de la menace, sur la coopération et sur la participation à l'économie mondiale—ce qui ne se produit pas du jour au lendemain mais qu'il faut gagner pied à pied—et d'autres facteurs liés aux problèmes qui découlent essentiellement d'une économie dans le marasme exigeant un renversement de la vapeur.

Prenez par exemple, la réduction de la menace. Si le climat national est tendu, la réforme de l'Union soviétique et du régime soviétique devient plus difficile en général. En réduisant la menace extérieure, comme il s'est efforcé de le faire, Gorbatchev a créé une situation ouvrant davantage la voie à l'expérimentation et aux changements, où l'esprit de clocher tient moins de place. Il y a donc toutes sortes de moyens où l'on peut constater des rapports entre la faiblesse économique et la politique étrangère, sur ce tableau.

Vous demandez sans doute également si, en dernière analyse, les Soviétiques auront les moyens financiers ou tout simplement la capacité de participer à la vie internationale. C'est possible, mais nous n'en sommes pas encore là, à mon avis. En effet, je me demande si les Soviétiques connaissent véritablement une dépression pour l'instant. Il est difficile de constater ce genre de situation par une simple visite, mais quand je me suis rendu en Union soviétique il y a quelques mois, j'ai constaté que la situation était plus grave qu'elle ne l'était en mai 1989, lors de ma visite précédente. J'ai constaté une différence, mais qui n'était pas saisissante. Je n'ai pu que constater une aggravation de la situation.

La Pologne est probablement dans un état encore plus lamentable. S'il est un pays qui connaît une dépression, c'est bien la Pologne. En Union soviétique, on ne constate pas les maux qui caractérisent ce genre de désordre—le chômage, l'inflation, l'incapacité de surmonter les difficultés—contrairement à ce que l'on constate en Pologne. Voilà une des raisons qui expliquent pourquoi les Soviétiques n'ont pas entrepris un programme de réforme: ils appréhendent la même chose. Ils sont paralysés et par conséquent ils n'ont pas de véritable solution.

Je vous répondrai que ce n'est pas parce qu'ils manquent de liquidités que les Soviétiques sont empêchés de prendre une part active à la vie internationale. L'Union soviétique est tout simplement en train de faire implosion, sans avoir atteint la dépression, du moins je ne le crois pas, mais je ne suis pas économiste et on pourrait contester ce que je dis.

En terminant, quelques mots sur l'économie. Jusqu'à présent, les Soviétiques n'ont pas encore rogné dans les dépenses de défense pour les armes stratégiques nucléaires ou la recherche et le développement. En d'autres termes, il y a une certaine marge de manoeuvre de ce côté-là. Les Soviétiques n'ont pas encore rogné dans les budgets consacrés à Cuba ou à d'autres pays et on pourrait avoir recours à ce moyen s'il devenait indispensable de soutenir l'économie. Il y a une certaine marge de manoeuvre, mais elle existe aussi dans l'économie intérieure.

[Texte]

M. Lévesque: À la limite, on pourrait dire que le problème économique est à la base même de tous les changements qui sont intervenus en Union soviétique. C'est ce qui a déterminé, au premier chef, les réorientations de la politique extérieure ainsi que toute une série de réorientations de la politique intérieure.

Dans les premiers discours de Gorbatchev, durant l'année de son arrivée au pouvoir en 1985, il a constamment dramatisé l'état de l'économie soviétique, de telle sorte qu'on s'attendait à ce que Gorbatchev soit beaucoup plus un réformateur économique qu'un réformateur politique. En fait, c'est le contraire qui s'est produit jusqu'à maintenant. Il a d'abord mis l'accent sur les problèmes économiques et il a ensuite parlé de la nécessité de changer les structures politiques pour rendre une réforme économique véritablement viable. Finalement, au fur et à mesure des événements, la démocratisation politique a pris sa propre autonomie par rapport aux réformes économiques, qui ont avancé beaucoup moins rapidement.

• 1145

Néanmoins, toutes les questions politiques, l'obsession de Gorbatchev en ce qui concerne le désarmement, toutes ses propositions, toutes les mesures partielles et unilatérales qui ont été prises en matière de désarmement, sont dictées d'abord par la préoccupation de créer des conditions qui permettent la relance de l'économie soviétique, même si celle-ci n'a pas commencé. Toute la politique de dégagement soviétique des conflits régionaux dans le Tiers monde, que ce soit en Angola ou en Afghanistan, que ce soit la pression diplomatique exercée sur le Vietnam pour un retrait du Cambodge, toute cette politique n'a peut-être pas encore amené de bénéfices économiques directs pour l'URSS, mais c'est un investissement à terme pour réduire le coût économique de la politique extérieure soviétique.

On peut dire la même chose de la politique à l'endroit de l'Europe de l'Est. La décision de ne pas intervenir pour maintenir par la force, comme on l'avait fait dans le passé, des régimes communistes en Europe de l'Est, est en partie déterminée par des considérations économiques, c'est-à-dire le coût que représentait l'Europe de l'Est pour l'économie soviétique. Des économistes américains ont montré, avec toute une série de chiffres à l'appui, que le maintien de l'hégémonie soviétique en Europe de l'Est était extrêmement coûteuse économiquement. Les chiffres ont varié selon les années. Ce n'est pas par hasard que l'URSS, à la première réunion du COMECON qui a suivi l'effondrement des régimes communistes de l'Europe de l'Est, a demandé que dorénavant le commerce avec les pays de l'Est se fasse en dollars. Ce sera plus avantageux, bien sûr, pour l'URSS.

Donc, on peut voir la question économique à peu près partout dans les réorientations qui ont été données à la politique soviétique. Le grand paradoxe, c'est que cette préoccupation économique n'a jusqu'à maintenant donné aucun résultat concret, aucune réforme radicale.

Là-dessus, je voudrais revenir à la situation polonaise. Je pense que les Soviétiques surveillent de près ce qui se passe en Pologne. La Pologne est maintenant la plus avancée des pays de l'Europe de l'Est dans le sens d'une réforme économique radicale, et combien radicale. Les Soviétiques ont des raisons d'hésiter lorsqu'ils voient la situation actuelle en Pologne.

[Traduction]

Mr. Lévesque: Ultimately, we could say that economic difficulties were responsible for all the changes which have occurred in the Soviet Union. This is mainly what has triggered the reassessment of their foreign policy as well as a series of changes to the domestic policy.

In the early speeches by Gorbachev, when he first took power in 1985, he would always exaggerate the plight of the Soviet economy, to the point that he was expected to be more of a economic reformer than a political one. But up until now, we have seen the contrary in the measures he has taken. Originally, he emphasized the economic difficulties and he then talked about the need to change the political structures so that economic reforms could be really viable. Finally, as the situation evolved, political democratization has occurred distinct from economic reforms, which have taken place much less rapidly.

However, all the political questions, Gorbachev's obsession with disarmament, all those proposals, all the partial and unilateral measures that have been taken with regard to disarmament, are dictated first by a concern to create the conditions for the Soviet economy's recovery, even though that has not yet begun. The entire Soviet policy of withdrawal from regional conflicts in the Third World, be it in Angola or Afghanistan, be it diplomatic pressure brought to bear on Vietnam to withdraw from Cambodia, has perhaps not yet generated direct economic benefits for the USSR, but it constitutes a longer-term investment designed to reduce the economic cost of Soviet foreign policy.

The same may be said of the Soviet policy on Eastern Europe. The decision not to intervene to maintain Communist regimes in Eastern Europe through the use of force, as the Soviet Union had done in the past, is determined in part by economic considerations, that is to say, the cost that Eastern Europe represented for the Soviet economy. American economists have produced a whole slew of figures to show that the maintenance of Soviet hegemony in Eastern Europe was extremely costly in economic terms. The figures vary with the years. It is not by chance that, at the first meeting of COMECON following the collapse of the Communist regimes in Eastern Europe, the USSR requested that trade transactions with Eastern European countries be henceforth be conducted in dollars. This arrangement will be of course to the USSR's advantage.

Thus, the economic question can be seen in virtually all the changes that have been made to the orientation of Soviet policy. The great paradox is that this economic concern has thus far achieved no concrete results, no radical reforms.

On that point, I would like to come back to the Polish situation. I think the Soviets are closely monitoring the situation in Poland. Poland is now the most advanced of Eastern European countries in its radical economic reform. And how radical it is. The Soviets have good reason to hold back when they see the current situation in Poland.

[Text]

Comme je l'ai mentionné tout à l'heure, la vérité des prix, qui a été appliquée comme remède de cheval, a provoqué en six mois une chute du niveau de vie de 40 p. 100 en Pologne, et il y a d'autres étapes à venir. Cette chute du niveau de vie a été causée par une inflation qui a atteint plus de 1,000 p. 100 en janvier. Elle a diminué maintenant, mais en janvier, elle s'est située aux alentours de 1,000 p. 100. Avec un gel relatif des salaires, tout cela a engendré une récession absolument dramatique.

On m'a dit qu'avec cette chute du niveau de vie, les gens avaient arrêté d'acheter des vêtements. Tout est concentré sur l'alimentation. Toute une série d'usines ont cessé d'acheter devant cette inflation, de telle sorte qu'il y a une sous-production dans les usines. Le chômage reste à venir pour l'instant. Il n'y a que 200,000 chômeurs en Pologne, ce qui est peu pour un pays de plus de 30 millions d'habitants. Cependant, le pire reste à venir.

Jusqu'à maintenant, le chômage a été absorbé collectivement. C'est-à-dire que beaucoup d'usines, au lieu de fonctionner sur une base de 40 heures par semaine par ouvrier, ont réduit ceci à 20 heures, de telle sorte qu'au lieu de travailler 40 heures, tout le monde travaille seulement 20 heures. Mais cela ne peut pas durer très longtemps. Il y aura une deuxième vague qui sera très difficile à supporter et qui sera celle du chômage.

Devant une situation comme celle-là, les Soviétiques ont agi extrêmement prudemment jusqu'à maintenant. Ils sont dans le dilemme suivant. À y aller prudemment, les vertus de l'ancien système ne sont plus là et les bénéfices de l'ancien système n'y sont pas non plus. Par conséquent, des mesures plus radicales pourraient être annoncées à brève échéance. De toute façon, je ne pense pas que cela aille aussi loin qu'en Pologne, compte tenu des résultats que la Pologne a affichés jusqu'à maintenant.

The Chairman: Thank you.

Mr. Lee: That was quite an answer. I leave one other question on the table, related to my perception that the U.S.S.R. lacks many of the resources it needs to engage in productive bilateral and multilateral trade or communication or education or... I am searching for words here. If that is the case, and I may be wrong, but if I am right, could we not benefit ourselves in Canada by spending money in this area to enhance the relationship between the U.S.S.R. and Canada, and by doing that indirectly secure a benefit vis-à-vis security by finding out more about them? By communicating more with them, by studying more about them we learn more and reduce the number of questions we have to answer through security intelligence work, whether it is External Affairs or CSIS, in what is happening here in Canada.

[Translation]

As I mentioned a moment ago, true pricing, which was applied as a drastic cure for the country's economic ills, caused a 40% decline in the Polish standard of living in six months, and more measures are on the way. This decline in the standard of living was caused by inflation that reached more than 1,000% in January. It has since fallen, but stood around 1,000% in January. With a relative freeze on wages, all this has brought on an absolutely catastrophic recession.

I was told that people had stopped buying clothing as a result of this decline in the standard of living. People are mainly buying food. A large number of factories have stopped making purchases as a result of this inflation, and, as a result, Polish factories are underproducing. Unemployment has not increased, for the moment. There are only 200,000 unemployed workers in Poland, which is a small number in a country of more than 30 million inhabitants. However, the worst is yet to come.

Unemployment has been absorbed collectively to date. In other words, instead of operating on the basis of 40 hours per week per worker, many factories have lowered that figure to 20 hours. As a result, everyone works only 20 hours a week instead of 40. But this situation cannot last very long. A second wave will hit and it will be very hard to overcome. And that will be the wave of unemployment.

The Soviets have acted extremely prudently to date in response to this situation. Their dilemma is this: Even though they have acted prudently, the virtues of the old system no longer exist, nor do its benefits. Consequently, more radical measures could soon be announced. In any case, I do not think they will go as far as Poland, given the results that Poland has achieved to date.

Le président: Merci.

M. Lee: C'est une réponse très complète que vous nous donnez. Je vous pose une dernière question, qui concerne la perception que j'ai que l'URSS manque beaucoup des ressources dont elle a besoin pour faire un commerce bilatéral et multilatéral qui soit productif dans les domaines des communications ou de l'éducation ou... je cherche mes mots, là. Si cela est vrai, et je peux peut-être me tromper, si donc j'ai raison, le Canada n'aurait-il pas intérêt à dépenser de l'argent dans ce secteur pour raffermir nos rapports avec l'URSS, si bien qu'indirectement, nous y gagnerions sur le plan de la sécurité en les connaissant davantage? En intensifiant les communications, en étudiant de plus près leur situation, nous serions mieux renseignés et nous n'aurions pas besoin de compter autant sur les réponses que fournissent les activités du renseignement de sécurité, menées par les Affaires extérieures ou par le SCRS, concernant ce qui se déroule ici au Canada.

A recent parliamentary committee returned from the U.S.S.R. It indicated that they had learned on their trip that the U.S.S.R. was moving their nuclear testing facility, a large one in the Pacific, into the Arctic. That is a move that has

Un comité de parlementaires vient de rentrer d'une mission en URSS. Les parlementaires révèlent qu'ils ont appris au cours de leur voyage que l'URSS était en train de déplacer ses installations d'essai nucléaires, qui se trouvent

[Texte]

significant implications for Canadian security, the Canadian environment. It may be that professionals were aware of it at one time, but I certainly was not as a parliamentarian. I think that is a major item. That information was promulgated by the very simple task of having people visit and talking with Soviet officials. It was disclosed in an off-the-cuff manner. So the bottom line is can we benefit. Are there opportunities for us in security and intelligence areas to obtain information just by investing more time and resources in going to the Soviet Union and studying it more?

Prof. Griffiths: At a certain level I think yes, but... Maybe this is the past speaking, but it seems to me that everyone would get themselves into trouble if exchanges that should have value on their own merit are in some way justified as alternative ways of getting security intelligence information. If I am on an academic exchange with the Soviet Union—a Canadian-Soviet academic exchange—and somehow it is Canadian policy to substitute academic exchanges for security intelligence gathering, I do not know who is going to talk to me in the Soviet Union. I would be suspect. I would say the same might be true of other relationships we might develop, such as helping to train the Soviets in modern business management techniques and all the rest. That should be done on its merits and not as a way of gaining information that one might otherwise want. I am almost certain we would get ourselves mired into all kinds of difficulties there.

To take your example, I guess the real point is that Soviet nuclear testing in the Arctic and the need for them to shift north from a test site in central Asia is now blocked by a very powerful environmental movement. It is Soviet environmentalism that has driven their nuclear testing into the Arctic thus far. All of this is known to people who are talking to Soviets. Not everyone knows, but it is out there. I do not think that is a question for security intelligence. That is an item in the public domain. If that is a security intelligence matter, then it should have been declassified and put out at some point. That is a problem with the Canadian end of disseminating information rather than, as it were, a security intelligence gathering problem, because it is out there.

I remember the other night reading through testimony before this committee. Blair Seaborn had a couple of interesting things to say—many, in fact. One of them was he referred occasionally to the security officer's dilemma of not recalling whether something he was about to say or might say came from a top secret memorandum across the table or from *The New York Times*, and therefore, not wanting to make a breach of security and being uncertain, perhaps saying nothing. The point I would infer is that a lot of what passes for security intelligence is just as readily accessible in *The New York Times*—not all, but a certain amount. It is probably in the timing of the information and its release that you get the major difference. The security intelligence people may know some stuff well in advance of its appearance in *The New York Times*.

[Traduction]

actuellement sur la côte du Pacifique et qui seront désormais situées dans l'Arctique. C'est une mesure qui comporte des conséquences graves pour la sécurité du Canada et pour son environnement. Il se peut que les gens du métier aient été au courant mais en tant que parlementaire, je l'ignorais. Je pense que c'est une question majeure. On a recueilli ce renseignement tout simplement grâce à une mission de consultation auprès des autorités soviétiques. Cela a été révélé tout à fait sans façon. Autrement dit, il y a des choses à gagner de ce côté-là. Sera-t-il possible, en matière de renseignement de sécurité, d'obtenir des renseignements en consacrant plus de ressources et de temps à des missions en Union soviétique ou à des études sur la situation de ce pays?

M. Griffiths: Jusqu'à un certain point, je pense que oui, mais... Au risque de paraître vieux jeu, il me semble qu'on courrait un grand risque si des échanges destinés à d'autres fins devaient servir désormais comme moyen de recueillir des renseignements de sécurité. Si je fais partie d'une mission universitaire en Union soviétique—un échange canado-soviétique—et si la politique canadienne est de se servir de ce genre de change pour recueillir des renseignements de sécurité, je ne pense pas que les gens me parlent très spontanément en Union soviétique. On se méfierait de moi. Il en irait sans doute de même pour d'autres échanges, comme par exemple l'initiation des Soviétiques aux techniques modernes de gestion des affaires, etc. C'est une activité tout à fait louable en soi, mais c'est un piètre moyen de recueillir des renseignements. Je suis sûr que nous nous engagerions sur un terrain fort périlleux en procédant ainsi.

Je reviens à l'exemple que vous avez donné. Les essais nucléaires des Soviétiques dans l'Arctique et leur projet de déplacement vers le nord des installations d'essai qui se trouvent en Asie centrale sont actuellement vigoureusement contestées par un groupe écologique puissant. C'est par souci de l'environnement que les Soviétiques souhaitent procéder désormais à leurs essais nucléaires dans l'Arctique. Tous les interlocuteurs des Soviétiques le savent. Ce n'est pas largement diffusé, mais cela se sait. Je ne pense pas que ce soit une question de renseignement de sécurité, c'est connu. Si jamais la chose a constitué un renseignement de sécurité, la cote aurait dû en être retirée à un moment donné pour qu'on la rende publique. Il s'agit bien plus pour les Canadiens de se tenir au courant que de tenter de recueillir des renseignements de sécurité, car cette information est connue.

L'autre soir, j'ai lu le compte rendu de témoignages donnés devant le comité. Blair Seaborn a dit deux ou trois choses fort intéressantes, en fait plusieurs choses intéressantes. Il a parlé de la situation délicate dans laquelle se trouvait parfois l'agent de sécurité qui ne se souvient plus s'il tient ce qu'il est sur le point de dire d'une note de service très secrète ou d'un article lu dans le *New York Times*. Par conséquent, ne voulant pas pécher, étant dans l'incertitude, notre agent de sécurité s'abstient de parler. Je veux dire par là que beaucoup de qu'on croit être des renseignements de sécurité est publié couramment dans le *New York Times*, mais pas tout. Je pense que ce qui importe avant tout c'est le moment où un renseignement est révélé. Les gens du renseignement de sécurité sont sans doute au courant de certaines choses bien avant qu'on puisse les lire dans le *New York Times*.

[Text]

[Translation]

• 1155

To end this long rambling response, I think security intelligence and exchanges or bilateral dealings with the Soviets should be kept separate. We may indeed learn more as our bilateral relations unfold and that information is more widely shared, and maybe security intelligence could narrow its task, but I think they should be treated as two separate phenomena.

Mr. Brewin (Victoria): In your working paper, Professor Griffiths, which I found extremely interesting, you set out a number of propositions. One theme, as I understood it, was the opportunity for some innovative approaches to developing co-operation between old adversaries in the security intelligence field in Europe. I would like to explore that first, specifically vis-à-vis countries in eastern Europe, other than the Soviet Union, who have been particularly active in espionage and other activities in Canada over the last 40 years. Perhaps Professor Lévesque could help us a little with this.

Maybe I could put it by stating an impression first: especially in some of the major countries in eastern Europe, such as East Germany, Czechoslovakia, Poland and Hungary, the pace of change has moved so dramatically that the opportunity for establishing relations with those countries—similar to our relations with Australia, the United States, or France—would seem to be there. If they need and want industrial information and technology, we can work out ways of getting what they need from us at various points of economic assistance. A condition can be that they stop spying on us, that there are ways of keeping track of whether they are living with that commitment—in other words, essentially an “open skies” policy is applied here.

With that proposition in mind, have other countries in western Europe shown any sign of exploring this approach, the most obvious ones being West Germany with East Germany, where from all accounts the heaviest spying has been going on? It must be an issue in terms of the dramatic changes in relations there, and the likely integration of those two countries. Have you noticed, have you read anything, have you observed anything? Do you have any information for us about steps other western countries may be taking with eastern European counterparts, leaving the Soviet Union out of this discussion for the time being?

M. Lévesque: Non, je n'ai pas vu de propositions spécifiques là-dessus venant des pays de l'Europe de l'Ouest. Je peux vous dire quelques mots sur la façon différente dont la situation se présente dans chacun des pays de l'Europe de l'Est en ce qui concerne le fonctionnement de leur système de sécurité.

En Allemagne de l'Est, à la fin de décembre ou au début de janvier, les quartiers généraux de Stasi ont été envahis par la foule et des dossiers ont été saisis. On a déjà commencé à démanteler l'appareil de sécurité de l'Europe de l'Est qui

Bref, je pense que le renseignement de sécurité et les échanges bilatéraux avec les Soviétiques ne devraient pas être mêlés. Il est vrai que l'on apprendra davantage sur eux au fur et à mesure que s'intensifieront nos relations bilatérales et que les renseignements seront mieux diffusés. Dès lors, le renseignement de sécurité pourra peut-être réduire ses activités, mais pour l'instant, il ne faudrait pas mêler les deux.

M. Brewin (député de Victoria): Dans votre document, professeur Griffiths, que je trouve extrêmement intéressant, vous faites certaines propositions. Vous dites notamment qu'il faudrait trouver une configuration innovatrice pour la coopération entre d'anciens adversaires dans le domaine du renseignement de sécurité en Europe. J'aimerais que vous développiez cette idée davantage, surtout en ce qui a trait aux pays d'Europe de l'Est, autres que l'Union soviétique, qui se sont adonnés à des activités d'espionnage intensives, notamment au Canada, depuis 40 ans. Le professeur Lévesque aura peut-être quelque chose à ajouter là-dessus.

Permettez-moi de vous donner une impression pour commencer: dans certains des principaux pays d'Europe de l'Est, comme l'Allemagne de l'Est, la Tchécoslovaquie, la Pologne et la Hongrie, les choses ont subi une mutation si inouïe qu'il semble désormais possible que nous ayons avec ces pays-là des rapports semblables à ceux que nous avons avec l'Australie, les États-Unis ou la France encore. Or, si ces pays souhaitent obtenir des renseignements industriels et techniques, nous pouvons leur venir en aide suivant les modalités de l'aide économique. On pourrait imposer comme condition qu'ils cessent de nous espionner et nous pourrions facilement surveiller pour voir s'ils respectent leur engagement. En d'autres termes, il s'agirait d'une politique de ciel ouvert dans ce cas-là.

Dans le même ordre d'idées, y a-t-il d'autres pays d'Europe occidentale qui auraient songé à en faire autant, et je pense manifestement ici à l'Allemagne de l'Ouest par rapport à l'Allemagne de l'Est, où, d'après ce que l'on sait, l'espionnage s'est pratiqué sur une grande échelle? Étant donné les bouleversements là-bas, et la possibilité de la réunification des deux pays, la question ne peut manquer de se poser. Avez-vous remarqué, lu ou observé quelque chose de ce genre? Savez-vous si d'autres pays occidentaux ont posé des jalons en communiquant avec les pays d'Europe de l'Est, écartant l'Union soviétique de ce genre de discussion pour l'instant?

Mr. Lévesque: No, I have not seen anything specific in that respect coming from Western Europe countries. I can say a few words, though, on the various approaches taken by each of the Eastern Europe countries as to the functioning of their security intelligence systems.

In East Germany, at the end of December or the beginning of January, people invaded the headquarters of the Stasi and ceased some files. Authorities have already begun to dismantle the Eastern European security apparatus, which

[Texte]

était reconnu comme le plus efficace. Est-ce qu'il en reste encore quelque chose maintenant? Il y a des doutes. Avec la réunification allemande, ce sont les services secrets de l'Allemagne de l'Ouest qui vont hériter de ce qui pourra rester du côté de l'Allemagne de l'Est. Là-dessus, ce n'est pas de coopération qu'il faut parler, mais tout simplement d'absorption par l'Allemagne de l'Ouest.

[Traduction]

was acknowledged as the most effective of all. Does any of it still remain? There are some doubts about that. With Germany reunification, the West German secret services will inherit what is left on the East German side. But in this regard, it will not be a matter of co-operation, but rather quite simply of absorption by West Germany.

• 1200

Dans le cas de la Pologne, cela a été très long. Les événements politiques au sommet ont changé très, très vite, mais l'appareil d'État a changé beaucoup plus lentement. Cela fait presque un an maintenant qu'on a changé de gouvernement en Pologne, mais les services de sécurité qui dépendaient du ministère de l'Intérieur constituent un secteur protégé contre les changements rapides, en vertu des accords mêmes qui avaient été signés par Solidarité et le général Jaruzelski. Le ministre de l'intérieur, le général Kiszczak, était un communiste: c'était pour protéger le ministère de l'Intérieur.

Donc, ce ministère a peu changé jusqu'à tout récemment. Ce n'est qu'au début d'avril qu'une loi a été passée par le Parlement polonais; cette loi prévoit la réorganisation complète du ministère de l'Intérieur, et plus spécifiquement le démantèlement de ce qu'était le service de sécurité, et la reconstitution, sur une base entièrement nouvelle, peut-être avec certains anciens agents de ces services qui seront réembauchés sur une base individuelle sans aucune garantie de réembauche. Cela doit être une réorganisation *tabula rasa*, effectuée sur la base des objectifs politiques du nouveau gouvernement polonais, soit l'intégration le plus rapidement possible au monde occidental, à l'Europe, etc. Dans une situation où on part de zéro, comme c'est le cas de la Pologne actuellement, les chances de coopération sont certainement considérables, vu que toutes les cartes sont en train d'être redéfinies.

Je dois dire que même si ce n'est qu'en avril qu'on a passé cette loi, sous le général Kiszczak, on avait mis un sous-ministre qui appartenait à la tendance Solidarité, cela pour limiter l'usage que pouvaient en faire les anciens communistes. Voilà pour ce qui est de la Pologne.

Pour ce qui est de la Hongrie, pour l'instant, peu a changé. Un gouvernement dominé par l'ancien parti communiste a été au pouvoir jusqu'à il y a 10 jours. Le nouveau gouvernement est installé depuis 10 jours. Cependant, c'est déjà un sujet chaud. Vu que les communistes ne sont plus membres de la coalition, ils ne seront pas en mesure de garder un quelconque ministère. On peut s'attendre à ce qu'il s'y passe ce qui s'est passé en

In the case of Poland, it has been a very long process. Political events at the top have changed very, very quickly, but the government machinery has changed much more slowly. The Polish government changed almost a year ago, but the Security Services of the Department of the Interior are a sector that is protected from rapid change by the very agreements that were signed by Solidarity and General Jaruzelski. The Minister of the Interior, General Kiszczak, was a Communist: that was to protect the Department of the Interior.

Consequently, that Department changed very little until very recently. It was only in early April that a statute was passed by the Polish Parliament providing for the complete reorganization of the Department of the Interior, and more specifically, for the dismantling of what used to be the Security Service and its reconstitution in an entirely new form, perhaps with some agents of the old service who will be rehired individually, though without any guarantee of rehiring. Thus, the service will be reorganized from scratch based on the political objectives of the new Polish Government, which are to integrate Poland as quickly as possible with the Western world, with Europe, and so on. In a situation where a government is starting from scratch, as is currently the case in Poland, there are certainly considerable chances for co-operation, since all the lines are now being redrawn.

I should say that, even though the statute was passed only in April, a deputy minister with Solidarity leanings has been appointed under General Kiszczak to limit the use former Communists might have made of it. And that is the situation as regards Poland.

With respect to Hungary, little has changed for the moment. A government dominated by the old Communist party was in power until 10 days ago. The new government has been in power, therefore, only for the past 10 days. However, it is already a hot item. Since the Communists are no longer members of the Coalition, they will not be able to hold onto any department whatsoever. We can expect what happened in Poland to happen there, but much more quickly

[Text]

Pologne, mais beaucoup plus rapidement qu'en Pologne, puisqu'en Pologne, cela faisait partie du compromis que de garder un communiste à la tête du ministère de l'Intérieur. Il n'est pas question d'une situation comme celle-là en Hongrie. Donc, cela devrait aller beaucoup plus rapidement qu'en Pologne. Là aussi, puisque c'est une demande des différents partis politiques, tant l'Alliance des démocrates libres que le Forum démocratique qui se trouve au pouvoir, on peut s'attendre à avoir une organisation rapide et radicale des services de sécurité. Donc, on aura, à brève échéance et plus rapidement, une situation similaire à celle de la Pologne, tant en Hongrie qu'en Tchécoslovaquie, ce qui permettra probablement une nouvelle approche en matière de coopération.

La grande inconnue reste la Roumanie. On ne sait trop quelle sera l'organisation de ce gouvernement. Il y a eu une insurrection populaire qui était presque simultanément un coup d'État. La situation est encore très confuse, et il faudra attendre pour voir quelles seront les orientations spécifiques que prendra le gouvernement roumain. C'est le seul pays qui demeure véritablement un point d'interrogation.

Prof. Griffiths: Just to add very slightly, I think it is a great idea. It sounds practical and it sounds like the place to begin; that is, with the countries that are further down the road, if you like, to democracy, the east Europeans. The Soviet Union will perhaps come later. That is not to say that we should not talk to them now, but one might expect results from the east Europeans now.

In his trip to the Soviet Union, Havel signed an agreement for the withdrawal of Soviet forces, but there was another agreement among others. That other agreement limited Czech and Soviet intelligence co-operation to questions of counterterrorism, drugs, and the like—in other words, to non-state and civil matters. If that is acted upon I suppose the Czechs will not be co-operating with the KGB in penetrating foreign countries for political, military, and economic information. Surely this is something to build on with Czechoslovakia alone.

• 1205

My guess is that the western European countries—I am unaware of any initiatives in this area—are currently preoccupied with picking over the remains of the intelligence apparatuses of eastern Europe. Where they are starting to crack they want to get in there to find out all kinds of things. This is the reflexive traditional way of looking at intelligence as an adversarial business. There is another opportunity, however, and that is to talk to the governments and the intelligence services of these countries, on a service-to-service basis, about getting into new activities and forms of co-operation.

I do not think Canada should be doing these things alone. We would be far better off to get a common approach with sister agencies or other western governments. We would have more of an effect if we got a joint approach going.

[Translation]

than in Poland, since in Poland that was part of the compromise, leaving a Communist at the head of the Department of the Interior. No such situation will occur in Hungary. Consequently, the process should move much more quickly than in Poland. Here, too, since this was requested by the various political parties, both the Alliance of Free Democrats and the Democratic Forum, which is now in power, we can expect to see a rapid and radical organization of the Security Services. As a result, a situation similar to that in Poland will occur in both Hungary and Czechoslovakia in the short term, more quickly than in Poland, and that situation will probably allow for a new approach with regard to co-operation.

The dark horse is Romania. We are not quite sure how this government will be organized. There was a popular insurrection which almost amounted simultaneously to a coup d'Etat. The situation is still very unclear, and we will have to wait to see the specific orientations of the Romania government. Romania is the only country that is really still a question mark.

M. Griffiths: Simplement pour ajouter un petit mot, je pense que c'est une bonne idée. Cela me semble pratique et un bon point de départ, du moins en ce qui concerne les pays qui se sont avancés plus loin, si vous voulez, vers la démocratie, c'est-à-dire les pays de l'Europe de l'Est. L'Union soviétique prendra peut-être le même chemin plus tard. Cela ne nous empêche pas de leur en parler maintenant, mais on pourrait s'attendre à voir des résultats maintenant de la part des Européens de l'Est.

Lors de son voyage en Union soviétique, M. Havel a signé un accord concernant le retrait des forces soviétiques, mais il y a eu un autre accord parmi les autres. Cet autre accord a limité la coopération entre la Tchécoslovaquie et l'URSS en ce qui concerne le renseignement au contre-terrorisme, à la drogue, etc; c'est-à-dire à des questions civiles qui ne concernent pas l'État. Si cet accord est respecté, j'imagine que les Tchèques ne seront plus d'accord avec le KGB pour s'infiltrer dans les pays étrangers à la recherche de renseignements de nature politique, militaire et économique. On pourra sûrement se servir de cet accord pour construire quelque chose avec la seule Tchécoslovaquie.

À mon avis, les pays de l'Europe de l'Ouest—je ne sais pas s'il y a eu des initiatives en ce sens—doivent être occupés à faire le partage de ce qui reste des appareils de renseignement de l'Europe de l'Est. Là où ces services commencent à s'effondrer, ils veulent tous être là pour découvrir toutes sortes de choses. C'est la façon traditionnelle et automatique de considérer le renseignement, comme une affaire entre adversaires. Mais il y a une autre façon de faire, et c'est de discuter avec les gouvernements et les services de renseignement de ces pays-là, c'est-à-dire entre services, de nouvelles activités et formes de coopération.

Je ne pense pas que le Canada doive faire cavalier seul dans ce domaine. Nous aurions tout avantage à faire cause commune avec d'autres services de sécurité ou d'autres gouvernements des pays de l'Ouest. Nous serions beaucoup plus efficaces si on avait une approche commune.

[Texte]

M. Maurice Tremblay (député de Lotbinière): Messieurs, nous vous remercions infiniment de nous livrer vos connaissances, particulièrement en ce qui concerne l'Europe de l'Est.

Monsieur Lévesque, on ne peut pas faire autrement qu'être d'accord sur votre analyse du Pacte de Varsovie. J'étais moi-même à Paris, du 11 au 16 mai, à l'Assemblée générale de l'OTAN. Je ne sais pas si c'est par hasard, mais cela faisait 13 ans qu'une telle réunion ne s'était pas tenue là. On sait que la France ne participe pas à l'OTAN sur le plan militaire, mais qu'elle y participe bien sur le plan économique et politique.

La préoccupation numéro 1 était évidemment la réunification de l'Allemagne. À travers les résolutions et les discussions de ces trois ou quatre jours, on faisait clairement une distinction entre l'unification politique et l'unification économique, mais on gardait toujours à l'esprit, sur le plan géographique, le Rideau de fer, si vous me permettez cette expression qui devient de plus en plus anachronique. Sur le plan du territoire, on était fort conscients que l'URSS tient encore aux ententes de Yalta. Sur le plan militaire, il y avait une approche très conservatrice, non au sens politique du terme, quant à cette ouverture.

Pensez-vous que, sur le plan de la sécurité canadienne, on devrait adopter la même approche quant à l'ouverture des pays de l'Est? Vous disiez tout à l'heure qu'il fallait pratiquement prendre les pays individuellement pour être en mesure de constater leur degré d'avancement.

Je voyais hier quelque chose concernant l'Astasie. Je me disais que cette ouverture était formidable. En fait, les Allemands de l'Est ont mis de côté de façon extrêmement rapide et spectaculaire les dossiers de l'Astasie concernant les services de sécurité en Roumanie et dans les autres pays. L'Allemagne de l'Est, sur le plan politique et économique, est nettement le pays le plus avancé, mais il reste que l'URSS a encore sa mainmise. Tout le monde est d'accord pour dire que le Pacte de Varsovie, sur le plan économique, est littéralement à terre. Cependant, l'URSS peut se tourner de côté et réussir à conserver son emprise.

• 1210

Sur le plan de la sécurité canadienne, est-ce qu'il n'y aurait pas lieu d'adopter la même approche que l'OTAN: l'ouverture devrait être grande le plan économique et politique, mais moins grande sur le plan militaire ou sur le plan de la sécurité?

M. Lévesque: D'abord, sur la question allemande, la réunification allemande est appelée à se faire beaucoup plus rapidement sur le plan économique et politique en ce qui concerne le degré d'appartenance aux alliances. La concession minimale que les Occidentaux proposent à l'Union soviétique, c'est que l'ancien territoire de l'Allemagne de l'Est ne soit pas militarisé, ne soit pas couvert par les opérations de l'Alliance atlantique. Évidemment, c'est une

[Traduction]

Mr. Maurice Tremblay (Lotbinière): We thank you very much for sharing your knowledge with us, particularly concerning Eastern Europe.

Mr. Lévesque, we can only agree with your analysis of the Warsaw Pact. I attended the NATO General Assembly in Paris from May 11 to 16. I do not know if it was a matter of chance, but the General Assembly had not been held there for 13 years. We all know that France does not participate militarily in NATO, but that it does participate economically and politically.

The number one concern was obviously German reunification. Throughout the resolutions and discussions of those three or four days, a distinction was clearly drawn between political unification and economic unification, but, in geographical terms, participants constantly kept in mind the Iron Curtain, if you permit the expression, which is becoming increasingly anachronistic. With regard to territory, participants were very much aware that the USSR still adheres to the Yalta Agreements. As to military matters, the approach was very conservative, not in the political sense of that word, but rather with regard to openness.

Do you think that, with regard to Canadian security, we should adopt the same approach in our openness to the Eastern European countries? You said a moment ago that we essentially had to consider the countries individually in order to determine how far they have advanced.

Yesterday I saw something about the Stasi. I said to myself that this openness was really quite something. In fact, the East Germans wasted no time at all in setting aside the Stasi files concerning the security services in Romania and the other countries. In political and economic terms, East Germany is clearly the most advanced of the Eastern European countries, but the Soviet control is still there. There is general agreement that the Warsaw Pact is virtually a spent force in economic terms. However, the USSR can still turn things around and maintain its hold.

As regards Canadian security, would it not be a good idea to adopt the same approach as NATO? Should Canada be very open economically and politically, but less so militarily and as regards security?

Mr. Lévesque: First, on the German question, Germany's economic and political reunification is bound to happen much more quickly than her realignment vis-à-vis the Alliances. The minimum concession which the Western countries are proposing to the Soviet Union is that the former territory of East Germany will not be militarized and therefore not covered by NATO operations. This is of course too small a concession for the Soviets to accept at the

[Text]

concession qui est beaucoup trop petite pour que les Soviétiques l'acceptent actuellement. La concession plus grande qui sera probablement consentie, c'est que, pendant une période transitoire dont la longueur et les éléments subséquents resteront à définir, les troupes soviétiques puissent demeurer en Allemagne de l'Est. Les Soviétiques eux-mêmes insistent pour que cette période de transition soit assez longue. Les Soviétiques auxquels j'ai parlé disent que cela devrait demeurer au moins jusqu'à la fin du siècle, c'est-à-dire pour une période de 10 ans. Actuellement, la position soviétique se cherche sur la question de l'avenir militaire de l'Allemagne.

Il y a des contradictions qui se manifestent dans la position soviétique. On a parlé de neutralité au départ. Maintenant, on n'en parle plus parce que même des alliés de l'Union soviétique n'en veulent pas et qu'il n'y a aucune base de soutien où que ce soit. Gorbatchev lui-même continue d'insister sur le fait que l'Allemagne réunifiée ne saurait être membre de l'Alliance atlantique. Par contre, d'autres voix s'expriment dans un sens différent. Il y a un peu plus d'un mois, Alexandre Bovyn, le commentateur politique des *Izvestia*, qui est proche des milieux intellectuels entourant Gorbatchev, a écrit dans les *Izvestia*: L'Allemagne réunifiée dans l'Alliance atlantique, pourquoi pas? La nouvelle pensée, c'est l'art du possible, et il n'y a peut-être pas d'autre solution possible que celle de voir l'Allemagne réunifiée dans l'Alliance atlantique. Peut-être même serait-ce dans l'intérêt de l'Union soviétique puisque l'Allemagne serait ainsi mieux encadrée sur le plan militaire. Bien sûr, disait-il, ce n'est pas une formule symétrique. C'est un avantage pour l'Alliance atlantique et cela signifierait éventuellement la fin du Pacte de Varsovie mais, disait-il, les formules symétriques appartiennent à la vieille pensée.

Donc, les Soviétiques n'arrivent pas à faire leur choix entre ce qui est désirable pour eux et ce qu'il leur est possible d'obtenir dans la question de la réunification allemande. Pour l'instant, la position soviétique demeure relativement ferme. Est-ce qu'elle va changer? C'est difficile à dire. Il est impossible de forcer les Soviétiques à quitter l'Allemagne de l'Est. Les accords de Potsdam stipulent qu'il faut l'unanimité pour régler les questions intéressant l'avenir international de l'Allemagne. Cependant, l'Union soviétique est dans une position extrêmement faible dans la mesure où sa propre partie de l'Allemagne, l'Allemagne de l'Est, demande l'intégration de toute l'Allemagne à l'Alliance atlantique. Dans la mesure où Gorbatchev veut faire de l'Allemagne réunifiée le principal partenaire économique et politique de l'URSS en Europe, il ne peut pas aller contre la volonté maintenant unanime des deux Allemagnes. Donc, il est dans une posture de négociation très difficile, et on peut penser que, pour ménager les susceptibilités soviétiques, il y aura une période de transition relativement longue pendant laquelle les troupes soviétiques demeureront en Allemagne de l'Est.

La position maximale de l'Union soviétique, c'est que le retrait des troupes soviétiques devrait prendre place en synchronisation avec la création d'un système de sécurité collective en Europe auquel appartiendrait l'URSS et qui

[Translation]

moment. The greatest concession that will likely be made will be permission for Soviet troops to remain in East Germany during the transition, the length and subsequent nature of which remain to be determined. The Soviets themselves are insisting that the transition be fairly long. The Soviets I spoke to said it should last at least until the end of the century, that is, for a period of 10 years. The current Soviet position on Germany's military future is not yet final.

A number of contradictions are apparent in the Soviet position. They originally talked about neutrality, but are no longer talking about it because even the Soviet Union's allies do not want it and there is no basis of support for the idea anywhere. Gorbachev himself continues to insist that a reunified Germany must not be a member of NATO. However, other voices have expressed different views. A little more than a month ago, Alexandre Bovyn, the political commentator for *Izvestia*, who is familiar with the intellectual circles in which Gorbachev moves, wrote in *Izvestia*: A Reunited Germany in NATO, Why Not? The new thinking is the art of the possible, and there may perhaps be no other possible solution than to see a reunited Germany in the North-Atlantic Treaty Alliance. It would perhaps be in the Soviet Union's interests, since Germany would thus be more effectively monitored in military terms. Of course, he said, this is not a symmetrical arrangement. It benefits the NATO countries and would eventually mean the end of the Warsaw Pact, he said, but symmetrical arrangements belong to old thinking.

Thus, the Soviets are unable to choose between what is desirable for them and what is possible for them to obtain on the German reunification question. For the moment, the Soviet position remains relatively firm. Will it change? It is hard to say. It is impossible to force the Soviets out of East Germany. The Potsdam agreements require that questions concerning the international future of Germany be settled unanimously. However, the Soviet Union is in an extremely weak position in that its own part of Germany, East Germany, is demanding that all of Germany be integrated into NATO. Since Gorbachev wants to make the unified Germany the Soviet Union's main economic and political partner in Europe, he cannot go against the now unanimous will of both Germanies. He is therefore, in a very difficult bargaining position, and it is thought that, to spare Soviet feelings, there will be a relatively long transition during which Soviet troops will remain in East Germany.

The Soviet Union's maximum demand is that Soviet troops should be withdrawn simultaneously with the creation of a collective security system in Europe of which the USSR would also be a member and which would replace the

[Texte]

remplacerait le Pacte de Varsovie et même l'Alliance atlantique. En d'autres termes, si la réunification allemande se faisait sous l'égide du Pacte de Varsovie, la grande crainte des Soviétiques serait d'être complètement marginalisés dans les affaires européennes. Le Pacte de Varsovie se meurt; ils n'ont plus d'organisation européenne; le COMECON est à toutes fins pratiques en train de disparaître. Donc, si l'Allemagne réunifiée s'en va du côté de l'Alliance atlantique et qu'il n'y a pas de nouvelles structures paneuropéennes auxquelles l'Union soviétique est une partie importante, l'URSS se trouvera complètement marginalisée dans les affaires européennes. Pour quelqu'un comme Yacovlev et Gorbatchev, c'est le pire cauchemar. Pour eux, l'un des objectifs principaux de la *perestroïka* était d'insérer l'URSS dans l'Europe.

• 1215

Or, le dernier instrument qu'il leur reste pour faire cela, c'est la résistance militaire; en d'autres termes, c'est d'insister pour avoir une compensation en ce qui concerne le retrait des troupes soviétiques de l'Allemagne de l'Est. Donc, pour l'instant, ils veulent vendre assez cher une concession là-dessus. Par conséquent, il restera, probablement pendant une phase très importante, une présence militaire. Cependant, à mon avis, le problème ne sera pas surtout de nature militaire, mais beaucoup plus de nature politique en ce qui concerne la création de structures de coopération en Europe.

Donc, le Canada doit se tourner beaucoup plus vers les questions politiques que vers les questions militaires qui sont appelées à perdre rapidement de l'importance, même si la réunification allemande sur le plan militaire ne se fait pas rapidement.

Mr. Tremblay: Professor Griffiths, I would like to come back to a specific point.

Vous avez dit dans votre exposé que, comme Canadiens, nous devrions maintenant regarder la dimension environnementale de la sécurité. Vous avez également dit qu'il faudrait engager un débat ou un dialogue, même avec le KGB, sur la sécurité. Finalement, vous avez dit que le Canada avait quelque chose à proposer dans ce domaine.

Vous avez répondu aux questions de mes collègues, mais j'aimerais que vous soyez plus spécifique. En ce moment, comment pouvons-nous imaginer un dialogue avec le KGB sur la sécurité? Qu'entendez-vous par l'aspect environnemental de la sécurité? Qu'est-ce que nous, comme Canadiens, avons à proposer à cet égard?

Prof. Griffiths: The dialogue with the KGB on questions of security would not come easily, if only because of reservations on our side. It would not come easily to them. They might indeed have to be, as it were, driven to the table. After all, to the extent that adversarial assumptions persist in intelligence operations, the very idea of fraternizing with the adversary, by sitting with him or her at the table, is to undermine your own position or to undermine your own effectiveness. I think this is a problem one would have to get around.

[Traduction]

Warsaw Pact and even NATO. In other words, the Soviet's great fear is that, if the two Germanies are united under the aegis of the Warsaw Pact, the Soviet Union will become completely marginal in European affairs. The Warsaw Pact is dying. Pact countries no longer have any European organization. COMECON, to all intents and purposes, is disappearing. Consequently, if a reunited Germany sides with the NATO countries and there are no new pan-European structures in which the Soviet Union plays an important part, the USSR will find itself completely isolated from European affairs. For someone like Yakovlev and Gorbachev, that is the worst possible nightmare. For them, one of the main objectives of "perestroïka" was to make the USSR part of Europe.

However, the only option still open to them to achieve that is military resistance. In other words, they can only insist on compensation for the withdrawal of Soviet troops from East Germany. For the moment, then, they want to place a fairly high price on that concession. Consequently, a military presence will probably remain for a very long time. However, in my view, the problem of the creation of co-operative structures in Europe will not be mainly military in nature, but much more 2 political problem.

Canada must therefore concern itself much more with the political questions than the military questions, which are bound to become less important very quickly, even though the two German military organizations are not being reunified quickly.

M. Tremblay: Professeur Griffiths, j'aimerais revenir à un point en particulier.

You said in your presentation that we as Canadians should now consider the environmental aspect of security. You also said that a debate or dialogue must be opened, even with the KGB, on security. Lastly, you said that Canada had something to propose in that area.

You answered my colleague's questions, but I would like you to be more specific. How can we open a dialogue with the KGB on security? What do you mean by the environmental aspect of security? What do we Canadians have to propose in this regard?

M. Griffiths: Le dialogue avec le KGB sur la sécurité ne serait pas chose facile, ne serait-ce qu'à cause des réserves du côté canadien. Ce ne serait pas facile non plus pour eux. En effet, il faudrait peut-être, si vous voulez, les forcer à dialoguer. Après tout, puisque l'on continue à présumer dans le monde de la sécurité que le service d'un autre pays est forcément l'adversaire, l'idée même de fraterniser avec l'adversaire, de s'asseoir à la table avec lui, revient à saper sa propre position et son efficacité. Je crois que cela c'est un problème qu'il faudrait contourner.

[Text]

We have done it in the military sphere. In 1952, just to pull a year out of the bag, as it were, the east and west were sitting down, but barely. They were haranguing and attacking one another in a propaganda war about arms and arms control. They were making non-negotiable proposals, etc. We have come a long way with that.

I asked earlier why it should take us so long to make the same progress where security intelligence is concerned. The very thought of environmental matters being discussed between currently opposed security agencies and intelligence agencies must sound crazy. I believe we are at the beginning of a road. It is within our power to lengthen or shorten that road. We have the capacity to learn from experience in other security dimensions.

It is Soviet policy to stress the multifaceted nature of security. One could surely go to the KGB and ask what its views on this are. Surely they do not believe security is strictly a military intelligence matter or a matter of proving the loyalty of people to the Soviet state. There is much more to security in it, I would guess, even from an even mildly intelligent KGB response.

They will say yes. There is economic security. There is energy security. There is cultural security. There are all kinds of things you can talk about. There is also environmental security. They all hang together in some way.

The dimensions of security in Soviet new thinking are altering from the military to non-military or civil dimensions. I think there is plenty of scope to start a dialogue here. I do not know that you would expect great results. You might have quicker results with eastern Europe, with the east European intelligence forces. I think we have to begin. I think we need above all to start talking to our friends in the west about these things. This is where it will begin, I think, rather than with Lone Ranger types of actions with the KGB. I see no reason not to talk to the KGB itself on a preliminary basis.

• 1220

Mr. Rideout (Moncton): Do you see us embarking on these discussions with the KGB, if it is possible, unilaterally without consultation with America?

Prof. Griffiths: No, I do not. I suppose you could do it unilaterally but consult or inform. I do not know that we have to have everything cleared with allies but the more the better obviously.

There are some things in the air, of course. The CIA is talking to the KGB about terrorism, drugs and related things. Did not the commissioner of the RCMP recently visit? He is talking about the same, and I do not think he is talking to the Soviet ministry of internal affairs. One way or another, I am sure he is talking to the KGB, because these are international operations.

[Translation]

Nous l'avons fait dans le domaine militaire. En 1952, pour choisir une année au hasard, l'Est et l'Ouest commençaient à s'asseoir pour dialoguer, mais vraiment à peine. Ils se critiquaient et s'en prenaient l'un à l'autre dans une guerre de propagande sur les armes et le contrôle des armes. Ils faisaient des propositions non négociables, etc. Nous avons fait énormément de progrès depuis ce temps-là.

J'ai demandé tout à l'heure pourquoi nous avons mis tout ce temps-là pour faire les mêmes progrès en ce qui concerne le renseignement de sécurité. L'idée même de voir les services de sécurité et les services du renseignement en train de discuter de l'environnement doit vous paraître bizarre. Je crois que nous sommes au début d'un chemin. Et c'est nous qui avons le pouvoir de faire en sorte que ce chemin-là soit plus long ou plus court. Nous sommes tout à fait capables de tirer des leçons de l'expérience dans d'autres domaines de la sécurité.

La politique soviétique est d'insister sur la nature multidimensionnelle de la sécurité. On pourrait sûrement aller demander aux gens du KGB ce qu'ils pensent de cette question. Ils ne pensent sûrement pas que la sécurité est simplement une question de renseignement militaire ou que, dans la sécurité, il s'agit simplement de vérifier la fidélité des gens à l'État soviétique. À mon avis, dans une réponse même vaguement intelligente de la part du KGB, on dirait que la sécurité implique beaucoup plus que cela.

On dirait que, oui, il y a la sécurité économique, il y a la sécurité énergétique, et il y a la sécurité culturelle. Il y a toutes sortes de choses dont on peut parler. Il y a aussi la sécurité environnementale. Tout cela, ça fait un tout en quelque sorte.

D'après la nouvelle pensée soviétique, la sécurité change du purement militaire et acquiert des dimensions non militaires et civiles. Je crois qu'il y a là vraiment matière à discuter, à dialoguer. Je ne sais pas si on pourrait s'attendre à des grands résultats. On pourrait peut-être avoir les résultats plus rapidement en discutant avec l'Europe de l'Est, avec les services de sécurité de l'Europe de l'Est. Je pense qu'il faut commencer par parler de ces choses-là à nos amis du monde occidental. Quand on veut on peut, et je pense que c'est la façon de procéder plutôt que de faire cavalier seul avec le KGB. Mais je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas avoir des discussions préliminaires avec les représentants du KGB.

M. Rideout (député de Moncton): Pensez-vous que nous pourrions entreprendre ce genre de discussion avec le KGB, unilatéralement, sans consulter les Américains?

M. Griffiths: Non, je ne le pense pas. Je suppose qu'on pourrait procéder unilatéralement mais il s'agirait de consultation ou d'information. Il n'est pas dit que nous devons tout faire viser par nos alliés, mais manifestement cela vaut mieux.

Il y a un certain climat qui est en train de se développer. La CIA parle au KGB de terrorisme, de drogues et de questions connexes. Est-ce que le commissaire de la GRC ne s'est pas rendu là-bas récemment? Il a dû s'entretenir des mêmes sujets et je ne pense pas qu'il ait parlé aux représentants du ministère soviétique des Affaires étrangères. Je pense qu'il a dû parler aux représentants du KGB, car il s'agit là d'activités internationales.

[Texte]

In other words, there is a basis to talk about non-traditional areas—it is a slender one but it is starting to come into view—where we can work on common interest rather than on the things that divide us.

I say to you, as I said in this piece I have written, there is more value in security—more dollar, more pound, more rouble—in these co-operative ventures, I would guess, than in a lot of the stuff that has been going on that is of an adversarial, opposed-forces nature.

Mr. Rideout: This is probably a crazy question to frame it this way. Do you think Gorbachev is going to survive in the near time, given all of the pressures that are there? I guess that is the \$64 question. When we met with Colby in discussions—and I am not betraying anything—this was one of the questions that was asked. He had an opinion, and I would just be interested in yours.

Prof. Griffiths: We do not know. I do not know whether I am going to be here next year. It seems to me that the forces... We tend to personalize things perhaps overmuch in the Soviet case. There is a situation and there are forces there that I do not think can be changed readily. You can bring in a harsh military dictator who had the support of the ultra right, anti-Semitic, chauvinists in Russia, etc., but this person could not make a go of it, I do not think. It would perhaps cause us a lot of trouble for a while, but I do not think really that is the way it would go. My guess is that the man is likely to be around—and if not him, something resembling what he is doing now.

Mr. Rideout: The changes in the directions that appear to be taking place are going to continue.

Prof. Griffiths: What is the option? Can they turn around and go back to a Brezhnev type of arrangement whereby everybody got a little in return for no work and the whole system was running increasingly large deficits and driving itself into the ground, all shrouded by triumphalist propaganda with seemingly great advances in the Third World? To my way of thinking, it added up to zip. What advantage have the Soviets had from a position in Ethiopia, Angola, or anywhere else? It has been illusory.

They cannot do it, I do not think, although they may want to, because it may not be rational. I do not know what other alternative there is. There might be a Jaruzelski, a kind of Polish solution: bring in the military to have orderly change. Poland has showed that cannot work. There is no military solution to the creation of not only an advanced industrial, but also a post-industrial sustainable economy. It cannot happen that way. They have no choice, though they may find one.

M. Lévesque: À ce sujet, il faut commencer par dire que les pronostics de plusieurs de nos collègues en ce qui concerne la survie politique de Gorbatchev se sont avérés faux.

[Traduction]

En d'autres termes, il y a la possibilité de parler d'autre chose que les questions classiques, même si les efforts jusqu'à présent sont modestes, et il est possible désormais de travailler dans l'intérêt commun plutôt que dans l'hostilité.

Comme je le dis dans mon document, je vous répète que ce genre d'entreprise en coopération est plus lucrative, rapporte davantage de dollars, de livres ou de roubles, que bien des activités menées dans un climat d'hostilité.

M. Rideout: Pardonnez si l'énoncé de ma question est un peu farfêlu. Pensez-vous que Gorbatchev va survivre dans l'immédiat, étant donné le genre de pressions qui s'exercent? Je suppose que c'est une question difficile. Quand nous avons rencontré Colby, et je ne trahis rien ici, c'est une des questions qui ont été posées. Il nous a donné son opinion et la vôtre m'intéresse.

M. Griffiths: Je ne sais pas. Je ne sais pas si moi-même je serai ici l'année prochaine. Il me semble que les forces... On semble accorder trop d'importance aux personnalités dans le cas de l'Union soviétique. La situation est telle là-bas, avec des forces telles, que je ne pense pas qu'on puisse la modifier instantanément. On pourrait toujours essayer de mettre en place un dictateur militaire ferme, appuyé par les extrémistes de droite, antisémites, Russes chauvins, etc., mais de là à dire qu'il pourrait s'imposer, je ne pense pas. Il pourrait nous causer des difficultés pendant un certain temps mais je ne pense pas qu'il puisse s'imposer. Je pense que Gorbatchev va sans doute rester encore un peu... Si ce n'est pas lui, ce sera quelqu'un qui lui ressemble.

M. Rideout: La mutation qui semble se dessiner va donc se poursuivre, n'est-ce pas?

M. Griffiths: Que voulez-vous d'autre? Les Soviétiques pourraient-ils faire volte-face et revenir à des procédés à la Brejnev suivant lesquels chacun recevait un petit quelque chose pour ne pas travailler, le régime accroissant constamment son déficit et courant petit à petit à sa perte? Tout cela était habillé d'une propagande triumphaliste et donnait l'impression d'une avancée dans le Tiers monde. Selon moi, il n'en était rien. Quel avantage les Soviétiques ont-ils tiré de leurs interventions en Éthiopie, en Angola ou ailleurs? Rien que des illusions.

Même s'ils le souhaitent, ils ne peuvent pas y arriver car ce n'est pas raisonnable. Je ne vois pas d'autre solution. Il se peut que se lève un Jaruzelski, une solution à la polonaise, avec l'intervention des militaires. L'exemple de la Pologne prouve que ça ne peut pas marcher. La création d'un État industriel solide et aussi d'une économie post-industrielle durable ne passe pas par une solution militaire. Les Soviétiques n'ont pas le choix, mais ils trouveront peut-être une solution.

Mr. Lévesque: I would add that many of our colleagues' predictions concerning Gorbachev's political viability have been proven false.

[Text]

[Translation]

• 1225

Il y a plusieurs collègues américains qui, à partir de 1986-1987, prédisaient la chute de Gorbatchev de six mois en six mois. Je pense d'ailleurs qu'en 1987 ou 1988, sa position était peut-être plus menacée qu'elle ne l'est maintenant. Depuis six mois, depuis qu'il est maintenant chef de l'État élu pour cinq ans, avec des pouvoirs considérables, il est devenu extrêmement difficile à déloger. Il pourrait être renversé comme secrétaire général du parti, mais le parti ne trouverait pas une majorité, dans le Congrès des députés du peuple, pour le démettre facilement de ses fonctions. Actuellement, sa position au sommet du système politique me paraît plus solide que jamais. C'est plutôt la solidité du système politique lui-même qui est en cause. Même si son pouvoir personnel dans le système politique est considérable, le chaos s'installe de plus en plus et il a de moins en moins prise sur toute une série de problèmes politiques. Mais je suppose qu'il va quand même durer encore assez longtemps. Il ne durera peut-être pas jusqu'à la fin de son mandat de cinq ans, parce que les choses changent très rapidement, mais pour l'instant, à la face des choses, sa position paraît très solide. Tout va dépendre du chaos. Si le chaos s'installe, si la question des nationalités devient de plus en plus aiguë et qu'il perd le contrôle, son pouvoir pourra être menacé, mais les seuls à pouvoir le faire seraient les militaires. Selon l'arrangement constitutionnel actuel, la seule chose qui pourrait le renverser serait un coup d'État militaire.

Actuellement, la situation n'est pas assez catastrophique pour justifier un coup d'État militaire. De plus, dans le système, non seulement dans le système soviétique, mais même dans la Russie tsariste, il n'y a pas de tradition bonapartiste, de pronunciamiento militaire, si je puis dire. Donc, la tradition politique ne joue pas beaucoup dans ce sens-là. Mais qui sait ce qui se passera si la situation s'aggrave? Dans l'histoire de l'humanité, on n'a jamais vu un empire aussi grand se laisser désintégrer sans qu'on tente à un moment donné, au nom du salut de l'empire, de faire quelque chose. Rappelez-vous Kornilov en 1917. Quelques semaines avant la prise du pouvoir des bolcheviques, il a tenté un putsch militaire pour sauver l'État de la désintégration, mais ce putsch fut un pétard mouillé. Étant donné l'état de transformation qu'a déjà connu la société soviétique, un coup d'État militaire ne pourrait probablement pas redresser grand-chose. De toute façon, je ne pense pas que ce soit à l'ordre du jour pour l'instant. Il faudrait que la situation s'aggrave encore considérablement pour que cela puisse devenir une hypothèse envisageable.

Mr. Littlechild (Wetaskiwin): In your view, what has been the economic impact of troop withdrawals by the Soviet Union? Has there been an economic impact in the Soviet Union from their withdrawing troops, whether it is from Czechoslovakia or Poland? If so, what are they?

M. Lévesque: C'est une question importante. Tant les Hongrois que les Tchèques voulaient un agenda extrêmement rapide, le plus rapide possible, pour le retrait des troupes soviétiques de Tchécoslovaquie et de Hongrie. Idéalement, ils auraient voulu que le retrait soit complété avant la fin de l'année 1990; c'était un peu le *deadline* qu'on s'était donné.

Starting in 1986-1987 a number of my American colleagues began predicting Gorbachev's downfall every six months. And I think that in 1987 or 1988 his position was perhaps in greater danger than it is now. In the past six months, since he was elected head of state for five years and has acquired considerable powers as a result, he has become extremely difficult to remove. He could be overturned as Secretary-General of the Party, but the Party would not easily find a majority in the Congress of People's Deputies to remove him from his duties. His position at the top of the political system now seems to me more solid than ever. Actually, it is the solidity of the political system itself that is in question. Even though Gorbachev's personal power in the political system is considerable, there is increasing chaos and he is gradually losing his hold over a whole series of political problems. I expect, however, that he will nevertheless stay in power for a fairly long time. He may not last until the end of this five year term, because things are changing very quickly, but, for the moment, on the face of it, his position seems very solid. It will all depend whether there is chaos. If chaos sets in, if the question of the various nationalities becomes increasingly acute and he loses control, his power could be threatened, but the only ones capable of threatening him would be the military leaders. According to the present constitutional arrangement, the only thing that could overthrow him would be a military coup d'Etat.

The present situation is not catastrophic enough to justify a military coup d'Etat. In addition, there is no Bonapartist party, no tradition of military putsches, as it were, in the Soviet system or even the Czarist Russian system. The political tradition therefore does not really point in this direction. But who knows what will happen if the situation gets worse? In the history of humanity, no empire as big as this has ever allowed itself to disintegrate without attempting to do something at one point or another for its own salvation. Remember Kornilov in 1917. A few weeks before the Bolsheviks seized power, he attempted a military putsch to save the state from disintegration, but the putsch failed miserably. Given the changes that Soviet society has already undergone, a military coup would not likely correct much. In any case, I do not think that is on the agenda for the moment. The situation would have to grow considerably worse for a coup to become a possibility.

M. Littlechild (Wetaskiwin): À votre avis, quel a été l'impact économique des retraits des troupes soviétiques? Que ce soit de Tchécoslovaquie ou de Pologne, est-ce que le retrait des troupes a eu un impact en Union soviétique? Si c'est le cas, quel impact est-ce que cela a eu? Et si oui, lequel?

Mr. Lévesque: That is an important question. Both the Hungarians and the Czechs wanted a very tight schedule, with the Soviets leaving Czechoslovakia and Hungary as soon as possible. Ideally, they would have liked withdrawal to be complete by the end of 1990. That was more or less the deadline that was set.

[Texte]

Les Soviétiques demandaient des délais beaucoup plus longs. Les responsables des affaires internationales auxquels j'ai parlé, tant à Prague qu'à Budapest, y ont vu d'abord une intention politique. D'ailleurs, les Soviétiques disaient eux-mêmes qu'ils voulaient étendre cette période de délai jusqu'au règlement de la question de la réunification allemande ou du statut de l'Allemagne. Ces arguments n'ont pas été acceptés, et les Soviétiques ont ensuite invoqué des arguments d'ordre économique. La reconversion des troupes qui seront retirées de Tchécoslovaquie et de Hongrie est effectivement un problème. Ce ne sont pas seulement les Soviétiques qui s'en plaignent. Ce sont des renseignements qu'on m'a donnés autant à Prague qu'à Budapest.

• 1230

Il semble que plusieurs milliers de soldats soviétiques qui ont déjà été retirés n'ont pas de baraquements disponibles à leur retour en Union soviétique et qu'actuellement, ils sont forcés de vivre sous des tentes. Ils sont installés dans des campements provisoires, ce qui crée une insatisfaction profonde dans l'armée. Lorsque les dirigeants est-européens ont été finalement convaincus par les Soviétiques qu'un retrait trop rapide amènerait des problèmes logistiques, ils ont finalement accepté de prolonger le délai de peur de créer chez les militaires une réaction adverse qui puisse déstabiliser Gorbatchev en Union soviétique.

Actuellement, en Europe de l'Est, on s'inquiète de ce que Gorbatchev puisse avoir de plus en plus besoin des militaires, notamment à cause de la situation en Lituanie, dans les républiques baltes, et à cause des négociations en ce qui concerne l'avenir de l'Allemagne. Apparemment, les militaires jouent un rôle plus important, et tout ce qui pourrait indisposer les militaires doit être manipulé avec précaution.

Pour répondre à votre question, cela pose déjà des problèmes économiques, des problèmes de reconversion des troupes qui sont retirées de l'Europe de l'Est. Ce problème pourrait s'aggraver à l'avenir et causer un mécontentement assez sérieux chez les militaires, d'autant plus que la frustration de l'expérience subie en Afghanistan est considérable chez les militaires. Pendant une période assez longue, les militaires ont été sur la défensive, démoralisés, etc., mais maintenant qu'on a besoin d'eux en ce qui concerne l'avenir de l'Allemagne et la situation dans les pays baltes, ils pourraient reprendre un rôle politique plus important.

Prof. Griffiths: Thank you; I do not think I could really add to that.

Mr. Littlechild: In your brief you mentioned what may be Canadian intelligence requirements in the coming decade. You referred to a couple of aspects, the economic and the environmental. Are there other aspects to the security intelligence requirements in the coming decade? If so, what are they, in your view?

Prof. Griffiths: I have not thought through or tried to think through in any detail what these new requirements might be. One can imagine, with global warming and increases in sea levels, that there are going to be all kinds of

[Traduction]

The Soviets sought much longer deadlines. The international affairs people I spoke to, both in Prague and in Budapest, saw a political intention in that position. The Soviets also said themselves that they wanted to extend the deadline until the question of German reunification or of Germany's status had been settled. Those arguments were not accepted, and the Soviets then adduced economic arguments. The demobilization of the troops that will be withdrawn from Czechoslovakia and Hungary is indeed a problem. And the Soviets are not the only ones to complain about it. That is the information I was given in both Prague and Budapest.

It would appear that there are many thousands of Soviet soldiers who have been withdrawn, but who find there are no camps available on their return to the Soviet Union. At the present time, they must do with tents. They are in temporary camps; this is creating deep dissatisfaction within the military. When the East European leaders were finally convinced by the Soviets that too rapid a withdrawal could bring about problems of logistics, they ultimately agreed to put back the deadline in order to avoid a negative reaction amongst the military that could destabilize Gorbachev in the Soviet Union.

At the present time, in Eastern Europe, there is fear that Gorbachev may need more and more military personnel because of the situation in Lithuania, in the Baltic Republics, and because of the negotiations concerning the future of Germany. It would seem that the military is taking on a more important role and anything that might antagonize the troops must be handled with care.

To answer your question, already there are economic problems, resettlement problems, because of the troops that have been pulled out of Eastern Europe. Things could get even worse in the future, thus causing serious discontent amongst the military, whose frustration was already high following the Afghan experience. For quite some time, the military has been on the defensive, has been demoralized, etc., but now that the troops are needed in the context of the future of Germany and of the situation in the Baltic, the military might again take on a more important political role.

M. Griffiths: Merci; je ne pense pas pouvoir ajouter quoi que ce soit.

M. Littlechild: Dans votre mémoire, vous mentionnez ce dont le Canada aura peut-être besoin en fait de renseignement au cours de la décennie à venir. Vous citez quelques exemples, dans le domaine économique, écologique. Y a-t-il d'autres domaines où nous aurons besoin, pendant cette période, de renseignements de sécurité? Et quels seraient-ils à votre avis?

M. Griffiths: Je n'ai pas réfléchi ni même essayé de le faire au détail de ces nouveaux besoins. On peut supposer qu'à cause du réchauffement de la planète et de la montée du niveau des océans qu'il y aura toutes sortes de réfugiés

[Text]

environmental refugees. With changes in precipitation, rivers perhaps will dry up and be displaced. Populations will be obliged to move. There will be refugees. There may be conflicts over river basins—and you could start to work things out here—over our water resources that previously were undisputed, simply because the climate has changed.

We would perhaps want some intelligence about these conflicts and their reverberations back in Canada if they involve—who knows?—people of Pakistani and Indian origin, or Bengali and Indian origin. I have no idea.

You could imagine, though, if not boat people, there will be other ways that people will want to come to such a country as Canada. Maybe we should have them. Maybe we do not want all, or we want them to come on our terms. There could be intelligence requirements that will loom larger in the future here.

As well, I think there is surely a scientific dimension to the understanding of changes in the planet and its capacity to carry what we have been proposing; that is, industry, vast amounts of population increase, and the rest. There is a great deal of scientific and technical knowledge that surely is of great relevance to the planning of long-term security policy. The approach I am suggesting is strategic in its outlook.

Where does this scientific and other data come from? I think it has to be drawn together, probably from many sources, presumably from different sources in Canada. My guess is that a security intelligence service concerning itself with the traditional threats to the security and integrity of this country, with providing information for arrests or whatever, or with further action that may then be taken, is not going to be good enough.

• 1235

I believe the future holds a wider-angled conception of security. A security intelligence agency, if it is true to its name, should probably try to address these questions, environmental, economic. They may have to do with environmentally benign technologies and their development—who is going to be providing them, at what rates, ways of facilitating, this kind of thing. They may have to do with not only drug traffic, but also illicit transfers of money. There will be all kinds of white collar dimensions of security that we may find increasingly and surprisingly important in the years ahead.

I think these things should somehow be canvassed, not by academics or by people sitting on the outside, but there should be some serious long-term strategic security planning on the inside. It does not mean that priorities change overnight, but thinking has to start changing now.

Mr. Littlechild: Professor Lévesque, may I ask you the same question? In your view, what would be the intelligence requirements for the 1990s?

[Translation]

environnementaux. Des changements dans les niveaux de précipitation pourraient assécher ou déplacer les rivières, forçant les populations à déménager. Il y aura des réfugiés. Des conflits pourraient survenir à propos de bassins fluviaux—et vous pourriez commencer à y songer ici—ou de nos ressources en eau précédemment incontestées, et ce tout simplement à la suite de changements climatiques.

Nous voudrions peut-être des renseignements sur ces conflits et s'ils peuvent avoir une incidence au Canada sur des ressortissants du Pakistan ou de l'Inde, du Bengale ou de l'Inde, enfin je ne sais pas.

Sans qu'il s'agisse nécessairement de réfugiés de la mer, d'autres, par d'autres moyens, voudront sans doute venir s'installer dans un pays comme le Canada. Peut-être est-ce une bonne chose. Toutefois, peut-être ne les voulons-nous pas tous, ou encore les voulons-nous uniquement d'après nos conditions. Nous pourrions avoir de grands besoins de renseignement à cet égard à l'avenir.

En outre, je pense qu'il existe une dimension scientifique à la compréhension des changements que subira notre planète et à sa capacité d'adaptation à ce que nous proposons, c'est-à-dire sur le plan du développement industriel, d'une augmentation énorme de la population et du reste. De nombreuses connaissances scientifiques et techniques sont certainement nécessaires à l'élaboration d'une politique à long terme sur la sécurité. L'approche que je préconise est stratégique.

D'où proviennent les données scientifiques et autres? Je pense qu'il faut réunir ces données de nombreuses sources probablement, de sources différentes au Canada. À mon avis, tout service de renseignement et sécurité qui ne s'intéresse qu'aux choses qui ont toujours menacé la sécurité et l'intégrité de ce pays, à fournir des renseignements qui servent à faire des arrestations ou autres, ou à d'autres actions qui peuvent être prises ensuite, ne va pas suffire à la tâche.

Je crois que notre conception de la sécurité sera plus large à l'avenir. Tout service de renseignement et sécurité digne de ce nom devrait essayer vraisemblablement de s'attaquer à ces questions environnementales et économiques. Cela peut concerner des technologies qui n'ont pas d'effet néfaste pour l'environnement et le développement de ces technologies—là—qui va les fournir et à quelle fréquence, les façons de faciliter leur implantation, ce genre de chose—là. Cela peut concerner non seulement le trafic des drogues, mais aussi les transferts illégaux de devises. Il y aura toute sorte de dimensions disons «cols blancs» de la sécurité que nous serons étonnés de trouver de plus en plus importantes dans les années à venir.

Je pense que ces dimensions doivent être examinées, non pas par des universitaires ou par des gens de l'extérieur, mais il devrait y avoir un sérieux effort de planification stratégique à long terme de la sécurité à l'interne. Cela ne veut pas dire que les priorités vont changer du jour au lendemain, mais il faut que notre façon de penser commence à changer immédiatement.

M. Littlechild: Monsieur Lévesque, j'aimerais vous poser la même question. À votre avis, quelles seront nos exigences en ce qui concerne le renseignement de sécurité pour les années 90?

[Texte]

M. Lévesque: Il m'est difficile de répondre parce que, contrairement à mon collègue Franklyn, je n'ai jamais fait un effort de réflexion sur la question des services de sécurité. Mon champ de spécialisation étant la politique internationale de l'URSS, et plus spécifiquement les rapports de l'URSS avec les pays de l'Est et les autres États associés, je n'ai jamais eu l'occasion de me pencher directement sur des questions pertinentes aux services de sécurité. Donc, je me permettrai de répondre à votre question à un niveau beaucoup plus large, non pas en termes d'un service de renseignement, mais en termes de sécurité au sens large. Cela me permettra de rattraper un aspect de la question de M. Tremblay auquel je n'ai pas eu le temps de répondre suffisamment. Il demandait quel rôle le Canada pouvait jouer en matière de sécurité, compte tenu des développements en Europe.

J'ai mentionné dans mon introduction que le Pacte de Varsovie est en train de se désintégrer à cause de la politique des différents pays de l'Europe de l'Est. Cela n'est pas sans créer une certaine inquiétude parmi les pays de l'Europe de l'Est eux-mêmes. À l'Ouest, il existera des structures: l'Alliance atlantique, des structures de sécurité, la Communauté économique européenne, alors qu'à l'Est, pendant une période assez longue, il risque d'y avoir un vacuum sur le plan des structures politiques internationales.

On m'a dit partout, tant en Tchécoslovaquie qu'en Hongrie et en Pologne, que les Européens de l'Est voudraient voir émerger un système de sécurité collective en Europe. Alors que les Soviétiques sont pressés de voir un tel système en place pour qu'il puisse remplacer l'Alliance atlantique, les Européens de l'Est sont beaucoup moins pressés de voir disparaître l'Alliance atlantique. Néanmoins, dans la mesure où ils n'ont pas pour l'instant de projet de se joindre à l'Alliance atlantique, dans la mesure où leur adhésion à la Communauté économique européenne pourra se faire sur une base très, très lente, ils voudraient voir émerger, à travers l'organisation de la conférence de sécurité européenne, une structure de sécurité collective. C'est même une des priorités les plus importantes, m'a-t-on dit, de Vaclav Havel en ce qui concerne la politique extérieure de la Tchécoslovaquie.

Là-dessus, je pense que le Canada a un rôle à jouer. Le Canada est membre du processus d'Helsinki. En ce qui concerne l'idée de ce système de sécurité collective, les États-Unis, jusqu'à maintenant, ont fait preuve d'une certaine réticence. Ce sont ceux qui ont le moins d'enthousiasme à ce sujet. Les Européens de l'Ouest sont intéressés, mais l'intérêt le plus fort me paraît venir en ce moment de l'Europe de l'Est, à cause de ce vacuum politique dont j'ai parlé. Les Européens de l'Est voient dans le Canada un interlocuteur intéressé, parce que nous avons jusqu'à maintenant accordé plus d'importance à la CSCE et à l'avenir de la CSCE que les États-Unis.

[Traduction]

Mr. Lévesque: It is hard for me to answer because, unlike my colleague Franklyn, I have never taken the time to reflect on the question of security services. Since my field is Soviet foreign policy, and more specifically the Soviet Union's relations with the Eastern Bloc countries and other associated states, I have never had occasion to reflect specifically on questions pertaining to security services. So, if you will, I will answer your question in much more general terms, not in terms of an intelligence service, but rather in terms of security in the broader sense. That will enable me to address an aspect of Mr. Tremblay's question, which I did not have the time to answer adequately. Mr. Tremblay asked what security role Canada could play in light of recent developments in Europe.

I mentioned in my introduction that the Warsaw Pact is disintegrating because of the policies of the various Eastern European countries. That has created a certain amount of concern among the Eastern European countries themselves. Structures will exist in the West: NATO, security structures, the European Economic Community. However, in the East, there maybe no international political structures at all for a fairly long time.

Everywhere I have travelled, in Czechoslovakia, Hungary and Poland, I was told that Eastern Europeans would like to see a collective security system emerge in Europe. While the Soviets are in a hurry to see such a system put in place so that it can replace NATO, the Eastern Europeans are in much less of a hurry to see NATO disappear. However, since they have no immediate plans to join NATO and can join the European Economic Community very, very slowly, they would like to see a collective security structure emerge through the organization of the European Security Conference. I was even told that that is one of Vaclav Havel's biggest priorities for Czechoslovakia's foreign policy.

I think that Canada has a role to play in this regard. Canada is a member of the Helsinki process. The United States has to date shown some reservations regarding this idea of a collective security system. The U.S. is the least enthusiastic about this idea. Western Europeans are interested, but the greatest interest at the moment seems to me to be in Eastern Europe because of this political vacuum I just mentioned. The Eastern Europeans see Canada as an interested party because to date we have attached more importance to the CSCE and its future than the United States.

Je pense qu'en matière de sécurité, dans un sens politique et général, le Canada a un rôle à jouer: il peut saisir les volontés politiques qui se manifestent maintenant en Europe de l'Est.

I believe that Canada has a role to play as concerns security both in the political and the general sense of the word, as it can analyse the political wills which are now coming to the forefront in Eastern Europe.

[Text]

Mr. Brewin: Professor Griffiths, I certainly think it is very helpful for us to have a review of what the real threats to Canada's security might be, the implication of the old threat of assault from the Soviet Union and the Eastern Bloc and the extent to which that is plausible. I think all that needs to be reviewed. It was that threat that really caused the development, as I understand it, of the security intelligence system that we have today.

We are in a situation in which what we will call the traditional threats are being significantly reduced. They have not evaporated, but they are significantly reduced. These are the threats that led governments and six years ago the Parliament of Canada to establish a security intelligence service with very special powers to interfere with civil liberties, deemed to be justified interference in the interests of protecting the national security against a number of specific threats, espionage, terrorism and so forth.

What I would be concerned about is that there may be some in the security and intelligence community who may be looking for work to replace the work they had, and your new or broader definition of national security may be taken and used as justification for continuing state powers which in fact are not justified.

We do not need to have wiretapping to deal with the threat of global warming, as I understand it. What we need are good intelligence, good analysis and good information. We do not have to wiretap anyone to get those. We do not have to have human sources that are covertly gathering information on fellow Canadians, or even on our visitors or diplomats here.

I see the need for some real precision in terminology. We are being told, for example, that industrial espionage from governments in the East Bloc justifies the continuation of these special powers in cases of that kind. I am not so sure. I think it is wrong that there be industrial espionage, but I am not sure that is an assault on the state of the same order that requires those special powers of interference in Canadian civil liberties. Perhaps I could ask you to comment on that.

Prof. Griffiths: What you have just said is very interesting, actually. I must acknowledge that from my point of view I have had a little bit of doubt about inviting or urging people with a deeply established approach to intelligence security matters to start taking on a new agenda. Maybe they are not the ones to do it. It may be better to move to another set of people. Who they might be, I am not sure. But I have thought on balance that there is an apparatus in place and the meanings of security indeed are changing, and maybe indeed the security intelligence apparatus should therefore change.

Mr. Brewin: I would just interject to say that I think that to some extent that may be exactly correct, and that I could see CSIS, for example, having a role of informing the government intelligently of the kinds of changes that both of

[Translation]

M. Brewin: M. Griffiths, je pense que ce serait certainement très utile que nous examinions ce qui représente vraiment une menace pour la sécurité du Canada et dans quelle mesure l'ancienne menace d'agression de la part de l'Union soviétique et des Pays de l'Est existe encore. Je pense qu'il faudrait examiner tout cela. Si je ne m'abuse, c'est à cause de cette menace qu'on a mis sur pied le réseau de renseignement de sécurité actuel.

Maintenant, ce que nous appelons les menaces traditionnelles se sont atténuées considérablement. Elles n'ont pas disparu, mais elles se sont atténuées. C'est à cause de ces menaces que le gouvernement et le Parlement du Canada avaient décidé il y a six ans de créer un service de renseignement de sécurité doté de pouvoirs très spéciaux qui lui permettraient de ne pas tenir compte des libertés civiles si cela semblait justifié pour protéger la sécurité nationale contre certaines menaces précises, notamment l'espionnage et le terrorisme.

Ce qui m'inquiète, c'est que certains membres des services de renseignement et de sécurité sont peut-être maintenant à la recherche de travail pour remplacer ce qu'ils faisaient auparavant et qu'on pourrait se servir de votre nouvelle définition plus vaste de sécurité nationale pour justifier le maintien de certains pouvoirs de l'État qui n'ont plus leur raison d'être.

Il me semble que nous n'avons pas besoin de tables d'écoute pour faire face à la menace du réchauffement de la planète. Nous avons besoin d'un bon renseignement et d'une bonne analyse. Nous n'avons pas besoin de poser de tables d'écoute pour obtenir ces renseignements. Nous n'avons pas besoin d'agents qui travaillent dans le secret pour obtenir des renseignements sur leurs concitoyens ou même sur les visiteurs et les diplomates au Canada.

À mon avis, la terminologie que nous employons doit être très précise. On nous dit, par exemple, que l'espionnage industriel que pratiquent certains gouvernements du bloc de l'Est justifie le maintien de ces pouvoirs spéciaux. Je n'en suis pas vraiment certain. Je suis contre l'espionnage industriel, mais je ne suis pas convaincu qu'il représente une agression de la même importance que celle qui nécessitait les pouvoirs spéciaux des services de renseignement de passer outre aux libertés civiles des Canadiens. Pouvez-vous me dire ce que vous en pensez?

M. Griffiths: Ce que vous venez de dire est très intéressant. Je dois admettre que j'ai eu quelques doutes au sujet du fait qu'on invite des gens qui ont des méthodes établies de longue date relativement aux questions de renseignement de sécurité à s'occuper de nouvelles questions. Nous devrions peut-être nous adresser à d'autres. Ce serait peut-être préférable de charger un autre groupe de ce travail. Je ne sais pas exactement lequel. Je me suis effectivement dit que le service existait déjà et que, comme la signification de la sécurité évolue, le Service de renseignement de sécurité devrait peut-être évoluer lui aussi.

M. Brewin: Si vous me permettez d'interrompre, je pense que vous avez peut-être tout à fait raison et que le SCRS, par exemple, pourrait être chargé de renseigner le gouvernement sur le genre de changement dont vous avez

[Texte]

you have described today. I could see it as an advocate within government of a recognition of the changes, which in turn may have other policy implications such as the continuance of our forces in Europe, or other policy changes we should be examining. It may be well placed to do that. But I do see a concern if you broaden this too far, even though I think the country could accept your advice in broadening its view of where the real threats to our security come from.

• 1245

Prof. Griffiths: I think what I am saying is that the policy and analytical function of CSIS has a big future. It is not so much the surveillance and other activities, though we could talk about these, but it does seem to be that there is a very large and substantial need for improved integrated analysis of whatever may take away from our security. In that sense, I do believe there is a large future.

You mentioned that you do not need certain kinds of state powers to identify or discuss or analyse and deal with the problem of global warming. That is true, I think. On the other hand, though, the consequences of global warming may produce some events, some surprises for us that do warrant these powers that infringe upon the liberties of Canadians. That is all in the future. I do not know. I would not be surprised, though, if that is not the case.

I think, though—and maybe this would be my answer—it is the analytical side of a security intelligence effort that needs much more emphasis. My guess is that reading the remarks of the director before this committee, or the Solicitor General's committee, there were some indications that he, speaking for CSIS, was ready to lay greater emphasis on the analysis side. I do not know whether this is happening or not. I do not know how you know whether it is happening or not. I think, lastly, there is a real problem with who the consumers are of analysis in Canada. I think you can grind it out, but I am not sure there are many consumers.

M. Lévesque: Je pourrais élaborer sur votre question parce que je partage entièrement plusieurs des doutes que vous avez soulevés. Effectivement, ce qui se passe depuis un an en Europe de l'Est et en URSS pose des problèmes existentiels à différents organismes, tant aux institutions militaires, mais à un moindre degré, qu'aux services de sécurité. Face à des événements comme ceux-là, ils doivent se redéfinir et se trouver de nouvelles raisons d'être.

Est-ce qu'on devrait leur demander à eux de définir leurs nouvelles raisons d'être? Ce n'est peut-être pas la solution idéale. C'est peut-être à un comité comme celui-ci de déterminer quelles sont les urgences de l'heure et qui est le mieux placé pour remplir ces besoins. Frank parlait d'une fonction d'analyse de toute une série de problèmes. Est-ce que cette analyse doit être faite par un organisme comme les services de sécurité, par un autre organisme ou par d'autres services qui existent déjà?

[Traduction]

tous deux parlé aujourd'hui. Il pourrait faire en sorte que le gouvernement reconnaisse ces changements, ce qui pourrait avoir d'autres répercussions de politique, notamment sur le maintien de nos forces en Europe ou relativement à d'autres questions. Le Service pourrait être très bien placé pour faire un tel travail. Je pense cependant que l'on pourrait aller trop loin dans ce sens, quoique nous pourrions suivre vos conseils et élargir notre définition de ce qui constitue vraiment une menace pour notre sécurité.

M. Griffiths: Tout ce que je veux dire, c'est que le SCRS jouera un grand rôle du point de vue de la politique et de l'analyse à l'avenir. Son rôle ne sera pas tellement dans le domaine de la surveillance ou d'autres activités du même genre, quoique nous puissions toujours en discuter, mais il me semble qu'il existe un besoin urgent d'améliorer nos capacités d'analyse de tout facteur qui peut réduire notre sécurité. Je pense que c'est dans ce domaine que le SCRS jouera un grand rôle à l'avenir.

Vous avez dit que le Service n'a pas besoin de certains pouvoirs pour identifier, examiner ou analyser le problème du réchauffement de la planète. Je pense que vous avez raison. D'autre part, le réchauffement de la planète pourrait donner lieu à certains événements surprenants qui justifieraient le recours à ces pouvoirs qui réduisent la liberté des Canadiens. C'est impossible à prévoir. Une telle éventualité ne m'étonnerait pas, cependant.

Pour répondre à votre question, je pense qu'il faudrait insister beaucoup plus sur l'aspect analytique du Service de renseignement de sécurité. En lisant ce que le directeur du Service a déclaré à votre comité ou à celui du Solliciteur général, il m'a semblé qu'il était prêt à faire en sorte que le SCRS insiste davantage sur les activités d'analyse. Je ne sais pas si c'est effectivement ce qui se passe. Je ne sais pas comment on peut savoir non plus. Je pense aussi qu'il existe vraiment un problème pour trouver des utilisateurs de cette analyse au Canada. Je ne suis pas certain qu'il en existe tellement.

Mr. Lévesque: I could elaborate on the same issue because I have many of the same doubts as you have. The events of the last year in Eastern Europe and the Soviet Union are giving existential problems to many agencies, both the military institutions, to a lesser extent, and the Security Services. These agencies have to redefine their activities and find new reasons for existing.

Should we ask them all to define their new role? This might not be the ideal solution. It might be better for a Committee such as ours to define current problems and security needs. Frank spoke about an analytical function for a whole series of problems. Should this analysis be carried out by an agency such as Security Services, by a completely different agency or by other existing services?

[Text]

On peut prendre l'exemple de ce qui se passe en Europe de l'Est. Ce sont les autorités politiques qui ont décidé de réorganiser complètement les services de sécurité et de leur donner un nouveau mandat en fonction de leurs besoins. Ils n'ont pas demandé aux services de sécurité de se redéfinir eux-mêmes et de se redonner un nouveau mandat.

Je suis tout à fait d'accord sur ce que vous disiez à propos de l'espionnage industriel. C'est un argument que j'ai aussi entendu: ces pays de l'Europe de l'Est, dans la mesure où leur situation économique est désastreuse, s'intéresseront plus que jamais à l'espionnage industriel. Cela ne m'apparaît pas entièrement convaincant. L'espionnage industriel est un problème qui devrait être davantage du ressort de l'entreprise privée que de celui du gouvernement. Puisque le gouvernement doit s'occuper de la sécurité de l'État, l'espionnage industriel, à mon avis, devrait être moins le problème du gouvernement que celui des entreprises.

The Chairman: Gentlemen, on behalf of the committee, I thank you very much for the evidence you have given us today. It will be helpful, and I am sure the committee would be unanimous in its recommendation that we send copies of today's evidence directly to the Secretary of State for External Affairs and the Minister of Defence, rather than have them wait for their intelligence networks to pick it up and analyse it. Thank you ever so much. We appreciate your evidence.

Colleagues, before we adjourn, I have two bits of business. We have a special briefing tomorrow, of which you are aware, at 3.30 p.m., and then a public briefing on Thursday. All of next week is off. Then the following week, starting on. . .

• 1250

Mr. Brewin: If all of next week is off, could we not be drafting this?

The Chairman: No. You will be away and our drafters will be drafting like mad next week. They hope to have some copies for us to be ready on June 5. No, on June 5 we are going to have Mr. Morden and a security policy briefing. Then we will start on Wednesday, June 6, with the committee meeting to finalize copies of our draft on June 5, June 6, and the following week.

I have a motion from our clerk recommending that the chairman be authorized to negotiate a contract with an experienced and qualified editor-revisor to ensure the quality of the French text of the draft report and its conformity to the English text and to facilitate its timely revision subsequently, as the text develops into a report to the House; and that the total value of the contract not exceed \$8,000 without further authorization of the committee. This will permit us to get a more rapid turn-around time on our subsequent revisions, because time is passing.

Is anyone prepared to move that motion? Moved by Mr. Brewin.

Motion agreed to

[Translation]

Let us take the example of what is now going on in Eastern Europe. The political authorities were the ones who decided to reorganize their Security Services and to give them a new mandate which corresponds to their requirements. They did not ask the Security Services to redefine themselves and to give themselves a new mandate.

I quite agree with what you said about industrial espionage. I have also heard the argument that Eastern Europe countries, because their own economic situation is catastrophic, will be more interested than ever in industrial espionage. I do not find that argument completely convincing. Industrial espionage is a problem which should be handled by the private sector rather than by the government. Since the government should deal with the security of the state, the problem of industrial espionage should be left more to the business sector.

Le président: Messieurs, au nom du comité, je vous remercie beaucoup d'être venus témoigner devant nous aujourd'hui. Cela nous sera utile et je suis certain que tous les membres du comité recommanderont que nous envoyions directement des exemplaires des délibérations d'aujourd'hui au Secrétaire d'Etat aux Affaires extérieures et au Ministre de la Défense au lieu d'attendre que leurs réseaux de renseignements en obtiennent pour les analyser. Merci beaucoup. Nous vous sommes reconnaissants d'être venus.

Avant que nous levions la séance, chers collègues, il y a deux choses que nous devons régler. Nous avons une séance d'information spéciale demain, comme vous le savez, à 15h30, et ensuite une séance d'information publique jeudi. Nous ne siégeons pas la semaine prochaine. Ensuite, la semaine suivante. . .

M. Brewin: Si nous ne siégeons pas la semaine prochaine, ne pourrions-nous pas nous occuper de la rédaction du rapport?

Le président: Non. Vous ne serez pas là et nos rédacteurs travailleront très fort la semaine prochaine. Ils espèrent pouvoir avoir des copies à nous présenter le 5 juin. Ou plutôt, le 5 juin, nous accueillons M. Morden et nous aurons une séance d'information sur la politique en matière de sécurité. Ensuite, le mercredi 6 juin, le comité se réunira pour préparer l'ébauche finale de notre rapport et cela continuera la semaine suivante.

Le greffier voudrait qu'on présente une motion pour recommander que le président soit autorisé à négocier un contrat avec un rédacteur réviseur compétent pour garantir que le texte français de l'ébauche du rapport sera de bonne qualité et conforme au texte anglais et pour faciliter sa révision par la suite quand nous préparerons le rapport que nous présenterons à la Chambre et que la valeur totale du contrat ne dépasse pas 8,000\$ sans l'approbation du comité. Cela nous permettra de faire faire les révisions subséquentes plus rapidement, parce que le temps passe.

Quelqu'un est-il prêt à présenter cette motion? La motion est proposée par M. Brewin.

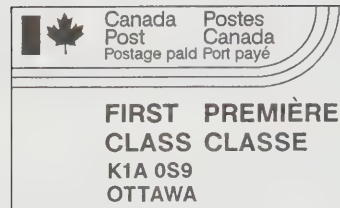
La motion est adoptée

[*Texte*]

The Chairman: We stand adjourned.

[*Traduction*]

Le président: La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

Professor Jacques Levesque, Department of Political Science,
University of Montreal.

Professor Franklyn Griffiths, Department of Political Science,
University of Toronto.

TÉMOINS

Jacques Lévesque, professeur, Département de science politi-
que, Université de Montréal.

Franklyn Griffiths, professeur, Département de science politi-
que, Université de Toronto.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 34

Thursday, May 24, 1990
Tuesday, June 5, 1990

Chairman: Blaine Thacker

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 34

Le jeudi 24 mai 1990
Le mardi 5 juin 1990

Président: Blaine Thacker



Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Comité spécial

The Review of the CSIS Act and the Security Offences Act

Examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité

RESPECTING:

Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989

CONCERNANT:

Ordre de renvoi du Comité en date du mardi 27 juin 1989

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirty-fourth Parliament,
1989-90

Deuxième session de la trente-quatrième législature,
1989-1990

SPECIAL COMMITTEE ON THE REVIEW OF THE
CSIS ACT AND THE SECURITY OFFENCES ACT

Chairman: Blaine Thacker

Vice-Chairman: Maurice Tremblay

Members

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

Pursuant to Standing Order 114(3):

On Wednesday, May 23, 1990:

Ken Atkinson replaced Greg Thompson.

COMITÉ SPÉCIAL D'EXAMEN DE LA LOI
CONSTITUANT LE SCRS ET DE LA LOI SUR
LES INFRACTIONS EN MATIÈRE DE SÉCURITÉ

Président: Blaine Thacker

Vice-président: Maurice Tremblay

Membres

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

Conformément à l'article 114(3) du Règlement:

Le mercredi 23 mai 1990:

Ken Atkinson remplace Greg Thompson.

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MAY 24, 1990
(54)

[Text]

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met at 11:20 o'clock a.m. this day, in Room 308 W.B., the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout and Blaine Thacker.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst. *From the Committee Research Staff:* Stuart Farson, Research Consultant; François Cadieux and Brian Gorlick, Research Associates.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (*See Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1.*)

By unanimous consent, the Committee proceeded to consider its business.

On motion of John Brewin, it was agreed,—That the Committee proceed *in camera*, without transcription.

At 11:23 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 11:30 o'clock a.m., the sitting resumed *in camera*.

At 12:52 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, JUNE 5, 1990
(55)

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met at 11:07 o'clock a.m. this day, in Room 308 W.B., the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, George Rideout, Jacques Tétreault and Blaine Thacker.

In attendance: From the Procedural Service of the House of Commons: Charles Robert, Procedural Clerk; *From the Research Branch of the Library of Parliament:* Philip Rosen, Senior Analyst. *From the Committee Research Staff:* Stuart Farson, Research Consultant; François Cadieux and Brian Gorlick, Research Associates.

Witness: From the Canadian Security Intelligence Service: J. Reid Morden, Director.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (*See Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1.*)

PROCÈS-VERBAUX

LE JEUDI 24 MAI 1990
(54)

[Traduction]

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit aujourd'hui à 11 h 20, dans la salle 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout et Blaine Thacker.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal. *Du personnel du Comité:* Stuart Farson, conseiller de recherche; François Cadieux et Brian Gorlick, associés de recherche.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

Par consentement unanime, le Comité examine ses travaux.

Sur motion de John Brewin, il est convenu,—Que la séance se poursuive à huis clos, sans transcription.

À 11 h 23, la séance est suspendue.

À 11 h 30, la séance reprend.

À 12 h 52, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 5 JUIN 1990
(55)

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit aujourd'hui à 11 h 07, dans la salle 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, George Rideout, Jacques Tétreault et Blaine Thacker.

Aussi présents: Du Service de procédure de la Chambre des communes: Charles Robert, greffier à la procédure. *Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement:* Philip Rosen, analyste principal. *Du personnel du Comité:* Stuart Farson, conseiller de recherche; François Cadieux et Brian Gorlick, associés de recherche.

Témoin: Du Service canadien du renseignement de sécurité: J. Reid Morden, directeur.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

The witness made a statement and answered questions.

Le témoin fait un exposé et répond aux questions.

At 1:10 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

À 13 h 10, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Donald G. Reid

Le greffier du Comité

Clerk of the Committee

Donald G. Reid

[Texte]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, May 24, 1990

• 1121

The Chairman: I would like to call the meeting to order.

We are resuming consideration of our order of reference, dated June 27, 1989. We had two witnesses scheduled for this morning, Mr. Gaston Sylvain from the University of Quebec at Laval, and Mr. Bernard Marentette with the CSIS Employees Association in the Quebec region.

Colleagues, you have a letter on your file from Mr. Sylvain. He has decided that he is unable to appear before the committee this morning. However, we still have his brief, and we also have access to his thesis, so we still get the benefit of his comments without him appearing personally. It is his own position that he did not wish to appear in the end.

Secondly, with respect to Mr. Marentette, there is a process within CSIS for employees who wish to come forward and give evidence. Apparently that process was not followed exactly, and therefore Mr. Marentette is unable to appear this morning. I have discussed this, and after advice from our clerk and others, it is the feeling that it would be best for all parties if we as a committee were to write a letter to the acting director of CSIS stating that the committee wishes to hear from Mr. Marentette. I am sure that will break any log-jam that might be held internally.

That being said, there is no evidence to be heard this morning, and unless members can give unanimous consent to switch to business or take up another topic, we will adjourn. Is there anything members would like to discuss?

Mr. Brewin (Victoria): The only point we may want to take a few minutes on is an in camera debriefing from yesterday's meeting with the Privy Council's office. If the staff has some questions of us now, there may be better ways of dealing with it. Maybe they could just talk to you about it, which would be more efficient than talking to all of us. I am certainly not looking to make work.

The Chairman: It is moved that we move in camera with committee members and staff only.

Motion agreed to

The Chairman: The public part of the meeting is adjourned.

[Proceedings continue in camera]

Tuesday, June 5, 1990

• 1108

The Chairman: I call this meeting to order. We are resuming consideration of our order of reference dated June 27, 1989.

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 24 mai 1990

Le président: La séance est ouverte.

Nous reprenons l'étude de notre ordre de renvoi du 27 juin 1989. Nous avions prévu de recevoir deux témoins ce matin, M. Gaston Sylvain, de l'Université du Québec à Laval et M. Bernard Marentette, de l'Association des employés du SCRS de la région du Québec.

Vous trouverez dans le dossier qu'on vous a remis une lettre de M. Sylvain. Il a décidé qu'il était dans l'impossibilité de comparaître ce matin. Néanmoins, nous avons encore son mémoire, et nous pouvons obtenir sa thèse, donc nous pourrions profiter de ses pensées, même s'il ne comparait pas en personne. Il a décidé de son propre chef qu'il ne souhaitait pas comparaître, après tout.

Deuxièmement, pour ce qui est de M. Marentette, les employés du SCRS qui souhaitent offrir leurs témoignages doivent suivre une certaine procédure. Or, cette démarche n'aurait pas été entièrement respectée, et c'est la raison pour laquelle M. Marentette ne peut comparaître ce matin. J'ai discuté de ce problème avec le greffier et d'autres personnes, et ils m'avisent que la meilleure solution, pour tous les intéressés, serait d'écrire une lettre au directeur intérimaire du SCRS lui disant que le comité souhaite entendre le témoignage de M. Marentette. Cela supprimerait certainement tout obstacle interne.

Donc, nous n'avons aucun témoin à recevoir ce matin, et, à moins que les députés décident, par consentement unanime, de passer à autre chose, je vais lever la séance. Y a-t-il un sujet dont vous voudriez discuter?

M. Brewin (Victoria): Il serait peut-être utile de nous réunir à huis clos pour une séance d'information au sujet de notre réunion d'hier avec les représentants du Bureau du Conseil privé. Cependant, si le personnel a des questions à nous poser, il y aurait peut-être de meilleurs moyens d'y répondre. Par exemple, il pourrait vous en parler, à vous seul, ce qui serait peut-être plus efficace. Je ne cherche certainement pas à nous créer du travail.

Le président: On propose que nous nous réunissions à huis clos avec les membres du personnel.

La motion est adoptée

Le président: La séance publique est levée.

[Les délibérations se poursuivent à huis clos]

Le mardi 5 juin 1990

Le président: Je déclare la séance ouverte. Nous poursuivons nos travaux portant sur l'ordre de renvoi du 27 juin 1989.

[Text]

We are hearing our second-to-last witness in the open part of our hearings. Before I introduce Mr. Morden I would like to refer committee members to Mr. Charles Robert. Charles will be taking over the clerk's duties. We will be losing our clerk, Mr. Reid, at the end of this week. He is embarking on another career path.

Don, on behalf of the committee I can say that we appreciate the professional atmosphere you brought to our committee and the efficient manner in which you distributed documents, arranged our trips across the country, and scheduled the host of witnesses who have come in. Thank you for the hard work that you have done for us.

The Clerk of the Committee: Thank you.

The Chairman: Charles has nine years experience in procedural aspects of House of Commons committees and other parts of the House, so he will do a very good job for us. Charles, I am sure we will test your patience before we are finished, although we are getting close to the end of our report.

Colleagues, we have Mr. Reid Morden, the Director of the Canadian Security Intelligence Service. With him today is Ms Lyette Doré, who is the Chief of Special Studies, Corporate Management Directorate. Welcome, Ms Doré. We may have some questions for you as well. Now that you are here, it will be hard not to question you.

• 1110

Mr. Morden, thank you for coming back. As I said earlier, this is our second-last public meeting. We have had a series of meetings already on the broad thrust of our report. It is clear to us that you took the service at a time it was into some difficulties, and you have turned it into a first-rate agency overall. While we have several recommendations for you to consider in our report, the fact of the matter is that you have done a very good job. You have given the agency a credibility it did not have or was rapidly losing, and you are certainly to be commended for that.

If you have an opening statement, please feel free to give it. Then we will go into our round of questioning.

Mr. Reid Morden (Director, Canadian Security Intelligence Service): Thank you, Mr. Chairman, for those kind words. May I say, though, that the service and its effectiveness is a function essentially of its employess, and if I have had anything to do with it, it is simply to have a friendly—and I am sure not always seen as friendly—calming voice.

I do have a few things to talk about, which I hope would be of interest to the committee.

Monsieur le président, je vous remercie de me fournir l'occasion de vous rencontrer aujourd'hui, alors que votre Comité amorce la phase finale de ses travaux portant sur l'examen de la Loi sur le SCRS. Au cours des derniers mois,

[Translation]

Nous en sommes aujourd'hui à l'avant-dernière de nos réunions publiques. Avant de donner la parole à M. Morden, j'aimerais présenter M. Charles Robert aux membres du comité. Charles va exercer les fonctions de greffier auprès du comité. C'est-à-dire que nous allons nous séparer, à la fin de la semaine, de M. Reid. Il va nous quitter pour d'autres horizons professionnels.

Don, au nom du comité, je tiens à vous remercier pour les compétences dont vous avez fait preuve auprès du comité, l'efficacité avec laquelle vous avez fait parvenir les documents à nos membres, organisé nos voyages et nos rencontres avec tous ces témoins que nous avons eu à entendre. Merci de vous être montré toujours très assidu.

Le greffier du comité: Merci.

Le président: Voilà neuf ans que Charles s'occupe de questions de procédure à la Chambre des communes, pour les comités notamment, et je suis sûr qu'il saura servir le comité. Je suis sûr, Charles, que nous allons mettre votre patience à épreuve avant la fin de nos travaux, bien que cette fin approche rapidement.

Chers collègues, nous entendons ce matin M. Reid Morden, le directeur du Service canadien du renseignement de sécurité. Il est accompagné de M^{me} Lyette Doré, directrice des études spéciales à la Direction de la gestion générale. Madame Doré, soyez la bienvenue. Nous aurons peut-être quelques questions à vous poser. Maintenant que vous êtes là, il sera certainement difficile de ne pas vous questionner.

Monsieur Morden, merci de revenir témoigner. Comme je le disais, nous en sommes à l'avant-dernière de nos réunions publiques. Nous avons déjà eu toute une série de réunions portant de façon générale sur le sujet de notre rapport. Nous savons que vous avez pris le service en main à une époque où il connaissait certaines difficultés, et vous en avez fait un service de renseignement de sécurité de premier plan. Notre rapport contient un certain nombre de recommandations à votre intention, mais il reste que vous avez fait un travail excellent. Vous avez donné au service une crédibilité qu'il n'avait pas, ou qu'il était en train de perdre rapidement, et il convient de vous en féliciter.

Si vous avez une déclaration liminaire à nous lire, allez-y. Nous passerons ensuite la parole aux membres du comité pour les questions.

M. Reid Morden (directeur, Service canadien du renseignement de sécurité): Monsieur le président, merci pour ces aimables paroles. Je tiens à ajouter que l'efficacité du travail du Service dépend de ses employés, et si j'y suis pour quelque chose c'est peut-être tout simplement du fait que j'ai réussi—même si ça n'est pas toujours ainsi que je suis perçu—to apaiser les esprits.

J'ai un certain nombre de choses à vous dire, dont j'espère qu'elles intéresseront le comité.

Mr. Chairman, I thank you for giving me this opportunity to meet the Committee, as it is coming close to the final phase of its review of the Act establishing the Canadian Security Intelligence Service. You have heard, within the last

[Texte]

nombre de témoins représentant le gouvernement ou issus d'autres secteurs de la société canadienne ont comparu devant le Comité. Aujourd'hui, je suis à votre disposition pour discuter de sujets que vous souhaitez aborder avant d'entreprendre la rédaction du rapport que vous déposerez à la Chambre.

I think this occasion also gives me a chance to address a few points that, as I said, I hope will be of interest to the committee. Perhaps I can start briefly to review the service's participation in your hearing process.

You will recall that in October I provided a briefing on the the function, structures and operations of the service, which I hope gave you a clear picture of how CSIS has evolved over the past six years under a combination of the legislation, government direction and what I hope is effective internal management. I think it is now a mature organization, which carries out its mandate strongly and effectively. I will come back a little later to some refinements I have made to the structure since I provided that briefing last autumn.

I came back in November to talk with you and tried to give an overview of the policies, programs and operations of the service. That briefing included an explanation of how the service receives direction from the minister, from the Solicitor General and from Cabinet, and how the service is meeting government informational needs in national security requirements and strategic intelligence.

You have now heard from several witnesses who have explained how the government has set out its strategic intelligence priorities, and as you know, there is a key directive that establishes the five national requirements for security intelligence, which are public safety, integrity of the democratic process, security of government assets, economic security, and international peace and stability. Guided by this directive, I think the service continues to evolve in an effective way, driven by the information needs of the government. This is reflected in our primary goal, which is to provide objective, timely and factual information on which the government can act.

Early this year, in February, I briefed the committee and we discussed our perception of threats to the security of the country, which is at the heart of our mandate. I hope this gave you an insight into how we must adapt to rapidly changing external environments and why, in this time of change and uncertainty, strategic intelligence is vital.

• 1115

On se souviendra de 1989 comme de l'année où des murs se sont écroulés. Certains de ces murs étaient physiques, comme le mur de Berlin et les barrières entre l'Autriche et la Hongrie, alors que d'autres étaient politiques. Cela a donné lieu à la tenue d'élections multipartites en Europe de l'Est.

[Traduction]

months, from different representatives of the Government but also from other sectors of the Canadian society. I am here today to discuss with you whatever matter you might like to address before preparing your report to the House.

J'en profiterais, comme je le disais, pour aborder un certain nombre de questions dont j'espère qu'elles intéresseront le comité. Je commencerais d'ailleurs par faire un petit retour en arrière sur notre participation aux travaux du comité.

Vous vous souviendrez qu'au mois d'octobre je vous ai informé sur les fonctions, structure et opérations du Service, espérant ainsi vous donner une image assez claire de la façon dont le SCRS a évolué depuis six ans, de par l'effet combiné de la loi, des directives du gouvernement et de ce que j'espère avoir été une gestion interne efficace. Nous avons maintenant, je pense un Service mature, capable de remplir sa mission avec fermeté et efficacité. Je reviendrai un petit peu plus tard sur certaines améliorations ultimes que j'ai rapportées à l'organisation du Service depuis notre réunion d'information de l'automne dernier.

Je vous ai ensuite rencontré à nouveau au mois de novembre pour vous présenter un tableau général des politiques, programmes et opérations du Service. Au cours de cette séance je vous également expliqué comment le ministre, c'est-à-dire le Solliciteur général et le Cabinet, transmettaient leurs directives au Service, et comment celui-ci répond aux besoins du gouvernement en matière d'information concernant la sécurité nationale et le renseignement stratégique.

Depuis lors vous avez entendu divers témoins qui vous ont expliqué comment le gouvernement a fixé ses priorités en matière de renseignement stratégique, et comme vous le savez, une directive centrale fixe les cinq priorités nationales en matière de renseignement de sécurité qui sont: la sécurité publique, l'intégrité du processus démocratique, la sécurité des biens de l'Etat, la sécurité économique, la paix et la stabilité internationales. Guidé par cette directive le Service continue, je pense, à suivre sa propre évolution, et à travailler pour informer le gouvernement. Notre premier objectif est donc bien d'informer celui-ci, pour lui permettre de prendre ses décisions, de façon objective et rapide.

Au début de l'année, au mois de février, j'ai à nouveau participé à une séance d'information pour le comité, au cours de laquelle nous avons discuté de la notion de menace envers la sécurité du pays, puisque cette notion est au coeur de notre mission. J'espère vous avoir montré à quel point l'environnement extérieur en évolution constante exige de notre part un effort permanent d'adaptation, et à quel point cette période d'incertitude et de changement que nous traversons fait du renseignement de sécurité quelque chose de vital.

1989 will be remembered as the year the walls came down, both physical ones, as in Berlin or between Austria and Hungary and political. This gave rise to multi-party elections in Eastern Europe.

[Text]

These dramatic changes form part of the environment in which the service has performed its duties and functions. Events in eastern Europe have occurred at such a rapid pace that it is certainly difficult at this stage to make accurate long-term assessments. However, there are certain constants.

The Soviet Union and other countries in eastern Europe must now concentrate their attention on implementing political reforms, adjusting to new freedoms and moving away from centrally planned economies. They face enormous challenges as the euphoria of new freedoms gives way to the reality of collapsing economies, in many cases obsolete industrial processes, and very high consumer expectations. These changes have turned a once stable system, where assessments from our point of view could be made easily, into a highly unstable one. In this context, I would go back and emphasize again that current and reliable intelligence is vital to the Government of Canada.

Our information indicates that traditionally hostile intelligence services are continuing to give a high priority to the targeting of scientific, technological and economic intelligence. While there has been decreased caution outside of the security intelligence community in Canada, the service's stance has remained one of vigilance, and we continue to assess and, where possible, distinguish among the players in light of the shifting threat and the risks resulting from decreased attention on the part of the public.

In addition to these matters of counter-intelligence, the changing nature of terrorist threats to the security of the country remains a constant concern of the service. I would like to refer to remarks I made a month or so ago to the Standing Committee on Justice and the Solicitor General on the terrorism question. In terms of international terrorism—that is, the indiscriminate use of violence to achieve political ends—I frankly see a very sombre landscape as we enter the 1990s. Western Europe and the Middle East, I think, will continue to offer the highest profile and the most accessible targets. However, I think we all know from experiences that have taken place in Canada, we are not immune to terrorism in any way.

Terrorist threats directly affecting our country will continue to be a function of extremists in various communities in Canada. With our relatively open frontiers and freedom of movement, Canada provides a fertile ground for the acquisition of equipment and money for terrorist use in other parts of the world. These extremists are dedicated and fanatical, and they are increasingly sophisticated in their methods. As you know, due to this continuing and growing threat, the government has named counter-terrorism as one of the service's top priorities.

[Translation]

Le service a ainsi dû s'adapter à un environnement en pleine évolution. Les événements de l'Europe de l'Est se sont déroulés à un rythme si rapide qu'il reste encore difficile pour le moment de faire des pronostics à long terme précis. Cependant, il y a un certain nombre de constantes que l'on peut mettre en évidence.

L'Union soviétique et d'autres pays de l'Europe de l'Est sont maintenant obligés de se concentrer sur les réformes politiques, de s'adapter au nouveau climat de liberté qui prévaut et d'abandonner l'économie planifiée et centralisée. Après l'euphorie des libertés nouvellement conquises, il a fallu prendre conscience de l'état catastrophique des économies et d'un outil industriel vieilli, alors que parallèlement les consommateurs exigeaient de plus en plus. Ces pays se retrouvent donc une situation particulièrement difficile. D'autant plus difficile que ces systèmes naguère stables, où l'on pouvait assez facilement apprécier la situation, sont devenus hautement instables. Voilà pourquoi, et j'insiste à nouveau là-dessus, il est vital que le gouvernement du Canada puisse disposer de services de renseignements fiables et bien informés.

Diverses sources d'information nous indiquent que les services de renseignement qui nous sont traditionnellement hostiles continuent à donner la priorité aux renseignements scientifiques, technologiques et économiques. Alors que de façon générale au Canada on a eu tendance à baisser la garde, nous restons, au Service, extrêmement vigilants et continuons à analyser la situation et, lorsque c'est possible, reconnaissons les divers acteurs concernés en fonction de l'évolution de la menace et du déplacement des risques résultant d'un relâchement général de la tension.

Outre ces questions de contre-espionnage, l'évolution de la menace que fait peser sur la sécurité du pays le terrorisme reste un souci constant de nos services. Je reprendrais les observations que j'ai faites il y a un mois environ devant le comité permanent de la justice et du solliciteur général à propos du terrorisme. Pour ce qui est du terrorisme international—c'est-à-dire le recours à la violence à des fins politiques—les années 90 me paraissent nous réserver un avenir très sombre. L'Europe de l'Ouest et le Moyen-Orient continueront, je pense, à en être le théâtre privilégié en lui donnant ses cibles les plus accessibles. Cependant, et l'expérience nous l'a prouvé, le Canada n'est pas hors d'atteinte.

En effet, certains extrémistes vivant au Canada continueront à faire peser sur notre pays la menace du terrorisme. Avec des frontières relativement perméables et la liberté de mouvement qui caractérise notre société, le Canada est un terrain propice à l'acquisition de matériel et de fonds qui peuvent ensuite être utilisés dans d'autres parties du monde à des fins terroristes. Il s'agit d'extrémistes fanatisés et entièrement dévoués à leur cause qui travaillent selon des méthodes de plus en plus perfectionnées. Comme vous le savez, cette menace permanente et croissante a amené notre gouvernement à faire de la lutte contre le terrorisme une des priorités absolues de notre service.

[Texte]

Just to perhaps make a point, Mr. Chairman, since I addressed the standing committee in the latter part of April, never mind anything else going on in the world, there have been three new attacks perpetrated by Irish terrorists. We know in one case, particularly tragically, where they made a very grievous mistake in their targets.

Pour revenir aux sujets sur lesquels j'attire votre attention aujourd'hui, j'aimerais discuter avec vous de certains changements apportés en début d'année à la structure du SCRS.

These adjustments are part of the service's ongoing development and evolution, which I talked to you about last fall, and are only designed to hone the structure of the service to deliver the product as effectively and efficiently as we can. The organization is designed to ensure that each senior manager is accountable for the integrated activities or operations in his or her area of responsibility. For example, the deputy director of human resources and official languages is responsible for all the functions that take place within the service that are captured in his title.

• 1120

When we met in October, I explained the reasons that had led me to move to the structure we had at that time and why it was an improvement over the organizational structure that existed from 1984 to 1987. In the old structure the greatest weakness was the diffusion of accountability throughout the deputy directorates. Our revised structure provides an internal set of accountability mechanisms that ensures that the service functions effectively within the scope of the law, ministerial direction, and policy. In a world of tighter compartments, in the service we operate a network of internal committees to ensure that we have good horizontal communications.

In terms of moving to more sharply pointed accountabilities, on the corporate management and support services side of the service, since I spoke to you last, the former position of deputy director of administration and services has been renamed the deputy director of corporate management and support services. Under him are two new positions, an assistant director of support services and an assistant director for corporate management.

I would like to move on to security screening. This afternoon I understand that representatives from the Treasury Board, Employment and Immigration Canada, and the responsible senior officer in CSIS will be providing you with an in-depth briefing on security screening. So for now I would simply like to discuss selected aspects of this very important part of our mandate.

Sections 13 and 15 of our act call for CSIS to provide assessments to a wide range of clients who require security assessments for their prospective employees. We also provide security advice under section 14 in respect of citizenship applicants and those who wish to immigrate to Canada.

While it is an important part of the work of the service, our role is strictly advisory within a larger system. That is to say, CSIS provides advice to other government departments and agencies on the suitability of prospective employees from

[Traduction]

À ce propos, monsieur le président, je dois dire que depuis ma rencontre avec le comité permanent à la fin du mois d'avril, nous avons assisté, sans parler de ce qui a pu se passer par ailleurs dans le monde, à trois actes d'agression des terroristes irlandais. Nous savons également que dans un cas, de façon tout à fait tragique, il se sont complètement trompés de cible.

To come back to what I would more particularly like to address today, I would like to discuss with you certain changes brought to the structure of CSIS at the beginning of the year.

Ces réajustements font partie de la vie de l'évolution de la structure du Service, comme je vous en ai parlé l'automne dernier et ont pour fonction de mieux permettre à celui-ci de remplir sa mission de façon efficace. Cette organisation est conçue de façon telle que le cadre supérieur de gestion responsable d'un certain domaine soit aussi tenu de rendre compte des activités et opérations de ses services. Ainsi, le directeur adjoint des ressources humaines et langues officielles est responsable de tout ce qui relève de sa direction.

Lorsque nous nous sommes rencontrés au mois d'octobre je vous ai expliqué les raisons qui m'avaient poussé à procéder à cette réorganisation, et en quoi il s'agissait d'une amélioration par rapport à ce qui existait entre 1984 et 1987. L'ancienne organisation avait pour faiblesse de répartir les responsabilités entre les directeurs adjoints. Notre nouvelle organisation de la responsabilité permet au Service de fonctionner de façon optimale eu égard aux exigences de la loi, des directives ministérielles et de façon générale de la politique de gouvernement. Alors que de façon générale nous vivons dans un monde de plus en plus cloisonné, le Service a adopté un système de comités internes garantissant une bonne communication horizontale.

Afin de mieux définir les responsabilités et l'obligation de rendre compte nous avons, depuis notre dernière rencontre, procédé à une refonte de la direction de l'administration et des services, dont le sous-directeur est maintenant sous-directeur de la gestion générale et des services de soutien. Il a sous ses ordres, et c'est nouveau, un directeur adjoint des services de soutien et un directeur adjoint de la gestion générale.

J'aimerais maintenant me pencher sur la question du filtrage de sécurité. Vous recevez cet après-midi, si je ne me trompe, des représentants du Conseil du Trésor, du ministère de l'Emploi et de l'Immigration, et le fonctionnaire du SCRS responsable de cette question va vous en parler en détail. Je vais donc me limiter à quelques aspects plus particuliers de ce chapitre important de notre activité.

Les articles 13 et 15 de la loi prévoient que le Service fournisse des évaluations de sécurité, à toute une gamme de clients qui en auraient besoin pour recruter des employés. Nous fournissons également, conformément à l'article 14, des renseignements d'ordre sécuritaire concernant des candidats à la citoyenneté ou à l'immigration.

Bien que cela constitue une partie importante du travail du Service, nous nous cantonnons dans un rôle strictement consultatif. C'est-à-dire que nous fournissons aux ministères et organismes de l'État qui recrutent, des fiches de sécurité,

[Text]

the perspectives of security, loyalty, and reliability. However, we do not—and I would emphasize this—instruct or direct those departments and agencies to grant or deny security clearances. The final decision as to whether to grant or deny a security clearance rests with the deputy head of the requesting department or agency.

The security screening branch of the service is responsible for investigations and for responding to security clearance requests from these departments. This relates to the government requests, which I have mentioned above, as well as immigration and citizenship screening and reciprocal screening on behalf of foreign government agencies.

This reciprocal screening is performed under arrangements between CSIS and foreign governments or their institutions. However, these arrangements must be approved by the Solicitor General following consultation between him and the Secretary of State for External Affairs. CSIS may also provide security assessments to provincial governments, but has not done so to date.

The service's security screening responsibilities related to the government's security policy and its personnel screening standards are conducted pursuant to the two sections of the act I mentioned above and to ministerial directives. The main principles of these directives are that for adverse government personnel screening cases I, as opposed to a less senior official, must forward the case to the responsible deputy head, that I must personally approve any adverse security assessment recommendations made by the service, and that where there are recommendations where a denial would result in a SIRC investigation, which is to say in citizenship and immigration cases, I must forward these cases to the Solicitor General.

Finally, but certainly not least important, all security and assessment investigations must balance the need for personnel security with the rights of the individual.

The Government Security Policy, or GSP, sets out the criteria to be used when making a security assessment. The Treasury Board—and you will have them here this afternoon—is responsible for the administration of the GSP, with services provided by CSIS to the government.

Except for the RCMP and the Department of National Defence, the service acts as the investigative and security assessment agency for government institutions whose employees require security clearances. Depending upon the clearance level requested, consideration is given to some or all of the following: character, which encompasses such things as honesty, stability and so on; a criminal record, if any; financial situation, citizenship, personal beliefs and associations; statements made during the subject interview, and a CSIS indices check.

• 1125

I think it is important to closely examine the definition of security assessments in the CSIS Act. According to section 2 of the act:

[Translation]

loyauté et fiabilité concernant les employés potentiels. Cependant—et j'insiste là-dessus—nous ne donnons aucune directive à ces ministères concernant la délivrance de l'habilitation sécuritaire. La décision finale est prise par le sous-ministre du ministère ou de l'organisme concerné.

La direction du filtrage de sécurité du service est responsable des enquêtes faites à la demande des ministères. A ces demandes il faut ajouter celles qui concernent l'immigration et la citoyenneté, mais également des enquêtes faites à la demande de gouvernements étrangers.

Ces dernières font l'objet d'accords de réciprocité entre le SCRS et ces gouvernements étrangers, ou leurs institutions. Cependant, ces accords doivent être approuvés par le solliciteur général qui aura au préalable consulté le Secrétaire d'Etat aux Affaires extérieures. Le Service peut également, mais cela ne s'est jusqu'ici jamais produit, fournir des évaluations de sécurité aux gouvernements provinciaux.

Les responsabilités du Service en matière de filtrage sécuritaire et en application de la politique du gouvernement canadien sur la sécurité, sont définies dans les deux articles de la Loi que je viens de citer et font l'objet de directives ministérielles. Les grands principes de ces directives exigent qu'en cas d'avis défavorable je soumette moi-même le cas au chef de l'administration concernée, après avoir moi-même personnellement approuvé les conclusions et les recommandations du Service, et que pour toute recommandation qui devrait entraîner une enquête du comité de surveillance—soit pour des demandes de citoyenneté ou d'immigration—je transmette moi-même le dossier au Solliciteur général.

Finalement, et cela n'est certainement pas la directive la moins importante, les enquêtes à des fins d'évaluation doivent être faites dans le respect des droits de la personne.

La politique du gouvernement canadien sur la sécurité, établit les critères utilisés pour les évaluations de sécurité. Le Conseil du Trésor—vous allez le recevoir cet après-midi—a la responsabilité de la mise en oeuvre de cette politique, qui concerne les services fournis par le SCRS au gouvernement.

À l'exception de la GRC et du ministère de la Défense nationale, nous sommes le service d'enquête et d'évaluation de sécurité des organismes d'Etat dont les employés ont une habilitation sécuritaire. Selon le niveau de la cote requise, il faut tenir compte de la totalité, ou de quelques-uns des éléments suivants: la personnalité et la moralité de l'individu, ce qui inclut, entre autres, l'honnêteté et la stabilité; le casier judiciaire, s'il existe; la situation financière, la citoyenneté, les croyances et les affiliations; les déclarations faites au cours de l'entrevue et la présence ou l'absence des indices considérés significatifs par le SCRS.

J'estime que la définition de l'évaluation de sécurité donnée à l'article 2 de la Loi sur le SCRS mérite un examen très attentif. La Loi dit ceci:

[Texte]

“security assessment” means an appraisal of the loyalty to Canada, and so far as it relates thereto, the reliability of an individual.

This definition results in a broad scope of information being relevant to the security assessment, more than would otherwise fall within the narrow confines of “threats to the security of Canada”.

I mentioned that part of the security assessment involves a criminal records check. However, the security screening mandate of CSIS cannot be used to target intentionally the collection of intelligence relating to criminal activities of any given person, other than by way of incidental information picked up during the securities screening investigation.

The CSIS Act permits us to pass such incidental information to the RCMP or other police forces having jurisdiction, when that information collected by us during a security assessment investigation may be of use in an investigation or prosecution of an alleged contravention of any federal or provincial law. However, the investigation of criminal activities remains strictly within the jurisdiction of law enforcement agencies.

When we receive a request from a government department or agency, it is the requesting department or agency which determines the appropriate security level required by individuals. These are people who require access to classified information or who have access to persons or installations critical to the national interest. It is the responsibility of each government department and agency to regulate closely the number of security clearances required. The objectives of the government's security policy, which was adopted in 1986, was to lower the classification levels of information wherever possible. The consequence would be a reduced number of people requiring security clearances. Clearly, this is not yet happening in terms of the volumes of requests we continue to receive.

Another important point I would like to leave with you is that persons being considered for a security clearance must give their consent before the service conducts an investigation. This is an absolute rule.

Under the screening program our investigators seek to identify those who intend to undermine the security of the country, either for their own political ends or on behalf of a foreign power. Our investigators must also determine if individuals may be susceptible to coercion or blackmail, or perhaps may wittingly or unwittingly compromise the security of Canada. For example, if you had a Canadian entrepreneur whose business was heavily dependent on successfully landing a major high-technology contract in eastern Europe, he may find himself or herself being the target of a planned hostile intelligence operation of coercion.

[Traduction]

«évaluation de sécurité». Évaluation de la loyauté de l'individu envers le Canada et, à cet égard, de sa fiabilité.

Il découle de cette définition que l'éventail des renseignements pertinents dans le cadre d'une évaluation de sécurité est beaucoup plus étendu que celui correspondant à la définition beaucoup plus étroite de «menaces envers la sécurité du Canada».

Comme je l'ai indiqué, l'examen du casier judiciaire fait partie de l'évaluation de sécurité. Toutefois, le mandat de filtrage de sécurité du SCRS ne peut pas servir à se concentrer sur la collecte de renseignements concernant les activités criminelles d'un individu donné dans des conditions autres que la collecte fortuite de ce genre de renseignements obtenus lors d'une enquête de filtrage de sécurité.

La Loi sur le SCRS nous autorise à communiquer ces renseignements incidents à la GRC ou à d'autres forces policières compétentes quand les renseignements obtenus lors d'une enquête d'évaluation de sécurité peuvent être utiles à une enquête ou à des poursuites concernant une infraction présumée à une loi fédérale ou provinciale. Il convient de noter toutefois que les enquêtes sur les activités criminelles appartiennent strictement à la compétence des agences chargées de l'application de la loi.

C'est au ministère ou à l'agence gouvernementale qui nous adresse une demande qu'il appartient de déterminer le niveau de la cote de sécurité requise pour les personnes en cause. Il s'agit d'individu qui doivent avoir accès à des renseignements confidentiels ou à des personnes ou installations d'une importance critique pour l'intérêt national. Tout ministère ou agence du gouvernement a la responsabilité de contrôler de près le nombre d'habilitations de sécurité requises. L'un des objectifs de la politique sur la sécurité adoptée par le gouvernement en 1986 était d'abaisser le niveau de confidentialité des renseignements dans toute la mesure du possible. En conséquence, le nombre de personnes devant recevoir une habilitation de sécurité serait réduit. Il est évident que cet objectif n'a pas encore été atteint, compte tenu du nombre de demandes que nous continuons à recevoir.

Je voudrais souligner un autre aspect important de cette question en vous rappelant que toute personne à laquelle on envisage de donner une cote de sécurité doit donner son consentement avant que le service ne procède à une enquête. C'est une règle absolue.

Dans le cadre du programme de filtrage, nos enquêteurs cherchent à repérer ceux qui veulent s'attaquer à la sécurité du pays, que ce soit pour leurs propres fins politiques ou pour servir une puissance étrangère. Nos enquêteurs doivent également décider si l'individu en cause serait susceptible de céder à des manœuvres de coercion ou de chantage, ou, peut-être, intentionnellement ou non, mettre en danger la sécurité du Canada. On peut, par exemple, penser à un homme ou une femme d'affaires canadien qui verrait le succès de son entreprise dépendre dans une large mesure de la conclusion d'un contrat de haute technologie avec un pays de l'Est européen. Cette personne pourrait devenir la cible de manœuvres de coercion énoncées par un service de renseignements hostiles.

[Text]

Lors de comparutions antérieures, certains ont soulevé des questions quant au pourcentage des ressources du SCRS consacrées au filtrage de sécurité. Ils suggèrent qu'un important pourcentage de nos ressources servait à une activité qui, dans une large mesure, pouvait être exécutée par d'autres secteurs du gouvernement. Comme le solliciteur général le soulignait en janvier dernier dans sa réponse à vos questions, un peu moins de 11 p. 100 des ressources humaines du Service sont consacrées au programme de filtrage de sécurité. Je peux vous assurer que le gouvernement reçoit de bons services de cette petite proportion de nos ressources.

• 1130

You may also have heard suggestions that the service was not the appropriate agency to conduct investigations into the personal suitability of prospective government employees. My definition of personal suitability is a very narrow one, because it means the personal reliability and the personal and financial stability of a person as they relate to the loyalty factor, not whether or not the person is suitable to do a given job.

The government security policy provides that this investigative function is carried out by the service, and this is done, I would submit, in a fully professional way. Our investigators have built up a body of expertise over time, and I think this expertise ensures that security assessment investigations are carried out with the maximum degree of tact, discretion, and the judgment you would expect of professionals.

Each security assessment contains a recommendation from the service to the requesting institution, and this advises whether the individual should, in the judgment of the service, be granted or denied a clearance. The judgment is based on our information available and the conclusions we reach, but I would remind you again that we ourselves do not grant the clearances, except for our own employees; it remains for the deputy head to make the final determination.

I should touch very briefly, in one sentence, that of course persons who are denied a security clearance by a deputy head have the right to complain to the Security Intelligence Review Committee.

Under the authority of sections 14 and 15 of the CSIS Act, the service conducts investigations and provides advice to the Minister of Employment and Immigration concerning prospective immigrants to Canada, and to the Secretary of State for Citizenship concerning applicants for Canadian citizenship. This advice is provided, again, pursuant to ministerial directives.

Advice given by the service regarding prospective immigrants relates to rejection criteria, which are found in subsection 19(1) of the Immigration Act. Pursuant to section 19—it is a bit confusing, but pursuant to section 19 of the

[Translation]

On the occasion of previous appearances before this Committee, some questions were raised regarding the percentage of CSIS resources devoted to security screening. It was suggested by some that a large percentage of our resources was devoted to an activity that, to a large extent, could be carried out by other agencies of the government. As emphasized by the Solicitor General last January in his reply to your questions, the percentage of our human resources assigned to the Security Screening Program is slightly less than 11%. I can assure you that this small proportion of our resources is providing valuable services to the Government.

On vous a peut-être également suggéré que notre service n'a pas pour mandat de conduire des enquêtes sur les qualités personnelles des candidats à un poste de fonctionnaire. Je donne à qualités personnelles une définition très étroite, car, à mes yeux, il s'agit de la stabilité financière et personnelle de l'individu dans la mesure où elle affecterait l'aspect loyauté; il ne s'agit pas de savoir si la personne est apte à faire tel ou tel travail.

La politique de sécurité du gouvernement a confié ces enquêtes à notre service et je puis vous assurer qu'elles sont conduites d'une façon tout à fait professionnelle. Avec le temps, nos enquêteurs ont acquis une expertise considérable qui donne l'assurance que les enquêtes d'évaluation de sécurité se font avec le maximum de tact, de discrétion et de jugement, comme on peut s'y attendre de la part de professionnels.

Pour chaque évaluation de sécurité, notre Service communique à l'institution ayant présenté la requête une recommandation indiquant si le service estime que l'habilitation devrait être accordée ou non. Ce jugement repose sur les renseignements obtenus et les conclusions que nous avons formulées, mais je voudrais vous rappeler à nouveau que ce n'est pas nous qui accordons l'habilitation, sauf dans le cas de nos propres employés. La décision finale appartient au sous-ministre du ministère demandeur.

Je devrais mentionner très brièvement, une phrase suffira, que, naturellement, toute personne qui se voit refuser une habilitation de sécurité par un sous-ministre a le droit de porter plainte devant le Comité de surveillance des activités de renseignements de sécurité.

Conformément aux pouvoirs conférés par les articles 14 et 15 de la Loi sur le SCRS, notre service mène des enquêtes dont les conclusions sont présentées au ministre de l'Emploi et de l'Immigration quand il s'agit de personnes voulant immigrer au Canada, et au secrétariat d'État pour la citoyenneté quand il s'agit de candidats à la citoyenneté canadienne. Ici encore, nous communiquons notre avis conformément aux directives ministérielles.

Les avis présentés par le service au sujet des candidats à l'immigration concernent les critères d'exclusion donnés par le paragraphe 19(1) de la Loi sur l'immigration. Conformément à l'article 19—ceci pourrait prêter à

[Texte]

Citizenship Act, advice in citizenship cases relates to separate and quite different criteria, and these focus on the potential of a citizenship applicant to engage in activity constituting a threat to the security of Canada, as it is defined in section 2 of the CSIS Act.

Now, you will all be aware that the amending of the Immigration Act with the passage of Bill C-55 and Bill C-84 created new procedures for the processing of refugees. At the same time, a new policy was adopted whereby the service would undertake screening of claimants who have been declared to be refugees pursuant to the United Nations Convention and Protocol Relating to the Status of Refugees at an earlier stage than had earlier been the case in the immigration process.

A convention refugee is defined by the Immigration Act, section 2, as being any person who cannot return to his or her own country:

by reason of well-founded fear of persecution for reasons of race, religion, nationality, membership in a particular social group or political opinion.

CSIS will initiate an interview with an applicant for immigrant status under the following circumstances: to clarify adverse information obtained from other security and intelligence agencies; to establish if the prospective immigrant may pose a threat to the security of Canada; to establish and clarify the prospective immigrant's history, as indicated on his or her application form and as supplied by the applicant.

I have mentioned before—if not in this committee, certainly in the standing committee—that we are at the moment engaged in a pilot project in co-operation with Immigration Canada, External Affairs, and the RCMP to improve the timely processing of prospective immigrants, while maintaining national security standards.

In consultation also with the Secretary of State's department on citizenship matters, we have also implemented an arrangement to permit the number of cases being referred to us for screening advice to be reduced to those where we believe a potential threat appears.

Security screening requires an extremely thorough information-gathering process in order to maintain the balance between the security of the state and the rights and freedoms of the individual. I think much is at stake. If the security clearance process is too restrictive, people could unjustifiably be denied employment. If the clearance process is too loose, the security of Canada could be jeopardized by people who should not have access to classified information. These are really very important questions, which all of us who are involved in the screening process must constantly weigh and constantly weigh objectively and professionally.

[Traduction]

confusion, mais il s'agit de l'article 19 de la Loi sur la citoyenneté—l'avis donné au sujet d'un candidat à la citoyenneté met en cause des critères distincts et très différents, car ici il s'agit essentiellement de la possibilité de voir le requérant participer à une activité qui serait une menace à la sécurité du Canada telle que celle-ci est définie à l'article 2 de la Loi sur le SCRS.

Par ailleurs, vous êtes tous au courant du fait que les dossiers des réfugiés sont traités en suivant de nouvelles procédures à la suite de l'adoption des projets de loi C-55 et C-84 modifiant la Loi sur l'immigration. Au même moment, on a adopté une nouvelle politique demandant à notre service de procéder au tamisage des personnes revendiquant ce statut et réputées être des réfugiés conformément à la convention et au protocole des Nations unies sur le statut de réfugié plus rapidement que cela ne se faisait auparavant.

Un réfugié au sens de la convention est défini à l'article 2 de la Loi sur l'immigration comme étant à un individu qui ne peut retourner dans son pays d'origine et

qui craint, avec raison, d'être persécuté du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un groupe social ou de ses opinions politiques.

Le SCRS organise une entrevue avec une personne demandant le statut d'immigrant dans les circonstances suivantes: pour clarifier les renseignements défavorables qui auraient été communiqués par d'autres agences de sécurité et de renseignements; pour déterminer si le candidat pourrait présenter une menace envers le Canada; pour déterminer et clarifier les antécédents de l'immigrant tels qu'indiqués dans le formulaire de demande et fournis par le requérant lui-même.

Comme je l'ai déjà indiqué—si ce n'est pas à votre comité, je l'ai certainement fait devant le comité permanent—nous avons actuellement un projet pilote dans le cadre duquel nous coopérons avec Immigration Canada, les Affaires extérieures et la GRC pour améliorer les délais de traitement des candidats à l'immigration tout en respectant les normes de sécurité nationale.

Nous sommes également entrés en rapport avec le secrétariat d'État pour mettre en oeuvre une entente sur les dossiers de citoyenneté pour que seuls les cas qui nous semblent soulever la question d'une menace potentielle nous soient soumis aux fins de filtrage.

Le filtrage de sécurité nécessite un processus de collecte de renseignements très minutieux afin de maintenir l'équilibre entre la sécurité de l'État et les droits et libertés de l'individu. J'estime que les enjeux sont très importants. Si le processus d'habilitation de sécurité est trop restrictif, certains se verraient refuser un emploi sans justification. D'autre part, s'il y a trop de laxisme dans le processus d'habilitation la sécurité du Canada pourrait être mise en danger par des personnes qui n'auraient pas dû avoir accès à des documents confidentiels. Il s'agit de questions vraiment très importantes et nous tous qui sommes impliqués dans ce processus de filtrage devons constamment en tenir compte et les soupeser objectivement et professionnellement.

[Text]

• 1135

On another subject, Mr. Chairman, your letter of May 24 to me notes the desire for more information on the official languages program in the service. I would say to you that much progress has been made in meeting our bilingualism obligations in the past three years as a result of the combined efforts of both managers and employees. We have gone from 1,700 complaints to the Commissioner of Official Languages in 1986 to none in 1989.

Since January of this year 24 complaints have been received, but I am pleased to say that only four are being pursued by the Commissioner of Official Languages. In three of those cases, we have determined that the complaint was founded and have taken remedial action. On the fourth, we do agree that the case is well founded and we are writing to the commissioner to that effect.

Les résultats d'une étude récemment complétée par un consultant montrent que le Service évolue de façon fort acceptable vers le bilinguisme institutionnel. Aujourd'hui, 34 p. 100 de nos employés sont francophones alors que 64 p. 100 sont anglophones. Ces données se comparent très favorablement avec celles de la Fonction publique fédérale alors que le ratio est de 28 p. 100 de francophones et 72 p. 100 d'anglophones.

In terms of official language objectives, the management category in CSIS is in better shape than it is, I am pleased to say, in the Public Service at large. In our organization, 26% of the management category in terms of participation is francophone and 74% is anglophone. In the comparable statistics in the Public Service at large, 21% of management category is francophone and 79% anglophone. More than two-thirds, which is to say about 69% of our management category, have bilingual linguistic skills, and 47% of these are at the C level, which as you know is the highest level short of a total exemption from the testing process in the Public Service, compared with 37% at the C level in the Public Service.

I think the bilingual capacity of any federal institution can largely be measured by the number of bilingual positions and by the employees of that institution who actually meet the second language requirements. In this regard, nearly half or 49% of all positions in CSIS are designated bilingual. This is a much higher ratio than the 29% that currently obtains in the Public Service.

Where we are not doing quite as well is in terms of 75% of our employees occupying positions in which they can do their work in the official languages at the required level of linguistic competence. I would say to you this is certainly a major improvement over the situation that obtained at transition of the service in 1984, but it does not meet—and I recognize this—the comparable figure in the rest of the Public Service, which is somewhat higher at 84%.

[Translation]

Je passe maintenant à un autre sujet, monsieur le président, et me réfère à votre lettre du 24 mai par laquelle vous me dites désirer être mieux informé sur notre programme de langues officielles. Grâce aux efforts conjoints des gestionnaires et des employés, nous avons réalisé des progrès importants au cours des trois dernières années pour respecter nos obligations de bilinguisme. Alors que 1700 plaintes avaient été présentées au Commissaire aux langues officielles en 1986, il n'y en a eu aucune en 1989.

Depuis janvier dernier, 24 plaintes ont été déposées, mais je suis heureux de vous apprendre que 4 seulement ont été retenues par le Commissaire aux langues officielles. Nous avons constaté que trois de ces plaintes étaient fondées et avons pris des mesures appropriées. Quant à la quatrième, nous reconnaissons également qu'elle est bien fondée et nous écrivons au Commissaire en ce sens.

The result of a recent study conducted by a consultant indicates that our service is making very acceptable progress towards institutional bilingualism. At present, 34% of our employees are francophones and 64% are anglophones. This compares very favorably with the situation in the federal public service where the proportion is 28% francophones and 72% anglophones.

Compte tenu des objectifs en ce qui concerne les langues officielles, la catégorie de gestion dans notre service a obtenu de meilleurs résultats que la Fonction publique en général, et je suis heureux de le constater. En effet, dans notre organisation, 26 p. 100 des personnes appartenant à la catégorie de gestion sont francophones et 74 p. 100 sont anglophones. Pour la Fonction publique dans son ensemble, les chiffres correspondants sont de 21 p. 100 de francophones et 79 p. 100 d'anglophones. Toujours dans la catégorie de gestion, dans notre service, 69 p. 100 du personnel est bilingue et, parmi ce groupe, 47 p. 100 se situent au niveau C, le plus élevé que l'on puisse atteindre à moins d'être exempté des tests de la Fonction publique. Dans l'ensemble de la Fonction publique, pour cette même catégorie, 37 p. 100 seulement se situent au niveau C.

J'estime qu'il est possible, dans une grande mesure, de déterminer le caractère bilingue d'une institution fédérale en notant le nombre de postes bilingues et le nombre d'employés qui connaissent effectivement la deuxième langue au niveau requis. En ce sens, près de la moitié, soit 49 p. 100, de tous les postes du SCRS sont désignés bilingues. C'est un pourcentage beaucoup plus élevé que celui de 29 p. 100 que l'on constate actuellement dans la Fonction publique.

La situation est cependant moins brillante si l'on considère les 75 p. 100 de nos employés qui occupent des postes où ils peuvent travailler dans la langue qui est la leur officielle au niveau exigé par le poste. Je dois préciser cependant que la situation s'est nettement améliorée par rapport à ce qu'elle était lors de la période de transition que notre service a connue en 1984, mais nous n'avons pas atteint—et je le reconnais—le pourcentage comparable pour le reste de la Fonction publique qui est un peu plus élevé et se situe à 84 p. 100.

[Texte]

I would submit, however, that we should bear in mind, as I just mentioned, that we have relatively more bilingual positions. Also for the past three years we have been in what you could characterize as a catch-up mode. In terms of this catching up, I would like to emphasize very strongly the degree of support for the official languages program among CSIS employees. During the last year alone, over 800 requests for language training of various sorts ranging from full-time to part-time were approved within the service.

Le SCRS entend poursuivre ses efforts afin de renforcer sa capacité de fonctionner efficacement comme institution fédérale. J'anticipe d'autres initiatives dans ce domaine, tant à la suite d'une revue interne de notre programme des langues officielles qu'à la lumière de nos obligations accrues dans le cadre de la nouvelle Loi sur les langues officielles.

• 1140

On another important issue, as you have heard from some of the witnesses who have appeared, there are substantial differences between security intelligence and criminal intelligence. Both the McDonald commission and the Osbaldeston report reviewed these differences and the potential conflicts involving the uses and dissemination of these types of intelligence. While security intelligence is used to inform the government about threats to the security of the country, criminal intelligence is used in judicial proceedings.

The service shares information and intelligence with police forces, and particularly with the RCMP. As you are aware, we have established a number of liaison mechanisms on both national and regional levels, and in my opinion the system has successfully served the needs of both organizations. Your committee, Mr. Chairman, has already received copies of the CSIS-RCMP memorandum of understanding as well as detailed information on the liaison function that was contained in written answers to your questions late last year.

Finally, Mr. Chairman, your committee has heard a great deal of testimony concerning external review of the security and intelligence community. The provisions in the act for external review are important and in my view very carefully balanced. Their appearance in the legislation in 1984 was Parliament's response to a major thrust of the McDonald commission and they represent an important change, which I would suggest to you has benefited both the service and indeed all Canadians.

I would, however, like to emphasize once again that the external system of review we have chosen in Canada is a heavy one, and it is one that places substantial requirements on the service in terms of time and resources. I just would

[Traduction]

À notre décharge, il ne faut pas oublier que nous avons relativement plus de postes bilingues, comme je viens de le dire. D'autre part, nous avons été en période de rattrapage au cours des trois dernières années et, à ce sujet, je voudrais souligner l'importance de la participation active des employés du SCRS au programme des langues officielles. Par exemple, l'an dernier, nous avons approuvé plus de 800 demandes de participation à diverses formes de formation linguistique, allant des programmes à plein temps à ceux à temps partiel, provenant de notre personnel.

CSIS shall pursue its efforts in order to improve its capacity to perform efficiently as a federal institution. I believe there will be other initiatives in this area following an internal review of our official languages program, and also to take into account our increased obligations further to the new Official Languages Act.

Je voudrais maintenant passer à une autre question importante qui, d'ailleurs, a déjà été mentionnée par certains des témoins qui se sont présentés devant vous. Il s'agit des différences considérables qui existent entre un service de renseignement de sécurité et un service de renseignement sur les activités criminelles. Tant la Commission McDonald que le rapport Osbaldeston ont examiné ces différences ainsi que les conflits potentiels pouvant résulter de l'utilisation et de la dissémination de renseignements appartenant à ces catégories. Alors qu'un service de renseignement de sécurité informe le gouvernement des menaces qui pourraient affecter la sécurité du pays, les renseignements sur les activités criminelles sont utilisés dans les actions en justice.

Notre service échange des renseignements et des données avec les forces policières et, plus particulièrement, avec la GRC. Comme vous le savez, nous avons créé un certain nombre de mécanismes de liaison aux niveaux national et régional et, à mon avis, ces dispositifs ont bien répondu aux besoins des deux organisations. Votre Comité, monsieur le président, possède déjà le texte du protocole d'entente entre le SCRS et la GRC ainsi que des renseignements détaillés sur les mécanismes de liaison qui étaient présentés dans les réponses écrites que nous avons données aux questions posées à la fin de l'année écoulée.

Finalement, monsieur le président, votre Comité a entendu de nombreuses dépositions au sujet de l'examen des activités du monde de la sécurité et du renseignement par des groupes externes. Les dispositions de la Loi à ce sujet sont importantes et, à mon avis, soigneusement équilibrées. En incorporant ces dispositions dans la Loi, en 1984, le Parlement répondait aux travaux de la Commission McDonald, et ces dispositions constituent un élément nouveau et important dont, me semble-t-il, tant le Service que la population canadienne ont bénéficié.

Je désire cependant souligner à nouveau que le mécanisme de surveillance externe que nous avons retenu au Canada est lourd et contraint le Service à y consacrer beaucoup de temps et de ressources. Je me contenterais de

[Text]

like to say that if additional review mechanisms are suggested, this overall review system should be reset by making changes to aspects of the current system. I must add that with the current climate of fiscal restraint any increase in the amount of external review would require either a concomitant increase in the resources granted to the service or a rebalancing of priorities within the service.

In closing, I would like to emphasize the balance contained in the act. I think it ensures that national security concerns are addressed and it protects the rights and dignity of the individual. It is, as you are aware, a delicate balance, and I think it is one that is well maintained by the act. I would reiterate that I believe the legislation is fundamentally sound and it has been effectively applied by the Government of Canada and by the service.

The Chairman: Thank you, Mr. Morden.

Mr. Lee (Scarborough—Rouge River): I appreciate the broad range you have had to address here in your comments today, Mr. Morden, and this could be our last formal kick at the cat to address a number of issues with you. I had some pretty tame questions lined up for you, and then you threw out the hook on external review as you were concluding your remarks. So now I cannot help but trace that a little further.

Looking at not just the external review but the review mechanisms within the CSIS system generally, I see the Inspector General's office and the SIRC function. In your view, from a practical point of view, where is the burden of external review the heaviest for CSIS—"heaviest" meaning where is it forced to distract itself or apply resources in a focused, obvious way to the detriment of its other primary functions, which include looking after the security of the country? Could you provide me with some focus on that? In the review mechanisms, where are the burdens the greatest for the service?

• 1145

Mr. Morden: Allow me to make one comment on the way you have phrased the question. I have constantly said, in discussing the external review mechanisms, that it represents a very heavy system. I have never said the heaviness cannot be accommodated and still have the service do its job. What I have argued for is that if anything else is put on the service, as I have just said this morning, then I will have to go back and rebalance—if I were not given some more resources to do it—because I feel we are at the limit before affecting our operations. We have not crossed that line, but we do spend a lot of time and a lot of resources on responding to these things.

In that context, the most intensive area of response to inquiry and so on is very clearly from the Security Intelligence Review Committee. Both the committee and the researchers submit what amounts to a running stream of

[Translation]

signaler que si l'on suggère des mécanismes de surveillance supplémentaires, l'ensemble du système de surveillance devrait être réorganisé en apportant quelques modifications à certains aspects du système actuel. Je me dois d'ajouter que, compte tenu du climat de contrainte budgétaire qui règne actuellement, toute augmentation des activités de surveillance externe exigerait soit une augmentation correspondante des ressources fournies au Service, ou un nouvel arrangement de ses priorités.

En terminant, je voudrais mettre en relief l'équilibre que l'on trouve dans la Loi. Elle donne l'assurance que les questions de sécurité nationale ne seront pas négligées et elles protègent aussi les droits et la dignité de l'individu. Comme vous le réalisez, il s'agit d'un équilibre précaire que la Loi permet de maintenir. Je me permets de répéter ma conviction que cette Loi est bien construite et qu'elle a été utilisée efficacement par le gouvernement du Canada et par le Service.

Le président: Merci, monsieur Morden.

M. Lee (Scarborough—Rouge River): Je reconnais que vous avez dû aborder une gamme très étendue de sujets dans votre exposé d'aujourd'hui, monsieur Morden, et il s'agit peut-être de la dernière occasion officielle de traiter avec vous d'un certain nombre de questions. J'avais préparé quelques questions prêtant peu à controverse, mais, dans votre conclusion, vous avez parlé des mécanismes de surveillance externe et, maintenant, je me vois dans l'obligation d'aller un peu plus loin en ce sens.

Si je ne m'arrête pas à la surveillance externe, mais considère aussi les mécanismes de contrôle dans le cadre même du SCRS, je note la présence du Bureau de l'inspecteur général et le rôle joué par le CSARS. À votre avis, et en termes pratiques, où le fardeau de la surveillance externe est-il le plus lourd pour le SCRS—par «plus lourd» j'entends une situation où vous êtes contraint de vous écarter des activités normales et d'utiliser des ressources consacrées d'une façon évidente à cette activité et au détriment des rôles essentiels qui comprennent la protection de la sécurité du pays? Pourriez-vous me donner des précisions à ce sujet? Quels sont les plus importants fardeaux imposés au Service par les mécanismes de surveillance?

M. Morden: Permettez-moi une remarque sur la façon dont votre question est posée. Chaque fois que la question du contrôle externe est soulevée, je maintiens que notre système est très lourd. Je n'ai jamais dit qu'il était impossible de s'accommoder de cette lourdeur sans que les fonctions du Service soient affectées. Ce que j'ai affirmé, et je l'ai répété encore ce matin, c'est que de nouvelles obligations imposées au Service me forceraient à réexaminer et réorganiser nos activités—si on ne m'accordait pas de ressources supplémentaires—car j'estime que nous sommes arrivés à la limite au-delà de laquelle nos activités seront affectées. La limite n'a pas encore été dépassée, mais nous consacrons beaucoup de temps et beaucoup de ressources à ce genre d'obligations.

Dans ce contexte, il est très clair que le plus gros du travail de préparation des réponses à des demandes de renseignements résultent des activités du Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité, car ce

[Texte]

questions of one kind or another. That is over and above major reviews such as they have undertaken over the past five years, major reviews that have taken many months and, quite frankly, an awful lot of resources. I think of the reviews they have done relative to counter-intelligence, counter-terrorism; they did one on official languages and so on.

We also spend a lot of time in preparing cases in response to complaints, or cases that come before SIRC in the performance of their complaints function. That is drawing not only on the resources of the service, but also on our legal team, who are provided to us from the Department of Justice.

Mr. Lee: You did not make any reference to the Inspector General's office. Surely there must be something there we could note this morning. Is the Inspector General's work less time-consuming from the point of view of the service?

Mr. Morden: I did not mention the Inspector General because I think your question was about the most burdensome side.

Mr. Lee: Yes, that is right.

Mr. Morden: I gave you the most burdensome. The Inspector General—unlike the SIRC, which really can look across the spectrum of the service's activities—is charged to look at our compliance on operational matters, so his field is smaller than the SIRC's to start with. He has a very detailed and long work plan of reviews of one kind or another into the operational activities of the service. When he mounts one of these inquiries, they consume every bit as much time of people and resources to respond as a comparable study carried out by the SIRC, but the scope is more limited.

Mr. Lee: If the Inspector General were not there and you got a little note from the minister, or a big note from the minister, would you envisage that the resources expended by CSIS in responding and clarifying in replying to the note, the question, would be as great?

Mr. Morden: I could not give you an answer that I confess I would be comfortable with. I do not know.

Mr. Lee: Let me take a slightly different focus on this. The Inspector General is supposed to be the eyes and ears of the Solicitor General on the service. Are there other modes of eyes and ears existing inside the service for the Solicitor General besides the IG or does mostly all of that get done by the IG? I guess I am trying to find out if the DM or the Solicitor General do not bother to use the IG in a particular case and simply send a note over to you.

[Traduction]

comité et les chercheurs nous adressent un flot continu de questions de toutes sortes. Ceci s'ajoute d'ailleurs aux examens importants tels que ceux auxquels le comité s'est livré au cours des cinq dernières années et qui prennent plusieurs mois et, en toute franchise, demandent qu'on leur consacre des ressources très importantes. Je pense aux études concernant le contre-espionnage, les activités antiterroriste, une autre sur les langues officielles et d'autres encore.

Nous devons également consacrer beaucoup de temps à la préparation de nos réponses aux plaintes ou également à la préparation de nos dossiers quand nous devons comparaître devant le CSARS agissant en capacité d'adjudicateur des plaintes. Nous devons alors non seulement faire appel aux ressources du Service mais également à notre équipe de conseils juridiques qui nous vient du ministère de la Justice.

M. Lee: Vous n'avez pas mentionné l'inspecteur général. Vous avez certainement quelque chose à nous apprendre à ce sujet ce matin. Est-ce que les activités de l'inspecteur général prennent moins de votre temps?

M. Morden: Je n'ai pas mentionné l'inspecteur général car je croyais que votre question concernait l'aspect le plus gênant.

M. Lee: Oui, c'est exact.

M. Morden: Je vous ai donc parlé de ce qui était le plus contraignant. Alors que le CSARS peut vraiment s'intéresser à toutes les activités du service, l'inspecteur général veut simplement s'assurer que nous respectons les règles dans le domaine opérationnel et son domaine est donc plus restreint que celui du CSARS. Il a établi un plan de travail très détaillé et d'une longueur impressionnante concernant les divers examens qu'il doit faire des activités opérationnelles du service. Quand il procède à l'une des ces enquêtes, le temps et les ressources qu'il faut consacrer à cette dernière sont du même ordre que ce qui est demandé lors d'une étude par le CSARS, mais la portée est plus limitée.

M. Lee: Si l'inspecteur général n'était pas là et si vous receviez simplement une demande d'information, du ministre est-ce que les ressources que le SCRS devrait consacrer à la réponse seraient aussi importantes?

M. Morden: Je dois admettre ne pas pouvoir vous donner une réponse satisfaisante. Je ne sais pas.

M. Lee: Permettez-moi de prendre un point de vue légèrement différent. En théorie, en ce qui concerne le Service, l'inspecteur général est les yeux et les oreilles du solliciteur général. Y a-t-il d'autres paires d'yeux et d'oreilles au sein du Service qui représentent le solliciteur général, outre l'inspecteur général, ou ce dernier remplit-il seul la majeure partie d'une telle fonction? J'essaie donc de savoir s'il arrive que le sous-ministre ou le solliciteur général ne passe pas par l'inspecteur général dans certains cas et se contente de s'adresser directement à vous.

[Text]

[Translation]

• 1150

Mr. Morden: There is yet another body in existence as part of the structure, which is the secretariat of the Department of the Solicitor General. It is there to provide the Solicitor General with separate advice. As you know, the act requires that on warrants or any other things the minister directs, I must consult with the Deputy Solicitor General on issues.

It is obvious that to make the system work, I must work very closely with the Deputy Solicitor General and have a free-flowing exchange on matters that may be of concern to either one of us as to how the process is working in carrying out our job. He is supported by a secretariat dealing with a number of agencies within the ministry. We have one branch in particular, which deals with police and security matters. There is in fact yet another body we also work closely with on case-specific issues and policy matters generally. It is not necessarily the same kind of random or arbitrary audit that is the case with respect to SIRC and the Inspector General, but I think it provides an ongoing audit of things that are active in the service and that bring into play things of interest to the minister falling under ministerial directives or otherwise touch on policy or indeed policy development.

Mr. Lee: Then you also have the warrant-obtaining procedures, which are another spectrum of oversight, I suppose, in the operations. Or is that handled by the Solicitor General's...?

Mr. Morden: There is, of course, as you know, the Warrant Review Committee. If you will go back to last fall, as you know, the warrant process itself is something like a 24-stage process at this point. When the warrant application finally comes to the Warrant Review Committee, which I chair pursuant to an Osbaldeston recommendation, there are people from the police and security branch of the ministry and also there are senior counsel from the Department of Justice.

Assuming that the committee approves it, the matter goes on to the Solicitor General for approval. On the way, there the Deputy Solicitor General has yet another opportunity to make an input, to make comment or to provide separate advice to the minister. Following the minister's approval, we take it down the street to the Federal Court and plead the case before a judge.

Mr. Lee: On the issue of review, I guess you have me tired out now. We have covered most of those. I have one short question in relation to warrants. Can you recall an instance while you have headed CSIS when the failure of the service to get a warrant that it felt was an emergency situation has hampered an investigation?

Mr. Morden: No.

M. Morden: Il y a un autre groupe qui fait partie de la structure et c'est le secrétariat du ministère du solliciteur général. Son rôle est de fournir une opinion indépendante au solliciteur général. Comme vous le savez, la Loi exige que je consulte le sous-solliciteur général pour toute question de la compétence du ministre, les mandats par exemple.

Pour que le système fonctionne, il est évident que je dois travailler en liaison très étroite avec le sous-solliciteur général et avoir des communications très ouvertes au sujet de questions qui intéressent l'un ou l'autre d'entre nous et portent sur le fonctionnement du système et son influence sur nos activités respectives. Le secrétariat doit être en rapport avec plusieurs agences qui dépendent du ministère. Plus particulièrement, nous avons une direction générale qui s'occupe de la police et des questions de sécurité. Il y a donc, en fait, un autre groupe avec lequel nous coopérons beaucoup au sujet de cas particuliers ainsi que de questions de politique en général. Il ne s'agit pas nécessairement d'un contrôle déterminé de façon arbitraire et alléatoire comme c'est le cas avec le CSARS et l'Inspecteur général, mais je crois que cette situation nous permet de surveiller continuellement les activités du Service et met en cause différents aspects qui intéressent le ministre et sont de sa compétence, ou encore concernent les politiques et l'amélioration ou l'élaboration de celles-ci.

M. Lee: Vous avez donc des procédures pour obtenir les mandats, ce qui représente sans doute un autre aspect de la surveillance des opérations. Ou est-ce que c'est le solliciteur général qui s'en occupe...?

M. Morden: Comme vous le savez, il faut naturellement tenir compte du Comité d'examen des demandes de mandats. Si vous voulez bien remonter à l'automne dernier, vous vous souviendrez que la procédure concernant les mandats est exprimée dans un document d'environ 24 pages. Quand la demande de mandat aboutit finalement au Comité d'examen des demandes de mandats, dont la présidence m'a été confiée à la suite d'une des recommandations du rapport Osbaldeston, elle est examinée par des représentants de la police et de la direction de la sécurité du ministère ainsi que par des avocats principaux du ministère de la Justice.

Une demande acceptée par le Comité doit ensuite être soumise au solliciteur général pour approbation. Toutefois, avant d'arriver au ministre, la demande est examinée par le sous-solliciteur général qui peut apporter sa contribution, ajouter un commentaire ou donner son propre avis au ministre. Une fois l'approbation du ministre obtenue, nous nous présentons à la Cour fédérale pour plaider notre cause devant un juge.

M. Lee: Avec cette question de surveillance, je crois que vous avez réussi à m'épuiser. Nous avons touché à peu près à tout. J'aurais encore une question assez brève à poser, il s'agit des mandats. Depuis que vous dirigez le SCRS, avez-vous connu un cas où l'impossibilité d'obtenir un mandat dans ce qui était considéré une situation d'urgence a nui à une enquête?

M. Morden: Non.

[Texte]

Mr. Lee: There have been some pitches to the committee that involved a new emergency warrant-granting process. Given that reply, do you see a need for it?

Mr. Morden: I guess if it is in a knapsack of things that you would like to have as part of your Christmas presents, I suppose a detailed procedure for obtaining a warrant on an emergency basis would be nice to have. My lack of passion, if you will, on this particular issue is in fact born out of my experience. Where we have had to move quickly to obtain a warrant for a situation which was developing very quickly, we have not been able to cut through a lot of things and get the warrant, all properly done.

• 1155

I guess that is all I can really say about that.

Mr. Lee: Right. I suppose a lot of the threat that is conjured up in these emergency situations would actually involve physical threats or things like that, and if in fact we are dealing with criminal activity, then we always have the warrant procedures available to other police forces if crime is about to take place.

Mr. Morden: If the possibility of a criminal act were imminent, then yes, the police procedures would kick in. To give you an example, most of the instances where I expect we would want to have to get a warrant quickly would probably be on the counter-terrorism side. That might also involve the need for quick reaction that might well fall short of actual knowledge that an offence was imminent. Therefore, if I may say so, it would only be within our possibilities to get a warrant under our mandate as opposed to a criminal warrant.

Mr. Lee: Yes. In that instance the public would have missed out on an opportunity to get important information for failure of the warrant to be issued quickly. Is that the point you are making?

Mr. Morden: No. I guess the point is that if we became aware of an imminent, say, life-threatening situation, then the responsible thing would clearly be for the service to go to the police and provide them with information that would permit them to take appropriate action. I was trying to suggest to you that there may be things we would classify as an emergency or urgent need to obtain a warrant which might fall far short of the imminence of an actual offence being committed.

If we suddenly had information that, say, a representative of a known terrorist group had somehow slipped through the immigration screen at a certain airport and we wanted to move quickly, then, again in circumstances that are analogous to that, we have been able to get a warrant in a timely way to deal with a situation like that.

Mr. Lee: You have been able to.

Mr. Morden: Yes.

Mr. Lee: Subversion, 2(d).

[Traduction]

M. Lee: On a invoqué devant le Comité l'utilité d'avoir une nouvelle procédure pour obtenir un mandat en cas d'urgence. Compte tenu de votre réponse, pensez-vous avoir besoin d'une telle procédure?

M. Morden: Je crois que l'on pourrait dresser une longue liste de ce que nous aimerions trouver sous l'arbre de Noël, et je pense que nous aimerions avoir une procédure détaillée permettant d'obtenir un mandat dans une situation d'urgence. Mon manque d'enthousiasme, si je peux m'exprimer ainsi, à ce sujet se fonde sur mon expérience. Le fait est que lorsque nous avons eu rapidement besoin d'un mandat, parce que la situation l'exigeait, nous n'avons néanmoins pas pu couper court à toutes ces procédures et obtenir notre mandat rapidement.

C'est tout ce que je puis vous dire.

M. Lee: Très bien. J'imagine que dans ces situations d'urgence il est en même temps très souvent question de menaces à l'intégrité physique des personnes, c'est-à-dire de risques d'actes criminels, et dans ce cas la procédure de délivrance des mandats est celle à laquelle ont recours les forces de police.

M. Morden: En cas d'imminence d'actes criminels, oui, c'est la police qui intervient. Mais pour être plus précis, la plupart des cas où nous pourrions avoir besoin rapidement d'un mandat serait des situations de lutte contre le terrorisme. Nous pourrions alors avoir besoin de réagir très rapidement, sans nécessairement savoir qu'un crime est à la veille d'être commis. Nous ne pourrions alors obtenir de mandat que dans les strictes limites de notre mission, sans pouvoir invoquer la menace du crime.

M. Lee: Oui. Et la population ne sera pas informée, comme elle devrait l'être, simplement parce que le mandat n'aura pas pu être délivré suffisamment rapidement. C'est cela que vous voulez dire?

M. Morden: Non. Dans une situation d'urgence où des vies humaines pourraient être en danger, la chose à faire est évidemment d'informer la police pour qu'elle puisse prendre des mesures. Ce que je voulais dire c'est qu'il peut arriver que nous soyons nous dans une situation d'urgence qui justifie l'obtention rapide d'un mandat, sans qu'il soit nécessairement question de crime.

Supposons par exemple que le représentant d'un groupe terroriste connu ait échappé au filtrage des agents d'immigration à l'aéroport, et que nous voulions agir rapidement. Il est arrivé, dans des circonstances semblables, que nous puissions obtenir notre mandat à temps.

M. Lee: Vous l'avez eu à temps.

M. Morden: Oui.

M. Lee: En invoquant le risque de subversion, l'alinéa 2d).

[Text]

Mr. Brewin (Victoria): Mr. Chairman, I would like to go through the Innu interview and the native extremism investigation, so-called, as a case study in some of the issues that this committee has to deal with. Do you have a copy of the SIRC report on that with you? Do you have it in front of you as we go through it, or shall I...?

Mr. Morden: Yes.

Mr. Brewin: It may be helpful for you to have it. First, to go back and move through the thing and to remind members of the committee how it started, the SIRC committee describes the way this issue began as follows:

A CSIS official conducted an interview concerning the Innu on December 12, 1988. This interview was conducted without any TARC or TARC-delegated authorization.

According to a telex dated January 25, 1989, a CSIS officer, Roy Kearley, visited Goose Bay, Labrador on December 12, 1988 to brief government officials on CSIS programs. He did not go there to investigate anyone. While there, however, he discussed the Innu situation with military officers and the RCMP.

First, what was the purpose of Mr. Kearley's visit to Goose Bay?

• 1200

Mr. Morden: The purpose of Mr. Kearley's visit to Goose Bay was as part of the CSIS Awareness Program. We carry this out across the country with institutions we either intersect with operationally or with other interested groups to make them aware of the mandate. Despite the fact that we are five years on, not everybody everywhere across this broad country is aware of what the service is, what it does.

Mr. Brewin: When he visited Goose Bay, there had been over the previous number of years the ongoing protests of Innu people about Goose Bay. At the time he visited there, was there in place an ongoing CSIS investigation of the Innu protests, or was there no program whatsoever with respect to the Innu at Goose Bay?

Mr. Morden: No.

Mr. Brewin: There was none.

Mr. Morden: That is right.

Mr. Brewin: It says in this report that "he discussed the Innu situation with military officers and the RCMP". It then goes on:

Both indicated concern with the current situation. With their encouragement and because of the rumour of a CSIS employee in Goose Bay, he decided to interview Mr. Bartel, who is the Mennonite minister.

It goes on to say that he was accompanied by an RCMP officer with the criminal investigation service of the RCMP. Did you ever find out why he was accompanied by an RCMP officer on this interview? Was there any purpose served by that?

Mr. Morden: It is not a matter of really strict... I guess I would like to say that as we go about these awareness processes, sometimes we do things together with the RCMP for an audience that may want to distinguish between the different roles we play. It does not always happen. My understanding is that this is what happened this time.

[Translation]

M. Brewin (Victoria): Monsieur le président, j'aimerais revenir à cette enquête sur les activités extrémistes autochtones inuit, comme cas type de ce qui peut intéresser le comité. Avez-vous un exemplaire du rapport du comité de surveillance? L'avez-vous sous les yeux, ou dois-je...?

M. Morden: Oui.

M. Brewin: Il pourra vous être utile. Pour rafraîchir la mémoire des membres du comité je vais vous rappeler la façon dont le Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité décrit l'affaire:

Le 12 décembre 1988 un employé du SCRS a un entretien concernant les Inuit. Cet entretien a eu lieu sans autorisation du CARC.

Selon un télex du 25 janvier 1989, un employé du SCRS, Roy Kearley, s'est rendu à Goose Bay, au Labrador, le 12 décembre 1988 pour une séance d'information de hauts fonctionnaires portant sur les programmes du SCRS. Il ne s'y rendait pas pour interroger qui que ce soit. Une fois sur place, cependant, il a discuté de la situation de la communauté Innu avec des officiers militaires et la GRC.

Quel était donc d'abord l'objet de la visite de M. Kearley à Goose Bay?

M. Morden: M. Kearley s'est rendu à Goose Bay dans le cadre du programme de sensibilisation du SCRS. C'est un programme qui nous permet de sensibiliser à la mission du SCRS les institutions ou organismes avec lesquels nous avons affaires, ou tout autre groupe de personnes qui se sentiraient concernées. En effet, en dépit du fait que nous avons déjà cinq ans d'âge, beaucoup de gens dans ce pays n'ont pas conscience de l'existence du Service.

M. Brewin: Lorsqu'il s'est rendu à Goose Bay, les Inuit protestaient déjà depuis plusieurs années contre ce qui était prévu à Goose Bay. Le SCRS avait-il donc à cette époque ouvert un dossier d'enquêtes sur ces manifestations et mouvements de protestation Inuit?

M. Morden: Non.

M. Brewin: Pas d'enquête.

M. Morden: Non.

M. Brewin: On dit dans ce rapport qu'il a discuté de la situation avec des militaires et des agents de la GRC. Je continue:

Les uns et les autres se sont déclarés inquiets de la situation. Pour ces raisons, et sur les instances d'un employé du SCRS de Goose Bay, il a décidé de s'entretenir de la situation avec M. Bartel, un pasteur mennonite.

On dit ensuite qu'il était accompagné d'un officier de la GRC du Service des enquêtes criminelles. Savez-vous pourquoi cet officier de la GRC l'accompagnait? Quelle en était la raison?

M. Morden: Ça n'est pas réellement une question stricte-ment... il arrive, dans le cadre du programme de sensibilisation, que nous organisons certaines choses avec la GRC pour familiariser notre auditoire avec les différences existant entre les deux services. Ça n'est pas systématique, mais dans ce cas-ci c'est ce qui s'est passé.

[Texte]

Mr. Brewin: We understand that the CSIS officer identified himself as being from the Solicitor General's department as opposed to identifying himself as being from CSIS. Is that information correct? Is that how he identified himself?

Mr. Morden: That is only partially correct. When he first contacted Mr. Bartel, he represented himself as being an employee of the Department of the Solicitor General. In other days, this practice has been used. It is no longer current in the service. Nevertheless, it is, if you will, correct.

The other thing that I believe is germane, Mr. Brewin, is that when Mr. Bartel arrived to have the discussion with Mr. Kearley, Mr. Kearley at that point identified himself quite properly as not only a member of the Solicitor General's department, but also as an employee of CSIS.

Mr. Brewin: What explanation did Mr. Kearley give to Mr. Bartel for the interview?

Mr. Morden: I think he asked Mr. Bartel to speak with him, as I understand it; Mr. Bartel's name had been given to him as a prominent member of the community in Goose Bay who had worked very closely with the Innu community. He would have a sense of the level of unhappiness, or whatever, that the Innu had. While both the RCMP and the Department of National Defence people had spoken to Mr. Kearley about Innu protests relative to the projected low-flying NATO base, I gather there was a very clear distinction as to the degree of seriousness this represented and the suggestion had been made to Kearley that he might want to try to form his own view by talking to a third person.

• 1205

Mr. Brewin: The SIRC report then goes on to discuss an issue as to whether there had been proper authorization of this interview. What were the procedures in place for authorizing an interview when this happened in December 1988?

Mr. Morden: I think quite properly under the mandate the capacity for Mr. Kearley to look at a situation that conceivably would have implications for section 2(d), for instance, of the mandate, and certainly in Mr. Kearley's mind—

Mr. Brewin: That is, foreign influenced activities in Canada.

Mr. Morden: Yes. I think that was the basis on which he proceeded to have the interview. Now, as you know, the information relative to the perceived state of Innu unhappiness and the lengths to which they would go to oppose the selection of the Goose Bay site for the low-flying NATO base was part and parcel of information that was taken and wrapped into the then mandated native extremism, possibility of violence, investigation. As you know, that whole report then went to the Solicitor General. End of story.

Mr. Brewin: You have raised a number of issues in that statement for me to follow through, but let me just finish with the last point. The SIRC report states very clearly and emphatically that the interview of Mr. Bartel was totally separate from the so-called native extremism investigation. The two had nothing to do with each other. The native extremism investigation, in fact, was authorized completely independently of and proceeded independently of that. Are you saying something different now?

[Traduction]

M. Brewin: Mais il apparaît que l'agent du SCRS se serait présenté comme employé du ministère du solliciteur général, au lieu de dire qu'il était du SCRS. Est-ce exact? Est-ce bien ainsi qu'il s'est présenté?

M. Morden: Je pense que c'est vrai en partie seulement. La première fois qu'il a contacté M. Bartel il s'est effectivement présenté comme employé du ministère du solliciteur général. C'est ce que nous faisons par le passé. Ça n'est plus la pratique, mais si vous voulez, c'est bien ainsi que ça s'est passé.

Mais lorsque M. Bartel s'est présenté à l'entretien, M. Kirley a déclaré qu'il était employé du ministère du solliciteur général, mais également employé du SCRS.

M. Brewin: Comment M. Kirley a-t-il justifié cette demande d'entretien à M. Bartel?

M. Morden: Je pense qu'il a simplement demandé à M. Bartel de venir s'entretenir avec lui. On lui avait parlé de M. Bartel comme de quelqu'un de très actif à Goose Bay, ayant eu par ailleurs des rapports étroits avec la communauté Inuit. Ce serait quelqu'un qui saurait quel était le degré de mécontentement des Inuit etc. Lorsque les agents de la GRC et les militaires s'étaient entretenus avec M. Kirley des protestations Innu concernant le projet de base de l'OTAN et les vols à basse altitude, la situation a paru suffisamment grave pour que ces messieurs suggèrent à M. Kirley de s'en informer, et notamment de s'en entretenir avec une tierce personne.

M. Brewin: Plus loin du SCRS, on se demande si l'entrevue de décembre 1988 avait été dûment autorisée. Quelles étaient les modalités en vigueur relativement aux entrevues à cette époque?

M. Morden: Je pense que le mandat de M. Kearley justifiait nettement son intérêt pour une situation qui risquait d'avoir des implications en vertu du paragraphe d) de l'article 2, par exemple, et dans son idée...

M. Brewin: Autrement dit, les activités influencées par l'étranger qui touchent le Canada.

M. Morden: Oui. Je pense que c'est sur cette base qu'il a procédé à l'entrevue. Or, comme vous le savez, les informations relatives au mécontentement apparent des Inuit et les mesures extrêmes qu'ils ont prises pour empêcher que Goose Bay devienne la base de l'OTAN pour les vols à basse altitude, faisaient partie intrinsèque du mandat d'enquête concernant les extrémistes autochtones et les possibilités d'actes de violence. Vous savez que le rapport tout entier a ensuite été adressé au solliciteur général. Dossier classé.

M. Brewin: Vous avez soulevé un certain nombre de points intéressants auxquels j'aimerais donner suite, mais permettez-moi de terminer le dernier point. Dans le rapport du SCRS, on souligne très nettement que l'entrevue avec M. Bartel n'avait rien à voir avec cette enquête sur les extrémistes autochtones. Je dis bien rien à voir. L'enquête sur les extrémistes autochtones, de fait, a fait l'objet d'une autorisation tout à fait distincte et s'est effectuée de façon indépendante. Vous me dites aujourd'hui que ce n'était pas le cas?

[Text]

Mr. Morden: No.

Mr. Brewin: I just understood you to say something about this interview being part of it.

Mr. Morden: No.

Mr. Brewin: Maybe I misunderstood you then.

Mr. Morden: No, no. I was saying that because the attitude of the Innu and the strength of their protest were germane to the other investigation subsequently.

Mr. Brewin: There was never any suggestion that I have ever heard publicly that the Innu were going to engage in violence, and the whole subject of the other investigation was violence.

Mr. Morden: No, the subject of the other investigation was the possibility of violence. I think it is germane to have information, whether that information leads you toward the thinking that there might be violence, and also perhaps it is information that leads you to think there might not be violence.

Mr. Brewin: But if I have understood your various answers to previous questions correctly, Mr. Kearley's interview with Mr. Bartel did not proceed from any concern about Innu violence, nor was it part of the subsequent investigation by CSIS of so-called native extremism. It was entirely stimulated by his own discussions while he was in Goose Bay of the so-called current situation in Goose Bay.

Mr. Morden: You are correct in saying that it is separate from the investigation that was mandated a couple of days later after this interview took place, and therefore it was separate.

Mr. Brewin: Let me stop you there. If I can stop you there, you—

Mr. Morden: No, I am sorry, but no—

Mr. Brewin: —have left the impression—

Mr. Morden: No.

Mr. Brewin: —that the one was stimulated by the other.

Mr. Morden: No, not at all.

Mr. Brewin: When the decision was made to launch the native extremism investigation, those who made that decision had no idea that Mr. Bartel had been interviewed.

Mr. Morden: That is correct.

Mr. Brewin: All right. So the two had absolutely no connection.

• 1210

Mr. Morden: What I wanted to say, Mr. Brewin, to finish my comment, was that you phrased the earlier part of the question with respect to Mr. Bartel having no sense of violence. That is not strictly accurate. When Mr. Kearley had been in receipt of views pertaining to the seriousness and the degree to which the Innu were likely to respond and to continue to object to the low-flying base, the interview with Mr. Bartel, in that context, would have as part and parcel of it an attempt to make an assessment of whether the strength of those protests might or might not lead to violence. I am simply trying to separate your question.

[Translation]

M. Morden: Non.

M. Brewin: Je pensais vous avoir entendu dire que l'interview s'était déroulée dans le cadre de cette enquête.

M. Morden: Non.

M. Brewin: Dans ce cas, je vous ai peut-être mal compris.

M. Morden: Non. J'ai dit cela parce que l'attitude des Inuit et la violence de leurs protestations ont eu par la suite quelque chose à voir avec l'autre enquête.

M. Brewin: Je n'ai jamais entendu dire publiquement que les Inuit avaient l'intention de commettre des actes de violence; or, l'autre enquête porte sur des actes de violence.

M. Morden: Non, l'autre enquête portait sur la possibilité d'actes de violence. Il est important dans ce cas d'avoir accès aux informations, que vous concluez par la suite qu'il y a possibilité d'actes de violence ou que vous tiriez la conclusion inverse.

M. Brewin: Mais si j'ai bien compris les réponses que vous avez données aux questions précédentes, l'entrevue entre M. Bartel et M. Kearley n'était pas motivée par des inquiétudes au sujet du risque d'actes de violence de la part des Inuit, elle ne faisait pas partie de l'enquête que le SCRS a fait sur les extrémistes autochtones. Il l'a entreprise de sa propre initiative à la suite de ses rencontres avec certaines personnalités de Goose Bay.

M. Morden: Vous avez raison de dire qu'elle est distincte de l'enquête entreprise quelques jours plus tard.

M. Brewin: Là, je dois vous arrêter. Vous. . .

M. Morden: Non, je m'excuse, mais. . .

M. Brewin: . . . donnez l'impression. . .

M. Morden: Non.

M. Brewin: . . . que l'une découle de l'autre.

M. Morden: Mais non, pas du tout.

M. Brewin: Quand la décision a été prise de lancer l'enquête sur les extrémistes autochtones, personne n'était encore au courant de l'entrevue avec M. Bartel.

M. Morden: C'est exact.

M. Brewin: Très bien. Il n'y avait donc aucun lien entre les deux.

M. Morden: Ce que je voulais dire, monsieur Brewin, si vous me permettez de terminer, c'est que dans la première partie de votre question concernant M. Bartel, vous avez dit que cela n'avait rien à voir avec des actes de violence. Or, ce n'est pas tout à fait juste. M. Kearley était au courant de la gravité de la situation et savait que les Inuit continueraient à s'opposer à ces vols à basse altitude et n'hésiteraient probablement pas à prendre des mesures extrêmes; dans ce contexte, l'interview de M. Bartel complétait son évaluation de la situation, pour savoir si ces protestations risquaient de se transformer en actes de violence. J'essayais simplement de préciser votre question.

[Texte]

Mr. Brewin: But you would agree that this is the first time ever there is a suggestion—first time in terms of reports to this committee, the justice committee, the Security Intelligence Review Committee—that a concern for the potential of violence by the Innu was a matter of concern to Mr. Kearley or CSIS.

Mr. Morden: No, I would not agree with that.

Mr. Brewin: What date was it ever suggested to this committee, to the justice committee, or to SIRC that violence was a concern?

Mr. Morden: I am simply saying to you that the possibility of foreign manipulation, the possibility of the Innu being manipulated by foreign powers to use violence as a means of disrupting the application for the low-flying base, is a consideration. That is all.

Mr. Brewin: Foreign influence and violence—you have now wrapped those two together. Until now you have from time to time referred to alleged foreign influence, or concern about the possibility of foreign influence with the Innu. But you have never before suggested a concern about violence. Surely those are two distinct, separate concerns. They may be related in some circumstances, but they are separate concerns.

Mr. Morden: One in the context of the other is certainly possible.

Mr. Brewin: Let us go back to the foreign influence again for a minute. Did Mr. Kearley have any evidence on which to base a concern for foreign influence with the Innu prior to his having launched this interview with Mr. Bartel?

Mr. Morden: I do not know.

Mr. Brewin: So from your point of view, he may well have proceeded with this interview without any evidence as far as you know. He may or may not have had evidence. That is the effect of your answer.

Mr. Morden: He certainly had very strong views put to him by two other organs of government as to the situation relative to the government's intent to try to get the low-flying NATO base at Goose Bay.

Mr. Brewin: But that was not necessarily evidence, or even concern, about foreign influence. The concern may have been just of intervening on the base, government property. You have no information as to whether, when Mr. Kearley proceeded with the interview, he had any basis for concern of foreign influence.

Mr. Morden: Quite honestly, I would have thought that as an experienced investigator this would have been in his mind.

Mr. Brewin: This has been a controversial issue; I take it you have not inquired about that in the course of reviewing this case.

Mr. Morden: No, I have not inquired about that.

Mr. Brewin: Let me then move to the procedure for authorization. I did not catch you answering that specifically. Let me see if I missed something, or if I could ask you to be more explicit. What was the procedure for a CSIS officer gaining approval before launching such an interview? What procedure was in place in December 1988? What was he required to do?

[Traduction]

M. Brewin: Admettez tout de même que c'est la première fois qu'on ait laissé entendre que M. Kearley ou le SCRS s'inquiétait d'actes possibles de violence de la part des Inuit, puisque ce n'est mentionné dans aucun rapport présenté à ce comité, au Comité de la justice et au Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité.

M. Morden: Non, je ne suis pas d'accord avec vous.

M. Brewin: Quand a-t-on signalé à ce comité, au Comité de la Justice ou au CSARS qu'on craignait des actes de violence?

M. Morden: Je vous ai simplement dit qu'il était possible que les Inuit soient manipulés par des puissances étrangères et encouragés à commettre des actes de violence pour empêcher que la base ne serve à effectuer des vols à basse altitude. C'est tout ce que j'ai dit.

M. Brewin: Activités influencées par l'étranger et actes de violence—vous venez de mettre les deux ensemble. Jusqu'à présent, vous avez fait de temps en temps allusion à certaines activités qui seraient influencées par l'étranger ou à la possibilité pour les Inuit d'être influencés par des puissances étrangères, mais vous n'avez jamais auparavant manifesté votre crainte que des actes de violence ne soient commis. Il s'agit donc certainement de deux préoccupations distinctes, même si elles sont liées par les mêmes circonstances.

M. Morden: L'une peut-être tributaire de l'autre.

M. Brewin: Permettez-moi de revenir un instant aux activités influencées par l'étranger. Avant d'interroger M. Bartel, est-ce que M. Kearley avait la preuve d'une influence exercée par des puissances étrangères auprès des Inuit?

M. Morden: Je l'ignore.

M. Brewin: Selon vous, donc, il est possible qu'il ait effectué cette entrevue sans avoir aucune preuve, mais il est possible qu'il en ait eu. C'est bien ce que vous avez répondu.

M. Morden: Deux autres organismes gouvernementaux ne lui avaient pas caché l'intention du gouvernement de permettre à l'OTAN d'installer une base à Goose Bay pour effectuer des vols à basse altitude.

M. Brewin: Mais cela ne veut pas dire nécessairement qu'on ait raison de s'inquiéter d'une influence étrangère possible, et ce n'est pas une preuve non plus. Il s'agissait peut-être simplement de protéger la base qui est une propriété gouvernementale. Vous ne savez donc pas si M. Kearley avait des raisons de s'inquiéter d'une influence étrangère possible au moment où il a effectué l'entrevue?

M. Morden: C'est un enquêteur expérimenté et en toute sincérité, cela doit lui être venu à l'esprit.

M. Brewin: La question reste controversée et j'en conclus que dans votre étude vous n'avez pas fait enquête sur ce point.

M. Morden: En effet.

M. Brewin: Permettez-moi de passer aux modalités d'autorisation, car je n'ai pas bien compris votre réponse et j'aimerais savoir si j'ai manqué quelque chose. Quelle était la procédure à suivre en décembre 1988 pour un agent du SCRS qui voulait l'autorisation de procéder à une telle entrevue? Que devait-il faire?

[Text]

Mr. Morden: I think he had within his authority the capacity to act on information he received that would lead to a certain line of inquiry. It was an open inquiry, openly arrived at; and amounted to one interview in order to clarify a situation about which he had been given information.

• 1215

Mr. Brewin: Reading between the blackened-out lines of the SIRC report, I am left with the view that there was some procedure for authorization. It refers, for example, on page 8 to Mr. Kearley's lack of authorization. What authorization would be required?

Mr. Morden: Mr. Kearley certainly did not have authorization to conduct an investigation. An officer to begin an investigation may receive information from any number of places. It may come voluntarily. It may come as a result of the kind of interview he had with Mr. Bartel. It can come in a number of ways, which raises a concern. An officer may then go and decide that an investigation should be carried out on a certain point. That would be authorized at the lowest level by an officer of Mr. Kearley's grade. Anything that would use human sources would have to be authorized by his director general and so on up the line. Now I have been through all that.

Mr. Brewin: So he did not get that authorization.

Mr. Morden: But he did not need it.

Mr. Brewin: In the view of CSIS.

Mr. Morden: He was not carrying out an investigation. He had received certain information. It had been suggested to him that his information could be clarified by interviewing a prominent member of the local community, which is what he did.

Mr. Brewin: The SIRC report states at the conclusion of its discussion of this case that no such investigation was authorized until December 14, 1988.

Mr. Morden: That is the investigation into native extremism and the possibility of violence.

Mr. Brewin: That was not a retroactive authorization of the Bartel interview.

Mr. Morden: No.

Mr. Brewin: In your response to questions earlier before the justice committee, I asked you about the criticism in the SIRC report to do with making the native extremism interview public. You said it was because Mr. Robinson had raised the issue. Now, when I reviewed the record afterwards, Mr. Robinson made the Bartel interview public, but he did not make the so-called native extremism investigation public because he did not know about it until he heard from Mr. Kearley. Mr. Kearley made the point that this was part of a larger issue. And then it was Mr. Boisvert. Let me correct that. Mr. Bartel did not mention the larger issue when I review my notes here. Mr. Boisvert later made a public statement about it being part of the native extremism study, which in fact it was not. So it was Mr. Boisvert who made public the native extremism study, not Mr. Robinson or Mr. Kearley.

[Translation]

M. Morden: Je pense qu'il était autorisé à faire une certaine enquête à la lumière d'informations qu'il avait reçues. L'enquête s'est déroulée ouvertement et a consisté en une seule entrevue visant à préciser une situation sur laquelle il avait reçu certaines informations.

M. Brewin: Si je lis le rapport du SCRS, j'ai l'impression qu'il existait une procédure d'autorisation. À la page 8, par exemple, on signale que M. Kearley n'avait pas reçu d'autorisation. De quelle autorisation s'agit-il?

M. Morden: M. Kearley n'avait certainement pas l'autorisation d'effectuer une enquête. Avant de lancer une enquête, l'agent doit recevoir des informations de diverses sources. Ces informations sont parfois fournies spontanément et sont parfois le résultat du genre d'entrevue qu'il a effectuée auprès de M. Bartel. Ces informations lui parviennent de différentes façons, ce qui pose un problème. L'agent peut décider ensuite qu'une enquête s'impose sur un point donné. Cette enquête est autorisée par quelqu'un du grade de M. Kearley. Si l'agent a besoin de ressources humaines, il doit obtenir l'autorisation de son directeur général et ainsi de suite jusqu'en haut de l'échelle. J'ai déjà expliqué tout cela.

M. Brewin: Il n'a donc pas obtenu cette autorisation.

M. Morden: Mais il n'en avait pas besoin.

M. Brewin: Selon le SCRS.

M. Morden: Il ne s'agissait pas d'une enquête. Il avait reçu certaines informations. On lui avait laissé entendre qu'il obtiendrait davantage de précision en interrogeant une personnalité locale et c'est ce qu'il a fait.

M. Brewin: Dans le rapport du SCRS, à la conclusion de ce chapitre on lit qu'aucune enquête de ce genre n'avait été autorisée avant le 14 décembre 1988.

M. Morden: Il s'agit de l'enquête sur les extrémistes autochtones et la possibilité d'actes de violence.

M. Brewin: Ceci n'autorise pas rétroactivement l'entrevue avec M. Bartel.

M. Morden: Non.

M. Brewin: Quand vous avez comparu devant le Comité de la justice, je vous ai demandé pourquoi le rapport du SCRS déplorait que l'entrevue relative aux extrémistes autochtones ait été rendue publique. Vous avez répondu qu'on l'avait fait parce que M. Robinson avait soulevé la question. Or, quand j'ai vérifié par la suite, je me suis aperçu que M. Robinson avait effectivement publié l'interview de M. Bartel, mais qu'il n'avait pas mentionné publiquement l'enquête sur les extrémistes autochtones parce qu'il ignorait son existence jusqu'à ce que M. Kearley la lui apprenne. M. Kearley a insisté sur le fait que cela faisait partie d'un problème plus vaste, et M. Boisvert l'a confirmé par la suite. Je viens de jeter un coup d'oeil sur mes notes et je m'aperçois que je me suis trompé et ce n'est pas M. Bartel qui a parlé d'un problème plus vaste. Plus tard, M. Boisvert a déclaré publiquement que cette entrevue s'était effectuée dans le cadre de l'étude sur les extrémistes autochtones, ce qui en fait n'était pas le cas. C'est donc M. Boisvert qui a publiquement annoncé l'existence de cette étude et non M. Robinson ni M. Kearley.

[Texte]

Mr. Morden: Whether or not it becomes public is a matter of practice. It is not a question of policy. Generally the practice is that matters are not made public. Sometimes they are. In this case, any comment made by Mr. Boisvert was, of course, prompted by various calls from Mr. Robinson.

• 1220

Mr. Brewin: I was going to describe that answer as disingenuous. Mr. Robinson made no comment at any stage about the so-called native extremist investigation because he did not know about it. It was a defensive response by Mr. Boisvert to what he perceived to be an attack on CSIS. That is how it comes across to me.

CSIS has been extraordinarily defensive on this whole issue which, when it all sorts out, may not have anything to be defensive about. By going public with the so-called native extremist investigation it not only raised an issue it ought not to have and broke its practice but also unfairly and improperly cast a form of aspersion on the native community in this country. The reason the investigations are not made public is in order to protect people from the public drawing wrong conclusions that CSIS is investigating.

This is a comment. I could give you an opportunity to answer it or turn the floor over. You can take your choice.

Mr. Atkinson (St. Catharines): Mr. Morden, one other matter that has come up a lot is the sharing of security intelligence and criminal intelligence and how to do it. We have been told that you are looking at this matter and how it can be done. What exactly is going on in this regard? Where is it being looked at?

Mr. Morden: It is happening in a variety of areas. You have to start really at the top with what information is shared as opposed to what use the information can be put to. This is where the reciprocal liaison officer program has been very valuable because both our officers at RCMP headquarters here and in places across the country and the RCMP's liaison officer who sits in our Counter-Terrorism Branch in headquarters have unfettered access to each other's records. So I think we work very closely with the force in particular and with other police forces in terms of sharing information, particularly those pieces of information that would help prevent an incident where there could be either accident or loss of life.

The real problem is the very knotty one of the use of CSIS information in the courts, because of the confidentiality our sources expect to be able to rely on when they give us information. As you well know, this can be a matter of their personal safety and well-being. It goes to the heart of that.

We are trying to find a solution, together with the force and the Department of Justice, as to how we can go forward with the sharing of information to the police who will not end up with that information and the risk it carries and the judicial atmosphere today of fuller disclosure.

I will not try to tell you that we found the perfect solution. At the same time, what I would say today is that in cases where a form of our information has been necessary to kick-start a police investigation and the obtaining by them of

[Traduction]

M. Morden: Qu'on l'annonce ou pas, c'est une question de pratique et pas une question de politique. En général, la pratique veut que ces questions restent confidentielles. Elles le restent parfois. Dans ce cas, ce sont les divers coups de téléphone de M. Robinson qui ont poussé M. Boisvert à faire cette déclaration.

M. Brewin: C'est une réponse plutôt perfide. M. Robinson n'a jamais parlé de ce qu'on a appelé l'enquête sur les extrémistes autochtones parce qu'il en ignorait l'existence. M. Boisvert l'a mentionnée pour se défendre quand il a cru qu'on attaquait le SCRS. C'est mon interprétation.

Le SCRS a été terriblement sur la défensive relativement à toute cette question qui, en fin de compte, ne justifiait probablement pas une telle attitude. En faisant connaître publiquement l'existence de cette enquête sur les extrémistes autochtones, on a non seulement contrevenu à la pratique courante mais on a aussi porté atteinte à l'honneur de la collectivité autochtone canadienne. Si ces enquêtes ne sont pas rendues publiques, c'est précisément pour empêcher la population de tirer une mauvaise conclusion.

Vous pouvez répondre à mon commentaire ou laisser quelqu'un d'autre avoir la parole. À vous de choisir.

M. Atkinson (St. Catharines): Monsieur Morden, il y a un autre sujet qui a été mentionné fréquemment, soit les échanges de renseignements de sécurité et de renseignements criminel, et la façon d'y procéder. On nous a dit que vous étudiez la question et la façon de procéder. Que faites-vous au juste? Qu'étudiez-vous?

M. Morden: Cela se fait dans un grand nombre de secteurs. Il faut d'abord commencer par le genre d'informations qu'on échange et pas par l'utilisation qu'on peut en faire. À cet égard, nos programmes réciproques destinés aux chargés de liaison ont été très utiles parce qu'au quartier général de la GRC, ainsi que dans leurs divers bureaux, nos agents ont librement accès aux dossiers tout comme l'agent de liaison de la GRC qui est attaché à notre division de lutte anti-terroriste a accès aux nôtres. Nous travaillons donc en étroite collaboration avec les forces policières pour ce qui est du partage d'informations, avec la GRC en particulier, surtout lorsque ces informations sont susceptibles d'éviter un accident ou une perte de vie.

Le seul problème qui se pose est un problème très épineux, soit l'utilisation des informations du SCRS devant les tribunaux, parce que nous devons protéger nos informateurs, et vous savez comme moi que leur vie et leur sécurité risquent d'être mises en péril. C'est là le problème.

En collaboration avec la GRC et le ministère de la Justice, nous essayons de trouver une solution et de nous assurer que les informations fournies à la police ne risquent pas d'être révélées par le judiciaire, avec les risques que cela représente, simplement parce que c'est la tendance actuelle.

Je ne vous dirai pas que nous avons trouvé la solution idéale. Je vous dirai par contre que, dans certains cas, nous devons présenter nos informations d'une façon spéciale pour pouvoir lancer l'enquête policière et obtenir l'accès aux

[Text]

intrusive instruments they think they need to carry out the investigation, in operational situations like this the form of information we provided to date proved successful in obtaining such things as warrants for wire-taps and so on.

I do not want to tell you that the problem is over. There is a recommendation from the Security Intelligence Review Committee on the protection of our information. In light of some recent court cases that are still being evaluated at a very senior court level, the the SIRC recommendation might not be as helpful as intended.

• 1225

Mr. Atkinson: Because once they use it to go ahead and get a warrant for intrusive activities, then it can be used. With the packets being opened now, that is the concern.

Mr. Morden: Yes.

Mr. Atkinson: Is the Department of Justice involved in this?

Mr. Morden: Yes.

Mr. Atkinson: We asked the Attorney General when she was here, and she did not seem to have any knowledge of anybody working on this.

Mr. Morden: There is a working group with the Department of Justice in which both our officials and those of the RCMP sit. It is working through a number of issues. It is not just one struck to deal with this alone. This is my understanding. But they certainly are involved.

Mr. Atkinson: According to the Inspector General's SIRC report, judges tend to pose conditions on warrants when they are granted to you. It sounds like they are standard conditions. Can you tell us what these conditions are?

Mr. Morden: A standard condition is the protection, for instance, of the solicitor-client privilege. That is probably the most pervasive one. Another example that does not occur all the time is to be quite clear about the non-retention or immediate destruction of anything picked up incidentally, if it relates to an innocent third party and should not be kept.

Mr. Atkinson: What happens with the solicitor-client privilege if you got any information?

Mr. Morden: It is destroyed.

Mr. Atkinson: Immediately?

Mr. Morden: Yes, and no record is kept. Those are probably the two most pervasive things, and the most important is the solicitor-client rule. But things are changing. The judicial climate is changing, and individual judges have their own views of what constitutes probity in granting of a warrant. So there are conditions that are specific to the application. And I could not generalize from those.

Mr. Atkinson: We have had so much information. I cannot recall it all, obviously. But on the devil's advocate thing, I know you have it in your warrant procedure. The suggestion is that it be available at the Federal Court level. And I do not know whether you responded. Probably you have. What is CSIS's feeling on that?

[Translation]

instruments voulus pour effectuer une enquête par intrusion; dans des situations opérationnelles comme celle-là, le format utilisé nous a permis d'obtenir par exemple des mandats pour mettre un téléphone sur table d'écoute.

Je ne vous dis pas que les problèmes sont résolus. Le Comité de surveillance des activités de renseignement de sécurité a présenté une recommandation relative à la protection de nos informations. Étant donné les récentes poursuites pour lesquelles la Cour suprême n'a pas encore rendu d'arrêt, la recommandation du CSARS est probablement moins utile que prévu.

M. Atkinson: Vu qu'on s'en est déjà servi pour obtenir un mandat d'activités par intrusion, le précédent est là. Le problème, c'est qu'on a commencé à ouvrir les envois.

M. Morden: En effet.

M. Atkinson: Est-ce que le ministère de la Justice a quelque chose à voir là-dedans?

M. Morden: Oui.

M. Atkinson: Nous avons posé la question à la procureure générale quand elle a comparu, mais apparemment elle n'était au courant de rien.

M. Morden: Le ministère de la Justice a organisé un groupe de travail dont font partie des agents de chez nous et des agents de la GRC. On leur a confié plusieurs sujets d'étude, pas seulement celui-ci, selon ce que j'ai cru comprendre. Mais ils sont certainement impliqués.

M. Atkinson: Selon le rapport de l'inspecteur général au sujet du CSARS, les juges vous accordent en général des mandats à certaines conditions. Il s'agit apparemment de conditions courantes. Pourriez-vous nous dire ce dont il s'agit?

M. Morden: Le caractère confidentiel des échanges entre un client et son avocat, représente une des conditions courantes, probablement celle qui a le plus de portée. Une autre condition, moins fréquemment imposée, consiste à préciser que toute information recueillie fortuitement relativement à un tiers innocent ne devrait pas être maintenue dans les dossiers ou devrait être détruite immédiatement.

M. Atkinson: Mais que faites-vous du caractère privilégié des échanges entre avocats et clients si vous obtenez des informations?

M. Morden: Les informations sont détruites.

M. Atkinson: Sur le champ?

M. Morden: Oui et on n'en garde pas trace. Ces deux conditions ont probablement une plus grande portée que les autres, et la plus importante est celle qui concerne les échanges entre un avocat et son client. Mais les choses changent. Le climat change au judiciaire et chaque juge applique ses propres critères de probité lorsqu'il s'agit d'accorder un mandat. On ne peut donc généraliser les conditions imposées parce que cela dépend dûment de la demande.

M. Atkinson: On nous a fourni tant de renseignements qu'il est impossible de se souvenir de tout, c'est évident. Mais pour ce qui est de l'avocat du diable, je sais que c'est mentionné dans la procédure relative au mandat. On devrait y avoir accès au niveau de la Cour fédérale. Vous avez probablement déjà répondu à cette question mais j'aimerais savoir ce qu'en pense le SCRS?

[Texte]

Mr. Morden: I am not quite sure how to characterize this. It is not exactly the lamb to the slaughter. We are pretty much a body that accommodates whatever is directed to do in the warrant's process. I know that the devil's advocate should be located outside, perhaps as part of the Federal Court. I cannot help you very much on that one. From a service perspective, I have to say we will do whatever the system tells us we have to do to get our warrants. I was referring a few moments ago to the numerous steps we go through in the warrant authorization process. It is quite a process now. Whether it would be improved by having the devil's advocate somewhere else is a good question. I am a little nervous about referring to this, because the introduction of someone like a devil's advocate into the Federal Court is a matter that is really up to the Federal Court. Anyway, I am always pretty careful about trying to attribute one attitude or another to judges.

• 1230

Mr. Atkinson: Maybe you can tell us a bit about your internal audit. Is the Treasury Board involved? What happens with your internal audit in terms of finances and so on?

Mr. Morden: At the beginning of the cycle we draw up, as any other government department does, a set of the estimates, which we update in the fall with something called a "multi-year operational plan". The plan tries to look ahead to resources that may be necessary for workload increases and things like that. Those are reviewed, as are the spending plans of any other government department, by a section of the Treasury Board Secretariat. This then leads to the normal approval process by the board itself.

We have inside a group of professional people, particularly the senior people, who come from outside the service. We have just appointed, for instance, a new head of our financial services. I mentioned to you the assistant director for support services this morning and some of the changes we have made. Both of those individuals have professional financial backgrounds, come from outside the service, and are cognizant of the government norms required to look at our spending.

Our books remain open for either the Treasury Board to look at any time during the year or the Auditor General, if he wishes to audit us at any time.

Mr. Atkinson: Can I go back to the working group you mentioned for criminal intelligence and security intelligence information. Is there a name for that group?

Mr. Morden: When I have been briefed by my legal people, I have just always heard it referred to as the working group who are working on it, but I can find out the name and send it to you.

Mr. Atkinson: Okay. It is not a permanent group. Is it your lawyers, Department of Justice lawyers, RCMP lawyers?

Mr. Morden: Yes, but I think this is a subject that is part of a larger group, and it is all chaired by the Department of Justice. It is probably one item on an agenda, which covers a range of legal issues people are working on.

[Traduction]

M. Morden: Je ne saurais trop dire. Il ne s'agit pas vraiment d'un veau qu'on mène à l'abattoir. Nous suivons simplement les directives qu'on nous donne relativement à la procédure d'obtention d'un mandat. Je sais que l'avocat du diable devrait se trouver à l'extérieur; il pourrait par exemple travailler pour la Cour fédérale. Je ne peux vraiment vous répondre sur ce point. Du point de vue du service, je dois dire que nous allons suivre la procédure déterminée par le système pour obtenir nos mandats. Il y a quelques instants, je vous ai dit tous les paliers par lesquels il fallait passer. Cela prend beaucoup de temps. Reste à savoir si, en ayant quelqu'un d'autre comme avocat du diable, on améliorerait la situation. J'hésite un peu à vous en parler parce que si l'on décide d'avoir l'avocat du diable à la Cour fédérale, la décision revient en fait à la Cour fédérale. Quoi qu'il en soit, je prends toujours grand soin de ne pas caractériser l'attitude des juges d'une façon ou d'une autre.

M. Atkinson: Parlez-nous un peu de votre vérification interne. Est-ce que le Conseil du Trésor y participe? Que devient votre vérification interne sur le plan des finances par exemple?

M. Morden: Pour commencer, nous faisons comme tout autre organisme gouvernemental, c'est-à-dire préparer des prévisions budgétaires que nous mettons à jour à l'automne en présentant le «plan opérationnel pluriannuel», qui essaie de prévoir les ressources nécessaires en fonction de l'augmentation de la charge de travail par exemple. Tout comme dans le cas des autres organismes gouvernementaux, nos prévisions sont étudiées par une section du secrétariat du Conseil du Trésor pour être ensuite approuvées par le Conseil lui-même.

Nous avons un groupe de professionnels, en particulier au niveau des cadres supérieurs, qui viennent de l'extérieur. Nous venons par exemple de nommer le nouveau directeur du service financier. Je vous ai parlé ce matin du directeur adjoint du service de soutien et de certains des changements que nous avons faits. Tous les deux ont été recrutés à l'extérieur du service, ils ont une expérience professionnelle en finances et ils connaissent les normes gouvernementales relatives aux dépenses.

Nos livres restent accessibles toute l'année au Conseil du Trésor ou au vérificateur général, si ce dernier décide d'effectuer une vérification.

M. Atkinson: J'aimerais revenir au groupe de travail qui s'occupe des échanges de renseignements de sécurité et de renseignements criminels. Est-ce que ce groupe a un nom?

M. Morden: Lorsque j'ai été informé par mon service juridique, on m'a simplement dit qu'il s'agissait d'un groupe de travail, mais je peux me renseigner et vous envoyer le nom plus tard.

M. Atkinson: Bien. Ce n'est pas un groupe permanent. Il est bien composé d'avocats de chez vous, d'avocats du ministère de la Justice et d'avocats de la GRC?

M. Morden: Oui, mais le sujet relève d'un groupe plus important, présidé par le ministère de la Justice. Pour ce groupe, c'est probablement un des points à l'ordre du jour, parmi d'autres points de droit.

[Text]

Mr. Atkinson: Is this a permanent group?

Mr. Morden: Again, I do not know.

Mr. Atkinson: Maybe you could get that information for us and also information on the reporting structure and so on of the group.

Mr. Morden: Yes.

Mr. Rideout (Moncton): We are getting all our lines straightened out with all the questions we are supposed to ask, as I guess it is the last kick at the cat, as described by my colleague.

When you appeared in April before the Standing Committee on Justice and the Solicitor General, you indicated that you get judicial warrants on any intrusive type of investigation. Is this a policy or is it arising out of part of the CSIS Act?

Mr. Morden: That is from the act. That is section 21 of the act.

Mr. Rideout: Does this type of intrusive technique include such things as video surveillance? Is it any type of surveillance? We anticipate that if you are doing a wire-tap you obviously do something there, putting a bug in somewhere. However, are you still going for a warrant with all the new techniques that really do not require intrusion?

Mr. Morden: I think intrusiveness, depending on your point of view, is very narrowly or broadly defined these days by the courts. Yes, I think we would make an assumption that anything that in any way is going to invade somebody's privacy in some manner requires us to go.

• 1235

Mr. Rideout: Requires a warrant.

Mr. Morden: Requires a warrant. This does not apply to human sources and it does not apply to surveillance, which are authorized under other forms of internal processes. That refers to the targeting process.

Mr. Rideout: Okay. For a novice like me, if you are using a video camera or something like that, would it require a warrant?

Mr. Morden: Very recently there was a case, the Doherty case. In order to wear a body pack, the principle has been one-person consent for some time—the person consenting was the guy wearing it. The Doherty decision has thrown that for six, so to speak. I think the police are very concerned about that in terms of informants, particularly in dangerous situations like the drug scene.

From that, we would extrapolate that the use of a video camera does not represent the consent of the person being viewed, even if there are two people in the room, one of whom is our source and has consented to this. So, yes, we spend a lot of time—

Mr. Rideout: Agonizing on that.

[Translation]

M. Atkinson: S'agit-il d'un groupe permanent?

M. Morden: Je l'ignore également.

M. Atkinson: Vous pourriez peut-être vous renseigner et préciser également les rapports hiérarchiques de ce groupe, entre autres?

M. Morden: Certainement.

M. Rideout (Moncton): Avec toutes les questions qu'on est censé poser, on finit par savoir de quoi il en retourne, et c'est un peu notre dernière chance de le faire, comme l'a dit mon collègue.

Lorsque vous avez comparu en avril devant le Comité permanent de la justice et du solliciteur général, vous avez indiqué que vous obteniez des mandats pour toutes les enquêtes par intrusion. Est-ce que ces mandats sont accordés en vertu de la Loi sur le SCRS ou est-ce pour des raisons de politique?

M. Morden: Cela se fait en vertu de l'article 21 de la loi.

M. Rideout: Est-ce que ces techniques d'intrusion incluent par exemple la surveillance vidéo ou n'importe quelle sorte de surveillance? Dans le cas d'une table d'écoute, il est évident que vous devez installer un dispositif sur place, mais est-ce que vous réclamez tout de même un mandat alors que l'intrusion n'est pas vraiment nécessaire avec les nouvelles techniques?

M. Morden: Selon le point de vue où l'on se place, je dirais que les méthodes d'intrusion sont définies d'une façon très rigide ou d'une façon très large par les tribunaux. Oui, on peut supposer que lorsqu'une activité doit nous amener à envahir en quelque sorte la vie privée de quelqu'un, nous devons demander un mandat.

M. Rideout: Il vaut faut alors un mandat.

M. Morden: Oui. Cela ne s'applique toutefois pas aux sources de renseignements humaines ni aux activités de surveillance, pour lesquelles l'autorisation doit être obtenue au moyen d'autres processus internes. Ces activités entrent dans le processus du comité d'approbation des cibles.

M. Rideout: Très bien. Pour un novice comme moi, lorsque vous utilisez une caméra vidéo ou quelque chose de ce genre, avez-vous besoin d'un mandat?

M. Morden: Il y a eu un cas de ce genre tout dernièrement. Le cas Doherty. Depuis déjà pas mal de temps, pour porter un micro-émetteur, il ne fallait que le consentement d'une seule personne—la personne qui donnait son consentement était celui qui le portait. Le jugement qui a été rendu dans la cause Doherty a éliminé, en quelque sorte, ce principe. Cela inquiète beaucoup les autorités policières, surtout pour ce qui est des informateurs dans des situations dangereuses comme les opérations contre les trafiquants de drogues.

Cela signifie donc, en définitive, que même s'il y a deux personnes dans la pièce, dont l'une est notre informateur qui a consenti à ce que la scène soit filmée, l'utilisation d'une caméra exige quand même un mandat. Donc, oui, nous passons énormément de temps. . .

M. Rideout: À faire cela.

[Texte]

Mr. Morden: —writing warrants, let me tell you.

Mr. Rideout: Your view is that it is required under the act; it is not just a policy of CSIS.

Mr. Morden: No, we would see that required under the law. We have always sought a warrant for video intrusion and so on.

Mr. Rideout: With regard to your targeting policy, what does the Target Approval and Review Committee actually do?

Mr. Morden: It takes proposals that require a degree of intrusiveness at various levels. . . Really, it is like a proposal from a project team.

As you are aware, our operational arms are in the regions, and so a typical kind of proposal would come from a region saying that they think so and so or such and such should be looked into. For various reasons it is not possible to do it simply through open information. . . We need to direct a human source against it or we would like to have some intrusiveness in terms of a wire-tap. So they make a proposal to the targeting committee. They have to convince the analytic desk in the branch in Ottawa. If they agree with it, the proposal is passed to the committee, which I chair and which has a representative from the Department of the Solicitor General. First of all, we debate whether it conforms with law and policy. Second, is the assessment of the level of investigation appropriate to the proposed target and the seriousness of the threat that it poses? At the end of the day the committee approves, disapproves or may approve, for instance, at a lower or higher level. Given that everybody on the committee is a senior officer, the presumption is that these people have the breadth of experience and perspective that will let them make an appropriate decision.

Mr. Rideout: Obviously you have general thoughts on a number of things and then you make a decision that this should go to the Target Approval and Review Committee. At some stage it then becomes an investigation. Are there any criteria that are applied to that, or is it just looked at on an individual basis? What I would see is that SIRC or any other overview would not be reviewing the situations before they became investigations, but something could be going on at that particular stage before they become investigations. I guess it is a little bit of the chicken-and-egg case.

• 1240

Mr. Morden: Basically beyond the open collection of information at what we call level 1, which can be authorized out in the region, it is really when it becomes more intrusive that it comes to the centre. So that kind of basic record check and so on can all be done—

Mr. Rideout: Would it go so far as to say interviews or anything of that nature, like an on-the-ground decision saying, I want to gather enough information to send to this review committee so that they are going to authorize an investigation?

[Traduction]

M. Morden: . . . à rédiger des mandats, vous pouvez m'en croire.

M. Rideout: Ce n'est pas seulement une politique du SCRS, n'est-ce pas? C'est une exigence de la loi.

M. Morden: Oui, en effet. Nous avons toujours demandé un mandat avant d'utiliser une caméra.

M. Rideout: Pouvez-vous nous dire précisément ce que fait votre Comité d'approbation et de réévaluation des cibles?

M. Morden: Il reçoit des propositions au sujet d'opérations qui comportent un certain degré d'intrusion. . . en réalité, ce sont des propositions analogues à ce qu'une équipe de projets pourrait produire.

Comme vous le savez, nos groupes opérationnels sont décentralisés dans les régions, et une proposition, par exemple, pourrait venir d'une région où l'on aurait l'intention d'enquêter sur telle ou telle activité particulière, ce qui ne serait pas possible par les moyens habituels pour diverses raisons. . . Il faudrait pouvoir utiliser une source de renseignements humaine ou pouvoir entreprendre quelque activité d'écoute. On fait donc une proposition en ce sens au comité d'approbation des cibles. Il faut convaincre les autorités à Ottawa. Si elles sont d'accord, la proposition est transmise au comité, dont je suis le président et où il y a un représentant du solliciteur général. Dans un premier temps, nous discutons de la conformité de l'opération proposée avec la loi et la politique. Deuxièmement, nous évaluons l'importance de l'enquête par rapport à la cible visée et la gravité de la menace qu'elle pose. À la fin de la journée, le comité approuve ou rejette la demande, ou peut l'approuver, par exemple, en en réduisant ou augmentant l'envergure. Compte tenu que tous les membres du comité sont des gens qui occupent un poste supérieur, on peut supposer que leur expérience leur permettra de prendre une décision éclairée.

M. Rideout: Vous avez tous, évidemment, des idées générales sur bien des choses, et vous décidez ensuite de l'opportunité de transmettre la requête au Comité d'approbation et de réévaluation des cibles. À un certain moment, cela devient une enquête. Y a-t-il des critères qui sont appliqués, ou chaque demande fait-elle l'objet d'un examen particulier? Le CSARS examine-t-il les situations qui font l'objet de la requête avant qu'il y ait enquête? Je suppose qu'il doit se passer quelque chose à cette étape particulière avant qu'il y ait enquête. Je suppose que c'est un peu comparable au cas de l'oeuf et de la poule.

M. Morden: En règle générale, au-delà de la cueillette de renseignement de niveau 1, dans notre jargon, qui peut être autorisée par les autorités régionales, ce n'est que lorsque l'opération prend un peu plus l'allure d'une intrusion qu'elle fait l'objet d'une proposition aux autorités centrales. Une telle vérification de base est donc possible. . .

M. Rideout: Cela pourrait-il aller même jusqu'à des entrevues qui pourraient être menées pour recueillir suffisamment de renseignements à faire parvenir au comité d'approbation de manière à ce qu'il autorise une enquête?

[Text]

Mr. Morden: They might conduct an interview openly and in public to advance their perspective on the thing before making a proposal, if they were going to do that. I should also say that the link to the actual use of intrusive devices is very clear between... The highest targeting level must be approved before anybody can make an application for a warrant. You might say the theory of proportionality of threat against the use of progressively greater intrusiveness comes into play there. The targeting committee has to be satisfied that this is a very serious threat that should be very thoroughly investigated before it will grant the top level, which is the level 3 investigation. The investigators must have that level 3 before they can begin writing a warrant or an application for a warrant.

Mr. Rideout: At what point is a file opened? Is it opened pre-authorization? I am not trying to be smart, but does it change colour or something? Does the file get opened after the targeting review committee has said okay?

Mr. Morden: I guess the key thing is the allocation of a file number. The file gets a number at the moment an investigation is authorized. It may be in the first instance just a level 1, but at that point people would be authorized to open a file.

Mr. Rideout: Would that authorization come from the Target Approval and Review Committee or before?

Mr. Morden: It does not have to start that way, but that is the simplest thing. That is out there and does not have to come to the targeting committee. The file number remains the same. If there are then subsequent increases in the level of the investigation, the records of those subsequent approvals at the appropriate level of authority will then be placed on that file so that the file gives the whole picture of the investigation from the beginning through to the conclusion.

The Chairman: Mr. Morden, I want to take up one question with you with respect to the analysis component of CSIS. I think the evidence shows that there was a feeling amongst management that it was weak and that you have taken steps to strengthen the analysis part of CSIS. Are you satisfied that it is at a level satisfactory to do the job? Do you have sufficient numbers of people relative to other services, whether in the U.S. or Germany and places like that? Do you feel you have enough analysts to do the job?

Mr. Morden: That is a very dangerous question to ask any bureaucrat. In comparison with positive intelligence-gathering agencies like the CIA or the Bundesnachrichtendienst in Germany, we are certainly not in that league, and I do not see any need that we should be. We have been building the analysis unit. We have virtually doubled it in size in the last couple of years. We have brought in some people, and we will be bringing in more from the academic community to work with us for stated periods of time. They will bring a certain expertise in one area or another.

[Translation]

M. Morden: Oui, on pourrait effectuer des entrevues publiques pour recueillir des renseignements en vue de la proposition que l'on voudrait soumettre. Je voudrais aussi préciser que le lien est très clair entre les instruments qui seront utilisés... L'approbation la plus élevée doit avoir été donnée avant que qui que ce soit ne puisse demander un mandat. L'adéquation entre la gravité de la menace et le degré d'intrusion qui sera permis est une question que l'on doit trancher. Le comité d'approbation des cibles doit être convaincu que la gravité de la menace justifie une enquête très approfondie avant d'approuver la requête au niveau 3, qui est le niveau d'enquête le plus élevé. C'est le niveau que les enquêteurs doivent obtenir avant de commencer à rédiger un mandat ou une demande de mandat.

M. Rideout: À quel moment ouvre-t-on un dossier? L'ouvre-t-on avant l'autorisation? Le dossier est-il ouvert uniquement après que le comité d'approbation des cibles a donné son autorisation?

M. Morden: L'élément clé est l'attribution d'un numéro au dossier, je pense. Le dossier est numéroté au moment où une enquête est autorisée. Cela peut arriver au niveau 1, mais à ce moment-là, on serait autorisé à ouvrir un dossier.

M. Rideout: Cette autorisation vient-elle du Comité d'approbation et de réévaluation des cibles, ou avant son intervention?

M. Morden: Ce n'est pas nécessairement comme cela, mais c'est la façon la plus simple. À ce moment-là, la requête n'a pas besoin d'être présentée au comité d'approbation des cibles. Le numéro du dossier demeure le même. Par la suite, si le niveau d'enquête augmente, les documents justificatifs sont versés au dossier de manière à ce que tout ce qui a trait à l'enquête, du début à la fin, se retrouve dans le dossier.

Le président: Monsieur Morden, j'ai une question à vous poser au sujet des activités d'analyse du SCRS. Les autorités du SCRS semblaient penser que cette activité était plutôt faible, et vous avez pris des mesures, je pense, pour renforcer cette fonction au sein de votre organisme. Ces améliorations que vous avez apportées vous permettront-elles de mieux nous acquitter de votre travail? Avez-vous suffisamment de personnel comparativement à d'autres services, comme aux États-Unis ou en Allemagne, par exemple? Avez-vous suffisamment d'analystes?

M. Morden: C'est une question très dangereuse à poser à un fonctionnaire. Si nous nous comparons à des organismes comme la CIA ou la Bundesnachrichtendienst, en Allemagne, nous ne faisons sûrement pas le poids, et je n'en vois d'ailleurs pas la nécessité. Nous avons amélioré le service d'analyse. Au cours des deux dernières années, nous l'avons presque doublé. Nous avons recruté des gens, et nous allons avoir davantage recours au service de gens du milieu universitaire pour certaines périodes déterminées. Ce sont des gens qui nous apporteront certaines connaissances spécialisées dans un domaine ou un autre.

[Texte]

• 1245

The best answer I can give you, Mr. Chairman, is that I think our product has been steadily improving. Certainly in the past few months to a year we have actually produced some very good papers, by anybody's standards. I would like to think, particularly coming out of the stable I do, that I have a reasonable sense of what constitutes good quality.

We have patches of unevenness. There are things I would like to see further improved. But at the moment, I think we probably have the appropriate number of resources—gee, I hate to throw away an opportunity like this—to do that job, to perform the thing.

The criticism has always been on our capacity to look ahead, to provide a sense of strategic direction as to where various events were going. To reiterate and to make clear again on the record, I do not think there has ever been criticism of what you might call “operation” or “tactical intelligence” that we have produced. I think people have been very good at this.

There was a very clear weakness in the service in getting beyond case-specific, very operationally oriented intelligence. I think we have made a lot of progress there.

The Chairman: Could you also make a comment for our committee on CSIS having its own building? We have had outside evidence that in just organizing the day-to-day operations of the service, it is important to have a building of your own, where your troops are all there, so to speak. From a morale perspective as well, it is important to bring people together to improve morale and to build an institutional culture that will enhance the service.

Mr. Morden: I think I made a comment either here or at the standing committee—maybe it was when you came over to visit us in February—that other than parliamentarians, I think we have just about the worst housing in town for personal office space and work space for employees.

I fully understand why people do not wish to spend a lot of money on our building. It was always seen as a temporary set of quarters for us. Nevertheless, in terms of what I think in today's world are acceptable standards for people to spend their working lives in, I think it is very important that we get a permanent place. I would certainly agree with you that it would be a big plus for morale.

Again, I would put the emphasis on the increased efficiency and effectiveness this would give us. On a given day, I am never sure if we are in six, seven, or eight different buildings in Ottawa. We have tried to do some consolidating, but things that go in one seem to always require something else to pop out the other door.

Of all places where we are constantly using very sensitive information, the risks to security of constantly physically having to move this information around town to different locations is a very serious problem. I look forward to the day when that will no longer be necessary.

The Chairman: My last point relates to management-labour relations and the right of employees to collective bargaining. I know that when the service was first set up, because it came out of the RCMP, the statute actually

[Traduction]

La meilleure réponse que je puisse vous donner, monsieur le président, c'est que notre produit s'est constamment amélioré. On ne peut douter qu'au cours des derniers mois, nous avons produit quelques documents absolument excellents. Je me plais à croire, compte tenu particulièrement de mes antécédents, que j'ai un assez bon sens de ce qui est de bonne qualité.

Tout n'est pas parfait, évidemment. Il y a encore des choses que je voudrais améliorer. Mais pour l'instant, je pense que nous avons probablement suffisamment de ressources—oh! que je m'en veux de laisser passer une occasion comme celle-là—pour bien faire le travail.

On nous a toujours critiqué pour notre incapacité de prévoir, de donner une idée de la direction que prendraient les événements. Je répète, pour qu'on le sache, que je ne pense pas que l'on ait jamais critiqué les «opérations» ou les «opérations tactiques» que nous avons menées. Je pense que nous nous sommes montrés à la hauteur à cet égard.

Il y avait une lacune très évidente pour ce qui est des renseignements qui allaient au-delà des événements actuels. Je pense que nous avons beaucoup progressé sur ce plan.

Le président: Pourriez-vous nous parler un peu de la possibilité que le SCRS obtienne son propre immeuble? On nous a dit que ne serait-ce que pour organiser les opérations quotidiennes du service, il est important que vous possédiez votre propre immeuble, que toutes vos troupes soient au même endroit, en quelque sorte. Pour le moral des troupes, aussi, il est important de créer un milieu où tous les gens d'un même service se côtoient, et d'instaurer une culture institutionnelle qui améliore le service.

M. Morden: Je pense avoir déjà dit, ici, ou au comité permanent—c'était peut-être lorsque vous êtes venus nous rendre visite en février—qu'à l'exception des parlementaires, nous sommes les gens les plus mal logés en ville, pour ce qui est des bureaux des employés et du lieu même de travail.

Je comprends parfaitement bien pourquoi on ne veut pas dépenser beaucoup d'argent pour nos locaux. Nous avons toujours été censés n'y être que de façon temporaire. Quoi qu'il en soit, compte tenu de ce que l'on pourrait considérer acceptable en fonction de lieu de travail, je pense qu'il est très important que nous ayons des locaux permanents. Je suis absolument d'accord avec vous pour dire que ce serait très bien pour le moral des troupes.

J'insiste encore une fois particulièrement sur l'efficacité et l'efficacités accrues que cela nous permettrait d'atteindre. Parfois, je ne sais plus très bien si nous sommes dispersés dans six, sept ou huit immeubles différents dans Ottawa. Nous avons essayé de centraliser un peu nos activités, mais ce qui est utilisé dans un endroit semble toujours nécessiter autre chose ailleurs.

Les risques pour la sécurité que représente l'obligation de toujours transporter d'un endroit à un autre les renseignements que nous utilisons posent un très grave problème. J'ai bien hâte que ce ne soit plus nécessaire.

Le président: Ma dernière question a trait aux relations patronales-syndicales et au droit des employés à la négociation collective. Je sais que lorsque le service a été créé, parce qu'il était un rejeton de la GRC, les employés ne

[Text]

provided that there would be no collective bargaining, in a sense. In your evidence, though, you indicated that you have no concern about that particularly. If people want to form a union and be recognized, I think your evidence was that you saw no disadvantage to that. Would you draw that line somewhere? We are certainly interested in that area, and I am wondering why the bulk of your employees would not have the right to unionize, as everybody else does.

• 1250

Mr. Morden: As for the question of why our non-unionized employees do not want it, you would have to put to them. Certainly the structure we have for non-unionized employees is an outgrowth of what, in the RCMP, is called divisional representation. It is non-unionized.

I would certainly stand by my answer that if the employees themselves decided they wished to change their status, I have no objections to sitting down and negotiating what would be the terms and conditions, just as we have with the current unionized employees—none whatsoever. At the moment, as you may know, we provide direct support to the non-unionized employees association to the extent of about \$225,000 a year in salaries, travel, equipment and so on. I would do this because it is the system that was put in place. I find it anomalous, but it is part of the system I have inherited, and I try to make it work.

The Chairman: Just so I am clear in my own mind, is it correct then that there are no reasons in terms of national security for why CSIS employees should not be permitted to unionize?

Mr. Morden: Not that I can think of. I guess if you got down to the formation of a properly certified bargaining agent, which I guess is what they would become, as there are a number of other professional bargaining agents around town, there would probably have to be a discussion about the relativity of national security to the right to strike. But that is the only security issue I can really think of.

The Chairman: Thank you very much.

M. Tétreault (Laval-des-Rapides): Monsieur le directeur, dans votre témoignage aujourd'hui, vous nous avez tracé un portrait intéressant et même réjouissant de la situation actuelle du bilinguisme dans votre Service. Vous nous avez même dit que la proportion des francophones augmentait sans cesse, ce qui est une nette amélioration par rapport à la situation qui existait en 1984, au début du Service, et que le rattrapage continuait dans ce domaine.

Pouvez-vous nous faire un commentaire sur le témoignage devant le Comité de M. Bernard Marentette, le représentant régional de l'Association des employés du Service canadien du renseignement de sécurité pour la région de Québec? Il affirme que le Service centralise une trop grande partie de ses activités au quartier général d'Ottawa. Il dit qu'en centralisant ainsi toutes les opérations du Service à Ottawa, tout se fait en anglais. Il fait le commentaire suivant:

[Translation]

devaient pas avoir droit à la négociation collective. Dans votre témoignage, toutefois, vous avez dit n'avoir aucune inquiétude particulière à cet égard. Si les employés veulent former un syndicat et être accrédités, je pense que vous avez dit n'y voir aucun inconvénient particulier. Pourriez-vous apporter quelques précisions là-dessus? Cela nous intéresse, évidemment, et je voudrais bien savoir pourquoi la majorité de vos employés n'auraient pas le droit de former un syndicat comme qui que ce soit d'autre.

M. Morden: Pourquoi les employés non syndiqués ne veulent-ils pas d'un syndicat? C'est une question que vous devriez leur poser à eux, je pense. La structure que nous avons à l'heure actuelle pour les employés non syndiqués est une ramification de la représentation divisionnelle qui existe à la GRC. Ces employés ne sont pas syndiqués.

Je n'ai absolument aucune objection à répéter ce que j'ai déjà dit, à savoir que si les employés décidaient de changer leur situation, je n'aurais absolument aucune objection à m'asseoir avec eux et à négocier les conditions qui prévaudraient, comme cela se fait à l'heure actuelle avec les employés syndiqués du SCRS—absolument aucune objection. À l'heure actuelle, vous savez peut-être déjà que nous appuyons financièrement l'Association des employés non syndiqués. Nous lui donnons environ 225,000\$ par année pour défrayer ses salaires, ses frais de déplacement, son matériel, etc. Si je le fais, c'est que c'est ainsi que les choses sont prévues. C'est une anomalie, j'en conviens, mais cela fait partie du système dont j'ai hérité, et j'essaie de le faire fonctionner.

Le président: Pour être bien certain que j'ai compris, est-il juste, alors, qu'il n'y a absolument aucune raison, sur le plan de la sécurité nationale, pour que les employés du SCRS ne soient pas autorisés à former un syndicat?

M. Morden: Je ne pense pas, non. Je suppose que s'il fallait considérer la formation d'un agent de négociation accrédité, comme il y en a plusieurs à Ottawa, il faudrait probablement discuter des rapports à faire entre la sécurité nationale et le droit de grève. Mais c'est vraiment la seule question de sécurité à laquelle je peux penser.

Le président: Merci beaucoup.

Mr. Tétreault (Laval-des-Rapides): Mr. Morden, in your presentation today, you have drawn a rather interesting picture, I would even say a heartening picture, of the situation of bilingualism in your service. You even told us that the proportion of francophones is constantly increasing, which is clearly an improvement in comparison with the situation in 1984, after the creation of the service, and that the catching up was continuous in that area.

Can you comment on the declaration made before the Committee by Mr. Bernard Marentette, the regional representative of the Association of Employees of the Canadian Security Intelligence Service for the region of Quebec? He said that the service centralizes too many of its activities at its headquarters in Ottawa. By doing that, he says that everything is done in English. Here is what he said:

[Texte]

Les communications entre Ottawa et la région du Québec sont faites en majorité en anglais.

Il nous demande dans quelle proportion les membres de la haute direction sont francophones ou bilingues.

Can you make a brief comment on that statement by Mr. Marentette concerning the situation versus Quebec?

• 1255

Mr. Morden: Sir, I guess in the first place I would have to say that I think a lot of our employees here in the capital region, where the central headquarters is, would be very surprised to hear that everything is done in English. In other times, in other places, in other organizations, and perhaps even near the creation of CSIS, that may well have been the case.

The instruments of work, which is the formal term for formal messages that go to bilingual regions, are quite strictly regulated in terms of the use of French. Depending on how you define the upper management, if you take the executive group, which in civil service terms would be the category in the Public Service called SM, and then EX-1 through EX-5, the participation is as I was describing it earlier today. It is 74% anglophone and 26% francophone, which as I pointed out is rather better than the average in the Public Service. If you define that more narrowly as just the people who sit on my executive committee, then at the moment, give or take, 40% of the members of the executive committee are francophone.

Mr. Brewin: Following up on my earlier questions, I have a copy of a letter from Mr. Bartel dated May 30, 1990, to the Privacy Commissioner. In it, he says that on April 18, 1990, he requested his files from the Canadian Security Intelligence Service. He says that he received a reply on May 29, dated May 22, indicating that the service was applying for an extension of the 30-day statutory time limit. He enclosed a copy of the letter he received from CSIS, in which it is stated that in your case the service is applying the provisions; that is, permitting a request for an extension of 30 days:

This extension is necessitated because meeting the original time limit would unreasonably interfere with CSIS operations.

Mr. Bartel says that he finds this explanation very difficult to accept. I must say that I do too. I find it hard to imagine why there would be any difficulty in replying to a request from Mr. Bartel for his file, first even to confirm whether or not there is a file on him.

He says in his letter that when he was approached by the CSIS officer, presumably Mr. Kearley:

The CSIS officer told me that the interview was for his own personal information and was not part of an official investigation.

Do you have any comment on that? Why would it take so long for CSIS to reply to Mr. Bartel?

[Traduction]

The communications between Ottawa and the region of Quebec are mostly in English.

He asks us what proportion of senior management are francophones or bilingual people.

Pouvez-vous nous faire quelques brèves observations au sujet de cette déclaration de M. Marentette?

M. Morden: Monsieur, je dois tout d'abord dire qu'il y a bien des employés de la région de la Capitale nationale, qui travaillent au quartier général, qui seraient plutôt étonnés de vous entendre dire que tout s'y passe en anglais. En d'autres temps, ailleurs, dans d'autres organismes, et peut-être même au moment de la création du SCRS, cela a peut-être pu être vrai.

Les instruments de travail, c'est ainsi que l'on appelle les messages officiels qui sont envoyés dans les régions bilingues, sont réglementés de façon très stricte pour ce qui est de l'utilisation du français. Selon la définition que l'on donne à la haute direction, si l'on prend le groupe de l'administration, par exemple, qui correspond à la catégorie SM, et à la catégorie des EX-1 à EX-5, dans la fonction publique, la répartition est comme je l'ai décrite plus tôt. Soixante-quatorze pour cent de ces gestionnaires sont anglophones et 26 p. 100 sont francophones, ce qui est mieux que la moyenne dans la fonction publique, comme je l'ai fait remarquer. Si vous ne voulez considérer que les gens qui font partie de mon comité de direction, à l'heure actuelle, à peu de choses près, 40 p. 100 des membres du comité sont francophones.

M. Brewin: Pour enchaîner sur les questions que je vous posais plus tôt, j'ai ici la copie d'une lettre datée du 30 mai 1990, qu'a fait parvenir M. Bartel au commissaire à la protection de la vie privée. Dans cette lettre, il dit que le 18 avril 1990, il a demandé son dossier au Service canadien du renseignement de sécurité. Il dit aussi avoir reçu une réponse le 29 mai, en date du 22 mai, dans laquelle on indiquait que le Service demandait une prolongation de la limite de 30 jours prévue dans la loi. Il m'a fait parvenir une copie de la lettre qu'il a reçue du SCRS, dans laquelle on dit que, dans son cas, le Service applique les règles prévues, notamment celles qui permettent de demander une prolongation de la limite de 30 jours:

Cette prolongation est nécessaire parce que respecter la limite prévue à l'origine nuirait aux opérations du SCRS.

M. Bartel dit trouver cette explication très difficile à croire. Et je dois dire que je suis d'accord avec lui. J'ai peine à imaginer pourquoi répondre à la demande de M. Bartel poserait quelque difficulté que ce soit, ne serait-ce que confirmer si le SCRS a un dossier sur lui ou non.

Il dit dans sa lettre que lorsqu'il a été approché par l'agent du SCRS, on peut supposer que c'était M. Kearley:

L'agent du SCRS m'a dit que l'entrevue était pour son information personnelle et qu'elle ne faisait pas partie d'une enquête officielle.

Qu'en pensez-vous? Pourquoi le SCRS a-t-il besoin de tant de temps pour répondre à M. Bartel?

[Text]

Mr. Morden: I really do not have a comment. Mr. Bartel has applied through the Privacy Act for whatever information there may be. There are means of redress within that act if he feels the service is not dealing with his request in a straightforward matter or has any manner of complaint with the way we are. He has the right of redress and complaint to the Privacy Commissioner.

Mr. Brewin: Which he appears to be taking.

In it he says that the interview was for "his own personal information". That would not seem to square with at least the use of that interview. According to your earlier evidence, you said it became part of the so-called native extremism investigation.

Mr. Morden: That is a comment that was made by Mr. Bartel.

Mr. Brewin: Have you asked for any subsequent follow-up interview with Mr. Bartel following the public nature of this and the SIRC review and all of that?

• 1300

Mr. Morden: No.

Mr. Brewin: Do you not think perhaps it might be in order to find out what Mr. Kearley did in this case and what is going on here?

Mr. Morden: No.

Mr. Brewin: I guess we differ on that one.

Pursuant to section 33, you are obliged to provide a report to the minister, which has to happen once every 12 months. The report goes to the Inspector General, who gives a certification on whether or not activities have happened in the course of the year not authorized under the act or contravening directions or involve an unreasonable or unnecessary exercise by the service of any of its powers. In your reports to the minister, have you referred to the Innu interview or the native extremism investigation?

Mr. Morden: I have provided my comments to the minister pursuant to the SIRC report.

Mr. Brewin: Did you refer to either of the two—the Innu interview or the so-called native extremism investigation—in your section 33 report to the minister?

Mr. Morden: Since I have not written the latter yet for this year, it is a little hard to tell you whether it is entered or not.

Mr. Brewin: What about the year before? What year do you operate on, the calendar year or the fiscal year?

Mr. Morden: On the fiscal.

Mr. Brewin: This interview took place in December 1988. The native investigation took place in that same fiscal year. Was it covered in the fiscal year ending March 31, 1989?

Mr. Morden: I do not know, in the terms in which you describe it, why I would.

Mr. Brewin: I take that to be an answer that you did not include it. Is that a correct deduction from your answer? Did you include any reference to either the Innu interview or the native extremism investigation in your report for the year ending March 31, 1989?

[Translation]

M. Morden: Je ne le sais vraiment pas. M. Bartel a demandé d'obtenir tous les renseignements que nous possédons sur lui en vertu de la Loi sur la protection des renseignements personnels. Il y a des recours qui sont prévus dans la Loi s'il pense que le Service ne traite pas sa demande comme il le devrait. Il a des recours et il peut formuler une plainte au commissaire à la protection de la vie privée.

M. Brewin: Ce qu'il semble faire, d'ailleurs.

Dans sa lettre, il dit que l'entrevue était pour «son information personnelle». Cela ne semble pas tellement habituel. Au cours d'une autre séance, vous nous avez dit que cette entrevue avait été faite dans le cadre de l'enquête sur les activités extrémistes de certains autochtones.

M. Morden: C'est une observation qu'a faite M. Bartel.

M. Brewin: Avez-vous demandé qu'une autre entrevue soit faite avec M. Bartel, compte tenu du caractère public de cette affaire et de l'examen du CSARS, entre autres?

M. Morden: Non.

M. Brewin: Ne pensez-vous pas que ce serait justifié pour savoir ce qu'a fait M. Kearley dans ce cas, entre autres, et ce qui se passe vraiment?

M. Morden: Non.

M. Brewin: Je pense que nous ne sommes pas d'accord là-dessus.

En vertu de l'article 33, vous avez l'obligation de remettre un rapport au ministre tous les 12 mois. Le rapport est remis à l'inspecteur général, qui doit confirmer que les activités ont été exécutées ou non en accord avec la loi, ou qu'elles contrevenaient aux directives, ou qu'elles constituaient une utilisation inutile de ses pouvoirs par le service. Dans vos rapports au ministre, avez-vous fait allusion à l'entrevue des Innus ou à l'enquête en question?

M. Morden: J'ai fourni mes observations au ministre à la suite du rapport du CSARS.

M. Brewin: Avez-vous fait allusion à l'entrevue ou à l'enquête dans le rapport que vous avez remis au ministre en vertu de l'article 33?

M. Morden: Puisque le rapport de cette année n'a pas encore été rédigé, je peux difficilement vous dire ce qu'il en est.

M. Brewin: Et dans le rapport de l'année précédente? Selon quelle année fonctionnez-vous, l'année civile ou l'année financière?

M. Morden: L'année financière.

M. Brewin: Cette entrevue a eu lieu en décembre 1988. L'enquête a elle aussi eu lieu au cours de la même année financière. Faisait-elle partie des activités de l'année financière qui a pris fin le 31 mars 1989?

M. Morden: De la façon dont vous posez votre question, je ne peux vraiment pas vous le dire.

M. Brewin: J'en déduis que vous n'en avez pas parlé dans votre rapport de 1989. Mon interprétation est-elle juste? Avez-vous fait mention de l'entrevue des Innus ou de l'enquête dans votre rapport de l'année qui a pris fin le 31 mars 1989?

[Texte]

Mr. Morden: Mr. Brewin, what I include in the report to the minister is between the minister and me.

Mr. Brewin: I am not asking you for the substance of the report, but whether the issue was raised in the report.

Mr. Morden: I am saying to you that the contents of that report are confidential and they are between the minister and me.

Mr. Brewin: You will have received a copy of the Inspector General's certification. Did the Inspector General's report deal in any way with either the Innu interview or the native extremism investigation?

Mr. Morden: I think, again, this is a report that goes to the minister and is a matter of confidence between the Inspector General and the minister.

Mr. Brewin: And so on that basis you are not going to answer the question. Is that correct?

Mr. Morden: That is correct.

Mr. Brewin: If I have a minute, I will just knock off. . . This is our last opportunity to ask questions, I guess. In an appearance before the standing committee, you said the service had hired a professional consultant on the issue of polygraph testing. You said he had just about finished his work and you are anticipating a report by the summer. Do you have the report? Has it been submitted to you?

Mr. Morden: The report has not been submitted to me, but I am told it is very close to being so.

Mr. Brewin: Would you be prepared to file a copy of the report to this committee if it comes in in the next three weeks; that is, before the end of June?

Mr. Morden: I think I will have to take a look at the report before I made a commitment of that kind.

Mr. Brewin: Would you at least let us know when it comes so we can take the issue up with you?

Mr. Morden: If it comes and after I have had a chance to look at it, I will make a judgment at that time.

Mr. Rideout: I have a couple of quick questions. Going back to recruitment of new members, do you use psychological tests? What are they used for, if you do, in recruiting new members?

Mr. Morden: I do not have a ready answer for you on that. We do certain screening of people, but as for each step and whether it involves a specific psychological test, I would have to get back to you on that.

The Chairman: Mr. Morden, thank you very much for coming before us. The questions might seem a bit disjointed but I can assure you that they are all designed to tie in loose ends in our report and will be very helpful to us, I am sure. Thank you very much.

[Traduction]

M. Morden: Monsieur Brewin, ce que j'inscris dans le rapport que je remets au ministre est quelque chose qui regarde le ministre et moi.

M. Brewin: Je ne vous demande pas de me dire ce que vous avez écrit dans votre rapport, mais tout simplement si vous avez soulevé la question dans votre rapport.

M. Morden: Et moi, je vous réponds que la teneur de ce rapport est confidentielle et qu'elle ne regarde que le ministre et moi.

M. Brewin: Vous avez reçu une copie de l'approbation de l'inspecteur général. Dans le rapport de l'inspecteur général, a-t-il été question de quelque façon que ce soit de l'entrevue des Innus ou de l'enquête?

M. Morden: Encore une fois, je répète qu'il s'agit d'un rapport qui est remis au ministre et qui ne regarde que l'inspecteur général et le ministre.

M. Brewin: Donc, vous ne répondrez pas à ma question. Est-ce bien cela?

M. Morden: C'est bien cela.

M. Brewin: S'il me reste encore une minute, je vais diverger un peu. . . Je suppose que c'est la dernière possibilité que nous avons de poser des questions. Au cours d'un témoignage devant le comité permanent, vous avez dit que le service avait embauché un expert-conseil pour examiner la question de l'utilisation du polygraphe. Vous avez dit qu'il venait tout juste de terminer son étude et que vous attendiez son rapport au cours de l'été. Avez-vous obtenu le rapport en question? Vous l'a-t-il remis?

M. Morden: Je ne l'ai pas encore reçu, mais on me dit que cela ne devrait pas tarder.

M. Brewin: Consentiriez-vous à en faire parvenir une copie au comité si vous l'obtenez dans les trois prochaines semaines, c'est-à-dire avant la fin de juin?

M. Morden: Je pense que je vais devoir l'examiner, auparavant, avant de prendre quelque engagement que ce soit.

M. Brewin: Nous ferez-vous au moins savoir quand vous l'aurez reçu, de manière à ce que nous puissions vous relancer?

M. Morden: Si je le reçois d'ici peu, et après avoir eu l'occasion de l'examiner, je verrai à ce moment-là.

M. Rideout: J'ai une ou deux brèves questions à vous poser. Pour revenir à la question du recrutement, soumettez-vous les candidats à des tests psychologiques? Pourquoi utilisez-vous de tels tests, si vous le faites, pour le recrutement de nouveaux employés.

M. Morden: Je n'ai pas de réponse toute prête à vous donner là-dessus. Nous faisons une certaine sélection, mais pour ce qui est de chaque étape, et pour ce qui est de savoir si nous soumettons les candidats à un test psychologique particulier chaque fois, je vous ferai parvenir la réponse plus tard.

Le président: Monsieur Morden, merci beaucoup d'être venu nous rencontrer encore une fois. Les questions vous paraissent peut-être un peu décousues, mais je peux vous assurer qu'elles ont toutes pour but de boucler la boucle sur divers aspects de notre rapport et qu'elles nous seront très utiles, j'en suis convaincu. Merci beaucoup.

[Text]

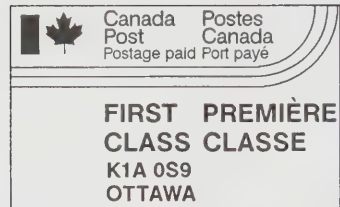
Mr. Morden: Thank you.

The Chairman: We stand adjourned until 3.30 p.m. today.

[Translation]

M. Morden: Merci.

Le président: La séance est levée. Nous reprendrons nos travaux à 15h30 cet après-midi.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESS

From the Canadian Security Intelligence Service:

J. Reid Morden, Director.

TÉMOIN

Du Service canadien du renseignement de sécurité:

J. Reid Morden, directeur.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 35

Tuesday, June 5, 1990

Chairman: Blaine Thacker

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 35

Le mardi 5 juin 1990

Président: Blaine Thacker

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Committee on *Procès-verbaux et témoignages du Comité spécial d'*

The Review of the CSIS Act and the Security Offences Act

Examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité

RESPECTING:

Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989

CONCERNANT:

Ordre de renvoi du Comité en date du mardi 27 juin 1989

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirty-fourth Parliament,
1989-90

Deuxième session de la trente-quatrième législature,
1989-1990

SPECIAL COMMITTEE ON THE REVIEW OF THE
CSIS ACT AND THE SECURITY OFFENCES ACT

Chairman: Blaine Thacker

Vice-Chairman: Maurice Tremblay

Members

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

COMITÉ SPÉCIAL D'EXAMEN DE LA LOI
CONSTITUANT LE SCRS ET DE LA LOI SUR
LES INFRACTIONS EN MATIÈRE DE SÉCURITÉ

Président: Blaine Thacker

Vice-président: Maurice Tremblay

Membres

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, JUNE 5, 1990
(56)

[Text]

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met at 3:37 o'clock p.m. this day, in Room 701 Promenade Building, the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout and Blaine Thacker.

In attendance: From the Procedural Service of the House of Commons: Charles Robert, Procedural Clerk. *From the Research Branch of the Library of Parliament:* Philip Rosen, Senior Analyst. *From the Committee Research Staff:* Stuart Farson, Research Consultant; François Cadieux and Brian Gorlick, Research Associates.

Witnesses: From the Treasury Board: Gerald Bethell, Director of Information Management Practices, Administrative Policy Branch. *From the Canadian Security Intelligence Service:* Eric Brick, Director General, Security Screening. *From the Canadian Employment and Immigration Commission:* Charles Belford, Director Control and Enforcement Policy, Immigration Policy.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (*See Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1.*)

The witnesses made statements and answered questions.

At 4:36 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 5 JUIN 1990
(56)

[Traduction]

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit aujourd'hui à 15 h 37, dans la salle 701 de l'édifice La Promenade, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout et Blaine Thacker.

Aussi présents: Du Service de procédure de la Chambre des communes: Charles Robert, greffier à la procédure. *Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement:* Philip Rosen, analyste principal. *Du personnel du Comité:* Stuart Farson, conseiller de recherche; François Cadieux et Brian Gorlick, associés de recherche.

Témoins: Du Conseil du trésor: Gerald Bethell, directeur, Gestion de l'information, Politique administrative. *Du Service canadien du renseignement de sécurité:* Eric Brick, directeur général, Filtrage de sécurité. *De la Commission canadienne de l'Emploi et de l'Immigration:* Charles Belford, directeur, Groupe de travail—Politique du contrôle, Politique de l'immigration.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

À 16 h 36, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Tuesday, June 5, 1990

• 1537

The Chairman: I call the meeting to order. We are resuming consideration of our order of reference dated June 27, 1989. We have three sets of witnesses today: from the Treasury Board, from CSIS, and the Canadian Employment and Immigration Commission.

I think, Mr. Bethell, you are to take the floor and introduce your people. I understand you have an order of presentation that you prefer to give. Is that correct?

Mr. Gerald Bethell (Director, Information Management Practices, Administrative Policy Branch, Treasury Board Secretariat): Mr. Chairman, I am Gerry Bethell, and Eric Brick is director general of security screening services in CSIS. I think the gentlemen from Employment and Immigration will be introducing themselves a bit later, when they will deal with a slightly different area.

The Chairman: Maybe the officials from CEIC would introduce themselves now.

Mr. Charles Belford (Director, Control and Enforcement Policy, Immigration Policy, Canada Employment and Immigration Commission): Mr. Chairman, I am Charles Belford and I am responsible for control and enforcement policy in the immigration program.

Mr. Kirk Bell (Special Adviser to the Executive Director, Immigration Policy, Canada Employment and Immigration Commission): Mr. Chairman, my name is Kirk Bell. I am special adviser to the executive director of immigration policy.

The Chairman: From your point of view, would it be wise for all of you to give your evidence before we go into our questioning? That would be our normal routine, simply because we might take too long with the first set of witnesses if we do not.

Mr. Bethell, you carry on then.

Mr. Bethell: Thank you, Mr. Chairman. I sent along a great deal of material to the committee on the security policy and the standards and our implementation bulletins, which are all very complicated. I have a document here which will provide the committee with a brief overview of the policy, particularly the security screening requirements that I know you are especially interested in. If we could have these circulated to the members, I can give you a quick overview of the policy and what it was intended to achieve.

Essentially the government security policy was introduced in the House by the Solicitor General in the spring of 1986, and it was issued as an administrative policy by Treasury Board in June of that year. It was intended to deal with a

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mardi 5 juin 1990

Le président: La séance est ouverte. Nous reprenons l'étude de notre ordre de renvoi du 27 juin 1989. Nous recevons aujourd'hui trois groupes de témoins du Conseil du Trésor, du SCRS et de la Commission canadienne de l'emploi et de l'immigration.

Monsieur Bethell, vous devez prendre la parole pour présenter les personnes qui vous accompagnent. Je crois que vous préférez procéder dans un certain ordre. C'est bien cela?

M. Gerald Bethell (directeur de la Division de la gestion de l'information, Direction de la politique administrative, Secrétariat du Conseil du Trésor): Monsieur le président, je suis Gerry Bethell et Eric Brick est directeur général du filtrage de sécurité au SCRS. Les fonctionnaires d'Emploi et Immigration vont se présenter eux-mêmes tout à l'heure, lorsque nous aborderons un sujet un peu différent.

Le président: Peut-être peuvent-ils se présenter dès maintenant.

M. Charles Belford (directeur du groupe de travail de la politique et du contrôle, Politique de l'immigration, Commission canadienne de l'emploi et de l'immigration): Monsieur le président, je m'appelle Charles Belford et je suis responsable de la politique et du contrôle du programme d'immigration.

M. Kirk Bell (conseiller spécial auprès du directeur général de la Politique de l'immigration, Commission canadienne de l'emploi et de l'immigration): Monsieur le président, je m'appelle Kirk Bell. Je suis conseiller spécial auprès du directeur général de la Politique de l'immigration.

Le président: À votre avis, est-il préférable que vous nous présentiez vos exposés avant que nous ne passions aux questions? C'est ainsi que nous procédons d'habitude, car sinon, nous risquons de consacrer trop de temps au premier groupe de témoins.

Eh bien, allez-y, monsieur Bethell.

M. Bethell: Merci, monsieur le président. J'ai fait parvenir une documentation abondante au comité sur les questions de politique de sécurité et sur les normes, ainsi que nos bulletins d'application qui sont, eux aussi, très complexes. J'ai ici un document qui donnera au comité un aperçu de notre action, et qui indiquera en particulier les exigences de filtrage de sécurité, auxquelles vous vous intéressez particulièrement. Peut-être pourrait-on distribuer ces documents aux membres du comité; je vais vous présenter un aperçu de notre action et de nos objectifs.

La politique gouvernementale sur la sécurité a été présenté à la Chambre par le solliciteur général au printemps 1986, puis publiée en tant que directives administratives par le Conseil du Trésor en juin de la même année. Il s'agissait

[Texte]

range of interrelated problems. One was the volume of information that was classified and the cost of maintaining and transmitting that information and the cost of doing the security clearances for the individuals who would have access to that information—the cost and the intrusiveness of the procedures in relation to security clearance.

• 1540

Essentially there was only one security classification system—restricted, confidential, secret, and top secret—which covered the whole range of information, including personnel information, defence secrets, and what have you. What this policy does is split it into two parts. One is the security classification system, with three levels: confidential, secret, and top secret. The individuals who require access to that information would require security clearance at level 1, level 2, and level 3.

The classification system was also tied to specific exemption provisions of the Access to Information Act and the Privacy Act. So this classification system covers such things as information the disclosure of which would be injurious to international relations and defence, federal-provincial relations, the economic interests of Canada, and a few narrow provisions like that within the Access to Information Act.

On the other side of the equation, the other sensitive information, such as confidential business information, personal information that requires protection, we refer to as “designated”. The people who have access to that sensitive information require enhanced reliability checks.

Essentially, when someone in the government marks a document as “top secret”, “secret”, “confidential”, or whatever, this triggers a series of safeguards for the protection of that information. It triggers certain levels of information technology, security standards, and physical security, which are appropriate to the degree of sensitivity. Similarly, it triggers certain personnel security standards, which say only people with those levels of security clearance may have access to that information.

That is the structure of the policy. In terms of the language used here, it is security clearance for individuals requiring access to classified material and the reliability checks for people who require other sensitive information relating to such things as personal information and confidential business information.

On the second page of the document, about who does what among the various agencies, this details the various kinds of checks that are undertaken. The basic reliability check is something that applies to essentially anyone who is appointed to the Public Service. It includes the staffing requirements—the education, personal data, employment data, and references—and an optional criminal records name check for people who are appointed to the Public Service and

[Traduction]

de résoudre un certain nombre de problèmes interdépendants, notamment ceux du volume des documents classifiés, du coût de l'entretien et de l'envoi de ces documents, ainsi que celui du coût des contrôles sécuritaires auxquels sont soumises les personnes qui veulent consulter ces documents, et les problèmes de protection de la vie privée que soulèvent les méthodes mises en oeuvre à l'occasion de ces contrôles.

Autrefois, il n'existait essentiellement qu'un seul système de classification de sécurité comportant les catégories accès restreint, confidentiel, secret et très secret, ce système étant appliqué à une vaste gamme de renseignements, notamment aux renseignements personnels, aux secrets de défense, etc. Les nouvelles mesures ont séparé ce système en deux. D'un côté, on trouve le système de classification de sécurité comportant trois niveaux: confidentiel, secret et très secret. La personne qui veut consulter ces renseignements doit obtenir une cote de sécurité de niveau 1, 2 ou 3.

Le système de classification est également lié aux exemptions prévues spécifiquement dans la Loi sur l'accès à l'information et dans la Loi sur la protection des renseignements personnels. Il régit donc les renseignements dont la divulgation pourrait porter atteinte aux relations internationales, à la défense, aux relations fédérales-provinciales, aux intérêts économiques du Canada et à quelques éléments du même genre prévus dans la Loi sur l'accès à l'information.

De l'autre côté, des renseignements de nature critique, comme les données commerciales confidentielles, des renseignements personnels nécessitant une certaine protection, sont qualifiés de «protégés». Les personnes qui veulent consulter ces renseignements doivent se soumettre à une vérification approfondie de fiabilité.

Quand un fonctionnaire donne à un document la cote «très secret», «secret», «confidentiel» ou autre, il déclenche ainsi une série de mesures de sauvegarde assurant la protection des renseignements figurant dans ce document. Il met en oeuvre un certain nombre de moyens technologiques et de normes de sécurité matérielle qui conviennent à la nature du document, ainsi que diverses normes de sécurité applicables au personnel, en vertu desquelles seules les personnes ayant une cote de sécurité appropriée peuvent consulter le document.

Voilà la structure des mesures mises en oeuvre. En ce qui concerne les termes utilisés ici, on parle de cote de sécurité pour les personnes qui doivent consulter des documents classifiés, et de vérification de la fiabilité pour les personnes qui veulent consulter des renseignements personnels ou des données commerciales confidentielles.

À la deuxième page du document qui concerne les attributions des différents organismes gouvernementaux, on voit les différentes formes de vérification entreprises. La vérification de base de la fiabilité s'applique essentiellement à toutes les personnes qui accèdent à la fonction publique. Elle comporte les exigences en matière de dotation en personnel concernant les études, les données personnelles, les données sur l'emploi et les références, ainsi qu'une vérification

[Text]

who do not require access to sensitive information; the enhanced reliability check for people who require access to sensitive information but not national security types of information; and then the security clearance levels.

You can see there the portion of the checks done by departments individually; the portion of the checks, namely the criminal records checks, done by the RCMP; and the checks done by CSIS as part of security clearance procedures. Then, as you know, CSIS reports back to departments and departments make the ultimate decision on denial or approval of a security clearance.

Mr. Chairman, this was just to provide you with a bit of an overview of the structure of the policy.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Bethell. We will now go to Mr. Brick.

• 1545

Mr. Eric Brick (Director General, Security Screening, Canadian Security Intelligence Service): We welcome the opportunity to explain as much as possible and clarify the workings of the security screening business. We have taken efforts over the past few years to share more information with our clients and overcome some of the misunderstanding in terms of how we conduct that particular process.

I realize, as we all do, that the director has made a presentation to this committee, and the service has also responded to specific questions dealing with security assessments. I will not take up more of your time in terms of an overview other than to point out the fact that in terms of our particular function it is client-driven. In fact, if it were not for the two groups of people with me here today, I probably would not be here. I mean that in a positive, not a pejorative sense.

With respect to our processing I should point out that not only being client-driven it is based on consent. We work with respect to clearly specified authorities but also look as a preliminary stage in our processing for the consent of the subject involved, the individual involved. I will come back, with your forbearance, on that particular topic repeatedly, I trust, this afternoon.

Mr. Belford: Mr. Chairman, we circulated to the committee through the good offices of the Solicitor General's department a paper entitled "Immigrant and Visitors' Screening Program", which lays out very generally the constituent elements of our program. If the Chair pleases, I will lead members through that very quickly, not to read it but simply to summarize its major elements.

The immigration program in law and policy provides for three sectors to identify those who may be inadmissible to Canada. CSIS information is critical in all of these undertakings, whether it be offshore, at ports of entry, or inland.

The act, as you will know, Mr. Chairman, provides for a variety of grounds upon which persons can be identified as inadmissible. Where that happens offshore, such persons, with few exceptions, are simply barred entry to Canada.

[Translation]

facultative du casier judiciaire pour les nouveaux fonctionnaires qui n'ont pas besoin de consulter des renseignements de nature critique; la vérification approfondie de la fiabilité concerne les personnes qui ont besoin de consulter des renseignements de nature critique ne concernant pas la sécurité nationale; on trouve ensuite les niveaux de cote de sécurité.

Vous voyez ici la portion des vérifications effectuées par chaque ministère; ici, les vérifications effectuées par la GRC, à savoir la vérification du casier judiciaire; et ici, les vérifications effectuées dans le cadre de la procédure d'attribution d'une cote de sécurité. Ensuite, comme vous le savez, le SCRS présente un rapport aux ministères, qui décident en dernier ressort de l'attribution de la cote de sécurité.

Monsieur le président, j'ai voulu vous présenter un aperçu de la structure en vigueur actuellement.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Bethell. Nous allons maintenant entendre M. Brick.

M. Eric Brick (directeur général du filtrage de sécurité, Service canadien du renseignement de sécurité): Nous sommes heureux de pouvoir vous expliquer dans la mesure du possible le déroulement des opérations de filtrage de sécurité. Au cours des dernières années, nous nous sommes efforcés de mieux informer nos clients et de résoudre certains malentendus concernant notre façon de procéder.

Je sais que notre directeur a déjà comparu devant ce comité et que mes collègues ont aussi répondu à des questions très précises concernant les évaluations de sécurité. J'éviterai donc d'abuser de votre temps, et j'indiquerai simplement que notre action accorde la priorité aux clients. Je peux même dire que je ne suis ici que parce que les deux autres groupes de témoins sont également présents; j'ajoute que mes propos n'ont rien de péjoratif.

En ce qui concerne notre façon de procéder, je voudrais dire qu'en plus de la priorité accordée aux clients, notre action est fondée sur le consentement. Nous travaillons en vertu de pouvoirs habilitants très précis, et dès la phase préliminaire de notre intervention, nous sollicitons le consentement de la personne concernée. Si vous me le permettez, j'aurai l'occasion de revenir à plusieurs reprises sur ce sujet cet après-midi.

M. Belford: Monsieur le président, nous avons communiqué au comité, par l'intermédiaire du ministère du Solliciteur général, un document consacré au programme de filtrage des immigrants et des visiteurs, qui présente de façon générale les éléments constitutifs de notre programme. Si la présidence le souhaite, je pourrais évoquer rapidement le contenu de ce document, sans en donner lecture, mais en résumant les principaux éléments qui y sont abordés.

La loi et les directives qui régissent le programme d'immigration prévoient trois domaines d'identification des personnes qui ne peuvent être accueillies au Canada. À cet égard, les renseignements fournis par le SCRS sont essentiels aux interventions effectuées en dehors du territoire canadien, à un point d'entrée ou sur le territoire canadien.

Comme vous le savez, monsieur le président, la loi prévoit un certain nombre de motifs pour lesquels une personne peut être jugée inadmissible au Canada. Si cette personne se trouve à l'étranger, à quelques exceptions près,

[Texte]

Persons who arrive at our ports of entry on whom we have information raising considerations about their admissibility, can be brought into inquiry and actions taken to determine whether or not in fact they are inadmissible.

Similarly, persons inland who have already arrived in Canada, either on the basis of information about activities that they engaged in prior to coming to Canada or activities they engaged in while in Canada, can be brought in too. Depending on whether the information is classified or not, certain procedures will result in a testing of that evidence and a decision about whether or not they are inadmissible. That generally covers in a very short way the principal configuration of the program.

I am at your disposal, Mr. Chairman, if you would like to ask some questions.

Mr. Rideout (Moncton): I see this designation "Protected". From time to time I get correspondence from the minister stating "Protected". I do not know whether I can let my staff see it. What does it mean? Or am I just protected?

Mr. Bethell: It may be designated as protected because it contains sensitive personal information. It may have something that says "Protected—Personal Information" or "Medical Records", which indicates the kind of protection that should be afforded to it. Essentially it triggers the application of certain security standards and the transmission and the storage and the physical location and the accessibility of that information. So it does not imply anything in terms of access, other than what controls an organization may have to restrict access to it.

• 1550

Mr. Rideout: And with me receiving it protected, what is my responsibility? If I write the minister and ask him a question and he sends back some protected correspondence, to what use can I put the information that is in the letter?

Mr. Bethell: Normally the convention would be to check with the originator and ask them what kinds of uses they foresaw for the material.

Mr. Rideout: We had lots of other specific questions, but as far as the actual employees of CSIS are concerned I do not think anyone here would be capable of discussing the types of testing and screening they go through. Is there anybody capable of doing that?

The Chairman: Mr. Brick, can you comment on that?

Mr. Brick: We could perhaps try a question, if you are so inclined, and respond accordingly.

Mr. Rideout: Maybe I can just ask you this question and we will see where it goes. We asked this question this morning and it got nowhere. Do you use psychological testing?

A voice: That is his boss you are talking about now.

[Traduction]

on lui interdit l'accès au territoire canadien. Les personnes qui arrivent à un point d'entrée au Canada et sur lesquelles nous disposons de renseignements soulevant certains doutes quant à leur admissibilité peuvent être soumises à une enquête et à différentes mesures visant à déterminer si elles sont admissibles ou non.

Enfin, les personnes qui se trouvent déjà en territoire canadien peuvent également faire l'objet d'un contrôle, en fonction de renseignements concernant des activités qu'elles ont eues avant ou après leur arrivée au Canada. Selon qu'il s'agisse de renseignements classifiés ou non, on prendra des mesures pour vérifier ces renseignements, en fonction desquels on décidera si la personne est admissible ou non. Voilà, de façon très schématique, les principaux éléments du programme.

Je me tiens à votre disposition, monsieur le président, pour répondre aux questions.

M. Rideout (Moncton): Je vois ici la catégorie des renseignements protégés. Je reçois de temps en temps des lettres du ministre qui portent la mention «protégé», et je ne sais pas si je peux laisser mes collaborateurs en prendre connaissance. Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce moi qui suis protégé?

M. Bethell: Cette correspondance est peut-être désignée comme étant protégée parce qu'elle contient des renseignements personnels de nature critique. On peut trouver des documents portant la mention «Protégé—Renseignements personnels» ou «Dossiers médicaux», ce qui détermine le type de protection dont le document doit faire l'objet. Cette indication déclenche l'application de certaines normes de sécurité et détermine les conditions d'envoi, de stockage, de protection matérielle et d'accessibilité de ce genre de renseignement. Cela ne signifie donc rien pour l'accès, sinon qu'on décrit les contrôles possibles pour en limiter l'accès par un organisme.

M. Rideout: Et si je reçois un document protégé, quelle est ma responsabilité? Si j'écris au ministre pour lui poser une question et qu'il m'envoie des documents protégés, comment puis-je utiliser l'information qu'il m'a donnée?

M. Bethell: Normalement, il vous faudrait vérifier auprès de l'auteur du texte et lui demander quelles utilisations il envisageait pour le document.

M. Rideout: Nous avons beaucoup d'autres questions bien précises. Pour ce qui est des employés du SCRS, je ne crois pas que qui que ce soit ici soit en mesure de nous parler des tests et des épreuves de sélection qu'on leur impose. Est-ce que l'un de vous peut le faire?

Le président: Monsieur Brick, pouvez-vous répondre?

M. Brick: Nous pouvons peut-être écouter votre question, si vous le voulez bien, et vous répondre selon nos moyens.

M. Rideout: Je vais donc vous poser cette question et voir ce qui se produira. Nous avons posé cette question ce matin mais en vain. Utilisez-vous des tests psychologiques?

Une voix: Vous parlez de son patron.

[Text]

Mr. Rideout: Yes. So it may give you a hint as to which direction to take. Take the fifth, I think.

Do you use psychological testing in picking employees with CSIS?

Mr. Brick: In responding to your question, I can indicate that, as part of a strictly security assessment process, psychological testing is not involved. In personnel selection you will find psychological testing typically included as one of the tools. We make a distinction then, obviously, between security investment and personnel suitability.

Mr. Rideout: Have you used lie detector tests and things like that for CSIS employees?

Mr. Brick: My response would be exactly as previously given: in terms of the personnel selection process, a number of tools are applied. From the standpoint of security assessment, a polygraph is not used.

Mr. Rideout: When we were briefed by some experts from out west, they were telling us that in the picking of candidates to be employees of CSIS we should look not only at their present status, if I can put it that way, but also at what we could anticipate their reactions to be in the future, having been part of CSIS for a period of time—in other words, their psychological bent, or those sorts of things—to see whether the future of these employees would be appropriate for CSIS. Is anything like that done?

Mr. Brick: You still have us in the area of personnel selection. Any progressive organization will use past and present performance as a predictor of future performance. I obviously include CSIS as a progressive organization.

Mr. Brewin (Victoria): The four of you represent a pot-pourri of issues. Let me start perhaps on the immigration side. First of all, there must be thousands upon thousands—I do not have the number in my head—of applicants to Canada, either refugees or for landed immigrant status or for visitor status, or whatever. Is my understanding correct that CSIS would be asked, in the case of every single applicant, for some form of report? Is that what happens?

• 1555

Mr. Belford: As you noted, we do have a variety of different kinds of people who want to come to Canada. They generally break down into four groups of people: persons who are applicants for immigration; persons who are applicants for long-term visitor status, such as students, for example; persons who are refugee claimants seeking asylum under one colour of heading or another; and finally, visitors from countries where we require a visa or not. The U.S. is a good example of one where we do not.

CSIS in a very general sense could be said to be concerned with anyone. That is to say, they collect and provide information on a variety of the world's known bad guys. We can be given a name on a look-out list, for

[Translation]

M. Rideout: Oui. Cela peut vous indiquer la voie à suivre: vous n'êtes pas obligés de répondre. Invoquez le cinquième amendement.

Utilisez-vous des tests psychologiques pour choisir les employés du SCRS?

M. Brick: Pour répondre à votre question, je puis dire que dans le cadre de l'évaluation se rapportant strictement à la sécurité, il n'y a pas de test psychologique. Mais les outils de sélection du personnel comprennent habituellement des tests psychologiques. Il faut donc établir une distinction entre l'évaluation se rapportant à la sécurité et celle qui se rapporte aux qualifications requises pour le poste.

M. Rideout: Avez-vous utilisé des détecteurs de mensonges et des outils de ce genre pour les employés du SCRS?

M. Brick: Je vais donner la même réponse qu'on vous a donnée précédemment: pour la sélection du personnel, un certain nombre d'outils sont utilisés. Mais pour ce qui est de l'évaluation de sécurité, nous n'employons pas de détecteur de mensonges.

M. Rideout: Lors d'une séance d'information avec des spécialistes de l'Ouest, on nous a dit que dans le choix des candidats pour des postes au SCRS, il ne fallait pas uniquement considérer l'état actuel, si je peux dire, du candidat mais également quelles seront ses réactions plus tard, lorsqu'il aura fait partie du SCRS depuis quelque temps. Autrement dit, il faut voir quelles sont ses aptitudes psychologiques. Il faut déterminer si ces employés conviendront toujours au SCRS à l'avenir. Est-ce qu'on fait ce genre d'évaluation?

M. Brick: Vous parlez toujours de sélection du personnel. Tout organisme dynamique considère le rendement actuel et passé d'un candidat pour prévoir son rendement futur. Évidemment, je pense que le SCRS est un organisme dynamique.

M. Brewin (Victoria): A vous quatre, vous représentez un pot-pourri de questions. Commençons par l'immigration. Pour commencer, vous reconnaîtrez qu'il doit y avoir des milliers et des milliers de demandes d'immigration au Canada, qu'il s'agisse de réfugiés, d'immigrants reçus ou de permis de visites. Si je comprends bien, le SCRS doit faire un rapport pour chaque demande, non?

M. Belford: Comme vous l'avez fait remarquer, il y a toute une variété de gens qui veulent venir au Canada. On peut les diviser en quatre grands groupes: ceux qui font une demande d'immigration, ceux qui demandent un statut de visiteur à long terme, comme les étudiants, ceux qui demandent le statut de réfugié et qui, pour une raison ou pour une autre, cherchent asile au Canada et, finalement, les visiteurs de pays pour lesquels il faut un visa ou non. Les États-Unis sont un bon exemple de pays où le visa n'est pas nécessaire.

Dans un sens très général, on pourrait dire que le SCRS s'occupe de tout ce beau monde. En fait, il recueille et fournit des renseignements sur divers mauvais sujets de partout dans le monde. On peut par exemple obtenir un nom

[Texte]

example. It does not have to necessarily be CSIS either. If there is a bank robbery in Watertown, you can understand we might be interested in people crossing at nearby border points. It ranges over quite a spectrum of different kinds of information. There are activities CSIS takes which are very focused and methodical in terms of immigrant screening, but there is also information passed to us generally that we use as part of our look-out system.

Mr. Brewin: Let me go to applicants, say, from a country such as India, where presumably they have a lot of interest in coming to Canada. Do all of the applicants for immigration have an individual report done on them?

Mr. Belford: The persons who are generally looked at are those who are seeking to immigrate to Canada, yes.

Mr. Brewin: How many would we be talking about?

Mr. Belford: Just let me finish my answer. I should say that persons who are very young are not looked at. The numbers of applicants. . . ?

Mr. Brewin: Just in a given year, say, from India, so we can focus on how the system. . .

Mr. Belford: I do not have the specific intake volumes. It has been growing phenomenally.

Mr. Brewin: Let me get to the bottom question. Maybe this is a better way to put it. What would be the caseload of CSIS officials worrying about immigrant applications, say, from a country such as India? How many checks would be done per week, per year?

Mr. Belford: I do not have those numbers. Perhaps CSIS has some numbers on that, but the actual numbers would vary from year to year and depend of course on the number of applicants. I do not have any specific traffic numbers, certainly not at hand.

Mr. Brick: I would like to go back to the type of discussion we were having previously, by way of analogy, in terms of personnel selection and security assessment. In personnel selection, there is a lead-up in terms of an individual's suitability to work in an employment area. Once they have made that determination, they pass it on to the departmental security officer, who then funnels it through to CSIS to do a security assessment. I would suggest that is somewhat of a parallel to what we are talking about here in terms of immigration screening.

Everyone who applies around the world does not find their application before CSIS. There is an initial review done by the immigration officers world-wide in terms of whether that individual meets the particular criteria as set by the immigration department for entry into Canada. From that, obviously we then kick into gear when the form is submitted to us for processing.

In terms of your specific question about India, sir, it is a very heavy workload. I believe at present Hong Kong is perhaps the highest, but India ranks within the top four.

Mr. Brewin: Maybe this does not lead very well in this kind of discussion; we have limited time for questions. But let me not leave immigration without asking this set of questions. The act describes in general terms the basis for

[Traduction]

qui se trouve sur une liste de contrôle. Ce n'est pas nécessairement le SCRS qui en est chargé. S'il y a un vol de banque à Watertown, vous pouvez comprendre qu'on s'intéressera aux gens qui traversent la frontière près de là. Il y a toute une variété de renseignements qui peuvent nous intéresser. Certaines activités du SCRS s'attachent plus particulièrement à l'examen des demandes d'immigration, mais nous recevons également des renseignements utiles pour rester aux aguets.

M. Brewin: Parlons par exemple des ressortissants de l'Inde que cela intéresse beaucoup de venir au Canada. Est-ce que toutes les demandes d'immigration font l'objet d'un rapport?

M. Belford: Les personnes dont nous examinons les dossiers sont en effet celles qui font une demande d'immigration au Canada.

M. Brewin: De combien de candidats parlons-nous?

M. Belford: Laissez-moi finir. Je précise que nous n'examinons pas les demandes des très jeunes candidats. Le nombre de candidats. . . ?

M. Brewin: Dans une année, par exemple de l'Inde, afin qu'on comprenne bien comment le système. . .

M. Belford: Je n'ai pas le nombre de demandes précis, mais je peux vous dire qu'il a crû de manière phénoménale.

M. Brewin: Allons au coeur de la question. C'est peut-être la meilleure façon de procéder. Quel serait le nombre de cas de demandes d'immigration dont doivent s'occuper les agents du SCRS pour un pays comme l'Inde? Combien de vérifications faites-vous par semaine ou par année?

M. Belford: Je n'ai pas les chiffres. Le SCRS en a peut-être, mais ils varient sûrement d'année en année, en fonction du nombre de demandes. Je n'ai pas de chiffres précis sous la main.

M. Brick: On pourrait faire une analogie avec ce dont nous parlions tantôt, soit la sélection du personnel et la vérification de sécurité. Dans la sélection du personnel, il y a plusieurs étapes à franchir pour déterminer si le candidat est apte à occuper un certain poste. Une fois cela établi, le dossier est confié à l'agent responsable de la sécurité qui l'envoie au SCRS pour une évaluation de sécurité. Je crois qu'on peut faire un parallèle avec l'évaluation des demandes d'immigration.

Toutes les demandes qui viennent d'un peu partout ne sont pas transmises au SCRS. Il y a d'abord un examen qui est fait par des agents d'immigration partout dans le monde pour déterminer si le candidat répond à certains critères fixés par le ministère de l'Immigration. Ce n'est qu'ensuite que nous entrons en jeu, lorsqu'on nous envoie la formule.

Pour revenir à votre question sur l'Inde, je peux dire qu'il s'agit d'une grosse charge de travail. Je crois que Hong Kong est l'endroit d'où proviennent le plus grand nombre de demandes, mais l'Inde est sans doute dans les quatre premiers.

M. Brewin: Peut-être que ce n'est pas la bonne façon de commencer notre discussion étant donné que nous avons peu de temps pour les questions. Mais restons dans le domaine de l'immigration. J'ai plusieurs questions. La loi décrit les

[Text]

refusing admission. Frankly, I do not have the act in front of me, and I do not remember what exactly it says in the areas of threats to national security, but perhaps somebody could help me with the comparison between the language of the Immigration Act and the CSIS Act. I have the CSIS Act; it is the Immigration Act I do not have. What are the grounds? How does it read?

• 1600

Mr. Belford: I have it here.

Mr. Brewin: What we are looking at are paragraphs 19.(1)(e), (f) and (g), which state:

(e) persons who have engaged in or who there are reasonable grounds to believe will engage in acts of espionage or subversion against democratic government, institutions or processes as they are understood in Canada, except persons who, having engaged in such acts, have satisfied the Minister that their admission would not be detrimental to the national interest;

(f) persons who there are reasonable grounds to believe will, while in Canada, engage in or instigate the subversion by force of any government;

(g) persons who there are reasonable grounds to believe will engage in acts of violence that would or might endanger the lives or safety of persons in Canada or are members of or are likely to participate in the unlawful activities of an organization that is likely to engage in such acts of violence;

The definition there is different from the definition of "threat to the security of Canada" in the CSIS Act. CSIS is mandated by the CSIS Act. Is there any directive or policy statement or regulation that limits CSIS to report only on threats to the security of Canada as provided in the CSIS Act?

Mr. Brick: Our provision of advice, and I underscore the word "advice", to immigration is consistent with paragraphs 19.(1)(e), (f), and (g). That is our guiding document.

Mr. Brewin: So you will offer advice as to whether in the opinion of the director of CSIS, in the final analysis, because it is his decision to make, or in the opinion of CSIS as approved by the director, a person falls under one of these categories in the Immigration Act?

Mr. Brick: In the case of a rejection, sir, it becomes the advice offered by the Solicitor General.

Mr. Brewin: Therefore, you do not limit yourself to the narrower definition of "threats to the security of Canada".

Mr. Brick: To repeat our response, it is directly related to subsection 19.(1) of the Immigration Act.

Mr. Brewin: Do you have any directive or policy guidance that flushes out (e), (f), and (g)? Or does it therefore become a kind of opinion of individual CSIS...?

Mr. Brick: Again, this is why the terminology is quite clear. We provide advice as opposed to a clear-cut assessment to immigration. We work against the framework of subsection 19.(1). We do have a ministerial directive, but it ties in more with what I indicated previously; that when we come forward with a recommendation for rejection, the Solicitor General is involved.

[Translation]

conditions générales menant à un refus. Malheureusement, je n'ai pas la loi sous les yeux et je ne me souviens pas exactement quels sont les critères en ce qui touche les menaces à la sécurité nationale. Quelqu'un pourrait peut-être m'aider à comparer le libellé de la Loi sur l'immigration et celui de la Loi sur le SCRS. J'ai la Loi sur le SCRS mais pas celle sur l'immigration. Quelles sont les conditions? Quel est le libellé?

M. Belford: Je l'ai ici.

M. Brewin: Il s'agit des alinéas 19.(1)e), f) et g):

e) celles qui, s'étant livrées à des actes d'espionnage ou de subversion contre des institutions démocratiques au sens où cette expression s'entend au Canada, ne peuvent convaincre le ministre que leur admission ne serait nullement préjudiciable à l'intérêt national ou celles dont on peut penser, pour des motifs raisonnables, qu'elles se livreront à ces actes;

f) celles dont on peut penser, pour des motifs raisonnables, que, pendant leur séjour au Canada, elles travailleront ou inciteront au renversement d'un gouvernement par la force;

g) celles dont on peut penser, pour des motifs raisonnables, qu'elles commettront des actes de violence de nature à porter atteinte à la vie ou à la sécurité humaines au Canada, ou qu'elles appartiennent à une organisation susceptible de commettre de tels actes ou qu'elles sont susceptibles de prendre part aux activités illégales d'une telle organisation;

La définition est différente de celle de la «menace pour la sécurité du Canada» de la Loi sur le SCRS. Le SCRS peut agir dans les limites prescrites par la Loi sur le SCRS. Y a-t-il une directive ou un énoncé de politique ou un règlement qui ne permet au SCRS que de faire rapport sur les menaces à la sécurité du Canada, comme le stipule la Loi sur le SCRS?

M. Brick: Nous donnons des conseils, et j'insiste sur le mot «conseils», à l'immigration en fonction des alinéas 19.(1)e), f) et g). C'est notre document d'orientation.

M. Brewin: Dans vos conseils, vous précisez si, en dernière analyse, un candidat correspond à l'une de ces catégories de la Loi sur l'immigration, de l'avis du SCRS ou de son directeur, puisqu'il lui revient de prendre la décision.

M. Brick: Dans le cas d'un refus, monsieur, le conseil est fourni par le solliciteur général.

M. Brewin: Par conséquent, vous ne vous limitez pas à la définition stricte de «menaces pour la sécurité du Canada».

M. Brick: Pour répéter notre réponse, il faut dire que cela est lié directement au paragraphe 19.(1) de la Loi sur l'immigration.

M. Brewin: Avez-vous des directives ou des énoncés de politique correspondant aux alinéas e), f) et g)? Ou est-ce, en fait, l'opinion de chaque agent du SCRS...?

M. Brick: Encore une fois, c'est pourquoi la terminologie est si claire. Nous fournissons des conseils et non une évaluation définitive à l'immigration. Nous nous servons en gros du paragraphe 19.(1). Nous avons des directives ministérielles, mais qui se rapportent davantage à ce dont j'ai parlé tantôt; lorsque nous voulons recommander le refus, le solliciteur général entre en jeu.

[Texte]

Mr. Brewin: Does the ministerial directive define more precisely the grounds on which a negative recommendation could be made?

Mr. Brick: Other than the actual process in terms of content of definition, no.

Mr. Brewin: For example, if you found that a person was, in the opinion of CSIS, being subjected to blackmail, could that be the basis for rejecting a person's application for immigration?

Mr. Brick: I would suggest that we are starting to cross over between a security assessment, as referenced by Mr. Bethell, and the provision of advice to immigration, in terms of whether or not the individual constitutes a threat to the security of Canada—

Mr. Brewin: My question at this stage was confined to the immigration side. I will come to the other in a minute. In terms of the immigration side, would that be the basis of a negative recommendation?

Mr. Brick: On the immigration side, our concern would be whether that individual, in short, constitutes and will constitute a threat to the security of Canada.

Mr. Brewin: Where do you find that mandate in the Immigration Act?

Mr. Brick: It is found in paragraphs 19.(1)(e), (f) and (g).

Mr. Brewin: But it does not say that in (e), (f), and (g). Paragraph (e) specifically refers to espionage and subversion. Paragraph (f) specifically refers to subversion. Paragraph (g) refers to violence—i.e., terrorism. In no case is the general term “threat to the security of Canada” used.

• 1605

Mr. Brick: But I rolled up into layman's parlance those three paragraphs of that particular section, section 19.

Mr. Brewin: So if in the opinion of CSIS an applicant was at risk of being subject to blackmail, would the recommendation be negative on the grounds of a threat to the security of Canada?

Mr. Brick: In fairness, I do not think we would be in a position to make a determination as to whether or not an applicant for permanent residence in Canada would be subject to blackmail. Our concern in terms of an individual being subject to coercion or to blackmail falls within the realm of loyalty to Canada and we are not assessing individuals seeking permanent resident status, in terms of their loyalty to Canada.

Mr. Brewin: Let me shift to the assessment of security risk, which may come under the security clearance side of operations. Taking what you have just said, would what you call loyalty to Canada apply as a basis for assessing a person's security clearance?

Mr. Brick: Precisely. What drives us, in terms of the policy Mr. Bethell referenced, is an individual's loyalty and their reliability related thereto. To come back to your description in terms of the blackmail situation, yes, we would have a concern or at least an interest if an individual were subject to coercion or blackmail.

Mr. Brewin: All right. On what basis would you conclude that a person might be subject to blackmail? What assists you in reaching that conclusion? What characteristics of a particular person would point toward being subject to blackmail?

[Traduction]

M. Brewin: Les directives ministérielles définissent-elles plus précisément les critères d'un refus?

M. Brick: Non, sauf pour le processus et le contenu de la définition.

M. Brewin: Si par exemple le SCRS découvre qu'un candidat à l'immigration fait l'objet d'un chantage, pourriez-vous recommander le refus de sa demande à l'immigration?

M. Brick: Je crois qu'on commence à confondre l'évaluation de sécurité dont parlait M. Bethell et les conseils fournis à l'immigration sur le fait qu'un candidat constitue ou non une menace à la sécurité du pays. . .

M. Brewin: Ma question ne portait que sur l'aspect immigration. Je vais parler de l'autre aspect tantôt. Mais pour ce qui est de l'immigration, est-ce que cela pourrait servir de base à un refus?

M. Brick: Pour ce qui est de l'immigration, nous voulons d'abord savoir si le candidat constitue ou constituera une menace pour la sécurité du Canada.

M. Brewin: Quelle partie de la Loi sur l'immigration vous donne ce mandat?

M. Brick: Les alinéas 19.(1)(e), (f) et (g).

M. Brewin: Mais on ne le dit pas dans les alinéas e), f) et g). L'alinéa e) parle précisément d'espionnage et de subversion, l'alinéa f), de subversion, et l'alinéa g), de violence, c'est-à-dire de terrorisme. On ne parle en aucun cas de «menace pour la sécurité du Canada».

M. Brick: Mais j'ai résumé en termes compréhensibles pour un profane les trois paragraphes de cet article 19.

M. Brewin: Donc, si le SCRS estimait qu'un candidat risque d'être soumis à un chantage, invoquerait-on la menace pour la sécurité du Canada pour recommander le rejet de la demande?

M. Brick: En toute honnêteté, je ne pense pas que nous serions en mesure de décider si un candidat à la résidence permanente au Canada risque d'être soumis à un chantage. La coercition et le chantage qui peuvent être exercés sur un individu relèvent de la loyauté au Canada; or, nous n'évaluons pas les candidats au statut de résident permanent en fonction de leur loyauté à notre pays.

M. Brewin: Passons à l'évaluation du risque pour la sécurité de l'État, qui appartient au domaine de l'autorisation de sécurité. Étant donné ce que vous venez de dire, la loyauté à l'égard du Canada est-elle un élément qui entre en considération dans l'octroi de l'autorisation de sécurité?

M. Brick: Précisément. Dans le cas de la politique mentionnée par M. Bethell, ce qui compte pour nous, c'est la loyauté et la fiabilité d'un individu. Pour revenir à ce que vous dites du chantage, il est certain que cela nous préoccuperait, ou du moins nous intéresserait, si un individu était soumis à la coercition ou au chantage.

M. Brewin: Bien. Qu'est-ce qui vous permet de décider qu'une personne pourrait être soumise à un chantage? Quels sont les éléments qui vous permettent une telle conclusion? Quelles sont les caractéristiques personnelles qui jouent dans un tel cas?

[Text]

Mr. Brick: Your choice of words is very apt in terms of characteristics. We look at the individual's past history and if we have indicators that would cause us to query further we would conduct a field investigation, inclusive of an interview with the subject. The individual may be subject to influence by their associates or there may be something in the individual's own character by way of behaviour that they choose not to have known. That, I would suggest, could perhaps leave them vulnerable to coercion or to blackmail.

Mr. Brewin: Let us address one of the areas that has been raised often, which is the question of whether someone is homosexual. I understand that this factor in the past has been sufficient to lead those who were responsible in this area to conclude that a person might be subject to blackmail and that their loyalty to Canada was therefore at risk. Does that factor still pertain?

Mr. Brick: I can state categorically for the record that during my time in the position, which approaches two years, that has not been a factor that in and of itself constitutes a reason for rejection.

If I can just elaborate, we went an extra step, as an organization, and held a seminar last February with the participation of what is called the Pink Triangle Service, which is composed of the gays and lesbians of Ottawa. At that seminar we exposed for the first time, I would suggest, our field investigators who work in the security screening area, plus our headquarters analysts, to a panel of individuals from that organization in a free-flow exchange of points of view. By the way, two of the individuals on the panel work for the federal government and are admitted homosexuals.

After that particular session, we took it upon ourselves to share the results of the seminar with all employees of the service through our internal communication and also provided our statement of policy with respect to homosexuality to the Pink Triangle Service, which was basically as I just indicated in my opening remark; i.e., in and of itself, homosexuality is not a barrier to receiving a security assessment.

Mr. Brewin: This subject could continue for a long time, but I will try to narrow it down to two questions. Is there something in writing that you can give this committee so that we can understand how you treat such issues as homosexuality or other personal characteristics in determining whether someone is a security risk?

Mr. Brick: The short answer is that we would be pleased to do just that.

Mr. Brewin: Secondly, I have seen this bulletin, but is that all there is? I assume there is a fairly extensive manual, guideline or policy statement beyond a summary such as this. Is this all there is? I have a thing called "Bulletin". I do not know how you define it—"Security Screening—Reliability Factors—Homosexuality". Is there more than that?

[Translation]

M. Brick: Le terme «caractéristiques» est bien choisi. Nous examinons les antécédents de l'individu et si certains indicateurs nous incitent à pousser plus loin, nous effectuons une enquête sur le terrain et nous interrogeons le sujet. Celui-ci peut être soumis à l'influence de ses associés ou il peut exister quelque chose dans son comportement, qu'ils préfèrent ne pas révéler. Ce genre de personnes sont, à mon avis, vulnérables à la coercition ou au chantage.

M. Brewin: Passons maintenant à une question qui a fréquemment été soulevée, celle de l'homosexualité. Si je comprends bien, c'était auparavant suffisant pour que les responsables décident qu'une personne pourrait être soumise à un chantage, ce qui compromettrait sa loyauté à l'égard du Canada. Ce facteur joue-t-il toujours?

M. Brick: Je puis déclarer catégoriquement que pendant les deux années, ou presque, où j'ai occupé ce poste, ce facteur n'a pas été jugé suffisant en soi pour rejeter une demande.

Si vous me permettez de poursuivre sur ce point, je dirais que notre organisation est allée plus loin; elle a organisé un séminaire, en février dernier, avec la participation de ce que l'on appelle le «Service du triangle rose», constitué par les gais et les lesbiennes d'Ottawa. À ce séminaire, nos enquêteurs qui travaillent dans le domaine du contrôle de sécurité, ainsi que nos analystes de l'administration centrale, ont été confrontés pour la première fois à un groupe de représentants de cette organisation, ce qui a donné lieu à un libre échange de points de vue. Notons, en passant, que deux des membres du groupe travaillent pour le gouvernement fédéral et sont des homosexuels avoués.

Après cette séance de travail, nous avons décidé de communiquer les résultats du séminaire à tous les employés du service grâce à notre système de communication interne; nous avons également communiqué notre énoncé de politique concernant l'homosexualité au Service du triangle rose, qui se ramène essentiellement à ce que j'ai dit au début, à savoir, qu'en soi, l'homosexualité n'est pas un obstacle à une évaluation de sécurité favorable.

M. Brewin: Nous pourrions continuer à parler longtemps de la question, mais j'essaierai de la ramener aux deux questions suivantes. Avez-vous un document écrit que vous pourriez remettre à ce comité afin de lui permettre de comprendre comment vous traitez des questions telles que l'homosexualité ou d'autres questions personnelles pour décider si une personne présente un risque de sécurité ou non?

M. Brick: Je serais heureux de le faire.

M. Brewin: Deuxièmement, j'ai vu ce bulletin, mais n'y a-t-il rien d'autre? Je suppose qu'en plus de cela, vous devez avoir un manuel, des lignes directrices ou un énoncé de politique assez complet. C'est tout ce que vous avez? J'ai devant moi un document qui s'appelle «Bulletin». Je ne sais pas comment vous appelez cela—«Filtrage de sécurité» Facteurs de fiabilité Homosexualité». Y a-t-il autre chose?

[Texte]

• 1610

Mr. Brick: We have guidelines we apply within the branch. To repeat my earlier offer, we could make the information available.

Mr. Brewin: Okay, my final question on this part of it—and I hope I get a chance to come back to some of these other issues—is what assistance has CSIS had in reviewing the whole question of guidelines on security questions?

It seems to me that in this area of the relevance of homosexuality there has been a change over the last number of years. I think that change is just the tip of the iceberg in understanding problems of security clearances and security risks and who might potentially be disloyal to Canada. There was a way of looking at that 20 or 30 years ago—i.e., was the person a communist or could they be influenced—that we are changing. We are beginning to see a different, almost psychological, profile of persons who may be risks.

Equally, we may be arriving at a different understanding of the relevance of all of this. Is anybody even trying to turn civil servants to get at our secrets? Is this whole operation worthwhile? Has there been a really thorough review of this whole field within CSIS, and has CSIS had any assistance in trying to understand and to reach conclusions as to what would be reasonable criteria for concluding that someone is a security threat to this country?

Mr. Brick: Again, keeping in mind that the government security policy is a document and a function that rests with Treasury Board, I would point out to you that in terms of the business we conduct—security assessments—being client-driven, the deputy heads of every government department keep us on our toes and keep us quite honest in the exercise.

There have also been internal reviews and external reviews. Treasury Board conducted a review of our processing. The inspector general has conducted a review on the immigration side. I gather that the inspector general will be coming back into the service next year to conduct a review of the entire security assessment program, all of which is very healthy.

Mr. Atkinson (St. Catharines): This morning the director told us that the need for the level of security clearances has been reduced, but that the actual number the service is being asked to do has not been reduced. It almost seemed like there was some frustration over that. Can you detail that for us?

Mr. Bethell: It is true that the volume of security clearance requests in fiscal year 1989-90 is up over the year previous to that. We hope this is a temporary aberration relating to the process of getting caught up on security clearance updates. There was a big backlog of industrial security clearances in Supply and Services, which was moving over to CSIS, so we hope this is a one-year phenomenon.

[Traduction]

M. Brick: Nous avons des lignes directrices que nous appliquons au sein de la direction. Je le répète, nous pourrions vous fournir ces documents.

M. Brewin: Bien; ma dernière question est la suivante—et j'espère que je pourrai revenir à certains des autres sujets—de quelle aide le SCRS bénéficie-t-il pour étudier toute la question des lignes directrices en matière de sécurité?

Il me semble que l'importance accordée à l'homosexualité a changé au cours de ces dernières années. Ce changement n'est que la pointe de l'iceberg lorsqu'il s'agit de comprendre les problèmes d'autorisation de sécurité et de risques de sécurité et pour déterminer qui pourrait, éventuellement, se montrer déloyal à l'égard du Canada. Il y a 20 ou 30 ans, on se contentait de se poser la question suivante, la personne était-elle communiste ou pouvait-elle subir des influences—mais nous changeons tout cela. Nous commençons à discerner un profil différent, presque psychologique des personnes qui pourraient présenter des risques.

D'autre part, nous en arrivons peut-être maintenant à comprendre de manière différente la pertinence de ces divers facteurs. Y a-t-il des gens qui essayent de corrompre nos fonctionnaires pour avoir accès à nos secrets? Toute cette opération en vaut-elle la peine? A-t-on procédé à un examen vraiment approfondi de ce domaine au sein du SCRS, et celui-ci a-t-il bénéficié d'une aide quelconque pour essayer de le comprendre et d'établir des critères raisonnables permettant de décider qu'une personne représente un risque pour la sécurité de ce pays?

M. Brick: Étant donné que la politique du gouvernement en matière de sécurité est un document et une fonction appartenant au Conseil du Trésor, je répète que dans le domaine qui est le nôtre—les évaluations de sécurité—étant axés sur les clients, les sous-chefs de tous les ministères fédéraux nous tiennent constamment en alerte et nous contraignent à beaucoup de rigueur.

Il y a également eu des examens internes et externes. Le Conseil du Trésor a étudié notre façon de procéder. L'inspecteur général a effectué un examen dans le domaine de l'immigration. Je crois savoir qu'il reviendra l'an prochain pour procéder à un examen de l'ensemble du programme d'évaluation de sécurité, ce qui nous paraît tout à fait sain.

M. Atkinson (St. Catharines): Ce matin, le directeur nous a dit que le niveau des autorisations de sécurité avait été réduit parce que la nécessité ne s'en faisait plus sentir, mais que le nombre des enquêtes que l'on nous demandait de faire n'avait pas, lui, diminué. Nous avons eu l'impression que cela crée un certain sentiment de frustration. Pourriez-vous nous expliquer pourquoi?

M. Bethell: Il est vrai que le volume des demandes d'autorisation de sécurité au cours de l'année financière 1989-1990 a augmenté par rapport à l'année précédente. Nous espérons qu'il s'agit là d'une aberration temporaire due à un effort de rattrapage. Il y avait en effet un gros arriéré d'enquêtes de sécurité industrielle à Approvisionnement et Services, tâche qui a été confiée au SCRS; nous espérons donc qu'il s'agit là d'un phénomène propre à cette année seulement.

[Text]

We are watching the situation closely, in conjunction with CSIS, and we will be taking action to ensure compliance with government departments. We did a review in spring, 1988, which showed that the number of security classified positions within departments had gone down quite substantially. For example, Employment and Immigration has gone down from about 15,000 prior to the government security policy to about 2,500 now. We have new programs, such as the airport screening program, which is not related to the screening of public servants. It is related to the screening of people who will have access to the air side of terminals in the wake of the Air India disaster. Things like that to a very large extent have skewed our statistics. Nevertheless, we are concerned about the volume of security clearances and we are going to take action to make sure those that are done are in fact necessary.

• 1615

Mr. Atkinson: Maybe you can take us through the personnel screening and explain some of these things to us. Basic reliability. . . I think we can go on. Enhanced reliability: the only thing that seems to be different is the credit check, if required, and the fingerprint. Is the credit check done on each level of security clearance? I do not see it listed.

Mr. Bethell: The credit checks are in fact done for the security clearances and they should have been shown here. For the enhanced reliability check, the credit check should be done only if required in relation to the nature of the job. For example, if a person is responsible for administering large funds or something of that kind the credit check might be required.

The other thing is that to separate the reliability check and the loyalty check now, the reliability check is done by departments first, and if they require security clearance, the security clearance part of the loyalty check is then done by CSIS as a separate activity, to draw that separation between staffing and security.

Mr. Atkinson: You say the credit check would be included at each level of the security clearance.

Mr. Bethell: Yes.

Mr. Atkinson: At level one and all through the levels of security clearance. What is "BRC"?

Mr. Bethell: Basic reliability check or enhanced reliability check. As I was saying earlier, that is done as a prerequisite. As you can see, it is done by the department before it goes to CSIS for the balance of the work.

Mr. Atkinson: And then it goes on from there.

Mr. Bethell: Yes. The RCMP does the criminal records check, which for level 1 can be either a name check or fingerprint. Fingerprint is used when you want to verify the identity of the individual, be absolutely sure about the identity of the individual, that they are in fact who they say they are.

Mr. Atkinson: What are CSIS indices?

[Translation]

Nous suivons la situation de très près, avec le SCRS. Et nous prendrons les mesures nécessaires pour assurer l'application des règlements dans les ministères fédéraux. L'examen que nous avons effectué au printemps de 1988 a montré que le nombre des postes classifiés pour raisons de sécurité avait sensiblement diminué dans ces ministères. Par exemple, à Emploi et Immigration, il est tombé à environ 2,500 alors qu'il était de quelque 15,000 avant l'adoption de la politique gouvernementale en matière de sécurité. Nous avons de nouveaux programmes tels que le programme de contrôle aux aéroports, qui n'a rien à voir avec le contrôle des fonctionnaires. Il s'agit du contrôle des personnes ayant accès au côté piste des aéroports, mesure adoptée après la catastrophe d'Air India. C'est là le genre de chose qui a, dans une large mesure, biaisé nos statistiques. Le nombre des demandes d'autorisation de sécurité nous inquiète cependant et nous allons prendre des mesures pour nous assurer qu'elles sont vraiment nécessaires.

M. Atkinson: Peut-être pourriez-vous nous décrire le processus de contrôle du personnel et nous expliquer certaines choses. La fiabilité de base. . . passons. La vérification approfondie de la fiabilité: la seule différence apparente est la vérification de la solvabilité, le cas échéant, et les empreintes digitales. La vérification de la solvabilité est-elle faite à tous les niveaux de l'autorisation de sécurité? Je ne la vois pas mentionnée.

M. Bethell: On effectue effectivement des vérifications de la solvabilité et cela aurait dû apparaître dans ce document. En ce qui concerne la vérification approfondie de la fiabilité, la vérification de la solvabilité ne doit se faire que si la nature de l'emploi l'exige. Par exemple, si une personne est responsable de l'administration de fonds importants ou de quelque chose du même genre, une telle enquête peut s'imposer.

Autre chose: Pour séparer la vérification de la fiabilité de celle de la loyauté, la première est effectuée par les ministères pour commencer, et si une autorisation de sécurité est nécessaire, celle-ci est effectuée séparément par le SCRS dans le cadre de la vérification de la loyauté de l'individu afin d'établir la distinction entre l'opération de dotation elle-même et la sécurité.

M. Atkinson: Vous dites que la vérification de la solvabilité est effectuée à tous les niveaux de l'enquête de sécurité.

M. Bethell: Oui.

M. Atkinson: Au niveau un et à tous les autres? Qu'est-ce que la «VBF»?

M. Bethell: La vérification de base de la fiabilité ou la vérification approfondie de la fiabilité, comme je l'ai dit tout à l'heure, c'est une condition préalable. C'est le ministère qui s'en charge avant que le SCRS fasse le reste.

M. Atkinson: Et le processus se poursuit après.

M. Bethell: Oui. La GRC effectue la vérification du casier judiciaire qui, au niveau un, peut être une identification de l'identité ou des empreintes digitales. On utilise celles-ci pour vérifier l'identité de l'individu et pour être absolument certain que celui-ci est bien la personne qu'il prétend être.

M. Atkinson: Quels sont les éléments utilisés par le SCRS?

[Texte]

Mr. Brick: Those are the automated data bank we hold as a service for our intelligence.

Mr. Atkinson: Are you going to go any further than that?

Mr. Brick: I think that is quite adequate, if I may.

Mr. Atkinson: Field investigation for cause in levels one and two: how is "cause" defined?

Mr. Brick: If through the various checks that have been conducted to that stage, be they a criminal records check, a credit check, or a check of our indices, there is an indication that we need clarification, we will go to the field and conduct a follow-up investigation. That is consistent with our view of natural justice. We will not unilaterally render a decision leading to advice or a recommendation to a client without pursuing to the fullest a review of the information that has come to our attention.

Mr. Atkinson: Has anybody ever challenged you on natural justice grounds on this for-cause basis?

Mr. Brick: I will perhaps go on a bit of a tangent, but hopefully I will answer your question. We have found that when we go to the field and spend time with a subject or an applicant and give them an opportunity to explain, they find that a very positive step. We have found as well, as an organization, in a majority of cases it helps us to resolve in favour of the individual in question.

Mr. Atkinson: Has there ever been a challenge to SIRC on the for-cause basis?

Mr. Brick: Not to my knowledge in those specific terms. As we all know, an individual who is denied a security assessment by a deputy head of a department has due recourse to SIRC.

Mr. Atkinson: Subject interview—and you have the word "pilot" in levels one, two, and three. What does that mean?

• 1620

Mr. Brick: It is a bureaucratic way of saying that although we would perhaps like to do full subject interviews for levels one, two, and three, it is very resource-intensive, as you can imagine. So it is at this stage a pilot. We will apply subject interviews for level threes and for cause as determined by the analyst at levels one and two.

Mr. Atkinson: In the subject interview, what kinds of questions are asked?

Mr. Brick: The questions are predicated on the nature of information that gives rise to the field of investigation in the first instance. If we have a concern in terms of criminal activity, then obviously we would focus in that area?

[Traduction]

M. Brick: Ce sont les données contenues dans notre banque de données automatisée à l'intention de notre service de renseignement.

M. Atkinson: Avez-vous l'intention d'en faire plus?

M. Brick: Je crois que c'est largement suffisant.

M. Atkinson: Enquête sur le terrain pour motifs déterminés aux niveaux un et deux: Comment définit-on «motifs déterminés»?

M. Brick: Si, au cours des diverses vérifications effectuées jusque là, qu'il s'agisse de celles du casier judiciaire, de la solvabilité, ou des données dont nous disposons, il apparaît que nous avons besoin de certaines précisions, nous effectuons une enquête de suivi sur le terrain. Cela est conforme avec notre interprétation de l'impartialité, ou de la justice naturelle, si vous voulez. Nous ne prenons pas de décision unilatérale donnant lieu à des conseils ou à une recommandation à un client sans pousser jusqu'au bout l'examen de l'information portée à notre connaissance.

M. Atkinson: Quelqu'un a-t-il jamais contesté vos décisions sur le plan de l'impartialité ou de l'utilisation d'un motif déterminé?

M. Brick: Je vais peut-être prendre une tangente, mais j'espère cependant répondre ainsi à votre question. Nous avons constaté que lorsque nous faisons une enquête sur le terrain et que nous prenons contact avec un sujet ou un candidat pour lui donner la possibilité de s'expliquer, les résultats sont très positifs. Notre organisation a également constaté que, dans la majorité des cas, cela nous aide à nous prononcer en faveur de ces individus.

M. Atkinson: Un appel a-t-il jamais été interjeté auprès du CSARS à propos de cette question de motifs déterminés?

M. Brick: Pas à ma connaissance. Comme nous le savons tous, la personne à qui le sous-chef d'un ministère refuse une évaluation de sécurité peut en appeler de cette décision devant le CSARS.

M. Atkinson: Entretien avec le sujet—et vous utilisez ici le mot «pilote» pour les niveaux un, deux et trois. Que cela signifie-t-il?

M. Brick: C'est une manière bureaucratique de dire que bien que nous souhaiterions peut-être procéder à un interrogatoire complet du sujet aux niveaux un, deux et trois, cela demande beaucoup de ressources en personnel, comme vous pouvez l'imaginer. Il s'agit donc là, pour le moment, d'un projet pilote. Nous aurons recours à ces entretiens avec des sujets pour le niveau trois et pour des raisons déterminées sur recommandation des analystes aux niveaux un et deux.

M. Atkinson: Au cours de cet entretien, quel genre de questions pose-t-on au sujet?

M. Brick: Ces questions sont en fonction du domaine de l'enquête effectuée. Si ce sont les activités criminelles qui nous préoccupent, nous nous concentrerons manifestement là-dessus.

[Text]

Mr. Atkinson: Do you just focus, or can it be a fishing expedition?

Mr. Brick: To the contrary. What we attempt to do is clarify for the benefit of the individual the information that has come to our attention so that we can provide the best advice or recommendation to a particular deputy head.

Mr. Atkinson: Does the person who would do the interview take notes?

Mr. Brick: Oh yes. In fact, those notes are provided back to the centre to an analyst, who then can use those particular findings in responding to the department that made the request in the first instance.

Mr. Atkinson: What does an update consist of?

Mr. Bethell: The update is essentially the same process of security clearance minus the normal staffing things like verification of education and personal data and all those kinds of things. So it is essentially the same procedure minus the staffing part of the exercise.

Mr. Atkinson: You said that one of the reasons you are running into difficulty with the backlog is the updates you have to do. Is that right?

Mr. Bethell: Yes. Earlier this year a change in the policy was made, and I think this was included in the material sent to you. The update cycle for level one and level two security clearances has now been changed from five years to ten years, and top secret remains at five years. These are in accordance with international agreements.

Mr. Atkinson: If I can go back to the subject interview, you said it is not a fishing expedition; it is very specific. Would you get into any other questions at all? Would you get into family status or sexual orientation, if you were there for an interview, or if the person was there for an interview?

Mr. Brick: You have to keep in mind that we conduct subject interviews for level three. That is, for our purposes, the top level of clearance. That is top secret. There is one higher in terms of special activity, but for us we say level three is top secret. Obviously when we are in the field conducting our investigations for someone to be granted a level three clearance we would cover a variety of topics that bear on the individual's loyalty and reliability related thereto.

Mr. Atkinson: If a person is denied a clearance and they appeal to SIRC and SIRC makes a decision overturning that, does the deputy minister still have the final say?

Mr. Brick: As we sit.

Mr. Atkinson: SIRC has recommended that this be changed?

Mr. Brick: Correct.

Mr. Atkinson: Have you any feelings on that?

Mr. Brick: Not personally.

[Translation]

M. Atkinson: Vous contentez-vous de vous concentrer sur certains points, ou partez-vous un peu à la pêche aux renseignements?

M. Brick: Au contraire. Ce que nous essayons de faire, c'est de préciser, au profit de l'individu, l'information que nous avons obtenue de manière à pouvoir fournir les conseils ou présenter les recommandations les plus pertinents au sous-chef concerné.

M. Atkinson: La personne qui mène l'entretien prend-elle des notes?

M. Brick: Oh oui. En fait, ces notes sont ensuite communiquées à un analyste du centre qui peut ensuite les utiliser pour répondre au ministère qui est à l'origine de la demande.

M. Atkinson: En quoi consiste une mise à jour?

M. Bethell: C'est essentiellement le même processus d'autorisation de sécurité moins de petits détails de dotation tels que la vérification du niveau d'instruction, des renseignements personnels, etc. C'est donc essentiellement la même procédure avec le travail propre à la dotation en moins.

M. Atkinson: Vous avez dit qu'une des raisons pour lesquelles cet arriéré vous pose des problèmes est le fait que vous êtes obligés de faire des mises à jour. Est-ce exact?

M. Bethell: Au début de l'année, la politique a été modifiée; cela figure d'ailleurs, je crois, dans la documentation que nous vous avons envoyée. Le cycle des mises à jour pour les autorisations de sécurité de niveaux un et deux est passé de cinq ans à dix ans; il est toujours de cinq ans pour le niveau très secret. Ces modifications sont conformes aux accords internationaux.

M. Atkinson: Permettez-moi de revenir à l'interrogation du sujet; vous avez dit qu'elle répond à des règles très précises et qu'elle n'a rien d'un interrogatoire à l'aveuglette. Posez-vous également d'autres questions? Parlez-vous de la situation familiale ou de l'orientation sexuelle du sujet, lorsque vous interrogez celui-ci.

M. Brick: N'oubliez pas que les entretiens que nous menons concernent le niveau trois, c'est-à-dire le niveau maximum d'autorisation de sécurité; autrement dit, le niveau très secret. Il y en a un qui est encore supérieur pour des activités spéciales, mais en ce qui nous concerne c'est le très secret qui est le maximum. Manifestement, lorsque vous effectuez une enquête pour déterminer si le niveau trois pourra être accordé à quelqu'un, nous passons en revue des sujets très divers ayant tous trait à la loyauté de l'individu et à sa fiabilité à cet égard.

M. Atkinson: Si cette autorisation est refusée à quelqu'un, que celui-ci fait appel devant le CSARS et que le CSARS renverse la décision, est-ce malgré tout le sous-ministre qui a le dernier mot?

M. Brick: Jusqu'à présent.

M. Atkinson: Le CSARS a-t-il recommandé que l'on change cela?

M. Brick: Oui.

M. Atkinson: Qu'en pensez-vous?

M. Brick: Je n'ai pas d'opinion personnelle là-dessus.

[Texte]

Mr. Atkinson: You have them, but you are not going to give them. Okay.

On the immigration side, the definition in section 19 of “subversion”, how do you define “subversion”?

Mr. Belford: We rely on CSIS, who conducts these interviews, to make those determinations.

Mr. Atkinson: Okay, what is the definition of “subversion” that is used?

Mr. Brick: This may take us back to that earlier question. Obviously, within our own domain when we deal with subversion we work against our legislated definition in terms of paragraph 2.(d).

Mr. Atkinson: The current paragraph 2.(d) in the CSIS Act?

Mr. Brick: Correct.

Mr. Atkinson: Do you have any directives or anything defining that?

Mr. Brick: Not beyond the response I provided to your earlier questioner.

Mr. Atkinson: Has anybody been turned down on the basis of subversion and appealed to SIRC?

• 1625

Mr. Brick: As I sit here, I could not give you a definitive response in terms of any of the particular grounds against which an individual may have received a recommendation from the service or advice from the service in terms of rejection.

Mr. Atkinson: You cannot say?

Mr. Brick: Not as I sit here.

Mr. Atkinson: Is there anything in the way you define this subversion in this case that would lend us some help in our looking at paragraph 2.(d) itself?

Mr. Brick: I have difficulty with the question.

Mr. Atkinson: We are sitting with paragraph 2.(d) and SIRC has stated that it should be withdrawn entirely. Right now it sits with the minister having to give approval before you can do anything under that section. You have it, though, on the immigration side of it in security clearances.

I want to know what the relationship is between those two things. You say you refer back to 2.(d) but we are not using 2.(d), so I have some difficulty. How are we defining subversion in the immigration cases, because it seems it is a looser thing than we have in the CSIS Act itself?

Mr. Brick: I guess this takes us to a point of focus. If the committee were to be of the opinion that paragraph 2.(d) should be repealed in terms of the CSIS Act, you would be looking potentially at consequential amendments to other pieces of legislation.

Mr. Atkinson: Give us some help then, when we look at it. Is there any available? That is what I am asking.

Mr. Brick: I gather the minister has responded to this particular issue, as has the director in previous testimony.

[Traduction]

M. Atkinson: Vous en avez, mais vous n'allez pas nous la confier. Bien.

Dans le domaine de l'immigration, l'article 19 donne une définition de la «subversion». Comment la définissez-vous?

M. Belford: Nous laissons le soin au SCRS de le faire puisque c'est lui qui mène ces entretiens.

M. Atkinson: Bien, mais quelle est la définition de la «subversion» utilisée?

M. Brick: Cela nous ramène peut-être à la question précédente. Manifestement, dans notre propre domaine, lorsque nous avons affaire à la subversion, nous tenons compte de la définition contenue à l'alinéa 2.d).

M. Atkinson: L'alinéa 2.d) actuel de la Loi sur le SCRS?

M. Brick: Oui.

M. Atkinson: Avez-vous des directives pour préciser cela?

M. Brick: Rien d'autre que ce que j'ai déjà indiqué à la personne qui m'interrogeait tout à l'heure.

M. Atkinson: Quelqu'un a-t-il déjà été rejeté pour raisons de subversion et a-t-il interjeté appel auprès du CSARS?

M. Brick: Je ne pourrais pas, d'emblée, vous donner une réponse définitive en ce qui concerne les raisons invoquées pour que le service recommande de refuser une autorisation de sécurité à un individu.

M. Atkinson: Vous ne pouvez pas le faire?

M. Brick: Pas ici.

M. Atkinson: Y a-t-il quelque chose dans votre définition que vous donnez à la subversion et qui nous faciliterait l'examen de l'alinéa 2.d) lui-même?

M. Brick: Je ne comprends pas bien la question.

M. Atkinson: Le CSARS a déclaré que ce paragraphe devrait être complètement éliminé. En ce moment, l'autorisation doit être donnée par le ministre avant que vous puissiez faire quoi que ce soit en vertu de cet article. Il s'agit cependant d'autorisation de sécurité dans le domaine de l'immigration.

J'aimerais savoir quel est le rapport entre les deux. Vous dites que vous vous référez à l'alinéa 2d) et que vous ne l'utilisez pas; je ne comprends pas bien. Comment définissons-nous la notion de subversion dans les affaires d'immigration; il me semble qu'elle est plus vague que ce que nous avons dans la Loi sur le SCRS.

M. Brick: Cela nous amène à un point important. Si le comité décidait que l'alinéa 2d) de la Loi sur le SCRS devait être abrogé, cela entraînera, par voie de conséquence, des modifications dans d'autres lois.

M. Atkinson: Aidez-nous donc un peu, lorsque nous l'étudierons. Y a-t-il quelque chose pour cela? C'est ce que je demande.

M. Brick: Je crois que le ministre a répondu à cela, comme l'a d'ailleurs fait le directeur, lors du témoignage précédent.

[Text]

Mr. Atkinson: I do not know whether there has ever been any response in terms of the Immigration Act though, has there?

The Chairman: No.

Mr. Atkinson: If you want to think about it, maybe later on if there can be some response along that line I am sure it would be appreciated by all of us.

The Chairman: Colleagues, we vote at 4.45. That probably will not start until closer to 5 and take 15 minutes or so. My suggestion is that we try to wrap up the questioning in the next ten minutes. Then I wonder if our witnesses would be kind enough to meet with our professional staff, particularly Mr. Farson, our research director, and Mr. Gorlick, one of our special assistants, to answer some specific questions to the greatest extent you can. We appreciate the position you have in terms of national security and all of that. I would think if we do that we can wrap it up so we probably do not have to come back, and then everybody can leave.

Mr. Lee (Scarborough—Rouge River): What physically happens to a security screening recommendation? I presume CSIS keeps a copy. It has its records. And something else is forwarded to the client department.

Mr. Brick: You are correct on both counts.

Mr. Lee: And that documentation remains with the client department forever, or until it is archived? Is that right?

Mr. Brick: I can respond in terms of CSIS. We will hold that particular document during the period of update. Mr. Bethell mentioned earlier it was ten years. We will hold it ten years plus two more, and if there is no activity—by that, I mean a request for further assessment—the file is destroyed.

Mr. Lee: To your knowledge does the receiving department, the client department, do the same?

Mr. Bethell: I would have to check into the actual retention and disposal requirements relating to that information. I cannot say offhand.

Mr. Lee: You do not really know what happens to it after you have served your client. It is there with the client, and that is the end of it from your point of view.

Mr. Bethell: Disposal standards relating to that information would be published in the index of personal information.

Mr. Lee: What is the cost of a level two or a level three investigation? Has anyone done a study on the average cost of a level two investigation?

Mr. Bethell: Again it is dependent upon going to the field. It is an expensive exercise to go to the field.

Mr. Lee: You do not have to have a number. I thought you might have one. I am curious about what sources you might use for field investigations. Do you ever have to get a warrant for field investigations?

[Translation]

M. Atkinson: Je ne pense cependant pas qu'il y ait jamais eu de réponse en ce qui concerne la Loi sur l'immigration.

Le président: Non.

M. Atkinson: Si vous voulez bien réfléchir à la question, peut-être pourriez-vous nous fournir des éclaircissements là-dessus à une date ultérieure; nous vous en serions certainement tous reconnaissants.

Le président: Mes chers collègues, nous votons à 16h45. La séance ne commencera probablement pas beaucoup avant 17 heures et demandera un quart d'heure environ. Je vous suggère donc de poser toutes vos questions dans les dix prochaines minutes. Je demanderai ensuite aux témoins de bien vouloir rencontrer les membres de notre personnel professionnel, en particulier M. Farson, notre directeur de recherche, et M. Gorlick, un de nos adjoints spéciaux afin de répondre de la manière la plus détaillée possible à leurs questions. Je comprends votre position vis-à-vis de la sécurité nationale et tout le reste. Je crois que si nous procédons comme je le suggère, nous ne serons pas obligés de revenir et tout le monde pourra s'en aller.

M. Lee (Scarborough—Rouge River): Matériellement, qu'arrive-t-il à une recommandation concernant une demande d'autorisation de sécurité? J'imagine que le SCRS a des dossiers et en conserve une copie et qu'un autre document est transmis au ministère client.

M. Brick: Vous avez raison dans les deux cas.

M. Lee: Le ministère client conserve-t-il le document *ad vitam aeternam* ou celui-ci est-il archivé?

M. Brick: Je puis vous répondre en ce qui concerne le SCRS. Nous conserverons ce document pendant la période couverte par la mise à jour. M. Bethell a dit tout à l'heure qu'elle était de dix ans. Nous le conservons donc pendant dix ans, plus deux années supplémentaires, et s'il ne se passe rien... j'entends par là une demande de réévaluation... le dossier est détruit.

M. Lee: À votre connaissance, le ministère client fait-il la même chose?

M. Bethell: Il faudrait que je vérifie les exigences effectives en matière de conservation et d'aliénation. Je ne puis pas vous répondre d'emblée.

M. Lee: Vous ne savez donc pas vraiment ce qui arrive à ce document après que vous l'ayez communiqué à votre client. C'est lui qui l'a entre les mains et, en ce qui vous concerne, l'affaire est terminée.

M. Bethell: Les normes d'aliénation de ce genre d'information sont publiées dans l'index concernant les renseignements personnels.

M. Lee: Quel est le coût d'une enquête de niveau deux ou trois? Quelqu'un a-t-il jamais fait une étude sur le coût moyen d'une enquête de niveau deux?

M. Bethell: Cela dépend encore une fois de l'ampleur de l'enquête sur le terrain, qui est une opération coûteuse.

M. Lee: Je pensais que vous aviez peut-être un chiffre à nous donner, mais vous n'êtes pas obligés de l'avoir. Quelles sources utilisez-vous pour ces enquêtes? Êtes-vous jamais obligés d'obtenir un mandat pour ce genre d'enquête?

[Texte]

Mr. Brick: Keeping in mind, as I stated at the outset, that this whole exercise is driven by consent, the individual who is applying to a department for employment or having the department come to us, duly authorizing us to undertake a security assessment. . . It is with the consent of the individual. Therefore, we simply go to the field and apply the names provided to us by the applicant on the form and others who we feel would provide relevant information.

• 1630

Mr. Lee: So the answer is no; to your knowledge you do not get a warrant for that.

Mr. Brick: Absolutely no need.

Mr. Lee: To your knowledge, do other departments do security screenings?

Mr. Brick: By definition the armed forces and the RCMP are investigative agencies, as is CSIS. The armed forces and the RCMP conduct their own field investigations for their employees.

Mr. Lee: Do you share information with the RCMP or DND?

Mr. Brick: They come to us in the first instance, as shown on the form, and we provide to them information from our indices check. They then pick up the other stages and do the credit check and the criminal record check.

Mr. Lee: Do you have a memorandum of understanding with the RCMP and with DND for that purpose? I am wondering about External Affairs. Do they do their own screening?

Mr. Brick: External Affairs is a government department, and like others they come to us for us to do the assessment of their employees.

Mr. Lee: Do you know if they do any of their own assessments?

Mr. Brick: They may from a suitability standpoint, but for the granting of security clearances we are the only shop in town.

The Chairman: Mr. Bethell, we have all of the Treasury Board security policy implementation notices. But there is one in particular, number 1988-9, that referred to amendments to appendices H and I of the government security policy. The notice we got did not have the attachment, and I am wondering if you would provide us with those actual amendments for our professional staff.

Mr. Bethell: Certainly, Mr. Chairman.

The Chairman: The second point I have is with respect to your security policy. In the manager's handbook, on page 5, it refers to Cabinet papers system, and it refers to Cabinet papers in draft or final form are to be classified in the national interest and they include. . . And you have a list of things: memorandum to Cabinet, records of Cabinet decisions, committee reports, etc. It does not state draft bills. I was always under the impression that draft bills were secret and subject to Cabinet confidence. Would you check that out and inform our staff?

[Traduction]

M. Brick: Étant donné, comme je l'ai dit dès le début, que tout cela implique le consentement du particulier, celui qui fait une demande d'emploi au ministère ou qui accepte que le ministère fasse appel à nous en nous autorisant à procéder à une évaluation de sécurité. . . Tout se fait avec son consentement. Nous entreprenons donc notre enquête sur le terrain et utilisons les noms qui nous ont été fournis par le demandeur sur le formulaire rempli par lui ainsi que les autres personnes qui, à notre avis, sont en mesure de nous fournir des renseignements pertinents.

M. Lee: La réponse est donc non; à votre connaissance, vous n'avez pas besoin de mandat pour cela.

M. Brick: Absolument pas.

M. Lee: À votre connaissance, d'autres ministères effectuent-ils des contrôles de sécurité?

M. Brick: Par définition, les Forces armées et la GRC sont des organismes chargés de faire des enquêtes, comme l'est le SCARS. Les Forces armées et la GRC effectuent leurs propres enquêtes sur leurs employés.

M. Lee: Partagez-vous vos informations avec la GRC ou le ministère de la Défense?

M. Brick: Comme l'indique le formulaire, ils s'adressent à nous d'abord et nous leur fournissons des renseignements après vérification de nos fichiers. Ils assurent ensuite la vérification de la solvabilité et celle du casier judiciaire.

M. Lee: Avez-vous un protocole d'entente avec la GRC et le ministère de la Défense à cette fin? Et avec les Affaires extérieures? Celles-ci assurent-elles leur propre contrôle?

M. Brick: Les Affaires extérieures sont un ministère fédéral et, comme les autres, elles nous demandent d'effectuer l'évaluation de leurs employés.

M. Lee: Savez-vous si elles font elles-mêmes une partie des évaluations?

M. Brick: Elles le font peut-être pour des raisons de commodité, mais nous sommes les seuls à pouvoir délivrer des autorisations de sécurité.

Le président: Monsieur Bethell, nous avons toutes les notes d'application de la politique de sécurité émanant du Conseil du Trésor. Il y en a cependant une, le numéro 1988-9, qui fait mention de modifications apportées aux annexes H et I de la politique de sécurité gouvernementale. La note que nous avons obtenue ne comportait pas de pièce jointe, et je me demande si vous pourriez fournir ces modifications à notre personnel.

M. Bethell: Certainement, monsieur le président.

Le président: Ma seconde question concerne votre politique sur la sécurité. À la page 5 du manuel du gestionnaire, on mentionne le système de documents du Cabinet et, qu'ils soient à l'état de projet ou sous leur forme définitive, on précise qu'ils doivent être classifiés dans l'intérêt national et ils contiennent. . . Vous avez là toute une liste de points: mémoire au Cabinet, relevés des décisions du Cabinet, rapports de comité, etc. Il n'est cependant pas fait mention des ébauches des projets de loi. J'ai toujours eu l'impression qu'elles étaient secrètes et il s'agit d'un document confidentiel du Cabinet. Voudriez-vous le vérifier et en informer notre personnel?

[Text]

Mr. Bethell: I think you are right, Mr. Chairman. I will check into that and inform your staff.

Mr. Rideout: When you are doing security clearance and you gather information, is that information sent along to the employer, or do you just send a note that says "clear" or "not cleared", or something like that?

Mr. Brick: It would depend upon whether we as a service determine that the information is of pertinence in terms of loyalty and reliability related thereto. If it is we will provide information in the form of a written brief to the department. If it is not, we will send a short notice, a form notice, to the department recommending that the individual receive the requested clearance level.

Mr. Rideout: So a fair amount of confidential information on a person could ultimately end up in the hands of the employer.

Mr. Brick: In the hands of the departmental security officer who is duly constituted to hold that information in the fashion intended.

Mr. Rideout: It would be conceivable, then, if I understand it correctly, that questions employers could not ask under human rights, they would be able to get that information through the back door of your report.

Mr. Brick: The information we receive as an organization would be consistent with information that same office could have received in the first instance. It is just that we have resources placed that we can proceed with that activity.

Mr. Rideout: But it is conceivable that in your security evaluation you would get information that an employer could not get in normal circumstances in reviewing somebody for appointment. Would they be able to get that information through the back door?

Mr. Brick: Again, it is not through the back door, if I may.

Mr. Rideout: Through the front door, but still get the information. I do not care which way it comes through.

Mr. Brick: It is very clear in terms of the consent form, filled in by the applicant, as to what types of checks we are going to be conducting.

• 1635

Mr. Brewin: My quick question is going to be a variation on Mr. Atkinson's question. Are there records as to how many people were turned down for security clearances, say, year by year over the last five years? If so, could we be provided with that information?

Mr. Bethell: We do not maintain such information, but I will look into it and see what is possible.

The Chairman: We are going to officially adjourn our meeting. We appreciate our witnesses coming before us to answer the questions of the members. We are doubly appreciative of the fact that you will wait a few minutes and

[Translation]

M. Bethell: Je crois que vous avez raison, monsieur le président. Je vais le vérifier et j'en informerai votre personnel.

M. Rideout: Lorsque vous effectuez des enquêtes de sécurité, l'information recueillie est-elle communiquée à l'employeur ou vous contentez-vous de lui adresser une note disant simplement «cote de sécurité accordée» ou «cote de sécurité refusée», ou quelque chose du même genre?

M. Brick: Oui, si notre service décide que cette information est pertinente sur le plan de la loyauté et de la fiabilité qui l'accompagne. Dans ce cas, nous fournissons cette information au ministère sous la forme d'un bref mémoire écrit. Dans le cas contraire, nous lui envoyons un simple formulaire dans lequel nous recommandons que l'on accorde la cote de sécurité du niveau requis.

M. Rideout: Donc, une quantité importante de renseignements personnels concernant un individu pourrait se retrouver entre les mains de l'employeur.

M. Brick: Dans celles de l'agent de sécurité ministériel qui est dûment responsable de conserver cette information selon les règlements.

M. Rideout: Si je comprends bien, les employeurs pourraient utiliser la voie détournée de votre rapport pour obtenir des réponses à des questions qu'ils ne peuvent pas poser en vertu des droits de la personne.

M. Brick: L'information que nous recevons serait conforme à celle qu'il aurait pu recevoir lui-même. C'est tout simplement que nos ressources nous permettent de nous charger de cette activité.

M. Rideout: Mais est-il concevable qu'au cours de votre évaluation de sécurité vous puissiez obtenir des renseignements qui seraient normalement refusés à un employeur examinant la candidature de quelqu'un. Lui serait-il alors possible de l'obtenir par cette voie détournée?

M. Brick: Je le répète, il ne s'agit pas d'une voie détournée.

M. Rideout: Eh bien, disons d'une voie directe, mais cela lui permet tout de même d'obtenir ces renseignements. Peu importe la manière dont il y a accès.

M. Brick: Le formulaire d'agrément rempli par le candidat indique très clairement quels sont les types de

M. Brewin: J'ai une brève question à poser qui est une variante de celle de M. Atkinson. A-t-on un relevé du nombre de personnes rejetées pour des raisons de sécurité, disons, chaque année, au cours des cinq années écoulées? Si oui, pourrions-nous obtenir cette information?

M. Bethell: Nous ne tenons pas de relevés de ce genre, mais je vais voir ce que je peux faire.

Le président: Nous allons officiellement lever la séance. Nous remercions les témoins d'avoir bien voulu venir ici pour répondre aux questions des membres. Nous vous sommes doublement reconnaissants du fait que vous voulez bien

[Texte]

answer a few specific questions from our professional staff. We are vitally interested in this area, and it is going to be a key part of our report. To the extent that you can assist our professional staff, it saves our having to call another meeting and inconvenience everyone by having to come back. I do appreciate your offer of hospitality that way.

We stand adjourned.

[Traduction]

attendre quelques minutes pour répondre à quelques questions précises de notre personnel. Nous sommes profondément intéressés par ce domaine qui sera un élément clé de notre rapport. Dans la mesure où vous pouvez aider notre personnel, cela nous évite de tenir une autre réunion et de déranger tout le monde en les obligeant à revenir. Je vous remercie de votre offre d'hospitalité.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Treasury Board:

Gerald Bethell, Director of Information Management
Practices, Administrative Policy Branch.

From the Canadian Security Intelligence Service:

Eric Brick, Director General, Security Screening.

From the Canadian Employment and Immigration Commission:

Charles Belford, Director Control and Enforcement Policy,
Immigration Policy.

TÉMOINS

Du Conseil du trésor:

Gerald Bethell, directeur, Gestion de l'information, Politique
administrative.

Du Service canadien du renseignement de sécurité:

Eric Brick, directeur général, Filtrage de sécurité.

De la Commission canadienne de l'Emploi et de l'Immigration:

Charles Belford, directeur, Groupe de travail—Politique du
contrôle, Politique de l'immigration.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 36

Wednesday, June 6, 1990

Thursday, June 7, 1990

Chairman: Blaine Thacker

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 36

Le mercredi 6 juin 1990

Le jeudi 7 juin 1990

Président: Blaine Thacker



Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Comité spécial d'

The Review of the CSIS Act and the Security Offences Act

Examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité

RESPECTING:

Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989

CONCERNANT:

Ordre de renvoi du Comité en date du mardi 27 juin 1989

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirty-fourth Parliament,
1989-90

Deuxième session de la trente-quatrième législature,
1989-1990

SPECIAL COMMITTEE ON THE REVIEW OF THE
CSIS ACT AND THE SECURITY OFFENCES ACT

Chairman: Blaine Thacker

Vice-Chairman: Maurice Tremblay

Members

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

ERRATA

Issue No. 4

Minutes of Proceedings and back cover:

The Honourable Saul Cherniak, Member
should read:

The Honourable Saul M. Cherniack, Member

Issue No. 20

Evidence—Page 20:14, Mr. Littlechild's intervention:

“the related debts that may have occurred?”
should read:

“the related deaths that may have occurred?”

Issue No. 31

Evidence—The opening paragraph and the following line:

“Mr. Jacques Shore and Mr. Paul Copeland, both representing the Ontario Law Union. Mr. Jacques Shore (Ontario Law Union):”
should read:

“first Mr. Jacques Shore and second Mr. Paul Copeland, who is representing the Ontario Law Union.

COMITÉ SPÉCIAL D'EXAMEN DE LA LOI
CONSTITUANT LE SCRS ET DE LA LOI SUR
LES INFRACTIONS EN MATIÈRE DE SÉCURITÉ

Président: Blaine Thacker

Vice-président: Maurice Tremblay

Membres

Atkinson, Ken
Brewin, John
Lee, Derek
Littlechild, Wilton
Rideout, George
Tétreault, Jacques—(8)

(Quorum 5)

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

ERRATA

Fascicule n° 4

Procès-verbal et l'endos:

L'honorable Saul Cherniak, membre
devrait être remplacé par:

L'honorable Saul M. Cherniack, membre

Fascicule n° 20

Témoignages—Page 20:14, la question de M. Littlechild:

«qu'on a même divulgué la valeur des dettes contractées?»
devrait être remplacé par:

«même en ce qui concerne le nombre de morts qui y seraient associés?»

Fascicule n° 31

Témoignages—Au paragraphe initial et à la ligne qui le suit:

«...M. Jacques Shore et M. Paul Copeland, représentants l'*Ontario Law Union*.» «M. Jacques Shore (Ontario Law Union):»
devrait être remplacé par:

«...M. Jacques Shore d'abord et ensuite, M. Paul Copeland, représentant l'*Ontario Law Union*.»
«M. Jacques Shore:»

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

Available from the Canadian Government Publishing Center,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, JUNE 6, 1990

(57)

[Text]

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met *in camera* at 6:49 o'clock p.m. this day, in Room 536 of the Wellington Building, the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout, Jacques Tétreault, Blaine Thacker and Maurice Tremblay.

In attendance: From the Procedural Service of the House of Commons: Charles Robert, Procedural Clerk. From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst. From the Committee Research Staff: Stuart Farson, Research Consultant; François Cadieux and Brian Gorlick, Research Associates.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (See *Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1.*)

Ordered—That the Committee proceed *in camera* to consider elements of a report to the House without recording or transcription of proceedings.

Ordered—That 3,000 copies of the Report be printed for distribution to witnesses and interested members of the public in a bilingual tumbled format with a special cover.

At 10:02 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, JUNE 7, 1990

(58)

The Special Committee on the Review of the Canadian Security Intelligence Service Act and the Security Offences Act met at 11:20 o'clock a.m. this day, in Room 308 West Block, the Chairman, Blaine Thacker presiding.

Members of the Committee present: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, George Rideout, Jacques Tétreault, Blaine Thacker and Maurice Tremblay.

In attendance: From the Procedural Service of the House of Commons: Charles Robert, Procedural Clerk. From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst. From the Committee Research Staff: Stuart Farson, Research Consultant; François Cadieux, Research Associate.

Witness: From the CSIS Employees' Association (Quebec Region): Bernard Marentette, Representative.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, June 27, 1989. (See *Minutes of Proceedings and Evidence of Tuesday, September 26, 1989, Issue No. 1.*)

The witness made a statement and answered questions.

On motion of Derek Lee, it was agreed,—That the brief submitted by the witness be appended to this day's *Minutes of Proceedings and Evidence* (See Appendix "CSIS-7").

PROCÈS-VERBAUX

LE MERCREDI 6 JUIN 1990

(57)

[Traduction]

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit à huis clos aujourd'hui à 18 h 49, dans la salle 536 de l'édifice Wellington, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, Wilton Littlechild, George Rideout, Jacques Tétreault, Blaine Thacker, Maurice Tremblay.

Aussi présents: Du Service de procédure de la Chambre des communes: Charles Robert, greffier à la procédure. Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal. Du personnel du Comité: Stuart Farson, conseiller de recherche; François Cadieux et Brian Gorlick, associés de recherche.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (voir les *Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

Il est ordonné,—Que le Comité siège à huis clos afin d'étudier certains aspects du rapport, sans enregistrement ni transcription.

Il est ordonné,—Que le rapport soit tiré à 3,000 exemplaires, format tête-bêche, bilingue, avec couverture spéciale, et distribué aux témoins et à toute personne intéressée.

À 22 h 02, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 7 JUIN 1990

(58)

Le Comité spécial d'examen de la Loi constituant le SCRS et de la Loi sur les infractions en matière de sécurité se réunit à huis clos aujourd'hui à 11 h 20, dans la salle 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Blaine Thacker (*président*).

Membres du Comité présents: Ken Atkinson, John Brewin, Derek Lee, George Rideout, Jacques Tétreault, Blaine Thacker, Maurice Tremblay.

Aussi présents: Du Service de procédure de la Chambre des communes: Charles Robert, greffier à la procédure. Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal. Du personnel du Comité: Stuart Farson, conseiller de recherche; François Cadieux, associé de recherche.

Témoin: De l'Association des employés du SCRS (région de Québec): Bernard Marentette, représentant.

Le Comité reprend les travaux prévus à son ordre de renvoi en date du mardi 27 juin 1989 (voir les *Procès-verbaux et témoignages du mardi 26 septembre 1989, fascicule n° 1*).

Le témoin fait un exposé et répond aux questions.

Sur motion de Derek Lee, il est convenu,—Que le mémoire présenté par le témoin figure en annexe aux *Procès-verbaux et témoignages* d'aujourd'hui (voir Appendice «CSIS-7»).

At 12:50 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

À 12 h 50, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Donald G. Reid

Clerk of the Committee

Le greffier du Comité

Donald G. Reid

[Texte]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Thursday, June 7, 1990

• 1120

The Chairman: I call our meeting to order. We are resuming our hearings on an order of reference dated June 27, 1989. We are privileged to have with us this morning Mr. Bernard Marentette.

Colleagues, I apologize unconditionally for being late. The day started with me forgetting my watch. I met a friend on the street and got talking. My secretary raced out and told me that it was 11.10 and to get over here. I apologize unconditionally. It was a horrible accident.

Mr. Marentette is the representative of the Association of Employees of CSIS in the Quebec region. Mr. Marentette, our process is for you to give whatever opening statement you might like and then we go into questioning, where we will have three minutes for each of the major parties, and then any other members who might like to ask questions of you. You have the floor, sir.

M. Bernard Marentette (représentant régional de l'Association des employés du Service canadien du renseignement de sécurité (région du Québec)): Je désire d'abord remercier le Comité de m'avoir invité et de m'avoir appuyé pour que je puisse faire cette présentation. Je fais cette présentation à titre de représentant de tous les employés non syndiqués du SCRS du Québec que je représente.

Ma présentation est un reflet sectoriel de la région du Québec. Elle est certes différente des autres présentations qui ont été faites par le président et M. Bean que j'appuie entièrement.

Mon exposé porte sur des sujets qui ont été portés à mon attention par des employés du Québec qui travaillent sur le terrain. Les problèmes que je soulève sont d'ordre opérationnel et concernent les relations de travail ainsi que les ressources humaines. Tous ces sujets affectent le bien-être des employés, ainsi que l'efficacité et la santé du SCRS.

Au départ, je dois souligner qu'au SCRS, la tâche des représentants régionaux n'est pas considérée comme un poste à temps plein. Mon rôle de représentant régional auprès des employés demeure une priorité de second plan, venant bien après les fonctions opérationnelles qui me sont attribuées.

Notre système de représentation est issu du système de représentation divisionnaire de la GRC qui a été mis sur pied par la haute direction de la GRC au milieu des années 70 en vue de retarder la démarche de la base vers la syndicalisation. À ce moment-là, les membres travaillaient étroitement avec les corps policiers, municipaux et provinciaux, et des démarches se faisaient vers la syndicalisation pour faire en sorte que les employés de l'ancien service de sécurité puissent bénéficier des mêmes avantages.

Aujourd'hui, notre programme de représentation est similaire au système divisionnaire de la GRC, bien que les représentants des membres de la GRC bénéficient d'un mandat et de ressources importantes, ainsi que de la latitude

[Traduction]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le jeudi 7 juin 1990

Le président: La séance est ouverte. Nous reprenons nos audiences en vertu de notre ordre de renvoi du 27 juin 1989. Nous avons l'honneur d'accueillir ce matin M. Bernard Marentette.

J'aimerais d'abord m'excuser auprès de mes collègues pour mon retard. J'ai commencé ma journée en oubliant ma montre, puis j'ai rencontré un ami dans la rue et nous nous sommes mis à parler. Ma secrétaire est venue à ma rencontre pour me dire qu'il était 11h10 et me rappeler mon devoir. Je vous prie donc d'excuser mon retard. Ce n'était vraiment pas prévu.

M. Marentette représente l'Association des employés du SCRS pour la région du Québec. M. Marentette, si vous avez une déclaration à faire, allez-y, après quoi nous passerons aux questions. Chacun des trois partis aura trois minutes pour vous interroger, puis je donnerai la parole à tout membre qui aurait d'autres questions à vous poser. La parole est à vous, Monsieur Marentette.

Mr. Bernard Marentette (Regional Representative, Canadian Security Intelligence Service Employees Association, Quebec Region): First, I would like to thank the Committee for giving me this opportunity to speak. I am making this presentation on behalf of all the non-unionized CSIS employees in the Quebec region.

My brief reflects the view of the Quebec region. It differs from the other briefs presented by our president and Mr. Bean, both of whom have my full support.

I will focus on issues raised by Quebec region employees working in the field. The problems I will be outlining are mainly operational and deal with labour relations and human resources. They all have an impact on the well-being of employees as well as on the effectiveness and health of CSIS.

I would like to begin by saying that, at CSIS, the position of regional representative is not considered a full-time position. My role as regional representative of non-unionized employees has a low priority, ranking well behind my operational duties.

Our system of representation is the product of the RCMP's divisional system, which was established by senior RCMP management in the mid-70's in order to slow the process of unionization among the ranks. At the time, members were working closely with municipal and province police departments in the area of unionization to ensure that employees of the former security service received the same benefits.

Our program of representation is in many ways similar to the RCMP's divisional system, although RCMP representatives have a mandate, considerable resources and the leeway needed to represent employees more thoroughly,

[Text]

nécessaire pour effectuer une représentation plus approfondie des employés puisqu'ils peuvent faire cela à temps plein. Nous devrions aussi avoir les mêmes avantages car nous travaillons pour l'avancement du Service.

• 1125

Aux fins de cette présentation, je vais aborder neuf sujets qui, croyons-nous, méritent considération dans l'examen de la présente loi. Ces points sont les suivants: la centralisation du Service dans la région de la Capitale nationale; la protection insuffisante des employés non syndiqués du Service; les mécanismes inefficaces de résolution de plaintes de harcèlement; le recrutement à l'extérieur; le statut d'agent de la paix; les mandats délivrés de façon urgente; la prime au bilinguisme; un regard sur le passé; et finalement le nouveau visage du SCRS.

M. Tremblay (Lotbinière): Je m'excuse, monsieur le président. Monsieur Marentette, on n'a pas beaucoup de temps. J'aimerais pouvoir vous interroger. Vous soulevez neuf points. Je dois prendre l'avion tout à l'heure et j'aimerais bien pouvoir vous parler. Pouvez-vous résumer les points que vous voulez soulever?

M. Marentette: C'est ce que j'avais l'intention de faire.

M. Tremblay: Je ne veux pas vous couper l'herbe sous le pied, mais je ne voudrais pas que vous lisiez toutes ces 27 pages.

The Chairman: Mr. Marentette, if I might just interrupt, you have presented an excellent brief. There is no doubt about it. Because members have had this brief for a number of days, I think you could just pull out the key two or three points. I can assure you that questions will come out on all of them, if there are any questions to be asked.

M. Marentette: Très bien. Concernant la centralisation du Service dans la région de la Capitale nationale, nous considérons que c'est le plus sérieux problème que nous vivons actuellement dans le Service. Environ les deux tiers des effectifs sont centralisés dans la région de la Capitale nationale, et environ trois employés sur quatre, et même davantage, sont cantonnés dans la province de l'Ontario.

Nous considérons que les effectifs devraient être distribués de façon plus proportionnelle, de façon plus équitable, pour faire en sorte que les possibilités de carrière soient meilleures pour les francophones. Actuellement, les francophones ne veulent pas être mutés à l'administration centrale parce qu'ils ne sont pas à l'aise dans le climat socio-économique et politique qui y règne. Ils n'ont pas toujours la possibilité de travailler dans la langue de leur choix. Un francophone doit travailler beaucoup plus fort lorsqu'il est forcé de travailler dans une autre langue que la sienne pour fournir un rendement équivalent à celui d'une autre personne qui travaille dans sa langue maternelle.

Nous constatons que divers ministères ont déjà décentralisé leurs effectifs. Je pense par exemple aux pensions. Même Hydro-Québec, une entreprise très efficace et très dynamique, s'est rendu compte que le fait de prendre des décisions uniquement à Montréal n'était pas juste et n'était pas toujours adapté aux situations à l'extérieur. Aujourd'hui, Hydro-Québec a décentralisé certains bureaux. Des bureaux très importants sont situés à Québec, Saint-Hyacinthe et Sept-Îles. C'est une tendance qui est suivie par le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux.

[Translation]

as they are able to devote themselves to the task full time. We should have the same benefits, since we work for the advancement of CSIS.

For the purposes of this brief, I will address nine issues which we believe merit consideration as part of the review of the CSIS Act. These issues are: centralization of CSIS in the National Capital Region; inadequate protection for non-unionized CSIS employees; ineffective mechanisms for settling complaints of harassment; outside recruitment; peace officer status; urgent warrants; bilingualism bonus; a look back and the new face of CSIS.

Mr. Tremblay (Lotbinière): One comment, if I may, Mr. Chairman. Mr. Marentette, we have very little time and you say that you have nine issues you want to address. I have a flight to catch shortly and I would very much like to have the opportunity to question you. Could you give us a summary of the issues you want to address?

Mr. Marentette: That is what I was planning to do.

Mr. Tremblay: I do not want to cut you short, but I hope you are not planning to read all 27 pages of your brief.

Le président: Monsieur Marentette, vous nous avez envoyé un excellent mémoire. Cela ne fait aucun doute. Cependant, comme nous l'avons tous reçu il y a quelques jours, je vous demanderais de vous en tenir aux deux ou trois points clefs. Je suis certain que les membres du comité vous poseront des questions sur les autres points, s'ils en sentent le besoin.

Mr. Marentette: Very well. Centralization of CSIS in the National Capital Region is, we feel, the most serious problem facing CSIS employees. About two thirds of CSIS employees work in the National Capital Region, and four out of five, if not more, in Ontario.

We believe that employee distribution should be fairer and more proportional, so as to provide greater opportunity for advancement for francophones. At present, francophones are reluctant to accept transfers to headquarters because of the social, economic and political climate that exists there and because they would have few chances to work in the language of their choice. When forced to work in a language that is not their own, francophones must work much harder to be as productive as other employees working in their own language.

We note that some departments have already decentralized their employees. Pensions, for example, have been decentralized. Even Hydro-Quebec, a very efficient and dynamic corporation, has realized that limiting decision-making to Montreal is unfair and does not always provide adequate solutions to local problems. Hydro-Quebec has now decentralized some of its services and opened up major offices in Quebec City, Saint-Hyacinthe and Sept-Îles. The federal and provincial governments are following suit.

[Texte]

• 1130

Je passe maintenant à la protection insuffisante des employés non syndiqués. Lorsque les employés formulent un grief, ils peuvent franchir trois paliers. Dans la région, le premier palier est normalement au niveau du directeur général. Pour les employés de l'administration centrale, c'est le directeur général de l'unité concernée. Le deuxième palier est normalement le chef opérationnel à l'administration centrale ou le chef de l'administration et du personnel. Le troisième palier est le directeur.

Dans ce processus, nous avons rarement l'occasion de discuter de nos plaintes ou de nos griefs. Tout se fait sur papier. Lorsqu'une décision est prise au premier palier, cette décision n'est jamais renversée au deuxième ou au troisième palier, sauf dans des cas où des sanctions monétaires ou des licenciements sont impliqués. Les second et troisième paliers appuient toujours presque aveuglément les décisions prises au premier palier. Nous n'avons aucun recours pour obtenir justice dans le système actuel. Les chances de gagner des griefs dans la région du Québec sont semblables à celles de gagner le gros lot avec un «gratteur» usagé.

Parlons maintenant du mécanisme inefficace de résolution des plaintes de harcèlement. Ce mécanisme se rapproche beaucoup du mécanisme de griefs, bien que dans les cas de plaintes de harcèlement, on puisse à l'occasion demander qu'un comité de révision étudie le litige en entier. Par contre, on ne nous permet pas de siéger à ces comités à titre de représentants. C'est ce qui est malheureux. Dans un cas où un gestionnaire serait accusé de harcèlement, la personne présidant normalement le comité serait le supérieur du gestionnaire impliqué.

M. Tétreault (Laval-des-Rapides): Y a-t-il beaucoup de plaintes?

M. Marentette: Il n'y en a pas nécessairement beaucoup, mais ces plaintes sont extrêmement graves.

M. Tétreault: On discute ici de la révision de la loi qui a créé le SCRS.

M. Marentette: Ces plaintes sont extrêmement graves et elles ont des effets profonds sur la carrière des employés. Les employés qui subissent ce traitement restent marqués. Dans certains cas, des gestionnaires ont été trouvés responsables de ce genre de harcèlement. Les personnes ont dû recevoir des soins médicaux par la suite. Ce n'est pas une question de nombre, mais plutôt de gravité des incidents et de répercussions négatives pour les membres lésés. C'est ce qui est extrêmement grave dans ces cas-là.

• 1135

Les statistiques à cet égard sont peut-être fausses. Je pourrais vous dire qu'il y a eu cinq cas au cours de la dernière année, mais les statistiques pourraient ne pas être justes. Il y a peut-être eu sept cas, mais certaines personnes n'ont pas voulu porter plainte par crainte de représailles ou de harcèlement subséquent.

Les mécanismes qui sont à notre disposition sont inefficaces. On ne peut pas avoir recours à une tierce partie neutre pour rendre des décisions qui satisfassent les employés et le Service.

[Traduction]

I shall now deal with the issue of inadequate protection for non-unionized employees. Employee grievances are resolved at one of three levels. In the region, the first level is usually the director general, while at headquarters it is the director-general of the unit concerned. The second level is usually the head of operations at headquarters or the head of administration and personnel. The third level is the director.

The current process rarely gives employees the opportunity to discuss their complaints or grievances. Everything is done on paper. Decisions taken at the first level are never reversed at the second or third level, except in cases involving monetary sanctions or dismissal. The second and third levels almost always blindly support decisions made at the first level. No other recourse is available to us under the present system. In the Quebec region, employees have about as much chance of obtaining redress as they would trying to collect first prize with an old "scratch and win" ticket.

I turn now to the ineffective mechanisms for settling complaints of harassment. These mechanisms are about as effective as the grievance procedure, although in the case of harassment complaints, the employees can sometimes ask to have the whole matter referred to a review committee. Unfortunately, we as representatives are not allowed to sit on this committee. When a manager is accused of harassment, the person chairing the committee is usually the manager's immediate supervisor.

Mr. Tétreault (Laval-des-Rapides): Are there many complaints?

Mr. Marentette: Not necessarily, but harassment complaints are most serious.

Mr. Tétreault: We have been asked to review the CSIS Act.

Mr. Marentette: Harassment complaints are very serious and have a major impact on an employee's career. Employees who are harassed remain marked by it. In some cases, managers have been found responsible for this kind of harassment. The persons involved had to undergo medical treatment afterwards. This is not a question of numbers, but rather of the severity of the incidents and the negative impact they have had on the affected members. That is what is extremely serious in those cases.

The statistics about this may be false. I could tell you that there have been five cases over the past year, but that figure might not be correct. There may have been seven cases, but some people may not have wanted to file a complaint because they feared reprisals or subsequent harassment.

The mechanisms at our disposal are ineffective. We cannot have recourse to a neutral third party to make decisions that will satisfy both employees and the service.

[Text]

Le recrutement à l'extérieur est un problème qui mine le morale des effectifs. C'est un problème qui prend de plus en plus d'ampleur. Au début, des raisons statistiques, d'apparence ou autres pouvaient justifier d'embaucher à l'extérieur constamment et à tous les niveaux. Aujourd'hui, un très grand nombre de personnes sans expérience dans le domaine du renseignement ont été recrutées à l'extérieur. À titre d'exemple, au niveau de l'administration centrale, près de la moitié des gestionnaires ont été embauchés au cours des six dernières années. D'ici six ans, avec l'orientation qui est poursuivie, il n'y aura aucune personne d'expérience au niveau de la gestion.

Parlons maintenant du statut d'agent de la paix. Permettez-moi de vous décrire un scénario. Disons que vous êtes en train d'élaborer une loi concernant un nouveau service de sécurité. Vous travaillez tous de l'autre côté du 49^e parallèle. Vous devez élaborer des lois qui permettent à un nouveau service de renseignement, le FBI ou la CIA, d'être très efficace. Vous enlevez aux membres leur statut d'agent de la paix. Lorsque le FBI et la CIA auront à enquêter sur des groupes racistes extrémistes comme le Ku Klux Klan ou des groupes terroristes cubains, ces deux organisations n'auront aucune possibilité d'offrir la sécurité à leurs opérations, à leurs cibles et à leurs sources. Elles devront alors confier la sécurité de leurs opérations à la police municipale de Miami ou de Little Rock, Arkansas.

C'est le système boiteux dans lequel nous vivons aujourd'hui. Je crois qu'aucun de vous n'appuierait une telle chose, mais c'est justement cela que la Loi sur le SCRS nous a donné. Les membres du SCRS vivent dans un carcan. C'est un système boiteux. Ils ne peuvent assurer la sécurité des opérations, de leurs sources et de leurs cibles.

• 1140

M. Tétreault: Pourquoi nous dites-vous cela? Vous êtes un représentant régional de l'Association des employés du Service canadien du renseignement de sécurité. Que vous nous parliez des problèmes syndicaux ou des problèmes d'association, très bien, mais je ne crois pas que les problèmes d'organisation du Service relèvent de vous.

M. Marentette: Si je soulève ces problèmes, monsieur, c'est que les employés sont très inquiets des lacunes à cet égard. J'ai la responsabilité de les soulever. Ils ne se sentent pas en mesure de remplir leur rôle d'enquêteur parce que les fichiers numériques sur les plaques et les permis ne sont pas directement accessibles aux employés de la région du Québec, ce qui n'est pas le cas dans les autres régions du Canada. Lorsqu'ils sont impliqués dans des opérations importantes, ils doivent confier des renseignements très importants à d'autres organisations policières. Ceci présente un grand risque pour la sécurité des opérations.

C'est un cercle qui affecte tous les enquêteurs. Les enquêteurs qui doivent échanger avec les corps municipaux ne peuvent échanger des renseignements à cause de la Loi 65, la Loi provinciale sur l'accès à l'information, qui leur interdit de donner des renseignements à des organisations qui n'appliquent aucune loi au Québec. Pour qu'une organisation puisse recevoir des renseignements, elle doit faire une mise en application de la loi. L'article 7, qui a trait aux infractions

[Translation]

External recruitment is a problem that undermines staff morale. The problem is become more and more widespread. Initially, statistical reasons, appearances, or other factors might have justified constant external recruitment at all levels. Today, a large number of people with no experience in intelligence have been recruited externally. For example, nearly half the managers at headquarters have been hired in the past six years. Within six years, if this trend continues, there will be no experienced managers.

Let us now turn to our status as law enforcement officers. Allow me to describe a scenario. Let's say you are developing legislation concerning a new security service. You are all working on the other side of the 49th parallel. You must formulate legislation that will allow a new intelligence service, the FBI or the CIA, to be very effective. You remove the members' status as law enforcement officers. When the FBI and the CIA have to investigate extremist racist groups such as the Ku Klux Klan or Cuban terrorist organizations, these two agencies will be unable to provide security to their operations, their targets and their sources. They will have to hand over security matters for their operations to the municipal police in Miami or Little Rock, Arkansas.

This is the deficient system in which we are working today. I do not think any of you would support such a thing, but that is exactly what the CSIS act has given us. CSIS members are working in a straitjacket. This is an unsound system. They cannot provide security for their operations, their sources and their targets.

Mr. Tétreault: Why are you telling us all this? You are a regional representative of the Canadian Security Intelligence Service Employees Association. I have no objection if you wish to discuss union problems or association problems, but I do not see how CSIS' organizational problems concern you.

Mr. Marentette: I raise these problems, sir, because the employees are very worried about deficiencies in this regard. I have a responsibility to raise these issues. The employees do not feel capable of fulfilling their role as investigators because the computer files on licence plates and driver's licences are not directly accessible to employees of the Quebec region, which is not the case in other parts of Canada. When they are involved in important operations, they have to rely on other police forces for this very important information. This puts the security of our operations at great risk.

This vicious circle affects all investigators. Investigators who have to deal with municipal police forces cannot exchange information because of Bill 65, the Provincial Access to Information Act, which prohibits those municipal police forces from providing information to organizations that do not enforce the law in Quebec. For an organization to obtain that kind of information, it must enforce the law. Section 7, which deals with offences, means that it is the

[Texte]

à la loi, fait en sorte que c'est la GRC qui est responsable de la mise en application de cette loi. Lorsque nous sommes en contact avec les corps policiers, nous n'avons pas accès aux renseignements qui sont très importants pour une organisation ayant un mandat très précis en ce qui a trait à la sécurité nationale.

Un mot très court sur la prime au bilinguisme. Nous croyons tous que nous devrions avoir la prime au bilinguisme parce que c'est un service que nous donnons. Nous travaillons pour le compte du ministre du Solliciteur général qui octroie la prime au bilinguisme aux employés des pénitenciers et aux policiers des ports nationaux. Nous voyons difficilement le bien-fondé d'un traitement d'exclusion à cet égard.

Comme j'ai inclus toutes mes recommandations, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de les lire. Je répondrai plutôt aux questions à ce sujet.

The Chairman: Thank you, Mr. Marentette.

May I have the usual motion to attach or append Mr. Marentette's brief to the *Minutes of Proceedings and Evidence*?

• 1145

An hon. member: So moved.

Motion agreed to

The Chairman: Just before we go to questions, Mr. Marentette, would you describe to the committee how you come to be the regional representative in terms of election or appointment and the process you went through to develop your recommendations from the members of your association? I think that would be helpful for our committee.

Mr. Marentette: I have been a regional representative of the whole security service of the RCMP and CSIS since 1983. These are elected positions that have a two-year mandate and take up possibly more than half your time. But there is a lot of voluntary time the members have to do, and there are severe disadvantages to this, because a member has to take a stand. Until recently it was usually rather senior members who would put their heads on the block in this case, because a lot of cases of confrontational situations develop in discussions with management.

Management has a tendency to remember certain incidents and they sometimes look upon those in a very negative manner. Recently there has been a number of newer members who have taken up this position fully realizing the dangers inherent in the functions.

As I mentioned in my introduction, the employee relations functions are basically treated as a second priority.

The Chairman: What process within your membership did you use to develop these recommendations for the committee to consider?

Mr. Marentette: These recommendations were made as a result of a survey I made regionally and in Quebec City by sending out questionnaires on the subject that members would elaborate on. After that, I proceeded to interview these employees. I conducted slightly more than 50 interviews. I feel I have centered on the pulse of the problems of key concern to the employees.

[Traduction]

RCMP that is responsible for enforcing this law. When we are in contact with police forces, we do not have access to information that is very important for an organization having a specific mandate for national security.

A brief word about the bilingual bonus. We all feel that we should receive the bilingual bonus because this is a service that we provide. We work on behalf of the Department of the Solicitor General, which awards the bilingual bonus to employees in penitentiaries and to national harbour police. We fail to understand our exclusion from this bonus.

Since I have included all my recommendations, I do not think it is necessary to read them. Rather, I will answer questions in this regard.

Le président: Merci, monsieur Marentette.

Est-ce que je pourrais avoir la motion d'usage pour annexer le mémoire de M. Marentette aux *Procès-verbaux et témoignages*?

Une voix: Je le propose.

La motion est adoptée.

Le président: Avant de commencer la période de questions, je voudrais que nous disiez, monsieur Marentette, comment vous avez été désigné comme représentant régional. Était-ce par élection ou par nomination? Je voudrais aussi savoir quelle procédure vous avez suivi pour élaborer les recommandations des membres de votre association. Je pense que ces renseignements seraient fort utiles au comité.

M. Marentette: Je suis représentant régional pour le Service de sécurité de la GRC et du SCRS depuis 1983. Il s'agit d'un poste élu avec un mandat de deux ans et des responsabilités pouvant prendre plus de la moitié de votre temps. Il faut aussi y consacrer beaucoup de temps en tant que bénévole et la fonction comporte un inconvénient principal, à savoir l'obligation de prendre position. Jusqu'à récemment c'était généralement des agents assez haut placés qui acceptaient de prendre ce risque car les discussions avec la direction pouvaient souvent donner lieu à des confrontations.

La direction a tendance à se rappeler certains incidents et à rester sur une impression défavorable. Nous avons vu récemment un certain nombre des nouveaux membres du service assumer cette fonction tout en se rendant très bien compte des dangers qu'elle comporte.

Comme je l'ai expliqué dans mon introduction, les fonctions de relations de travail sont reléguées essentiellement au deuxième plan.

Le président: Comment avez-vous consulté vos membres pour élaborer les recommandations que vous avez présentées au comité?

M. Marentette: C'est le résultat d'un sondage que j'ai mené dans la région et à Québec en envoyant des questionnaires sollicitant les commentaires des membres sur certaines questions. Ensuite j'ai interviewé ces employés; il y a eu un peu plus de 50 entrevues. Je pense avoir cerné les problèmes principaux qui préoccupent les employés.

[Text]

But these are problems that employees with an operational role see as the key issues. They are removed mostly from the analytical functions of HQ personnel and their perspective is different. Their perspective concerns operational problems, situations and difficulties they meet in their everyday investigations and their interviews with sources and their liaison with other agencies and whatever.

• 1150

M. Tremblay: Monsieur Marentette, j'ai manqué une bonne partie de votre déclaration. Vous parliez de la situation au SCRS dans la région de Québec. Essentiellement, les agents de la SCRS travaillent à Montréal.

M. Marentette: Oui, la plupart travaillent à Montréal. Avant 1984, on a procédé à la fermeture de détachements au Québec. C'est une décision unilatérale qui a été prise sans consultation et qui a fait l'objet de beaucoup de critiques de la part des employés. L'importance du SCRS était grandement diminuée à ce moment-là, ainsi que les possibilités de carrière. Maintenant, les effectifs se situent surtout à Montréal, et il y a quelques personnes à Québec.

M. Tremblay: Tous ces gens sont bilingues.

M. Marentette: La plupart le sont. Nous avons 30 p. 100 d'anglophones qui, sauf erreur, sont tous bilingues. Il y en a peut-être un qui est arrivé récemment et qui n'est pas bilingue. Les anglophones sont tous bilingues. Ils sont très fonctionnels. Nous avons peu de problèmes en ce qui a trait aux relations entre francophones et anglophones au Québec.

M. Tremblay: Donc, à Montréal même, le problème se situe strictement au niveau des relations de travail.

M. Marentette: Le problème est qu'il est difficile de travailler en français au Québec.

M. Tremblay: Pourquoi?

M. Marentette: Par exemple, les modules de travail à l'administration centrale n'ont pas tous des effectifs bilingues. Souvent, on demande aux employés du Québec s'ils acceptent de recevoir une communication en anglais. À l'occasion, pour des raisons d'efficacité, les employés disent: Certainement, envoyez-nous cela car c'est très important.

D'autre part, des employés se rendent compte que s'ils n'envoient pas leurs rapports en anglais, ces rapports ne pourront pas être lus à l'administration centrale parce chaque module n'a pas suffisamment de personnes bilingues pour être en mesure de comprendre toute l'information.

Je vais vous citer quelques exemples qui ont été portés à mon attention récemment. Des employés m'ont abordé et m'ont dit: On vient juste de recevoir des analyses de l'administration centrale sur la situation nationale, et nos rapports du Québec ne sont pas inclus dans l'analyse. J'ai dû faire quelques appels. J'ai demandé pourquoi nos rapports avaient été omis. J'ai alors appris que le module qui avait reçu l'information n'avait pas le personnel nécessaire pour faire la traduction sur-le-champ. On avait acheminé la documentation en français au service de traduction et, quelques mois plus tard, la traduction n'était pas encore arrivée. L'analyste a dû faire son analyse, qui était faussée, en se basant sur les renseignements qu'il pouvait comprendre.

[Translation]

Mais ce sont les problèmes fondamentaux vus de l'angle des employés ayant un rôle opérationnel. Il n'y a pas grand rapport avec les fonctions analytiques du personnel de l'administration centrale dont la perspective est différente. Nos employés s'intéressent à des problèmes opérationnels, à des situations et difficultés qu'ils rencontrent dans leurs enquêtes quotidiennes et leurs interviews avec leurs sources et leur liaison avec d'autres agences.

Mr. Tremblay: Mr. Marentette, I missed a good part of your statement. You were describing the situation of CSIS in the Quebec region. I take it that CSIS agents are located mainly in Montreal.

Mr. Marentette: Yes, most of them work in Montreal. Before 1984, most of the Quebec detachments were shut down. It was a unilateral decision taken without any consultation and strongly criticized by employees. It meant a marked decline in the importance of CSIS and in career opportunities. Now the staff is concentrated mainly in Montreal, with a few people in Quebec City.

Mr. Tremblay: And all these people are bilingual.

Mr. Marentette: Most of them are. 30% of our employees are anglophone, and if I am not mistaken, they are all bilingual. There may be a recent arrival who is not bilingual. The anglophones are all bilingual and can function well. We do not have many problems concerning English-French relations in Quebec.

Mr. Tremblay: So in Montreal, the problem is strictly a matter of employee relations.

Mr. Marentette: The problem is that it is hard to work in French in Quebec.

Mr. Tremblay: Why?

Mr. Marentette: Well, for example, the work modules at headquarters do not all have bilingual staff. Quebec employees are often asked whether they are willing to accept a document in English. They may accept, for the sake of efficiency and say, "Go ahead and send it to us", because it is something important.

Employees also realize that if they do not send in their reports in the English language, the reports will not be read at headquarters because the modules do not have enough staff able to understand all the information.

Let me cite a few examples that were recently drawn to my attention. Some employees told me that they had just received the headquarter's analysis of the national situation but that the Quebec reports were not included in it. I made a few calls to find out why this was so and learned that the module that had received the information did not have qualified staff to translate it immediately. The French reports were sent to the translation service and a few months later, the translation had not yet been received. The analyst had to base his analysis, which was distorted, on the information he was able to understand.

[Texte]

M. Tremblay: Vous parliez du mauvais côté de la centralisation à Ottawa. Les postes intéressants, de haut niveau, sont essentiellement ici, à Ottawa. Est-ce qu'il y en a à Montréal?

M. Marentette: Il y en a de moins en moins à Montréal avec les choses qui se passent. Les employés du Québec hésitent beaucoup à aller travailler à l'administration centrale parce qu'ils seront probablement obligés de travailler en anglais. Ils sentent qu'ils ne pourront pas être reconnus à leur juste valeur en travaillant dans une langue autre que la leur.

• 1155

M. Tremblay: Quelle est la proportion des postes bilingues dans la région de la Capitale nationale?

M. Marentette: Je ne connais pas la proportion exacte, mais elle est très élevée, je crois.

M. Tremblay: Diriez-vous qu'elle est de 25 ou 26 p. 100?

M. Marentette: Il y a cependant assez de violations, je crois.

M. Tremblay: Qu'est-ce que vous voulez dire?

M. Marentette: Les anglophones sont un peu frustrés par ce qui se passe au niveau du bilinguisme. Certains d'eux acceptent le bilinguisme institutionnel et ils se rendent compte qu'ils ne progressent pas par rapport à certains autres anglophones qui, eux, n'ont pas une aussi grande capacité bilingue. Pourtant, ces derniers font partie de l'élite du SCRS et imposent leur unilinguisme.

M. Tremblay: Vous parliez de la protection insuffisante des employés non syndiqués et des griefs. Que je sache, les griefs n'existent que pour les employés syndiqués. Le personnel cadre n'a pas de système de griefs. Chez vous, un tel système existe même pour les employés non syndiqués?

M. Marentette: Oui, nous avons un système de griefs. Nous avons un département de relations de travail qui doit traiter nos griefs. Tout est traité sur place, sauf les cas de congédiement et de réduction à une classe inférieure qui peuvent être amenés à la Commission des relations de travail de la Fonction publique.

Avant d'avoir cette possibilité d'aller à la Commission, nous avons beaucoup de cas de ce genre. Maintenant que nous pouvons soumettre à l'extérieur les cas litigieux, les cas de licenciement, les cas de réduction à une classe inférieure et les cas de pertes salariales, nous constatons que la fréquence de ces incidents, de ces griefs, a diminué de façon dramatique. Simplement parce que nous avons la possibilité d'aller à l'extérieur, les agissements sont différents.

M. Tremblay: Vous dites que les agissements sont différents. Est-ce que le climat est meilleur?

M. Marentette: Il est sans aucun doute meilleur. Les employés sont très heureux d'avoir cette possibilité-là. Ils n'ont pas à consacrer toute leur énergie à se battre pour des griefs qui seront réglés à l'interne. Ils peuvent plutôt se concentrer sur d'autres aspects opérationnels. Il est excellent qu'ils aient cette possibilité-là. Les griefs de ce genre ont diminué parce qu'il y a moins d'abus. Des personnes ont été licenciées, mais je crois qu'elles ont été traitées avec équité et justice.

M. Tremblay: Monsieur Marentette, en dehors de l'aspect des relations de travail et des griefs, strictement au niveau de l'application de la loi, aimeriez-vous faire des suggestions particulières?

[Traduction]

Mr. Tremblay: You referred to the drawbacks of centralization in Ottawa. Most of the good jobs, the high-level ones, are here in Ottawa. Are there any in Montreal?

Mr. Marentette: There are fewer and fewer in Montreal with what is taking place. Quebec employees are very reluctant to go work for headquarters because they will probably have no choice but to work in English. They feel they cannot give their full measure when working in a language other than their own.

Mr. Tremblay: What is the proportion of bilingual positions in the National Capital Region?

Mr. Marentette: I do not know the exact proportion but it is very high, I believe.

Mr. Tremblay: Would you say that it is 25% or 26%?

Mr. Marentette: I gather there are quite a few violations.

Mr. Tremblay: What do you mean?

Mr. Marentette: Anglophones are rather frustrated by what is happening under bilingualism. Some of them go along with institutional bilingualism and they realize that they are not getting on as quickly as some other anglophones who do not have as good a bilingual capacity. But since this latter group constitutes the elite in CSIS, they are able to impose their unilingualism.

Mr. Tremblay: You referred to inadequate protection for non-unionized employees and grievances. As far as I know, grievances exist only for unionized employees. There is no grievance system for management. Do you have such a system even for non-unionized employees?

Mr. Marentette: Yes, we do have a grievance system. Our employee relations department must deal with our grievances. Everything is settled within the service, except for cases of dismissal and demotion, which can go as far as the Public Service Staff Relations Board.

Before we were able to go to the board, we had lots of cases of this type. Now that we can submit them to an outside authority, we have noted a dramatic drop in the incidents of cases of dismissal, demotion and decreases in salary. The mere existence of recourse outside the service has resulted in different behaviour.

Mr. Tremblay: You talk about different behaviour. Has the climate improved?

Mr. Marentette: It has definitely improved. Employees are glad to have this opportunity. They do not have to spend all their energy defending grievances that are settled within the service. They can concentrate more on operations. It was an excellent initiative making this available to them. There has been a drop in this type of grievance because there has been less abuse. People have been dismissed, but I think they have been treated with justice and fairness.

Mr. Tremblay: Mr. Marentette, aside from employee relations and grievances, do you have any particular suggestions to make concerning the way the legislation is applied?

[Text]

M. Marentette: Je crois que la loi ne présente pas de sérieux problèmes comme tels. Le seul aspect qui affecte beaucoup les employés est le statut d'agent de la paix. Ils n'ont pas accès aux renseignements des corps policiers ou d'autres organismes. Les corps policiers refusent de nous donner de l'information.

M. Tremblay: Parlez-vous des corps policiers provincial et municipaux?

M. Marentette: Dans ma situation, je ne peux pas nommer qui que ce soit parce que j'enfreindrais... Je sais que vous comprenez.

M. Tremblay: Vous n'avez pas accès aux renseignements des corps policiers en général.

• 1200

M. Marentette: L'article 67 de la Loi 65 du Québec interdit au gouvernement et à ses agences de transmettre des renseignements à une agence qui ne fait pas la mise en application d'une loi au Québec. On ne fait pas l'application au Québec de la Loi sur le SCRS parce que ces responsabilités-là ont été attribuées à la GRC. Avec cette petite porte qui a été ouverte à la GRC, elle est en train de mettre sur pied un système de sécurité parallèle, ceci malgré les assurances du contraire que le commissaire nous donne ou vous donne.

M. Tremblay: Au moment où on se parle, c'est encore à l'état de balbutiements. Ce n'est pas à l'état opérationnel. Je parle des contacts de la GRC avec la Sûreté du Québec. C'est vous qui avez des contacts avec la GRC.

M. Marentette: Oui, mais les échanges ne peuvent pas être faits parce que les corps policiers respectent ces lois de façon scrupuleuse. Dans les autres provinces, je crois que tout fonctionne bien. Au Québec, nous n'avons tout simplement pas accès à cette information-là étant donné notre statut.

M. Tremblay: Au niveau de la Loi sur le SCRS, vous ne voyez pas de problèmes ou d'améliorations précises à apporter?

M. Marentette: J'ai déjà souligné certaines modifications qu'on apprécierait, notamment réduire les pouvoirs du directeur que nous considérons excessifs. Il y a aussi le paragraphe 16(1). Nous croyons qu'il serait important d'apporter une légère modification à cette disposition pour faire en sorte qu'avec les conditions changeantes et la globalisation des marchés internationaux, nous puissions un jour, si nécessaire, faire des démarches auprès de la communauté avec laquelle nous faisons affaire pour obtenir des renseignements d'ordres économique, politique et autres. Cette modification est plutôt modeste, mais elle donnerait à l'organisation une certaine latitude pour qu'elle puisse réellement être en mesure de recueillir l'information que le Canada recherche.

M. Tremblay: En dehors de l'aspect linguistique, quel est le climat de travail dans la région du Québec? Évidemment, la haute direction est ici, à Ottawa. C'est de là que viennent les ordres. C'est là que les mandats sont émis. C'est là que les décisions se prennent. En dehors de l'aspect strictement linguistique, est-ce que le climat est sain à Montréal?

M. Marentette: Il y a eu beaucoup d'améliorations au cours des dernières années. Nous avons vécu des années extrêmement difficiles.

[Translation]

Mr. Marentette: I do not think the Act presents any serious problems. The only aspect particularly affecting employees is the peace officer status. They do not have access to the information held by police forces or other services. The police refuse to provide us with information.

Mr. Tremblay: Are you referring to provincial and municipal police forces?

Mr. Marentette: In my situation, I cannot give particular names since I would be infringing... I know that you understand.

Mr. Tremblay: Generally speaking, then, you do not have access to the information held by police forces.

Mr. Marentette: Under Section 67 of Act 65 of the province of Quebec, the government and its agencies are forbidden to transmit information to an agency that is not responsible for applying legislation in Quebec. We are not responsible for implementing the CSIS Act in Quebec because these responsibilities were given to the RCMP. As a result of this small opening, the RCMP is in the process of setting up a parallel security system in spite of any assurances to the contrary you may have received from the Commissioner.

Mr. Tremblay: At the present time it is still at a very preliminary stage, it is far from being operational. I am talking about the contacts between the RCMP and the Quebec Provincial Police. You are the ones who have contacts with the RCMP.

Mr. Marentette: Yes, but the exchanges cannot be carried out because the police forces stick very closely to these laws. In other provinces, I think the system works well. In Quebec we are just not able to have access to the information because of our status.

Mr. Tremblay: As far as the CSIS Act is concerned, do you have any particular problems or any specific improvements to suggest?

Mr. Marentette: I already referred to some changes we would like to see, such as a reduction in the powers of the director, powers we consider to be excessive. There is also Section 16(1). In our view, this provision should be slightly modified so that in view of changing conditions and the globalization of international markets, we would be able, if necessary, to obtain the appropriate economic, political or other information we require from the particular community we are dealing with. It is a fairly modest change but it would give the organization some latitude in obtaining the information required by Canada.

Mr. Tremblay: Aside from language matters, how would you describe the working atmosphere in the Quebec region? Of course management is here in Ottawa and that is where orders come from and warrants are issued. It is here that decisions are taken. Aside from the question of language, is the climate in Montreal a healthy one?

Mr. Marentette: There has been a great deal of improvement over the past years. We have gone through some very difficult years.

[Texte]

M. Tremblay: Depuis combien d'années êtes-vous là, monsieur Marentette?

M. Marentette: Je suis au service de sécurité depuis 27 ans.

M. Tremblay: Vous êtes là depuis le début, depuis 1984?

M. Marentette: Je suis là depuis 1984. À ce moment-là, c'était extrêmement difficile. Maintenant, on constate qu'il y a eu des améliorations au niveau de la gestion, en grande partie grâce au rapport de Pierre C. Gagnon.

Pierre C. Gagnon a fait un rapport contenant 48 recommandations. C'était un bijou. Je crois que c'est la meilleure analyse qui ait jamais été faite par un groupe ayant enquêté sur le SCRS. D'ailleurs, il y a en eu beaucoup. Ce type a identifié trois sortes de problèmes: des problèmes de gestion, des problèmes de relations de travail et des problèmes de bilinguisme. L'ennui, c'est que toutes ses recommandations n'ont pas été mises en oeuvre.

• 1205

Mr. Lee (Scarborough—Rouge River): Mr. Marentette, early on in your submission you made reference to the fact that CSIS employees in Quebec work very closely with provincial and municipal police authorities there. Yet later on you have indicated that there are difficulties in the sharing of information. Could you clarify for me how you manage to work closely when you cannot share information?

Mr. Marentette: I will try to explain as best I can. What happens is that the employees of CSIS work closely on certain operations with the QPF.

Mr. Lee: Would these be intelligence-gathering operations?

Mr. Marentette: These are intelligence officers, who work on certain operations. But there is other information that will not be shared, because if you work on an operation with the QPF you will learn a lot of details by dealing with the same subjects, but if the QPF, for instance, work on other subjects, then that information would not necessarily be accessible. They could in that case allude to section 65, which is the law concerning access to information and which we are prevented from having because we do not have peace officer status.

Mr. Lee: I also gather we do not have a good memorandum of understanding between CSIS and the government of the Province of Quebec. That would also handicap, administratively.

Mr. Marentette: I am not aware of this.

Mr. Lee: It is possible, I presume, for Quebec authorities to share criminal intelligence information related to the mandate of CSIS or the mandate of the national security and intelligence directorate in the RCMP.

I suppose the police authorities in Quebec could share with the security offences branch of the RCMP, and the RCMP, through its memorandum of understanding with CSIS, could share with CSIS. Is it possible to see that as a vehicle, at least on an interim basis for the sharing of information?

[Traduction]

Mr. Tremblay: How long have you been there, Mr. Marentette?

Mr. Marentette: I have been with the Security Service for 27 years.

Mr. Tremblay: So you have been there from the beginning, since 1984?

Mr. Marentette: Yes. At that time, in 1984, it was extremely difficult. We have now noted improvements in management, to a large extent because of the report made by Pierre C. Gagnon.

Pierre C. Gagnon made a report with 48 recommendations. It was a gem. I think it is the best analysis ever done by a group investigating CSIS. And there have been lots of them. He identified three types of problems: management problems, employee relations problems and bilingualism problems. Unfortunately not all of his recommendations have been implemented.

M. Lee (Scarborough—Rouge River): Au début de votre exposé, monsieur Marentette, vous mentionniez le fait qu'au Québec les employés du SCRS collaborent étroitement avec les autorités de la police municipale et provinciale mais vous avez dit, plus tard, que le partage de l'information présente parfois des difficultés. Pouvez-vous m'expliquer comment il est possible de collaborer étroitement sans partager l'information?

M. Marentette: Je vais faire de mon mieux. Les employés du SCRS collaborent étroitement avec la police du Québec pour certaines opérations.

M. Lee: S'agirait-il d'opérations de recueil d'informations?

M. Marentette: Ce sont des agents des renseignements qui participent à certaines opérations mais il y a d'autres renseignements qu'on ne partage pas, parce que si vous participez à une opération avec la police du Québec, vous serez informé d'un grand nombre de faits en traitant des mêmes sujets, mais si la police du Québec, par exemple, travaille sur d'autres questions, vous n'avez pas nécessairement accès à cette information. La police du Québec pourrait en ce cas invoquer l'article 65, à savoir la Loi sur l'accès à l'information, et n'ayant pas le statut d'agent de la paix, cet accès nous est interdit.

M. Lee: Je crois également savoir qu'il n'existe pas de bons protocoles d'entente entre le SCRS et le gouvernement de la province du Québec. Ce qui constituerait également un handicap, au point de vue administratif.

M. Marentette: Je ne suis pas au courant de cela.

M. Lee: J'imagine qu'il est possible aux autorités du Québec de partager des renseignements de la police judiciaire liés au mandat du SCRS ou à celui de la Direction des enquêtes relatives à la sécurité nationale, de la GRC.

Les autorités de police du Québec pourraient, j'imagine, partager avec la Direction des enquêtes relatives à la sécurité de la GRC, et cette dernière, par son protocole d'entente avec le SCRS, pourrait partager l'information avec ce dernier. Est-il possible de voir là, provisoirement tout au moins, un mécanisme de partage de l'information?

[Text]

Mr. Marentette: I am not aware of all the finer details of the arrangements, but I I presume it works rather well. There are still major shortcomings with the set-up as it is.

Mr. Lee: With the formal arrangements.

Mr. Marentette: With the formal arrangements, yes. And they are very serious, because there is the question of third party rule where in a lot of cases there is a caveat on the information, and the information cannot be passed on, even to CSIS, specifically because we do not have the peace officer status. It is a major problem today.

Mr. Lee: I understand. In part of your submission you referred to the settlement mechanisms for harassment. Can I take the reference to harassment to mean sexual harassment?

Mr. Marentette: I am not referring at all to sexual harassment. I am referring to harassment.

Mr. Lee: Could you tell the committee what harassment?

Mr. Marentette: That is, what employees are subjected to through their evaluations, their annual evaluations, harassment that is built upon fabrications because of conflict of personalities. This is the way some managers have tried in the past to fix employees, and there are no recourses really to obtain a fair treatment in these cases.

It is a very major issue. I can refer to one recent case where an employee was really attacked in the annual evaluation. A committee was formed and the employee brought out I think four or five letters of commendation, which brought out the extraordinary performance of the employee. Yet the evaluator rated his performance in all sections except one as insufficient. The committee sat and rendered the decision that the evaluator was at fault. Nonetheless, the employee was kept under... What do you call it? It is not suspension, but—

• 1210

Mr. Lee: I think I know what you are getting at, a status review or—

Mr. Marentette: Yes. He was kept under status of review for one year and he was subjected to the possibility of being transferred.

Mr. Lee: I think I understand the thrust of your comments there. On the issue of the language used in the service, I take it that the purpose of your remarks in discussing centralization was to signal that there did not appear to be for those whose mother tongue was French a clear and meaningful career path in all instances, that they might from time to time find roadblocks along the way because of perceived or real language barriers. I guess you are encouraging the committee to search for or to recommend ways of ensuring that unilingual French or unilingual English have, as far as is possible, an unobstructed, clear and meaningful career path for advancement in the service. Is that the—

Mr. Marentette: One possible solution would be the formation of linguistic work units. In that way I think the career possibilities for anglophones as well as francophones would be better. Mind you, I would favour a decentralization,

[Translation]

M. Marentette: Je ne connais pas tous les détails des ententes, mais j'imagine que cela fonctionne de façon satisfaisante. Les arrangements actuels comportent néanmoins encore de graves défauts.

M. Lee: Les dispositions officielles.

M. Marentette: Oui, les dispositions officielles, et ce sont des défauts graves, parce qu'il y a la règle de la tierce partie: dans un grand nombre de cas, l'information ne peut être transmise, même au SCRS, en particulier parce que nous n'avons pas le statut d'agent de la paix. C'est un grave problème actuellement.

M. Lee: Je comprends. Dans un des paragraphes de votre mémoire vous parlez de mécanismes de règlement en cas de harcèlement. S'agit-il de harcèlement sexuel?

M. Marentette: Ce n'est pas du tout de cela que je parle, je parle de harcèlement tout court.

M. Lee: Pourriez-vous fournir des explications au comité?

M. Marentette: C'est le harcèlement que subissent les employés par le biais des évaluations annuelles, le harcèlement où l'on monte contre eux une affaire à cause d'un conflit de personnalité. C'est la façon dont certains gestionnaires ont essayé, dans le passé, de mettre en cause des employés, et dans des cas pareils, il n'existe pas vraiment de recours pour redresser l'injustice.

C'est une question très importante. Je peux vous citer un cas récent où un employé a été en butte à une attaque de Son supérieur dans l'évaluation annuelle. Un comité a été constitué et l'employé a produit quatre ou cinq lettres qui louaient son le travail remarquable. Mais l'évaluateur avait évalué son rendement: insuffisant dans toutes les fonctions, à l'exception d'une. Le comité a donné tort à l'évaluateur, mais cela n'a pas empêché l'employé d'être tenu... Comment appelle-t-on cela? Ce n'est pas une suspension, mais... .

M. Lee: Je crois que je sais ce que vous voulez dire, une révision du statut ou... .

M. Marentette: Oui, son cas a été soumis à révision pendant un an et il a couru le risque d'une mutation.

M. Lee: Je comprends ce que vous voulez dire. Sur la question linguistique, vous avez sans doute voulu, en discutant de la centralisation, faire remarquer que pour ceux dont la langue maternelle était le français, il n'y avait pas toujours de filière d'avancement clairement tracée, que ces employés risquaient de temps en temps de rencontrer un obstacle dans leur carrière en raison de barrières linguistiques réelles ou senties. Vous encouragez sans doute le comité à rechercher ou à recommander des moyens de permettre aux employés unilingues, français ou anglais, d'avoir dans toute la mesure du possible une filière clairement tracée et sans obstacle pour avancer dans le service. Est-ce que c'est bien... .

M. Marentette: Une solution éventuelle consisterait à former des unités de travail linguistiques. Cela améliorerait, je crois, les chances de faire carrière, tant pour les anglophones que pour les francophones. Je vous fais

[Texte]

where all the regions would have a better representation. I am talking about alienation of all regions. This feeling is general. I am talking about the alienation of the regions from out west, the Maritimes, perhaps southern Ontario to an extent, and Quebec, because—

Mr. Lee: I think I understand.

Mr. Marentette: It is a massive bureaucracy and I do not think the employees are that comfortable with what is going on. They feel they have been forgotten. The communications with HQ are not that good. This is a major problem.

Mr. Lee: I suppose it could be a problem for other elements of government services as well, because we have a darn big country here. Thank you for your comments on that issue.

On the issue of emergency warrants, earlier in our proceedings we did have some comments by the director, Mr. Morton, that it probably was not necessary to have a procedure for obtaining emergency warrants. I think I understand where you are coming from. It might be nice to have a quick express desk for a warrant when you really need one. But I think the thinking is it may tend to make the service sloppy, if one can obtain a warrant quickly without going through appropriate procedures to ensure that it is accurate, truthful, and necessary.

We have heard of the hypothetical where you have... There is no problem in mentioning Carlos, who drops in for a vacation into Canada. CSIS might want to do something intrusively more quickly than what... I sensed that when you need a warrant quickly you are going to get one quickly. The troops will be brought into action and where one is needed the steps can be gone through. Could you perhaps point me in a bit better direction there in terms of the service's real need for an emergency warrant procedure?

• 1215

Mr. Marentette: I do not think that is the situation. It is my personal opinion. I do not think adequate possibilities exist presently.

The process right now is cumbersome. There are tens and tens of levels to obtain authorizations, and I would like to know the case where one was actually given recently on a priority basis.

Mr. Lee: In that area, I may be wrong, but in the event that scenario did occur, I have absolutely no doubt that a municipal police force or a provincial police force could get a warrant within a couple of hours to do all that was necessary, waiting for CSIS to come up with the necessary paper. Maybe it is a little odd for that to be the case, for that to be the reality. CSIS ends up being "papered" out of administrative efficiency here. It cannot respond because of the paper burden, but police forces can.

Mr. Marentette: The police force will not respond to us, they will laugh at us and say: you are not even a peace officer; we cannot do your work for you.

[Traduction]

remarquer toutefois que je suis en faveur d'une décentralisation qui permettrait une meilleure représentation des régions, car celles-ci se sentent, d'une façon générale, aliénées. J'entends les régions de l'Ouest, les Maritimes, dans une certaine mesure l'Ontario du sud et le Québec, parce que. . .

M. Lee: Je crois que je vous comprends.

M. Marentette: C'est une bureaucratie géante, qui ne met pas les employés à l'aise. Ils se sentent oubliés, la communication avec le quartier général se fait difficilement, c'est là un grave problème.

M. Lee: C'est sans doute également un problème pour d'autres éléments de l'administration gouvernementale, parce que notre pays est immense. Merci de vos observations sur cette question.

Au début de nos débats, M. Morton, le directeur, nous a dit qu'il n'était probablement pas nécessaire d'avoir une procédure pour obtenir des mandats d'urgence. Je crois comprendre votre point de vue: il serait bien commode de savoir à qui s'adresser pour obtenir très rapidement un mandat quand il vous le faut dans les plus brefs délais mais on considère généralement, je crois, que ce serait manquer de rigueur que de pouvoir obtenir rapidement un mandat sans suivre la procédure régulière, pour vérifier que les faits allégués sont véridiques et exacts et qu'il est nécessaire d'obtenir un mandat.

Nous avons entendu le cas de figure où... Il n'y a pas d'objection à mentionner Carlos, qui est venu passer ses vacances au Canada. Le SCRS pourrait alors vouloir intervenir plus énergiquement et plus rapidement que... J'avais l'impression que quand il vous faut rapidement un mandat, vous allez l'obtenir. Tout sera mobilisé à cet effet et les formalités seront allégées. Peut-être pourriez-vous me renseigner un peu plus sur les besoins réels du service en matière de formalités d'émission de mandats?

M. Marentette: Je pense personnellement que la procédure d'émission des mandats actuelle n'est pas satisfaisante.

Le processus est très lourd. Il faut franchir des dizaines et des dizaines de niveaux pour obtenir des autorisations et je ne connais pas un seul cas qui a fait récemment l'objet d'un mandat d'urgence.

M. Lee: Je ne sais pas si c'est vrai mais, advenant un tel scénario, je suis convaincu qu'une force de police provinciale ou municipale peut obtenir un mandat en deux heures et procéder aux interventions requises en attendant que le SCRS produise les documents nécessaires. Il est vrai que cette façon de procéder est étrange. Le SCRS perd son efficacité à cause de la paperasserie et la police intervient avant qu'il soit parvenu à achever les formalités administratives.

M. Marentette: La police ne nous répond pas, elle se moque de nous, affirme que nous ne sommes même pas des agents de la paix et qu'elle ne peut pas faire notre travail.

[Text]

Mr. Lee: I am sure that if Carlos dropped in then they would take account of the number of warrants outstanding for his capture and they would immediately get into business. In any event, we can perhaps leave that, unless you have another comment.

Mr. Marentette: If we had a warrant in that case, you are right on; but generally I do not think these possibilities are out there.

Mr. Brewin (Victoria): I very much appreciate—and I know the whole committee does—your coming, and the evidence, and the frankness with which you have dealt with it. Generally speaking, we are certainly very sympathetic with the general direction of what you want to say, and we want to see if we can make some recommendations that may assist the situation, in particular in the area of collective bargaining rights.

There are a couple of areas I would like to explore with you particularly. First of all, the grievance procedure: as I understand what you have said, under the present procedure if you have a grievance, speaking internally, then the only procedure available is to appeal to a committee in which management is exclusively represented. Would you want to see a system in which grievances went to what I would say is a more traditional process; that is, a representative of the employee, a representative of management, and, if it was to go to some form of arbitration, an agreed third party? Is that the kind of system you would like to see?

Mr. Marentette: We would like to see it brought forward to an independent party, yes. Before, under the RCMP system, we had access to committees comprised of one representative for management, an association representative, and a third person acceptable to both parties. At the formation of CSIS, this benefit, which was guaranteed by subsection 66.(2), disappeared. It was taken away from us without any consultation whatsoever. The same rights that we had concerning full-time representation also disappeared, like a lot of other benefits.

Mr. Brewin: Have you had an opportunity to raise these issues with senior management? One would have expected that you could take these issues up, and, quite frankly, I would have thought that senior management might be responsive to some of this. What has happened?

Mr. Marentette: In a security organization, management has proven that they are not very generous with the employees, especially as concerns labour relations and things of this nature. Whenever you gain something within the system right now, whenever management acquiesces to give you something, it has to be because of the embarrassment that is caused or no benefits will be given. This is the situation that exists.

• 1220

We have discussed the possibility of better defining our mandate in all this and management is of the other view, because they want to limit our potential even further. We have a mandate that begs to be defined. We have no power whatsoever. Yet at our last meeting in Montreal with management, they brought out certain suggestions to limit our authority even further. These were not things that we accepted but they said they would impose them.

[Translation]

M. Lee: Je suis certain que si Carlos apparaissait tout à coup dans le décor, le SCRS se mettrait immédiatement à l'oeuvre en s'appuyant sur tous les mandats qui ont déjà été émis pour le capturer. À moins que vous ayez d'autres commentaires à formuler, nous pouvons peut-être passer à autre chose.

M. Marentette: Vous avez raison de dire qu'on peut réagir très vite parce qu'on a un mandat. Mais, ce n'est généralement pas le cas.

M. Brewin (Victoria): Je crois que les autres membres du comité apprécient comme moi votre témoignage et la franchise dont vous faites preuve. De manière générale, nous partageons les mêmes vues que vous et nous cherchons à faire des recommandations susceptibles de remédier à la situation, en particulier dans le domaine des droits syndicaux.

Il y a, en particulier, quelques points que j'aimerais examiner avec vous. Tout d'abord, la procédure de règlement des griefs: si j'ai bien compris, le seul recours d'un employé qui veut déposer un grief à l'interne est de faire appel à un comité où seule la direction est représentée. Souhaiteriez-vous l'intervention d'un système que je qualifierais de plus traditionnel selon lequel les griefs sont examinés par un représentant de l'employé, un représentant de la direction et, en cas d'arbitrage, par un tiers acceptable pour les deux parties? Est-ce là le type de système que vous aimeriez instaurer?

M. Marentette: Oui, nous aimerions que le grief soit examiné par un tiers indépendant. Lorsque nous relevions de la GRC, nous avions accès à des comités composés d'un représentant de la direction, d'un représentant de l'association et d'un tiers acceptable pour les deux parties. Depuis la création du SCRS, cet avantage garanti par le paragraphe 66.(2) a été supprimé sans aucune consultation. On nous a supprimé également les droits de représentation à temps plein ainsi que beaucoup d'autres avantages.

M. Brewin: Avez-vous eu l'occasion de soulever ces questions avec la haute direction? On aurait pu s'attendre à ce que vous souleviez ces questions et que la haute direction les prenne en considération. Que s'est-il passé?

M. Marentette: Il s'avère que la direction d'un organe de sécurité n'est pas très généreuse avec les employés, en particulier dans le domaine des relations de travail. Actuellement, si la direction accepte de nous accorder quelque chose, c'est parce qu'elle ne peut faire autrement ou parce que nous en retirons très peu d'avantages.

Nous avons étudié la possibilité de mieux définir notre mandat, mais la direction est contre, parce qu'elle veut limiter encore plus notre pouvoir. Notre mandat est terriblement mal défini. Nous n'avons aucun pouvoir. Et pourtant, lors de notre dernière rencontre à Montréal, la direction a proposé de réduire encore plus nos pouvoirs. Nous n'avons accepté aucun changement, mais la direction a affirmé qu'elle nous les imposerait.

[Texte]

Mr. Brewin: Is it the mandate of your association in the labour relations field, not the mandate of CSIS itself? You say, though, that there is some system for your association at least to raise these problems with management, but you are not getting a very good response.

Mr. Marentette: That is right. I think management appreciates the role they play concerning grievances, because they call all the shots. This is the situation. This is what exists. Figuratively and literally, we have no power to negotiate grievances, salary, or whatever.

Mr. Brewin: Would all of the points in your brief have been taken up with management at some point in the last six months?

Mr. Marentette: I feel there are a number of points that have been taken up, but they were discarded outright. These points have been taken up a number of times in recent years and they do not feel they need to concede on anything.

Mr. Brewin: Does your association have an annual meeting, conference or convention of some kind, where you all get together from across the country?

Mr. Marentette: We usually get together twice a year. Our last meeting took place in Montreal and the meeting before that took place in Ottawa.

Mr. Brewin: How big a meeting would that be? Is it a handful?

Mr. Marentette: The meeting comprises approximately eight representatives: the representative from B.C.; the representative from the prairie provinces—Alberta, Saskatchewan and Manitoba; the representative from southern Ontario, Toronto; the representative from Ottawa region; the president from HQ; the Quebec region representative; and the representative for the Maritimes.

Mr. Brewin: On pay levels, I understand that when CSIS began it was at the very least even with the RCMP and must have been seen as a fairly attractive option in order to attract RCMP staff to come with CSIS. How have you done in keeping pace with equivalent positions in the RCMP since 1984?

Mr. Marentette: At the outset there were a lot of promises made to induce members to stay within the organization, because there were rumours that possibly 50% or so of the employees would leave, would choose to remain with the RCMP. This turned out to be rather an exaggerated figure, because there were only 10% or 15% that did stay with the RCMP.

The first year or so, salary-wise, we did pretty well, but since 1986 we have barely maintained the cost of living. We have continually obtained less than the RCMP or other police forces. We were taken out of the police universe for comparison purposes. Before that we were always compared with the major police forces in Canada, and our salary would be situated about third or fourth in the hierarchy. We were arbitrarily taken out of this police universe and compared with five other government groups—psychologists, commerce, external affairs and whatever.

[Traduction]

M. Brewin: Est-ce le mandat de votre association en matière de relations de travail plutôt que le mandat du SCRS lui-même? Vous dites cependant qu'il existe un moyen pour votre association de soulever ces problèmes auprès de la direction, mais que celle-ci n'a pas une attitude très positive.

M. Marentette: C'est exact. Je crois que la direction est satisfaite de son rôle en matière de griefs, puisque c'est elle qui tire toutes les ficelles. Voilà la situation. Théoriquement et littéralement, nous n'avons aucun pouvoir de négociation relativement aux griefs, aux salaires ou à quoi que ce soit.

M. Brewin: Depuis six mois, est-ce que la direction s'est penchée sur certains des points que vous avez soulevés dans votre mémoire?

M. Marentette: Oui, la direction a examiné certains points, mais ce n'était que pour les rejeter immédiatement. Ces points ont été examinés plusieurs fois depuis quelques années et la direction estime qu'elle n'a aucune concession à faire.

M. Brewin: Est-ce que votre association organise une assemblée annuelle, un congrès qui réunit tous les membres du SCRS répartis à travers le pays?

M. Marentette: Nous nous retrouvons généralement deux fois par an. Notre dernière réunion a eu lieu à Montréal et la réunion précédente à Ottawa.

M. Brewin: Combien êtes-vous à participer à ces réunions? Une poignée?

M. Marentette: La réunion regroupe environ huit représentants: celui de la Colombie-Britannique, celui des provinces des Prairies, Alberta, Saskatchewan et Manitoba, le représentant du sud de l'Ontario à Toronto, celui de la région d'Ottawa, le président de l'association à l'Administration centrale, le représentant de la région du Québec et celui des Maritimes.

M. Brewin: Pour ce qui est des salaires, je crois qu'ils étaient, lors de la création du SCRS, aussi élevés qu'à la GRC, ce qui a sans doute eu pour effet d'attirer un certain nombre de membres du personnel de la GRC. Depuis 1984, qu'avez-vous fait pour maintenir les salaires au même niveau qu'à la GRC?

M. Marentette: Au début, on nous a fait toutes sortes de promesses afin de nous encourager à rester en poste, car, d'après les rumeurs, on craignait qu'environ 50 p. 100 des employés quitteraient le service et préféreraient rester à la GRC. Ces chiffres étaient plutôt exagérés, puisque seulement 10 ou 15 p. 100 des employés sont restés à la GRC.

Pendant un an environ, nous avons assez bien réussi à maintenir nos salaires, mais depuis 1986, nos salaires sont à peine suffisants pour faire face à l'augmentation du coût de la vie. Les augmentations que nous obtenons sont régulièrement moindres qu'à la GRC ou dans les autres corps de police. Nous ne sommes plus considérés comme membres d'un corps de police lorsqu'il s'agit de comparer les salaires. Auparavant, on nous comparait toujours aux principaux corps de police du Canada et notre salaire se situait toujours au troisième ou quatrième niveau de la hiérarchie. On nous a arbitrairement séparé de nos collègues policiers et on nous compare maintenant avec cinq autres groupes de fonctionnaires tels que les psychologues, les agents de commerce, le personnel des Affaires extérieures, etc.

[Text]

[Translation]

• 1225

We have taken a loss. We say negotiations but we do not have negotiations, we have discussions. Whatever the director decides is imposed on us, and we do not have the right to arbitration.

Mr. Brewin: Have you kept pace with inflation?

Mr. Marentette: We have not. We have always had less than the inflation rate, except for last year, when we had 4.1%; mind you, last year the inflation rate was higher than that. Before that it was usually less, on average about 3.25% or 3.5%. We have never had more than 3.5%, except for last year.

Mr. Brewin: Has there been an attempt to recruit at the more senior levels of field staff, and if so, how successful has that recruitment been? I know there has been a recruitment at the opening or beginning level, that big public exercise which I gather was very successful in recruiting applicants—

Mr. Marentette: Are you talking about the management level?

Mr. Brewin: No, below management, the more experienced people. I know one does not easily acquire experience in CSIS, but people who might have some level of experience to offer.

Mr. Marentette: I do not think there has been a marked movement on the reasons to hire at that level. At least I am not aware of anyone who was hired there. But at HQ a lot of people have come in at levels other than the starting level.

Mr. Brewin: I have a couple of questions related to sensitive areas and I know you will not want to get into any details that might breach security requirements. We are in an open hearing. It would be helpful to us to get your general impressions about the nature of the work CSIS has been doing and kind of shifts and changes you have seen over the life of CSIS, over the last five or six years.

First, has there been an identifiable change in the nature of the work you do at the field level? I am thinking of the broad categories of work CSIS does, counterterrorism, counterespionage, subversion and security clearances. Has there been a change in the nature of the work you do?

Mr. Marentette: I think there have been major changes within the organization. But as far as the changes in the work, they are not that important.

I am presenting personal opinions on the Quebec region from an operational perspective. I feel the investigators are extremely dedicated and the quality of work done in investigations is exceptional, whether it be in counterterrorism, counter-espionage or security clearances. These people are extremely dedicated and they will dig and they are always there to get their feet wet. They take full responsibility for their actions. I feel a lot of super work is being done.

Nous avons beaucoup perdu. Nous parlons de négociations, mais ce sont plutôt des discussions. Le directeur nous impose ce qu'il décide et nous n'avons aucun droit d'arbitrage.

M. Brewin: Est-ce que vos augmentations de salaire suivent le niveau d'inflation?

M. Marentette: Absolument pas. Nous avons toujours obtenu moins que le taux d'inflation, sauf l'an dernier où nous avons obtenu 4,1 p. 100. Mais il faut dire que, l'an dernier, le taux d'inflation était plus élevé que ce pourcentage. Les années précédentes, nous avons obtenu des augmentations inférieures qui se chiffraient généralement en moyenne à 3,25 ou 3,5 p. 100. Jusqu'à l'an dernier, nous n'avons jamais obtenu plus de 3,5 p. 100.

M. Brewin: Est-ce que le SCRS a cherché à recruter des cadres supérieurs et, si c'est le cas, quels ont été les résultats de ces efforts de recrutement? Je sais que le SCRS a lancé, lors de sa création, une grande campagne publique de recrutement qui a connu un grand succès. . .

M. Marentette: Est-ce que vous voulez parler du personnel de direction?

M. Brewin: Non, je faisais plutôt allusion au personnel subalterne qui a acquis une expérience pratique. Je sais qu'il n'est pas facile d'acquérir de l'expérience au SCRS, mais je pensais aux gens qui ont une certaine expérience à offrir.

M. Marentette: Je ne pense pas qu'il y ait eu un mouvement marqué de recrutement du personnel à ce niveau. Tout au moins, je ne connais personne qui a été engagé de cette manière. Cependant, beaucoup d'employés de l'administration centrale ont été engagés à des niveaux autres que le premier échelon.

M. Brewin: J'aimerais vous poser quelques questions se rapportant à des sujets délicats et je sais que vous refuserez de discuter de certains détails susceptibles d'enfreindre aux règles de sécurité. Nous sommes en audience publique. Il nous sera utile de connaître vos impressions générales sur la nature des travaux du SCRS et sur l'évolution qu'il a suivi au cours des cinq ou six dernières années.

Tout d'abord, avez-vous noté une différence notable dans la nature du travail que vous effectuez sur le terrain? Je pense en particulier aux activités générales du SCRS dans la lutte contre le terrorisme ainsi que dans le domaine du contre-espionnage, de la subversion et des enquêtes de sécurité. Avez-vous noté un changement dans la nature du travail que vous effectuez?

M. Marentette: À mon avis, l'organisation a subi d'importants changements, mais les changements intervenus au niveau du travail sont mineurs.

Je peux vous parler personnellement des activités dans la région du Québec. Les enquêteurs me paraissent extrêmement sérieux et la qualité du travail exceptionnelle, qu'il s'agisse de lutte contre le terrorisme, de contre-espionnage ou d'enquêtes de sécurité. Les enquêteurs prennent leurs tâches au sérieux et ce n'est pas le travail qui leur fait peur. Ils assument l'entière responsabilité de leurs actes et je pense qu'il font un excellent travail.

[Texte]

Mr. Brewin: That is a very encouraging and very helpful answer. Let me just ask one other question. How do you think the field staff feel about the relevance of the work they do? I take your previous answer to say that of the work that is done, you do it very well. Is there a sense that the tasks you are assigned are useful, important, and relevant to the future of this country? Or do you sometimes find yourself feeling you are doing work that may not be of any particular value, even though you do the best job you can?

• 1230

Mr. Marentette: I do not feel that is the situation. I feel that members realize they are performing an extremely important task and that the work related to national security is very critical and that it is essential that the work be done very professionally. They are dealing with subjects and targets they feel to be very important and I agree with them, because we are operating in an area in which we must develop information to protect the interests of all Canadians, so it is of major importance.

Mr. Brewin: Do you receive much exposure to what you might call outside thinking? From my experience with police forces over the years, it seems to me that, given the nature of the work, it is a bit of a closed society. Sometimes special efforts therefore need to be made to expose police officers to different perspectives, so that they can break away from the closeness of the society that inevitably accompanies that kind of work.

I would have thought CSIS field work would involve some of those problems, perhaps even exacerbated by the particular secrecy of the work. It has been suggested to us it would be valuable to occasionally find ways to give field officers a chance to break away from the day-to-day operational routines and to be exposed to somewhat different experiences in order to broaden their perspectives from time to time.

Mr. Marentette: The work of intelligence officers is somewhat different to the work of police officers in that you cannot compare it with the work that is done on the beat and that they have a good mix with different levels of society. It is very difficult to compare that work with the work of a police officer on the beat.

In their dealings with sources, intelligence officers have access to different professionals from all levels of society and they are in daily contact with a good and important mix of the Canadian population.

Mr. Brewin: Is any program in place to permit any fairly extended educational leave? I am familiar with other situations in which some very good programs are in place, often as a result of collective agreements, but are there any programs whereby employees have an opportunity from time to time to at least take educational leave.

Mr. Marentette: Yes, programs have recently been implemented whereby employees can take a leave of absence to study at levels one or two, or at university, or to take other types of leave. There are a number of possibilities in that sense wherein a person could take leave to further his education.

Mr. Brewin: Is any financial support given by the service for educational leave?

[Traduction]

M. Brewin: Votre réponse est très encourageante et très utile. Permettez-moi de vous poser une autre question. Est-ce que le personnel a l'impression de faire un travail utile? Votre réponse précédente semble indiquer que le travail est très bien fait. Avez-vous l'impression que les tâches qui vous sont assignées sont utiles, importantes et pertinentes pour l'avenir du pays? Ou, au contraire, avez-vous le sentiment de faire un travail qui n'est pas particulièrement utile, même si vous vous acquittez au mieux de vos fonctions.

M. Marentette: Je ne pense pas que ce soit le cas. J'ai l'impression que les membres du SCRS réalisent qu'ils font un travail extrêmement important ayant une grande incidence sur la sécurité nationale et qu'il est essentiel qu'ils se conduisent en véritables professionnels. Leur missions leur paraissent très importantes et je suis d'accord avec eux, car notre travail est très important puisqu'il consiste à recueillir des renseignements pour protéger les intérêts de toute la population canadienne.

M. Brewin: Etes-vous beaucoup exposés aux courants de pensée extérieurs? D'après ce que je connais des corps de police, il me semble que ce sont des milieux assez fermés, en raison de la nature de leur travail. Il faut parfois entreprendre des efforts spéciaux pour exposer le personnel de la police à des perspectives différentes, afin de briser l'isolement que ce type de travail a inévitablement tendance à créer.

Je pensais que le travail du SCRS sur le terrain aurait engendré ce type de problème et l'aurait même exacerbé, en raison du secret qui entoure les activités du personnel. On nous a dit qu'il serait utile de donner de temps à autre au personnel l'occasion de prendre de la distance avec les activités opérationnelles quotidiennes et de s'exposer à d'autres expériences, afin d'élargir leur vision des choses.

M. Marentette: Le travail des agents du renseignement est assez différent de celui des agents de police, étant donné qu'on ne peut pas le comparer aux interventions que ces derniers sont amenés à effectuer. Par ailleurs, les agents du renseignement ont affaires à toutes les couches de la société.

Dans le cadre de leurs activités, les agents du renseignement communiquent avec différents professionnels de toutes les couches de la société et sont en contact quotidien avec un large éventail de la population canadienne.

M. Brewin: Est-il possible d'obtenir un congé assez long pour études? Je connais certains autres secteurs qui ont obtenu, souvent suite à des négociations collectives, de très bons programmes d'études. Les employés du SCRS ont-ils la possibilité, de temps à autre, de prendre des congés d'études?

M. Marentette: Oui, depuis peu, les employés peuvent obtenir un congé pour étudier aux niveaux 1 ou 2 ou à l'université et peuvent demander également d'autres types de congés. Il existe plusieurs moyens pour un employé de prendre congé pour poursuivre ses études.

M. Brewin: Le SCRS offre-t-il un soutien financier aux employés qui veulent poursuivre leurs études?

[Text]

Mr. Marentette: This is another aspect we have lost since 1984, because under the old RCMP system, which I am always going back to because I realize that we have lost things, we had the possibility of going to university to finish whatever degree, and we were financed by the organization. If it took six months, or whatever, two sessions to finish your BA, you could complete it in this way. But the rules have changed since the formation of CSIS and it has not been the practice to send people to university, as we had before.

• 1235

Mr. Brewin: Would it be helpful to reinstate that?

Mr. Marentette: I think it would be a big advantage to everyone to reinstate it, because the organization will gain at the end. It would be a major benefit to both the employees and to the organization.

Mr. Rideout (Moncton): In the SIRC report on closing the gap, it argued that CSIS management adopted a condescending attitude to employees and it flowed from the paramilitary RCMP attitude. Have things changed since the tabling of that report?

Mr. Marentette: Have things changed?

Mr. Rideout: I guess that was in 1987.

Mr. Marentette: Yes, that is right. I think there have been improvements concerning the comportment of management or the attitude of management concerning employees, noticeably in Quebec at least, because we had serious problems on that point. Mind you, we still have a long way to go in order that the situation be completely normal and acceptable, but I feel we do not have the mechanisms right now to negotiate on grievances or whatever, because we have no power, and the decisions are not taken by a neutral party. I feel outside arbitration would settle this thing. It would be a major gain for everyone, and it would also take management out of this hot seat, because they could withdraw themselves from their situations to a certain extent and leave others the responsibility of deciding these delicate issues, these irritants.

Mr. Rideout: I take from that comment that the old attitudes from the RCMP days still are there.

Mr. Marentette: Yes, they are. I mean, you cannot change the service overnight, but there are major changes that have taken place and I think it is very promising in that sense, in that line. We have noticed ourselves that in Montreal we have had younger people from the RCMP who were promoted to the management level. I have watched them perform and I think they have done very well. These are new people, these are people who were there but they were given a chance to advance and they are performing above expectations, at least above my expectations.

Mr. Rideout: This is kind of a hypothetical question, but if you were given *carte blanche* to put some changes into the system as far as management-employee relations are concerned, what would be the first two things you would like to see done, and what would you do if you had the opportunity?

[Translation]

M. Marentette: Voilà un des avantages que nous avons perdu depuis 1984. Je reviens toujours à la GRC car je réalise que le système était meilleur puisque nous avions la possibilité d'obtenir une aide financière pour effectuer des études à l'université. Un employé pouvait prendre six mois ou plus, le temps de deux sessions, pour finir son baccalauréat. Cependant, les règlements ont changé depuis la création du SCRS et il n'est plus question désormais d'autoriser les employés à suivre des cours à l'université.

M. Brewin: Est-ce qu'il serait utile de rétablir ce programme?

M. Marentette: À mon avis, ce serait très utile pour tout le monde, car c'est finalement l'organisation qui en bénéficierait. Ce serait très utile autant pour les employés que pour l'organisation.

M. Rideout (Moncton): Dans son rapport sur l'élimination des écarts, le CSDI affirme que la direction du SCRS avait, envers ses employés, une attitude condescendante qui découlait du caractère paramilitaire de la GRC. Est-ce que les choses ont évolué depuis la présentation de ce rapport?

M. Marentette: Est-ce que les choses ont changé?

M. Rideout: C'était en 1987, je crois.

M. Marentette: Je crois qu'il y a eu des améliorations au niveau de l'attitude de la direction à l'égard des employés, du moins au Québec où la situation était inquiétante. Cependant, il reste encore beaucoup de chemin à parcourir pour que la situation devienne complètement normale et acceptable. Je pense que nous n'avons pas les mécanismes nécessaires pour négocier les griefs, étant donné que nous n'avons aucun pouvoir et que les décisions ne sont pas prises par un intermédiaire neutre. Pour que la situation soit normale, il faudrait avoir recours à un arbitrage de l'extérieur. Ce serait un progrès important pour tout le monde et la direction se trouverait dans une position moins délicate, étant donné qu'elle pourrait prendre du recul par rapport à certaines situations et laisser à d'autres la responsabilité de prendre des décisions concernant les questions embarrassantes.

M. Rideout: Je peux déduire de votre commentaire que le SCRS a conservé les vieilles habitudes héritées de la GRC.

M. Marentette: Oui, en effet. Il est impossible de tout changer du jour au lendemain, mais d'importants changements ont eu lieu et j'estime qu'en ce sens l'avenir est très prometteur. Lors de la réunion de Montréal, nous avons remarqué nous-mêmes que de jeunes employés de la GRC ont été promus à des postes de direction. Je les ai observés et je pense qu'ils donnent de très bons résultats. Ces employés à qui l'on a donné une possibilité d'avancement occupent des postes nouveaux et produisent des résultats qui dépassent toutes les espérances ou, tout au moins, les miennes.

M. Rideout: Permettez-moi maintenant de vous poser une question tout à fait hypothétique. Si on vous donnait carte blanche, si on vous autorisait à modifier comme vous l'entendiez les relations entre la direction et les employés, quels sont les deux premiers changements que vous aimeriez apporter et quelles sont les démarches que vous choisiriez d'entreprendre?

[Texte]

Mr. Marentette: The first thing I would do would be to change the mechanism concerning grievances. This is obvious. This would be the number one thing. The second one probably would be the complaints, the mechanism for complaints, where we would have access to committees for complaints as a first level if we could not get the arbitration we feel is warranted.

• 1240

Mr. Rideout: We were talking earlier about the problem of emergency warrants. Are you personally aware of any situation in which an emergency warrant was warranted and not obtained?

Mr. Marentette: I really cannot comment on that.

Mr. Rideout: In the emergency warrant situation, do the problems arise internally within CSIS, is it part of the act, or is it say the court?

Mr. Marentette: You are talking about the mechanisms within the warrant. The problem is not the act at all. It is the levels of authorization you have to cover in order to obtain authorization.

Mr. Rideout: So it is in the bureaucracy within CSIS and what you have to go through. Would that be designed to protect individual rights, or is it for some other reason?

Mr. Marentette: The question of the individual's rights is the major issue in obtaining these warrants, and this is always borne in mind. But I think the delay or the long period required is because of the massive structure of the bureaucracy we have to go through.

Mr. Rideout: So the problem is within CSIS itself and not with the legislation and not with the courts.

Mr. Marentette: Yes, definitely. . . in my view.

Mr. Rideout: Do you have a remedy for this?

Mr. Marentette: Yes, there is a remedy for that, because in some cases the regions could obtain their warrants in the same way as municipal police obtain warrants. They are in a position to fully justify their requests of this nature.

Mr. Rideout: The problem is in being forced to send all warrant requests through to head office.

Mr. Marentette: Perhaps in some cases this is justified, but in others possibly it is not. I think it would also put the responsibility in its proper perspective, because the judges who make the decisions of this nature are in a better position to evaluate the socio-economic and political situation involved. If the decision is taken in Ottawa concerning an incident or a case that is a thousand miles removed from there, I see some difficulty in the situation.

The Chairman: Mr. Marentette, I have a question with respect to your research as an intelligence officer and the use of open sources. Do you use more open sources now under CSIS than you did before when you were in the security service of the RCMP?

Mr. Marentette: There is more research being used today than there was with the RCMP. There have been changes in that vein. Personally, I think too much emphasis has been placed on open research, because we had the

[Traduction]

M. Marentette: Il est évident que je commencerais par modifier le mécanisme d'examen des griefs. Ce serait la première chose. Deuxièmement, je m'attaquerais probablement au mécanisme des plaintes, afin de permettre aux employés de s'adresser au Comité d'étude des plaintes lorsqu'ils ne peuvent obtenir l'arbitrage qu'ils jugent nécessaire.

M. Rideout: Il était question, un peu plus tôt, du problème des mandats d'urgence. Êtes-vous personnellement au courant de cas où il n'a pas été possible d'obtenir le mandat d'urgence nécessaire?

M. Marentette: Je ne peux vraiment pas en parler.

M. Rideout: Dans une situation d'urgence, est-ce que le problème provient du SCRS lui-même, de la loi ou du tribunal?

M. Marentette: Vous voulez parler des mécanismes d'émission des mandats. Ce n'est absolument pas la loi qui pose ce problème. Ce sont les divers degrés d'autorisation qu'il faut franchir pour obtenir un mandat.

M. Rideout: Par conséquent, c'est la procédure administrative du SCRS qui pose ce problème. Est-ce que cette procédure a pour objectif de protéger les droits des particuliers ou a-t-elle été mise en place pour une autre raison?

M. Marentette: Bien entendu, l'élément principal qui entre en ligne de compte est le respect des droits des particuliers. Cet aspect est toujours pris en compte. Cependant, je pense que les délais d'émission des mandats sont dus à l'énorme machine bureaucratique qu'il faut mettre en branle.

M. Rideout: Par conséquent, c'est le SCRS lui-même qui pose ce problème, plutôt que la loi et les tribunaux.

M. Marentette: Selon moi, oui.

M. Rideout: Avez-vous une solution à proposer?

M. Marentette: Oui, il y a une solution, étant donné que les régions peuvent parfois obtenir leurs mandats de la même manière que la police municipale. Elles sont en mesure de justifier pleinement leurs demandes.

M. Rideout: Le problème vient du fait qu'il faut faire passer toutes les demandes de mandat par l'administration centrale.

M. Marentette: Cette marche à suivre est peut-être justifiée dans certains cas, mais inutile dans d'autres. Par ailleurs, je pense que les responsabilités sont ainsi mieux exercées, car les juges qui prennent des décisions de ce type sont mieux en mesure d'évaluer la situation socio-économique et politique. Il me paraît difficile en effet de prendre à Ottawa une décision concernant un incident ou une affaire qui se passe à 1,000 kilomètres de là.

Le président: Monsieur Marentette, j'aimerais vous poser une question concernant les enquêtes que vous entreprenez en tant qu'agent du renseignement. Depuis que vous faites partie du SCRS, faites-vous plus souvent appel aux sources d'information ouvertes que lorsque vous apparteniez au Service de sécurité de la GRC?

M. Marentette: Nous faisons plus de recherche qu'à la GRC. Il y a eu des changements dans ce domaine. Personnellement, j'estime que l'on a trop mis l'accent sur les sources ouvertes, parce que nous avions l'impression qu'on

[Text]

impression that people thought they would develop very delicate information concerning counter-terrorism, plots and cases concerning espionage for instance. This research information is a good fill-in, but it does not give you the meat of your investigations. I think the importance has been overplayed, personally. An intelligence organization must rely extensively on this, but it cannot be its main focus.

• 1245

The Chairman: What is the meat then or the main focus?

Mr. Marentette: The meat of the intelligence information is developed by people who are part and parcel of certain conspiracies, certain groups and of certain incidents. These will be in a position to elaborate in fine detail on the actors within a milieu and the importance. They can really situate the role, and they can evaluate the potential for these situations. You cannot really grasp or withdraw this importance from open information.

The Chairman: It is my understanding that at headquarters there is an open source unit. You put information in and you get information out of that unit. Does it provide information in both languages to you?

Mr. Marentette: Oh, yes. I must say that there have been major improvements within these possibilities of communicating in both official languages. The organization generally will communicate in both languages. The research department will hold that line all the time; they will always respect this. Violations of this nature are identified, and there are measures in place to identify these violations.

The Chairman: My last question relates to morale and whether the trend line is getting better or worse. It has been my impression from other witnesses, as well as my own sort of anecdotal contacts within the service, that even within CSIS, with the rules it has today, the morale is getting better. That is not to say that they do not want to have changes in terms of collective bargaining, etc., but even within the organization today, they say it is better. Do I hear you saying the opposite?

Mr. Marentette: I certainly do not get that impression talking to the people in the Quebec region. I do not feel that morale has improved. People are still very upset by the mechanisms they have to perform their work. Mind you, they are a bit different from other regions because the other regions have more possibilities in this sense. The employees are very frustrated at not having peace officer status. They are frustrated to the point sometimes of being cynical concerning grievances, because they figure their interests, their views, cannot be heard or cannot be respected.

The Chairman: Is that sentiment more prominent among the former RCMP officers who moved over to CSIS as compared to the new civilian employees?

[Translation]

aurait pu ainsi obtenir des renseignements très délicats sur le terrorisme, les complots et les affaires d'espionnage, par exemple. Ces informations nous sont utiles, mais ce sont seulement des renseignements complémentaires. Je pense personnellement qu'on a exagéré leur importance. Elles sont très utiles, mais un service de renseignement ne peut s'en contenter.

Le président: Qu'est-ce qui intéresse donc surtout un service de renseignement?

M. Marentette: Un service de renseignement cherche à obtenir des informations auprès des gens qui participent eux-mêmes à certaines conspirations, auprès de certains groupes et auprès de personnes impliquées dans certains incidents. Ces intervenants sont en mesure de nous donner des détails précis sur les personnalités d'un certain milieu. Les renseignements obtenus de cette façon nous permettent d'évaluer le rôle des intervenants et les risques que présentent certaines situations. Les sources ouvertes ne nous permettent pas vraiment de saisir ou de déduire l'importance des faits et des individus.

Le président: Il me semble qu'il existe, au sein de l'administration centrale, une section chargée des sources ouvertes qui reçoivent et donnent des informations. Est-ce que ces informations vous sont fournies dans les deux langues officielles?

M. Marentette: Certainement. Je dois dire à ce sujet qu'il y a eu de grandes améliorations sur le plan de la communication dans les deux langues officielles. De manière générale, on communique dans les deux langues. Les services de recherche respectent toujours ce principe. Toutes les infractions sont identifiées et il existe des mesures pour y remédier.

Le président: J'aimerais finalement parler du moral et vous demander s'il est à la hausse ou à la baisse. D'après les autres témoins que nous avons entendus et d'après mes propres observations, j'ai l'impression que le moral du personnel du SCRS s'améliore, malgré la situation qui prévaut aujourd'hui. Cela ne veut pas dire que le personnel ne demande pas des changements au niveau des négociations collectives, etc, mais on peut constater que le moral s'améliore dans l'organisation elle-même. J'ai l'impression que vous affirmez le contraire.

M. Marentette: Je n'ai vraiment pas l'impression que le moral se soit amélioré, certainement pas si j'en crois les commentaires de mes collègues du Québec. Le personnel continue d'être agacé par les mécanismes qui leur sont imposés, même s'ils sont différents et plus souples dans les autres régions. Les employés sont très déçus de ne pas avoir le statut d'agent de la paix. Ils sont tellement déçus qu'ils en deviennent parfois cyniques lorsqu'ils déposent des griefs, étant donné qu'ils sont persuadés que leurs intérêts et leur point de vue ne seront ni entendus ni respectés.

Le président: Est-ce que ce sentiment est surtout présent chez les anciens agents de la GRC qui ont rejoint les rangs du SCRS plutôt que chez les nouveaux employés civils?

[Texte]

Mr. Marentette: No. I would say it is quite general. It is quite similar within the various categories. The same problems are there for everyone. The same problems affect everyone, in my view.

The Chairman: Thank you.

Mr. Stuart Farson (Committee Researcher): I wonder if I might try to link the morale issue with the complaints, grievances, and arbitration mechanisms for a moment. I am wondering how far changes in that area would go to dealing with some of the problems you consider are important, and how you would look at the RCMP's current mechanism, the external review mechanism they have in place, and whether something of that nature would be what you are looking for in terms of a change.

Mr. Marentette: Something of this nature is certainly what we would like. Mind you, I believe we would prefer to have access to the Public Service Staff Relations Board, because it is a neutral organization and the decisions I feel would be more objective. It would better represent the interests of the employees. In a sense it would not be necessary to put in place a massive structure like the internal review committee by Judge Marin. What we would like would not require as many resources as Judge Marin's committee.

• 1250

Mr. Farson: Thank you.

The Chairman: Mr. Marentette, thank you very much for coming and giving us your evidence. I can assure you it will be helpful to us. It fills in pieces of the overall picture and I am sure will make our report broader and I hope more successful.

Mr. Marentette: Thank you very much.

The Chairman: Colleagues, we are calling a meeting for next Tuesday at 9.30 a.m. through until 1 p.m., followed by a meeting on Wednesday, 3.30 p.m. to 6 p.m. and 7 p.m. to 10 p.m.; indeed, we might well just have sandwiches on that Wednesday night. We will go from 3.30 p.m. right through to 10 p.m.

Mr. Lee: Perhaps the clerk could communicate that to our staff.

The Chairman: We will indeed.

Mr. Rideout: We are very forgetful.

The Chairman: The committee is adjourned.

[Traduction]

M. Marentette: Je ne pense pas. J'ai l'impression que c'est assez général. J'ai l'impression que tout le monde éprouve les mêmes problèmes, peu importe les catégories.

Le président: Je vous remercie.

M. Stuart Farson (rechercheur du Comité): Est-il possible que le moral soit lié aux problèmes concernant les plaintes, les griefs et les mécanismes d'arbitrage? Je me demande s'il serait possible de résoudre certains des problèmes qui vous paraissent importants en apportant des changements dans ce domaine. Croyez-vous que le mécanisme actuel de révision externe dont dispose la GRC puisse servir de modèle pour les changements que vous demandez?

M. Marentette: Nous aimerions bien pouvoir disposer d'un tel mécanisme même si je préférerais avoir accès à la Commission des relations de travail dans la Fonction publique qui est un organisme neutre et capable de produire, à mon avis, des décisions plus objectives. Cela représenterait mieux les intérêts des employés, en ce sens que ce ne serait pas nécessaire de mettre en place une structure massive telle que le comité de révision interne du juge Marin. Ce que nous réclamons n'exigerait pas autant de ressources que le comité du juge Marin.

M. Farson: Merci.

Le président: Monsieur Marentette, nous vous remercions d'avoir comparu devant nous pour nous présenter votre témoignage. Je peux vous assurer qu'il nous sera très utile. Il nous aide à compléter le tableau et je suis persuadé qu'il nous aidera à produire un rapport plus complet et, espérons-le, mieux réussi.

M. Marentette: Merci beaucoup.

Le président: Chers collègues, nous convoquons une réunion mardi prochain de 9h30 à 13 h, suivie d'une réunion mercredi de 15h30 à 18 h et de 19 h à 22 h. Il est probable que nous ne prendrons que des sandwiches mercredi soir. Nous poursuivrons de 15h30 à 22 h.

M. Lee: Le greffier voudrait peut-être le communiquer à notre personnel.

Le président: Ce sera fait.

M. Rideout: Nous n'avons pas très bonne mémoire.

Le président: La séance est levée.

APPENDIX "CSIS-7"

Brief submitted to the
Special Committee on the Review of the CSIS Act
and the Security Offences Act

by

Bernard Marentette
Regional Representative
Canadian Security Intelligence
Service Employees Association
Quebec Region

May 24, 1990

This brief is further to the May 13, 1990, appearance by Paul Gibson, President of the Canadian Security Intelligence Service Employees Association, before the Special Committee on the Review of the CSIS Act and the Security Offences Act.

This brief reflects the view of the Quebec Region and focuses on the issues related to human resources, the well-being of employees and other matters which have an impact on the effectiveness and health of CSIS.

I would like to begin by saying that at CSIS, the position of regional representative is not considered full time. The role of representative of non-unionized employees is a low priority, ranking well behind the incumbent's operational duties. I should also point out that CSIS offers no compensation to cover the costs incurred in making representations of this type. Although I represent 75% of the employees in the Quebec Region, CSIS guidelines and regulations contain no provisions allocating time or permitting reimbursement for expenses incurred in bringing the interests and grievances of employees before this committee as a regional representative of non-unionized CSIS employees. This situation stems from the conditions set for regional representatives when CSIS was created in 1984. We are the product of the divisional representative system established in the mid-1970s by senior management of the RCMP in order to slow the process of unionization among the ranks. On a regional level, this program of representation is in many ways similar to the RCMP's divisional system, although RCMP representatives have a mandate, considerable resources and the leeway needed to represent employees more thoroughly, as they are able to devote themselves to the task full time. We should have the same benefit, since we work for the advancement of CSIS.

For the purposes of this brief, we will address nine issues which we believe merit consideration as part of the review of the CSIS Act.

1. Centralization of CSIS in the National Capital Region
2. Inadequate protection for non-unionized CSIS employees
3. Ineffective mechanisms for settling complaints of harassment
4. Outside recruitment
5. Peace officer status
6. Urgent warrants
7. Bilingualism bonus
8. A look back
9. The new face of CSIS

Centralization of CSIS in the National Capital Region

CSIS has undergone significant changes over the past few years as a result of new administrative services and new programs being developed, and these have led to massive centralization of human resources and activities in the National Capital Region.

CSIS had a total of "X" employees in 1984, but this number has since increased by almost 50%. Today, roughly four out of five CSIS employees work in Ontario, most of them in the National Capital Region.

In 1984, the Quebec Region accounted for approximately 19% of the total number of employees; the figure is 11% today, despite the increase of almost 50% in the number of CSIS employees nationwide.

This centralization of activities and resources at headquarters has certainly been of no benefit to personnel in our region, as our human resources have been considerably reduced. During this period, opportunities for advancement in our region have been increasingly rare. We believe this trend will continue to reduce opportunities for advancement not only in Quebec, but in other regions as well.

Employees in the Quebec Region are reluctant to accept transfers to headquarters because they feel they would have to work in a different social and economic environment. The possibility of decentralization should be considered so that employees in other regions, such as Montreal and Toronto, can continue to pursue a career in their own region.

Because of headquarters' proximity to these two major centres, travel time would be short, and decentralization would give employees in the Quebec Region an excellent opportunity to build a career in an environment where they could work more effectively.

Quebec accounts for 25% of the Canadian population. We should therefore be proportionally represented, since we are only an hour and a half's drive from downtown Ottawa. It would also be a good idea to locate the CSIS training centre in Montreal, because the setting is conducive to instruction in both languages and the necessary facilities are available there.

Many federal agencies, among them Statistics Canada and the Department of Veterans Affairs, have already been decentralized, but the situation with CSIS is quite the opposite. Where CSIS is concerned, instead of centralizing, why not draw on the experience of the others and make the agency representative of the regions of Canada?

Decentralization would provide better chances for unilingual Anglophones and Francophones to work in their own language in their own region.

With today's computer system, everything should be done proportionally with the regions.

Inadequate protection for non-unionized employees

This issue concerning the limited means of defence for employees was explained in part by our president, Paul Gibson, on March 13, 1990, and I would like to discuss it further.

CSIS employees in the Quebec Region, most of whom are Francophone, feel that this situation is very dangerous because we have virtually no means of arbitration to correct the problems that exist within CSIS. When CSIS was created, certain rights that we enjoyed under the RCMP's system of divisional representatives disappeared, among them the right to submit grievances to a three-member grievance committee made up of one representative of the employees and two other higher-ranking employees acceptable to both parties.

Despite section 66(2) of Bill C-9, which guarantees the continuation of benefits, these conditions were reduced and new ones imposed without consultation. Grievances (except the disciplinary cases referred to Mr Gibson) filed by non-unionized CSIS employees are now resolved at one of the three levels within CSIS; it is not possible to go before a grievance committee or refer the matter to another level above the director.

Ineffective mechanisms for settling complaints of harassment

The handling and settlement of cases involving the harassment of CSIS employees are still unacceptable and are a major source of dissatisfaction for the individuals affected. In only one case over the past few years was it possible to have the matter referred to a review committee. However, the three members of the committee are appointed by management, and the extremely restrictive guidelines do not allow representatives of the employee involved to take part. The committee normally comprises one or two employees from Personnel and the immediate supervisor of the employee at the centre of the investigation. There are serious doubts about the objectivity of these committees because some of their members may be in a conflict of interest, notably the manager who is investigating the quality of his own management skills. He would not want to lose face by acknowledging the validity of the complaints filed by his subordinate. Nor would he want to admit that the complaints about his employee were legitimate as this would affect his efficiency bonus.

These committees require a measure of independence from management and a measure of impartiality if they are to settle grievances and complaints in an acceptable manner. The decisions currently being made are inconsistent with the principles of basic justice. One of these principles is that an individual cannot be "judge and party to a dispute".

Further, with an impartial and independent system, decisions would have a positive effect on the performance of employees and CSIS as a whole. This would tend to minimize the problems associated with the lack of defences for non-unionized employees.

Outside recruitment

When CSIS was created in 1984, the expertise of former members of the RCMP was used to build the new agency. Today, with outside recruitment at all levels, little use is made of this expertise in managing CSIS. However, it was meant to be a priority in management positions. This unreasonable practice of lateral transfers for middle management and management positions has an adverse effect on efficiency because it undermines the morale of all employees by showing them that their career prospects are extremely limited. Further, these questionable practices confirm that yesterday's promises by CSIS officials were patently false.

Peace officer status

We must be granted peace officer status because investigators engage in analysis and investigation just as police officers do. We are not a private agency; we investigate matters of national security, and peace officer status is essential.

At present, there is no signed memorandum of understanding with the Government of Quebec concerning the exchange of information. As a result, we are at the mercy of the various police forces in Quebec and the various government departments when we wish to obtain information. CSIS does not enforce any federal statutes in Quebec. For this reason, CSIS cannot gain access to personal information under section 67(1) of the Privacy Act.

Peace officer status would give us direct access to information that is essential to our work. In addition, such status would be invaluable in that we would no longer have to seek the protection of the other police forces during sensitive or dangerous operations, exactly the opposite of the current situation. This would bring our national security operations into the open, which could lead to major security problems. The basic principle of investigation and information gathering in the area of national security is to respect and uphold the "need to know" principle. Because of the current deficiencies, we are forced to gather sensitive details about individuals, targets, sources and operations that could all be imperiled by disclosure. These obvious shortcomings would be eliminated if employees were given peace officer status.

CSIS is the only agency that monitors internally the quality and nature of its actions. No other agency has an internal control like the SIRC, which scrutinizes and approves our every move.

Urgent warrants

Even though this issue is certain to be raised in many of the briefs submitted to the committee, many employees would very much like to underscore the vital importance of developing new criteria to permit quick, effective access to warrants. The current process for obtaining warrants involves interminable delays because the process is cumbersome, overly centralized and excessively procedural. The decentralization of decision-making authority, particularly in urgent situations, is one of the elements that must be considered by this committee in order to develop effective and appropriate guidelines.

Bilingualism bonus

CSIS employees are of the opinion that the agency should, in keeping with the federal government's official languages program, award a bilingualism bonus to its non-unionized employees. Non-unionized employees feel the current situation is extremely unfair because CSIS pays the \$800-a-year bonus to its unionized employees. Further, the Ministry of the Solicitor General pays the bonus to federal prison employees and Ports Canada police. However, non-unionized CSIS employees are not entitled to employment equity because they are handled on an exclusion basis. Further, CSIS pays a travel and accommodation allowance of up to \$700 a month (\$8,400 a year) in order to attract employees to the Toronto Region. From our perspective, the bilingualism bonus is perfectly justified because bilingual service is provided, yet the bonus is not paid.

On January 4, 1990, a former member of CSIS, Yvon Gingras, who was head of internal security in the Quebec Region, won the right to the bilingualism bonus in Federal Court, retroactive to 1980. Since the RCMP has filed an appeal on legal grounds, I fail to understand why CSIS does not set an example and begin paying the bonus immediately, for it is an incentive that should be paid to Anglophones and Francophones alike. Even though we have been the most recalcitrant in the past in terms of bilingualism, there is no reason why we should not take the lead in this area now and demonstrate to other departments that CSIS, despite its poor reputation of years past, wants to comply fully with Canadian law. We want to make a place for Francophones, Anglophones, ethnic groups and native people, and we want to comply with the law. It would be good to show how willing we are to change views by acting more boldly than any other department has yet been acted.

A look back

There have never been any problems with respect to investigations at CSIS. The problem has been with the mandate. Our investigators, former members of the RCMP, were very effective and did outstanding investigative work; unfortunately, the lack of leadership among management and the lack of clarity and precision in the mandate prevented the investigators' knowledge and skill from being put to full use. This is not the case today, so the rights of these employees should at least be respected by offering them career opportunities within the agency instead of recruiting from outside. The organization surely wants to change its thinking, but CSIS must also maintain the effectiveness of its investigations, because the investigators are our work instruments.

Time is needed to instil in employees the "culture" associated with the work of a secret agency like CSIS. It takes years to teach employees the need to know and the restrictions on discussing certain operations. Recruiting outside people in management positions therefore entails the risk of creating a major problem, namely our operations being openly discussed as was done in the past in other organizations and which will ultimately undermine the effectiveness of CSIS.

We find that lateral transfers from External Affairs and other departments are increasingly common. We are deeply concerned by these practices and do not want CSIS to become staffed by public servants. We have good elements within CSIS, and people want to build a career within the agency.

Our careers are further limited in that we do not have access to the Public Service. This lack of mobility is imposed on us, and we are unable to compete for higher positions outside. In other words, our career opportunities are limited, and yet we are barred from competing for outside positions.

This anomaly persists despite the repeated recommendations of the SIRC, the most recent of which was made in March 1987, and similar recommendations in the October 1987 report by Gordon Osbaldeston.

The new face of CSIS

Contrary to public opinion, the members of CSIS are versatile; they have undergone a tremendous change in perspective since the agency was created in 1984. The statistics indicate a radical change in the composition of CSIS. For example, we have more than 500 employees represented by the Public Service Alliance and more than 800 people (page 21:5, volume 21, proceedings and testimony of the special committee, March 15, 1990) who work for the agency in positions ranging from driver to cleaner to psychologist but are not members of the Alliance.

I agree with Mr Bean that CSIS is changing the classification of the positions of some Alliance members, making them members of the CSIS Employees Association, which in my view offers less and less protection.

The members I represent would certainly like the same kind of protection offered by the Alliance to some employment categories. I firmly believe that the majority are not interested in the right to strike but simply want their guaranteed rights under section 66(2) to be maintained as long as former members of the RCMP security service (civilian members, special officers and regular members) continue to work for CSIS. There seems to have been a constant effort until now to chip away at our acquired rights, since these rights have been left with management and do not have the force of law. However, during the transition in July 1984, promises of career plans, attractive benefits, higher pay and so on abounded in order to entice members to join CSIS. Overnight we abandoned a system based on seniority and merit in favour of a system of competition that sometimes seems to us to be very much open to discussion. I would like to give you a few examples where a person won a competition but was not given the position because the manager or managers chose instead to promote the second, third or fourth person on the list. I certainly would not want CSIS to serve as judges at the Olympic Games. Can you imagine the furour that would be raised if the gold medal were awarded to someone who did not even finish in the top three?

This is the type of situation we see in many competitions at CSIS. We must understand that we are the product of a system of paramilitary management where everyone marches to the same beat without questioning the validity of their decisions. Such systems stem from abuses of power, Keable commissions, MacDonald commissions, etc. Today we have a mixture that no longer takes into consideration experience, basic knowledge or understanding of how intelligence works.

Over the past few years, for statistical reasons or appearances, many "up and comers" with no experience in intelligence have been given promotions. During this time, our mid-level supervisors, who have always served CSIS honourably, have been cast aside. As a result, 26 of the 62 senior positions at headquarters are now occupied by young rising stars from outside. At this pace, there will be no more experience among management in six years' time.

In November 1983, Mr Finn told a meeting of employees in Montreal that CSIS was a "career employer". The figures, however, suggest otherwise. Instead of recruiting only at the entry level, CSIS recruits at all levels. In most cases, people are appointed to positions by the director without a competition.

CSIS has not yet developed a computerized personnel system. We believe that this administrative lag is a tactic used by management as a smokescreen or to thwart the efforts of employees who want to know what is happening in terms of recruitment and staffing. In the absence of more appropriate examples, I would like to suggest using the RCMP's Parade system. Parade has some shortcomings, but a system with minor flaws is better than the mess we currently have to live with at CSIS.

Under the old Parade system, we could easily identify the linguistic shortcomings of the intelligence service, because a linguistic profile was given for each position and incumbent. With the CSIS system, statistics come

directly from management and are based on guesswork. What a great way to fool the Commissioner of Official Languages, the SIRC, the Inspector General and especially the members.

Recommendations

1. That CSIS be decentralized like other departments have been in the past, such as Statistics Canada and the Department of Veterans Affairs.

CSIS must be representative of the Canadian mosaic and must at the same time offer career opportunities in both of the official languages. Centralizing all CSIS operations in Ottawa gives the impression that everything is done in English. Decentralizing the agency and ensuring greater representation in Quebec and Toronto, for example, would enable us to provide unilingual members, Anglophones and Francophones alike, with better career opportunities in every region of Canada.

This would permit CSIS to put the operational experience of its employees to work in managing the agency.

2. That the exclusive powers of the director to make appointments be limited.

Section 8 of the existing Act gives the director too much power in making appointments from within or outside the agency. We believe that outside recruitment at all levels is an abnormal procedure.

When CSIS was created, there was a clear need for renewal among management. However, this need is largely a thing of the past. Statistical needs, appearances and other requirements have been amply met and in some cases exceeded.

During the period, mobility did not apply to outside appointments, whereas the employees who gave many years of loyal service were shut out. Outside appointments should therefore be prohibited at the management and middle management levels, and all promotions should be through competition.

Accordingly, I suggest that outsiders account for no more than 10% of the number of managers and middle managers. A proportion higher than 10% destroys employees' career prospects, and this has a profound effect on morale.

3. That the words "within Canada" be deleted from section 16(1) of the CSIS Act.

Although the provisions surrounding section 16 of the existing Act have not been mentioned in this brief, I would like to say that this section is overly restrictive. In light of the globalization of world markets, we must ensure that we can defend Canada's interests by creating opportunities for gathering vital information, economic and otherwise, that may no longer be available because of changing priorities in the communities we currently deal with.

4. That the means of defence of CSIS employees be increased by introducing full-time regional representation as we had before CSIS was created.

The limited means of defence of non-unionized employees were explained earlier in this brief. Non-unionized employees have far less protection than unionized employees of other departments. We therefore suggest that changes be made to ensure that employees' interests and grievances are handled by full-time representatives.

5. That legislative amendments be passed to permit the issue of urgent warrants.

The warrant process is too cumbersome for an agency that is supposed to be professional and efficient. This major issue must be thoroughly examined in order to determine what changes are needed.

6. That it be possible to submit grievances to the Public Service Staff Relations Board after they have been dealt with by the three levels within CSIS.

This is not a request for unionization, as that is not our objective. We simply want to have access to equitable, impartial and effective mechanisms in order to settle grievances in a manner that is fair to both parties.

7. That cases of harassment be investigated and resolved by the PSSRB.

In cases of harassment, I request that CSIS not be involved in the investigation, but that complaints be investigated by a member of the Public Service Staff Relations Board. Harassment is a very serious problem in an organization that is secretive. It destroys employee morale and must be quickly resolved.

8. That peace officer status be granted to CSIS investigators.

I do not believe that the Act poses any real problems in terms of investigation, except in the case of peace officers. As I have shown, we encounter major problems because we do not have access to various government records. Yet we are denied access to this tool precisely because we do not have peace officer status.

Peace officer status was requested in September 1983 when one of my colleagues, Y Gingras, appeared before the Senate Committee on Bill 157. The protection of peace officer status was granted in Bill C-9, which passed on June 21, 1984. However, I feel that members assigned to delicate operations must have peace officer status because they deserve the same protection as any peace officer who works on investigations or in an equally dangerous area.

9. That effective January 4, 1990, CSIS pay a bilingualism bonus to all members in bilingual positions who meet the standards of the Public Service of Canada.

CSIS must take the lead in applying bilingualism because it has probably been the worst offender among federal agencies, systematically refusing to enforce the Official Languages Act. It is up to CSIS to demonstrate its good faith by paying a bilingualism bonus, effective January 4, 1990, to all employees in bilingual positions who meet the standards of the Public Service of Canada. This would remove all doubt about the commitment of the director and senior CSIS management to enforcing laws. It would also show that an organization like ours is capable of making a 180-degree turn in a short time. We would set an example by changing and standardizing our orientation in record time.

Conclusion

The CSIS Act is certainly necessary and was passed in response to the pressing demands of the past, that is, the social, economic and political situation in Canada.

However, the social, economic and political order has changed. And because of this change, a major overhaul is needed to rectify some of the outmoded aspects of the Act and other problems that seriously impair the efficiency of both the Act and the agency.

First, investigators, who form the core of the agency, do not have the right tools to do their work, that is, peace officer status. Such status would give them easier access to the information they need to carry out their duties.

In addition to this obvious shortcoming, the agency is not mandated to enforce the CSIS Act. The current provisions are very harmful because they represent serious dangers for CSIS and its sources, who could be imperiled by the mandatory disclosure of our intelligence to police forces.

This also has an impact on delicate operations, which could be jeopardized by the requirement that CSIS request assistance during delicate operations; such requests must include explanations of how the information is to be used, and this means that related intelligence must be disclosed.

Second, the process of obtaining warrants is cumbersome, exceedingly slow and overcentralized. Obtaining urgent warrants continues to be a problem that must be corrected if CSIS is to be effective and is to provide appropriate security for Canadians. With respect to work tools, another element should also be changed: the words "within Canada" should be deleted from 16(1) of the CSIS Act. In anticipation of outside changes, we must ensure that we are able to defend the interests of all Canadians by making this minor amendment.

The issues for staff in our region are limited career opportunities, outside recruitment at all levels, overcentralization of CSIS activities, the lack of mobility for CSIS employees, the lack of means of defence and the manner in which the bilingualism bonus is paid.

The purpose of this brief is to apprise you of the main issues currently affecting personnel, the well-being of employees and the health and effectiveness of CSIS. We firmly believe that these major deficiencies will have an adverse affect on employees, CSIS and national security in the medium and long run unless they are immediately resolved.

APPENDICE «CSIS-7»

Mémoire rédigé à l'intention du

**COMITE SPECIAL D'EXAMEN DE LA LOI CONSTITUANT LE SERVICE
CANADIEN DU RENSEIGNEMENT DE SECURITE ET DE LA LOI SUR
LES INFRACTIONS EN MATIERE DE SECURITE.**

Par:

**BERNARD MARENTETTE
Représentant régional
Association des Employés du Service
Canadien du Renseignement de Sécurité
Région du Québec**

Le 24 mai 1990

Le présent mémoire fait suite à la présentation du 13 mai 1990 de Paul Gibson, Président de L'Association des Employés du Service Canadien du Renseignement de Sécurité, devant le Comité Spécial d'examen de la loi constituant le Service Canadien du Renseignement de Sécurité et de la loi sur les infractions.

Ce mémoire est un reflet sectoriel de la région du Québec. Il s'attarde principalement aux questions affectant les ressources humaines, le bien-être des employés et à d'autres aspects qui affectent l'efficacité et la santé du S.C.R.S.

Au départ, je dois souligner qu'au SCRS, les tâches de représentant régional ne sont pas considérées comme un poste à temps plein. Le rôle de représentant auprès des employés non-syndiqués demeure une priorité de second plan, venant bien après les fonctions opérationnelles attribuées au titulaire. D'autre part, je crois qu'il est de mise de souligner qu'aucune compensation n'est accordée par le Service pour défrayer les coûts qu'une représentation de ce type m'occasionne. Bien que je représente 75% des effectifs de la région de Québec, il n'y a aucune disposition dans les directives et règlements du SCRS qui accorde du temps ou permet le remboursement des dépenses occasionnées lors de la présentation des intérêts et doléances des employés devant ce comité à titre de représentant régional des employés non-syndiqués du SCRS. Ceci résulte des conditions qui ont été désignées aux représentants régionaux suite à la formation du

SCRS en 1984. En effet, nous sommes issus du système de représentation divisionnaire de la GRC qui a été mis sur pied par la haute direction de la GRC, au milieu des années 1970 en vue de retarder les démarches de la base vers la syndicalisation. Ce programme de représentation a, au niveau régional, beaucoup de similarités avec le système divisionnaire de la GRC, quoique ces derniers bénéficient d'un mandat et de ressources importantes ainsi que de la latitude nécessaire pour effectuer une représentation plus approfondie des employés puisqu'ils peuvent le faire à temps plein. Nous devrions avoir les mêmes avantages, car nous travaillons pour l'avancement du Service.

Pour les fins de cette présentation, nous allons aborder neuf (9) sujets qui, nous croyons, méritent considération dans l'examen de la présente loi.

1. Centralisation du Service dans la Région de la Capitale Nationale.
2. Protection insuffisante des Employés Non-Syndiqués du Service.
3. Mécanismes Inefficaces de résolution des plaintes de Harcèlement.
4. Recrutement à l'Extérieur.
5. Statut d'Agent de la Paix.
6. Mandats Délivrés de Façon Urgente.
7. La Prime au Bilinguisme.

8. Regards sur le passé.

9. Nouveau Visage du SCRS

Centralisation du Service dans la Région de la Capitale Nationale.

Au cours des dernières années, le Service a subi des modifications importantes avec l'élaboration de nouveaux services administratifs et de nouveaux programmes qui ont conduit à une centralisation massive des ressources humaines et des activités du Service dans la région de la Capitale Nationale.

En 1984, les effectifs totaux du Service étaient du nombre "X". Ce nombre a depuis augmenté de presque 50%. On constate aujourd'hui qu'environ quatre employés du Service sur cinq sont cantonnés dans la province de l'Ontario et surtout dans la région de la Capitale Nationale.

En 1984, les effectifs de la région du Québec représentaient environ 19% des ressources humaines totales comparativement à 11% actuellement; ceci malgré l'augmentation de près de 50% des effectifs totaux du Service au niveau national.

Cette centralisation des activités et ressources à l'AC n'a certes pas rendu un service aux membres de notre région étant donné que nos ressources humaines ont été réduites considérablement. Durant cette période, les possibilités de promotion dans notre

région ont été de plus en plus restreintes. Nous prévoyons que cette ténacité continuera à réduire les possibilités d'avancement pour le personnel. Ça, aussi bien pour la région du Québec comme pour toutes les autres régions.

Les employés de la région du Québec manifestent une réticence à accepter les mutations à l'AC, en raison d'un milieu différent tant au niveau social qu'économique dans lequel les employés estiment être contraint d'oeuvrer. Les possibilités de décentralisation devraient être considérées afin de permettre aux employés de d'autres régions, tels Montréal et Toronto, de continuer à faire carrière dans leur région.

En raison de la proximité de l'AC de ces deux grands centres, les voyages pourraient se faire rapidement et une décentralisation fournirait une occasion tant souhaitée aux employés de la région du Québec de faire carrière et de progresser dans un environnement où ils pourraient oeuvrer plus efficacement.

La population du Québec représente 25% de la population canadienne. Donc, nous devrions avoir une représentation proportionnelle étant donné qu'on est seulement à une heure et demie de route du centre de la Capitale Nationale. Il serait également souhaitable que le centre de formation du SCRS soit à Montréal parce que le contexte est favorable à l'enseignement des deux langues et les facilités y sont disponibles.

Au niveau fédéral, la décentralisation de beaucoup de services soit Statistiques Canada, Le Ministère des Vétérans et beaucoup d'autres ministères, est déjà complétée, alors que c'est tout à fait le contraire avec le SCRS. Dans ce cas-ci, au lieu de tout centraliser pourquoi ne pas se servir de l'expérience des autres afin d'être représentatif de chacune des régions du Canada?

La décentralisation offrirait une meilleure possibilité aux unilingues anglais de faire carrière dans leur langue dans leurs régions et aux francophones également.

Avec le système informatisé d'aujourd'hui, tout devrait être fait proportionnellement aux régions.

Protection Insuffisante des Employés Non-Syndiqués.

Cette question des moyens limités de défense des employés a déjà fait l'objet de quelques explications de la part de notre Président Paul Gibson le 13.03.90 et j'aimerais élaborer d'avantage à cet égard.

Les employés du Service à majorité francophone dans la région du Québec considèrent cette situation des plus précaire puisque nous n'avons, à toutes fins pratiques, aucun mécanisme d'arbitrage mis sur pied pour corriger les lacunes dans le Service. Lors de la

formation du Service, certains droits, que le système de représentants divisionnaire de la GRC nous accordaient, se sont évaporés tel que le droit de présenter les griefs devant un comité de grief. Ces comités étaient composés de trois personnes, soit d'un représentant des employés et deux autres employés de rang supérieur qui étaient acceptés par les deux parties.

En dépit de l'article 66(2) de la loi C-9 qui garantit le maintien des avantages, ces conditions furent réduites et les nouvelles conditions furent imposées sans consultation. Les litiges (exception faite des cas disciplinaires mentionnés par P. Gibson) qui sont présentés par les employés non-syndiqués du Service sont maintenant tranchés à l'un des trois paliers à l'intérieur du Service, sans possibilité d'accès à un comité de grief ou à un autre palier, au-delà du directeur.

Mécanismes Inefficaces de Résolution des plaintes de Harcèlement.

Le traitement et la résolution des cas de harcèlement des employés du SCRS, particulièrement ceux reliés aux évaluations de rendement, demeurent inacceptables et sont une source d'insatisfaction majeure pour les personnes lésées. Au cours des dernières années, dans un seul cas, il y a eu possibilité d'obtenir un comité de révision. Toutefois, les trois membres de ce comité sont nommés par la gestion et les lignes directrices, qui sont des

plus limitatives ne permettent aucune participation des représentants de l'employé lésé. Ce comité comprend normalement un ou deux employés du bureau du personnel ainsi que le superviseur immédiat de l'employé qui est sujet de l'enquête. L'objectivité de ces comités est sérieusement mise en cause parce qu'il y a présence des personnes en conflit d'intérêt, notamment le gestionnaire qui enquête lui-même sur sa qualité de gestion. Il ne voudrait pas perdre la face en reconnaissant le bien fondé des plaintes logées contre son subalterne. D'autre part, il ne voudra pas non plus admettre le bien fondé des plaintes contre son employé vu qu'une telle affirmation affecterait sa prime d'efficacité.

Nécessairement, il faut instaurer une certaine indépendance de ces comités vis-à-vis l'administration et une certaine impartialité afin d'obtenir des règlements acceptables de ces griefs et plaintes. Présentement, les décisions rendues portent atteinte aux principes de justice fondamentale. Un de ces principes est justement qu'une partie ne peut être "juge et partie à un litige".

De plus, avec un système impartial et indépendant, les décisions auraient une portée positive sur le rendement du personnel et du Service. Ceci tendrait donc à réduire les lacunes par rapport aux manques de moyens de défense des employés non-syndiqués.

Recrutement à l'Extérieur.

Lors de la formation du SCRS en 1984, l'expertise a été constituée à partir d'ex-membres de la GRC pour bâtir le nouveau Service. Aujourd'hui, avec le recrutement à l'extérieur, à tous les niveaux, cette expertise ne sert peu pour la direction du Service. Pourtant, elle devait être prioritaire dans les postes de direction. Cette pratique d'entrée latérale déraisonnable pour les postes intermédiaires et de direction a des conséquences néfastes sur l'efficacité, car elle mine le moral de tous les employés en leur démontrant que leurs possibilités de carrière sont des plus infimes. De plus, ces pratiques douteuses confirment que les promesses d'hier, faites par les officiels du Service, étaient nettement fausses.

Statut d'Agent de la Paix

Le statut d'agent de la paix doit nous être accordé parce que les enquêteurs font de l'analyse et de l'enquête au même titre que les policiers. Nous ne sommes pas une agence privée, nous enquêtons sur la sécurité nationale et ce statut est essentiel.

Présentement, il n'y a aucun protocole d'entente de signé avec le Gouvernement du Québec concernant l'échange d'information. Il en ressort que nous sommes à la merci des différents corps policiers du Québec et des différents département du gouvernement

en ce qui a trait à l'obtention des informations recherchées. Le SCRS n'a pas pour fonction l'application d'aucune loi fédérale au Québec. Alors, il en résulte que le SCRS ne peut avoir accès à des renseignements nominatifs et ceci conformément à l'article 67(1) de la loi sur la protection des renseignements personnels.

Le fait d'avoir le statut d'agent de la paix nous accorderait l'accès direct à des informations essentiels pour les fins de notre mandat. De plus, ce statut serait d'une valeur inestimable vu que, lors d'opérations délicates et dangereuses, nous n'aurions plus à recourir à la protection des autres corps policiers alors que c'est précisément le contraire qui se passe. Ceci dévoile nos opérations de sécurité nationale, ce qui pourrait conduire à créer des problèmes majeurs de sécurité. Le principe élémentaire d'investigation et de cueillette d'informations dans le domaine de la sécurité nationale est de respecter et de maintenir le principe du besoin de savoir. Présentement, dû à ces lacunes, nous sommes contraint de révéler certains détails touchant des individus, des cibles, des sources et des opérations qui pourraient toutes être mises en péril par la divulgation de ces détails délicats. Ces carences manifestes seraient éliminées si les employés avaient le statut d'agent de la paix.

On est la seule et unique agence et organisme qui a un control interne sur la qualité et la nature de nos interventions. Aucune autre organisme n'a un tel control interne, soit le CSARS, qui

scrute et approuve nos moindres gestes.

Mandats Délivrés de Façon Urgente.

Cette question fera certes partie de divers mémoires présentés à ce comité et malgré ce fait, de nombreux employés cherchent vivement à souligner l'importance vitale d'élaborer de nouveaux critères qui permettraient un accès rapide et efficace dans l'attribution de ces mandats. Présentement, le processus d'obtention des mandats implique des délais interminables en raison d'un processus boiteux, sur centralisé, et excessivement procédurier. La décentralisation de pouvoirs décisionnels surtout en cas d'urgence est un des éléments qui doit être considéré par ce comité afin d'élaborer des lignes directrices efficaces et appropriés.

La Prime au Bilinguisme.

Les employés estiment que le Service devrait, conformément au programme des langues officielles du gouvernement fédéral, verser une prime de bilinguisme aux employés non syndiqués du Service. Ce traitement est perçu par les employés non syndiqués comme étant des plus inéquitable vu que le Service verse déjà la prime du bilinguisme, soit 800.00 \$ par année à ses employés syndiqués. De plus, le Ministère du Solliciteur Général verse cette prime aux employés des pénitenciers canadiens ainsi qu'aux policiers de Port Canada. Par contre, les employés non-syndiqués du SCRS n'ont pas

droit à l'équité d'emploi, étant soumis à un traitement d'exclusion. D'autre part, une prime d'indemnité de logement et transport allant jusqu'à 700.00 par mois (8,400 \$ par année) est octroyée par le Service afin d'attirer les employés à la région de Toronto. De notre côté, la prime de bilinguisme est vue comme étant entièrement justifiée puisque les services bilingues sont donnés, mais la prime n'est pas accordée.

Le 4 janvier 1990, un ancien membre du SCRS, Yvon Gingras, responsable de la sécurité interne, région du Québec, a gagné en Cour Fédérale la prime au bilinguisme, rétroactive à 1980. Etant donné que la GRC a été en appel pour des raisons légales, je vois difficilement pourquoi le SCRS ne donne pas l'exemple en commençant à donner la prime dès aujourd'hui, parce que c'est un incitatif qui devrait être octroyé autant aux anglophones qu'aux francophones. Même si nous avons été les plus récalcitrants au niveau du bilinguisme dans le passé, pourquoi ne devons nous pas aujourd'hui assumer le "leadership" dans ce dossier et démontrer à d'autres ministères que le SCRS, malgré la mauvaise réputation qu'on a eu dans les années passées, veut respecter toutes les lois du pays. Nous voulons faire une place pour les francophones, les anglophones, les ethnies et les autochtones, et nous voulons respecter cette loi. Il serait bon de démontrer à quel point nous sommes prêts à changer d'optique en posant des gestes qu'aucun autre ministère n'a osé faire à cette date.

Regards sur le Passé.

Il n'y a jamais eu de problèmes au niveau des enquêtes au SCRS. Le problème se situait au niveau du mandat. Nos enquêteurs, les anciens de la GRC, étaient très efficaces et exceptionnels au niveau des enquêtes; Sauf que le manque de leadership au niveau de la gestion et le manque de clarté et de précision du mandat, etc ne permettaient pas la mise en valeur des connaissances et des qualités de ces enquêteurs. Aujourd'hui, ce n'est pas le cas, donc on devrait au moins respecter les droits de ces employés et leur offrir une possibilité de carrière à l'intérieur de l'organisation sans les recruter de l'extérieur. Il faut bien croire que l'organisation veut changer de mentalité, mais aussi il faut que le Service reste efficace au niveau des enquêtes, parce que nos outils de travail, ce sont les enquêteurs.

Il faut du temps pour inculquer aux employés la "culture" du travail inhérente à une organisation secrète comme le SCRS. Le besoin de savoir, les restrictions à discuter certaines opérations prend des années à être inculqué aux employés. Donc, en recrutant de l'extérieur des personnes qui occupent des postes de gestion, on risque de créer un problème majeur, un problème où on va discuter ouvertement de nos opérations comme on le faisait dans le passé dans d'autres organisations et qui aura effectivement comme conséquence de miner l'efficacité au SCRS.

Nous constatons que de plus en plus, nous avons des entrées latérales des Ministères des Affaires Extérieures ou autres. Nous sommes très concernés par ces pratiques et nous ne voulons pas que le Service devienne un bureau regroupant des fonctionnaires. Nous avons de bons éléments à l'intérieur du Service et les gens veulent y faire une carrière.

Nos carrières sont de plus limitées étant donné que nous n'avons pas accès à la Fonction publique. Cette immobilité nous est imposée et nous ne pouvons compétitionner pour des postes promotionnels à l'extérieur. D'une part on limite nos possibilités de carrière et d'autre part on nous empêche de compétitionner à l'extérieur.

Cette anomalie persiste toujours en dépit des recommandations consécutives du SCRS dont la dernière fut formulée en mars 1987 et des recommandations similaires du rapport Gordon Osbaldeston en Octobre 87.

Nouveau Visage du SCRS.

Contrairement à l'opinion publique, les membres du SCRS sont polyvalents; ils ont changés énormément d'optique depuis la formation de notre organisation en 1984. Les statistiques sont le témoin d'un changement radical dans la composition du SCRS. Par exemple, nous avons plus de 500 employés représentés par la

Fonction publique, en plus d'avoir au delà de 800 membres non représentés par l'Alliance qui fait partie de l'organisation, mais qui ne sont pas couverts par l'Alliance de la Fonction publique (Page 21:5 du fascicule 21, des procès verbaux et témoignages du comité Spécial du 15.03.90) dans des postes qui peuvent varier de chauffeurs, préposés au nettoyage et allant jusqu'aux psychologues qui sont exclus d'appartenir au syndicat de la Fonction publique.

Je suis d'accord avec M. Bean que le SCRS change la classification des postes de certains membres de l'Alliance et après ces derniers font donc partie de l'association des Employés du SCRS, qui à mon avis les protège de moins en moins.

Les membres que je représente aimeraient certainement avoir accès à la même protection qu'offre l'Alliance à certaines catégories d'employés. Je suis persuadé que la majorité ne veulent aucunement un droit de grève, mais veulent que leurs droits acquis, garantis à l'article 66(2), soient maintenus aussi longtemps qu'il y restera des anciens membres du Service de Sécurité de la GRC (membres civils, gendarmes spéciaux et membres réguliers). Jusqu'à présent, on semble vouloir continuellement puiser dans nos droits acquis étant donné que ces droits sont laissés à la direction et n'ont pas force de loi. Pourtant, lors de la transition en juillet 1984, les promesses de plan de carrière, avantages sociaux alléchants, traitement salarial supérieur, etc... pleuvaient afin d'inciter les membres à joindre le SCRS. D'une journée à l'autre,

nous avons laissé de côté un système basé sur l'ancienneté et le mérite pour finalement intégrer le système de compétition qui nous semble parfois, au mieux aller, très discutable. J'aimerais vous citer quelques exemples où la personne qui a gagné un concours, mais n'a pas obtenu le poste parce que le ou les gestionnaires préféreraient accorder la promotion à un deuxième, troisième ou quatrième en liste. Je ne voudrais certes pas que le SCRS soit les juges aux jeux olympiques. Pouvez-vous vous imaginer la contestation qui suivrait si on oserait accorder la médaille d'or à celui qui n'était même pas parmi les trois premiers?

Cette situation est analogue à ce que nous témoignons dans divers concours au SCRS. Vous devez comprendre que nous sommes issus d'un système de gestion para-militaire où tout le monde marche au même pas sans questionner le bien fondé de leurs décisions. De tels systèmes découlent des abus de pouvoir, des commissions Keable, des commissions MacDonald, etc. Aujourd'hui nous avons un mélange qui ne prend plus en considération l'expérience et les connaissances de base et la compréhension du fonctionnement de l'appareil du renseignement.

Au cours des dernières années, pour des raisons statistiques ou d'apparence, de nombreux "jeunes vedettes" sans expérience dans le renseignement ont obtenu des promotions. Pendant ce temps, nos superviseurs intermédiaires qui ont toujours rendu des services honorables au SCRS ont été laissés de côtés et il en résulte

maintenant que vingt-six (26) des soixante-deux (62) postes supérieur à L'AC sont occupés par de "jeunes vedettes" provenant de l'extérieur. A ce rythme, dans six ans, il n'y aura plus aucune expérience au niveau de la gestion.

En novembre 83, lors de la visite de M. Pinn à Montréal, en s'adressant à l'assemblée des employés, il nous a informé d'être un "career employer". Pourtant, les statistiques démontrent le contraire. Au lieu de recruter seulement au niveau d'entrée, le Service recrute à tous les niveaux. Dans la majorité des cas, ils sont nommés dans leur poste par le Directeur, sans concours.

Le SCRS n'a pas encore mis-au-point un système informatisé pour le personnel. Nous croyons que cette lenteur administrative constitue une tactique de la gestion afin de masquer ou tromper la vigilance des membres intéressés à vouloir savoir ce qui se passe au niveau du recrutement et de la dotation des postes. A défaut d'exemples plus appropriés, j'irais suggérer d'utiliser le système "Parade" de la GRC. Même avec certaines carences dans ce système, il est préférable d'avoir un système avec des carences mineures que d'avoir le fouilli avec lequel nous vivons actuellement au SCRS.

Dans l'ancien système "Parade", nous pouvions facilement identifier les carences linguistiques du Service de renseignement, car chaque position indiquait le profil linguistique du poste et celui du titulaire. Avec le programme "fouilli" du SCRS, les

statistiques fournies proviennent de la direction et relèvent du "piffomètre". Quelle belle manière de tromper le Commissaire aux Langues Officielles, Le CSARS, l'Inspecteur Général et surtout les membres.

Recommandations.

1. Que le SCRS soit décentralisé de la même façon que d'autres ministères l'ont fait dans le passé; par exemple, Statistiques Canada et le Ministère des Vétérans.

D'une part le Service doit être représentatif de la mosaïque canadienne et en même temps, il doit offrir une possibilité de carrière dans les deux langues de son choix. En centralisant toutes les opérations du Service à Ottawa, on s'aperçoit que tout se fait en anglais. En décentralisant et en ayant au Québec une plus grosse représentation ainsi qu'à Toronto, par exemple, nous pourrions offrir aux membres qui sont unilingues anglais ou français de meilleures possibilités de carrière dans toutes les régions du Canada.

Ceci permettrait au service d'utiliser l'expérience opérationnelle de son personnel à profit à l'intérieur de leur gestion.

2. Que les pouvoirs exclusifs du directeur de faire des

nominations soient limitées.

L'article 8 de la présente loi accorde des pouvoirs excessifs au directeur en ce qui a trait à ses pouvoirs de faire des nominations de personnes à l'intérieur ou à l'extérieur du Service. Nous considérons que recruter à tous les niveaux à l'extérieur est une procédure anormale.

Lors de la formation du Service, il y avait une certaine nécessité identifiée de renouveler les effectifs au niveau de la gestion. Par contre, cette période est maintenant largement dépassée. Les besoins statistiques, d'apparences ou autres ont été amplement comblés et même dépassés.

Durant cette période, la mobilité ne s'est appliquée aux nominations de l'extérieur tandis que les employés qui ont donné de nombreuses années de loyaux services, ont subi un traitement d'exclusion à cet égard. Les nominations extérieures devraient donc être interdites au niveau cadre et intermédiaire et toutes promotions devraient se faire uniquement par voie de concours.

A cet effet, je suggère qu'une représentation extérieure d'un maximum de 10% des effectifs cadres et intermédiaires ne doit être dépassée. Des pratiques du genre détruisent toute possibilité de carrière des employés et ceci a un profond

effet sur le moral de ces derniers.

3. Que l'on supprime "à l'intérieur du Canada" de l'article 16(1) de la Loi du SCRS.

Malgré que les dispositions entourant l'article 16 de la présente loi n'ait pas été mentionnée dans ce mémoire, je tiens tout de même à soulever que cet article est trop limitatif. Compte tenu de la globalisation des marchés internationaux, nous devons nous assurer des possibilités de défendre les intérêts du Canada en nous accordant les possibilités de recueillir des informations essentielles, soit économiques ou autres, qui pourraient ne plus nous être disponibles en raison de priorités changeantes des communautés avec lesquelles nous échangeons actuellement.

4. Que les moyens de défense des employés du Service soient rehaussés en instaurant une représentation régionale à temps plein tel que nous avions avant la formation du SCRS.

Les moyens de défense limités des employés non-syndiqués ont déjà été expliqués dans ce mémoire et il ressort que ceux-ci ne bénéficient aucunement de la même protection que les employés syndiqués de d'autres ministères. Nous suggérons donc que des modifications soient apportées afin que les litiges et doléances des employés puissent être présentés à

l'intérieur d'une représentation à temps plein.

5. Que les modifications législatives soient adoptées en fonction de permettre la délivrance de mandats d'urgence.

Le processus de mandat est trop lourd pour un service qui se dit professionnel et efficace. Cette question d'importance majeure doit être examinée à fonds afin d'apporter les modifications qui s'imposent.

6. Que l'on puisse adresser les griefs à la Commission des relations du travail de la Fonction publique (CRTFP) après avoir franchi les trois paliers à l'intérieur du Service.

Ceci n'est pas une demande de syndicalisation, car ce n'est pas notre objectif. Nous voulons simplement avoir accès à des mécanismes impartiaux, justes et efficaces pour assurer le règlement de tous les griefs de façon équitable pour les deux parties.

7. Que les cas de harcèlements soient enquêtés et tranchés par le CRTFP.

Dans les cas de harcèlements, je demande que le Service ne soit pas impliqué dans l'enquête, mais que ces plaintes soient enquêtés par un membre de la Commission des relations de

travail dans la Fonction publique. Les problèmes de harcèlement sont très sérieux dans une organisation qui est secrétive. C'est un problème qui mine le moral des employés et qui doit être réglé rapidement.

8. Que le statut d'agent de la Paix soit accordé aux enquêteurs du SCRS.

Je crois que la loi ne représente aucun problème comme tel au niveau d'enquête, sauf dans le cas des agents de la paix. Comme je vous ai démontré, nous avons des problèmes majeurs étant donné que nous n'avons pas accès aux différents fichiers gouvernementaux. Pourtant, cet accès est un outil de travail qui nous n'est pas accessible précisément parce que nous n'avons pas le statut d'agent de la paix.

Ce statut d'agent de la paix avait été demandé en septembre 1983 lorsque un de mes confrères, Monsieur Y. Gingras, avait fait une présentation devant le comité du Sénat sur la loi 157. La protection du statut d'agent de la paix leur avait été accordée dans la loi C-9 et passé le 21 juin 1984. Par contre, je pense que les membres qui sont affectés aux opérations délicates doivent avoir le statut d'agent de la paix puisqu'ils méritent la même protection que tout agent de la paix qui travaille sur des enquêtes ou dans un domaine aussi périlleux que ceux-ci.

9. Qu'à partir du 4 janvier 1990, le SCRS accorde la prime au bilinguisme à tous les membres qui occupent des postes bilingues et qui concordent avec les normes de la Fonction Publique Fédérale.

Le SCRS se doit d'assumer le leadership au niveau de l'application du bilinguisme étant donné qu'il a été possiblement le pire organisme dans le gouvernement fédéral à boycotter systématiquement la mise en application de la loi sur les Langues Officielles. C'est au Service de démontrer qu'il est de bonne foi en accordant à partir du 4 janvier 1990, la prime au bilinguisme à tous les membres qui occupent des postes bilingues et qui rencontrent les normes de la Fonction Publique fédérale. De cette façon, nous aurons enlevé tout doute à l'effet que le Directeur et la Direction générale du SCRS sont sérieux dans la mise en application des lois. Ceci démontrera que dans une organisation comme la nôtre, nous sommes capable de virer de 180⁰ en peu de temps. Ainsi, on servira d'exemple en ayant changé et normalisé notre orientation dans un laps de temps record.

Conclusion.

La loi sur le SCRS est certes nécessaire et a été adoptée pour répondre aux conditions pressantes du passé, soit pour

répondre à la situation sociale, économique et politique de la nation.

Par contre, cet ordre social, économique et politique a maintenant changé. Et en raison de ce changement, des modifications importantes s'imposent afin de remédier à certaines vétustés de la loi et d'autres imperfections qui affectent sérieusement l'efficacité de cette loi et du Service.

D'abord, les enquêteurs qui représentent la base du Service, n'ont pas les outils de travail appropriés pour effectuer leur travail, soit le statut d'agent de la paix. Ceci leur faciliterait l'accès aux informations essentielles pour les fins de leurs mandats.

D'autre part, en plus de cette lacune évidente, le service n'est pas mandaté de faire la mise en application de la loi du SCRS. Les dispositions actuelles sont très néfastes et elles représentent des dangers sérieux envers le SCRS et ses sources qui pourraient être mises en péril suite à la transmission obligatoire de nos renseignements à des corps policiers.

Ceci impact également sur les opérations délicates qui pourraient être mises en péril par la nécessité du Service de

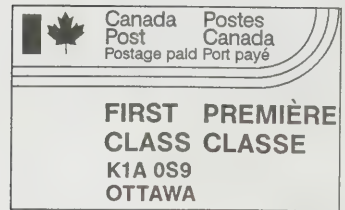
formuler des demandes d'assistance lors d'opérations délicates qui nécessitent de fournir des explications d'usage, donc la divulgation de renseignements connexes.

En deuxième lieu, la processus d'obtention de mandats est boiteux, excessivement lent et sur-centralisé. L'obtention de mandats urgents demeure une source problématique qui doit être corrigée afin d'avoir un service efficace et d'être en mesure d'offrir une sécurité appropriée aux citoyens de ce pays. En ce qui a trait à ces outils de travail, un autre élément qui mérite également d'être modifié touche le paragraphe 16(1) de la loi du SCRS où on doit supprimer les termes "à l'intérieur du Canada". En prévoyant certains changements sur la scène extérieure, nous devons nous assurer de la possibilité de défendre les intérêts de tous les canadiens en apportant cette modification mineure.

Les questions qui perturbent les ressources humaines de notre région sont les possibilités de carrière limitées, le recrutement externe à tous les niveaux, la sur-centralisation des activités du Service, le manque de mobilité accordé aux employés du Service, leur manque de moyens de défense et le traitement d'exclusion en ce qui a trait à l'octroi de la prime au bilinguisme.

Ce mémoire a pour but de vous souligner les questions

principales d'aujourd'hui qui affectent les ressources humaines, le bien-être des employés et l'efficacité et la santé du SCRS. Nous croyons fortement que ces lacunes importantes auront un effet néfaste sur les employés, le Service et la sécurité nationale à court et à moyen terme, s'ils ne sont pas résolus dans les meilleurs délais.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESS

From the CSIS Employees' Association (Quebec Region):
Bernard Marentette, Representative.

TÉMOIN

De l'Association des employés du SCRS (région de Québec):
Bernard Marentette, représentant.

045620042

FEB 26 1992

